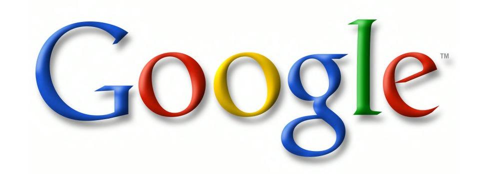
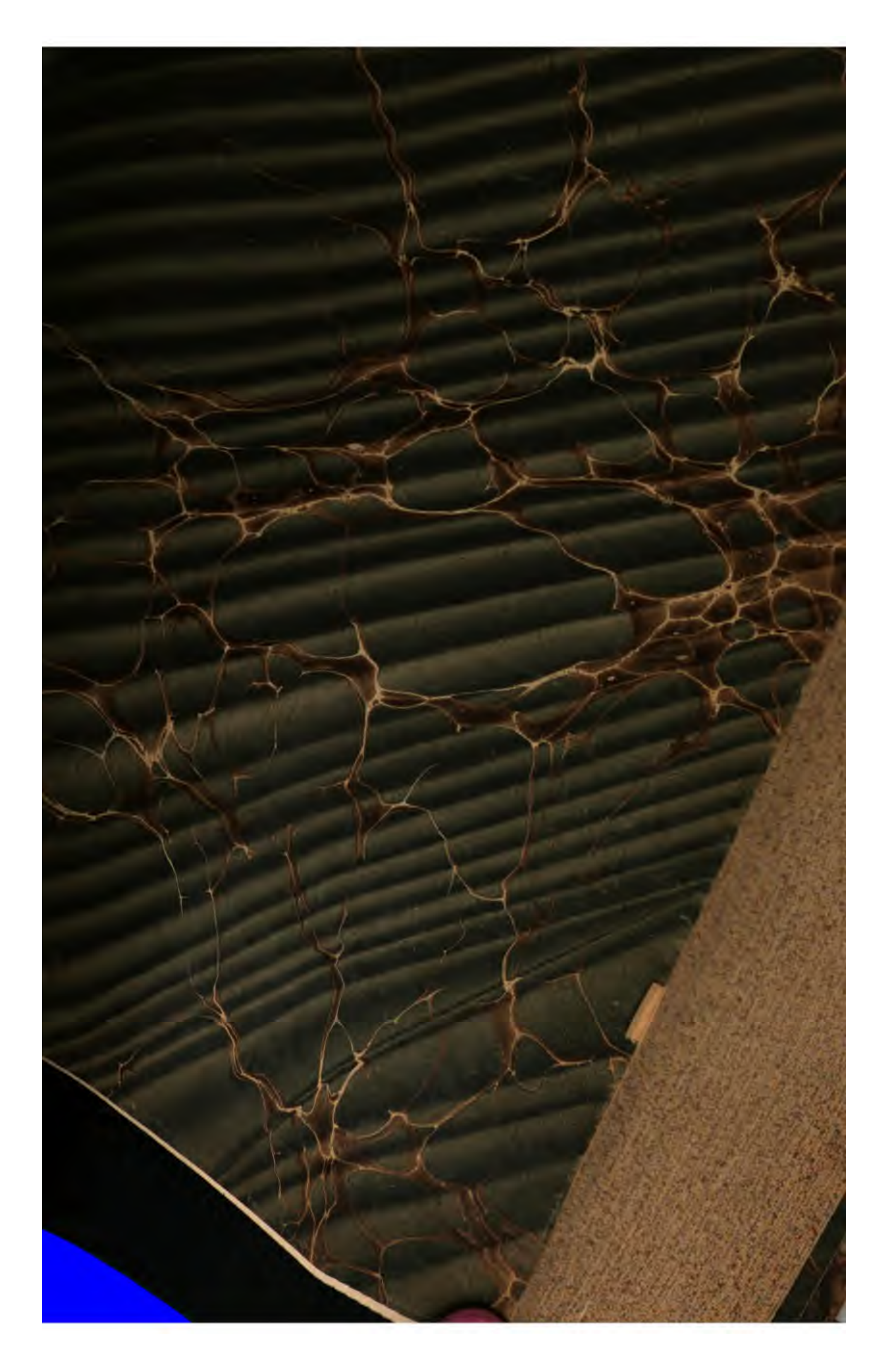

Google


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO
ECCLESIAE



HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD,

RUE DE L'ÉPERON, 5.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE,

DURANT LES SIÈCLES ANTÉRIEURS A CHRISTOPHE COLOMB,

ÉCRITE SUR DES DOCUMENTS ORIGINAUX ET ENTIÈREMENT
INÉDITS, PUISÉS AUX ANCIENNES
ARCHIVES DES INDIGÈNES,

PAR

M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,

ANCIEN AUMONIER DE LA LÉGATION DE FRANCE AU MEXIQUE,
ET ADMINISTRATEUR ECCLÉSIASTIQUE DES INDIENS DE RABINAL
(GUATÉMALA).

TOME PREMIER,

COMPRENANT LES TEMPS HÉROÏQUES ET L'HISTOIRE
DE L'EMPIRE DES TOLTÈQUES.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

rue Hautefeuille, 21.

1857

INTRODUCTION.

Le plan de cet ouvrage a été conçu à Mexico, au milieu des restes d'une civilisation dont le nom de Montézuma est, pour le monde européen, la plus vivante expression. Il a été, en grande partie, continué parmi les Indiens de l'Amérique-Centrale, dont les traditions jettent un grand jour sur l'origine des populations qui dominèrent anciennement sur le plateau aztèque. Affectionné, dès mon enfance, à la lecture de l'histoire d'Égypte, de l'Inde et de la Perse, je me sentis ensuite entraîné vers l'Amérique, en lisant la Conquête du Mexique, de Solis, les relations de Garcilaso de la Véga et les Lettres Américaines du comte Carli. J'avais quinze ans alors, et je ne

m'étais guère imaginé, jusque-là, que ces belles contrées eussent été habitées, avant les voyages de Christophe Colomb, par d'autres hommes que par des sauvages. Un rapport, vrai ou faux, que je lus en 1832, dans la *Gazette de France* (1), de la découverte, au Brésil, d'un tombeau renfermant des armes et un casque d'origine macédonienne, avec une inscription en langue grecque, excita au plus haut degré ma curiosité juvénile. Dès lors je commençai à éprouver un vif intérêt pour toutes les nouvelles géographiques qui avaient rapport à l'Amérique. Le hasard me mit, quelque temps après, sous la main un numéro du *Journal des Savants*, contenant un compte rendu abrégé du rapport de del Rio sur les ruines de Palenqué (2).

(1) Voici le passage tel que le donnent les *Nouvelles annales des voyages*, tome I, page 393, année 1832. « Au village de Dolores, à deux lieues de Montevideo, un planteur vient de découvrir une pierre tumulaire avec des caractères inconnus. Relevant cette pierre, il a trouvé un caveau de briques renfermant deux sabres antiques, un casque et un bouclier très-endommagés par la rouille, et une amphore en terre de grande dimension. Tous ces débris ayant été communiqués au savant père Martinès, il est parvenu à lire sur la pierre ces mots en caractères grecs : *Viou lou Filipp*..... *Alexand*..... *to*.. *macedo*..... *basi*..... *epi tes execou*..... *k*..... *tri*... *oly*..... *en to*... *top*..... *Ptolem*....., c'est-à-dire, en complétant les mots : *Alexandre, fils de Philippe, était roi de Macédoine, vers la 63e olympiade, en ces lieux Ptolémée*....., le reste manque.

« Sur la poignée des épées est gravé un portrait qui paraît être celui d'Alexandre, et sur le casque on remarque une ciselure représentant Achille traînant le cadavre d'Hector autour des murs de Troie. Faut-il conclure de cette découverte qu'un contemporain d'Aristote a foulé le sol du Brésil ? Est-il probable que Ptolémée, ce chef bien connu de la flotte d'Alexandre, entraîné par une tempête, au milieu de ce que les anciens appelaient la *grande mer*, ait été jeté sur les côtes du Brésil, et y ait marqué son passage par ce monument, fait dans tous les cas fort curieux pour les archéologues ? » (*Gazette universelle de Bogota*.)

(2) Antonio del Rio, Description of the ruins of an ancient city, etc., London, 1822.

Il me serait impossible, aujourd'hui, de décrire l'impression d'étonnement mêlé de plaisir que me causa cette lecture ; elle décida de ma vocation archéologique pour l'avenir. Un vague pressentiment me montra, dans le lointain, je ne sais quels voiles mystérieux qu'un instinct secrte me poussait à soulever, et, en entendant parler de Champollion, dont la renommée commençait à pénétrer même dans les colléges de la province, je me demandais vaguement si le continent occidental n'apporterait pas aussi un jour sa part dans le grand travail scientifique qui s'opérait en Europe.

Élevé dans une petite ville (1), ignorée dans la plupart des cartes géographiques, sans aucun moyen de me procurer les rares ouvrages qui pouvaient se publier sur cette matière intéressante, n'ayant pas même la satisfaction de savoir qu'il y en eût, ou que des savants illustres se fussent occupés déjà à fouiller dans les antiquités américaines, j'étais loin d'espérer que mes rêves et mes aspirations fussent en état de se réaliser un jour. Mon ambition ne se bornait véritablement qu'au désir de voir la capitale, de visiter ses musées et ses bibliothèques, ce qui était bien moins facile il y a vingt-cinq ans qu'aujourd'hui. Au fond, mes pensées me portaient bien à souhaiter d'autres voyages ; mais, ainsi que le plus grand nombre, je me contentais de voyager dans les livres, de parcourir en imagination la Suisse et l'Italie, quelque-

(1) La petite ville de Bourbourg où je suis né, située à 12 kilomètres de Dunkerque, dans le département du Nord.

fois même l'Amérique, lorsque quelque heureuse chance me faisait rencontrer un ouvrage relatif à ce beau pays.

Par un concours de circonstances imprévues, cet état de choses changea dans l'espace d'un petit nombre d'années : non-seulement je pus aller à Paris, mais j'eus le bonheur de satisfaire mon goût pour les voyages et je parcourus tour à tour les plus belles régions de l'Europe, l'Italie, la Suisse, le Tyrol, l'Allemagne, la Sicile, etc. A Rome, où je complétai ensuite mes études, en suivant alternativement les cours du Collége Romain et de la Sapienza, je reçus les ordres sacrés et, sur l'invitation réitérée d'un des supérieurs du séminaire de Québec, je me déterminai, en 1845, à partir pour le Canada, emportant des lettres de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Mon séjour dans cette ancienne colonie française et dans les États-Unis ne me fut pas inutile. Installé en qualité de professeur d'histoire ecclésiastique au séminaire de Québec, je profitai de mes moments de loisir pour étudier les archives de cette maison que des précautions jalouses s'efforçaient de dérober à ma connaissance. A Boston, j'achevai de me perfectionner dans la pratique de la langue anglaise. Dans cette ville, un Français entend toujours avec plaisir l'éloge d'un illustre compatriote, le cardinal Cheverus, qui en fut le premier évêque. Quant à moi, elle ne cessera jamais d'être particulièrement chère à mon souvenir, pour l'hospitalité si bienveillante que j'y reçus de Mgr. Fitzpatrick et de son digne prédécesseur, Mgr. Fenwick, dont la mémoire

est bénie de tous ceux qui le connurent. C'est encore là que je fis connaissance, pour la première fois, avec les Indiens de l'occident, et que je lus l'Histoire de la conquête du Mexique, de M. William Prescott. Cette lecture si attachante et si instructive contribua à me persuader que ma vocation scientifique me portait aux choses américaines. Quinze ans s'étaient écoulés depuis que j'avais éprouvé les premières impressions de ce genre : elles ne s'étaient jamais effacées de mon esprit ; mais, dans l'impossibilité où je me croyais alors d'écouter mes sympathies, j'avais négligé plus ou moins d'en poursuivre la réalisation.

De retour en Europe, à la fin de l'année 1846, je passai à Rome deux nouveaux hivers, durant lesquels je commençai à me livrer sérieusement à l'étude des histoires américaines. La bibliothèque du Vatican offre, sous ce rapport, des ressources précieuses ; c'est là que je consultai le grand ouvage de lord Kingsborough, ainsi que le célèbre Codex Mexicain, annoté par Rios. Avec l'autorisation du savant et pieux cardinal Franzoni, de regrettable mémoire, je pus consulter également un grand nombre de rares documents, conservés à la bibliothèque de la Propagande, dont le plus précieux était alors pour moi le Codex Borgia, mentionné plusieurs fois dans les ouvrages du baron de Humboldt.

A la suite de la révolution de février 1848, prévoyant les orages qui allaient fondre sur la Ville Éternelle, je retournai en France et, bientôt après, je me remis en che-

min pour les États-Unis. Trois ans auparavant, j'avais admiré les sublimités que la nature déploie dans le cours majestueux du Saint-Laurent. Cette fois, j'eus le loisir d'aller contempler les merveilles des grands lacs, l'Érié et l'Ontario, ainsi que les cataractes de Niagara, placées comme de gigantesques écluses, ouvertes aux eaux bondissantes de ce grand fleuve. Je visitai tour à tour les cités florissantes que l'industrie et l'activité anglo-saxonnes ont éparses sur ce sol naguère parcouru par les chasseurs de six nations iroquoises. De Washington, je traversai les Alleghanies afin de me rendre sur les bords de l'Ohio, et à Wheeling je m'embarquai pour Cincinnati. Cette grande ville, à qui l'on a donné quelquefois le titre de la « Reine de l'Ouest », revendiqué maintenant par la cité jadis française de Saint-Louis du Missouri, est assise en demi-cercle sur les collines qui ceignent en cet endroit la «Belle-Rivière». Louisville, où je descendis ensuite, rappelle encore les souvenirs de la patrie et ceux d'un saint évêque, monseigneur Flaget, qui évangélisa ces contrées. Plus loin, l'Ohio se décharge dans le Mississippi, dont l'immense bassin a été trop pompeusement célébré par Chateaubriand, sous son vieux nom de Père des Eaux. Durant les longues journées que je passai sur ce grand fleuve, en continuant mon voyage vers la Nouvelle-Orléans, je trouvai bien rarement l'occasion de lui appliquer les brillantes descriptions de l'auteur des Natchez. De la Nouvelle-Orléans je m'embarquai, au mois d'octobre 1848, pour le Mexique.

M. le Vasseur, nommé ministre plénipotentiaire de France auprès de cette république, se trouvait sur le même vapeur avec sa famille, allant prendre possession de son poste. C'est dans leur société que je débarquai à la Véra-Cruz et que, sur l'invitation bienveillante du ministre, je continuai, dans sa voiture, mon voyage jusqu'à Mexico. Nous remontâmes ensemble les gradins gigantesques de la Cordillière, tantôt admirant les paysages enchanteurs qui environnent la ville de Xalapa, tantôt considérant avec stupeur les masses noirâtres de lave, amoncelées sous tant de formes monstrueuses, dans les forêts où l'on circule avant d'arriver à Pérote. La Puebla de los Angeles, où nous entrâmes le quatrième jour de notre ascension, est une ville délicieuse pour sa situation, pour sa propreté, pour les beaux édifices qu'elle renferme et la fertilité de son territoire. A deux lieues plus bas on admire, à la gauche de la route, la haute pyramide de Cholula, aujourd'hui couverte de feuillage, semblable à une colline placée dans ces lieux par la main de la nature. Derrière, se découvrent sur un ciel d'azur les silhouettes majestueuses du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl, volcans couronnés de neige éternelle et debout, en cet endroit, comme deux sentinelles titaniques, pour défendre l'entrée de la grande vallée de l'Anahuac.

C'est sous les auspices de M. le Vasseur que, arrivé à Mexico, je commençai mes recherches archéologiques : le titre d'aumônier de la légation de France, qu'il me donna, dans l'intention de protéger mes efforts, me valut

partout un accueil dont je garderai toujours une profonde gratitude pour le ministre à qui j'en était redevable. La vérité m'oblige, ici, à relever une erreur involontaire commise à mon sujet par M. Nicolas Trübner (1), le savant éditeur de l'*Athenæum*, de Londres. Parlant de mes études, il raconte, sur des données peu exactes, que, durant mon séjour à Rome, M. le duc de Valmy m'aurait fourni les moyens d'entreprendre le voyage du Mexique, afin de compléter mes recherches. J'étais, effectivement, à Rome en même temps que M. le duc de Valmy, à qui j'eus l'honneur d'être présenté par monseigneur l'évêque d'Hésébon. Le noble descendant de Kellerman me parla plusieurs fois de nouvelles études à faire sur l'histoire en général; mais, malgré la bienveillance qu'il me témoigna constamment, ses relations avec moi ne furent jamais d'un caractère assez intime pour qu'il eût l'occasion de me faire des offres du genre de celles dont parle M. Trübner.

Ma première visite à Mexico fut pour le musée national, placé dans les édifices de l'ancienne université : il renferme encore un grand nombre d'objets appartenant à l'antiquité mexicaine; plusieurs sont aussi remarquables par l'excellence de leur exécution que par la variété et la richesse de leurs formes. Don Rafael Isidore Gondra, l'un des restaurateurs des études mexicaines, en était le con-

(1) *The Athenæum*, january, 12, 1856, art. The new Discoveries in Guatemala.

servateur. Je suis heureux de pouvoir, aujourd'hui, saisir de nouveau cette occasion pour le remercier des prévenances dont je n'ai cessé d'être l'objet de sa part durant les années de mon séjour à Mexico. C'est lui qui remit entre mes mains les brouillons du premier volume d'Ordoñez, contenant la plus grande partie de la traduction, faite par le père Ximenes, d'un manuscrit quiché dont je parlerai plus loin (1). Je reçus également de M. Gondra la copie d'une traduction incomplète de la « Historia Tulteca », manuscrit de la collection de Boturini, qu'y avait laissée M. Aubin (2). Don Manuel Larrainzar, sénateur pour l'état de Chiapas, depuis ministre plénipotentiaire de la république mexicaine à Rome, et l'un des hommes les plus éclairés de son pays, me fit don d'un exemplaire de l'ouvrage, déjà si rare, de Juarros sur l'histoire de Guatémala, et me communiqua des

(1) Il y avait, par conséquent, erreur complète dans l'assertion de M. le docteur Scherzer à mon sujet, lorsqu'il faisait annoncer dans la Gazette d'Augsbourg, en 1854, « qu'il avait *découvert* à Guatémala le fameux Manuscrit du « père Ximenes, que M. l'abbé Brasseur de Bourbourg avait cherché en vain « dans la bibliothèque de San Gregorio de Mexico ». Je n'ai rien cherché d'une manière particulière dans la bibliothèque du collége de San Gregorio ; mais j'y ai découvert le Manuscrit original en langue nahuatl, que j'ai depuis intitulé *Codex Chimalpopoca*. Quant au Manuscrit du père Ximenes, c'est moi qui, le premier, l'ai fait connaître au monde savant, dans la première de mes quatre *Lettres pour servir d'introduction à l'histoire des nations civilisées du Mexique*, publiées à Mexico en 1851. M. le Dr Scherzer doit au Dr don Mariano Padilla, à Guatémala, l'avantage d'avoir vu le premier le Manuscrit original, dont il a fait copier une traduction qui est loin d'être conforme à l'original en langue quichée.

(2) C'est cette traduction à laquelle, dans mon ignorance de l'original, je donnai alors le titre de *Codex Gondra*. M. Aubin ne tardera pas à publier cet original avec le texte en langue nahuatl et les peintures curieuses qui en font partie.

notes précieuses sur l'état de Chiapas. Don José Maria de Lacunza, alors ministre des relations, me fit ouvrir libéralement les archives des anciens vice-rois; j'y compulsai les relations manuscrites d'Ixtlilxochitl, ainsi que d'autres documents également précieux. Par les soins du savant père Arillaga, de la compagnie de Jésus, j'eus mes entrées franches à la bibliothèque de l'université, et don José Maria Andrade, le libraire érudit et désintéressé, me laissa fouiller généreusement dans les trésors de sa riche bibliothèque particulière.

Après deux ans de séjour et d'études à Mexico, ayant eu l'occasion de faire un voyage en Californie, grâce à l'amitié d'un négociant franco-américain éclairé, M. L. S. Hargous, établi dans la capitale, je me mis en chemin pour l'intérieur des provinces du Mexique. A Tula, dont le nom célèbre dans les antiques annales rappelle l'empire dont cette ville fut une des métropoles, je vis les rochers sculptés de la cité othomie de Mamhéni, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Quérétaro, situé à cinquante lieues au nord de Mexico, sous un ciel admirable, dans un climat enchanteur, me montra son aqueduc superbe, ses belles églises, ses palais et ses monastères ; j'y parcourus avec tristesse les édifices presque solitaires du collége de Santa-Cruz, renommé naguère par les missions dont il couvrit la haute Californie et les régions arrosées par le Gila et le Colorado. Je visitai ensuite Guanaxuato, la ville aux mines d'argent, enfouie au fond d'un précipice, où fourmille sans cesse une popula-

tion active aux faces de toutes couleurs. Pour aller de là à Guadalaxara, je commençai à descendre plus rapidement la Cordillière aztèque vers le couchant : cité riche et commerçante, une des plus grandes et des plus populeuses du Mexique, Guadalaxara a remplacé Tonalan, capitale autrefois du royaume du même nom, où une reine reçut, à leur arrivée, les Espagnols commandés par Nuño de Guzman.

Dans la route de Guadalaxara à Tepic, d'où l'on arrive, en quelques heures, sur les rivages de l'océan Pacifique, la contrée se présente sous des aspects plus sauvages et plus pittoresques : on chemine fréquemment parmi des débris volcaniques de divers âges ; mais où le passage se développe d'une manière véritablement grandiose, c'est à la descente au ravin de Mochitiltic, dont le voisinage est célèbre par la mort d'Alvarado, le conquérant et le bourreau de l'Amérique-Centrale. Les profondeurs effrayantes où l'on s'engage, sous le pied prudent et sûr de la mule, les eaux qui tombent partout autour de vous en nappes écumantes, les rochers bouleversés sous lesquels elles s'engouffrent pour reparaître l'instant d'après, les débris qu'elles entraînent pêle-mêle, tantôt sous un ciel ouvert, étendu comme une voûte bleue sur l'abîme béant, tantôt sous le sombre feuillage qui pousse avec une force exubérante dans chacune de ses monstrueuses anfractuosités ; tout est fait pour émouvoir et saisir l'esprit du voyageur. Une journée presque entière s'écoule seulement à descendre au fond de ce précipice

et à en sortir à l'autre bord. J'y passai une nuit dans une hutte bâtie à côté du torrent dont le mugissement monotone ne tarda pas à m'endormir.

Je voudrais continuer à parler de mon voyage dans ces régions équinoxiales, si belles et si séduisantes, malgré les privations de toute espèce qu'on éprouve en les parcourant; mais ce n'est pas, ici, le lieu de m'étendre sur ces souvenirs. Je n'entrerai donc pas dans d'autres détails sur ces longues journées passées à cheval, tantôt gravissant les croupes dénudées de la Cordillière, sous un soleil vertical, tantôt me faisant ouvrir à coups de machète (1) un sentier parmi les lianes des forêts vierges où l'on s'engage pour aller de Tepic à Mazatlan. C'est dans cette dernière ville que je m'embarquai pour San-Francisco de Californie. Après quatre mois d'absence, je repris la mer jusqu'au port d'Acapulco, d'où je remontai à Mexico. La route que je parcourus alors est une des plus pittoresques du monde ; nulle part le paysage n'offre des aspects plus variés et des panoramas plus sublimes. De belles ruines se rencontrent fréquemment encore dans les forêts, et les villes, ainsi que les villages où l'on s'arrête en passant, encore florissants aujourd'hui, rappellent des nations jadis soumises au sceptre de Montézuma ou qui combattirent contre les Mexicains pour leur indépendance. A quelques lieues de Cuerna-

(1) Le *machète* est un long coutelas que les Indiens et les muletiers ont toujours à la main ou suspendu à la ceinture et qui sert à une foule d'usages, sans compter celui d'ouvrir la forêt en cas de besoin.

vaca, je visitai les débris de la noble forteresse de Xochicalco, dont les murs sculptés et les vastes souterrains sont encore un objet d'admiration pour les voyageurs.

A mon retour à Mexico, vers la fin de l'année 1850, je me dédiai d'une manière plus particulière à l'étude de la langue nahuatl ou mexicaine. J'avais déjà formé une collection assez remarquable de matériaux; mais le plus précieux était celui que j'avais découvert dans la bibliothèque du collége de San-Gregorio (1). Don Faustino Chimalpopoca Galicia, descendant d'un frère de Montézuma, des anciens seigneurs de Cuitlahuac, alors professeur de droit au même collége et de langue mexicaine à l'université, fut celui à qui je m'adressai pour apprendre cette langue d'une manière régulière. Je continuai à recevoir ses leçons jusqu'au milieu de l'année suivante, époque où je quittai le Mexique; c'est sous sa direction que je commençai la traduction de ce manuscrit que j'ai intitulé depuis, en souvenir de lui, « Codex Chimalpopoca » (2).

Au mois de février 1851, je publiai à Mexico, en français et en espagnol, quatre « Lettres pour servir d'introduction à l'Histoire des anciennes nations civilisées du Mexique », que je mis sous les auspices de M. le duc

(1) Histoire des royaumes de Culhuacan et Mexico, en langue nahuatl, par un auteur anonyme, Mexicain de Quauhtitlan et contemporain de Montézuma. C'est le n° 13 du § VIII de la collection de Boturini, que je fais connaître sous le titre de *Codex Chimalpopoca*.

(2) Avant de partir de Mexico, je remis, avec l'agrément du directeur du collége de San-Gregorio, l'original de ce Manuscrit, après l'avoir copié en entier, à don Faustino Chimalpopoca Galicia, qui m'en donna un reçu.

de Valmy. Ce n'était là qu'une esquisse rapide et fort incomplète de mes études et des documents que j'avais recueillis. Tout superficiel qu'il pût être, ce travail me fut, toutefois, d'un avantage inappréciable, en me mettant en rapport direct avec un grand nombre de savants distingués en Europe et en Amérique. C'est ainsi qu'à New-York je fis la connaissance de M. Geo. E. Squier, et que M. Jomard, dont l'expédition d'Égypte rappelle l'illustration, me mit en rapport avec M. Aubin, quelques jours après mon retour à Paris.

M. Aubin, avec qui je n'ai cessé, depuis lors, d'entretenir les relations les plus amicales, m'ouvrit libéralement les trésors de sa magnifique collection et m'aida à prendre toutes les notes dont j'avais besoin pour compléter mon ouvrage. Possesseur, également, d'une copie du Codex Chimalpopoca, qu'il considère, ainsi que le Mémorial de Culhuacan, comme le monument le plus précieux pour l'histoire chronologique du Mexique, il voulut non-seulement confronter son texte original avec celui qui m'appartient, mais encore me permit de comparer avec sa traduction celle que j'en avais faite : nous les trouvâmes généralement conformes. Je dois à son obligeance une foule de renseignements historiques et philologiques, puisés dans les documents de sa collection et dans les nombreux entretiens que j'eus avec lui durant les divers séjours que je fis à Paris de 1851 à 1854. Les deux hivers que je passai encore à Rome, dans cet intervalle, furent employés fructueusement dans la biblio-

thèque du Vatican. Dans le courant de l'année 1854, ayant complété la plus grande partie de mes travaux sur le Mexique, je songeai à traverser une troisième fois l'Atlantique, dans l'espoir de découvrir ce qui me manquait relativement à l'Amérique-Centrale. Cette contrée, sur laquelle personne encore ne possédait de documents en Europe, faisait défaut dans nos collections. La crainte des dépenses auxquelles ce voyage devait m'entraîner m'effrayait ; mes ressources étaient fort restreintes, et j'avais été forcé, plus d'une fois, d'interrompre mes travaux sérieux, pour écrire des ouvrages de moindre importance, mais qui fussent capables de remplir un peu le vide de ma bourse.

Enfin, en juillet 1854, je me décidai subitement. Je m'embarquai au Havre pour Liverpool, d'où je me transportai à Boston et ensuite à New-York. J'y revis M. Squier, qui m'encouragea vivement à mettre mon projet à exécution et à visiter l'Amérique-Centrale. Dans l'intervalle, j'allai à Washington. J'y trouvai M. Buckingham Smith, que j'avais connu au Mexique : il m'introduisit à M. Schoolcraft, célèbre par ses beaux travaux sur les Indiens et sur l'Amérique du nord, et au colonel Peter Force, savant modeste et consciencieux qui a passé sa vie à collecter des livres sur l'Amérique en général, et qui possède aujourd'hui la bibliothèque américaine la plus belle et la plus complète qui existe au monde. Il me l'ouvrit généreusement, et c'est là que je vis les manuscrits inédits de Las-Casas, de Duran, etc., dont il avait

acquis, à grands frais, les copies faites sur les originaux à la bibliothèque royale de Madrid. Pendant trois semaines que je restai à Washington je ne cessai de les consulter et d'en faire une foule d'extraits précieux.

A mon retour à New-York, j'arrêtai définitivement mon passage pour San-Juan de Nicaragua, par où je comptais entrer dans l'Amérique-Centrale. Pour ajouter à mes ressources pécuniaires, je m'étais défait d'une chapelle portative de missionnaire, composée d'objets auxquels je tenais beaucoup, et j'avais vendu à un amateur un vocabulaire en langue maya, une des pièces les plus intéressantes de ma collection. J'espérais que mon voyage me dédommagerait, plus tard, de ces sacrifices douloureux. Je m'embarquai, au mois d'octobre 1854, sur un des steamers de la compagnie Vanderbilt, et, le dixième jour de la navigation, nous entrions dans la rade de San-Juan ou Greytown. C'est, après Belize, le port le plus important de la côte septentrionale de l'Amérique-Centrale. De là, on arrive, le troisième jour, au lac de Nicaragua par une belle rivière, aux contours pittoresques et ombragée d'une végétation magnifique, image d'un printemps perpétuel. Ce lac, semblable à une mer intérieure, objet de tant de spéculations intéressées; théâtre aujourd'hui des luttes obstinées d'une poignée d'aventuriers, aux prises avec une population décimée par la guerre civile, ce lac s'annonce de loin par les sommets volcaniques de l'île d'Ométépé ou des Deux-Montagnes, dont les formes pyramidales se découpent

hardiment sur un fond d'azur d'une admirable pureté.

Au village de Virgin-Bay, situé sur le rivage méridional du lac, les voyageurs qu'amènent les vapeurs américains se séparent ordinairement, les uns pour aller se rembarquer quatre lieues plus bas, au port de San-Juan-del-Sur, sur l'océan Pacifique, les autres pour entrer dans l'intérieur du pays. Rivas est la première localité de quelque importance où je m'arrêtai ; connue naguère sous le nom de Quauhcapolca ou Nicaragua, elle était une des plus considérables de l'Amérique-Centrale au temps de la conquête espagnole. De Rivas à Léon, capitale actuelle de cet état, il y a environ quarante lieues ; on voyage, comme souvent au Mexique, à dos de mulet, par des sentiers à peine tracés dans la forêt, auxquels on donne cependant le titre pompeux de *Camino Réal*. Des difficultés et des privations de toute espèce attendent encore le voyageur dans ces contrées. Malgré ces privations, cependant, le trajet est plein de charme : les aspects de la nature sont si grands et si variés ; les bois, les rochers, les eaux mugissantes, les volcans dont les voix formidables font entendre des bruits souterrains semblables aux décharges de l'artillerie sur un champ de bataille lointain, tout vous frappe et vous étonne. On marche sans savoir où l'on va ; mais cet inconnu même est un attrait de plus pour le voyageur.

Sur la route de Léon, on saisit, en passant, les divers aspects du Mombacho, volcan éteint dont la croupe

forme un amphithéâtre de verdure qui couvre Grenade de son ombre. On circule ensuite autour de son frère toujours vivant de Mazaya, que les Espagnols appelaient la *Boca del Infierno*. Dans les dentelures étranges qui en couronnent le sommet, il y a quelque chose qui inspire de l'effroi. Le jour, on distingue, à une hauteur considérable, une immense colonne de vapeur blanche et jaunâtre, qui, la nuit, se change en feu; elle me rappelait la colonne de nuage et de feu qui dirigeait la marche des Israélites au désert, à leur sortie d'Égypte. Des bords du lac de Nendiri (Lendiri), qui baigne d'un côté la base de ce volcan, je restai à le considérer longtemps après le coucher du soleil; j'admirais ses reflets rougeâtres, brillant tantôt sur la surface des eaux, tantôt colorant d'une lueur sinistre les vastes champs de lave qui courent au nord-est.

En sortant de la bourgade de Managua, on suit pendant tout un jour les rochers qui bordent le lac du même nom, moins grand que celui de Nicaragua, avec lequel il communique par le moyen de la rivière de Panaloya : mais, s'il est moins étendu, ses alentours présentent des aspects plus pittoresques ; les montagnes se découpent d'une manière plus abrupte et le volcan de Momotombita, qui s'élève au nord-ouest, forme un îlot à une lieue du rivage qui ajoute à la beauté solennelle du tableau. Vient ensuite le Momotombo qui s'avance dans le lac comme un promontoire géant à une hauteur de plus de sept mille pieds; puis, en s'avançant du sud-

est au nord-ouest, l'œil mesure, dans une étendue de quinze lieues, une chaîne de cônes plus ou moins élevés, dont sept ont le titre de volcans. Rien n'est majestueux comme cette suite de sommets, considérés du haut des tours de la cathédrale de Léon, une heure avant le coucher du soleil. C'est un spectacle dont je ne pouvais assez rassasier mes regards, et que, chaque fois, je contemplais avec un nouveau ravissement. Entre ces volcans et les collines qui bordent l'océan Pacifique, j'admirais la plaine de Léon, une des plus riches et des plus belles du monde. Au levant, le Momotombo forme dans le lac de Managua une baie célèbre par le souvenir d'une antique cité, dont les douceurs et les coupables voluptés lui méritèrent, suivant la tradition indienne, le même châtiment que Sodome. Les indigènes en ont conservé la mémoire dans leurs chants, que j'ai recueillis, ainsi que la musique (1), et ils montrent avec effroi les débris de la cité maudite, encore visibles sous la surface des eaux. En portant mes regards à l'ouest, je distinguais les pauvres édifices du village de Réaléjo, jadis le port espagnol le plus important de la côte, et au delà, les ondes bleues de l'océan Pacifique.

Je ne saurais omettre de parler ici du docteur Livingston, d'une famille distinguée aux États-Unis, ancien consul de l'Union, à Léon de Nicaragua, et résidant alors

(1) Je dois ces morceaux de musique indienne à l'obligeance de don Francisco Dias Zapata, musicien distingué de Léon, qui a bien voulu les noter pour moi.

dans cette capitale. M'étant présenté chez lui avec une lettre de M. Squier, je fus accueilli et traité, pendant plusieurs semaines, dans sa maison, avec une hospitalité dont je ne saurais être trop reconnaissant. M. Myers, dans sa plantation, et M. Jules Lefebvre, négociant français établi à Chinandéga, me firent tour à tour une réception non moins amicale.

Après un séjour de deux mois dans l'état de Nicaragua, je m'embarquai à Réaléjo pour le port de la Union, appartenant à l'état de San-Salvador. Je vis, en passant par le golfe de Conchagua, le groupe d'îles connu sous le nom d'archipel d'Amapala, dont la principale est l'île du Tigre, si longtemps disputée entre les Anglais et les Américains, qui en devinent instinctivement l'importance future sur les destinées des établissements du Pacifique. A la Union je fus reçu chez un compatriote, M. Bernard Courtade, agent consulaire de France, et chez don José Caceres, que je ne puis trop remercier ici pour leur hospitalité si cordiale et si franche.

Je gagnai, quelques jours après, la ville de San-Miguel dans la société d'un aimable négociant génois, M. Reta. San-Miguel est situé dans un vallon chaud et malsain, au pied du volcan du même nom, dont les feux la menacent sans cesse; deux foires célèbres s'y tiennent annuellement et y attirent un concours nombreux d'étrangers, jusque des extrémités du Pérou. En passant ensuite à l'intérieur de l'état de San-Salvador, on commence à gravir les premiers échelons de la Cordillière des Andes,

dont les sommets dénudés rappellent partout le souvenir des feux souterrains qui ne cessent d'y causer encore de fréquents ravages. A la seconde journée de marche, on pénètre, à la suite de plusieurs gorges profondes, dans les plaines d'Umaña, qui sont d'une grande fertilité; mais ce qui attira mes regards, ce ne fut pas tant le spectacle de l'industrie et de l'agriculture, que le paysage imposant dont le panorama environne la vallée du Lempa. Je vois encore en ce moment ce fleuve aux eaux transparentes, roulant au fond de la campagne comme un large ruban argenté, reflétant les rochers de granit, dont il baigne la base, et, dans un lointain d'azur, les cimes fumantes des volcans du Salvador qui terminent le tableau. Je ne sais quelle couleur biblique le soleil levant prêtait alors à la nature américaine, dont les beautés me rappelaient involontairement les descriptions poétiques que Lamartine et Chateaubriand nous ont données du Jourdain à sa sortie du Liban.

Je laissai derrière moi ce beau fleuve avec ses collines aux teintes ardentes, pour entrer dans les forêts où roulent les eaux qui descendent des environs du volcan de San-Vicente. C'est en sortant de la ville de ce nom que l'on commence à gravir les montagnes qui mènent à Cojutépèque, séjour actuel du gouvernement de San-Salvador. Mais, avant de s'engager dans les précipices qui se succèdent en montant vers cette ville, on ne peut s'empêcher de jeter un regard sur les plaines magnifiques du Giboa, derrière lesquelles se montrent en forme de dos

de baleine le volcan de Salvador, et, dans une perspective lointaine, les premiers sommets de ceux de Guatémala.

De San-Miguel il y a quatre journées de marche pour arriver à San-Salvador. Aux abords de cette ville, on traverse des ravins profonds, où sous des labyrinthes de verdure coulent des ruisseaux limpides issus du volcan voisin, car dans ces contrées, chaque ville, pour ainsi dire, a le sien. Des allées d'une végétation éblouissante, où les fleurs et les fruits sont réunis sur le même arbre, me conduisent, et je ne me lasse point d'admirer les richesses que la nature étale dans ces lieux. Comment de tels enchantements ne séduiraient-ils pas les sens ? J'entre dans les premières rues de la ville. Quel aspect désolé ! Des maisons bouleversées de fond en comble, des murs croulant sur eux-mêmes, des églises, des temples renversés ou chancelants, partout la ruine, partout l'abandon le plus affreux. Les rues, les places, les carrefours présentent le même spectacle. Il y avait moins d'un an, San-Salvador était une des cités les plus florissantes de l'Amérique-Centrale : elle était renommée pour son luxe et ses plaisirs; car la plaine où elle est située, ainsi que les voluptueuses vallées de la Pentapole, dans les temps antiques, présente à l'œil des séductions de toute sorte; la nature y est prodigue de ses dons.

C'est durant les jours austères de la pénitence que la main de Dieu s'est appesantie sur elle. Dans la nuit du jeudi ou vendredi saint de l'année 1854, le peuple venait de sortir des églises où le saint des saints était voilé

dans un monument commémoratif de la mort du rédempteur. Tout à coup des oscillations redoutables se font sentir : la terre tremble, elle frémit, elle se meut de bas en haut, détache en un moment les édifices de leurs bases les plus solides et les coupe sur leurs fondements ; puis, par un changement soudain, les secousses, devenant horizontales, les déplacent et les renversent. En un moment la ville ne présenta plus d'autre aspect qu'une vaste ruine. Au premier choc la foule des habitants s'était jetée dans les rues et sur les places, éperdue, à genoux, demandant à Dieu d'arrêter les effets de sa colère. Pour opérer cette catastrophe universelle quelques secondes avaient suffi, et les habitants n'avaient rien de mieux à faire que d'abandonner cette scène de désolation et d'aller chercher ailleurs un asile.

Moins d'une année s'était écoulée depuis cet événement, lorsque je passai par les ruines de San-Salvador. Quelques maisons commençaient à se relever ; mais le gouvernement, redoutant le voisinage du volcan, dont la présence avait été tant de fois fatale, s'était résolu à bâtir une nouvelle capitale à trois lieues plus à l'ouest, dans les terres de la métairie de Santa-Tecla. On n'a pu, toutefois, faire oublier aux Salvadoriens leur cité chérie. Semblables aux habitants de Portici que n'épouvantent point les fureurs du Vésuve, la plupart sont retournés aujourd'hui à leurs foyers ruinés ; ils rebâtissent leurs maisons, séduits par la nature toujours belle dont les enchantements ont bercé leur enfance. Malheur à

eux cependant, si cette terre venait à s'entr'ouvrir, au lieu simplement d'ébranler les édifices ! Quand on passe, partout elle résonne comme si seulement une voûte légère d'argile recouvrait quelque vaste abîme inconnu, et l'on soupçonne qu'un lac souterrain en occupe les profondeurs.

De San Salvador à Guatémala, la route, en passant par Sonzonate, où je me dirigeai d'abord, traverse les hauts sommets d'Apaneca. On descend ensuite à Ahuachapan, ville célèbre par ses puits volcaniques qui fournissent à toute la contrée des couleurs minérales toutes préparées. Plus loin on trouve la limite des états de San-Salvador et de Guatémala, formée naturellement par les précipices où coule le fleuve Paz ou Paxa. On remonte ensuite dans la Cordillière et l'on ne voyage presque plus un moment sans voir se dresser devant soi les cimes altières des volcans guatémaliens, réunis comme un groupe de pyramides titaniques.

J'entrai dans la cité de Guatémala le 1er février 1855. Je descendis, en y arrivant, chez M. Florent T'Kint de Roodenbeek, consul des Pays-Bas, dont j'avais fait la connaissance au port de la Union et qui m'avait offert alors sa maison de la façon la plus aimable. Grâce à sa cordialité, à la franchise généreuse de son caractère, il m'habitua à la considérer comme la mienne, et, dans les relations que je ne cessai de conserver avec lui, lorsque je retournais à Guatémala, je crus avoir trouvé un frère là où je ne pensais rencontrer que des étrangers. Dans

le cours de mes nombreux voyages en tant de régions lointaines, je le répète avec une profonde gratitude, il n'en est aucune où j'aie éprouvé tant de bienveillance, un accueil si empressé, soit des Européens et des étrangers, résidents diplomatiques ou commerçants, soit des citoyens de toute classe, comme à Guatémala.

Malgré les orages révolutionnaires qui, à Guatémala ainsi qu'à Mexico, ont dispersé les trésors amassés dans les couvents par les premiers missionnaires, j'y trouvai encore à glaner plus d'un morceau précieux. Entre les documents que je recueillis dans cette ville, les uns furent copiés par moi où par des amis sur les originaux, les autres me furent donnés, et le lecteur en trouvera la liste à la fin de cette introduction. Le docteur don Mariano Padilla, que je tiens à honneur d'appeler mon ami, fut mon premier et presque mon unique cicerone pour les antiquités de son pays; il possède lui-même une collection de livres et de papiers qu'on peut regarder comme la bibliothèque américaine la plus complète de l'Amérique-Centrale. Monseigneur don Francisco Garcia Pelaez, archevêque de Guatémala, qui sympathise avec tous les hommes studieux, désirant favoriser mes recherches archéologiques et mon goût pour les langues des Indiens, m'offrit, en avril 1855, l'administration de la cure de Rabinal, dans la Véra-Paz. Cette bourgade renferme environ sept mille indigènes appartenant à la langue quichée. C'est avec eux que je me mis en état non-seulement de la parler et de l'écrire, mais de traduire même les do-

cuments les plus difficiles : tel est, entre autres, le manuscrit (1) trouvé par le père Ximenes à Santo-Tomas Chichicastenango, qui est d'une si haute importance pour les origines américaines et en particulier pour l'histoire de Guatémala; ce religieux, à qui manquaient la critique et une connaissance préalable de l'histoire générale des Indiens, n'en put faire qu'une traduction informe en espagnol, où il donne presque toujours un mot à mot littéral, quelquefois sans aucun sens, et où des passages contenant jusqu'à quatre ou cinq lignes sont souvent omis. Cette traduction du père Ximenes n'a pas laissé cependant de m'être fort utile; je l'ai conservée intégralement presque partout, n'ayant guère fait qu'en éclaircir les obscurités et remplir les lacunes.

Rabinal, dont le nom rappelle une des plus puissantes nations de la langue quichée, est une des principales localités du département de la Véra-Paz. Le fleuve Motagua, qui se jette dans le golfe de Honduras, est la limite naturelle qui sépare ce département de celui de Guatémala. Sur l'une et sur l'autre de ses rives, les montagnes sont si élevées et si rapprochées en même temps, que le voyageur est constamment obligé de monter et de descendre, du climat le plus tempéré au climat le plus chaud, du haut d'une forêt de pins au fond d'un précipice où les eaux roulent, en mugissant, sur un lit de marbre ou d'un sable parsemé de paillettes d'or. Des cimes de Beleh-Que-

(1) C'est le document que nous citons continuellement, dans le cours de cette histoire, sous le titre de *Manuscrit Quiché de Chichicastenango*.

ché ou des Neuf-Montagnes, on découvre, dans un panorama immense, la cité de Guatémala : assise sur un plateau élevé à 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, elle apparaît, avec ses volcans, dans un horizon éloigné de plus de vingt lieues, comme si elle était étendue à vos pieds.

C'est en descendant de ces sommets gigantesques par la déclivité opposée que l'œil commence à embrasser les plateaux de la Véra-Paz. Rabinal se montre, dans le lointain, au centre d'une vallée magnifique avec ses plantations de bananiers, de cannes à sucre, et ses grands orangers qui couvrent de leur ombrage parfumé le pied des hauts tumuli renfermant la poussière de ses anciens chefs. Son église, plus grande qu'une cathédrale, avec sa coupole moresque et son vaste presbytère, bâtis par les dominicains qui, les premiers, évangélisèrent ces contrées, domine au-dessus de tout le reste. Tout autour de la vallée se détachent, comme de grands bras, les chaînes de Xoyabah et de Tikiram environnant au loin les plateaux inférieurs jusqu'aux rives du noble Uzumacinta, dont les eaux vont se perdre dans le golfe du Mexique. C'est ce fleuve qui, à quinze lieues de Rabinal, sépare la Véra-Paz de la région mystérieuse des Lacandons. On a bâti sur ce terrain bien des récits merveilleux, insoutenables d'ordinaire : les grandes cités qu'on dit y exister ne sont que des ruines, comme celles de Cawinal et de Xéocok, que j'ai eu occasion de visiter plus d'une fois. Je fus le premier à reconnaître celles de Nimpokom, capitale,

anciennement, de la puissante nation des Pokomams, dont l'enceinte renfermait peut-être plus de cent mille âmes. Sur un mamelon immense qui surplombe à plus de 1,500 pieds de hauteur la vallée de Rabinal se dressent les débris de cette cité perdue, et ses élégants téocallis dominent un panorama d'une grandeur qui ne saurait se décrire.

J'avais gagné la confiance des Indiens en leur parlant de leurs histoires, et insensiblement l'intérêt que je leur montrais les amena à me raconter leurs traditions. C'est ainsi que j'obtins les récits merveilleux concernant le roi Qikab l'Enchanteur, et l'Escarboucle de la Montagne Noire, les faits héroïques des guerres de Rabinal contre les Pokomams et les princes du Quiché et enfin le célèbre ballet parlé du Tun, *Xahoh-Tun*, qu'un de leurs anciens me dicta, pendant douze jours, d'un bout à l'autre en langue quichée. Ce « bayle », ainsi que les Espagnols désignent les pièces scéniques des Indiens, est un drame historique dont le sujet remonte au douzième siècle : non-seulement ils m'en laissèrent prendre les paroles, mais j'obtins d'eux qu'ils le représenteraient pour moi avec leurs costumes antiques, ce qui eut lieu effectivement l'année dernière, au mois de janvier, à l'occasion de la fête patronale de Rabinal. Je profitai de ces représentations pour faire noter en même temps la musique de ce drame intéressant que je possède ainsi, suivant l'accord des divers instruments qu'on y jouait et qui tous étaient d'origine indienne.

Mon séjour comme administrateur de la paroisse de

Rabinal et mes excursions dans la Véra-Paz durèrent au delà d'une année; c'est la plus agréable que j'aie passée dans l'Amérique-Centrale. Je retournai ensuite à Guatémala; Mgr. l'archevêque m'envoya alors à San-Juan-Sacatepeques, où je ne restai que peu de mois, mais assez, cependant, pour me perfectionner dans la langue cakchiquèle, que j'avais étudiée déjà auparavant à l'aide du quiché, et pour traduire un manuscrit d'un grand intérêt historique, renfermant l'histoire du royaume des Cakchiquels de Quauhtemalan, écrite par un des fils de l'avant-dernier roi de cette ville. Je dois ce manuscrit à un jeune et zélé archéologue guatémalien, don Juan Gavarrete, l'un des notaires de la cour ecclésiastique; c'est celui que je cite fréquemment sous le titre de *Mémorial de Tecpan-Atitlan*. San-Juan-Sacatepeques était une seigneurie puissante connue, anciennement, sous le nom de Papuluka, et qui s'était séparée, ainsi que celle de Yampug, du royaume des Cakchiquels, moins d'un siècle avant la conquête. En dernier lieu, je résidai deux mois dans la bourgade d'Ezcuintla, jadis ville importante, à dix-huit lieues au sud de Guatémala, au pied des trois volcans d'Eau, de Feu et de Pacaya, et à douze lieues environ du port de San-José, sur l'océan Pacifique. Ici la langue changeait de nouveau; Ezcuintla, comme l'indique son nom, était d'origine nahuatl; on y parlait cette langue plus ou moins corrompue, en usage encore sur une grande étendue de la côte à l'ouest et à l'est.

Enfin, pour des motifs de santé, je me déterminai à

quitter l'Amérique-Centrale, avant l'époque que j'avais fixée pour mon départ. Le 2 janvier de cette année, je pris la route d'Isabal, où j'arrivai le 9. Deux jours après, une goëlette me transporta à l'établissement britannique de Belize, où je m'embarquai pour l'Europe.

M. Aubin fut la première personne que je visitai en arrivant à Paris. J'avais hâte de m'entretenir, avec lui, des choses intéressantes que j'avais vues dans le long voyage que je venais de faire. Ce qu'il m'avait dit souvent autrefois de l'immense extension de la langue nahuatl ou mexicaine et de la civilisation toltèque, dans les régions même qui s'étendent au delà de Panama, se trouvait confirmé, non-seulement par les observations personnelles que j'avais été à même de faire, mais encore par les documents nouveaux que je rapportais de l'Amérique-Centrale. Je trouvai M. Aubin plus avancé dans ses travaux sur le Mexique que je n'aurais osé l'espérer; les philologues et ethnographes américains peuvent compter désormais de voir paraître au jour de la publicité plusieurs des monuments originaux les plus curieux de l'histoire aztèque. Ils ne forment cependant qu'une portion relativement minime de la superbe collection qu'il possède et que tous les documents réunis dans le grand ouvrage de lord Kingsborough sont encore loin d'égaler. Les relations que j'ai eues avec M. Aubin, l'étude spéciale que j'ai faite moi-même de la langue mexicaine, à laquelle encore si peu de philologues se sont dédiés, l'aide qu'il m'a donnée constamment dans une

matière où il excelle à un degré éminent, le concours qu'il m'a prêté pour mon ouvrage, en m'ouvrant ses trésors avec une libéralité peu commune, m'autorisent à parler ici de M. Aubin avec quelque extension et à faire connaître au lecteur quelques-unes des particularités relatives à l'écriture figurative des Mexicains, objet principal de ses travaux, qui datent déjà de plus de vingt ans.

M. Aubin partit pour le Mexique, en 1830, sous les auspices de MM. Arago et Thenard, pour y faire des observations physiques et astronomiques. Des circonstances malheureuses l'ayant privé de ses instruments d'observation, et se trouvant hors d'état d'atteindre le but principal de son voyage, il chercha à s'en dédommager en étudiant les monuments de l'antique civilisation américaine. « Outre la prodigieuse quantité de ruines répandues sur le sol de cette vaste contrée, dit-il (1), je trouvai réunis, dans les seules collections de la capitale, trois à quatre mille morceaux de sculpture ancienne : idoles, statues et bustes de divinités, figures d'animaux, urnes, vases et ustensiles divers. Plusieurs de ces pièces, comparables, pour l'exécution, à tout ce que le moyen âge avait produit de plus parfait en Europe, contrariaient l'opinion, généralement admise, de l'état stationnaire de l'art indigène, tandis qu'une foule de documents inédits appartenant à ces collections ou à différents particuliers

(1) Mémoire sur l'Écriture figurative et la peinture didactique des anciens Mexicains, Paris, 1849, page 1. L'impression de cet ouvrage n'est pas terminée.

paraissaient devoir changer entièrement nos idées sur l'histoire et la géographie du Mexique. »

Un siècle auparavant, un savant milanais, le chevalier Boturini Benaduci, d'origine française, étant passé au Mexique, avait employé huit années de pénibles et et dispendieuses recherches à rassembler ces documents passés aujourd'hui, pour la plupart, dans la collection de M. Aubin. D'avares susceptibilités l'empêchèrent de continuer; il fut saisi, privé de tout ce qu'il possédait, emprisonné avec des malfaiteurs et ensuite déporté en Europe pour y être jugé. « Le roi d'Espagne, dit M. de Humboldt (1), le déclara innocent; mais cette déclaration ne le fit pas rentrer dans sa propriété. Ces collections, dont Boturini a publié le catalogue à la suite de son *Essai sur l'histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne* (2), imprimé à Madrid, restèrent ensevelies dans les archives de la vice-royauté à Mexico. On a conservé avec si peu de soin ces restes précieux de la culture des Aztèques, qu'il existe aujourd'hui à peine la huitième partie des manuscrits hiéroglyphiques enlevés au voyageur italien.»

Qu'étaient devenus les sept huitièmes perdus et toute la partie littéraire et historique de ces collections? reprend ici M. Aubin. Notre patient et laborieux ami se charge de répondre lui-même à cette question; il nous

(1) Humboldt, Vues des Cordillières, tom. I, pag. 226.

(2) Idea de una nueva historia general de la America septentrional, fundada sobre material copioso de figuras, symbolos, caracteres y geroglificos, por el cavallero L. Boturini Benaduci, señor de la Torre y de Horro, Madrid, 1746.

apprend qu'après bien des débats élevés à ce sujet entre les autorités de la Nouvelle-Espagne, le conseil des Indes, Boturini ou ses héritiers, entre les savants de Mexico et l'académie historique de Madrid, le roi d'Espagne, pour y mettre un terme, en ordonna la remise à l'historien Veytia, exécuteur testamentaire de Boturini, avec mission de continuer l'œuvre de l'infortuné antiquaire. Après la mort de Veytia, les collections passèrent, à la suite d'un nouveau procès, dans le cabinet de l'astronome Gama, puis dans celui du père Pichardo. La révolution du Mexique arrivée vers cette époque les dispersa, partie en Amérique, partie en Europe. M. Aubin en recueillit le plus grand nombre; dix-neuf années de recherches et de sacrifices de toute espèce furent consacrées par lui à cette tâche difficile, heureusement couronnée du succès le plus complet.

Dans son Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains, M. Aubin décrit minutieusement les différentes classes de documents qui sont en sa possession. La première comprend les manuscrits en langue nahuatl de la collection de Boturini et ceux qui, n'ayant pas appartenu à cet illustre voyageur, furent recueillis par les soins de M. Aubin; tels sont le Mémorial de Culhuacan, le Codex Chimalpopoca, ou Histoire chronologique des rois de Culhuacan et Mexico, les fragments de Cristoval del Castillo, de Chimalpain, etc. « La plupart de ces chroniques, reprend M. Aubin, ne consistent qu'en une série plus ou moins

continue de dates, avec l'indication sommaire des événements correspondants. Quelquefois des restes évidents d'anciennes traditions orales ou de chants historiques forment des digressions plus intéressantes, quoique généralement peu animées. Il n'y a guère à se méprendre sur l'origine de ces morceaux. Des passages entiers se trouvent répétés à la fois, presque mot pour mot, dans Chimalpain, Castillo, Tezozomoc, etc., et dans plusieurs fragments d'auteurs contemporains. De nombreux abrégés d'un laconisme désespérant paraissent n'être que la transcription littérale des précis historiques et figures destinées à l'enfance ou à des gens dont l'instruction était très-limitée. D'autres, souvent reproduits aussi avec de légères variantes, semblent avoir été, ou les textes mêmes de ces peintures appris par cœur dans les écoles, ou des résumés techniques à la portée du jeune âge. Voici ce qu'Acosta dit à ce sujet : « ..... Comme (les « Indiens) sont encore dans l'usage de réciter de mé- « moire les harangues et les discours des orateurs et « rhéteurs anciens, ainsi que beaucoup de chants com- « posés par leurs poëtes, qu'on ne pouvait acquérir par « les hiéroglyphes et les caractères (1), il faut savoir que « les Mexicains avaient grand soin de faire apprendre « par cœur ces discours et ces compositions; et, pour

(1) « Dans les écoles », bien entendu. Le collége des vieillards « chargés de « composer, de mettre en bon style et d'écrire en figures les histoires et les « sermons que les Grands-Prêtres prononçaient en public », prouve qu'il n'y avait pas impossibilité absolue. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. IX, cap. 8.

« cela, ils avaient des écoles et des espèces de colléges « ou de séminaires où les vieillards enseignaient à la « jeunesse ces choses et beaucoup d'autres conservées « par la tradition comme si elles eussent été écrites. C'est « surtout chez les nations célèbres qu'on les faisait ap- « prendre mot à mot aux jeunes gens instruits pour être « rhéteurs et orateurs. Les Indiens eux-mêmes en écri- « virent beaucoup, quand les Espagnols vinrent et leur « apprirent à lire et à écrire notre langue, comme l'at- « testent les hommes graves qui les ont lues. Je fais « cette remarque, poursuit Acosta, parce qu'en voyant « dans l'histoire mexicaine de semblables raisonnements « développés et élégants on les croit facilement inventés « par les Espagnols, et non rapportés réellement des « Indiens. Mais la vérité connue, on doit accorder à « leurs histoires un juste crédit (1). »

« Nous sommes persuadé, continue, à son tour, M. Aubin, que la plupart des *tlatolli* ou harangues, récitées de mémoire plutôt qu'improvisées par les Indiens dans une foule de circonstances, sont des restes de ces anciennes oraisons. Cette origine est suffisamment indiquée par une extrême conformité avec la langue littérale, dont les patois modernes ne conservent généralement que le tiers des mots et par la certitude où l'on est que les scènes dialoguées, représentées dans les réunions d'apparat, sont formées de fragments d'anti-

(1) Acosta, Historia natural y moral de las Indias-Occidentales, lib. VI, cap. 7.

ques compositions indigènes, dramatiques ou oratoires, adaptés, depuis la conquête, à des sujets chrétiens, par les moines (et par Torquemada lui-même) ou par les interlocuteurs à la vue desquels les développements sont abandonnés (1).

« Mais si cette classe d'ouvrages pèche par trop de concision, l'élégance de Castillo, de Tezozomoc et d'autres auteurs est quelquefois redondante; la profusion des synonymes, flatteuse pour une oreille américaine, fatigue souvent le lecteur européen.

« Ce même défaut est encore sensible, poursuit notre ami, dans un long morceau d'éloquence antique, conservé par le vénérable Andrès de Olmos à la fin de sa grammaire manuscrite, ayant appartenu à Las-Casas, à Torquemada et aujourd'hui en ma possession. C'est un échantillon de ces admirables *exhortations morales* encore si attachantes dans les traductions décolorées de Sahagun, de Zurita, d'Ixtlilxochitl, de Torquemada et d'autres. Ce dernier auteur, après avoir inséré, d'après Olmos, de longs extraits de ces exhortations, et rappelé le soin extrême des Indiens pour les inculquer à leurs enfants, « comme parmi nous, chrétiens, dit-il, les oraisons les « plus indispensables de la loi divine, » ajoute : « J'ose « affirmer que ni Olmos, qui les a traduites, ni Bar- « tolomé de Las-Casas, qui les hérita de lui, ni moi, qui « les possède et qui ai tâché d'en approfondir le sens et

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 18.

« les métaphores, n'avons pu les rendre avec la douceur « et l'onction de l'original..., parce que ces gens sont « naturellement des orateurs accomplis, etc. (1). »

La seconde classe de documents, faisant partie de la collection de M. Aubin, comprend les manuscrits en langue espagnole. Telles sont les Relations d'Ixtlilxochitl, publiées en partie par M. Ternaux-Compans et en entier dans le supplément de l'ouvrage de lord Kingsborough : la chronique de Tezozomoc, l'histoire de la république de Tlaxcallan par Muñoz Camargo, les rapports de Zurita, etc. Viennent ensuite les peintures mexicaines, les unes provenant de Boturini, les autres de sources diverses, et dont l'ensemble compose une vaste collection dont on ne saurait trop relever le mérite, la plus belle, la plus complète qu'il y ait au monde. M. Aubin peut en être justement fier. L'objet de son Mémoire est surtout de faire connaître ces peintures, dont il reproduira un grand nombre de facsimilés lithographiés avec soin, d'en constater la valeur historique et philologique, ainsi que d'établir l'immense avantage qu'elles présentent pour la composition d'une grande histoire mexicaine. Entrant en explication à ce sujet, il ajoute : « On désigne généralement sous le nom de peintures mexicaines des produits très-divers des arts graphiques chez les différentes nations de la région isthmique de l'Amérique septentrionale, peut-être même de quel-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 30.

ques contrées voisines. On y comprend des représentations purement artistiques, des annales, des calendriers, rituels, des pièces de procès, de cadastre, de comptabilité, enfin les signes de l'écriture et de la numération.

« Cette confusion tient, en partie, à la nature même de ces ouvrages ; la plupart appartiennent à ce genre de composition mixte, empruntant le secours de l'écriture et du dessin, comme nos cartes géographiques, nos plans et certaines gravures avec légendes, où les figures et les localités se trouvent accompagnées de leur nom propre et quelquefois d'un texte explicatif. En général, sur un fond ou dans un cadre topographique, à côté, au-dessus, ou au milieu des compartiments indiquant l'année et quelquefois le jour, les peintures mexicaines offrent les principaux événements représentés en style conventionnel ; par exemple, la tête de profil et l'œil de face ; les hommes en rouge-brun, les femmes en jaune, etc., particularités qu'on retrouve chez les Égyptiens. Derrière un buste ou une tête d'homme, ou sur le symbole générique de *ville* et *village*, des signes figuratifs exprimant le nom du personnage ou de l'endroit. Ces signes figuratifs, que nous étudierons bientôt en détail, constituent l'écriture mexicaine (1). Le reste du tableau est occupé par des indications chronologiques, par une topographie

(1) Ce sont les signes que M. de Humboldt reconnaît « susceptibles d'être « lus » (Vues des Cordillières, tom. I, pag. 190 et pag. 194), où il ajoute : « Ils savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient « des sons. »

et une iconographie souvent grossières, dont il sera question ailleurs, faisant remarquer, dès à présent, qu'on ne doit guère plus y chercher l'art mexicain, que celui de Raphaël dans nos figures héraldiques ou dans nos cartes à jouer. »

Avant d'entrer d'une manière plus complète dans le système de l'écriture américaine, tel qu'il est détaillé dans le mémoire de M. Aubin, je crois utile d'amener ici le témoignage d'un écrivain contemporain de la conquête dont les paroles confirment d'avance l'exactitude des résultats obtenus par notre savant ami. Je veux parler de Las-Casas qui, pendant les années de son apostolat, traversa à plusieurs reprises, non-seulement une grande partie des royaumes de l'Amérique septentrionale et méridionale, mais encore vécut en plus d'un endroit parmi les indigènes avant que les Espagnols eussent pu y pénétrer. « Quant à cela, dit-il (1), en parlant de la conser-
« vation des histoires indigènes, il faut savoir que dans
« toutes les républiques de ces contrées, dans les royau-
« mes de la Nouvelle-Espagne et ailleurs, entre autres
« professions et gens qui en avaient la charge, étaient
« ceux qui faisaient les fonctions de chroniqueurs et
« d'historiens. Ils avaient la connaissance des origines et
« de toutes les choses touchant à la religion, aux dieux
« et à leur culte, comme aussi des fondateurs des villes
« et des cités. Ils savaient comment avaient commencé

(1) Las-Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., tom. IV, cap. 235.

« les rois et les seigneurs, ainsi que leurs royaumes;
« leurs modes d'élection et de succession; le nombre et
« la qualité des princes qui avaient passé; leurs travaux;
« leurs actions et faits mémorables, bons et mauvais;
« s'ils avaient gouverné bien ou mal; quels étaient les
« hommes vertueux ou les héros qui avaient existé;
« quelles guerres ils avaient eu à soutenir et comment
« ils s'y étaient signalés; quelles avaient été leurs coutu-
« mes antiques et les premières populations; les chan-
« gements heureux ou les désastres qu'ils avaient subis;
« enfin tout ce qui appartient à l'histoire, afin qu'il y
« eût raison et mémoire des choses passées.

« Ces chroniqueurs tenaient le comput des jours, des
« mois et des années. Quoiqu'ils n'eussent point une
« écriture comme nous, ils avaient, toutefois, leurs fi-
« gures et caractères, à l'aide desquels ils entendaient
« tout ce qu'ils voulaient, et de cette manière ils avaient
« leurs grands livres, composés avec un artifice si ingé-
« nieux et si habile, que nous pourrions dire que nos
« lettres ne leur furent pas d'une bien grande utilité.

« Nos religieux ont vu de ces livres et moi-même j'en
« ai vu également de mon côté, bien qu'il y en ait eu de
« brûlés sur l'avis des moines, dans la crainte qu'en ce
« qui touchait à la religion ces livres ne vinssent à leur
« être nuisibles. Il arrivait quelquefois que quelques-uns
« d'entre ces Indiens, oubliant certaines paroles ou par-
« ticularités de la doctrine chrétienne qu'on leur ensei-
« gnait, et n'étant pas capables de lire notre écriture, se

« mettaient à l'écrire en entier avec leurs propres figures
« et caractères, d'une manière fort ingénieuse, mettant
« la figure qui correspondait chez eux à la parole et au
« son de notre vocable : ainsi pour dire *amen*, ils pei-
« gnaient quelque chose comme de l'eau (*a* racine de
« *atl*, fig. 1), puis un maguey (*me* racine de *metl*, en
« mexicain, fig. 48), ce qui, dans leur langue, frise avec
« *amen*, parce qu'ils disent *ametl*, et ainsi du reste (1);
« quant à moi, j'ai vu une grande partie de la doctrine
« chrétienne ainsi écrite en figures et en images qu'ils
« lisaient comme je lis nos caractères dans une lettre, et
« c'est là une production peu commune de leur génie.

« Il ne manquait jamais de ces chroniqueurs; car, outre
« que c'était une profession qui passait de père en fils
« et fort considérée dans toute la république, toujours il
« arrivait que celui qui en était chargé instruisait deux
« ou trois frères ou parents de la même famille en tout
« ce qui concernait ces histoires; il les y exerçait conti-
« nuellement durant sa vie et c'était à lui qu'ils avaient
« recours lorsqu'il y avait du doute sur quelque point
« de l'histoire. Mais ce n'étaient pas seulement ces nou-
« veaux chroniqueurs qui lui demandaient conseil, c'é-
« taient les rois, les princes, les prêtres eux-mêmes.
« Dans tous les doutes qui pouvaient leur survenir rela-
« tivement aux cérémonies et aux préceptes de la religion,
« aux fêtes des dieux, en tout ce qui avait rapport aux

(1) C'est exactement le système que nous transcrivons plus loin, d'après M. Aubin. Voir les figures 1 et 48.

« royaumes antérieurs, en matières profanes, du mo-
« ment qu'elles étaient de quelque importance, c'était
« ces chroniqueurs que l'on s'empressait de consulter,
« chacun suivant ce qu'il avait à leur demander. »

A cette description des signes phonétiques, donnée par Las-Casas, nous pouvons ajouter ici ce qu'en dit Torquemada, « le premier, dit Ixtlilxochitl (1), qui ait su inter-
« préter les peintures et les chants dans son ouvrage in-
« titulé *Monarchie indienne.* » Après avoir parlé des cailloux dont quelques Indiens se servaient pour apprendre le *Pater noster*, cet écrivain ajoute : « D'autres ren-
« daient le latin par les mots de leur langue, voisins
« pour la prononciation, en les représentant non par des
« lettres, mais par des choses signifiées elles-mêmes ; car
« ils n'avaient d'autres lettres que des peintures, et c'est
« par ces caractères qu'ils s'entendaient. Un exemple
« sera plus clair. Le mot le plus approchant de *Pater*
« étant *pantli*, espèce de petit drapeau servant à expri-
« mer le nombre *vingt*, ils mettent ce guidon ou petit
« drapeau pour *Pater*. Au lieu de *noster*, mot pour eux
« ressemblant à nochtli, ils peignent un figuier d'Inde
« ou Tuna, dont le nom *nochtli* rappelle le mot latin
« *noster* ; ils poursuivent ainsi jusqu'à la fin de l'oraison.
« C'est par ces procédés et caractères semblables qu'ils
« notaient ce qu'ils voulaient apprendre par cœur... ; tout
« cela se rapporte aux premiers temps de leur conver-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, trad. de M. Ternaux-Compans, tom. I, chap. 49.

« sion..., car aujourd'hui (entre 1592 et 1614) ils n'ont « plus besoin de ces caractères antiques (1). »

« Ce passage, qui donne la véritable clef de l'écriture mexicaine, reprend ici M. Aubin, confirme ce que Torquemada dit ailleurs des *lettres réelles*, ou rébus encore en usage de son temps (2), et ce qu'il ajoute d'une intéressante classe de moines totonaques, chargés de « composer, « de mettre en bon style et d'écrire en figures les dis« cours que les pontifes prononçaient en public (3); » enfin ce qu'on sait par Sahagun (4) et par d'autres auteurs de livres pour l'enseignement, renfermant « des « chants en caractères antiques. »

Les données que nous fournissent sur l'écriture figurative des Indiens les ordres religieux, qui les premiers évangélisèrent l'Amérique, cessent, avec l'époque de leurs disputes, leurs rivalités ayant été cause de la destruction d'un grand nombre de monuments précieux. « Lorsque la maison des Bourbon restaura les études américaines, continue notre ami (études déjà honorées par Louis XIV dans la personne de Siguenza), Boturini revint à la distinction d'Acosta sur la valeur phonétique des caractères, mais tardivement et avec une teinture trop superficielle des langues indigènes. De leur côté, les jésuites mexicains déportés en Italie, Clavigero, Fabre-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 36.
(2) Id., ibid., lib. I, cap. 10.
(3) Id., ibid., lib. X, cap. 8.
(4) Hist. de las cosas de N.-España, lib. III, in appendice. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IX, cap. 14.

gat, Marquez, Cavo (1), et plusieurs autres, manquèrent, dans l'exil, d'un nombre suffisant de peintures authentiques. Gama et Pichardo seuls, pourvus de nombreux originaux et de connaissances philologiques satisfaisantes, fussent arrivés à d'importants résultats, s'ils n'eussent encore tant déféré aux rêveries de Kircher et de Leibnitz. Gama, en particulier, sépare souvent avec bonheur les éléments de l'écriture figurative. » M. Aubin, dépassant ses prédécesseurs, qu'il laisse loin derrière lui, arrive à un résultat beaucoup plus complet. Après vingt ans de travaux les plus difficiles, il reconstruit le système presque entier d'écriture mexicaine dont il est parlé dans tous les auteurs contemporains ou rapprochés de la conquête, et nous fait espérer de retrouver la clef des caractères calculiformes et des inscriptions gravées sur les monuments de Palenqué, de l'Yucatan et de l'Amérique-Centrale.

L'écriture mexicaine, dont il explique longuement la méthode, présente, dit-il, au moins deux degrés de développement. Nous n'allons plus maintenant cesser de la suivre pas à pas jusqu'à ce que nous ayons achevé de la mettre entièrement sous les yeux du lecteur. « Dans les compositions grossières, dont les auteurs se sont presque exclusivement occupés jusqu'ici, dit-il, elle est fort semblable aux rébus que l'enfance mêle à ses jeux. Comme

(1) Clavigero, Storia antica di Messico. — Fabregat, MSS. et dans Kingsborough. — Marquez, Due antichi monumenti, etc. Roma, 1804. — Cavo, los tres siglos de Mexico, 1836.

ces rébus elle est généralement phonétique, mais souvent aussi confusément idéographique et symbolique. Tels sont les noms de villes et de rois, cités par Clavigero, d'après Purchas et Lorenzana et d'après Clavigero, par une foule d'auteurs. M. de Humboldt en a donné une appréciation satisfaisante à laquelle je renvoie (1). J'ai déjà dit que l'illustre savant reconnut « *des signes susceptibles d'être lus* » et « *que les Mexicains savaient écrire des noms, en réunissant quelques signes qui rappelaient des sons.* »

« Dans les documents historiques ou administratifs d'un ordre supérieur, l'écriture figurative, constamment phonétique, n'est plus idéographique que par abréviation ou par impuissance.

« Itzcoatl (serpent d'obsidienne), nom du quatrième roi de Mexico (2), a pour rébus, dans les tributs de Lorenzana (3) et dans toutes les peintures populaires, un serpent (*coatl*) garni de pointes ou lances d'obsidienne (*itztli*), pouvant à volonté s'interpréter phonétiquement

(1) Vues des Cordillières, tom. I, pag. 191. In-8°.

(2) *Itzcoatl*, ou *Itzcohuatl*, ou *Izcohuatl*, paraît être primitivement le nom d'un poisson appelé *Robalo* par les Espagnols et *Izcohua* par Hernandez. Mais il n'est jamais écrit de cette manière. L'étymologie grammaticale, le sens du mot entier et sa définition absolue, cette chimère des idéographes, ne jouent qu'un rôle insignifiant dans l'écriture mexicaine, essentiellement phonétique comme toute écriture véritable (Aubin).

(3) Lorenzana, Hist. de Nueva-España, pl. 3, et dans lord Kingsborough, pl. 1, dans la seconde partie de la coll. de Mendoza. — Clavigero, Hist. Antica di Messico, tom. I, append.

par le son du mot, ou idéographiquement par son acception grammaticale. Mais tout devient phonétique dans les peintures plus précises. Le Codex Vergara (coll. Boturini, § III, n° 12) écrit syllabiquement ce même mot d'Itzcoatl, au moyen de l'obsidienne *itz-tli*, racine, *itz*, du vase *co-mitl*, racine *co* et de l'eau, *atl* (1).

« Il n'y a plus d'idéographie ni de symbolisme possible.

« Les documents de cette classe où l'écriture syllabique prédomine sont généralement, comme le Codex Vergara, des cadastres ou terriers, des matricules, des rôles de tributs. Ces peintures, encore longtemps en vigueur après la conquête, portent à l'usage des administrateurs espagnols des transcriptions littérales qui permettraient de former un dictionnaire assez complet de l'écriture mexicaine. Quoique les imperfections de cette écriture restreignent beaucoup l'utilité d'un pareil dictionnaire, je donnerai un échantillon de la partie syllabique, très-importante pour l'analyse des groupes figuratifs (2);

(1) Le signe inférieur est l'*iztli* (navaja de barbero, c'est-à-dire rasoir de barbier, Dict. de Molina, 1re part.); c'est l'obsidienne, *pointe de flèche*, lancette, rasoir, etc., faits d'obsidienne; au milieu est le *comitl* (olla o baril de barro, c'est-à-dire marmite ou pot de terre, dans Molina), et au-dessus le symbole bien connu de l'eau (*atl*), représenté par quelques gouttes. — Voir Clavigero, Hist. Antica, etc., tom. I, append., et les signes [6 *bis*], [31], et [1] des pages suivantes.

(2) Nous prions le lecteur de remarquer que tous les chiffres formant colonne en tête des lignes explicatives des signes, et renfermés entre crochets [ ] au lieu de parenthèses, n'ont aucun rapport avec les chiffres des notes qui sont comme leurs correspondants entre deux parenthèses.

pour l'histoire de l'écriture, peut-être même pour celle du langage (1).

[1] *A, atl* (eau); *auh* avec un pronom, p. ex. dans *Incocoquauh*, Cod. Vergara (Bot., § III, n° 12), f° 39, 44, 51 (2). . . . .

[2] *E, etl,* faséole (frisol ò hava, dict. de M.); *euh* avec un pronom. . . . .

[3] *E* pour *ei*, *yei*, trois (3). . . . .

[4] *El, elli,* le foie (el higado, M.). . . . .

[4 bis] *Ep*, *Eptli*, huître. . . . .

[5] *Ez*, *eztli*, sang.. . . . . Rouge

[6] *I*, boire, *itl?* (4) (dans *Chiquitl*, Cod. Verg. f° 2, 15). Voy. *Imacaxoc*, ibid., f° 34, 35, 37; *Ixpolihuitl*, f° 26, 28, 30; *Itleuceuh*, f° 10, 18.

[6 bis] *Itz*, *itztli*, obsidienne (lancette, dard, lame d'obsidienne). . . . .

[7] *Ich*, *ichtli*, filasse (pron. *itch*, *itchtli*). .

[7 bis] *Ix*, *ixtli* (5), œil, face.. . . . . . .

(1) Relativement à la forme propositionnelle des langues primitives.

(2) *Nauh*, mon eau; *mauh*, ton eau, etc. H. Carochi, *Arte de la Lengua mexicana*, f° 82. Mexico, 1645; et p. 107 de l'Abrégé (*Compendio del Arte*, etc., por Ign. Paredes, Mexico, 1571), que j'appellerai Car. Paredes; et *Vocabulario en Lengua mexicana*, etc...., por Al. de Molina, que je désignerai par : M. (Toutes ces notes et celles qui suivent dans le texte de M. Aubin sont de lui.)

(3) Ex : *epantli* (tres rengleras o hileras..., trois lignes M.) pour *ei-pantli*.

(4) Primitif inus. de *tla-itl*, boissou. — H. Car., f° 47. — Car. Paredes, 128.

(5) Prononcez « *ich*, *ichtli* »; l'*x* mexicain est le *ch* français. *Mexico* se prononce « Méchico. » (Dans les langues de Guatémala, le *x* se prononce également comme *ch* français ou *sh* anglais.)

[7 ter] *Iz*, *iztitl*, *iztetl* ongle. . . . . . .

[8] *O*, *otli*, chemin; *ohui* avec un pronom.
U, prononcé « ou », s'échangeant continuellement avec O, s'exprime de même.

[9] *Oc*, *octli* / *Uc*, *Uctli* } pulqué, liqueur fermentée et mousseuse. . . . .

[10] *Ol*, *olli* / *Ul*, *ulli* } caoutchouc, balle et boule de cette substance. . . . . . .

[11] *Om*, *ome*, deux; *on* en composition. .

[12] *Ue*, *huehuetl*, sorte de tambour.. . .

[13] *Ui*, *hui* (1), *uh?* (dans *Itleuhceuh*, Cod. Verg., f° 10, 18). . . . .

Ç, Z, S, C (devant e, i), toujours prononcés ss, sont quelquefois exprimés par un poinçon (2), p. ex. dans *Tecuictlacoz*, Cod. Verg. Mais quelques déterminatifs consonnes, cas peut-être accidentels d'analyse littérale, sont loin de prouver le passage du syllabaire à l'alphabet.

[14] *Ce*, *cen*, un. . . . .

[15] *Ce*, *cen*, quelquefois *cin*, de *centli* ou *cintli*, épi de maïs (3).. . . . .

[15 bis] *Cetl*, *ce* en composition (Elada, P. 1ª.; yelo ò carambano, P. 2ª. M.), gelée, glace, grésil. MS. de 1576, p. 67, 101..

(1) De *huitztli*, épine, ou de *huictli*, houe, bêche, pieu. V. Cuahui, f° 2, etc. — Mahuiz, f° 38, — *Vitztli*, espina grande o puya, M. *U* était prononcé *hou* (quelquefois *gou* et *wou?*) par les hommes et *rou* par les femmes. (Au commencement des mots, le *hu* mexicain peut se remplacer en français par un *W*.)

(2) *Ço*, piquer; *çoço*, enfiler, mettre en chapelet, etc. H. Car., f° 33. — Car. Par. p. 62.

(3) *Cod. Xolotl* (Boturini, § III, n° 1), et C. Vergara, f° 10, *Ceycuic*.

[16] *Ci*, *ci-tli*, lièvre (1). . . . .

[17] *Cil*, *cil-li*, petit coquillage. . . . . .

[18] *Ço*, *çotl* ou *zotl*, lé, pièce d'étoffe (pierna de manta o pieça de lienço. M.), et quelquefois (de *zo*, piquer ou saigner). .

[19] *Çol*, *çul*, *zol*, *zul* de *zol-lin* ou *zulin*, sorte de caille. Ex. Zoltepec, Cod. Xolotl., fº 4. .

[20] *Cha*, *chan*, *chan-tli*, maison, demeure (prononcez *tchantli*). . . . .

[20 bis] *Chal* (*Chalco*, Lorenzana, *pl.* 21 ; Kingsborough, *pl.* 43). Et dans *Chalcatl*, hist. de Quauhtinchan (Bot. § I, nº 1). Voir dans M.; *Tenchalli*, menton; *Camachalli*, mâchoire inférieure; *Camachaloa*, ouvrir la bouche, etc. . . . .

[21] *Chi*, *chian* (prononcez tchi, tchia), graine oléagineuse. Hernandi Opera, Matriti, 1780, Indice (2). . . . . . .

[21 bis] *Chi*, de *chichi*, chien. . . . . . .

[22] *Chi*, de *chichitl*; poumons, mamelles; *chichi*, teter (3). *Chimal*. Cod. Verg., fº 45, 52.

[22 bis] *Chich*, *chichtli*, chouette, sifflet, M.

[23] *Chil*, *chilli*, piment. . . . .

(1) *Cipac*, C. Vergara, fº 29, 32.
(2) *Cod. Verg.*, fº 2, 7, 13, 14, 15, 17, 21, 24, 45.
(3) *Chichitl* saliva o bofes, M. Des points ou taches rappellent quelquefois *chichictic*, chose tachée (manchada ò manzillada M.).

[24] *Ca, can*, R. de *camalt*, bouche (et de *cantli*, joue); *nocan*, ma bouche; Car. Paredes, p. 107. . . . .

[25] *Ca, cac*, pour *cac-tli*, sandale, soulier; pour *catl* dans *Ayaquicatl*, C. Verg., f° 39, 43, 50, 56. . . . .

[26] *Cal, cal-li*, maison, case, caisse. . . .

[27] *Cax, cax-itl*, vase, écuelle (pron. *cach, cachitl*). . . . .

[28] *Que, quen*, R. de *quentli* (prononcez Kentli), vêtement (pièce d'étoffe attachée par devant). Cod. Valeriano, f° 7 (Bot., § XXI, n° 7), *Quempol*. . . . .

[29] *Quech, quechtli* (Ketchtli), col, gorge (cuello ò pescueço, M.) ou, pour *Quechol*.

[30] *Quil, quil-itl*, herbe comestible, M.; *noquil*, pour *no-quilitl*, Car. Paredes, f° 107.

[31] *Co, con*, R. de *comitl*, vase en terre (olla ò barril de barro, M.); *nocon*, pour *no-comitl*, mon vase. Car. Par., f° 107. .

[32] *Col, coltic* (cosa tuerta o torcida, M.), chose courbe, etc. « hiéroglyphe phonétique de Colhuacan. » M. de Humboldt, Vues des Cordill., in-8°, t. II, p. 117. .

[33] *Coz, coztli? coztic, cozauhqui*, jaune, pour *Toztli*, plumes jaunes d'un grand prix et nom de l'oiseau qui les porte (1); voyez [84 bis]. . . . .

[34] *Cox, coxcox;* sorte de faisan; *Cox* en Maya, ordinairement. . . . .

ou, Cod. Vergara, fº 3, 7. . . . . . .

ou, de *cocoxqui*, malade, Cod. Xolotl.

[35] *Cua, qua,* manger; *quani*, mangeur. *Aoctlaquani*, Cod. Vergara, fº 6, 13, 20.

[36] *Cuach*, *quachtli*, mante. (Lorenzana, *pl.* 3; Kingsb., *pl.* 19.).. . . . .

[37] *Cuauh, quauh*, de *quauhtli*, aigle.. .

[38] ... ou de *quahuitl*, bois, bâton, arbre.

[39] *Cue*, *cueitl*, jupe, robe. (Cod. Cozcatzin, fº 8).. . . . .

[40] *Cue*, *cuen*, de *cuemitl*, planche de terre labourée. . . . .

[41] *Cuech, cuechtli*, grelot de serpent à sonnettes, Cod. Verg., fº 6. Espèce de serpent, Hernandez, p. 62. . . . .

[42] .... ou de *cuechtli* (cierto caracol largo. M.), grand coquillage. . . . . .

(1) Cod. Cozcatzin, Cozutlan, pl.

[42 bis] *Cuep*, *cueptli*, gazon. . . . . . .

[43] *Cui*, *cuixtli*, milan, C. Verg., f° 10, 18.

[44] *Cuic*, *cuic*, *cuicatl*, chant. . . . . . .
Cuitlapil, Cod. Verg., f° 29; *Cuicaxochitl*, f° 48, 49, 55, 56; *Cihuacuicatl*, etc., f° 33, 38, etc.; *Cuicatlan*, tributs de Lorenzana, *pl.* 22, ou *pl.* 45 de Kingsborough.

[45] *Cuil*, R. de *necuiltic* (tuerto o torcido, M.), tors, contourné, et de *xonecuilli*, pain en forme de S mangé le jour *xochilhuitl*. Sahagun, II, p. 252. . . . . . .

[45 bis] *Cutz*, *cotz*, de *cutzli* ou *cotztli*, gras de la jambe, mollet.. . . . .

[46] *Ma*, *maitl*, main. . . . .

[47] *Max*, *maxtlatl*, pagne, ceinture. . . .

[48] *Me*, *metl*, agave americana. . . . . .

[49] *Metz*, *metztli*, lune ou jambe (luna ó pierna de hombre ó de animal, M.). *Ametztli*, Cod. Cozcatzin.. . . . .

[50] *Mi*, *mitl*, flèche, dard. Signifie aussi guerre, parce que *Mitl chimalli* (flèche bouclier) signifient « guerre, bataille (1). »..

(1) *Mitl chimalli* guerra o batalla. Metapho. M.

[51] ***Mich, michin,*** poisson (1). . . . . . .

[52] ***Mic, miqui, miquiztli,*** mort. (***Mictlan,*** Lor., *pl.* 30; Kingsb., *pl.* 54.). . . . .

[53] ***Mil, milli,*** champ cultivé, terre labourée

[54] ..... ***Mix, mixtli,*** nuage.. . . . . . .

Et. . . . .

dans Kingsborough, collect. Mendoza, *pl.* 48, ***Mixtlan, Ixmatlatlan.*** Cette dernière figure, peut-être pour Mixmatlatlan, est celle de Tlaloc, dieu de la pluie (***quiahuitl***), employée pour la pluie elle-même, l'une des compositions communes au Mexique et à l'Amérique-Centrale. Serait-ce l'œil (***ixtli***) combiné avec l'image du nuage (***mixtli***) se fondant en eau (2)?

[55] ***Miz, miztli,*** puma, lion américain. .

[56] ***Mo, mon,*** probablement de ***montli,*** ratière, souricière? ***Mozamauh, Motlalohuatl Moquauhzoma.*** Cod. Verg., f° 12, 20, 28, 31, 49. . . . .

[56 bis] ***Moz, momoz, momoztli,*** autel. . .

[56 ter] ***Mul, mol,*** de ***mulli*** ou ***molli,*** ragoût, potage. ***Mulcaxitl,*** écuelle, M. Lor.; *pl.* 23. Kingsb., *pl.* 45, 57. . . . .

[57] ***Na, nan, nantli,*** mère, ***Cohuana,*** Cod. Verg., f° 4, 9. . . . .

(1) ***Mimich,*** Cod. Verg., f° 46, 53. . . . .

(2) On ne prononçait pas *m*. — Olmos, *Gram.*, p. 140.

[58] ***Nauh, nahui,*** quatre. . . . .

[59] ***Ne, nen, nenetl,*** idole, poupée, vulve. .
Tletzanen, Cod. Verg., fº 41, 47. . . . .

[60] ***Nex, nextli,*** cendre.... (*Nextitlan,* Lorenz., *pl.* 4; Kingsb., *pl.* 20, 21). . . .

[61] ***Noch, nochtli,*** tuna, fruit du nopal, et l'arbre lui-même. . . . .

[62] ***Non, nontli,*** muet.. . . . .

[63] ***Pa, pan,*** R. de ***pantli,*** en compos., drapeau, mur, ligne, rangée. . . . . . .

[64] ***Pach, pachtli,*** plante parasite dont on tressait des couronnes. *Pachcalco, Mapachtepec,* Cod. Cozcatzin, fº 6; Lor., *pl.* 25; Kingsb., *pl.* 49. . . . .

[65] ***Pal, pal-li,*** couleur noire (barro negro para teñir ropa, M.). . . . .

Et quelquefois. . . . .

Topalcehual, Cod. Verg., fº 23, 25; et Hernandez, I, 262.

[65 bis] ***Payn*** (pr. de ***payna,*** courir), coureur

[66] ***Pe, petl, petlatl,*** natte (***petl*** avec un pronom). . . . .

Employée métaphor. pour « gouverner, commander, s'asseoir. » M.

[67] ***Pil, pilli***, chose suspendue. ***Xiuhpil***, Cod. Valeriano, f° 10, et ordinairement un enfant, *piltzintli*, R. *pil*. (*Netzahualpilli*, etc. Mappe Tlotzin, *fig*. 33). La chose suspendue varie. Ici, c'est le signe [93], *xiuh*. . . . .

[68] ***Po, poc, poctli***, fumée. Cod. Vergara, *Telpozaca*, f° 38, 44; *Topotitlan*, f° 21, 22, 24. Ce signe marque aussi la vapeur, l'haleine, la voix, et, par extension, l'autorité.

Q (*qua*, *quauh*, etc.). Voyez C, plus haut.

[69] ***Te, tetl***, pierre (1). (En composition, *te* signifie aussi « *personne*. »). . . . . . .

[70] ***Te, ten***, R. de *tentli*, lèvre (2). . . . .

[71] ***Tec, tequitl***, tribut (*tectli*? inus. de *tequi*, couper? de *teca*, poser?). *Tetectli*, chaîne (de tissu), « estambre de tela. » M. . . .

[71 bis) ***Tex, Textli***, chose moulue. Pierre à moudre. Lor., *pl.* 23, Kingsb., *pl.* 45. .

(1) Ce signe, qui entre dans la composition de plusieurs autres, paraît formé du signe suivant symétriquement doublé pour en faire les deux moitiés des lèvres de face. De là les lignes médianes.

(2) C'est le sens d'un passage d'Ixtlilxochitl, cap. 4, dont M. Ternaux, trad., I, p. 34, a signalé l'obscurité.



Dans *xochiteca* (*Cod. Vergara*, f° 10, 18), les deux signes sont employés simultanément. *Xochiteca* signifie *place-fleur*.

[72] *Teuh*, *teuhtli*, poussière. . . . .
ou (Cod. Vergara, f° 41, 46). . . . .

[73] ...ou (*Tecmilco*, *Teuh*milco, Cozca*tecu*tlan, Lorenz., *pl*. 21, 32; Kingsb., *pl*. 43, 57), diadème. Enfin, de *teotl*, *teutl*, Dieu. (Hist. de Quauhtinchan, p. 7, et Kingsb., *pl*. 48.). . . . .

[74] *Tla* ou *tlan*, *tlantli*, dents. . . . . .
Aussi employé pour *titlan*. . . . . .

[75] *Tlac*, *tlac-tli*, tronc. . . . .

[76] *Tlach*, *tlach-tli*, jeu de balle. (*Tlachco*, *tlachquiauhco*, Lorenz., *pl*. 16, 25; Kingsb., *pl*. 38, 39.) . . . .

[77] *Tlal*, *tlal-li*, terre (pièce de terre). *Tlaltecatl*, Cod. Verg., f° 11, etc.; MS. 1576, p. 71, 74.

[78] *Tle*, *tletl*, feu; *tleuh* avec un pronom *Itleuhceuh*, Cod. Verg., f° 10, 18;
ou (Codex Telerianus). . . . .

[79] *Tli*, *tlil*, *tlilli*, encre, chose noire. . .

[80] *Tlo*, *tlotli*, faucon. . . . .

[81] *Tol*, *tul*, *tollin* ou *tullin*, jonc, glaïeul.

[82] *To*, *tototl*, oiseau. . . . .

[83] *Toc*, *toctli*, terre ensemencée, pourrette, jeune plante. . . . .

[84] *Toch*, *tochtli*, lapin. . . . .

[84 bis] *Toz, toztli*, plumes jaunes très-précieuses de l'oiseau de ce nom [33] (1). .

[85] *Tzauh*, prét. de *tzaua*, filer.. . . . .

[86] *Tzin, tzintli*, anus, extrémité inférieure

[87] *Tzon, tzontli*, cheveux, extrémité supérieure. . . . .

Et Cod. Verg., *Aztatzon*, f° 39, 44. . .

Mappe de Tepechpan, *Cohuatzontli*, *fig.* 4

[88] *Xa, xan*, R. de *xamitl* (*chamitl*), torchis, carreau de brique.. . . . .

[89] *Xal, xalli*, sable (pron. *chal, challi*). .

[90] *Xic, xictli*, nombril (*Xicco*, Lorenz., *pl.* 4 ; Kingsb., *pl.* 20, 21). . . . .

[90 bis] *Xin, xinqui*, qui taille, ruine ou détruit. *Tlacoxin*, mappe Tlotzin, *fig.* 45..

[91] *Xiuh, xihuitl*, herbe, an, comète, turquoise, M.; quelquefois.. . . . .

[92] .... souvent (*Xiuhtepec*, Lorenzana, *pl.* 6 ; Kingsbor., *pl.* 24, 25). . . . . .

[93] ... (2) Ordinairement (Cod. Valeriano, Vergara, etc.).. . . . .

(1) *Toxtlan*, Kingsb., pl. 48 et 50.
Toztli signifie : « chose très-jaune ; espèce de Perroquet. » Sahagun, lib. XI, cap. 2.

(2) C'est le symbole de l'année (Clavigero, pl. 8 ; Gama, 2e part., p. 38).

[94] *Xo*, pied, jambe, en composition seulement, de l'inusité *xotl?*. . . . .
Xopan, Cod. Verg., fº 40, 46, 53. . . .

[95] *Xoc*, *xoctli*, marmite. . . . .

[96] *Xoch*, *xochitl*, fleur.. . . . .

[97] *Ya*, *yauh*, allé, je vais; *yaqui*, *yani*, allé, parti. *In yaqui*. Cod. Verg., fº 29, 32; *Yaotzin*, Mappe Tlotzin, fº 44. . . .

[98] .... de *yauitl* ou *yauhtlaulli*, maïs noir. M. (1).. . . . .

[99] *Yac*, *yacatl*, nez, Mappe Tlotzin, *fig*. 2.

[100] *Ye*, *yei*, trois. . . . . , III, ...

[101] *Ye*, *yetl*, tabac. . . . .

paraît déterminer la consonne Y dans *Nauhyotl*, Cod. Verg., fº 9, 17.

[102] *Yo*, *yotl? yoyotli* (caxcauel de arbol, écorce d'arbre. M.), grelot (*coyolli*). *Nauhyotl*, Cod. Verg., fº 29. . . . .

[103] *Yol*, *yoli*, vivre; *yollotl*, *yollotli*, cœur.
Yul, *yullotli*, cœur.. . . . .

[104] *Yon*, *yun*, prét. de *yoma* (*nino*), « am-

rendue phonétiquement par la *turquoise* et non par l'*herbe* d'où vient cependant l'étymologie grammaticale.

(1) (*Yappalli* color negro M.).

blar la muger ó el paciente » M. 1° et 2° P.; « en latin : cevere, crissare, » ajoute le père Pichardo ; surnom du plus célèbre monarque de l'Anahuac. Mappe Tlotzin, *fig*. 38. . . . .

« Dans la liste précédente, qu'on pourrait beaucoup étendre, les signes et l'interprétation sont seuls authentiques ; l'ordre et la disposition quasi-alphabétique sont tout à fait arbitraires. La langue mexicaine, pauvre en sons, comparée en français, manque des éléments *b*, *d*, *f*, *g*, *j*, *ll* mouillées *gn*, *r*, *u*, *eu*, *v*, de *z* même (toujours prononcé *s*), de la plupart des nasales ; et n'a de plus que le *ch* espagnol et anglais et l'aspiration *uh*, *hu*, voisine du *w* anglais, et, comme ce *w*, souvent remplacée par le son *gou* dans les dialectes. En outre, aucun mot mexicain ne commence par la lettre *l*, si fréquente en cette langue.

« Les signes précédents, un seul excepté, le signe [56], offrent la certitude la plus complète, en tenant compte des variantes provenant de l'habileté du dessinateur, ou plutôt du savoir et de la patience du calligraphe. J'ai omis tous les signes dont la détermination repose sur une analyse plus délicate des groupes figuratifs ou du langage, bien que d'une certitude au moins encore égale aux résultats les plus incontestés des égyptologues modernes ; ainsi *il*, *illi*, de *iloa*, paraît être l'espèce de crochet recourbé, ordinairement en forme

de fer à cheval, qu'on voit [53] dans *milli* (prononcé *illi* à Mexico, Olmos, Gram.), dans *tlalli*, terre [77), très-souvent dans *toctli* [83], dans les signes du jour, de la fête, *ilhuitl*, *cemilhuitonalli*, etc., que nous donnerons dans le calendrier, enfin Mappe Quinatzin, *fig*. 12, *pl*. 2, où, combiné avec *tla* [74] et *o* [8], disposés en fer à cheval, il forme *tla-il-o* dans *tlailotlaque*. Mais bien que les Indiens disent *niloa*, *tiloa*, *iloa*, je retourne, tu retournes, etc., le dictionnaire de Molina ne donne que le fréquentatif « *tlatlaïloa* (*ni*) turbar y re« bolver......, » ou les dérivés « *iloti* (*o*), bolverse ó tor« narse de donde iua; *ilochtia*, tornar atras, etc., etc. » Le substantif *illi*, R. *il*, ne rappelle plus que l'idée de l'arbre « *ili* ou *ilitl*, aliso, » M., et cependant on le retrouve dans une infinité de composés. L'analyse de ces composés et des groupes qui les représentent conduirait à de curieux rapprochements avec les écritures de l'Amérique-Centrale. De là aussi des doutes sur l'identité et la valeur définitive d'un signe qui se trouverait ainsi commun à deux systèmes d'écriture tout à fait différents.

« D'autres radicaux ont été omis pour éviter toute discussion sur le degré de perfection atteint par l'écriture mexicaine. De ce nombre sont : *ach*, de *achtli*, frère, et *achtli*, graine, pepin (*nach*, mon frère, etc.); *chin*, prét. du primitif inus. de *chinoa* (*nitla*) brûler, etc., Techin, Cod. Vergara, fº 2, 7, 14; *cho*, de *chopilli*, grillo, M.; *chol*, de *chocholli*, pie ó talon de venado, M.;

mol ou *mul*, de *molli*, *mulli*, manjar, etc. M. 1. part.; Hueymollan, MS. 1576; Molanco, Tzomolco, Cod. Cozcatzin; *Top*, de *toptli*, idole, chasse, caisse, etc.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Chaque caractère peut représenter la syllabe initiale (ordinairement radicale) du mot, ou le mot tout entier, racine et désinence. Le premier cas répond généralement à la période syllabique ou quasi-syllabique de l'écriture américaine, l'autre aux essais grossiers des périodes antérieures. Je dis quasi-syllabique, parce que les rébus polysyllabes ne disparaissent jamais complétement de cette écriture, principalement connue, il est vrai, par des noms propres souvent irréguliers, des époques rudimentaires ou de transition.

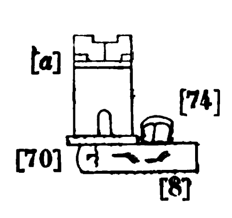
« On se fera une idée de la nature et de l'emploi des rébus, dans le plus grand nombre de documents, par les douze premiers noms de propriétaires de chacun des quartiers de Teocaltitlan et Patlachiuhcan, Cod. Vergara, f° 26 et 33. Ces tableaux administratifs, fort nombreux, de l'état des familles, de la figure et de la contenance des propriétés nous fourniront, ailleurs, d'utiles renseignements sur l'arithmétique, la géométrie et la statistique américaines. Nous ne les étudions ici que sous le rapport de l'écriture. Les chiffres entre crochets

sont les numéros d'ordre des signes dans la table ci-dessus.

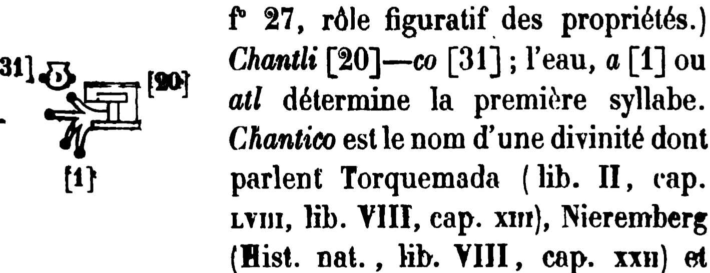
TEOCALTITLAN TLACATLACUILOLLI.

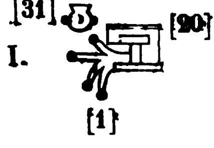
DESCRIPTION OU LISTE DES GENS DE TEOCALTITLAN.

« J'omets les figures représentant chacun des membres de la famille, même les enfants au berceau, la couleur et le sexe.



Teo-cal-ti-tlan, « auprès du temple » (*teocalli*). Le temple (*a*) et tout au plus le temple et les dents *tlan* [74] suffiraient dans les peintures vulgaires. Ici les syllabes initiales *te-o* sont, en outre, déterminées par les lèvres *te* [70] et par le chemin *o* [8]; ce qui donne *te-o-cal-tlan* : *ti* est la ligature grammaticale « souvent omise » dont parlent Car. Paredes, p. 40, et H. Carochi, fº 19. *Teocalli*, maison (*calli*) de Dieu (*teotl*).





Chantico (*chaticon*, fº 26, 30 ; *chantinco*, fº 27, rôle figuratif des propriétés.) *Chantli* [20]—*co* [31] ; l'eau, *a* [1] ou *atl* détermine la première syllabe. *Chantico* est le nom d'une divinité dont parlent Torquemada (lib. II, cap. LVIII, lib. VIII, cap. XIII), Nieremberg (Hist. nat., lib. VIII, cap. XXII) et Cama, p. 12.

II. *Çayol*, mouche; *çayolin*, moxca, M.

III. (a) [7] *Ixpolihuitl.—Ixpol-li*, grand œil [7 bis]; *ihuitl*, plume (*a*). La voyelle initiale *i* est déterminée par [6]. *Ixpol-ihuitl.*

IV. [6] [50] *Tzihuac-mitl*, flèche de Tzihuactli, arbre dont les Téochichimèques mangeaient la racine. Sahagun, III, p. 118. Voy. *tziva* (*tzihua*) et *tetzihoactli*, Hernandez, Hist. plant., lib. XVIII, cap. CXXII et lib. VI, cap. CVI, CVII (*Tetziuactli*, Ed. rom., p. 78) et Ind. le grand nombre de plantes commençant par *cihua*, *cioa*....

V. *Quiauh*, pluie, quelquefois représentée par la trompe de Tlaloc, dieu de la pluie. Cette trompe paraît commune aux monuments du Mexique et de l'Amérique-Centrale; elle empêche de confondre le signe de la *pluie* avec celui de la *rosée* (XVII), ci-dessous.

VI. 

Yaotl, ennemi (*enemigo*, M.), tropiquement rendu par le bouclier et l'épée-scie mexicaine, sorte de bâton garni d'obsidienne.

VII. [74] [56] *Motlalohuatl*, *motlalohua*, *motlaloani*, signifient « coureur »; de là l'empreinte de pieds; *mo* [56] et *tla* [74] donnent les deux premières syllabes.

VIII. [74] (a) (1)

Tlaocol, « triste, compatissant ; » les dents *tla* [74] et l'eau *a* [1] déterminent la première syllabe et font office, l'un de voyelle, l'autre de consonne. Mais le maïs (*a*) *tlaolli*, courbe, *col* [32] et semblable à l'*ol* [10], présente plus d'incertitude ; le mot paraît incomplet.

IX. (b) [2]

Ehecatl, vent (*b*), représenté par des stries, comme dans le Cod. Vaticanus (Humboldt, Vues des Cordillières, t. II, p. 118 et 126). Le faséole *e* (*etl*) [2], indique de plus la première syllabe.

X. (c) [35]

Çacuan, plume très-précieuse de l'oiseau jaune *zacuantototl* (paxaro de pluma amarilla y rica, M.). Le correctif *cua* [35] s'applique par exception à la deuxième syllabe.

XI. [37]

Cozcacuauh, littéralement : aigle *quauh* [37], à collier (*cozcatl*) ; oiseau connu et signe du calendrier. (Vue des Cordillières, in-8°, t. I, p. 376.)

XII. [63] [16]

Cipac, nom d'un autre signe du calendrier, ibid., *ci* [16], lièvre ; *pa* [63], drapeau. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Ces noms, tirés du rôle des feux, fº 26, sont reproduits dans le même ordre, au *milcocolli* « contour ou figure des terres, » fº 27, et au *tlahuelmantli*, « réduction ou mesure, » fº 30, ce qui en facilite l'étude.

[63]
[74]
[21]
(*d*)
(*c*)
(1)

PATLACHIUHCAN TLACATLACUILOLLI,
XII *bis*.
(LISTE DES GENS DE PATLACHIUHCAN), fº 33.

« Le symbole générique de cité, habitation (*d*) est un peu élargi, parce que *patlac-hiuhcan* signifie « lieu où l'on fait des choses larges et plates » (planches, dalles, etc.); V. *patlaxima, patlactic, tepatlactli*, M. Il en sort de l'eau [1] et on y voit une main (*e*), parce que *achiuhcan* signifie « lieu où l'eau est faite, produite ou manipulée » (Car. Par., p. 136). De plus, on a *pa* [63], *tla*[74], *chi* [21], pour les trois premières syllabes, et, à la rigueur, pour les dernières : (*e*) *chiuh* « fait », *a* [1] « eau »; ou *tlachiuhqui*, faiseur (Car. Par. p. 138), et *atl*, eau).

[1] [70] [77]
XIII [74]

Tlaltecatl, *tlal* [77] - *te* [70] - *atl* [1]. Le déterminatif *tla* [74] se rapporte à la première syllabe.

XIV (*f*) [44]

Cihuacuicatl (chant féminin). *Cuicatl* [44] chant; *cihuatl*, femme, reconnaissable aux cornes formées par sa

e

chevelure. (M. de Humboldt, Vues des Cordill., II, p. 124.)

XV *Mixcoatl* (serpent nébuleux). Nom d'une divinité mexicaine; *mix* [54]-*co* [31]-*atl* [1]. Serpent, tourbillon de nuages. Tornado, phénomène très-commun et fort remarquable au Mexique. La mythologie Aztèque se rattache en grande partie, sinon tout entière, aux phénomènes naturels.

XVI *Xicon*, sorte d'abeille (*xicotli*) qui perce les arbres, M. Les noms propres mexicains conservent ou perdent à volonté leur désinence.

XVII *Xochiahuech*, rosée de fleurs : *xochi* [96], *ahuech-tli*, rosée (*g*). Voyez *Rocio*, M. première partie et *quiauh* (V) ci-dessus.

XVIII *Cuahui*, arbre; *quauh* [37]-*hui* [13].

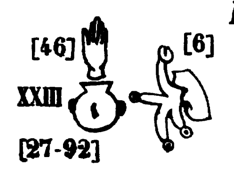
J'omets le nom suivant, qui est celui d'une veuve, parce qu'il ne porte pas de transcription littérale et que l'explication en serait incertaine.

XIX *Neçahual*, l'idole *Ne* (*Nenetl*) [59] est la première syllabe du signe inférieur [4], connu par les noms de deux monarques célèbres, *Neçahualcoyotl* et *Neçahualpilli*. (Gama. IIe partie, p. 43.)

XX [46] [74] *Tlamamal* (porté ou taraudé) *tla* [74] et les mains, *ma* [46] taraudant avec un bâton. *Tlamamalli* cosa barrenada. Car. Paredes, p. 128.

XXI (i) [74] [69] (k) *Tlacochtemoc* (flèche descendante); *tlacoch* (i) flèche (queue de flèche, garnie de plumes, III) dont *tla* [74] désigne la première syllabe; *te* [69] donne pareillement la syllabe initiale de *temoc* « descendu ». Empreinte de pieds (*k*) de haut en bas; « *temo* descender ó abaxar, prét. *temoc* », M.

XXII *Ohua*, tige verte de maïs; « caña de maïs verde, *ohuatl* », M.

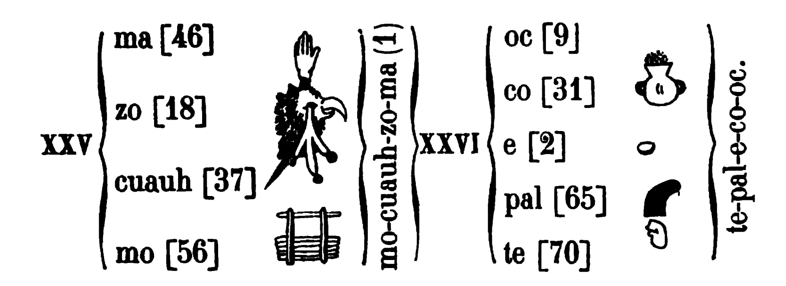


[6] *Imacaxoc*, I [6]-*ma* [46]-*cax* écuelle [27]-*xoc* marmite [95]. Ces deux derniers signes sont fondus en un seul, et représentent une sorte de vase du genre des *caxcomulli*, *caxpechtli*, *caxpiaztli*, etc., V. Molina.

XXIV *Tochtli*, lapin [84].

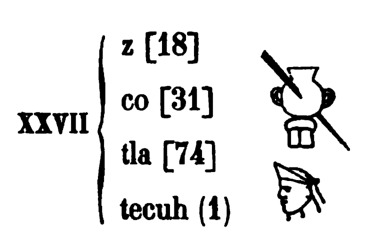
« On voit que l'écriture mexicaine, comme probablement l'égyptienne et la chinoise, dérive des rébus dont le peuple et l'enfance conservent partout le goût et la tradition. Les correctifs idéographiques définissant éty-

mologiquement le mot par l'idée paraissent avoir été bien moins avantageux que les phonétiques procédant matériellement et par parties. Ces derniers ont immédiatement conduit à l'écriture syllabique, comme dans *Itzcoatl*, *Mixcoatl* (XV), *cuahui* (XVIII), etc., et mieux dans Moquauhzoma, f° 49, 38, 42 et Tepalecoc, f° 55, 48.



« L'analyse de la syllabe a suivi celle du mot, et les Mexicains sont arrivés à l'élément littéral en appliquant au monosyllabe isolé le même système de correctifs ou distinctifs orthographiques qui avaient donné naissance à l'écriture syllabique. De là des groupes monosyllabiques, tels que les dents [74] et l'eau [1] dans *Tlaocol* (VIII) où le déterminatif voyelle [1] fait un déterminatif consonne du signe [74] qui y est accouplé. On voit comment le signe [9] a pu être employé comme consonne finale de Tepalecoc (XXVI), et comment le poinçon *zo* [18] devient le *z* final de *tecuhtlacoz*, ou *tecuictlacoz* (f° 6, 38, 43, 50). Voir la figure suivante.

(1) *Auh*, forme possessive de *atl*, détermine [37].



« Toutefois ce n'est guère qu'au commencement des mots que ces groupes et la notion de lettre présentent quelque certitude ; ailleurs, des apocopes, des rébus polysyllabes plus brefs ou plus élégants, des ligatures, des omissions, rendent l'observation peu concluante.

« Il ne nous reste que des monuments très-imparfaits des méthodes graphiques américaines. Le Codex Vergara, il est vrai simple copie, mais un des moins irréguliers, fourmille d'erreurs, d'incorrections, de disparates révélées par la comparaison des mêmes noms dans le rôle personnel et dans les rôles figuratif et évaluatif des propriétés. Deux fois le signe initial *mo* [56] de Mocuauhzoma (XXV) et une fois le pénultième *zo* [18] manquent (fº 38, 42) : le nom même est deux fois écrit *mocuauhtzoma*. Le signe *pal* [65] de *Tepalecoc* (XXVI) est omis fº 55, et le poinçon [18], *z* final de *Tecuhtlacoz* (XXVII), fº 6, omis fº 50, est deux fois remplacé (fº 38, 43) par la flèche *Tlacoch* (i, XXI) probablement pour relier les deux signes monosyllabiques *tla* [74] et *co* [31]. En ajoutant que *tecuhtlacoz* est ici pour *tecuhtlacozauhqui*

(1) *Tecuh* ou *Teuh* (Seigneur), tête ornée du diadème *Tecutli* (*Tecuhtli* ou *Teuhtli*) cauallero ò principal, M.

(nom d'un serpent redoutable, « vivora grande, pintada y muy ponçoñosa » M.), et que ces suppressions finales sont fréquentes, on appréhendera qu'il n'y ait un système correspondant d'abréviations écrites et que ces noms figuratifs ne soient que des abrégés fort incomplets de leur rédaction primitive.

« De pareils documents ne peuvent apprendre jusqu'où les Mexicains ont poussé l'analyse de la parole. On ne sait si l'on doit tenir pour un simple jeu d'esprit ou pour véritable un alphabet phonétique américain donné, sans explication suffisante, par Valadès, en 1579, en même temps qu'un calendrier mexicain, aussi sans explication, mais dont l'authenticité n'est pas douteuse. Chaque lettre de cet alphabet est représentée par un objet américain qui l'a pour initiale (1) dans une langue autre que le mexicain ou nahuatl qui sert de base à ces recherches (2).

« L'écriture que je viens d'étudier est, avec quelques signes techniques, celle de la presque totalité des peintures américaines connues; elle donne généralement l'explication des trois genres administratif, historique, judiciaire, où elle est fréquemment employée; mais elle ne

(1) « Videlicet, pro littera A, Antonium; pro B, Bartholomeum; pro C, Carolum, et ita de omnibus aliis litteris. » Valades, Rhet. Christ., p. 100.

(2) Car on voit pour E le signe (20), (26), qui devrait être *c* (*calli*), ou *ch* (*chantli*), en mexicain. Certaines lettres et un passage de l'auteur reporteraient vers le Tarasque et l'Otomi : « Versatus sum inter illos plus minùs triginta « annos, et incubui prædicationibus et confessionibus eorum plus quam vi- « ginti duos, in tribus illorum idiomatibus, Mexicano, Tarasco et Otomi. » *Ibid.*, p. 184.

promet que jusqu'à un certain point l'explication des genres religieux et divinatoire, où elle est rare. Un centième environ de tous ces documents; le Codex de Dresde et un autre de la Bibliothèque Nationale à Paris, bien qu'offrant quelque rapport avec les Rituels, échappent à toute interprétation. Ils appartiennent, ainsi que les inscriptions de Chiappa et du Yucatan à une écriture plus élaborée, comme incrustée et calculiforme, dont on croit trouver des traces dans toutes les parties très-anciennement policées des deux Amériques. La formation du signe arbitraire *te*, pierre [69], en dessinant probablement les lèvres de profil *ten* [70] à chaque commissure des lèvres de face; la réunion des deux signes [69], [70] en un seul dans les cadastres; leur fusion dans l'image du mont, *tepetl* (ou de la grotte), pour former un autre caractère conventionnel *altepetl*, ville (d. Patlachiuhcan, XII bis), en y incorporant souvent les éléments *etl* [2], *petl* [66], peut-être *atl* [1], ces compositions et plusieurs autres semblent devoir faire connaître le mode de formation de ces anciens caractères et la langue dans laquelle ils furent conçus. J'ai déjà parlé du signe en fer à cheval commun aux deux systèmes graphiques; et qui, se trouvant sur volant ou pied de fuseau, paraît avoir, dans cette langue et cette écriture inconnues, le même sens de *tour*, *retour*, *torsion*, etc.; que le son *il* en mexicain. A l'époque où j'ai quitté le Mexique, cette pierre conique qui m'appartient, et l'urne sépulcrale du Musée de Mexico, plus haut mentionnée, étaient, entre tous

les monuments trouvés sur le plateau d'Anahuac, les seuls qui offrissent de ces caractères semblables à ceux de l'Amérique-Centrale.

« Ce qui suit est plus incertain.

« Les peintures chrétiennes (1), aussi longtemps employées au Pérou conjointement avec les fils, les cailloux et les grains de maïs, fourniront d'autres analogies. Suivant Montesinos (2), à la suite d'invasions, les unes terrestres, les autres maritimes, qu'il raconte, les arts graphiques autrefois connus, une sorte d'écriture comprise, auraient été violemment abolis, mais jamais complètement éteints dans l'Amérique méridionale. Acosta, tout en disant que les Péruviens « ne se servaient pas de lettres, de caractères, chiffres ou petites « figures comme les Chinois et les Mexicains, » Acosta ajoute : « Ils sup« pléaient au défaut d'écriture ou de lettres, en partie, comme ces derniers, « par des peintures plus grossières au Pérou qu'au Mexique, en partie et sur« tout par des quipos de fil..., et de petites pierres servant à apprendre ponc« tuellement ce qu'on veut retenir de mémoire. Il est curieux, poursuit-il, « de voir des vieillards décrépits apprendre, avec un rond de cailloux, le « *Pater noster;* avec un autre, l'*Ave Maria;* avec un troisième, le *Credo;* « et savoir quelle pierre signifie : *conçu du Saint-Esprit;* quelle autre : *a « souffert sous Ponce-Pilate;* puis, quand ils se trompent, se reprendre, « seulement en regardant leurs cailloux... (3). »

« Le langage et la civilisation étant peu différents à Cuzco et à Quito, même avant la conquête péruvienne (4), il est naturel de rapprocher les quipos en cailloux et en grains de maïs de « la manière d'écrire des Quitos.... Leurs ar« chives ou annales, dépositaires de leurs hauts faits, dit Velasco, se rédui« saient à certaines tables de bois, de pierre ou d'argile, divisées en plusieurs « compartiments, dans lesquels ils plaçaient de petites pierres *de grandeur et « de couleurs différentes, et taillées avec art par d'habiles lapidaires.* « C'était par les diverses combinaisons de ces pierres qu'ils conservaient leur « histoire et établissaient toute espèce de calculs (5). »

(1) Acosta, lib. VI, cap. 7. 8.

(2) *Mémoires historiques sur l'ancien Pérou*, trad. de M. Ternaux, p. 33, 60, 100, 108, 113, 119. — On détruisit aussi des peintures à Mexico, sous Itzcoatl, un siècle avant la conquête espagnole. Sahagun, lib. X, cap. 29, § 12.

(3) Acosta, *ibid.* — Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, part. 1re, lib. II, cap. 26; lib. VI, cap. 8, 9. — Torqu., lib. XV, cap. 36. — Herrera, Dec. V, lib. IV, cap. 1.

(4) Velasco, *Histoire de Quito*, trad. de M. Ternaux, p. 81, 185, etc.

(5) Velasco, *ibid.*, p. 21, 71, 116, etc. — Province de Popayan, *Recueil de documents*, etc., p. 248; Gide, 1840.

« Or, sans parler de la divination mexicaine au moyen de cordons et de grains de maïs (1), les caractères calculiformes des *Codices Mexicani*, de Dresde et de Paris, aussi bien que ceux des inscriptions de Chiapas, du Yucatan et de l'Amérique Centrale, rappellent involontairement ces écritures du Pérou et de l'Équateur (2). Les Katuns Yucatèques de vingt ans, « ces pierres « gravées, placées sur une autre pierre gravée scellée sur le mur des tem« ples (3), rappellent de même les pierres gravées exprimant à Bogota le cycle « Mozca de vingt années des prêtres (4). « Les archives de Yucatan, disait-on « à Cogolludo, étaient à Tixualahtun, dont le nom signifie : lieu où l'on su« perpose les pierres gravées... On comptait communément l'âge par Katuns, « et, à soixante ans, on disait : j'ai trois pierres, et j'ai trois pierres et demie, « à soixante-dix ans. » Le même Cogolludo ajoute : « Les Itzaex gardent au« jourd'hui, dans une sorte de livre appelé Analté, les prophéties écrites avec « leurs caractères antiques. Ils y conservent la mémoire de tout ce qui leur « est arrivé depuis leur établissement dans cette contrée (5). »

« En se rappelant donc ce que j'ai dit des catéchismes mixtes (6) encore en usage dans ces contrées, en songeant qu'au passage de M. de Humboldt, à Bogota, M. Duquesne puisait, chez des Indiens Mozcas, la connaissance du calendrier et de caractères antiques par lui transmise à l'illustre voyageur (7), on ne désespérera point de retrouver la clef de ces écritures incrustées, à quelques égards congénères, mais qu'il sera plus sage de considérer comme distinctes. La plupart n'ont point été recueillies et ne pourraient donner lieu qu'à des conjectures. Ces conjectures recevraient un haut degré d'intérêt et de vraisemblance de ce qu'on pourrait ajouter sur Quetzalcoatl, introducteur des arts graphiques au Mexique, et adoré depuis la Californie jusqu'au Pérou; sur les institutions phalliques, communes au Mexique et à la Colombie, d'après le *Codex Mexicanus* du Palais-Bourbon; sur le *Codex Mexicanus* de Vienne, qui pourrait bien être véritablement un *Codex Americæ*, ou *Indiæ meridionalis*, comme porte une annotation célèbre... Mais à quoi bon des conjectures, lorsqu'en nous restreignant au Mexique nous arrivons à la certitude dans le plus magnifique champ d'étude qu'il ait été donné à l'homme de parcourir! »

Je termine ici ce que j'avais à dire sur l'écriture des anciens Mexicains : en mettant la dernière main à ce travail intéressant, je répète ce que j'ai exprimé en le

(1) *Mecatlapoa*, *Tlaolchayaua*, *Tlapouia*, etc., Dict. de Molina.
(2) Calancha, *Chronica de San Augustin del Peru*, lib. II.
(3) Cogolludo, *Hist. de Yucathan*, lib. IV, cap. 5, p. 186.
(4) M. de Humboldt, *Vues des Cordillières*, II, p. 263.
(5) *Hist. Yucathan*, lib. IX, cap. 14, p. 507.
(6) Voir le Mémoire de M. Aubin, art. *Peintures chrétiennes*, p. 21.
(7) *Vues des Cordillières*, II, 239-261.

commençant, que j'en dois les principaux matériaux à l'obligeance de M. Aubin; les dernières pages sont extraites textuellement de son Mémoire, dont l'apparition ne peut tarder à venir corroborer mes paroles et dont il m'a libéralement autorisé à tirer parti avant sa propre publication. Tout en remerciant de nouveau mon savant ami, je désire vivement que le lecteur, en parcourant ces lignes, soit convaincu qu'en renfermant cet essai dans mon introduction je n'ai eu d'autre intention que de le pénétrer d'avance de l'authenticité et de la valeur des documents sur lesquels j'ai fondé l'histoire qui va suivre. De ces documents, les uns sont dans le domaine public ou font partie de quelques collections particulières; d'autres appartiennent à la collection de M. Aubin, et les derniers enfin sont ma propriété personnelle. J'en donnerai ici une analyse rapide, afin de mettre le lecteur à même d'en faire une appréciation plus exacte.

DOCUMENTS PUBLICS ET DE QUELQUES BIBLIOTHÈQUES PARTICULIÈRES.

N° 1. Códex Letellier (*Cod. Tel.-Rem.*), Manuscrit mexicain in-fol. avec figures et explications en espagnol, Description des fêtes mensuelles du rituel Mexicain et généalogie des rois de México avec une suite jusqu'à la fin du XVI° siècle. Ce Manuscrit est sur papier européen et appartient à la Bibliothèque royale.

N° 2. Manuscrit de San Juan Huexotzinco, in-folio d'environ trois cents feuillets un peu endommagés, contenant le

rôle des seigneurs et des habitants des villes et villages de l'ancienne république de Huexotzinco, près de Tlaxcallan. Il est sur papier européen et précieux pour la multitude de noms figuratifs mexicains écrits symboliquement au-dessus de la tête des nombreux individus qui s'y trouvent mentionnés : il est accompagné de documents et de lettres en espagnol relatifs aux communes de la république. Il porte en tête un arbre ayant au-dessous la légende *San Francisco Huexotzinco*, avec un aigle d'un côté et de l'autre un tigre, c'est-à-dire *Quauhtli-Ocelotl*, symboles du peuple. Ce MS. appartient à la Bibliothèque royale.

N° 3. Kingsborough, Mexican Antiquities, 7 vol. in-fol. ; planches et texte en espagnol et en anglais, avec deux volumes de supplément, publié à Londres.

N° 4. Saint-Priest et Baradère, Antiquités Mexicaines, 2 volumes in-folio, texte et planches, contenant les diverses expéditions du capitaine Dupaix, entreprises au Mexique, aux ruines de Palenqué, etc., par ordre du roi d'Espagne, en 1804, etc., publié à Paris.

N° 5. Las-Casas, Historia apologetica de las Indias Occidentales, 5 volumes in-folio. Manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid, dont copie existe dans celle du colonel Peter Force de Washington où je l'ai consulté.

N° 6. Duran, Historia antigua de la Nueva-España, con noticias de los ritos y costumbres y explicacion del calendario Mexicano, por el Padre Fr. Diego Duran, de la orden de Santo-Domingo, escrita en el año de 1588. 3 vol. Manuscrits de la Bibliothèque royale de Madrid, dont copie se trouve dans celle du col. Peter Force.

N° 7. Relacion de las ceremonias y poblacion y gubernacion de los Indios de la provincia de Mechuacan, hecha al Illmo señor Don Antonio de Mendoza, Virrey y guvernador

de esta Nueva-España, por S. M. — Ce Manuscrit, sans nom d'auteur, paraît avoir été écrit par un des premiers religieux franciscains qui entrèrent dans cette contrée. Je l'ai également consulté dans la bibliothèque de M. Peter Force, à Washington, où il doit être venu de la Bibliothèque royale de Madrid ou de l'Escurial. J'en ai transcrit la plus grande partie.

N° 8. Collection de Mémoires sur l'Amérique, ayant fait partie de celle de Muñoz, historiographe d'Espagne, et traduits par M. Ternaux-Compans, 22 vol. in-8°. Paris, Arthus Bertrand.

N° 9. Relations d'Ixtlilxochitl, Manuscrits des Archives nationales de Mexico.

N° 10. Cronica Mexicana par Alvarado Tezozomoc, Manuscrit des Archives de Mexico.

DOCUMENTS DE LA COLLECTION DE M. AUBIN.

N° 1. « Historia Tulteca. Annales peintes et manuscrites en langue nahuatl, en 50 feuillets, ornées de figures représentant les hauts faits, les expéditions, les batailles et les personnages de cette nation, avec les symboles des jours et des années où les choses ont eu lieu. » ... Ce document important est en voie de publication, et un grand nombre de planches en sont déjà lithographiées. M. Aubin y joindra un texte explicatif d'un haut intérêt historique et philologique. Cet ouvrage est le n° 1 du § I de la coll. de Botturini.

N° 2. Mémorial de Culhuacan. « Différentes histoires originales, en nahuatl, des royaumes de Culhuacan, Mexico et d'autres provinces, par Domingo Chimalpain, depuis la gentilité jusqu'en 1591. » Elles sont écrites, dit M. Aubin, année par année, depuis l'an 4 de Jésus-Christ, mais ne

commencent réellement que l'an 49, époque de l'arrivée, par mer, des Chichimèques à Aztlan, avec de grandes lacunes jusqu'en 669. Gama et le Père Pichardo en ont copié une partie, sans remarquer la transposition de plusieurs feuillets qu'ils ont crus arrachés. J'ai traduit, ajoute-t-il, la plus grande partie de ces deux ou trois volumes d'annales, les plus importantes que nous ayons sur l'histoire du Mexique. Ce MS. est le n° 12, § VIII de la coll. de Botturini.

N° 3. « Essais d'histoire mexicaine, en langue nahuatl, depuis l'an 1064 jusqu'en 1521, par Domingo Chimalpain. » Gama attribue à Tezozomoc cette histoire en mexicain très-élégant. « Ce sont, dit M. Aubin, des fragments de Tezozomoc, d'Alonzo Franco, annotés par Chimalpain, qui se nomme en les citant. » C'est le n° 6, § VIII de la coll. de Botturini.

N° 4. MS. de l'an 1520. « Original. Annales historiques de la nation mexicaine, sur papier indien, presque in-folio, en nahuatl, relié avec des cordelettes d'ichtli. Il commence à la gentilité et suit jusqu'à la conquête, époque probable de la mort de l'auteur, dit Botturini. C'est une pièce antique et d'une grande valeur. » Gama la cite souvent et ajoute : « Je la suppose écrite par un des soldats mexicains qui se trouvèrent au siége de la ville, d'après différentes particularités que j'y ai remarquées. » M. Aubin dit à son tour : « C'est aussi l'opinion d'un annotateur anonyme, et il est difficile de s'en former une autre. Une copie très-ancienne, avec d'heureuses additions et d'étranges variantes, nous apprend que cette histoire a été écrite en 1528, par conséquent sept ans seulement après la prise de Mexico. » C'est le n° 10, § VIII de la coll. de Botturini.

N° 5. Histoire des rois et des états souverains d'Acolhuacan.

« Mappe sur peau préparée représentant la généalogie des empereurs chichimèques, depuis Tlotzin jusqu'au dernier roi don Fernando Cortès Ixtlilxochitzin. Elle porte plusieurs lignes en langue nahuatl. » Je possède déjà la plus grande partie de ce document dans le « Mémoire » de M. Aubin et les planches lithographiées par lui qui accompagnent le texte. C'est le n° 3, § III de la coll. de Botturini.

N° 6. Histoire de la nation mexicaine, partie en figures et caractères, partie en prose nahuatl, écrite par un anonyme en 1576, et continuée de la même manière par d'autres auteurs indiens, jusqu'en 1608. Le texte mexicain est l'explication des figures. M. Aubin ajoute : « Je possède l'original et la copie de Gama qui cite quelquefois cet ouvrage, suffisant à lui seul pour donner la clef de l'écriture et de l'iconographie mexicaines. » Ce document est déjà en entier lithographié et doit accompagner également le mémoire. J'en possède un exemplaire.

Outre ces divers documents, qui ne sont qu'une partie minime de sa collection, M. Aubin a eu l'obligeance de me communiquer à plusieurs reprises les manuscrits espagnols de Tezozomoc, de Muñoz Camargo, de Loayza et d'autres.

DOCUMENTS MANUSCRITS ET IMPRIMÉS DE LA COLLECTION DE M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG.

N° I. « Historia de los reynos de Culhuacan y Mexico, en lengua nahuatl, autor anonimo, enteramente de la mano de don Fernando de Alva (Ixtlilxochitl). » C'est sur cette copie, que je trouvai dans la bibliothèque du collége de San Gregorio de Mexico, que je transcrivis la mienne, citée sous le titre de *Co-*

dex Chimalpopoca. M. Aubin, qui possède les copies faites par Gama et Pichardo, ajoute au sujet de ce document : « Cette histoire, composée en 1563 et en 1579, par un écrivain de Quauhtitlan et non par Fernando de Alba (Ixtlilxochitl), comme l'a cru Pichardo, n'est guère moins précieuse que les précédentes (Mémorial de Culhuacan, etc.), et remonte, année par année, *au moins* jusqu'à l'an 751 de J. C. Je dis au moins, parce que, outre le manque de la première feuille, les copies de Gama et de Pichardo font soupçonner quelque désordre dans le commencement de l'original. A la suite de ces annales se trouve l'histoire anonyme (l'Histoire des soleils), d'où Gama a extrait le texte mexicain de la tradition sur les soleils. Deux copies du commencement de cette histoire, faites par le père Pichardo, prouvent l'intérêt que ce savant attachait à des récits dont la traduction m'a coûté des peines infinies. » C'est le document, n° 13, § VIII de la coll. de Botturini, que j'ai traduit, de mon côté.

N° II. Historia de las guerras del Peru, por el P. Fr. Pedro Guttierrez de Santa Clara. Je ne possède de ce MS que les trois chapitres concernant l'histoire du Mexique que j'ai reçus, ainsi séparés, du Rév. père Arillaga, à Mexico.

N° III. Relacion de la historia, ritos y costumbres de la ciudad de Tetzcuco, hecha por Don Juan de Pomar, natural de la misma ciudad al Ilmo Señor Don Antonio de Mendoza, virrey y governador deste reyno de Nueva-España. MS.

N° IV. Historia del cielo y de la tierra, creacion del mundo, transmigracion a estas tierras, relacion de los ritos y costumbros de los Culebras, etc., etc., por Don

Ramon de Ordoñez y Aguiar, etc. MS. copié par moi des brouillons du premier volume avec quelques autres fragments du même auteur, existant au Musée national de Mexico.

N° V. Autre manuscrit du même auteur, qui est un mémoire sans titre concernant les ruines de Palenqué, avec des notes fort curieuses ; il paraît avoir été adressé à un évêque. Je l'ai copié également de l'original en espagnol qui se trouve au Musée national.

N° VI. Mémoire manuscrit original en espagnol au sujet d'Ordoñez et des origines de Palenqué, écrit par don Félix de Cabrera ; il m'a été donné, par le Rév. père Arillaga, à Mexico.

N° VII. Manuscrit du père Lino Fabregat, sans titre, adressé au cardinal Borgia, comme appendice et explication du Codex Borgia. C'est une copie faite par moi sur l'original italien qui se trouve à la bibliothèque de l'université de Mexico, et que M. de Humboldt consulta autrefois à Velletri.

N° VIII. Manuscrit Quiché de Chichicastenango, « Empiezan las historias del origen de los Indios de esta provincia de Guatemala, traducido de la lengua quiche en la castellana, para mas comodidad de los ministros del santo Evangelio, » tel est le titre que le traducteur espagnol donne à ce manuscrit, qui paraît avoir été écrit, en partie de mémoire, d'après d'antiques originaux, en partie copié des livres sacrés des Quichés auxquels on y donne le titre de *Popo Wuh*, ou le Livre des princes. En le lisant avec attention, on reconnaît qu'un grand nombre de passages y ont été transposés, involontairement sans doute, par l'écrivain anonyme. Il se compose de quatre parties bien distinctes : la première a pour objet la création des choses, l'appa-

rition des législateurs ou créateurs et les idées plus ou moins cosmogoniques d'une inondation; la deuxième contient le roman épique de Hunahpu et d'Exbalanqué, précédé de l'histoire de l'orgueil et du châtiment de Wucub-Caquix; la troisième raconte l'origine, le passage et la dispersion des tribus en Amérique; et la quatrième est une histoire abrégée des rois du Quiché. Le livre termine avec la liste des souverains des trois dynasties royales et la nomenclature des titres et charges de la cour. Ce manuscrit, le plus précieux pour ce qui concerne les origines de l'Amérique-Centrale, est écrit dans un quiché d'une grande élégance, et son auteur doit avoir été un des princes de la famille royale : il le composa peu d'années après l'arrivée des Espagnols, au moment où tous leurs livres anciens disparaissaient.

Il fut découvert à Santo-Tomas Chichicastenango, *alias* Chuilà, bourgade considérable du Quiché, où l'on trouve les descendants d'ue grande partie de l'ancienne noblesse de ce royaume. Le père Fray Francisco Ximenes, depuis provincial de l'ordre des Dominicains et auteur d'un grand nombre d'ouvrages importants, le trouva, étant curé de cette bourgade, au commencement du dix-septième siècle et le traduisit en espagnol. Trop peu instruit, malheureusement, des antiquités américaines et ne possédant à peu près rien de la science de Sahagun et de Torquemada, il ne sut pas pénétrer au fond de l'ouvrage qu'il avait entre les mains et se laissa dominer, en le traduisant, par les préjugés monastiques de son époque. C'est ainsi que l'empire de Xibalba (probablement le premier qui fut établi dans ces contrées, aux lieux où l'on voit les débris augustes de Palenqué) devient constam-

ment, sous sa plume, le séjour des réprouvés, l'enfer, et les princes de Xibalba, des démons ; aussi y a-t-il des passages entiers, de sa traduction, qui, dans leur mot à mot, n'offrent aucun sens, et d'autres qui, dans le texte, sont omis entièrement. Ordoñez, qui eut ce manuscrit entre ses mains, le copia presque en entier dans son *Historia del cielo y de la tierra*, et en tira les conséquences les plus absurdes. Il y avait autrefois à Guatémala trois exemplaires de l'ouvrage de Ximenes, intitulé *Historia de la provincia de predicadores de San Vicente de Chiapas y Guatemala*, au commencement duquel se trouve le manuscrit quiché. Aujourd'hui il n'y en a plus un seul complet, et ce qui en reste est déposé à la bibliothèque de l'université. C'est là que M. le docteur Scherzer, de Vienne, en fit copier une traduction espagnole. J'ai appris que cette traduction avait été traduite en allemand : mais j'ignore comment elle a pu être faite sans une connaissance préalable de la langue quichée, qui seule en donne la clef; sans cette connaissance, une grande partie des textes de Ximenes ne présentent que des non-sens.

N° IX. Manuscrit Cakchiquel, ou Mémorial de Tecpan-Atitlan (Solola). Ce document curieux commence par des mémoriaux et quelques notices généalogiques sur les princes de la famille royale du Cakchiquel. L'histoire ouvre ensuite avec la création des hommes, qui ne paraît être qu'un abrégé du Manuscrit Quiché, mais avec des détails que n'offre pas ce dernier. Les longs alinéa qui suivent sont en partie tranposés et appartiennent évidemment à des ouvrages différents, dont ils ne sont que des extraits. L'histoire des princes cakchiquels et de la révolution qui les força à se sé-

parer du Quiché, pour se créer un royaume à part à Iximché ou Tecpan-Guatemala, en occupe une grande partie. L'auteur y donne des détails curieux sur l'entrée des Espagnols dans cette capitale, dont il fut témoin oculaire, ainsi que sur les événements subséquents, jusqu'à l'entier établissement du christianisme. Le style de l'ouvrage est varié et pittoresque et renferme parfois des passages fort animés. L'auteur, don Francisco Ernandez Arana Xahila, des princes Ahpotzotziles de Guatémala, était le petit-fils du roi Hunyg, qui mourut de la peste, cinq ans avant que les Espagnols eussent mis le pied dans cette contrée, en 1519. Le manuscrit continue, de la main du même auteur, jusqu'en 1582. Don Francisco Diaz Gebuta Queh, de la même famille, le reprend à cette époque et le mène jusqu'en 1597. Les derniers feuillets manquent. Ce document provient de l'ancien couvent des franciscains de Guatémala et me fut donné original par don Juan Gavarrete, notaire de la cour ecclésiastique.

N° X. *Xahoh-Tun*, El Bayle del Tun, ou Ballet du Tambour sacré. C'est un drame en langue quichée qui me fut dicté, en 1855, par Bartolo Ciz, descendant des anciens seigneurs de Rabinal. Le sujet est entièrement historique et paraît remonter au douzième siècle. Il s'agit de rivalités entre un prince du Quiché et le prince du Rabinal. Il renferme des détails intéressants et quelquefois fort curieux sur la vie de château des anciens chefs de ces contrées. Je possède, avec les paroles, la musique notée de ce drame, que je fis représenter devant moi, par les Indiens de Rabinal, en janvier 1856.

N° XI. Histoire abrégée des rois du Quiché, en espagnol,

écrite par le père Francisco Ximenes, avec des détails que ne renferme point le Manuscrit Quiché de Chichicastenango. A la suite du même manuscrit, copié de la main de don Juan Gavarrete, se trouve encore une autre copie du Manuscrit Quiché.

N° XII. Histoire de la conquête du royaume et des seigneuries cakchiquèles de Guatémala, extraite, par don Juan Gavarrete, de la *Recopilacion florida de la historia del reyno de Guatemala*, de don Francisco Antonio de Fuentes y Guzman, manuscrit des archives municipales de la ville de Guatémala. A la suite de ce manuscrit se trouve une collection de lettres originales et inédites du conquérant don Pedro de Alvarado et autres personnages de la même époque, tirées également des archives municipales.

N° XIII. Noticia historia de los Indios de Guatemala, antes de la venida de los Espanoles, extractada de la historia de don Francisco de Fuentes y Guzman, por don Rafael Arevalo, secretario de la municipalidad de la ciudad de Guatemala. Manuscrit in-4°. Je le tiens de don Rafael Arevalo, qui l'a copié.

N° XIV. Historia y Coronica franciscana de la provincia del Santo Nombre de Jesus de Goattemala, que trata de la conversion de los Indios del Reyno de Utlatan y de Goattemala à la ley de Dios, con noticias del estado que tenian en su infidelidad y gentilismo, ritos y costumbres que observaban, govierno y policia con que se regian y leyes con que se governaban independientes del Imperio Mexicano. De la Venida de los Españoles, etc. In-fol. Manuscrit original en espagnol, sans nom d'auteur, provenant de l'ancien monastère de San-Francisco de Guatémala.

N° XV. Tratado de la fundacion del convento de la ciudad

de San Salvador, de la provincia de Guathemala y de las cosas notables que desde ella han sucedido en el hasta estos tiempos. Manuscrit. — Informe del provincial de la orden de Santo Domingo de Guatemala, hecho en el ano de 1724, tocante á los negocios de la Vera-Paz. Manuscrit. — Relacion de la sublevacion de los Zendales en el año de 1712. Manuscrit. Ces trois documents sont cousus ensemble; le dernier renferme des détails extrêmement curieux sur la révolte des Tzendales et sur les causes qui y donnèrent lieu. Ils sont originaux et faisaient partie anciennement des archives du monastère des Dominicains de Guatémala. In-folio.

N. XVI. Manuscrit en espagnol, sans titre, auquel manquent les premières pages, et qui paraît être une continuation de l'ouvrage de Remesal. Il renferme une relation et des pièces fort curieuses sur les voyages des missionnaires dominicains parmi les Lacandons et au Peten-Itza, avant la conquête de cette contrée; il est dû, suivant toute apparence, au père Delgado, dominicain.

N° XVII. Diverses lettres originales des rois d'Espagne, capitaines généraux, religieux dominicains, etc., imprimées et manuscrites, etc.

N° XVIII. Succecion chronologica de los presidentes que han governado este reyno de Goathemala, desde el año de 1524 que se conquisto hasta el presente de 1777. — Obispos de Goathemala. — Noticias curiosas chronologicas destas Indias (desde el año de 1492 hasta el de 1779). Ce manuscrit, écrit par un auteur anonyme, contemporain du tremblement de terre de 1773, contient des détails très-intéressants sur cette catastrophe et sur la translation de la capitale du royaume de Gua-

témala au lieu où se trouve actuellement la nouvelle ville de ce nom. Je tiens ce manuscrit de don José Maria Escamilla, propriétaire à San Juan Sacatepeques, qui me l'y donna.

N° XIX. Informe de don Xavier de Aguirre, alcalde mayor que fué de Vera Paz, dirigido á los señores de la junta de Gobierno del real consulado de Guatemala, á 3 de febrero de 1803. MS. Je le tiens de don Carlos Meany.

N° XX. Informes diversos tocantes á la Vera Paz dirigidos por los padres de la Chica, Abella, Escoto y Aguilar al Ilmo Señor arzobispo de Guatemala (anos de 1819 y 1820). Je les tiens de monseigneur l'archevêque de Guatémala.

N° XXI. Kalendario conservado hasta el dia por los sacerdotes del sol en Ixtlavacan, pueblo descendiente de la nacion kiché, descubierto por el presbitero Vicente Hernandez Spina. Santa Catarina Ixtlabacam, agosto 2 de 1854. — Ce calendrier, écrit en langue quichée avec une traduction espagnole, est, à peu de chose près, le Tonalamatl antique des Mexicains : on y trouve les noms des lieux de sacrifice encore en usage aujourd'hui parmi les Indiens d'Ixtlahuacan, et les noms des prêtres ainsi que des prières mélangées de noms chrétiens et de superstitions idolâtres. Je tiens cette pièce curieuse de monseigneur l'archevêque de Guatémala. In-folio.

N° XXII. Vae ru-cam ru vuhil nimac biitz *Theologia Indiorum*, rubinaam. Manuscrit du père Domingo de Vico, tué par les Lacandons en 1555; cet ouvrage est un cours d'instructions chrétiennes en langue quichée à l'usage des Indiens. Il est relié

avec une suite de sermons et portions diverses de l'Écriture sainte, des Épîtres et Évangiles dans la même langue, par divers religieux dominicains. In-4°.

N° XXIII. Le même ouvrage manuscrit, moins les sermons, en langue cakchiquèle. In-4°.

N° XXIV. Sermons et panégyriques en langue cakchiquèle, par le père Francisco Maldonado, franciscain, le plus éloquent des religieux espagnols dans les langues indiennes. Manuscrits. In-folio, 1671.

N° XXV. Autre volume de sermons manuscrits en langue quichée par divers auteurs.

N° XXVI. Manuscrit in-folio contenant : Arte breve de la lengua Pocomchi de la provincia de la Vera-Paz, compuesto y ordenado por el venerable Padre fray Dionysio de Çuñiga, etc., y traducido en la lengua Pokomam de Amatitlan por el padre fray Pedro de Moran. — Bocabulario de solo los nombres de la lengua Pokomam (il est malheureusement incomplet et ne va que jusqu'à la lettre N, inclusivement). — Divers sermons et panégyriques en langue Pokomame avec des notes philologiques très-importantes. — Vocabulario de los nombres que comiençan en romance (latin-pokomam), en lengua Pokomam de Amatitlan. Ce dernier est complet, et l'ensemble de ce beau manuscrit, renfermant un grand nombre d'exemples et d'explications, est le plus beau monument des langues pokomame et pokomchi qui existe. Je le tiens de don Carlos Meany, négociant anglais établi à Guatémala, et l'un des copropriétaires de la magnifique

plantation (hacienda) de San Geronimo, près de Salama dans la Véra-Paz.

N° XXVII. Vocabulario Quiche (espagnol-quiché), compuesto por el padre fray Domingo de Basseta y acabado en 29 de Enero de 1690. — Ce magnifique vocabulaire est suivi d'un autre plus précieux encore dans le même volume, et par le même auteur, intitulé : Vocabulario de lengua Quiche de Fr. Domingo de Basseta, el cual empieza con lengua (quiché-espagnol). — A la suite viennent encore un excellent vocabulaire quiché-espagnol, particulier à Rabinal, suivi d'une courte grammaire de la même langue, puis un autre vocabulaire espagnol-quiché, mais beaucoup plus défectueux et d'une autre main. L'ensemble forme un volume in-4° d'environ 500 feuillets, le plus complet qui existe de la langue quichée.

N° XXVIII. Arte de las tres lenguas Cakchiquel, Quiche y Tzutuhil, por el padre M. fray Francisco Ximenes, O. S. D. Cette grammaire, copiée par moi sur celle de l'université, renferme un vocabulaire des racines de ces trois langues qui est fort précieux.

N° XXIX. Arte de la lengua Quiche, con modo breve de administrar los sacramentos en la misma lengua. Ce manuscrit est sans titre et sans nom d'auteur, composé de 65 feuillets in-4°; il me fut donné par le capitaine Vandegehuchte, ingénieur belge.

N° XXX. Arte de la lengua Qiche (otro), con modo de ayudar á los enfermos. Ce manuscrit, également sans nom d'auteur comme le dernier, est beaucoup moins complet. Il vient de Rabinal, où il me fut donné par don Salvador Blanco.

N° XXXI. Vocabulario Kiche y Cakchiquel, manuscrit de plus de 200 feuillets in-4°, sans nom d'auteur, fort complet, mais souvent mal orthographié en espagnol (quiché et Cakchiquel-espagnol).

N° XXXII. Bocabulario de la lengua Cakchiquel (cakchiquel-espagnol, avec une grammaire), Arte de la lengua Cakchiquel. Manuscrit fort complet de trois cents feuillets in-4° sans nom d'auteur. Je le tiens de don Manuel Arrivillaga.

N° XXXIII. Vocabulario de la lengua cakchiquel compuerto por el padre fray Alonzo de Santo-Domingo. Manuscrit très-complet de 140 feuillets in-4° (cakchiquel-espagnol).

N° XXXIV. Vocabulario de las lenguas Ixil, Cacchi (de Coban) y de San Miguel Chicah. Petit Manuscrit moderne où il manque beaucoup de choses.

N° XXXV. Vocabulario de la langue Maya. Manuscrit moderne d'environ deux mille mots, maya, espagnol et anglais.

N° XXXVI. Confesionario en lengua Chanabal y castellana. Manuscrit sans nom d'auteur.

N° XXXVII. Confesionario en lengua de Rabinal (quiché et espagnol). Manuscrit d'une douzaine de feuillets.

N° XXXVIII. Confesionario de la lengua de Taltic (pokomchi et espagnol).

N° XXXIX. Vocabulario de la lengua Subtiaba (Leon de Nicaragua). Manuscrit moderne très-peu complet, par don Francisco Arragon.

N° XL. Manuscrit petit in-4° sur parchemin contenant des prières, etc., en langue quichée.

Les livres imprimés les plus rares qui ont servi à la composition de cet ouvrage, faisant partie de ma collection, sont

N° 1. Geographica descripcion de la parte septentrional del polo artico de la America, etc., Historia de la provincia de predicadores de Guaxaca, por el P. M. fr. Francisco de Burgoa, 2 tom. in-fol°. Mexico, 1671. — Cet ouvrage, qui est fort rare, manque dans le catalogue des livres américains de M. Ternaux-Compans : il est rempli des détails les plus intéressants sur l'histoire et la géographie des royaumes dn Tzapotecapan et de Tehuantepec (état d'Oaxaca).

N° 2. Historia de Yucatan por el padre Francisco de Cogolludo, Merida et Campeche, 2 vol. in-8°.

N° 3. La Monarquia Indiana, del padre fr. Juan de Torquemada, 3 vol. in-folio. Madrid, 1723.

N° 4. Historia dc las cosas de Nueva-España por el padre fr. Bernardino de Sahagun, édité par D. Carlos-Maria Bustamantc, 3 vol. in-8°. Mexico, 1829-30.

N° 5. Historia de la provincia de San Vicente de Chiappas y Guatemala, por el padre fr. Antonio de Remesal, 1 vol. in-fol°. Madrid, 1620.

N° 6. Cronica de la Nueva-España, por el presbitero don Francisco Lopez de Gomara, in-fol. coll. de Barcia.

N° 7. Lorenzana, cartas de Hernando Cortes, Mexico, 1776, in-4°.

N° 8. Historia de la conquista de la Nueva-España, por Bernal Dias del Castillo, Madrid, 1632.

N° 9. Teatro Mexicano, por el padre fr. Augustin de Vetancurt, in-fol. Mexico, 1698.

N° 10. Rhetorica Christiana, autore P. F. Didaco Valades, in-4°. Roma, 1579.

N° 11. Constituciones diocesanas del obispado de Chiappas por el Reno P. fr. Francisco Nuñez de la Vega, obispo de Chiappas y Soconusco, in-folio, Roma, 1702.

N° 12. Cronica serafica y apostolica del colegio de propaganda

fide de la Santa-Cruz de Queretaro, escrita por el P. fr. Juan Domingo Arricivita, 2 tom. in-fol. Mexico, 1790.

N° 13. Compendio de la historia de la ciudad de Guatemala por el Br don Domingo Juarros, 2 vol. in-4°. Guatémala, 1808-10.

N° 14. Escudo de armas de Mexico, por el Br don Cayetano de Cabrera y quintero, in-fol°. Mexico, 1746.

N° 15. Memorias para la historia del antiquo reyno de Guatemala redactadas por el Ilmo Sr. D. Francisco Garcia Pelaez, arzobispo de Guatemala, 3 vol. in-8°, 1852.

N° 16. Descripcion historica y cronologica de las dos piedras que se hallaron en la plaza principal de Mexico en el año de 1790, por don Antonio de Leon y Gama, Mexico, 1832.

Je ne compte pas une foule d'autres livres imprimés moins rares que tous les lecteurs des choses américaines connaissent et qui se trouvent cités dans mon histoire, non plus que les vocabulaires mexicains de Molina, diverses grammaires des langues du Mexique et du Guatémala, etc., dont je possède également des exemplaires (1).

(1) Je ferai observer au lecteur, pour le mettre au courant de la prononciation des mots des langues du Mexique et de l'Amérique-Centrale, que cette prononciation est moins dure qu'elle paraît au premier abord. La lettre *x* se prononce invariablement comme notre *ch* ou le *sh* anglais ou le *sci* italien : par exemple, *Mechico* pour Mexico (en anglais *Meshico*), *ichtli* pour ixtli, etc. Le *ch* mexicain se prononce *tch*, ainsi : *Tchitchimèque* pour Chichimèque, les Anglais le prononcent ainsi naturellement et les Italiens devraient lire *cicimec*. Les lettres *hu* se prononcent comme un *w* légèrement aspiré, *Nawatl* pour Nahuatl; *h* à la fin d'un mot est légèrement aspiré en mexicain. Dans les langues de l'Amérique-Centrale, la lettre *x* se prononce comme en mexicain, de même les lettres *ch*; la lettre *h* est toujours aspirée, au milieu et à la fin des mots, quelquefois d'une façon fort dure comme le *j* (jota) espagnol. Dans toutes les langues de ces contrées, la lettre *u* se prononce *ou* et le *z* a le son de la lettre *ss* dure. Le *g*, dans les langues quichée, cakchiquèle et tzutohile, est plus ou moins guttural comme notre *g* dans Gand, mais bien plus souvent d'une manière qu'on ne peut faire sentir qu'en le prononçant : *q* et *qui*, *que*, ont partout le son du *k*, *Ketzal* pour *Quetzal*.

J'ajouterai, en terminant cette introduction et sous forme de *post-scriptum*, que, résolu à ne faire prévaloir aucun système relativement aux origines de la population et de la civilisation américaines, je me suis abstenu, dans tout le cours de cet ouvrage, de toute comparaison entre les peuples de l'ancien et ceux du nouveau monde. On s'est trompé et l'on a donné à mes paroles plus de valeur que je n'en voulais y mettre, quand on a cru, sur une phrase purement interrogative insérée dans une de mes lettres à M. Alfred Maury, que j'adoptais entièrement les idées scandinaves. Ce n'était là qu'une exclamation, et rien de plus. Cependant je ne renonce pas le moins du monde au droit de tirer parti, plus tard, de mes recherches et d'établir, dans des dissertations spéciales, le système qui me paraîtra le plus rationnel, et j'annonce d'avance, ici, que, si j'ai cru entrevoir naguère les traces des Scandinaves dans quelques invasions septentrionales, j'en crois voir encore aujourd'hui; je trouve également des souvenirs plus ou moins effacés des Arabes et des anciennes populations du bassin de la Méditerranée dans l'Yucatan et le Quiché, comme j'en aperçois du bouddhisme indou ou chinois dans la plupart des religions du Mexique et de l'Amérique-Centrale.

Paris, 16 juin 1857.

L'AUTEUR.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Civilisation mexicaine à l'époque de la conquête. Mexico survivant à sa ruine. Objet de l'auteur en écrivant cette histoire. Premier aspect de la nature américaine au débarquement des Européens. Systèmes divers sur le passage des animaux d'un continent à l'autre. Physiologie de l'homme américain. Langues américaines. Migrations des peuples. Monuments de la vallée du Mississippi et de l'Ohio, aux États-Unis. Pyramides et tumuli. Traditions des Muskogs et des Chippeways. Navigation des Phéniciens et autres peuples de l'Asie. Voyages des Scandinaves. Questions sur les races civilisées de l'Amérique. Classes diverses des populations américaines. Agriculture du continent occidental. Questions sur son origine.

A l'époque où les Espagnols apparurent sur les côtes du continent américain, l'empire soumis au sceptre de Montézuma ne formait qu'une portion relativement peu considérable des vastes régions connues depuis sous le nom de Nouvelle-Espagne. Ses limites ne comprenaient que les états actuels de la Véra-Cruz, de

Quérétaro, de la Puebla et de Mexico, s'arrêtant au sud-ouest au fleuve Mexcala, appelé aujourd'hui rio de Las-Balzas. Si nous en exceptons les contrées les plus septentrionales et les forêts inaccessibles des hautes Cordillières, qui servaient de retraite à des tribus encore indomptées, le reste était partagé en divers états, républiques ou monarchies, indépendantes les unes des autres, alternativement en paix ou en guerre, comme les royaumes de l'Asie, suivant les intérêts de leur politique, de leur religion ou de leur commerce. Aux Mexicains appartenait alors la prépondérance dans l'Anahuac, dont ils n'étaient pas moins redevables à la supériorité de leurs armes qu'à la terreur qu'ils avaient su inspirer, en immolant par milliers leurs captifs sur les autels du dieu de la guerre. Mais leur puissance, aussi bien que leur civilisation, était une chose nouvelle. Un siècle à peine s'était écoulé depuis qu'ils étaient sortis d'un état d'ilotisme et, par conséquent, de barbarie. La situation merveilleuse de leur capitale était due au hasard, et l'industrie que les conquérants admirèrent à bon droit dans l'établissement de leurs digues, de leurs ponts, de leurs chaussées et de leurs aqueducs appartenait à des architectes et à des ouvriers venus des nations voisines.

La prise de cette ville, que la valeur de ses habitants et sa position rendaient en quelque sorte inexpugnable aux yeux des indigènes, entraîna la soumission de la plupart des princes de l'Amérique septentrionale. Par des motifs que nous apprécierons dans le cours de cette histoire, leurs capitales furent dédaignées par les conquérants ou tombèrent en ruines par l'abandon progressif des populations. Mexico, qui de toutes avait eu le plus à souffrir durant un siége opiniâtre de près de trois mois, eut seule la chance d'être rétablie dans ses anciens honneurs. Un caprice de Cortès lui rendit sa prééminence; sortant de ses lagunes plus belle qu'auparavant, elle régna sur plus de royaumes qu'elle n'en eût osé rêver sous ses anciens monarques et devint en peu de temps la plus glorieuse des cités du Nouveau-Monde. Cette cir-

constance, non moins que les actions héroïques de la conquête, fit oublier les empires rivaux de celui de Montézuma. La splendeur de sa civilisation empruntée passa pour la sienne propre, et l'histoire partiale laissa croire à l'Europe et à l'Amérique elle-même que, de toutes les nations de la Nouvelle-Espagne, le Mexique seul était parvenu à s'élever au-dessus de la condition des sauvages.

L'objet que nous nous proposons est de rétablir les faits altérés par l'ignorance ou cachés par la jalousie espagnole, de faire connaître les nations qu'une froide indifférence a dédaignées, de rechercher leurs origines et de les replacer, autant que possible, dans le rang qui leur appartient, suivant l'ordre de la civilisation générale dont nous écrivons l'histoire. Le Mexique et l'Amérique-Centrale, depuis l'époque de leur découverte, ont constamment attiré les regards des hommes intelligents. Rien, en effet, n'a plus de droit à l'admiration du voyageur que la variété du sol et du climat dans ces régions magnifiques, la vigueur luxuriante de la végétation, la grandeur sublime du paysage et les ressources inépuisables de leurs richesses minérales. Mais, si la nature inanimée offre un spectacle si intéressant, celui de la nature animée et intelligente n'est pas moins digne d'attention : on n'étudiera pas sans intérêt ces nombreuses populations si longtemps inconnues à l'Europe, et non moins variées dans leur caractère, leur industrie et leurs institutions, que les productions et les climats de leur belle patrie. Les ruines des antiques cités américaines, découvertes dans les forêts où elles gisaient inconnues depuis des siècles, ont accru de nos jours le désir d'approfondir le mystère qui enveloppe encore leur histoire. C'est pour répondre à ce désir, que nous éprouvons nous-même si vivement depuis plus de vingt ans, que nous avons travaillé à réunir dans un même cadre les documents épars dont cette histoire doit se composer ; c'est pour satisfaire ce penchant, que nous avons voyagé si longtemps dans ces immenses régions et vécu parmi les

populations indigènes du Mexique et de l'Amérique-Centrale, dans l'espoir de nous instruire plus sûrement, par leur contact, de leurs traditions, de leurs mœurs et de leurs langues.

Dans le livre que nous écrivons nous n'adoptons en particulier aucun des systèmes imaginés au sujet de leur origine ou de leur civilisation. Nous coordonnons simplement ce que nous avons recueilli dans les documents originaux écrits par les Indiens avant et après la conquête, et nous racontons ce que nous avons entendu de leur bouche, afin de mettre le lecteur à même de juger personnellement de l'ensemble des notions cosmogoniques, religieuses et historiques de l'antiquité américaine, et de lui laisser toute sa liberté dans les comparaisons à établir entre les peuples de l'ancien et ceux du nouveau continent.

Avant d'entrer en matière, nous ne croyons pas inutile de jeter un coup d'œil sur les traditions cosmographiques plus ou moins applicables à l'hémisphère occidental, conservées dans l'ancien monde et de rappeler brièvement les spéculations qui en furent la conséquence après la découverte de l'Amérique. Nous examinerons, en passant, quelques-unes des questions soulevées sur l'origine de la population américaine, et au sujet des voyages entrepris dans le Nouveau-Monde, antérieurement à Christophe Colomb.

Le premier aspect de la nature américaine avait été pour les Européens un profond sujet d'étonnement et de méditation. Tout était nouveau pour eux, l'homme, les plantes et les animaux. Par analogie, on donna aux animaux des noms empruntés aux espèces connues; mais il est certain que dans cette incroyable variété on ne trouva pas un seul des quadrupèdes appartenant à l'Asie, à l'Europe ou à l'Afrique (1). L'homme même s'y montra comme une création à part, également étranger aux autres races par sa

(1) Lawrence, Lectures on physiology, zoology and the natural history of man, London, 1819.

constitution, ses institutions et ses mœurs. L'impression de cette découverte extraordinaire fut peut-être plus vive encore pour ceux qu'elle vint trouver dans les paisibles études du cabinet, ou dans la solitude du cloître. Personne alors ne se serait arrogé le droit de révoquer en doute les paroles ou le sens ordinaire des livres saints. Instruits par les enseignements de la foi à considérer tous les hommes comme les descendants d'une souche unique et à assigner les autres êtres animés à une seule création, ce fut avec un sentiment de crainte qu'ils apprirent les merveilles de ce monde nouveau, de toutes parts environné de mers immenses ; ils se demandèrent avec perplexité de quelle manière il avait pu se peupler. De là des spéculations interminables, où une science d'une grande profondeur se montre souvent à côté du ridicule, des volumes sans nombre qui n'ont cessé, depuis lors, de jeter un grand jour sur la question, sans pour cela résoudre le problème de la population primitive de l'Amérique.

Les difficultés parurent se multiplier dans une proportion presque égale à celle des progrès de la science, surtout en ce qui concerne le passage des animaux d'un hémisphère à l'autre, et la différence absolue d'un grand nombre de races américaines d'avec celles de l'ancien monde. A quelques exceptions près, les animaux des deux Amériques semblent former des espèces particulières, ou, au moins, comme ceux de la Nouvelle-Hollande, un ensemble à part et que l'on dirait originaire de la terre qu'ils habitent.

Qui pourra se persuader que l'ocelot et le jaguar, qui font entendre leurs rugissements depuis l'embouchure du Rio-Gila jusques au delà de l'Amazone, y soient passés à la nage de l'Afrique, ou que des hommes se soient amusés à les transporter dans des barques pour se donner, plus tard, le plaisir de les chasser? Qui croira, avec Acosta, que le lion et le tigre, qui habitent la zone torride, ont pu traverser le détroit de Behring, eux qui ne sauraient vivre dans les régions glaciales qui unissent l'Amérique à

l'Asie (1)? Les traditions américaines font allusion à une inondation ou déluge partiel, qui aurait anéanti anciennement une vaste contrée et fait périr beaucoup de monde (2). Cette circonstance, non plus que les rapprochements ingénieux de l'auteur des *Lettres Américaines* et le talent avec lequel il travaille à faire sortir des profondeurs de l'Océan l'Atlantide de Platon (3), ne suffisent pas pour faire admettre cet immense bouleversement d'une vaste terre engloutie dans les flots et qui aurait jadis uni le Brésil à la côte d'Afrique, ces conjectures n'étant appuyées sur aucune donnée historique. Faudra-t-il donc en conclure, avec Torquemada (4), que les anges qui avaient pris soin de transporter les animaux dans l'arche de Noé auraient veillé ensuite à leur égale distribution dans toutes les parties de la terre, ou bien nous rangerons-nous à l'opinion de plusieurs philosophes modernes, fondés sur saint Augustin (5), que Dieu a pu créer de nouvelles races animales, après le déluge, pour en peupler les régions auxquelles elles devaient appartenir par leur nature et leur constitution physique? Cette question étant étrangère au plan de notre histoire, nous n'entreprendrons pas de la discuter.

Dans le problème de la population américaine, l'homme ne paraît pas, au premier abord, offrir des difficultés aussi grandes que les races animales auxquelles il a été donné pour maître. Créé pour être le roi de la nature, il vit et se propage également dans les climats glacés du pôle, comme sous le ciel ardent de la zone torride. Il dirige avec la même hardiesse sa course dans les sables du désert, à travers les flots de l'Océan, ou sur la croupe neigeuse des Alpes. Depuis un demi-siècle le passage des Asiatiques et des

(1) Clavigero, Historia antica di Messico, Dissert. 1. Dell'origine de la popolazione, etc., tome III.

(2) Manuscrit Quiché de Chichicastenango, dans la bibliot. de l'univers. de Guatémala. — Codex Chimalp., Histoire des soleils.

(3) Carli, Lettres Américaines, tome II.

(4) Torquemada, Monarquia Indiana, lib. I, cap. 8.

(5) Divi August. lib. XVI, de Civitate Dei, cap. 7.

Esquimaux en Asie, par le détroit de Behring, a été élevé au rang d'une certitude historique par les recherches d'un grand nombre de savants ; mais ils n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent les descendants de colonies venues d'Asie. Acosta (1) et Clavigero (2), tout en étayant la première de ces opinions de leur suffrage, sont d'un avis mixte qui réunit également les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains et même des peuplades de l'Océanie. Mais on s'est fondé, surtout en ce qui regarde les premiers, sur le caractère physiologique qui rapproche, à bien des égards, la race américaine de celle des Mongols, qui peuple le nord et l'est de l'Asie, ainsi que celle des Malais, ou des hommes les moins basanés de la Polynésie et des autres archipels de l'Océanie. Ce rapprochement, toutefois, qui ne s'étend qu'à la couleur et à quelques-uns des traits du visage, n'embrasse pas les parties plus essentielles, telles que le crâne, les cheveux et l'angle facial. Si, dans le système de l'unité de l'espèce humaine, on veut considérer les Américains comme une branche de la race mongole, il faudra supposer que, pendant une longue suite de siècles, elle a été séparée du tronc et soumise à l'action lente d'un climat particulier (3). C'est l'opinion de Clavigero et du savant abbé Hervas (4), qui insistent avec raison sur la haute antiquité des populations américaines.

Pour nous, tout en adoptant les mêmes conclusions, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'insister sur une antiquité si reculée pour voir le changement qu'un autre sol et un autre climat apportent dans les races humaines. Un petit nombre d'années ont suffi pour établir une distinction déjà très-marquée entre les Américains modernes et les Anglais dont ils descendent : on pourra nous objecter ici les nombreux mélanges d'étrangers ve-

(1) Historia natural y moral de las Indias, etc., lib. I, cap. 20.
(2) Storia antica di Messico, tom. II, Dissert. 1.
(3) Malte-Brun, Géographie universelle, etc., tom. VI.
(4) Saggio prattico delle lingue, etc.

nus de toutes les nations de l'Europe. Nous convenons que ceci peut, jusqu'à un certain point, être cause de cette différence ; mais nous demanderons au voyageur attentif qui a parcouru les États-Unis, de nous dire ce qu'il pense de certaines familles de New-York et de la Pensylvanie, dont le sang est demeuré pur depuis un siècle ou deux, et des populations les plus anciennement établies dans le Kentucky ou sur les bords du Mississippi ; n'a-t-il pas observé, comme nous, une altération sensible, non-seulement dans les traits, mais dans le caractère ? A part la civilisation européenne qui les a suivis, on retrouve déjà chez les uns, avec l'angle facial, la fierté et l'esprit de ruse de l'Iroquois ; chez les autres, avec l'extérieur, la rudesse, la franchise et l'indépendance de l'Illinois ou du Chérokée (1).

On croit trouver également des preuves d'émigrations asiatiques dans les idiomes du Nouveau-Monde. Mais, ainsi que le remarque le savant et modeste Gallatin (2), la physiologie ne nous a pas encore mis à même de tirer aucune conclusion positive à ce sujet, et il n'est pas probable que la comparaison isolée des vocabulaires puisse nous donner beaucoup de lumières. Il y a peut-être plus de deux cents langues en Amérique : malgré la ressemblance de leur construction et des formes grammaticales, elles en ont généralement peu dans les mots. On pourra découvrir des coïncidences remarquables entre ces mots et ceux des autres langues ; mais ces coïncidences ne suffisent pas encore pour établir entre les idiomes américains et ceux des autres pays la preuve ou même l'indication d'une origine commune. La connaissance des langues du nord-est de l'Asie et de l'intérieur de l'Amérique est

(1) Cette observation, qui n'est pas seulement la nôtre, a été faite par plusieurs savants distingués d'Angleterre et même des États-Unis. Nous espérons que nos amis les Américains ne les prendront pas en mauvaise part; nous serions désolé que quelqu'un pût les regarder comme des personnalités.

(2) Alb. Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc., in the Transactions of the American ethnological Society, vol. I.

encore fort limitée : il faut donc attendre des investigations plus complètes, avant de pouvoir prononcer sagement sur cette matière.

En voyant cette multitude et cette diversité prodigieuse des langues américaines, la première idée ne sera-t-elle pas de conclure que le Nouveau-Monde a dû être peuplé non par quelques nations distinctes, mais par un grand nombre de familles absolument différentes les unes des autres? Cette hypothèse, si improbable en elle-même, est d'ailleurs incompatible avec la conformation physique et la construction des idiomes de la plupart des nations et des tribus indigènes, entre lesquelles on a trouvé une si grande ressemblance dans les temps modernes. Si, comme il est probable, cette subdivision extraordinaire s'est opérée en Amérique, on ne peut faire autrement que d'admettre la plus longue période possible, la lente opération du temps étant nécessaire pour accomplir les changements dont les langues non écrites sont susceptibles, pour séparer les masses en corps de nations diverses, et éloigner les populations nomades de celles qui se constituaient en communautés civiles. On peut donc regarder comme certain que l'Amérique a reçu ses premiers habitants à une date assez reculée pour que les lois providentielles relatives à la multiplication de l'espèce humaine et à sa dispersion sur l'étendue de l'hémisphère aient pu avoir leur plein effet. La variété et le nombre prodigieux des langues américaines sont, par conséquent, des preuves non-seulement de la haute antiquité des Indiens, mais encore de la certitude que la grande masse des indigènes actuellement existants est provenue de ces migrations primitives (1).

Après avoir constaté l'antiquité de la souche originale des populations de l'Amérique, nous pouvons affirmer également que les migrations successives qui ont pu s'effectuer ensuite au continent occidental n'ont pas été assez nombreuses pour effacer ou altérer

(1) Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc., vol. I.

son caractère distinctif. C'est ainsi, par exemple, que la plupart des langues parlées dans les états guatémaliens et dans le grand état de Chiapas paraissent avoir pour base unique l'idiome maya, répandu encore aujourd'hui dans tout l'Yucatan (1). Quant au passage de l'homme d'un hémisphère à l'autre, il offre bien moins de difficulté qu'on ne pourrait se l'imaginer. Sans parler du détroit de Behring, on sait qu'il n'y aurait rien de plus aisé, pour les habitants de la Mantchourie ou du Japon, de se transporter, en peu de jours, aux côtes de l'Amérique, en suivant la chaîne presque continue des îles Kouriles, qui s'étendent du Japon au Kamtschatka, et de là, le long des Aléoutiennes, à la presqu'île d'Alazca, située au cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale. On sait, d'ailleurs, que les premières découvertes modernes furent généralement le résultat des voyages de cabotage, entrepris d'île en île, ou le long des côtes. C'est ainsi que les Malais peuplèrent la plupart des îles intertropicales de l'océan Pacifique, dont la population est bien moins explicable cependant que celle du nouveau continent. Les navigateurs signalent plus d'un exemple d'une pirogue ou d'une barque, ramassée dans les vastes plaines de l'Océan, dont les hommes, égarés de leur pays, se nourrissaient au hasard du poisson qu'ils pêchaient, et s'abreuvaient de l'eau du ciel. Il y a huit ans à peine, qu'une jonque japonaise, perdue dans sa route, fut rencontrée par un navire des États-Unis, à 100 milles environ de San-Francisco, et amenée avec son équipage dans ce port. Combien d'exemples du même genre l'histoire ne pourrait-elle pas nous révéler d'hommes chassés par les accidents de la mer

(1) « Segun se colige de todas las lenguas de este reyno de Guatemala, desde « la lengua tzotzil, Zendal, Chanabal, Coxoh, Mame, Lacandon, Peten, Ixil, « Cakchiquel, Cakchi, Poconchi, hasta otras muchas lenguas, que en diver- « sos partidos se hablan, fueron todas una misma, y en diferentes provincias « y pueblos la corrompieron de diferente suerte, etc. » Ximenes, Prologo en su Arte de las tres lenguas Cakchiquel, Quiché y Zutuhil. MS. en la possession de l'auteur.

sur les côtes de l'Amérique, et qui mêlèrent ensuite leur sang à celui des races primitives!

Ce qui est certain, c'est que la plupart des traditions que nous avons trouvées dans les monuments indiens ou parmi les indigènes annoncent toutes un point de départ éloigné et font supposer une origine commune avec la masse des hommes. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'il y a fort peu de ces traditions qui n'assignent l'orient comme le berceau de la race humaine : sans doute il est venu des tribus du nord-ouest, il en est venu du sud; mais si vous interrogez leur histoire, si vous leur demandez comment leurs premiers pères sont arrivés dans ce nord-ouest, elles répondent qu'elles sont parties d'abord des lieux où le soleil se lève. Nous ne prétendons pas, pour cela, qu'il n'en soit pas venu d'ailleurs; nous constatons simplement un fait à l'appui duquel viennent se ranger la plupart des nations américaines qui ont conservé quelque souvenir de leur berceau.

Les mêmes causes peuvent avoir amené à l'ouest comme à l'est les mêmes résultats, et les témoignages de l'antiquité ne manquent pas pour expliquer les voyages de long cours entrepris vers les régions inconnues de l'occident par les peuples limitrophes de la Méditerranée. La pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve est plus ancienne que l'époque de Christophe Colomb, et nous croyons qu'il serait téméraire de vouloir assigner celle où elle a commencé. Les hordes nombreuses qui tour à tour inondèrent l'Asie et l'Europe, qui peuplèrent les lacs et les îles de la Scandinavie, d'où sortirent ensuite ces fameux pirates qui changèrent les destinées de la France, n'ont-elles pas pu, dans leurs excursions aventureuses, au milieu des glaces qui environnent l'Islande, arriver jusqu'au nouveau continent? Les traditions américaines font allusion, plus d'une fois et d'une manière fort sensible, aux voyages des tribus quichées venant de l'orient, d'une région froide et glacée, par une mer nébuleuse, à des régions non moins

tristes et non moins froides, d'où elles se dirigèrent ensuite vers le sud. Ces traditions, que nous développerons plus au long dans le cours de cet ouvrage, méritent certainement une grande attention. La marche de ces tribus fut lente et pénible, et les détails ne manquent pas à ce sujet : elles eurent à lutter plus d'une fois avec les éléments, avec les rigueurs d'un climat boréal et les tourmentes de neige qui éteignirent souvent le feu auprès duquel elles se réchauffaient; elles eurent à lutter avec les populations parmi lesquelles elles passèrent, au sein desquelles elles laissèrent plus d'une colonie, avant d'arriver aux régions tempérées où l'on trouve aujourd'hui leurs descendants.

Dans les vastes territoires compris entre le bassin du Mississippi et ses affluents, on rencontre, en beaucoup d'endroits, des monuments grossiers, mais imposants par leur grandeur et leur étendue, et dont l'origine est perdue dans la nuit des temps. Ce sont des *tumuli* ou tombeaux de forme conique, des pyramides aux proportions cyclopéennes, d'immenses enceintes construites de terre mêlée de pierres : celles-ci rappellent, au premier abord, nos ouvrages modernes de fortification. Dans le dessin de ces ouvrages, généralement exécutés avec une grande précision, le cercle et le carré prédominent. On en voit qui forment des parallélogrammes, des ellipses, des polygones, d'autres sont irréguliers; mais, destinés apparemment à la défense, ils se conforment alors à la nature du terrain, serpentant sur la croupe des collines, défendant les approches des positions fortifiées par la nature. Les pyramides qu'on croit avoir été construites dans un but religieux sont simples, souvent tronquées au sommet, quelquefois élevées par rangs de terrasses, accompagnées de degrés, ou ayant un chemin tournant, pour arriver en haut.

C'est sur le bord des fleuves, au confluent des rivières, sur un sol d'alluvion, fertile, dans les vallées étendues, qu'on rencontre le plus communément ces monuments singuliers d'une race disparue et dont les Indiens, au temps de la colonisation primitive

des Européens aux États-Unis, n'avaient pas conservé le moindre souvenir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les grands centres de la population actuelle occupent précisément les mêmes lieux où fleurirent autrefois ces nations mystérieuses (1).

Le nombre et la variété de ces monuments, l'étendue prodigieuse des enceintes et des ouvrages fortifiés ne sauraient faire autrement que de laisser une impression profonde dans l'esprit. On ne peut s'empêcher de conclure que, si ces races oubliées n'atteignirent pas un degré de perfectionnement dans les arts de beaucoup supérieur à celui des Indiens qui leur succédèrent, elles durent former au moins une population nombreuse, adonnée aux travaux de l'agriculture et dans un état social entièrement différent. Les restes d'un de ces ouvrages ont été mesurés sur les bords du Missouri : ce sont des remparts de terre qui ont au delà de 3,500 verges de longueur, dans leur état actuel, variant de 6 à 12 pieds de hauteur, et ayant, en quelques endroits, jusqu'à 75 pieds d'épaisseur à la base. Le terrain renfermé dans ces fortifications excédait 500 acres : il paraît impossible qu'une population qui avait besoin d'une telle étendue pour contenir ses habitations ne fût pas éminemment agricole (2).

Le *tumulus*, connu sous le nom de *Grave-Creek-Mound*, sur la rive méridionale de l'Ohio, à 100 milles environ plus bas que Pittsburg, est probablement le plus considérable qui existe. C'est un cône tronqué, irrégulier, de plus de 80 pieds de hauteur; sa circonférence est d'environ 300 verges à sa base, et d'environ 160 pieds au sommet (3). Ayant été percé horizontalement, on trouva, dans l'intérieur, deux petites chambres servant de tombeaux et renfermant des squelettes hu-

(1) Squier, Observations on the aborigenal monuments of the Mississippi valley, in the Transactions of the American ethnological Society, vol. II.

(2) Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc.

(3) Schoolcraft, Observations respecting the Grave-Creek-Mound, in Western Virginia, in the Transactions, etc., vol. II.

mains, avec divers instruments grossiers. Cet ouvrage gigantesque fut donc élevé dans le seul but d'abriter les cadavres de deux ou trois chefs. Il n'y a pas de nos jours, il n'y avait pas au seizième siècle, une seule tribu aux États-Unis, entre l'Atlantique et l'océan Pacifique, qui eût des moyens de subsistance suffisants pour les mettre en état d'employer à un tel objet le travail improductif nécessaire à l'érection de ce tumulus. L'état social des Indiens, à cette époque, était loin, d'ailleurs, de pouvoir donner à un chef une puissance assez étendue pour obliger sa nation à une œuvre de ce genre. Ce n'est que sous un gouvernement despotique qu'on élève des pyramides à la mémoire des princes.

« Nous avons raison de croire, dit M. Squier (1), qui a étudié avec un talent si consciencieux les monuments aborigènes de son pays, que le système religieux de ceux qui érigèrent ces collines artificielles exerçait, ainsi que les prêtres mexicains, une influence considérable sur les peuples qui leur obéissaient (2). A l'intérieur des pyramides circonscrites dans les enceintes sacrées, nous trouvons des autels sur lesquels brûlait le feu perpétuel, et où ces peuples inconnus sacrifiaient aux divinités de leur superstition primitive. »

D'un bout à l'autre de la vallée du Mississippi, ces monuments portent le même caractère. Il est à remarquer, cependant, que les pyramides croissent en grandeur et en régularité, sinon en nombre, à mesure que l'on descend vers le golfe du Mexique. Parmi les écrivains qui ont traité ce sujet curieux, les uns ont voulu y voir la marche ascendante du génie américain vers un état de civilisation plus parfait, et dont les structures su-

(1) Squier, Monuments of the Mississippi valley, published by the Smithsonian Institute, Washington.

(2) Les traditions quichées sur la pérégrination des tribus sorties de Tulan ne justifient que trop cette réflexion de M. Squier. C'est ce qu'on verra dans les chapitres suivants de cet ouvrage.

perbes de l'Yucatan et du plateau aztèque auraient été le dernier résultat; d'autres, au contraire, ont prétendu reconnaître, dans les populations inconnues du Mississippi, des colonies sorties des contrées méridionales. Sans embrasser aucun système, nous nous rangerions plutôt de l'avis des premiers. Nous ne croyons pas, toutefois, que les migrations secondaires aient été assez nombreuses pour peupler tant de vastes régions; ces migrations, auxquelles appartenaient peut-être les tribus quichées dont nous parlions tout à l'heure, ont pu, à leur passage dans les États-Unis qu'elles paraissent avoir traversés d'un bout à l'autre, se mêler plus ou moins avec les populations qui les habitaient alors et leur apprendre à construire ces grands ouvrages. Quoi qu'il en soit, néanmoins, de leur origine, il paraît certain qu'ils ne furent ni assez nombreux ni assez puissants pour maintenir leur position. Envahis apparemment par les tribus sauvages qui prirent depuis leur place, ils furent exterminés en entier ou chassés par leurs farouches ennemis et disparurent sans même laisser une tradition à côté des pyramides qu'ils avaient élevées (1).

Si l'on vient à songer, après cela, aux monuments qu'un peuple inconnu a laissés dans la Sibérie méridionale, quand on rapproche les époques des émigrations primitives des populations civilisées au plateau aztèque, et celle des grandes révolutions de l'Asie lors des premiers mouvements des Huns, on est tenté de voir dans les ancêtres des Mexicains les restes d'une nation

(1) Dans la plaine de Téotihuacan, à 7 lieues de Mexico et dans une grande partie des provinces guatémaltèques, il y a des *tumuli* fort nombreux tout à fait analogues à ceux qu'on trouve aux États-Unis. Les environs de Rabinal, dans la Véra-Paz, où nous écrivons ces lignes, en renferment de fort remarquables; ils ont absolument le même caractère et sont faits des mêmes matériaux que ceux observés par M. Squier dans la vallée du Mississippi. Ils sont généralement à peu de distance des anciennes villes indiennes, et celles-ci sont situées elles-mêmes dans des sites qui rappellent les enceintes fortifiées dont parle l'écrivain cité plus haut.

civilisée qui aurait fui des bords de l'Irtich ou du lac Baïkal, pour se soustraire au joug des hordes barbares du grand plateau asiatique (1).

Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté également par diverses traditions. Tous les indigènes des États-Unis du sud prétendent être arrivés de l'ouest en passant le Mississippi. Suivant les Muskogs, le grand peuple dont ils sont sortis demeure encore dans l'ouest : leur arrivée ne paraît dater que du seizième siècle. Les Chippeways sont les seuls dont les traditions indiquent, jusqu'à un certain point, leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disaient-ils, une contrée fort reculée vers l'ouest, d'où une nation méchante les avait chassés : ils traversèrent un long lac rempli d'îles et de glaçons; l'hiver régnait partout sur leur passage. Ils débarquèrent près de la rivière du Cuivre. Ces circonstances ne sauraient s'appliquer qu'à la migration d'une peuplade de Sibérie, qui aurait passé le détroit de Behring, ou longé les îles Aléoutiennes. Cependant la langue des Chippeways n'offre pas un caractère plus asiatique que les autres idiomes américains (2).

En dernière analyse, les traditions, les monuments, les usages, les systèmes astronomiques et religieux, comme la comparaison de plusieurs idiomes, rendent plus que probables les invasions des nations asiatiques dans le nouveau continent. Mais toutes les circonstances concourent à reculer l'époque de la plupart de ces émigrations, dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire. Dans les chapitres qui vont suivre, nous chercherons à amener le plus de jour que nous pourrons sur ces événements; sans arriver à une solution complète, nous espérons jeter assez de lumière sur ce sujet intéressant pour incliner les savants qui ont travaillé sur

(1) Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, tom. I, pag. 373; tom. II, pag. 502; tom. III, pag. 251.

(2) Adair, History of the American Indians, etc., ap. Kingsborough.

les migrations des peuples de l'ancien continent à s'occuper des races américaines, dans leurs déductions sur l'histoire générale de l'Europe et de l'Asie.

Après tout ce que nous venons d'exposer, nous croyons qu'il serait superflu d'analyser longuement les nombreuses opinions qui ont été hasardées sur les migrations de l'antiquité vers le continent américain. La ressource banale du passage des dix tribus d'Israël emmenées captives par Salmanazar a été employée par un grand nombre d'écrivains. La magnifique compilation de lord Kingsborough sera, sans doute, le dernier et le plus durable des monuments élevés à ce système. Nous ne voulons pas, pour cela, nier d'une manière absolue qu'il y ait eu des Israélites en Amérique avant le xve siècle ; nous sommes intimement persuadé du contraire. Seulement nous rejetons tout système qui a pour but de faire de l'antique civilisation américaine l'apanage spécial d'une nation quelconque, africaine, européenne ou asiatique. Nous avons eu trop souvent, d'ailleurs, l'occasion d'admirer, parmi les populations indiennes du Mexique ou de l'Amérique-Centrale, des types juifs ou égyptiens : plus d'une fois, également, nous avons observé, dans ces contrées, des profils semblables à celui du roi de Juda sculpté parmi les ruines de Karnak, et vu des Indiens qui, dans leur fière nudité, ressemblaient, à s'y méprendre, aux belles statues égyptiennes du Musée du Louvre ou de Turin. Une foule d'étrangers, Français, Belges, Allemands et Anglais, ont remarqué, avec autant de surprise que nous, dans certains villages guatémaliens, le costume arabe des hommes, et le costume juif des femmes de Palin et des bords du lac d'Amatitlan, aussi parfaits et aussi beaux que dans les tableaux d'Horace Vernet. Nous n'entrerons pas davantage dans les systèmes d'Ordoñez (1) et de Juarros (2) qui don-

(1) Ordoñez y Aguiar, Historia del cielo y de la tierra, etc. MS. du Musée de Mexico.

(2) Compendio de la historia de Guatemala, etc. Guatemala, 1810.

nent également les Égyptiens et les Phéniciens pour ancêtres aux Toltèques et aux Mexicains, ainsi qu'aux fondateurs de Palenqué ; ces systèmes, adoptés anciennement par Siguenza, dont nous avons vu les manuscrits à Mexico, et par d'autres écrivains, ne s'appuient sur aucune donnée historique positive. Les passages de Diodore de Sicile et d'Aristote, que tout le monde connaît, au sujet des expéditions carthaginoises, bien que fort curieux et donnant une apparence de fondement à ces systèmes, ne sont pas concluants. Nous ne rejetons donc pas la possibilité des voyages des anciens en Amérique. Humboldt rapporte, à ce sujet, un passage extrêmement curieux de Plutarque; il y est question, en termes parfaitement clairs et précis, d'un grand continent transatlantique et d'un étranger mystérieux, venu de cette contrée lointaine à Carthage où il demeura plusieurs années, deux ou trois siècles environ avant l'ère vulgaire (1).

Mais aucune de ces conjectures n'équivaut aux preuves historiques que les Scandinaves ont conservées de leurs navigations au Groënland et à d'autres parties du continent américain. L'audace ou le hasard les avait conduits, dès le IXᵉ siècle, à la découverte de l'Islande. En l'année 863, le Danois Garder, issu d'une famille suédoise, faisait le premier, parmi les Normands, connaître cette île. Deux endroits avaient, toutefois, été visités sur ses bords, soixante-dix ans auparavant, par des anachorètes irlandais. En 874, le Norwégien Ingolf commençait la colonisation du pays, qui fut achevée dans l'espace de soixante ans. Les colons, appartenant, pour la plupart, aux familles les plus distinguées et les plus éclairées du nord, établirent en Islande une république florissante. La situation de l'île, et les rapports que la jeune colonie entretint pendant sa première période avec des peuples étrangers, devaient

(1) Humboldt, Examen critique de la géographie du nouveau continent, tom. I, p. 191. Paris.

nécessairement la porter au développement de l'art de la navigation, dont la connaissance était un héritage de ses ancêtres, et lui inspirer ensuite l'envie d'aller à la découverte d'autres pays, au delà du Grand-Océan. Déjà, en 877, le navigateur islandais Gunbiorn voyait pour la première fois le littoral montagneux du Groënland (1).

En 983, l'Irlandais Ari Marsson était jeté, par la mer, sur des rivages américains auxquels il donnait le nom d'*Irland it Mikla*, ou la grande Irlande (2).

Ce ne fut pourtant qu'en 983 que ce pays fut visité par Éric le Roux, qui y établit, trois ans après, en 986, la première colonie composée d'Islandais émigrés. Cette colonie fut fondée sur la côte du sud-ouest du pays, dans la contrée où plus tard, en 1124, fut établi l'évêché de Gardar, qui subsista pendant plus de trois cents ans. Les golfes principaux reçurent les noms des chefs de l'expédition : Éric le Roux fixa sa résidence dans le golfe d'Éricsfiord, Einar, Rafn et Kétil dans les golfes appelés d'après eux, et Heriulf se fixa sur le promontoire auquel on a donné le nom de Heriulfsnes.

La même année 986, Biarne, fils de Heriulf, fit voile de l'Islande pour se rendre au Groënland; mais, chemin faisant, il fut entraîné par le vent vers le sud-ouest, et arriva ainsi, pour la première fois, en vue des côtes du Nouveau-Monde qui plus tard furent visitées par ses compatriotes. En l'an 1000, Lief l'Heureux, fils d'Éric le Roux, entreprit un voyage de découverte, dans le but de retrouver les pays aperçus par Biarne. Étant descendu dans les contrées dont les côtes lui avaient été décrites par Biarne, il les observa plus exactement et leur y donna des dénominations conformes à leurs qualités particulières : Helluland, d'après les pierres plates qu'on y trouva (aujourd'hui l'île de *Terre-Neuve*), Markland ou terre

(1) Rafn, Découverte de l'Amérique par les Normands, etc.

(2) Bulle du pape Nicolas V, ap. Egid. — Relation du Groënland, pag. 87, ap. Malte-Brun, Géogr. univers., tom. I.

de bois (*la Nouvelle-Écosse*) et Vinland ou terre de vin (*la Nouvelle-Angleterre*). Il y fit bâtir des maisons spacieuses, nommées d'après lui Leifsbudir, et s'y fixa pendant quelque temps. Un Allemand, nommé Tyrker, qui l'avait accompagné dans ce voyage, y découvrit des vignes qui lui étaient connues de sa patrie. C'est d'après cette découverte que Leif donna le nom de Vinland au pays. Deux ans plus tard, Thorvald, frère de Leif, s'y rendit à son tour : il fit faire en 1003, un voyage d'exploration vers le midi le long des côtes; mais il périt l'été suivant, en 1004, dans un voyage au nord, en se battant contre des indigènes.

Mais le plus célèbre des premiers explorateurs de l'Amérique est Thorfinn Karlsefne, Islandais qui, selon les anciennes chroniques, comptait parmi ses ancêtres des Danois, des Suédois, des Norwégiens, des Écossais et des Irlandais, dont quelques-uns étaient même d'une souche royale. En l'année 1006, il visita le Groënland dans un but de commerce : il y épousa Gudride qui, l'année précédente, dans une malheureuse expédition entreprise pour découvrir le Vinland, avait perdu son mari Thorstein, fils d'Éric le Roux. A l'invitation de sa femme, Thorfinn résolut de faire avec elle un voyage dans cette région : il s'embarqua, à cet effet, avec plusieurs compagnons dans trois navires, au printemps de l'an 1007. Ils étaient au nombre de 160 hommes. Durant son séjour dans le Vinland, qui fut d'environ trois ans, Thorfinn eut plusieurs rencontres avec les indigènes. En 1008, sa femme Gudride mit au monde son fils Snorre, de qui descendit une famille distinguée en Islande, à laquelle ont appartenu plusieurs des premiers évêques du pays. Son petit-fils, né de sa fille, était le célèbre évêque Thor-lak, fils de Runolf, qui publia le premier code ecclésiastique d'Islande. En l'année 1121, l'évêque Éric se rendit du Groënland en Vinland, probablement dans le but de maintenir ses compatriotes qui habitaient le pays dans l'exacte observation de la religion chrétienne.

Les notions données par les anciens écrits sur le climat, les

qualités du sol et les productions de cette contrée sont conformes aux descriptions récentes. Aussi Adam de Brême, écrivain du XI[e] siècle, vivant hors du nord, nous rapporte-t-il, d'après une relation de Svein, fils d'Astride, roi de Danemark, que le Vinland dut son nom à ce que la vigne y croissait naturellement à l'état sauvage. C'est par une raison analogue que les explorateurs modernes de ces régions ont donné le nom de « Martha's-Vineyard » à la grande île située près de la côte. Les anciennes chroniques nous racontent également que le froment (maïs) y croissait spontanément sans y avoir été semé.

Cependant, ce qui confirme la situation du Vinland et des autres pays anciennement découverts, c'est l'ensemble des renseignements nautiques, géographiques et astronomiques que nous transmettent les anciens écrits, tels que la distance des différentes terres découvertes, indiquée en journées; la description frappante des côtes, principalement des falaises de sable blanc de la Nouvelle-Écosse, des rivages accidentés et des dunes le long des bords de la mer du cap Cod. Ajoutons-y l'indication astronomique de la longueur du jour le plus court du Vinland, qui était de 9 heures. Cette mesure, qui place la situation géographique du lieu à la latitude de 41° 24′ 10″, est précisément celle des trois promontoires qui bordent les limites de la baie du Mount-Hope : là étaient situées les maisons connues sous le nom de Leifsbudir, où les anciens Normands avaient leur établissement principal auquel ils donnaient le nom de Hóp (1), ainsi que plusieurs villages, dont les ruines sont aujourd'hui parfaitement connues.

Le Groënland eut, dès le XII[e] siècle, ses évêques suffragants de Hambourg; jusqu'en 1418, les colons norwégiens établis sur ces côtes glacées payèrent au saint-siége 2,600 livres pesant de dents de morses, pour dîme et denier de Saint-Pierre. La grande peste

(1) Rafn, Découverte de l'Amérique, etc.

qui, vers le milieu du XIV[e] siècle, ravagea l'Europe, et dépeupla surtout le nord, étendit ses ravages jusqu'au Groënland. Le commerce avec cette colonie devint ensuite un droit régalien des reines de Norwége. A ces causes de décadence se joignit enfin, en 1418, une invasion ennemie. Une flotte vint, on ne sait d'où, attaquer la colonie déjà affaiblie : tout fut détruit par le fer et par le feu. Cette flotte appartenait probablement au prince Zichmni de Frislande.

La relation des frères Zeno, dont l'authenticité est indubitable, donne sur ces contrées septentrionales des notions fort curieuses ; elle fait connaître, dès la fin du XIV[e] siècle, les sauvages de la Nouvelle-Angleterre, parle de nations plus civilisées vers le sud-est, et ensuite des peuples policés qui connaissaient l'usage des métaux précieux, bâtissaient des villes et des temples où ils offraient des sacrifices sanglants à leurs idoles (1).

Ces faits, qui ont été analysés avec soin par un grand nombre d'écrivains distingués, prouvent, jusqu'à la dernière évidence, que l'Amérique a été découverte longtemps avant les voyages de Colomb : il est à croire, d'ailleurs, qu'ils ne lui furent pas entièrement inconnus, et que l'habile et courageux navigateur en sut profiter pour ouvrir entre les deux hémisphères une communication suivie.

Après avoir déroulé sous les yeux du lecteur les principaux systèmes relatifs à l'origine de la population américaine, il reste à examiner un fait qui n'offre peut-être pas moins de difficulté que tous les autres. Si l'on vient à étudier la condition des indigènes du Nouveau-Monde, à la fin du XV[e] siècle, on reconnaît que toute cette vaste étendue, de l'extrémité d'un pôle à l'autre, était irrégulièrement partagée entre deux familles tout à fait distinctes : l'une composée d'une multitude de tribus errantes, vivant, à l'état sauvage, des produits spontanés de la terre ; l'autre, organisée en corps de nations, adonnée à l'agriculture, ayant des formes régulières de gouvernement et des systèmes religieux basés sur une

(1) Malte-Brun, Géogr. univ., Histoire de la géographie, tom. I.

hiérarchie sacerdotale puissante; comparables enfin, par leur civilisation, aux empires de l'Asie. Les races policées des deux Amériques ne pouvaient connaître que fort imparfaitement leur existence mutuelle, et n'avaient, sans doute, que des rapports très-indirects avec les tribus sauvages qui les environnaient. Mais toutes avaient entre elles des traits de ressemblance particulière et qui les distinguaient parfaitement des peuples de l'ancien monde. C'était un tempérament et une constitution physique commune, des usages et des institutions analogues, des constructions dans le langage et des formes grammaticales à peu près identiques, bien différentes de celles de notre continent (1).

D'où pouvaient provenir des différences aussi sensibles entre les deux familles? La civilisation de cette dernière était-elle aborigène ou étrangère; les nations policées avaient-elles une origine distincte des autres tribus environnantes? Si elles étaient sorties d'une souche commune, d'où avaient-elles reçu leurs connaissances? Était-ce d'une source asiatique ou européenne, ou bien les auraient-elles acquises uniquement par la lente opération de leur intelligence personnelle, sans aucune assistance du dehors? Si cette civilisation était indigène, comment se rendrait-on compte de la coïncidence singulière de leurs systèmes religieux et de leurs institutions politiques avec l'Orient? Si la source doit en être attribuée à l'Asie, par quelles raisons pourra-t-on expliquer cette grande différence des langages et surtout l'ignorance de quelques-unes des choses les plus simples et les plus usuelles de la vie, lesquelles, une fois apprises, semblent ne plus pouvoir s'oublier? C'est là un des problèmes les plus intéressants et en même temps les plus obscurs de l'histoire de l'Amérique et qui renferme deux questions d'une haute importance pour l'histoire morale de l'homme : celle qui suppose l'infériorité de quelques races, et celle de savoir si les tribus sauvages peuvent d'elles-mêmes, et

(1) Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc.

sans aucun aide étranger, sortir de la condition barbare et arriver graduellement à ce haut degré de civilisation dont nous sommes si fiers. S'il n'y a qu'une partie du genre humain qui ait pu y atteindre, en supposant même l'infériorité indélébile de la race rouge et cuivrée vis-à-vis de la blanche, il faudra toujours accorder que les Mexicains, les Guatémaltèques, les Péruviens, ainsi que les peuples qui les précédèrent, possédaient des capacités suffisantes pour acquérir les connaissances et la civilisation qui les distinguaient à l'époque de la conquête (1). Les documents historiques dont nous nous servirons pour écrire les chapitres suivants serviront sinon à éclaircir entièrement cette grande question, du moins à y répandre beaucoup de lumière.

Nous avons remarqué que l'Amérique a dû être peuplée et très-probablement occupée en entier à une date fort reculée. Cette première migration doit avoir commencé à une époque et dans une contrée où les hommes n'étaient guère plus avancés que les Peaux-Rouges des États-Unis. Il y a encore aujourd'hui, dans les territoires du nord-est de l'Asie, des tribus tout aussi sauvages; mais, en accordant même aux émigrants primitifs des connaissances plus avancées, elles ont dû se perdre promptement ensuite par la rupture de leurs communications avec les peuples d'où ils étaient sortis. C'est un fait acquis que, sur les côtes qui s'étendent de l'extrémité du cap San Lucas, en Californie jusqu'au détroit de Behring, il n'y avait pas, à l'époque de leur découverte, la moindre trace d'agriculture. Tous les Indiens, à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, sans en excepter une seule tribu, tiraient leur subsistance des produits spontanés de la terre, de la pêche, de la chasse, des racines et des fruits sauvages. Il pouvait y avoir plus ou moins de recherche dans la manière de se vêtir, dans leurs ornements de tête ou le travail de leurs armes : c'est ainsi que les tribus des territoires situés entre le détroit de Fuca et le

(1) Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc.

canal de Norfolk paraissaient avoir acquis, sous ce rapport, une certaine supériorité sur celles du nord et du sud. Mais on ne voyait, chez aucune d'elles, rien qui pût soutenir la comparaison avec la civilisation mexicaine. Il paraît certain, toutefois, que, si cette civilisation n'est pas le résultat des progrès naturels de quelques tribus américaines placées dans des conditions plus favorables, si les arts et les sciences du Mexique et de l'Amérique-Centrale leur ont été communiqués par des émigrants étrangers, ceci doit avoir eu lieu à une époque comparativement récente, et longtemps après que l'Amérique avait été peuplée (1).

Si, au contraire, cette civilisation a pris naissance parmi eux, ce que nous aurions de la peine à admettre, par quelle transition les aborigènes de l'Amérique ont-ils été amenés à sortir de l'état de barbarie et d'ignorance où tous les autres sont encore plongés de nos jours? Il ne peut y avoir d'autre transition que celle de la vie de chasseurs à l'agriculture; c'est ce que prouvent, d'ailleurs, une foule de faits intéressants de l'histoire mexicaine. Il est vrai qu'il y a quelques tribus, adonnées à l'agriculture, qui sont encore jusqu'à un certain point sauvages; mais il n'y a pas un seul exemple, en Amérique, d'une nation populeuse et plus ou moins civilisée, qui ne soit agricole. On pourrait demander pourquoi la même cause ne produisit pas partout le même effet, pourquoi, par exemple, l'introduction des travaux de la campagne, parmi les Indiens des États-Unis, ne les amena point à un état de civilisation analogue à celle du Mexique.

La raison de cette différence doit être attribuée en grande partie à l'obstination des Indiens à persister dans leurs habitudes, et surtout à leur indolence. A l'époque de la découverte, on aurait pu diviser en trois classes les indigènes de l'Amérique : les nations agricoles proprement dites, les sauvages vivant uniquement des produits de leur chasse ou de la pêche, et enfin les

(1) Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc.

tribus qui avaient quelques notions partielles de l'agriculture. Celles-ci formaient encore une classe assez nombreuse; mais la paresse les empêcha toujours de faire des progrès. Les femmes, d'ailleurs, à qui étaient dévolus les soins du ménage avec les travaux de la terre, ne pouvaient suffire à tout. L'avantage d'un sol plus fertile et d'un climat plus heureux, l'assistance accidentelle qu'elles recevaient parfois de leurs maris produisirent rarement de quoi fournir aux besoins de toute une tribu. Les habitants du Mexique, de l'Yucatan et de l'Amérique-Centrale tiraient, au contraire, leur subsistance presque exclusivement de leurs travaux agricoles, et l'on trouva en plus d'un endroit une population nombreuse concentrée dans les limites d'un canton comparativement étroit.

Dans l'hypothèse que l'agriculture ait pris son origine en Amérique, nous trouverons deux remarques également intéressantes, rapportées par l'écrivain que nous avons cité déjà plusieurs fois et dont les travaux jettent une grande lumière sur la matière traitée dans ce chapitre (1).

La première, c'est que toutes les plantes nutritives cultivées dans notre hémisphère et désignées sous l'appellatif commun de céréales, le millet, le riz, le blé, le seigle, l'orge et l'avoine, étaient absolument inconnues au continent occidental avant l'arrivée des Européens. La seconde, c'est que le maïs, qui était le principal et presque l'unique fondement de l'agriculture américaine, est absolument d'origine américaine, et qu'il ne se répandit, parmi nous, qu'après les premiers voyages de Colomb, à la fin du xve siècle. En supposant qu'on admette ces remarques comme des faits absolus, nous ne pensons pas qu'il faille en tirer des conséquences aussi larges que celles de l'auteur que nous avons suivi dans le développement de ce sujet; les descendants des migrations primitives pouvaient bien, comme les sauvages

(1) Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc.

dont nous parlions tout à l'heure, avoir conservé des notions imparfaites et les avoir appliquées, jusqu'à un certain point, à la culture des plantes qu'ils trouvèrent sur le sol (1); mais est-ce à dire, pour cela, qu'ils auraient été capables d'arriver spontanément au même degré de perfectionnement que les Mexicains, sans aucune assistance de colonies étrangères? La connaissance que nous avons acquise personnellement du caractère des Indiens, cette obstination à ne pas vouloir sortir de leurs habitudes, et surtout leur paresse, dont nous parlions il y a un moment, nous en feront toujours douter (2).

Quelle que soit l'hypothèse qu'on vienne à adopter, il est hors de doute que l'agriculture a dû commencer dans les régions intertropicales, d'où elle se sera répandue ensuite dans les autres directions. Si nous en jugeons d'après les traditions historiques des populations guatémaltèques, les données que nous possédons relativement aux Indiens des États-Unis, d'après les habitudes con-

(1) Nous ferons observer également que les diverses espèces de haricots, appelés frijoles par les Espagnols, et qui sont encore aujourd'hui une des bases de la nourriture des Indiens du Mexique, de l'Amérique-Centrale et du Pérou, sont indigènes à l'Amérique, aussi bien que certaines classes de courges, dont plusieurs sont très-savoureuses et très-agréables. La pomme de terre appelée papa, plusieurs autres espèces de racines analogues, telles que la camote et la yuca, toutes inconnues à l'Europe, à l'exception de la première, appartiennent exclusivement au nouveau continent; j'observerai encore que ce sont des farineux excellents, et la yuca (arrow-root) a souvent remplacé la pomme de terre avec avantage. Je ne parlerai pas d'une grande variété d'autres racines ou légumineux indigènes, dont j'ai souvent fait faire d'excellentes juliennes dans ma solitude de la Vera-Paz; mais je ferai observer que le Dr Hernandez, dans son Histoire naturelle du Mexique, décrit une espèce de froment qu'on trouve dans le Michoacan, et d'une fécondité prodigieuse. On lui donnait le nom de *huauhtli*, que les Espagnols de la conquête traduisirent par « bledos ». Ce froment n'était pas du goût des Mexicains, qui lui préféraient le maïs, comme encore aujourd'hui ils le préfèrent au froment d'Europe : ils ne mangeaient le huauhtli qu'à défaut de maïs; aussi en font-ils souvent mention dans leurs anciennes chroniques, spécialement aux temps de famine, quand le maïs venait à manquer.

(2) Chez toutes les nations civilisées de ces contrées, le travail était obligatoire pour chacun, suivant la condition ou la sphère où il était né.

nues de quelques tribus du nord-est de l'Asie, et les annales même des peuples de l'ancien continent, où l'on trouve l'esclavage et l'ilotisme entés, pour ainsi dire, sur le corps social, nous serions enclin à croire que la violence seule a été capable d'opérer une pareille transformation dans les mœurs du chasseur indien. Si les Iroquois, au temps où leur supériorité s'étendait sur les territoires de New-York, au lieu d'exterminer les tribus rivales, s'étaient contentés de les réduire en esclavage, ou si, du moins, ils avaient gardé les enfants pour les élever dans ce dessein, nul doute qu'ils eussent réussi à former une classe inférieure de travailleurs qui eussent nourri la nation. Quelque chose d'analogue se passe actuellement parmi les Chérokées qui furent redevables de leurs progrès dans l'agriculture au travail des esclaves nègres pris par eux dans leurs guerres contre les blancs. L'esclavage, qui, suivant toute probabilité, est le fruit de la conquête, doit avoir été d'une grande efficacité dans l'œuvre de la transmutation des sauvages en nations agricoles. L'inégalité des conditions en était la conséquence nécessaire. A ce premier élément un autre vint se joindre graduellement et qui paraît avoir été le signe distinctif de l'état social. Le sentiment religieux, conséquence naturelle de la croyance en un être suprême, est un sentiment qui est gravé partout au fond du cœur humain. Il se trouva des devins chez les sauvages comme chez les peuples civilisés, et par conséquent des hommes ambitieux qui surent se servir de la superstition pour gouverner la multitude. Il est constant que, à l'époque de la découverte de l'Amérique, les nations du Mexique et du Pérou étaient sous le joug d'un despotisme militaire et religieux parfaitement régularisé. La transformation d'une tribu sauvage en un peuple agriculteur une fois opérée, la transition de l'indépendance individuelle absolue à un despotisme de ce genre ne peut être de longue durée; mais les progrès dans les arts et dans l'acquisition des diverses connaissances, étant souvent arrêtés dans leur marche par les institutions civiles et religieuses, adoptées anté-

rieurement, ne peuvent, au contraire, qu'être lents et graduels.

En admettant la justesse de ces considérations que nous présentons comme un résumé de ce qui a été écrit sur la matière, et par conséquent, en reconnaissant la nécessité de la violence et de la conquête, pour faire d'une horde de sauvages une nation civilisée (1), on ne saurait conclure qu'un tel changement pût être l'œuvre d'un petit nombre d'émigrants isolés. On sait cependant que les émigrations étrangères en Amérique furent rarement composées d'un grand nombre d'hommes. Il faut donc admettre, et c'est la seule hypothèse qui soit d'accord avec l'ensemble des traditions américaines, que cette révolution sociale fut, en grande partie, l'effet de la persuasion; que les barbares du Nouveau-Monde en furent redevables à quelques personnages extraordinaires, prêtres ou législateurs, venus de contrées lointaines pour répandre parmi eux leurs dogmes et leurs lois.

A quelque supposition que l'on s'arrête, on ne peut assigner que les régions intertropicales pour berceau de l'agriculture; l'extension de cet art précieux ne paraît pas, d'ailleurs, avoir produit un grand progrès vers la civilisation en dehors de ces limites, ni un grand accroissement dans la population. Il y a, toutefois, quelques exceptions à cette règle. La plus remarquable est celle des Araucans du Chili, qui forment encore aujourd'hui une nation nombreuse et agricole; les Incas, et après eux, les Espagnols, firent de vains efforts pour les soumettre, et jusqu'à présent ils ont conservé leur indépendance. Il est probable que, lorsque nous aurons des notions plus parfaites sur les anciennes nations de la Floride et du Texas, on pourra les mettre sur une ligne sinon plus avancée, au moins sur le même rang que les Araucans (2).

(1) Nous ne parlons ici que des civilisateurs antérieurs à l'établissement du christianisme, car chacun sait les merveilles que les missionnaires chrétiens surent opérer parmi les sauvages. L'histoire des missions du Canada et surtout du Paraguay en est le plus beau témoignage.

(2) Je ne parlerai pas, ici, des nombreuses populations des royaumes situés

Si nous en croyons certains écrivains espagnols, l'agriculture serait venue au continent américain par les Antilles. Albert Gallatin est, au contraire, d'opinion que les Caraïbes ou leurs prédécesseurs dans ces îles en étaient redevables aux Indiens du Mexique ; mais il attribue aux naturels des Antilles l'introduction de la culture parmi les Peaux-Rouges qui habitaient sur la rive gauche du Mississippi : ceux-ci, à leur tour, l'auraient fait connaître au petit nombre de tribus sauvages habitant à l'ouest du fleuve, chez lesquelles on en trouve des traces (1). Ces travaux paraissent s'être étendus assez loin au nord du Mexique. Hors de là, il n'y avait dans les latitudes septentrionales qui suivent les tropiques, entre l'océan Pacifique et le Mississippi, aucune tribu d'Indiens agricoles. La culture si avantageuse du maïs ne dépassait probablement pas le quarante-cinquième degré de latitude nord. Au sud de cette ligne, il y a encore aujourd'hui une vaste région des deux côtés des Montagnes-Rocheuses, prairies immenses presque partout dénuées de bois, et qui paraissent avoir été, de temps immémorial, abandonnées aux troupeaux de bisons sauvages (2). On croit cependant avoir découvert des restes de cités superbes, annonçant la présence d'une ancienne population civilisée, dans les vallées de la Californie, non loin des régions aurifères actuellement parcourues par les aventuriers de toutes les

au nord de Guadalaxara, voisines du golfe de Californie, de celles de Durango, Chihuahua et du Texas, sur lesquelles nous n'avons que des données fort imparfaites, mais qui paraissent avoir été des nations éminemment agricoles. Voir Las Casas, Historia Apologetica de las Indias-Occidentales, MS. de la bibliothèque royale de Madrid, dont copie se trouve dans celle de M. Peter Force, à Washington.

(1) Tous les Indiens des bords du golfe du Mexique aux grands lacs, entre l'Océan et le Mississippi, cultivaient partiellement le maïs. De l'autre côté du fleuve, la culture en était confinée aux trois villages sédentaires des Ricaras, des Mandanes et des Minétares, aux Osages et aux autres Sioux méridionaux, aux Panis, aux Caddos, et à quelques autres tribus de la rivière Rouge. (Gallatin, Notes on the semi-civilized nations of Mexico, etc.)

(2) Gallatin, Introduction to Hale's Indians of North-West America, etc.

nations. On sait, d'ailleurs, que, à l'époque de la conquête du Mexique par Cortès, les nations qui habitaient aux sources du Rio-Gila et du Colorado, ainsi que dans les vallées de Rio-Grande-del-Norte, connues depuis sous le nom de Nouveau-Mexique, cultivaient les mêmes céréales que les Mexicains. Ils avaient des mœurs douces, demeuraient dans de grands villages construits avec soin, et, quoique moins avancés que les peuples du midi, ils surpassaient de beaucoup en civilisation les tribus barbares du Mississippi et de l'Ohio.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les états d'Yucatan, de Chiapas et de Tabasco, berceau de la civilisation américaine. Description générale de ces contrées. Le fleuve Uzumacinta. Les plaines de Chiapas et de Tabasco. Leur inondation annuelle. Traditions primitives. Les Quinamés ou géants. Votan et Gucumatz ou Quetzalcohuatl. Idée générale de la Divinité chez les Américains. Histoire primitive. Création du monde et apparition des législateurs primitifs. Hurakan et la trinité américaine. Suite de la création. Homogénéité des traditions du Mexique et de l'Amérique-Centrale. Créations diverses de l'homme. Traditions du déluge confondues avec celle du naufrage des premiers législateurs. Gucumatz ou Quetzalcohuatl découvre le maïs. Contrée de Paxil et de Cayalà, berceau de la civilisation. Ses habitants.

L'origine des nations civilisées de l'Amérique, comme celle des peuples de l'ancien continent, est essentiellement unie aux traditions mythologiques qui enveloppent leur berceau. Mais sous ces voiles poétiques se dérobent les principes religieux des premiers âges et le chaos d'une existence antérieure aux temps historiques et à la formation des sociétés. Malgré la ressemblance relative qui existe entre tant de traditions différentes, chacune cependant a son caractère propre, suivant la diversité des climats où elle a pris naissance ou le génie des hommes à qui elle doit son existence. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans l'examen

approfondi des fables religieuses du Mexique et de l'Amérique-Centrale, ni d'exposer les théories variées de leurs dieux ou des cultes dont ils furent l'objet. Les dieux eux-mêmes ou les héros divinisés étant toujours le point de départ d'un peuple ou d'une tribu, nous les montrerons à mesure qu'ils se présenteront dans l'histoire, sans rien leur ôter du rôle que les indigènes leur assignent dans leurs traditions; nous déroulerons avec eux les systèmes cosmogoniques dont ces personnages font partie, nous en recueillerons soigneusement les débris partout où nous les rencontrerons, ces cosmogonies, comme on le sait fort bien, servant de base aux institutions nationales des peuples anciens. Nous nous bornerons généralement à les reproduire sans autres commentaires que ce qui sera nécessaire pour en éclaircir les points obscurs, et à raconter avec simplicité tout ce qui sera de nature à intéresser le lecteur, sans entrer dans des discussions superflues sur les analogies qu'elles peuvent présenter avec celles des autres peuples du monde.

La civilisation primitive de l'Amérique septentrionale paraît avoir étendu ses bienfaits, dans les premiers temps de son existence, aux diverses contrées connues aujourd'hui sous le nom d'états de Tabasco, de Chiapas, d'Oaxaca et d'Yucatan, ainsi qu'aux républiques actuelles de Guatémala, de San-Salvador et de Honduras. La multitude et la variété des ruines qu'on rencontre dans ces diverses contrées, jointes à l'étude des traditions qui se rattachent à leur passé, ont inspiré la pensée d'y chercher les premières traces de ces antiques nations qui rivalisaient, par leur culture et leur politesse, avec les royaumes de l'ancienne Asie. Non loin des rivages de l'océan Pacifique, s'élèvent brusquement les hautes montagnes de la chaîne des Cordillières qui, de l'est à l'ouest, s'étendent sans interruption dans toute l'Amérique-Centrale (1), ainsi que dans le reste des deux Amériques. De cette

(1) Au moins jusque vers les bords du lac de Nicaragua, où elles s'abaissent sensiblement.

ligne superbe se détachent, de distance en distance, des chaînons à angle droit qui coupent la plaine et quelquefois courent jusqu'à la mer.

De nombreux plateaux, semblables à des terrasses naturelles, s'échelonnent les uns au-dessus des autres sur la croupe de ces montagnes, à différents degrés de hauteur ; plusieurs sont d'une étendue considérable et, généralement, d'une fertilité et d'une aménité qui invitent l'homme à y séjourner et à leur donner ses labeurs. Semblables à la plaine de Damas, ils se présentent, d'ordinaire environnés de collines ou de montagnes plus élevées. C'est ce qui constitue le caractère particulier de presque toutes ces contrées. Mais il n'y a peut-être aucune région du globe qui offre sur une surface égale en étendue une si grande variété de niveaux : nulle autre, par conséquent, ne possède une si grande variété de climats, en aucune on ne trouve autant de facilité pour l'acclimatation des produits végétaux de toute espèce et pour celle de l'homme, à quelque nature qu'il appartienne, soit qu'il ait reçu le jour sous le soleil ardent de l'Afrique ou dans les vallées glacées de la Suisse ou des Pyrénées. Les plus hautes cimes de la Cordillière guatémalienne (1) sont des volcans, dont plus de trente sont encore aujourd'hui, dit-on, en pleine activité. Les traces de leurs bouleversements sont partout visibles, dans les énormes fissures des rochers et dans des ravins immenses qui semblent taillés comme par l'épée de Roland, à des profondeurs incommensurables (2).

Des sommets de cette chaîne volcanique descendent une multitude de rivières et des torrents : de leurs eaux, réunies dans les vallées inférieures, se forment des lacs aux aspects imposants, aux contours pleins de hardiesse : ou bien, s'élançant de précipice en précipice, on les voit chercher leur cours à travers les rochers et

(1) Les plus hauts sommets des montagnes de l'Amérique-Centrale mesurent de 12 à 15,000 pieds d'élévation.

(2) Nous en avons vu dans le chemin de Guatémala à Rabinal, dans la Véra-Paz, qui mesurent plus de 2,000 pieds de profondeur.

se presser vers la plaine, où elles roulent avec majesté à l'ombre des forêts vers l'un ou l'autre des deux océans qui bornent l'Amérique. A l'exception du Lempa (1), la mer Pacifique ne reçoit dans toute l'étendue de l'Amérique-Centrale aucun fleuve qui mérite ce nom. De l'autre côté, au contraire, où les montagnes sont plus éloignées des côtes, la contrée est arrosée par un grand nombre de belles rivières.

La partie septentrionale du Honduras, les régions centrales du Péten et du Lacandon, au nord de Guatémala, et les provinces de Chiapas et de Tabasco, présentent les plus grands cours d'eau que l'on puisse voir entre le Mexique proprement dit et l'isthme de Panama. Ces contrées, les plus riches et les plus fertiles de l'Amérique septentrionale, furent probablement les premières enfantées à la civilisation.

Au rapport des antiques traditions tzendales (2), les bords du Tabasco et de l'Uzumacinta auraient été témoins, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, des merveilles opérées par Votan, le plus ancien des législateurs américains. Ces deux grands fleuves apportent au golfe du Mexique le tribut de leurs eaux. Le premier, descendant des hauteurs glacées des Cuchumatanes (3), baigne les frontières occidentales du Guatémala et traverse ensuite les états de Chiapas et de Tabasco ; sur son passage, il reçoit une multitude de rivières et, avant de se jeter dans la mer, unit ses

(1) Les notes que nous avons reçues de M. le colonel Hoyos, ministre des relations du gouvernement de Salvador, en 1855, prouvent qu'avec fort peu de travaux le rio Lempa serait navigable fort loin de son embouchure. Ce fleuve, rapide et profond, prend sa source dans les montagnes voisines d'Esquipulas, au nord-est de Guatémala, et à l'endroit où nous l'avons traversé, à plus de 15 lieues de son embouchure, il avait une largeur, dans la saison sèche, de 140 mètres environ.

(2) Ramon de Ordoñez y Aguiar, Hist. del cielo y de la tierra, etc., MS. Nous n'avons pu nous assurer sur quels fondements Ordoñez s'appuie pour assigner une si haute antiquité à Votan.

(3) Cuchumatan est l'ancien nom qu'on donnait aux montagnes qui forment la croupe occidentale des Cordillières, appelées « los Altos de Guatémala ».

bouches à celles de l'Uzumacinta. Celui-ci naît à l'autre revers des Cuchumatanes (1) ; ses sources, auxquelles aucun Européen ne s'est encore abreuvé, se dérobent entre les cimes neigeuses du Moïnal et du Nimxor qui touchent le ciel (2). Il s'élance au travers des escarpements de Xoyabah et dé Carchah (3), admettant dans son cours plusieurs grandes rivières que l'on pourrait nommer des fleuves : tels sont le rio Passion (4), le San-Pedro, le Catasahà avec ses affluents, qui baigne les palais de Palenqué. L'Uzumacinta, ainsi que le Tabasco, est rapide jusqu'au moment d'arriver dans la plaine ; il roule ses ondes tantôt entre deux murailles de rochers volcaniques, semblables à de gigantesques fortifications naturelles, tantôt dans une étroite et profonde vallée, ombragée de forêts séculaires, sous lesquelles se dérobent les débris des cités bâties par les populations aujour-

(1) Jusqu'à son union avec le rio Passion, l'Uzumacinta reçoit tour à tour les noms divers de Rio de Sacapulas, Rio-Grande, Rio-Negro, Lacandon ou Chixoy : celui-ci est son vrai nom indien dans la langue du Quiché. Ses deux premières têtes sortent, l'une au nord, l'autre au sud de Sacapulas, et s'unissent non loin de cette ville : le fleuve, déjà fort, sépare, en coulant vers l'est, les deux portions principales de l'ancien royaume du Quiché, se courbe considérablement pour rouler au nord, à 6 lieues au nord-ouest de Rabinal, où il reçoit plusieurs affluents considérables, forme un demi-cercle à 15 lieues environ dans le nord de la Véra-Paz, s'unit au rio Passion, à 12 ou 15 lieues au-dessus de Coban, et coule ensuite, avec divers détours, vers le lac de Terminos, sous le nom d'Uzumacinta.

(2) Ces noms appartiennent à l'histoire ancienne de ces contrées ; on ne les trouve que dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan et dans le MS. Quiché de Chichicastenango, conservé par Ximenes.

(3) Carchah, actuellement San-Pedro Carcha, grande peuplade indienne à 2 lieues Est de Coban, dans la Véra-Paz, sur une des branches du Polochic. Les montagnes qui s'élèvent au nord de cette localité, entre lesquelles coule le rio Passion, sont tellement bouleversées, qu'on n'y peut même pas voyager à cheval. C'est un chaos de bois, de montagnes et de rochers qui forme un ensemble incompréhensible pour celui qui ne l'a pas vu de ses yeux.

(4) Suivant plusieurs géographes, c'est le rio Passion qui serait le tronc principal de l'Uzumacinta : il sort des montagnes du Péten, traverse en partie les régions sauvages du Mopan, et coule longtemps navigable avant de s'unir à l'autre.

d'hui perdues du continent occidental. Quelques-unes ont conservé un nom, transmis par la tradition des Lacandons (1), qui habitent entre les rives orientales de l'Uzumacinta et le San-Pedro, aux Espagnols, à l'époque où ces conquérants cherchaient, il y a un siècle et demi, à pénétrer dans ces régions inconnues à la recherche du Péten-Itza (2).

Des traditions, répétées jusqu'aujourd'hui aux voyageurs qui, de Guatémala, passent par les Cuchumatanes, à visiter les ruines de Palenqué, disent qu'il existe encore parmi les Lacandons de vastes plateaux situés entre les bords de l'Uzumacinta et les régions de la haute Véra-Paz, des villes populeuses, derniers refuges des Indiens civilisés de l'Amérique-Centrale, conservant leur religion et leurs coutumes antiques ; on ajoute que la mort serait le prix de l'Européen assez téméraire pour tenter de pénétrer le mystère qui les environne. C'est de ces cités inconnues que descendaient, dit-on (3), les Indiens qui de temps en temps apparaissaient autrefois, aux marchés de Chiapas et de Tabasco, où ils allaient faire l'échange de leurs produits, et qui disparaissaient ensuite, sans que les mêmes se représentassent jamais aux mêmes endroits (4). Le fleuve Uzumacinta, avec ses affluents, était leur grand chemin ordinaire, comme au temps où leurs ancêtres étaient les possesseurs incontestés de l'Amérique, et comme il l'est encore aujourd'hui pour les Indiens de la haute Véra-Paz.

Une fois descendu des hautes régions où il a ses sources, le

(1) Villagutierre, Historia de la Conquista de el Itza, etc. Madrid, 1701.

(2) Id., ibid.

(3) Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, MS.

(4) On a fait de grands frais d'imagination pour prouver l'existence de ces antiques cités, que nous considérons comme une chose fort problématique. Nous avons vécu fort près de tous ces lieux, et nous savons que des Indiens lacandons continuent plus ou moins à trafiquer avec les populations chrétiennes du voisinage ; mais ces Indiens sont, à peu de chose près, des sauvages. Qu'il y ait des villages, que leurs habitants aient conservé des usages, des coutumes, c'est possible ; mais un gouvernement organisé comme au temps de Montézuma, nous le nions.

cours de l'Uzumacinta devient plus paisible. L'ensemble des montagnes du Quiché s'avançant tout autour avec les Cuchumatanes enveloppe, comme en un immense amphithéâtre, les terres basses des états de Chiapas et de Tabasco. On dirait une grande muraille circulaire s'élevant en terrasses prodigieuses jusqu'à l'azur foncé du ciel. Au centre de l'amphithéâtre, une brèche profonde semble avoir été pratiquée par la main des géants. C'est la séparation que la nature a mise entre les états de Chiapas et la Véra-Paz. L'Uzumacinta s'y précipite écumant des régions tempérées dans les plaines de terre chaude et mêle alors ses eaux à celles du rio Passion. Le Catasahà et le Tulihà sont les seules grandes rivières qu'il reçoive ensuite avant d'unir ses nombreuses embouchures à celles du Tabasco; mais les ruisseaux qui lui apportent leur tribut sont innombrables (1).

En perdant son impétuosité, le fleuve continue néanmoins à rouler avec une certaine rapidité, mais il est calme et majestueux. Son cours ne présente aucun obstacle à la navigation pour des barques de 50 tonneaux. D'une largeur moyenne de 300 vares (2), et de 5 ou 6 de profondeur dans la saison sèche, il est certainement le plus beau des fleuves de cette contrée. Aujourd'hui, huit villages, Xonuta-el-Grande, Monte-Cristo, Balancan, Santa-Ana, Multé, Kanzari, Uzumacinta et Tenociqué, comprenant ensemble une population de trois à quatre mille âmes, sont tout ce qui reste des nombreuses cités qu'enrichissaient autrefois ses rives (3).

De magnifiques forêts, d'une variété admirable de bois et de feuillages, aussi vigoureuses qu'au jour qui vit débarquer les premiers civilisateurs, ont repris la place que ceux-ci leur avaient enlevée, et depuis des siècles baignent de nouveau leurs ombrages dans ses ondes rapides. A peu de distance derrière ces

(1) Panorama de Mexico, art. El Rio Uzumacinta, et art. Las Inundaciones de Tabasco, par Z. y Z., dans le Museo Mexicano, tom. II, 1843.
(2) La vare vaut 3 pieds anglais.
(3) Panorama de Mexico, etc.

forêts, de luxuriantes savanes étalent toutes les beautés de la flore tropicale, et vont se perdre, d'un côté, dans l'état d'Yucatan, de l'autre dans celui de Chiapas. Ces plaines, peu exposées aux inondations périodiques qui commencent en juin, sont entrecoupées d'une multitude de ruisseaux où vont s'abreuver également et le pasteur et son troupeau. Dans les parages les plus bas se trouvent les *tintales*, ou plantations naturelles de bois de teinture ou de campêche, le trésor inépuisable de ces provinces, car il se produit seul et sans aucun secours des bras de l'homme. Ces bois, qui couvrent un territoire considérable, sont chargés, chaque année, sur des milliers de barques étrangères qui viennent les chercher sur les bords du fleuve ; ils y sont amenés en aval des ruisseaux ou des canaux creusés par les indigènes, pour être transportés dans les contrées lointaines (1).

Mais en remontant le fleuve vers les localités plus élevées, ses rives se couvrent abondamment de bois bien plus précieux : l'acajou se montre partout; des cèdres d'une dimension colossale, le zapote, le mamey, le bois du Brésil, sans en compter une foule d'autres, entremêlent leur feuillage. Ils ombragent les plantes médicinales que le sol produit à l'infini, offrant, par les incisions pratiquées dans leurs troncs monstrueux, des résines aromatiques de toute espèce, formant enfin un ensemble admirable des productions végétales communes aux tropiques.

Ainsi que la Basse-Égypte, la plus grande partie du territoire renfermé entre le pied des montagnes et les embouchures du Tabasco et de l'Uzumacinta jusqu'à la mer est de formation comparativement récente. Ce sont évidemment des terres d'alluvion apportées par cette infinité de cours d'eau qui descendent des monts, et dont l'action est assez remarquable pour que l'élévation graduelle et continue du sol devienne visible dans l'espace de deux ou trois générations. Ces terrains, d'ailleurs, sont si bas, qu'ils s'élèvent à

(1) Panorama de Mexico, etc.

peine au-dessus du niveau de la mer ; ce n'est qu'en arrivant à huit ou dix lieues dans l'intérieur qu'ils commencent à monter insensiblement jusqu'au pied des montagnes, où leur hauteur est même encore fort peu sensible (1).

On conçoit que, dans cette condition, les inondations soient considérables : aussi ont-elles lieu dans toutes les directions, surtout sur le territoire de Tabasco, depuis la mi-juin jusqu'à la fin d'octobre. Mais le débordement des rivières, ailleurs si redoutable, est, au contraire, malgré le manque d'élévation du sol, essentiellement bienfaisant dans l'état de Tabasco, et l'on y attend régulièrement l'inondation avec un aussi grand désir qu'en Égypte, mais avec moins d'inquiétude, quant à ses résultats. En effet, que les crues aient ou n'aient pas lieu dans les rivières qui arrosent l'état de Tabasco, on n'en a pas moins l'assurance de faire les récoltes ordinaires, grâce à la bonté particulière de son terroir. En quelques mois de l'année, d'ailleurs, qu'on veuille ensemencer les céréales de première nécessité, on en obtiendra toujours des résultats plus ou moins avantageux. Dans la Basse-Égypte, au contraire, les récoltes n'ont lieu qu'après l'inondation du Nil, les pluies étant fort rares dans cette région.

Outre le bienfait que l'on obtient de l'accroissement et de l'amélioration progressive du terrain, causés par les dépôts successifs amenés par les eaux, il en est d'autres chaque jour plus sentis et non moins importants pour les habitants des deux états de Tabasco et de Chiapas. Au temps de l'inondation, le commerce intérieur acquiert un mouvement et une activité extraordinaires. La contrée tout entière se convertit en un grand lac, où les villes et les villages demeurent suspendus au-dessus des eaux, ainsi que les cimes des forêts. Toute communication par voie de terre s'arrête dans cette saison : des milliers de barques et de canots

(1) Panorama de Mexico, art. El Rio Uzumacinta, etc.

sillonnent la plaine humide, transportant les denrées, avec une facilité inconnue aux autres régions de l'Amérique, d'une bourgade ou d'une ville à l'autre. Les bois de teinture se groupent en énormes radeaux pour se rendre à la mer. Les plantations de cacao reçoivent un arrosement salutaire, et si quelques pieds sont exposés à se refroidir, suivant l'expression du pays, c'est-à-dire à prendre trop d'humidité, le plus grand nombre, au contraire, en tire les plus grands avantages (1).

Au commencement d'octobre, l'inondation atteint ordinairement sa plus grande hauteur. On a de la peine à reconnaître le cours des rivières du reste de la campagne. Mais, si cette saison est si pleine d'utilité et d'agréments pour l'homme, elle est toute de périls et d'angoisse pour les animaux des champs et surtout pour les bêtes fauves. Celles-ci fuient devant les eaux qui envahissent leurs tanières, cherchant un abri dans les localités élevées, où bientôt elles ne tardent pas à se trouver à la merci des chasseurs qui parcourent, en bateau, les forêts à la poursuite du gibier. Rarement les inondations offrent du danger à l'homme : accoutumé à le prévenir par de longs siècles d'expérience, il prend les mesures nécessaires pour passer la saison des pluies et en retirer les avantages qu'elle procure. Les villes deviennent alors d'immenses champs de foire, où arrivent les productions des contrées voisines et étrangères. C'est une saison de plaisirs et de fêtes champêtres ; les familles et les amis en profitent pour se visiter en canots et se promener d'une maison à l'autre sous les berceaux naturels formés par les forêts au-dessus des eaux. Les jardins placés sur les hauteurs paraissent surnager comme autant d'îles flottantes où les fleurs se confondent avec les fruits ; c'est un véritable paradis qu'anime encore la présence de mille oiseaux aux couleurs étincelantes.

(1) Panorama de Mexico, art. El Rio Uzumacinta, et art. Las Inundaciones de Tabasco, etc.

Si l'état de Tabasco est un lieu de délices pour ses habitants, il faut convenir cependant qu'il n'est pas toujours sans danger pour les étrangers qui y viennent pour la première fois. La saison des pluies et des chaleurs est celle des fièvres intermittentes et des mosquites dévorants, surtout au bord des lagunes. Mais ces inconvénients disparaissent dès que l'on commence à s'approcher des montagnes; le Chiapas présente, sous ce rapport, des avantages incontestables sur le département limitrophe (1). C'est sans doute ce qu'avait compris le fondateur de Palenqué, lorsqu'il s'était déterminé à établir le siége de son empire aux lieux où l'on admire aujourd'hui ses ruines. Cette ville, la première qui ait été bâtie, dit-on (2), sur le sol de l'Amérique septentrionale, s'élevait sur la pente des collines, à l'entrée des monts escarpés de Tumbala qui, dans des circonstances graves et imprévues, pouvaient offrir une retraite plus sûre (3). A cette époque, la plaine adjacente, coupée aujourd'hui par tant de ruisseaux et de canaux naturels, formait un lac d'une étendue considérable, débouchant dans la mer avec les branches de l'Uzumacinta, tel qu'on le voit encore chaque année, lors de la crue des eaux (4).

Suivant les traditions recueillies parmi les Tzendales (5), c'est dans ces lieux, que nous venons de décrire avec quelques détails, que serait apparu Votan, accompagné de ceux que la Providence destinait à être sous sa conduite, les fondateurs de la civilisation américaine (6). « Votan, est-il dit (7), est le premier homme que

(1) Panorama de Mexico, art. Las Inundaciones de Tabasco, etc,

(2) Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, etc., MS. et un autre MS. inédit en forme de Mémoire sur Palenqué, par le même auteur.

(3) Antiquités Mexicaines, IIIe expédition du capitaine Dupaix.

(4) Antonio Del Rio, Rapport sur les ruines de Palenqué, adressé au roi d'Espagne (Description of the ruins of an ancient city, etc. London, 1821).

(5) Nuñez de la Vega, Constituciones diœcesanas del Obispado de Chiappas, etc., in Præamb. Roma, 1701.—Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, etc., MS.

(6) Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, etc., MS,

(7) Nuñez de la Vega, Constituciones diœces., etc.

Dieu envoya diviser et partager ces terres » de l'Amérique. Ce partage annonce ou une conquête ou une colonisation ; mais c'est probablement sous ces deux points de vue qu'il faut l'envisager, la division du sol étant une des premières conditions de la propriété et, par conséquent, de la civilisation. Votan ne venait donc pas pour peupler le continent américain (1). La main providentielle, qui avait dispersé sur la surface du globe les races issues des enfants de Noé, qui avait répandu, avec les graines des productions végétales de l'archipel des Indes, les Malais dans toutes les îles de l'océan Pacifique, avait pourvu, par des moyens analogues, à la population primitive de ce continent inter-océanique. On ne saurait dire à quel degré de barbarie cette population était descendue antérieurement à l'arrivée de Votan. Ce qui paraît certain, c'est que, dans une portion considérable des contrées qui s'étendent entre l'isthme de Panama et les territoires de la Californie, les hommes vivaient dans une condition analogue à celle des tribus sauvages du nord. Les cavernes naturelles ou des huttes grossières de branchages abritaient leurs corps nus, et ils n'avaient pour vêtement que les dépouilles des bêtes fauves tuées à la chasse. Ils vivaient des fruits que la terre produisait spontanément, des racines qu'ils arrachaient au sol, et mangeaient la chair crue des animaux (2).

Il est douteux cependant que toutes les tribus américaines fussent tombées à cet état de dégradation. Des débris d'une proportion colossale, analogues aux édifices cyclopéens qu'on trouve dans plusieurs parties du monde ancien, se rencontrent çà et là dans le continent occidental. Ce sont des masses de pierres brutes

(1) Ainsi que l'ont prétendu quelques écrivains qui, n'ayant pas connu le texte de Nuñez de la Vega, suivirent, sans beaucoup d'attention, ce que dit Clavigero, Hist. Antig. de Mexico, trad. de Mora, tom. I, Dissertation sur l'origine de la popul. américaine.

(2) Torquemada, Monarquia Indiana, lib. I, cap. 15, 20. Codex Chimalpopoca, Histoire chronologique des rois de Culhuacan et Mexico, MS. en langue nahuatl de la coll. de Boturini.

d'une grandeur prodigieuse, irrégulièrement placées sans ciment, les unes au-dessus des autres, mais jointes de manière à former un ensemble de murs gigantesques. Aucun souvenir, aucune tradition ne rappelle aujourd'hui à quels peuples ces monuments doivent leur existence (1); on ne peut toutefois les attribuer qu'à une race guerrière, supérieure aux populations sauvages que l'on dit avoir été attirées à la civilisation par Votan. Peut-être cette race était-elle contemporaine de ce législateur, par qui elle aurait été conquise ou refoulée dans l'intérieur des montagnes où nous avons contemplé ces restes imposants de leur puissance (2).

Les difficultés qui enveloppent l'histoire de Votan ne permettent pas de faire connaître d'une manière satisfaisante ce personnage mystérieux. On ne saurait, toutefois, refuser d'admettre la réalité de son existence; mais le double aspect sous lequel le présente la tradition fait douter quelquefois s'il n'y a pas eu plusieurs Votans (3), ou si ce nom célèbre n'a pas été attribué comme un titre de gloire à d'autres hommes venus après lui et dignes également de la reconnaissance publique. Adoré chez plusieurs nations sous le titre de Cœur du Peuple (4), ou de Cœur du Royaume (5), Votan apparaît, tantôt comme une création mythique, élevée au-dessus de l'humanité, à laquelle les peuples primitifs croyaient, dans leurs spéculations religieuses, ainsi qu'à un

(1) Si la mémoire ne nous fait point défaut, nous croyons avoir lu, dans les voyages de M. Alcide d'Orbigny au Pérou, qu'il vit, dans ces contrées, des monuments du même genre.

(2) Les débris cyclopéens que nous avons vus sont environ à huit lieues au nord de Guatémala, sur les hautes montagnes qui dominent les approches du Motagua, dans les terrains de la hacienda del Carrizal : ces débris occupent une étendue considérable.

(3) Ordoñez le dit positivement.

(4) Nuñez de la Vega, Constit. diœces., in Præamb.

(5) Burgoa, Descripcion geogr., Hist. de la provincia de Guaxaca, etc. Part. II, cap. 72. — Sahagun, Hist. de las cosas de la Nueva-España, etc. lib. IV, cap. 3.

intermédiaire nécessaire entre l'homme et la Divinité, et comme au représentant de sa sagesse et de sa puissance ; tantôt comme un prince et un législateur qui vient arracher à la barbarie les tribus sauvages de l'Amérique, et les instruire des lois, de la religion, du gouvernement, de l'agriculture et des arts.

L'analogie que l'on trouve dans les traditions tzendales, quichées et mexicaines, entre les personnages présentés sous les noms divers de Votan, de Gucumatz, de Cukulcan et de Quetzalcohuatl (1), nous ferait croire que, à l'origine de l'histoire, un seul aurait réuni cette diversité d'appellations. La comparaison de toutes ces traditions nous décide, toutefois, à en admettre deux, Votan et Quetzalcohuatl, les noms de Gucumatz et de Cukulcan ayant identiquement la même signification que ce dernier. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut d'eux, héros, prêtres, législateurs ou guerriers, que l'Amérique-Centrale reçut les éléments de cette civilisation que leurs successeurs portèrent depuis à un si haut degré. La connaissance d'un Dieu, créateur et maître unique du ciel et de la terre, paraît avoir été un des premiers dogmes inculqués aux populations qu'ils conquirent (2) ; mais, dans les traditions arrivées jusqu'à nous, le nom du législateur est souvent mêlé avec celui de la divinité, et, sous les voiles symboliques dont s'enveloppe l'histoire primitive, celui qui enfanta les Américains à une vie nouvelle, en les tirant de l'état sauvage, est, à dessein, identifié avec le père de la création universelle.

De l'aveu des écrivains qui se sont occupés de l'histoire des

(1) *Guc* ou *cuc*, dans la langue quichée, est le même oiseau que les Mexicains appellent *quetzal*. *Cumatz* signifie serpent, ainsi que le mot mexicain *cohuatl*. Dans la langue maya d'Yucatan, on retrouve également le même sens dans le mot *cukulcan ;* tous les trois signifiant un serpent emplumé ou couvert de plumes, ou bien un serpent orné des plumes du quetzal.

(2) Nous disons conquérir, dans le temps des conquêtes spirituelles faites depuis par les religieux chrétiens; nous pensons bien, toutefois, que la persuasion seule n'aura pas suffi pour amener les peuples sous les lois de Votan, et que les armes et la force auront dû y prendre part.

anciennes nations américaines, il n'en était aucune, à l'époque où les Espagnols mirent le pied sur le sol du continent occidental, qui ne reconnût l'existence d'une divinité suprême, arbitre de l'univers. Dans la confusion des idées religieuses, résultat inévitable de l'ignorance et de la superstition, la notion d'un être unique, immatériel, d'un pouvoir invisible, avait survécu au naufrage des pures croyances primitives. Sous le nom de « Tloque-Nahuaque », les Mexicains adoraient Celui qui est la cause première de toutes choses, qui les conserve et les soutient par sa providence, l'appelant encore, pour cette raison, « Ipalnemoaloni » ; Celui en qui et par qui nous sommes et nous vivons (1). C'était le même que « Hunab-Ku », seul saint, adoré dans la péninsule yucatèque, et que « Hurakan », la voix qui crie, le cœur du ciel, chez les nations quiché-guatémaliennes de l'Amérique-Centrale (2) ; le même enfin que « Teotl », Dieu, ainsi qu'on le voit nommé dans les livres tzendales et mexicains (3).

Ce Dieu « de toute pureté », ainsi qu'il est appelé dans une prière mexicaine (4), était, toutefois, trop élevé pour les pensées du vulgaire. On reconnaissait son existence, les sages l'invoquaient; mais il n'avait ni temples, ni autels, peut-être parce qu'on ne savait comment le représenter, et ce ne fut que dans les derniers temps de la monarchie aztèque que Nezahualcoyotl, roi de Tetzcuco, lui dédia un « teocalli » (5), sans statues, élevé sur neuf rangs de terrasses, sous l'invocation du « Dieu inconnu (6) ».

C'est à ce « Dieu des dieux » que les nations indiennes attri-

(1) Molina, Vocabulario en lengua Mexicana y Castellana, Mexico, 1571. — Veytia, Historia Antigua de Mexico, Mexico, 1836, tom. I, cap. 1.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Ordoñez, Manuscrit en forme de Mémoire sur Palenqué.

(4) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. IV, cap. 5.

(5) *Teocalli*, composé de *teo*, Dieu ou divin, et *calli*, maison ; c'est-à-dire Maison divine, titre que les Mexicains donnaient à leurs temples.

(6) Ixtlilxochitl, Histoire des Chichimèques, tom. I, chap. 38.

buaient la création de l'univers. Les histoires quichées, conservées par le père Ximenes (1), en ont gardé le souvenir et le rappellent en des termes qui ne seraient pas indignes des poëtes et des historiens de l'ancien monde. Mais dans ces souvenirs, altérés par la superstition, le Créateur n'est presque jamais seul. Chose remarquable, au contraire, il est souvent représenté comme une triade, à laquelle s'adjoignent plusieurs dieux inférieurs, qui ne sont, en réalité, que les premiers héros divinisés et les législateurs primitifs de la terre américaine. Ainsi que nous le disions plus haut, le récit de l'œuvre de la création paraît avoir été mêlé à dessein, quoiqu'à une date fort reculée, à l'histoire des premières périodes de la civilisation. Dans l'obscurité mystérieuse des textes quiché et mexicain, on entrevoit la main des prêtres des temps anciens abaissant le voile du symbolisme sur les origines sacrées dont ils dérivaient leur puissance.

Au commencement, la divinité n'est pas encore nommée d'une manière directe; elle apparaît dans ses œuvres, et surtout dans la formation de l'univers, dont la description a réellement de quoi étonner. « Quand tout ce qui devait se créer au ciel et sur la terre fut achevé, dit la tradition sacrée des Quichés (2), le ciel étant formé, ses angles mesurés et alignés, ses limites étant posées, ses lignes et parallèles mis à leur place dans le ciel et sur

(1) Le père Francisco Ximenes, ancien provincial des Dominicains de la province de San Vicente de Chiapas et de Guatémala, avait laissé dans la bibliothèque du couvent de son ordre, dans cette dernière ville, de nombreux monuments de son érudition. Celui des ouvrages dont il est ici question, est la traduction d'un MS. en langue quichée, en regard du texte original, auquel il donna le titre suivant : « Empiezan las historias de los Indios de esta provincia de Guatemala, traducido de la lengua quiche én la castellana, para mas comodidad de los ministros del santo Evangelio. » Il le découvrit au village de Santo Tomas Chuila, alias Chichicastenango, et c'est sous le titre de *Manuscrit Quiché de Chichicastenango*, que nous le désignerons dans le cours de cet ouvrage.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango. Ce paragraphe est traduit par nous littéralement du texte quiché.

la terre, le ciel se trouva créé et ciel il fut appelé par le créateur et par le formateur, par la mère et le père de la vie et de l'existence, par celui par qui tout agit et respire, le père et le conservateur de la paix des peuples, le père de ses vassaux, le maître de la pensée et de la sagesse, l'excellence de tout ce qu'il y a au ciel et sur la terre, dans les lacs et sur la mer. C'est ainsi qu'il se nommait lorsque tout était tranquille et calme, quand tout était paisible et silencieux, quand rien encore n'avait le mouvement dans le vide des cieux. »

Dans le préambule qui précède ces paroles, commencent à paraître les personnages qui partagent avec l'Être suprême les honneurs de la divinité et qui ordonnent sous sa direction l'ensemble de la création. Mais, dans cet arrangement, nous le répétons, les paroles du texte enveloppent presque toujours un double sens : la création et la vie, c'est la civilisation ; le silence et le calme de la nature avant l'existence des êtres animés, c'est le calme et la tranquillité de l'Océan où l'on croit entrevoir une voile cinglant vers une région inconnue; et le premier aspect des rivages de l'Amérique, avec ses hautes montagnes, ses grands fleuves et ses lacs, semble avoir été confondu avec la première apparition de la nature terrestre. L'homme se montre à son tour; il sort non des mains de la divinité, mais des créateurs inférieurs. Il est formé pour rendre hommage à ceux qui l'ont tiré de la boue; mais cette formation et cet hommage ont, dans le texte quiché, le double sens que nous donnons à ces paroles en français; c'est-à-dire qu'il reçoit les premiers éléments de la vie sociale, pour servir comme tributaire et alimenter ses maîtres divins (1).

(1) Des détails et une confusion analogues se trouvent également dans le MS. Cakchiquel, écrit par Don Francisco Ernandez Arana, prince des Ahpozotziles, de la race royale de Guatémala, et que j'ai traduit sous le titre de : *Mémorial de Tecpan-Atitlan*. On les trouve également dans le *Codex Chimalpopoca*, MS. en langue nahuatl ou mexicaine que j'ai trouvé à Mexico. La différence ne consiste que dans les noms qui se trouvent traduits dans chacune de ces langues; mais les faits sont identiquement les mêmes : ce qui prouve leur véracité et

Ceux-ci apparaissent d'abord avec le titre générique de créateurs et de formateurs, de générateurs et de pères. Mais « leurs noms, dit le texte Quiché (1), sont « Hunahpu Wuch », le Tireur de Sarbacane au Corbeau, « Hunahpu Utïu », le Tireur de Sarbacane au Renard, « Zaki Nima Tziz », le Grand-Blanc Piqueur d'Épines (2), « Tepeu Gucumatz », le Maître de la Montagne, Serpent aux Plumes vertes, le Cœur du Lac, le Cœur de la Mer, le Maître du Planisphère verdoyant, le Maître de la Surface azurée (3) : c'est ainsi qu'on les appelle et qu'on les désigne tous ensemble. Et ceux-là sont les aïeux et les anciens qui sont nommés « Xpi-Yacoc et Xmucané (4), les appuis et les protecteurs, appelés doublement aïeux et anciens, dans les histoires quichées, au temps où ils tinrent conseil sur tout ce qui devait se faire pour la création et la vie. »

L'ensemble de la narration, la ressemblance des noms et des faits avec ceux que nous trouvons consignés dans d'autres documents analogues au Manuscrit Quiché, les attributions de ces divers personnages, la désignation des lieux où ils se trouvèrent, tout concourt à prouver qu'on peut les ranger au nombre des premiers législateurs de l'Amérique. D'où venaient-ils, quels climats les avaient vus naître ? L'auteur anonyme du Manuscrit Quiché répond ainsi à cette question : Nous n'avons plus le « Livre du Conseil », où l'on pouvait voir clairement que l'on était venu de l'autre côté de la mer, du lieu qu'on appelle « Camuhibal », c'est-

leur antiquité, tout à la fois, ainsi que la communauté d'origine des populations de Guatémala et du Mexique.

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Ce nom fait allusion à la coutume des Indiens du Mexique et de l'Amérique-Centrale, de se tirer du sang avec une épine d'aloès, pour l'offrir ensuite aux idoles.

(3) Tous ces titres paraissent ici comme les titres de Gucumatz plutôt que de ses compagnons.

(4) Nous n'avons pu, jusqu'à présent, trouver une étymologie satisfaisante de ces deux noms. Ces personnages ont le même rôle dans les histoires quichées que Cipactonal et Oxomoco dans les traditions mexicaines : il y a grande apparence que ce sont les mêmes.

à-dire où il fait de l'ombre (1). Cette indication est la seule précise que nous trouvions sur la patrie des premiers législateurs. On les voit arriver ; mais on ne sait d'où ils viennent : on dirait qu'ils sont sur les eaux d'où ils paraissent sortir mystérieusement semblables aux divinités des fables antiques de la Grèce ; ils abordent comme des êtres divins descendus du haut du ciel.

« Or c'est ici la première parole et le premier discours, continue le texte quiché. Il n'y avait ni hommes, ni animaux, ni oiseaux, ni poissons, ni écrevisses, ni bois, ni pierres ; ni fondrières, ni vallées, ni herbes, ni forêts ; il n'y avait que le ciel. L'image de la terre ne se montrait pas encore. Il n'y avait que la mer, de toutes parts environnée par le ciel : on ne voyait rien qui fît corps, rien qui allât d'un endroit à l'autre. Rien n'avait de mouvement et pas le moindre souffle n'agitait l'air. Rien ne se faisait voir debout : il n'y avait que l'eau tranquille et paisible, rien que la mer qui était calme. Au milieu de ce calme et de cette tranquillité, il n'y avait que le créateur et formateur, Tepeu-Gucumatz, dans l'obscurité de la nuit : il n'y avait que les pères et générateurs sur l'eau blanchissante, et ils étaient revêtus de vêtements azurés (2) d'où vient le nom de Gucumatz (3) à ces sages illustres, à ces grands maîtres de la science. Et c'est à cause d'eux

(1) Le français rend difficilement tout le sens quiché. Nous allons tâcher de le rendre en latin : « Jam non videndus est liber dominorum in quo videbatur clare transfretavisse ex altero littore maris, quod dicitur *obumbraculum*, ubi videndum quod dicitur *zak qazlem*. » Nous avons traduit ce passage à peu près mot pour mot. Quant aux deux mots soulignés, ils signifient littéralement la vie blanche ou éclatante. Le sens indique à la fois les bonnes mœurs, les bonnes coutumes, une condition heureuse, la civilisation et aussi la création.

(2) Le mot *rax*, dans le quiché, et dans le cakchiquel, etc., signifie aussi bien vert que bleu.

(3) *Gucumatz*, littéralement serpent emplumé, et dans un sens plus étendu, serpent revêtu de couleurs brillantes, de vert ou d'azur. Les plumes du guc ou quetzal offrent également les deux teintes. C'est exactement la même chose que *quetzalcohuatl* dans la langue mexicaine.

que le ciel existe, et qu'existe également le Cœur du Ciel, et ceci est le nom de Dieu (1).

« Alors la parole vint à ceux de Tepeu Gucumatz dans les ténèbres de la nuit : elle parla à Tepeu Gucumatz et lui dit : « Qu'il était temps de se consulter, de s'entendre, de se réunir et de tenir conseil entre eux, d'unir leur parole et leur sagesse, pour éclairer la voie et se guider mutuellement. » Alors ils virent paraître les hommes (2) : ils distinguèrent ce qui était formé, ce qui existait, les bois, les lianes, tout ce qui avait reçu la vie et l'existence dans l'obscurité de la nuit, des mains du Créateur des cieux. Et le nom de celui-ci est Une voix qui mugit, Hurakan; la Voix du Tonnerre, c'est le premier; le second, c'est l'Éclair; la Foudre, c'est le troisième (3). Et ces trois sont du Cœur du Ciel; ils descendirent auprès de Tepeu Gucumatz, au moment où il considérait l'œuvre de la création, et comment se feraient les semailles, lorsque le jour serait venu (4), et qui seraient les ser-

(1) Dans la langue quichée, *qabowil* est donné pour le mot Dieu. Les missionnaires espagnols le traduisirent presque tous par le mot idole. Ximenes est le seul qui le traduise quelquefois par le nom de Dieu. La preuve la plus complète que c'est là son vrai sens, c'est que dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan, les princes cakchiquels de Guatémala, s'adressant à Alvarado qu'ils prenaient pour un dieu dans les commencements, ou qu'ils voulaient peut-être flatter par ce titre, lui disaient : « At Qabowil, ô Dieu » ! O sacrilége et cruel Espagnol qui se laissait ainsi déifier ! Le Cakchiquel dit *qabowil* au lieu de *qabawil*, qui est de la langue quichée.

(2) Alors ils virent paraître les hommes, sans doute sur le rivage, qui se rendait de plus en plus visible, à mesure que leurs navires s'en approchaient.

(3) *Cakulha*, qui signifie la foudre dans les anciennes langues du Quiché, est composé de trois monosyllabes, *cuk* ou *gag*, qui est le feu, *ul*, qui est le verbe venir, et *ha*, l'eau, c'est-à-dire que *cakulha* signifie littéralement le feu qui vient de l'eau. Pour l'éclair, il y a plusieurs expressions; celle qui se trouve ici, *chipi cakulha*, veut dire petite foudre, et la foudre, telle que nous l'entendons, s'exprime par *raxa cakulha*, la foudre rapide. *Rax* ou *raxa* signifie vert, azur, etc. Mais, dans un sens figuré, il veut dire aussi rapide, subit. C'est ainsi que l'on dit *rax camic*, mort subite.

(4) Le jour, la blancheur, l'aube, et dans un sens figuré très-commun ici, « la civilisation. »

viteurs et les soutiens (1). « Sachez que cette eau va se retirer et faire place à la terre qui va exister et se mettre partout. Il y aura des semailles à faire, il y aura de la lumière au ciel et sur la terre; mais il n'y a pas encore d'être travaillé et formé par nous, qui nous respecte et nous honore. » Ils dirent, et la terre aussitôt exista à cause d'eux. Et, véritablement, c'était l'existence avec la terre qui existait. « Terre », dirent-ils, et aussitôt la terre exista; semblable à un nuage et à un brouillard était son être, et semblables à des homards, étendus sur l'eau et que l'on va pêcher, parurent aussitôt les montagnes, les grandes montagnes qui se firent (2). Ils les firent par leur art mystérieux et dans un instant on aperçut les montagnes et les plaines, et l'on vit apparaître les cyprès et les pins (3). Ainsi Gucumatz fut rempli de joie : « Bénie soit ta venue, ô Cœur du Ciel! dit-il, ô toi, Hurakan, ô Éclair, ô Foudre! Notre œuvre et notre travail atteindront leur fin. » Et d'abord exista la terre, et les montagnes et les vallées : les ruisseaux se divisèrent, en serpentant au pied des monts, entre les hauteurs, les eaux demeurèrent en leurs limites, tandis que les hautes Cordillières se découvraient (4). »

Le lecteur, en parcourant ces lignes, a remarqué, comme nous, cette duplicité d'action qui confond dans un même récit l'histoire d'une création primitive et celle de l'arrivée des premiers législateurs en Amérique. L'apparition des animaux des champs, des bêtes fauves et des oiseaux porte le même caractère. Dans la création, ou plutôt dans la formation de l'homme il y a quelque différence, et le récit s'éloigne davantage des traditions génésiaques, ainsi que nous le ferons voir tout à l'heure. L'épi-

(1) C'est-à-dire les travailleurs, les prolétaires, ceux qui devaient chercher par leur travail à alimenter les dieux, les puissants.

(2) Ces montagnes ont véritablement la forme de gigantesques homards, et l'expression était bien choisie pour l'Amérique-Centrale.

(3) Les cyprès et les pins sont très-communs dans les montagnes de ces contrées.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

sode qui paraît faire allusion au déluge offre la même étrangeté ; mais, en comparant le récit du Manuscrit Quiché avec celui que nous trouvons dans le texte mexicain du Codex Chimalpopoca (1), le caractère double qu'il revêt devient plus distinct et plus marqué. On reconnaît, avec la dernière évidence, que la tradition d'un premier cataclysme est confondue avec celle d'une inondation plus récente, arrivée dans les mêmes lieux où se seraient arrêtés les premiers législateurs et qui les avait surpris au milieu de leurs tentatives, pour en civiliser les habitants.

« Les anciens savaient, dit le Codex (2), que c'était en l'an I. Tochtli (3), que s'étaient formés la terre et le ciel ; ils savaient que, lorsque le ciel et la terre s'étaient faits, quatre fois déjà l'homme avait été formé et que quatre fois la vie s'était manifestée (4). Ils savaient aussi, jour pour jour, les époques qui avaient passé : on ajoutait que de cendres Dieu l'avait formé et animé, et on disait que c'était Quetzalcohuatl qui avait perfectionné celui qui avait été fait et animé au septième jour Ehecatl (5). »

Avec ce texte devant les yeux, toute espèce de doute se dissipe : l'action est double ; mais on distingue parfaitement l'une et l'autre. C'est Dieu qui a créé l'homme ; il l'a tiré de la cendre et animé au septième jour Ehecatl ; mais c'est Quetzalcohuatl qui l'a per-

(1) Le Codex Chimalpopoca, MS. en langue nahuatl de la coll. de Boturini, se compose de trois parties principales : la première, intitulée, par ce voyageur, « Hist. Cronologica de los Reyes de Culhuacan y Mexico, etc. » La deuxième comprend quelques feuillets de notes sur les dieux mexicains ; la troisième, en langue nahuatl, comprend des légendes et des morceaux historiques, que nous avons intitulés « Histoire des soleils », ou époques astronomiques.

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol.

(3) Celle-ci est l'année mexicaine et toltèque ; elle fait connaître l'origine de cette légende sacrée.

(4) Ces mots font évidemment allusion aux quatre civilisations diverses ou aux quatre tentatives de civilisations dont nous parlerons plus loin.

(5) Rapprochement biblique, d'autant plus intéressant que le mot *Ehecatl*, qui est le septième et en même temps celui de la création de l'homme, veut dire souffle ou esprit, *spiraculum vitæ*, comme il signifie vent.

fectionné, qui a amené à la vie de la civilisation l'Américain barbare, après quatre civilisations différentes, en trois tentatives, suivant le texte quiché (1). Après l'apparition de la terre, après que les dieux qui accompagnent Gucumatz ont vu les montagnes et les forêts se peupler des animaux de toute espèce, ils procèdent aussitôt à la formation de l'homme ; mais deux fois elle faillit entre leurs mains. La première fois, ils l'avaient fait de terre glaise; mais il n'avait pas tardé à se détremper à la pluie (2) et à se rendre inutile : alors ils l'avaient détruit et s'étaient mis en devoir d'en confectionner un nouveau. Ne pouvant arriver seuls à le former, suivant leurs désirs, ils appellent à leur aide la puissance mystérieuse de Xpi-Yacoc et de Xmucané, les chefs de la magie. Ceux-ci tracent leurs lignes et leurs cercles, jettent le maïs et le tzi-té, en invoquant le soleil (3) et de leurs combinaisons réunies sort la décision que l'homme doit être fait de bois et la femme de « cibak » (4). Après cela reviennent, jusqu'à un certain point, des analogies avec les souvenirs génésiaques; mais il y a une confusion de faits et d'événements qui laisse une grande incertitude dans l'esprit.

« Dans la personne de l'homme de bois et de la femme de cibak, continue le texte quiché, les créateurs s'étaient promis de corriger les défauts de l'homme de terre glaise. Mais il en fut tout autrement de ce qu'ils avaient espéré. Il en résulta deux créatures passablement lourdes, n'ayant ni graisse, ni sang, ni humidité; deux corps disgracieux et peu dispos, d'une complexion pauvre et malingre, de mains arides, de pieds secs, de visages blêmes,

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. C'est également la même chose dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) Serait-ce une allusion au déluge universel ?

(3) Le tzité, ou bois de chien, est un arbre de l'Amérique-Centrale, dont les morceaux servent encore aujourd'hui, ainsi que les grains de maïs, à jeter les sorts dans ces contrées parmi les Indiens.

(4) *Cibak*, dans la langue quichée, est la moelle d'une espèce de glaïeul dont on fait des nattes.

de membres languissants et sans agilité : hommes de bois enfin, qui, à la vérité, parlaient, puisqu'ils avaient une langue, mais auxquels manquaient l'intelligence et la sagesse.

« Tels furent l'homme de bois et la femme de cibak, tels les enfants qu'ils engendrèrent et dont les descendants se multiplièrent tellement, qu'ils suffirent à peupler le monde. Mais les pères et les enfants, faute d'intelligence, ne se servaient pas de la langue qu'ils avaient reçue, pour louer le bienfait de leur création et ne songeaient jamais à lever les yeux pour glorifier Hurakan. Alors ils furent perdus dans une inondation. Il descendit du ciel une pluie de bitume et de résine (1). Un oiseau nommé Xecotcowach, leur arracha les yeux; un autre nommé Camalotz leur coupa la tête; un animal appelé Cotzbalam leur dévora les chairs et le Tecumbalam leur broya les os (2). Telle fut la fin de ces hommes ingrats; car ils avaient manqué de rendre grâces à leur mère et à leur père, à la face du Cœur du Ciel, qui a pour nom Hurakan. Et à cause d'eux la terre s'obscurcit et il plut jour et nuit. Et les hommes allaient et venaient hors d'eux-mêmes, comme frappés de folie: ils voulaient monter sur les toits et les maisons s'écroulaient; ils voulaient grimper sur les arbres et les arbres les secouaient loin d'eux. Et quand ils allaient pour se réfugier dans les grottes et les cavernes, aussitôt elles se fermaient. Ainsi furent leur châtiment et leur destruction. Mais les créateurs en conservèrent un petit nombre, en mémoire des hommes de bois qu'ils avaient faits : ce sont ces petits êtres que nous nommons des singes et qui habitent aujourd'hui les bois (3). »

(1) Le MS. Quiché donne en même temps deux événements rapportés séparément dans le Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils et Hist. Chronol.

(2) Ces noms sont ceux de divers animaux voraces et d'oiseaux de proie encore connus actuellement dans l'Amérique-Centrale.

(3) Le texte quiché fait allusion à une classe de singes fort petits de l'Amérique-Centrale, qu'on appelle *coy;* ils sont encore aujourd'hui l'objet de la superstition des Indiens, qui les regardent comme une espèce de petits hommes.

On reconnaît dans ce texte la même duplicité d'action que nous avons remarquée auparavant, quelque chose comme un souvenir confus des époques bibliques, mêlé à la mémoire d'autres événements postérieurs analogues. Les mêmes catastrophes se retrouvent dans le Codex Chimalpopoca : l'ordre des circonstances seulement paraît différent. Dans la tradition mexicaine, la pluie de bitume et de résine est remplacée par une éruption violente des volcans de ces contrées (1), et à la suite du déluge, les hommes, changés en poissons d'abord, sont après cela transformés en Chichime, peut-être en Chichimèques (2), les barbares de l'Amérique septentrionale, tandis que dans le texte quiché ils sont changés en singes ou hommes des bois; la similitude est patente.

Le récit de la quatrième vie, suivant le Codex Chimalpopoca, ou de la troisième création, d'après le Manuscrit Quiché, complète ces divers textes. Désormais les idées génésiaques font place à un nouvel ordre de choses; à la suite des tentatives civilisatrices des législateurs, figurées ici par une double création, on découvre des choses d'un haut intérêt historique. En effet, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans Gucumatz et ses compagnons des hommes d'une intelligence supérieure, travaillant, dans des régions nouvelles pour eux, à en amener les sauvages habitants, représentés d'abord par la terre glaise et ensuite par le bois (3), à suivre leur impulsion, à leur obéir, à s'accoutumer aux labeurs d'une vie sociale, à servir enfin, ainsi que l'énonce le texte, et à alimenter leurs nouveaux maîtres et instituteurs, comme tributaires et sujets. L'ensemble du récit donne à entendre qu'ils réussissent plus ou moins dans cette entreprise. Ils ont conquis les barbares des contrées où le sort les a jetés : ils ont fini par leur inculquer quelques-uns des éléments de la civilisation; ils les ont

(1) Voir aux Pièces justificatives, n° 1.

(2) Chichi, ou chichitl, signifie chien dans quelques dialectes mexicains, et le pluriel régulier serait chichime. Est-ce là ce que ce mot veut dire?

(3) MS. Quiché de Chichicastenango.

arrachés à l'état sauvage; ils ont conséquemment pris et formé l'homme. Mais il leur manque deux choses qui sont le fondement de la vie sociale, ils ne peuvent réussir à inspirer à ces sauvages les idées religieuses et le goût du travail, qui seuls peuvent les attacher à eux d'une manière durable.

Dans cette conjoncture, l'inondation arrive à propos pour les délivrer d'une peuplade indocile (1). Dans l'obscurité et le vague qui enveloppent ces antiques traditions, il est impossible de déterminer exactement ce qui advint alors des législateurs. Abandonnèrent-ils les lieux témoins de leurs premières tentatives et se transportèrent-ils parmi des nations plus dociles? On peut le penser d'après la suite du texte. Ils entreprennent alors une nouvelle création. Les hommes auxquels ils s'adressent paraissent inclinés à entendre leurs doctrines, à se soumettre à leurs lois; mais il reste toujours une grande difficulté. Venus, sans doute, d'un climat où les aliments étaient différents, ils se trouvaient alors dans une région nouvelle, environnée de bois, de terres immenses, où rien n'était semblable à ce qu'ils avaient laissé dans leur patrie; où le sol et les arbres produisaient spontanément toute espèce de fruits inconnus, savoureux à la vérité, mais où rien ne paraissait qui fût propre à attacher l'homme au travail, à l'associer à ses semblables, rien enfin qui pût être le produit ou l'objet de l'agriculture. Évidemment le froment leur manquait et ils ne connaissaient pas encore le maïs (2). Jusque-là leur œuvre demeurait incomplète et l'embarras des dieux se trahit d'une manière naïve, dans les textes mexicain et quiché (3), malgré le symbolisme sous lequel la tradition cherche à les dérober.

(1) Il paraît, toutefois, par la suite du texte, que plusieurs des compagnons de Gucumatz périrent dans cette inondation.

(2) Ce texte est une des preuves les plus convaincantes que le maïs est une plante indigène de l'Amérique, et que Gucumatz venait de l'autre hémisphère.

(3) Codex Chimalpopoca, Histoire des soleils. — MS. Quiché de Chichicastenango. Le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan rapporte le même

« Tous alors, est-il dit (1), commencèrent à servir les dieux, et on nomme ceux-ci Apanteuctli, Huictlollinqui, Tlallamanac et Tzontemoc (2). Quetzalcohuatl demeura seul. Alors ils dirent : « Les vassaux des dieux sont nés ; ils ont déjà commencé à nous servir. » Et ils ajoutèrent : « Mais que mangerez-vous, ô dieux ? Or, voilà qu'il est allé à la recherche de notre subsistance. » Dans la suite de ce texte, il devient évident que Quetzalcohuatl ne s'est séparé de ses compagnons que pour reconnaître la contrée et chercher à savoir si elle produit quelque céréale utile à l'alimentation générale. La lacune qu'il y a ici dans le Codex Chimalpopoca est remplie par un autre document (3). La séparation de Quetzalcohuatl d'avec ses compagnons n'est pas seulement une excursion, c'est un véritable voyage d'exploration ; car c'est au loin qu'il découvrit enfin ce qu'il cherchait. « Alors, continue l'auteur du Codex (4), Azcatl (5) alla prendre du maïs dans le Tonacatepetl (6). En ce moment, Azcatl rencontra Quetzalcohuatl, qui lui dit : « Où as-tu été chercher cette chose ? dis-le-moi. » Mais il ne voulait pas le lui dire, et il le demandait avec instance. Et il (Quetzalcohuatl) répéta : « Par où irai-je ? » Alors ils y allèrent ensemble. Or voilà que Quetzalcohuatl se métamorphosa en fourmi noire (7). Alors il l'accompagna et entra. Ensuite ils sorti-

fait d'une manière plus abrégée, et avec des détails que les deux autres documents ne renferment point.

(1) Codex Chimalp., Hist. des soleils.

(2) Apanteuctli signifie le maître des fleuves ; Huictlollinqui, celui qui remue la terre ; Tlallamanac, celui qui préside à la terre, et Tzontemoc, celui dont les cheveux descendent.

(3) MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(4) Hist. des soleils.

(5) *Azcatl* veut dire fourmi dans la langue nahuatl : ici, ce mot est évidemment un nom propre. Des fourmis, dans le texte mexicain, jouent le rôle des barbares du texte quiché et cakchiquel.

(6) *Tonacatepetl*, la Montagne de notre subsistance ou de notre alimentation.

(7) Cette métamorphose indique-t-elle qu'il se déguisa ou qu'il adopta les coutumes des peuples avec qui il se trouvait, pour obtenir l'entrée du Tonacatepetl et le secret de leur agriculture ?

rent ensemble, Tlatlauhqui Axcatl (la fourmi jaune) accompagnant avec respect Quetzalcohuatl. Ils allèrent, après cela, chercher le maïs et le portèrent à Tamoanchan (1). Alors les dieux commencèrent à manger, et ils nous en mirent dans la bouche, pour que nous prissions des forces. »

Le Manuscrit Quiché vient à son tour compléter le mexicain : il permet d'apprécier à sa juste valeur toute l'étendue de la découverte due à la perspicacité persévérante de Quetzalcohuatl : « C'est ici, dit-il (2), que l'on commence à considérer l'homme et à chercher ce qui pouvait entrer dans la chair de l'homme. Et le père et le générateur, le créateur et le formateur, ainsi que Tepeu Gucumatz raisonnèrent ensemble : « Le temps est arrivé, dirent-ils, où le jour va paraître (3), notre œuvre ayant reçu son achèvement ; mais nos soutiens, nos fils et nos vasseaux sont malheureux, l'homme s'étiole sur la terre. » Alors ils se réunirent en grand nombre et vinrent pour tenir conseil au milieu de l'obscurité de la nuit. Pendant qu'ils cherchaient, ils se coupèrent les cheveux ; puis, s'étant consultés, ils furent remplis de tristesse au lieu où ils étaient réunis. Alors se manifesta la sagesse de ces êtres éclairés : car ils partirent pour aller à la découverte de ce qui pouvait entrer dans la chair de l'homme. Or il se fallait de peu que le soleil, la lune et les étoiles se montrassent (4) au-dessus

(1) Tamoanchan, mot de la langue nahuatl, dont l'étymologie présente de grandes difficultés. Sahagun le met dans la bouche des premiers Toltèques qui débarquèrent à Panuco, et le traduit par ces paroles : Vamos a bajemos a nuestra casa, allons ou descendons à notre maison. Ceci serait exact s'il y avait temoanchan, au lieu de tamoanchan ; cependant la première voyelle du verbe temoa peut avoir changé depuis les temps antiques. Sahagun ajoute que les Nahoas, en disant qu'ils allaient à Tamoanchan, entendaient par là une sorte de paradis terrestre.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Expression symbolique qui paraît exprimer ici l'apparition de la civilisation.

(4) Le sens de cette phrase est fort obscur. L'auteur veut-il dire que dans peu les législateurs seront élevés, par leur apothéose, au rang du soleil, de la

des créateurs et des formateurs. De Paxil et de Cayalà (1), vinrent les gerbes de maïs jaune et blanc. Or voici les noms des barbares qui apportèrent cet aliment : Yac, Utïu, Quel et Hoh (2) ; ce sont ces quatre barbares qui allèrent leur faire connaître les gerbes de maïs jaune et blanc qu'il y avait à Paxil, et ils s'en allèrent à Paxil, où ils trouvèrent que c'était un aliment. C'est là ce qui entra dans la chair de l'homme, déjà créé et formé, ce qui fut le sang, le sang de l'homme qui se fit avec les gerbes que le créateur et le père firent entrer dans sa chair. C'est pourquoi il y eut parmi eux une grande allégresse, pour avoir découvert un si beau pays, si rempli d'agrément, si abondant en maïs jaune et blanc, si abondant en pek (3), en cacao : car on ne pouvait compter ce qu'il y avait de zapotes, de xocotes, de nances, de matazanos et de miel : on ne voyait de toutes parts que choses bonnes à manger dans ce pays de Paxil et de Cayalà. On y trouvait des aliments de toute espèce, petites choses à manger et grandes, aliments grands et petits, dont le chemin leur avait été montré par les barbares (4). »

Ces détails ajoutent un témoignage précieux sur la situation que la tradition assigne aux lieux qui virent débarquer les premiers législateurs de l'Amérique septentrionale et où l'on place généralement le berceau de la civilisation primitive. Leur description concorde admirablement avec celle des provinces du Mexique et

lune et des étoiles, ou seulement est-ce une suite du symbole de l'apparition de la civilisation ?

(1) *Paxil Cayalà*. Le texte dit *Pan paxil*, *pa cayalà*, le lieu où les eaux se divisent en tombant. Le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan dit seulement *pan paxil*, probablement pour abréger.

(2) *Yac*, chat sauvage, *Utïu*, le chacal, *Quel* ou *ghel*, la perruche, et *Hoh*, le corbeau. Dans le MS. Cakchiquel, ils ne sont que deux ; ce sont *Utïuh* et *Koch*, le renard et le corbeau.

(3) *Pek*, que les Espagnols de l'Amérique-Centrale appellent *pataste*, est une espèce de cacao grossier, dont les indigènes font encore des breuvages.

(4) Les Quichés, Cakchiquels, Tzutohiles, etc., donnaient le titre de barbares à toutes les populations qu'ils trouvèrent en possession des contrées qu'ils envahirent, quoique plusieurs fussent plus civilisées qu'eux.

de l'Amérique-Centrale, voisines de l'Atlantique, que nous avons placée au commencement de ce chapitre. Il serait toutefois difficile de déterminer exactement la situation de Paxil et de Cayalà, l'endroit où les eaux se divisent en tombant ; mais nous croyons qu'il serait encore moins aisé de la chercher ailleurs que dans l'état de Chiapas ou les contrées arrosées par l'Uzumacinta. L'aménité du climat, la richesse et la fécondité du sol, l'abondance de tous les fruits et des céréales que la main de la Providence fait naître avec tant de profusion sous ce ciel enchanteur ; tant de dons réunis ne se trouvent, en réalité, que dans les régions heureuses voisines de ce fleuve. C'est là, d'ailleurs, que l'on voit les restes les plus beaux et les plus considérables de l'antique civilisation américaine. C'est dans ces régions que la grande cité attribuée à Votan étale encore aujourd'hui cette série de palais et de temples dont le nombre et la magnificence étonnent les voyageurs. Rien n'empêche donc de chercher dans son voisinage le site de Paxil et de Cayalà. Dans la province fertile où l'on admire ses ruines, où tant d'eaux se divisent en descendant de la montagne, la nature prodigue assure à ses habitants, avec les douceurs d'un printemps perpétuel et d'une salubrité éprouvée durant une longue suite de siècles, tout ce qu'une terre exubérante peut offrir spontanément de productions nécessaires à l'entretien et au repos de la vie.

CHAPITRE TROISIÈME.

Langues de l'Amérique-Centrale. Le Maya paraît avoir été la langue la plus anciennement répandue. Topographie de l'Yucatan. Les Quinamés antérieurs à toute civilisation connue. Votan et les traditions qui le concernent. Ses voyages, sa législation. Fondation de Palenqué, de Tulhà, etc. Rites sacrés institués par Votan. L'Yucatan civilisé par le prêtre Zamnà. Fondation de Mayapan. Institutions de Zamnà. Sa mort et son tombeau. Pyramide d'Izamal. Palais de Zayi et la danse du Tapir sacré. Votan appelé le Seigneur du Teponaztli. Plaine de Palenqué. Description de cette ville. Le palais des rois. Sculptures, bas-reliefs et inscriptions. Le temple de la Croix. Ponts, aqueducs, peintures antiques de Palenqué. Calendriers des Tzendales, d'Oaxaca et de Soconusco. Vénération de l'arbre Seiba chez les Américains. Rois, successeurs de Votan.

Les traditions que nous avons rapportées dans le chapitre précédent, conservées dans la mémoire et dans les monuments historiques des peuples du Mexique et de l'Amérique-Centrale, sont, malgré le vague qui les enveloppe encore, le premier jalon des annales américaines. Si faibles que soient les notions qu'elles renferment, elles n'en jettent pas moins un jour inattendu sur les temps primitifs et sur les origines de la civilisation de ces contrées. Elles sont précieuses pour celui qui n'a en vue que la recherche de la vérité, et, malgré l'obscurité qui continue d'environner le problème de la migration des peuples en Amérique, elles

offrent des guides plus sûrs et des indications plus positives que tous les systèmes à l'aide desquels on a tenté d'éclaircir cette question difficile.

D'accord avec les investigations modernes, et les études dont elle a été l'objet depuis plusieurs années, les traditions les plus anciennes désignent le voisinage des bouches du Tabasco et de l'Uzumacinta, ainsi que les côtes septentrionales de l'Amérique-Centrale, comme le premier berceau de la civilisation. A l'époque de l'invasion européenne, ces régions, ainsi que les provinces intérieures qu'elles bordent, étaient habitées par un grand nombre de nations, de mœurs, de coutumes et de langage tout à fait différents. Quoiqu'on ne puisse assigner, d'une manière précise, l'époque où cette diversité de langues a commencé à s'introduire, il est certain, cependant, qu'il y a eu un temps où l'on parlait, dans ces contrées, une langue commune, sinon à tous, au moins à la majorité des populations qu'elles renferment. Cette langue était, ou la tzendale, parlée encore aujourd'hui par un grand nombre d'Indiens de l'état de Chiapas (1), ou bien plutôt le Maya, langue unique de la péninsule yucatèque. L'une est indubitablement la mère de l'autre, comme de presque toutes celles qui sont usitées chez les indigènés de l'Amérique-Centrale (2). C'est du mélange de cette langue première avec les idiomes des tribus étrangères qui envahirent, à diverses époques, ces contrées, que se sont composés ceux que l'on y parle encore actuellement (3).

(1) Ordoñez accorde la priorité au tzendal; nous n'avons pas encore été à même de vérifier d'une manière complète la justesse de son assertion. Nous inclinons cependant à penser que le maya est le plus ancien des deux.

(2) A l'exception, toutefois, de l'espagnol, que l'on parle dans les villes de la Péninsule. Mais la très-grande majorité de la population, même de la population d'origine espagnole, ne parle que la langue maya. Voir Ximenes, Thesoro de las lenguas, MS.

(3) C'est un fait que nous avons été à même de vérifier personnellement pendant plusieurs années de séjour parmi les indigènes de l'Amérique-Centrale.

La priorité du tzendal et du maya est une preuve non équivoque de l'antiquité des nations chez lesquelles ces langues étaient en usage. Aussi accorde-t-on généralement aux côtes de l'Yucatan et aux provinces riveraines de l'Uzumacinta d'avoir eu les premières l'honneur de posséder les fondateurs de la civilisation. On sait que l'Yucatan forme une presqu'île, isolée du reste du continent, dont elle est séparée, à l'ouest, par la lagune de Terminos, au sud par les plateaux marécageux du Péten-Itza, et, à l'est, par le golfe Dulce (1). Dans sa structure géologique, le sol recouvre un grand nombre de cavernes, composées de pétrifications et de coquillages annonçant que la plus grande portion de l'Yucatan, surtout dans le nord-ouest, n'est qu'une vaste formation fossile, et que, à une époque qui n'est peut-être pas éloignée, cette contrée était recouverte des eaux de la mer (2). Ceci s'explique d'autant mieux, que la chaîne des montagnes qui coupe la Péninsule n'offre qu'une suite de rochers nus et tourmentés par l'action des eaux et du temps (3). Cette chaîne s'élève brusquement des bords de la mer au nord d'Exqueülil (4), à quelques lieues, au sud, de

(1) Le golfe Dulce est un lac d'une étendue remarquable, mais encore peu connu, à la tête duquel se trouve le petit port d'Izabal, qui lui donne aussi son nom. Il communique avec le golfe de Honduras par le rio Dulce, qui, à mi-chemin de son embouchure, forme un autre lac plus petit qui est extrêmement pittoresque et qu'on appelle communément el Golfete, le petit golfe. La limpidité de ses eaux, la hauteur des rochers et la riche exubérance des forêts dont il est environné prêtent à tout le paysage un charme et une grandeur rarement surpassés dans le reste du monde.

(2) Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. I, chap. 6. Décrivant la grande fontaine souterraine de Telchaquillo, près de Mayapan, ce voyageur dit : « La grotte, la voûte, la base et ses nombreux passages ne sont qu'une immense formation fossile. Des coquillages marins, agglomérés ensemble en masses solides, et dont un grand nombre sont dans un état parfait de conservation, montrent, par leur structure géologique, que toute la contrée, ou au moins cette partie, avait été autrefois, et à une période encore peu éloignée, couverte par les eaux de la mer. »

(3) Stephens, Incidents of travel, *passim*.

(4) Exqueülil, village du district de Campech, à 3 lieues sud de cette ville et à 1 lieue de la mer.

Campech, et s'avance derrière cette ville, où elle commence à s'éloigner légèrement du rivage, jusqu'au village de Kopomà (1). Elle tourne alors brusquement au sud-est, formant, au midi, une espèce d'amphithéâtre de 3 à 4 lieues de diamètre et va se joindre ensuite aux chaînons plus élevés de la cordillière occidentale du Péten et des Lacandons.

L'Yucatan proprement dit n'a point de rivières, à l'exception de celle de Champoton, qui coule directement, de l'est à l'ouest, dans la partie méridionale de la Péninsule. On y voit encore plusieurs cours d'eau peu considérables, mais qui se dessèchent après la saison des pluies. En revanche, on y trouve un grand nombre de lacs et d'étangs, quelques-uns remarquables par leur étendue et la limpidité de leurs eaux, et surtout une multitude de puits naturels, situés généralement, à une grande profondeur, dans des grottes d'une forme extraordinaire, où on les croirait alimentés par des rivières souterraines (2). Malgré ce défaut, le sol de l'Yucatan est humide ; il est perpétuellement couvert d'une végétation vigoureuse où la nature tropicale déploie toutes ses richesses. Sa température est en même temps une des plus chaudes et des plus salubres de l'Amérique-Centrale (3).

Lorsque les premiers pionniers de la civilisation parurent sur ses côtes, des populations indigènes occupaient déjà la Péninsule,

(1) Kopomà, village du district de Mérida, capitale actuelle de l'Yucatan, à 8 lieues S. E. de cette ville et à 6 lieues de la mer.

(2) Quelques auteurs disent que ces eaux sont le produit des pluies qui s'y infiltrent. Le père Cogolludo, qui habita longtemps cette contrée, dit qu'il y a plusieurs de ces étangs souterrains dont l'eau est courante, et qu'on y trouve une grande quantité de poissons, surtout de ceux qu'on appelle vagres dans le pays. Ces étangs ou puits, placés ordinairement à une grande profondeur, sont de véritables abîmes ouverts dans la roche vive. Le même auteur ajoute que c'est au grand nombre d'ouvertures de ce genre que l'on attribue la rareté des tremblements de terre dans l'Yucatan. (Cogolludo, Historia de l'Yucatan, lib. IV, cap. 2.)

(3) Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, tom. II, liv. III, chap. 5.

ainsi que la majeure partie des régions intérieures du continent. On ne saurait dire de quelles nations elles sortaient, mais il y a lieu de croire qu'elles étaient d'origine diverse et qu'elles se distinguaient suffisamment les unes des autres par leurs coutumes, leurs mœurs et surtout par leur état social. Les Quinamés, ou géants, cette race puissante et orgueilleuse à laquelle toutes les traditions (1) réfèrent alternativement, devait être numériquement la moins considérable; mais, supérieure aux autres par sa force, son intelligence et le maniement des armes, elle l'était également par ses richesses et l'état avancé de la société qu'elle avait fondée (2). Sa domination s'étendait sur les provinces intérieures du Mexique et du Guatémala, et, à l'époque du débarquement des Olmèques et des Xicalancas (3), les histoires nous la montrent encore en possession du plateau aztèque et des contrées voisines de Tabasco. Ces histoires ne disent rien de l'origine ni du gouvernement des Quinamés; seulement, à l'époque de la conquête de l'Yucatan par les Espagnols, un grand nombre d'Indiens instruits disaient avoir appris traditionnellement de leurs ancêtres que leur pays avait été peuplé par des nations venues de l'Orient et que Dieu avait délivrées de la poursuite de certaines autres en leur ouvrant un chemin par la mer (4). D'autres traditions nous montrent les Quinamés abandonnés à tous les vices des sociétés anciennes, se livrant sans honte à la sodo-

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. chronol. — Las Casas, Historia Apologetica de las Indias-Occidentales, MS. de la Biblioth. Roy. de Madrid, tom. I, chap. 175. — Diego Duran, Historia antigua de la Nueva-España, con noticias de los ritos, costumbres y explicacion del Calendario Mexicano, MS. de la Biblioth. Roy. de Madrid, tom. I, cap. 1 et 2. M. Peter Force de Washington possède une copie authentique de chacun de ces deux MS. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 1. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 13, 14.

(2) Ibid. ut sup.

(3) Ibid. ut sup. — Veytia, Historia Antigua de Mexico, tom. I, cap. 21.

(4) Herrera, Historia gen. de las Indias-Occid., décad. IV, lib. 10, cap. 2.

mie (1) et à tous les excès de la chair, comme les Orientaux, auxquels plusieurs auteurs ont cherché à rattacher les populations primitives de l'Amérique (2).

On peut, sans craindre de s'éloigner beaucoup de la vérité, distinguer en trois classes le reste des tribus indigènes : les serfs ou attachés à la glèbe, esclaves ou sujets des Quinamés, probablement enchaînés par la conquête aux travaux agricoles et aux arts utiles ; les tribus barbares, indépendantes, mais sédentaires, et partiellement adonnées à l'agriculture ; enfin les sauvages, vivant de la chasse dans les forêts, de la pêche sur les lacs ou sur les rivages de la mer et des fruits que le sol produisait spontanément. Ceux-ci paraissent avoir été plus généralement répandus alors dans les bois marécageux de Potonchan (3) et de Xicalanco, que baignaient, comme aujourd'hui, les flots de l'Atlantique. C'est sur la côte basse qui s'étend entre ces deux points, également connus aux navigateurs anciens et modernes, que Gucumatz et les chefs dont il était accompagné effectuèrent leur premier débarquement (4). On ne peut guère douter que ce ne soit eux à qui l'on doive appliquer le nom commun d'Olmèques et de Xicalancas que les traditions s'accordent à donner à la nation qui la première apporta les éléments de la civilisation nahuatl sur ces rivages (5).

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 21. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 13, 14.

(2) Un grand nombre d'écrivains prétendent que les premières nations civilisées de l'Amérique descendaient des Chananéens, chassés par Josué de la Palestine, et qui, des côtes d'Afrique, auraient émigré en Amérique ; c'est, entre autres, l'opinion d'Ordoñez.

(3) *Potonchan*, actuellement *Champoton*, ville jadis considérable, située à l'embouchure de la rivière du même nom, au S. O. d'Yucatan. Dans ses environs, couverts de forêts marécageuses, on trouve encore aujourd'hui une foule de ruines d'une grande magnificence.

(4) Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., tom. III, cap. 123, MS.

(5) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion de la historia tulteca, etc., MS., et Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 1.

Les souvenirs recueillis par Lizana (1) font venir les premiers colons de l'Yucatan, de l'île de Haïti, d'où ils seraient passés ensuite dans celle de Cuba (2), peut-être unie alors à la pointe orientale de la Péninsule (3), non loin du cap Cotoch (4). De là serait venu le nom de Cenial ou Petite-Descente, qui fut donné, dans l'origine, à la côte orientale, et que l'antiquité avait adopté comme la dénomination particulière du point où le soleil se lève; et ensuite, par opposition, le nom de Nohénial, ou Grande-Descente à l'occident, parce que ce fut de ce côté que l'Yucatan vit arriver ensuite cette grande multitude (5), conduite par le prêtre Zamna, dont parle l'histoire de ce pays (6).

D'accord avec les traditions yucatèques, les historiens tzendales font venir de Valum-Votan (7), que leur commentateur croit reconnaître dans l'île de Cuba, le célèbre Votan, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Après avoir longé les côtes de la Péninsule, accompagné des autres chefs de sa race, il s'avança entre les mille îles de la lagune de Terminos. Une multitude d'oiseaux aux plumages étincelants animaient ces eaux alors peu pro-

(1) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 3.

(2) Des voyageurs modernes assurent avoir vu aux environs de la Havane des rochers sculptés et des ruines d'édifices indiquant la présence d'anciennes populations civilisées dans cette île. Ordoñez dit que de la Havane sortit Votan pour venir à Palenqué.

(3) Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, tom. III, liv. III, chap. 5.

(4) Le cap Cotoche, ou mieux Cotoch, est situé à l'extrémité sud-est de l'Yucatan.

(5) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 3. « Oy llaman al oriente *Likin*, que es lo mismo que donde se levanta el sol sobre nosotros; y al poniente *Chikin* que es lo mismo que cayda o final del sol... Y antiguamente decian al oriente *Cenial*, pequeña Baxada, y al poniente *Nohenial*, grande Baxada; y es el caso que dicen que por la parte del oriente baxo a esta tierra poca gente, por la parte del poniente mucha... »

(6) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3.

(7) Valum-Votan, ou la terre de Votan, Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, etc., MS.

fondes ; troublés par la flottille qui portait la colonie, ils s'élancèrent dans les airs, cherchant un refuge à l'ombre des forêts environnantes. Des bêtes fauves et du gibier de toute espèce se jouaient dans l'épaisseur du feuillage et sur le gazon verdoyant qui s'étalait luxurieusement sur les bords de la mer. Dans la joie d'une si grande abondance et d'une telle fertilité, les navigateurs s'écrièrent : « U luumil cutz, u luumil qeb! C'est la terre des oiseaux, c'est la terre du gibier! » Ces paroles restèrent longtemps ensuite comme le nom générique de toute cette contrée, depuis Potonchan jusqu'aux terres basses de Chiapas (1). De leur qualité marécageuse, leur vint, sans doute aussi, lé nom de « Papuha (2) ou Dans les eaux bourbeuses », donné par un auteur mexicain aux premières contrées qui furent habitées, sur le continent, par les colonies étrangères (3).

Votan remonta ensuite le cours de l'Uzumacinta, et c'est sur les bords d'un des affluents de ce grand fleuve que l'on place le berceau de la civilisation. Son séjour y donna naissance à une ville qui, depuis, eut l'honneur d'être la métropole d'un grand empire. Elle était située au pied des monts de Tumbala : le nom de Nachan, qu'on lui attribue (4), est moins connu que celui de Palenqué, dont les ruines majestueuses se sont révélées, il y a un siècle à peine, aux regards des voyageurs étonnés.

(1) Herrera, Hist. gen. de las Indias-Occid., décad. IV, lib. 3, cap. 4.

(2) Papuhà, sur l'eau ou la rivière de boue, de matière ou de sang. Tel est le sens de ce nom, que l'on trouve avec la mention de l'arrivée des Xicalancas, dans la Sumaria Relacion. Il désigne, sans le savoir, la terre arrosée par l'Uzumacinta, à qui il s'applique fort bien, et que les Indiens appellent encore ainsi aujourd'hui dans une section du Quiché (Ixtlilxochitl, ap. Kingsborough, tom. IX, pag. 459).

(3) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion de la historia tulteca, etc., ibid.

(4) Ce nom se trouve dans Ordoñez, qui assure que c'est celui de Palenqué. *Na-chan*, mot à mot, ville ou habitation des serpents. Dans le pays, les Indiens lui donnent encore le nom d'*Ololum*, c'est-à-dire, Terre des pierres qui s'écroulent. C'est le nom de la petite rivière qui traverse les ruines. M. Waldeck, lisant ce nom de travers, en fait *Ototiun*, qui ne signifie rien.

On ignore comment les aborigènes accueillirent ces étrangers, et s'ils offrirent quelque résistance pour passer sous ce nouveau joug ; il paraît certain, toutefois, qu'une portion considérable de cette contrée ne tarda pas à reconnaître leurs lois. Cependant rien n'annonçait encore à Votan les hautes destinées que lui accordent les traditions, lorsque d'autres étrangers apparurent sur leurs rivages. L'étonnement des Tzendales (1) fut peut-être aussi grand alors que celui qu'ils éprouvèrent, deux mille ans plus tard, à la vue des Espagnols. Car ces étrangers avaient de grandes barques, et portaient des vêtements longs et amples, ce qui leur fit donner le nom de « Tzequil » (2), ou hommes aux jupons de femmes, qui leur demeura dans cette contrée ; une tradition ajoute qu'ils parlaient la langue nahuatl (3), et que ce furent eux qui l'apportèrent à l'Amérique. Les Tzendales les accueillirent comme des frères, et Votan en fut recompensé par des notions singulières qu'ils lui communiquèrent sur la divinité et le gouvernement des hommes (4). Leur établissement dans le pays fut bientôt suivi d'une alliance avec les filles tzendales. Éclairé et instruit par eux, Votan travailla, avec sagesse, à organiser l'administration de ses états; de cette époque (5), date véritablement la fondation de l'empire palenquéen.

(1) Nous ignorons quel était le nom antique de ces peuples qu'Ordoñez appelle *Chan* ou Serpents. Nous leur laissons celui de *Tzendales*, qui est encore aujourd'hui celui de la nation indienne des environs de Palenqué.

(2) Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, etc.

(3) Id., ibid. Nous pensons qu'Ordoñez confond ici deux époques et deux émigrations diverses. Nous parlerons un peu plus loin de l'arrivée de la race nahuatl qui changea la face de ces contrées.

(4) Id., ibid.

(5) Il serait difficile de fixer une époque précise pour ces événements. Ordoñez leur assigne environ mille ans avant l'ère chrétienne. Nous n'osons rien affirmer à ce sujet; cependant nous trouvons cette date corroborée par le texte suivant de l'Hist. des soleils dans le Codex Chimalpopoca : « C'est ici le commencement de l'histoire des choses qui se vérifièrent, il y a longtemps, celle de la répartition de la terre, propriété de tous, son origine et sa fondation, ainsi que la manière dont le soleil la partagea, il y a six fois quatre cents

Suivant les mêmes traditions, Votan se serait, dans le cours d'une longue vie, transporté, à plusieurs reprises, aux contrées d'où ces étrangers étaient partis et en aurait rapporté les connaissances qui firent de lui le premier législateur de l'Amérique. C'est vers l'orient qu'il aurait porté ses pas. Toutefois il serait difficile de déterminer les lieux qu'il parcourut, et les indices qu'on y trouve ne suffisent pas pour établir, d'une manière positive, les conclusions qu'on en a tirées (1). Néanmoins les circonstances de son premier voyage, telles qu'Ordoñez les a extraites des histoires tzendales, sont trop remarquables pour ne pas les donner ici textuellement : « Votan, est-il dit, écrivit un Recueil sur l'origine des Indiens et leur transmigration à ces contrées. Le principal argument de son ouvrage se réduit à prouver qu'il descend d'Imos (2), qu'il est de la race de Chan, le Serpent, et qu'il tire son origine de Chivim (3). Il fut, dit-il, le premier homme que Dieu envoya à cette région pour peupler et partager les terres que nous appelons l'Amérique. Il fait connaître la route qu'il suivit et ajoute qu'après avoir fondé son établissement il fit divers voyages à Valum-Chivim (4). Ces voyages furent au nombre de quatre : dans le premier, il raconte que, étant parti de Valum-Votan, il prit sa route vers la « Demeure-des-Treize-Serpents. » De là, il alla à Valum-Chivim, d'où il passa à la ville où il vit la

ans, plus cent, plus treize, aujourd'hui 22 mai de l'an 1558. » En déduisant les années écoulées, on trouve l'an 955 avant J. C.

(1) Ordoñez en tire la preuve de ses voyages en Afrique et en Asie. (Hist. del cielo y de la tierra, etc.)

(2) *Imos* est le nom qui préside à l'un des vingt jours du calendrier tzendale et guatémalien.

(3) Ordoñez croit que ce nom de *Chivim* désigne le pays des Hévéens, le Chivim de l'Écriture sainte. Nous ne discuterons point à ce sujet ; seulement nous ferons observer que, dans la plupart des langues de l'Amérique-Centrale, ce mot doit se décomposer *chi*, signifiant le in, apud ou ab des Latins, et précède toujours les noms des lieux. Nous ignorons le sens de l'autre monosyllabe.

(4) Ordoñez traduit, Terre de Chivim ou des Hévéens.

maison de Dieu, qu'on était occupé à bâtir. Il alla ensuite aux ruines de l'antique édifice (1), que les hommes avaient érigé, par le commandement de leur aïeul commun, afin de pouvoir, par là, arriver au ciel. Il ajoute que les hommes avec lesquels il conversa lui assurèrent que cet édifice était le lieu d'où Dieu avait donné à chaque famille un langage particulier. Il affirme qu'à son retour de la maison de Dieu il alla une seconde fois examiner tous les souterrains, par où il avait déjà passé, et les signes qui s'y trouvaient. Il dit qu'on lui fit traverser un chemin souterrain qui allait sous terre et terminait à la racine des cieux : à l'égard de cette circonstance, il ajoute que ce chemin n'était autre chose qu'un trou de serpent, où il entra parce qu'il était Fils de Serpent (2). »

Nous ne commenterons pas cette tradition remarquable : d'accord avec un grand nombre d'autres, elle fait suffisamment allusion à l'origine des mystères, analogues à ceux de l'Égypte et de la Grèce, dont on trouve des traces nombreuses chez les nations civilisées du Mexique et de l'Amérique-Centrale ; de là, sans doute, les épreuves de la chevalerie mexicaine que les Espagnols furent si étonnés de rencontrer et qui n'étaient, après tout, probablement que les débris de l'initiation antique. Elle avait préparé Votan au rôle de législateur et de prophète que lui attribue l'histoire. A son retour à Palenqué, il trouva son peuple divisé. Les Tzequiles avaient profité de sa longue absence pour usurper une partie de son autorité et se créer une puissance au centre de ses états. Par sa sagesse il sut promptement apaiser les troubles, tout en ménageant ses adversaires. Il partagea la monarchie en quatre royaumes, et l'un d'eux fut confié aux chefs des étrangers : leur

(1) Nuñez de la Vega, dans ses Constitut. Diœces., parle également de cette tradition et dit de Votan : « Vio la pared grande (et ajoute entre parenthèses que es la torre de Babel). » Ordoñez, qui possédait un exemplaire de l'Histoire de Votan, dit : « Vio con sus proprios ojos una pared muy larga »...

(2) Fils de Serpent, c'est-à-dire, de la famille appelée *Chan* ou Serpent.

capitale fut Tulhà (1), dont les ruines ont été retrouvées auprès d'Ococinco (2), de l'autre côté des monts de Tumbalà. Rivale de Palenqué, cette ville attribuait également sa fondation au grand législateur. Une tradition curieuse, conservée encore aujourd'hui chez les Tzendales, rappelle qu'un souterrain d'une longueur prodigieuse traversait la montagne de part en part et mettait en communication le temple de Tulhà avec Palenqué, dans le vallon de Zuqui ; elle ajoute que Votan fit creuser ce souterrain en mémoire de celui où, durant ses voyages, il fut admis en sa qualité de Fils de Serpent (3), pour atteindre à la racine du ciel.

Ces expressions paraissent également s'appliquer à l'institution des mystères religieux que Votan avait établis dans ce temple, caché dans le ravin, loin des regards profanes. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, ce sont les paroles de l'évêque de Chiapas, au sujet du sanctuaire que le même législateur construisit d'un souffle (4), sur les bords de la rivière de Huehuetan qui arrose les riantes vallées du territoire de Soconusco. Placé sur une éminence, à peu de distance de l'océan Pacifique, il fut destiné, suivant toute probabilité, à initier aux mystères de la religion les princes et les nobles de ces contrées, et ses vastes constructions souterraines lui firent donner le nom de « Maison Ténébreuse » (5). Votan y transporta le tapir, considéré comme un

(1) *Tulhà*, de *tul*, lapin, et *hà*, eau ; c'est-à-dire, Eau de lapins : cette ville était à peu de distance de la grande rivière de *Tulihà* ou *Tulija*, l'un des affluents du Tabasco.

(2) Ococingo ou Ococinco, ville encore importante de l'état de Chiapas, capitale actuelle de la province des Tzendales. Voir Stephens, Incidents of travel in Central-America, Chiapas and Yucatan, vol. II, chap. 16.

(3) Ordoñez, Fragments manuscrits, etc.

(4) Nuñez de la Vega, Constit. Diœces., etc., in Præamb., n° 34. — Ce souffle, dont il est ici question, peut être une erreur du traducteur. Nous croyons qu'il s'agit plutôt d'un temple de l'Esprit ou souffle, IK, l'un des dieux du calendrier tzendale.

(5) « Il dit qu'il alla à Huehuetan (qui est un bourg de Soconusco), et qu'il y mit des tapirs et un trésor considérable dans une Maison ténébreuse, qu'il édifia d'un souffle (c'est-à-dire en fort peu de temps) ; qu'il nomma une dame

animal sacré, afin qu'il pût se multiplier dans les eaux de la rivière et déposa dans les sombres retraites de ce temple les archives de la nation, dont il commit le soin à un collége de vieillards, appelés Tlapianes ou gardiens (1). Il y établit en même temps des prêtresses dont la principale avait le singulier privilége de commander aux vieillards eux-mêmes. Au milieu des forêts qui environnaient la Maison Ténébreuse, s'éleva bientôt une ville qui porta le nom de Huehuetan ou la Cité des vieillards. Elle fut longtemps la capitale du Soconusco, et l'on en voit encore aujourd'hui les débris au village de Tlazoaloyan (2). Les tapirs sacrés, apportés par Votan, se multiplièrent dans la rivière où ils sont actuellement fort nombreux (3).

On attribuait aussi à Votan la fondation de la ville de Ghowel, située dans une vallée resserrée entre les hautes montagnes de Ciudad-Réal. Elle était assise au bord d'un lac, dans une condition admirable, quant au climat et aux productions de la nature,

et des taplianes qui en eussent la garde. Ce trésor consistait en quelques grandes urnes de terre cuite et une salle où se trouvaient les figures des antiques gentils Indiens qui sont marqués dans le calendrier, sculptées en chalchihuitl (qui sont des pierres vertes d'une grande dureté), avec d'autres figures superstitieuses. On enleva tout d'une caverne où cela se trouvait, et ce fut la dame et les taplianes eux-mêmes, ou gardiens de la caverne, qui me les remirent. Tout fut brûlé publiquement sur la place de Huehuetan, quand nous fîmes notre visite pastorale dans cette province, l'an 1691. Or les Indiens vénèrent encore beaucoup ce Votan, et en quelques bourgades on le regarde comme le Cœur du Peuple ». (Constitucion. Diœces. del Obispado de Chiappas, etc., Præamb., n° 34.)

(1) Taplianes vient du mot nahuatl tlapia, garder. Huehuetan est également un mot qui appartient à la même langue. Nous ignorons quels étaient ces noms dans la langue tzendale.

(2) Le village actuel de Huehuetan fut bâti par Pedro de Alvarado, pour être la capitale de la province conquise de Soconusco. Tlazoaloyan, qui avait succédé à l'ancienne cité de Huehuetan, disparut dans le cours du siècle dernier, et la ville bâtie par le conquérant espagnol est aujourd'hui ruinée et presque déserte à son tour.

(3) Cette rivière traverse du nord au sud le territoire de Soconusco, et se jette dans l'océan Pacifique à huit lieues au-dessous de Huehuetan.

dominant à une hauteur considérable les plaines de Chiapas et de Tabasco qui s'étendaient à ses pieds. La tradition lui donne pour premier nom Tzequil, qu'elle aurait reçu des chefs à qui Votan commit le gouvernement du royaume de Tulhà. Dans la langue nahuatl, elle était connue sous celui de Huey-Zacatlan, ou la Grande Cité des Herbes, et, suivant les traditions tzendales, elle fut longtemps le séjour des populations nahoas qui se répandirent, plus tard, sur une vaste partie des régions de l'Amérique (1).

Les hautes terres de la Cordillière guatémalienne auraient reçu, vers la même époque, les éléments de la civilisation, et c'est à Votan que Chiquimulà devrait son existence. Mais il est probable que le désir d'accroître la renommée du législateur de Palenqué lui fit attribuer, dans plus d'une circonstance, les œuvres de ceux qui lui succédèrent, ou que les nations elles-mêmes travaillèrent, comme il arrive souvent, à se décerner l'honneur d'une origine aussi glorieuse. Dans tous les lieux, néanmoins, où son nom pénétra, des temples s'élevèrent au Cœur du Peuple qui reçut, pendant une longue suite de siècles, l'hommage des hommes reconnaissants. Le mont Excuruchan (2), baigné par les eaux de la rivière de Maytol, dans l'intérieur des déserts des Lacandons, domine au loin les forêts, dans le chemin qui mène de Palenqué à Balize, dans le golfe Amatic : sur sa cime élevée, Votan, ou l'un de ses successeurs, offrit au soleil des sacrifices qui se perpétuèrent de génération en génération, et nul indigène ne passerait même aujourd'hui au pied du mont Excuruchan sans monter au sommet et brûler quelques grains de copal sur l'autel rustique dédié au génie tutélaire de ces montagnes.

Parmi les cités qui reconnaissaient Votan pour leur fondateur,

(1) Ordoñez. Fragments manuscrits, etc. On trouve encore aujourd'hui le site de Ghowel ou Huey-Zacatlan, dans un faubourg de la ville actuelle de Ciudad-Réal de Chiapas.

(2) Villagutierre, Historia de el Itza, etc., tom. I, p. 152.

celle de Mayapan occupait une des premières places. Elle était la capitale de la péninsule yucatèque, titre qu'elle perdit, mais qu'elle recouvra à plusieurs reprises et qu'elle garda jusqu'à une époque comparativement rapprochée de la conquête du Mexique par les Espagnols. Ses débris portent avec évidence la marque de plusieurs âges différents, et les voyageurs qui les ont visités attestent (1) que les substructions d'un grand nombre d'édifices doivent partager avec les ruines de Palenqué et de Tulhà l'honneur d'être comptées au nombre des plus anciennes de l'Amérique septentrionale. Ce n'était, toutefois, que d'une manière indirecte qu'elle pouvait se glorifier de Votan. Les traditions yucatèques sont unanimes à déclarer que Zamnà est l'auteur de la civilisation maya (2). Il y a toute apparence qu'il était de la même race et que son arrivée eut lieu peu d'années après la fondation de la monarchie palenquéenne.

Au temps où Zamnà parut dans l'Yucatan, la mer, à ce que l'on dit (3), s'avançait encore dans l'intérieur de la Péninsule jusqu'à peu de distance du lieu où s'éleva ensuite la cité de Mayapan ; les antiques étymologies des noms imposés par Zamnà font foi que le petit village de Telchequillo, sur le territoire duquel s'étendent les vastes ruines de cette métropole, faisait partie de la ville et en était le port. C'est alors que l'Yucatan reçut la dénomination de Maayhà (4) ou terre sans eau, et qu'une connaissance parfaite de cette vaste région privée d'un élément si nécessaire pouvait seule lui faire appliquer avec tant de justesse.

A cette époque également, le sol, couvert d'une végétation vigoureuse et d'épaisses forêts, était inculte comme la majorité de

(1) Fredericshal, Voyage dans l'Amérique-Centrale, etc. — Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. I, chap. 6.

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3, 8.

(3) Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, etc.

(4) Maayhà, non adest aqua, suivant Ordoñez, c'est-à-dire, Terre sans eau. On dit aujourd'hui Maya.

ses habitants. Ce qui le prouve mieux que tous les arguments, c'est que jusque-là les différentes localités de la Péninsule n'avaient point de nom. Or l'absence des noms, comme chacun le sait fort bien, indique dans une contrée l'absence de la civilisation : une preuve convaincante à l'appui de l'état avancé de la nation des Mayas, c'est conséquemment la multitude des noms imposés dans la même langue à tous les parages et jusqu'aux lieux les plus insignifiants qui existent dans l'Yucatan (1).

Zamnà était entré dans la Péninsule accompagné d'un nombre considérable de prêtres, de guerriers, d'artistes de toutes les professions, choisis apparemment parmi les plus capables d'aider leur chef dans sa noble entreprise et d'initier les barbares à leurs travaux : tels étaient les hommes à qui cette contrée allait être redevable de sa culture, de sa politesse, de ses lois, de ses arts, dont tant de monuments font foi encore aujourd'hui dans l'Yucatan. La première ville qu'il bâtit fut celle de Mayapan (2) ou l'Étendard de Maya, qui était destinée à voir de longs siècles de gloire. Sa situation, à la descente des montagnes de Mani (3), et à peu de distance de la mer du Nord, était également avantageuse à une grande capitale et à un commerce considérable intérieur ou extérieur. La seule enceinte qu'elle reçut, lors de sa fondation, ne renfermait pas la ville proprement dite, mais seulement les temples et l'habitation du grand-prêtre, servant également à ceux qui dépendaient immédiatement du service sacré. Elle s'ouvrait par deux portes sur les rues de la cité, formée au commencement avec les seules maisons de la noblesse (4) ; ce ne

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3. « C'est une chose admirable, dit cet écrivain, de voir la division qu'il fit de cette terre, où tout est si bien connu par son nom, qu'il y a à peine un pouce de terrain qui n'ait le sien dans leur langue. »

(2) Mayapan est composé de Maya, nom du pays, et de pan, l'étendard, le mur, le lieu principal.

(3) Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. I, chap. 6.

(4) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4.

fut que plus tard qu'il s'en établit d'autres autour des premières, ajoutant ainsi à l'étendue de Mayapan, qui devint, avec le temps, une des plus grandes villes de l'Amérique ancienne.

Le législateur la destina pour être le centre du gouvernement et des affaires; il travailla ensuite à l'organisation politique et religieuse du royaume. Les rares traditions qu'on a conservées de cette époque ne jettent aucun jour sur les moyens qu'il employa pour dompter les populations barbares de la Péninsule; mais il est à croire que la force et la persuasion furent tour à tour mises en usage pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Après ses premières conquêtes, il partagea le territoire qu'il avait acquis en plusieurs grandes provinces; il les concéda en fiefs héréditaires aux chefs des principales familles qui l'avaient accompagné, avec l'obligation d'être soumis à l'autorité souveraine du prince résidant à Mayapan. A ceux de son sang, les mêmes, probablement, qu'on désigna dans la suite sous le nom de Cocomes (1), furent octroyés les apanages les plus vastes. Tous devaient également payer à leur souverain un tribut proportionné à l'étendue de leurs départements. Chacun des chefs de la noblesse était tenu, en outre, d'avoir une maison ou un palais dans la capitale et d'y résider, chaque année, durant un temps déterminé, afin qu'ils ne perdissent pas, par une absence trop prolongée, l'habitude de la dépendance (2).

Les particularités transmises par les écrivains qui se sont occupés de l'histoire d'Yucatan sont généralement laconiques et laissent considérablement à désirer. On ne sait rien de plus concernant Zamnà, sinon qu'il arriva à une grande vieillesse et qu'il

(1) Cocom est un mot d'origine nahuatl : il est le pluriel de cohuatl, serpent, ce qui, d'après Ordoñez et Veytia, indique une connexion ou parenté avec Quetzalcohuatl. Dans la langue maya, le mot cocom a la signification d'écouteur, celui qui entend ; cette étymologie nous paraît plus rationnelle que la première. (Vocabulario en lengua maya, MS.)

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3.

vit de ses yeux les progrès de la civilisation dont il était le fondateur. La tradition lui attribuait encore l'invention des caractères ou figures qui servaient de lettres aux Mayas (1) : ce qui est certain, c'est que, s'il n'en fut pas l'inventeur, ce fut lui au moins qui les apporta avec les arts et les sciences dont il enrichit cette nation. Après avoir doté de tant de bienfaits cette terre où l'on ne peut faire un pas sans heurter un débris de son antique civilisation, Zamnà passa les dernières années de sa vieillesse sur les bords de la mer, à l'extrémité de la Péninsule. Il y mourut. Le lieu où il reçut la sépulture devint bientôt un temple célèbre et une ville qui s'appela de son nom. Izamal (2) ou Itzmal-Ul, comme on disait dans l'antiquité (3), ne tarda pas à devenir la ville sainte de la péninsule yucatèque; de toutes les parties du Maya et des contrées voisines, on vit accourir des multitudes de pèlerins qui allaient dans ses murs rendre leurs hommages au bienfaiteur de leur pays.

Sur une des collines artificielles que le voyageur rencontre encore debout dans la cité moderne d'Izamal (4), et qu'il ne peut considérer sans être saisi d'étonnement, les successeurs et les disciples de Zamnà, aidés par la reconnaissance des peuples, érigèrent ce gigantesque sanctuaire qui, pendant une longue suite de siècles, fit la gloire de cette ville. Dans ses flancs, la colline sacrée recélait de vastes appartements, des galeries et un temple souterrain, destinés, dit-on, aux mystères de la religion et à servir de nécropole aux cadavres des prêtres et des princes. Lorsque le

(1) Id., ibid., lib, IV, cap. 8.

(2) La ville moderne d'Izamal est à dix lieues environ de la mer. Suivant les géologues qui ont reconnu cette contrée, l'océan était autrefois très-rapproché de cette ville.

(3) Zamnà est nommé également *Itzamnat* ou *Itzamat*. Lizana ajoute qu'on lui donnait le nom d'*Itzen-caan*, *Itzen-muyal*, c'est-à-dire la Rosée du ciel. (Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 4.)

(4) Lizana, ibid. — Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, chap. 23.

temps eut jeté sur la vie de ce roi-pontife son voile vénérable, son oracle devint le plus fameux de l'Amérique-Centrale, et les pèlerins accoururent à lui, non-seulement pour obtenir une réponse à des questions difficiles, mais encore pour être guéris des maux, partage ordinaire de l'humanité. On était sûr, en lui adressant des prières accompagnées de présents, d'en recevoir un soulagement immédiat. Pour reconnaître ses bienfaits, on lui édifia un second temple non moins somptueux que le premier, où il fût adoré sous le nom de « Kab-Ul », ou la Main-Opératrice. Une main était l'image sous laquelle on le présentait aux regards des populations, et cette main, reproduite en mille lieux divers, fut toujours regardée comme un talisman contre tous les maux. Les malades et les infirmes venaient avec confiance à son temple d'Izamal, persuadés qu'en touchant ou en invoquant la main de Kab-Ul ils se retireraient guéris (1).

Si l'on en croit l'assertion d'Ordoñez (2), Mayapan aurait, ainsi que Tulhà, formé, avec Palenqué, une confédération de royaumes analogue à celles qui se constituèrent depuis sur le plateau aztèque, cette dernière conservant sur les deux autres métropoles une supériorité d'honneur et de juridiction dont elle aurait joui pendant plusieurs siècles, sous le sceptre des descendants de Votan (3). Quant à ce législateur, les traditions restent muettes sur les dernières années de sa vie. On sait seulement que sa mémoire demeura, comme celle de Zamnà, en vénération parmi les peuples. Il était connu parmi les Tzendales sous le titre de « Seigneur du tambour sacré » (4), qui, probablement, déri-

(1) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 4.

(2) Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, etc., et aussi les Fragments du même auteur.

(3) Ce serait ici l'origine de ces confédérations de royaumes que l'on voit, plus tard, s'établir sur le plateau aztèque et durer jusqu'à la destruction du Mexico par les Espagnols.

(4) Nuñez de la Vega, Constitut. Diœces. del Obispado de Chiappas, in Præamb., n° 34. « Señor del palo hueco (que llaman tepanaguaste) ».

vait son origine d'une espèce de tambour en bois creux, appelé « tunkul » (1), dans la langue yucatèque et « teponaztli » (2), dans le mexicain. Cet instrument avait une grande importance dans les cérémonies religieuses (3) des nations dont nous écrivons l'histoire. Il entrait dans les mystères qu'il institua. On sait que la danse y jouait un grand rôle, ainsi que chez la plupart des peuples anciens. Le ballet du « Zayi » ou Tapir, que les Indiens de l'Yucatan célèbrent encore de nos jours, est grave et sévère comme les vieillards par qui il est exécuté. Ils y figurent une palme à la main, se tournant de temps à autre vers le musicien pour lui faire des révérences respectueuses. Celui-ci occupe le centre de la ronde, touchant le tunkul avec une mesure et une majesté qui rappellent le souvenir du Seigneur du Teponaztli. Car le Zayi lui devait son origine, et il avait été dansé probablement pour la première fois à Huehuetan, dans la cité où Votan avait transporté les tapirs sacrés. C'est à cet animal et à la danse qui en était l'objet que la ville de Zayi, dont les voyageurs admirent encore aujourd'hui les magnifiques ruines dans l'Yucatan, doit son origine (4).

Le laconisme et la rareté des fragments dont se compose l'his-

(1) *Tun-kul*, musique sacrée; on donnait ce nom dans un sens général à tout instrument creux; le mot *tun* est le radical de plusieurs verbes qui ont rapport à la danse.

(2) Le *teponaztli* est un instrument fait d'un morceau de tronc d'arbre creusé. Au centre se trouvent plusieurs palettes, qui font partie du même bois, de différente épaisseur, et que l'on touche, ainsi que le tronc lui-même, à l'aide de deux baguettes à tête d'*ule*, *ulli* ou caoutchouc. Le mot *teponaztli* vient du verbe *teponaçoa*, aller en croissant, à cause du mode de toucher crescendo l'instrument. Les Indiens s'en servent encore partout dans leurs fêtes particulières et même dans les fêtes des saints de l'église catholique. Le son du teponaztli est triste et lugubre, mais sonore; on l'entend de fort loin.

(3) Il a conservé cette importance parmi les Indiens. Le drame historique ou ballet parlé que nous avons recueilli à Rabinal et transcrit en langue quichée porte encore le titre de Ballet du *tun* ou teponaztli, *Xahoh-tun*.

(4) Carrillo, Papeles sueltos, etc. *El Zayi*. — Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, chap. 1.

toire de Votan ne sont pas sans difficulté pour l'historien qui a pris à tâche de n'écrire que la vérité, sans chercher à y fonder aucune idée systématique. Le vague et l'incertitude même qui les enveloppent (1) se retrouvent sous la plume, lorsqu'il s'agit de retracer celle des autres princes qui paraissent avoir gouverné Palenqué après lui, jusqu'à l'époque de l'établissement définitif de la race nahuatl dans le Mexique.

Cette ville avait été bâtie sur la pente des collines, à l'entrée des monts escarpés de la chaîne de Tumbala qui, dans des circonstances imprévues, pouvaient offrir un asile plus sûr à ses habitants. Mais, à cette époque, les plaines adjacentes, coupées par tant de rivières et de canaux naturels, formaient un grand lac, analogue à la lagune de Terminos, tel qu'on le voit encore, à l'époque de la crue des eaux, entre juin et octobre. Une distance de trois ou quatre lieues sépare les ruines de cette métropole de la rivière Catasahà : c'est l'espace auquel on donne actuellement le nom de « Las Playas, les plages (2) », à cause de l'inondation à laquelle elles sont sujettes.

La plaine de Palenqué, légèrement ondulée, descend doucement vers la mer, entrecoupée d'une multitude de ruisseaux qui prennent leur source dans la montagne. La nature toujours prodigue de ses dons, dans ce climat enchanteur, lui assurait en profusion, avec une éternelle fertilité et une salubrité éprouvée durant une longue suite de siècles, tout ce qu'un sol fécond, sous un ciel admirable, peut fournir spontanément de productions nécessaires à l'entretien et au repos de la vie. La petite rivière d'Otolum coule au pied des ruines, avant d'aller s'unir au Rio Michol, qui, plus

(1) N'ayant pu nous procurer encore les documents originaux en langue tzendale, où se trouve consignée l'histoire de Votan et de ses successeurs, nous en sommes réduit à recueillir les courts fragments qu'on en rencontre épars dans les ouvrages manuscrits d'Ordoñez et de Cabrera, et dans les Constitut. Diœces. de Nuñez de la Vega, évêque de Chiapas, etc.

(2) Ordoñez, MS. sans titre sur Palenqué. — Antiquités Mexicaines, etc., IIIe expéd. de Dupaix.

loin, grossit le Catasahà (1), tributaire, lui-même, du superbe Uzumacinta. Le cours limpide du Michol tourne au pied de la montagne, roulant ses eaux au travers des fleurs et des arbustes de la prairie qui répandent les plus doux parfums. Un site aussi favorisé de la nature ne pouvait manquer d'attirer les êtres vivants : c'est, en effet, la retraite d'une multitude de quadrupèdes et d'oiseaux de toute couleur ; ils se plaisent à se reproduire dans ces solitudes riantes, d'où l'homme les chassa et les tint éloignés pendant des siècles et où ils ne retournèrent que lorsque les révolutions, chassant l'homme à son tour, leur eurent rendu leurs agrestes demeures, en leur abandonnant ses palais et ses temples, comme un souvenir de son séjour et de sa puissance.

Si Votan fut le créateur de Palenqué et s'il jeta les fondations de ses premiers édifices, ses successeurs, apparemment, achevèrent ce qu'il avait commencé en ajoutant à la splendeur de cette capitale. La ville s'étendait au pied de la montagne, de l'est à l'ouest, sur une largeur de sept à huit lieues (2) ; elle descendait jusqu'au bord du Michol qui baignait son enceinte, ce qui ne lui laissait qu'une largeur d'environ trois quarts de lieue. Au milieu de la plaine qui s'étend entre les monts et la rivière, s'élève majestueusement, sur une vaste colline artificielle, l'édifice qu'on est convenu d'appeler le palais des rois. L'inondation périodique qui, dès le mois de juin, commence à couvrir le sol bas où coule le Michol, gonflé alors par la surabondance des eaux de la Cordillière, avait fait, sans doute, aux Votanides une nécessité d'exhausser, par de grands travaux, le terrain peu élevé où le fondateur de la monarchie avait voulu fixer sa demeure royale. Dans la suite, ce lieu étant devenu sacré pour son peuple, le désir de mettre son palais à l'abri des eaux aurait inspiré le dessein

(1) Le *Catasahà* est aussi appelé dans le pays *el rio de Chacamal*.

(2) Ant. Del-Rio, Rapport sur les ruines de Palenqué, adressé au roi d'Espagne (Description of the ruins of an ancient city, etc. London, 1822).

de cette construction gigantesque. D'autres monuments destinés à différents usages avaient été édifiés ensuite sur le même plan, et ce qui pouvait n'avoir été d'abord qu'une nécessité de circonstance serait devenu un usage consacré pour tous les grands édifices de la civilisation américaine (1).

La ville proprement dite se dessinait en amphithéâtre sur le penchant de la montagne, tout autour de la plaine, dont les palais devaient présenter un spectacle singulier au temps de l'inondation. Bâtis sur autant de collines artificielles, ils ressemblaient à ces rochers du lac Majeur, transformés, par les Borromée, en autant de châteaux enchantés. Les rues suivaient irrégulièrement le cours des ruisseaux qui, en descendant, fournissaient en abondance de l'eau à toutes les habitations (2). Sur un des sommets formant les arrière-gradins de l'amphithéâtre, s'élevait directement en face du palais des rois un autre monument qui paraîtrait avoir servi de temple et de citadelle, et dont les constructions altières commandaient au loin la contrée jusqu'aux rivages de l'Atlantique (3).

S'il est permis de juger de la condition intellectuelle d'une nation par sa religion et par ses institutions civiles et politiques, on peut tout aussi bien se rendre compte du degré de civilisation auquel elle est parvenue par l'examen de ses progrès dans les arts et spécialement dans l'architecture et la sculpture. L'une et l'autre portent avec elles le cachet du génie du peuple qui en a conçu les

(1) Tous les édifices découverts jusqu'à présent dans le Mexique et l'Amérique-Centrale, temples ou palais, sont bâtis sur une ou plusieurs assises pyramidales. Suivant Hérodote, qui visita Babylone et vit le temple de Bélus, ce monument avait huit assises ; la pyramide était construite de briques et d'asphalte, ayant un temple à la cime et un autre à sa base. (Humboldt, Vues des Cordillières, etc., tom. I, pag. 117.)

(2) Del Rio, Rapport, etc. — Ordoñez, Manuscrit sans titre, etc. — Antiq. Mex., IIIe expéd.

(3) Stephens, Incidents of travel in Central-America, Chiapas and Yucatan, vol. II, chap. 18.

dispositions, et laissent aux générations futures le souvenir ineffaçable de leur existence et de leur grandeur.

Entre les édifices oubliés par le temps dans les forêts du Mexique et de l'Amérique-Centrale, on en trouve de caractères architectoniques si différents l'un de l'autre, qu'il est tout aussi impossible d'en attribuer la construction à un seul et même peuple, comme de croire qu'ils aient été bâtis à la même époque. Ainsi que les monuments du monde ancien, ceux de l'hémisphère occidental ont des dates et des âges divers et l'on ne peut douter que cette variété d'architecture ne doive son origine à des nations tout aussi diverses. Les ruines les plus anciennes et qui ont entre elles le plus de ressemblance sont celles que l'on a découvertes dans les pays de Lacandons, les substructions de la cité de Mayapan, quelques édifices de Tulhà et la plus grande partie de ceux de Palenqué : il est probable qu'elles appartiennent à la première période de la civilisation américaine.

Les nombreux monuments de Palenqué, respectés par le temps, donnent une idée assez complète de son architecture : ses traits généraux sont la simplicité, la gravité et la solidité. Cette dernière qualité tient non-seulement à la nature et à l'emploi des matériaux, mais aussi au talus qu'on remarque dans le soubassement de la plupart des palais et des temples. Outre ce caractère qu'ils ont en commun avec le plus grand nombre des édifices de l'Yucatan, du Guatémala et du Mexique, ils ont encore celui d'être parfaitement orientés, c'est-à-dire, que leurs quatre faces regardent les quatre points cardinaux. Leur plan présente des carrés longs, et ils sont généralement placés sur des éminences naturelles ou artificielles.

Le grand palais des rois présente l'idée la plus complète d'une habitation royale. La construction pyramidale qui forme sa base est un parallélogramme de 1,080 pieds de circonférence sur 60 de hauteur ; elle est bâtie de pierres, de chaux et de sable. On y monte par un escalier colossal, placé au-dessous de la façade

orientale, et ses marches, d'un pied de haut, semblent faites pour être enjambées par un peuple de géants. On arrive ainsi au sommet de la terrasse qui est devant le palais, où l'on entre directement par cinq portes : des deux principales, l'une à droite mène à la grande cour d'honneur ; l'autre à gauche, aux appartements intérieurs. L'étendue de l'édifice est de 240 pieds dans la longueur sur un diamètre de 145. Son élévation est de trente-six pieds ; ce qui en donne 96 à toute la masse, dans son ensemble, de la base au sommet. Au dedans et au dehors, règne une double galerie qui, dans l'intérieur du palais, forme, en plusieurs endroits, des appartements séparés. Les ouvertures entre les piliers n'ont guère plus de 6 pieds de hauteur dans la galerie extérieure ; mais celles des édifices intérieurs sont généralement plus élevées. Les voûtes reposant sur des murs d'une épaisseur prodigieuse, à plus de 20 pieds au-dessus du sol, forment au sommet un angle tronqué, terminé par de grandes dalles extrêmement épaisses. L'édifice est couronné, à l'extérieur, par une large frise encadrée dans deux corniches doubles de figure carrée. Enfin, entre toutes les portes, sur la face de chacun des piliers de la galerie qui règne autour de ce monument, sont incrustés de hauts-reliefs en stuc, représentant des personnages d'une stature plus qu'ordinaire et des cartouches d'écriture sculptée (1).

L'intérieur du palais n'offre pas la même régularité : mais il paraît répondre davantage à la magnificence des princes qui l'habitaient. On y voit plusieurs cours immenses, environnées de grands portiques, aux piliers de granit, couverts de personnages en relief du double de grandeur de ceux qui sont au dehors. Des péristyles majestueux conduisent à divers corps de logis distribués avec intelligence. A la suite des deux cours d'honneur, s'élève une tour de huit étages, dont l'escalier, en plusieurs endroits, est sou-

(1) Antiquités Mexic., IIIe expéd. de Dupaix. — Stephens, Incidents of travel in Central-America, etc., vol. II, chap. 18.

tenu sur des voûtes cintrées (1) et du sommet de laquelle l'œil peut planer au loin sur la ville, la campagne et la mer.

Mais l'irrégularité même qui préside à ces arrangements et surtout l'énorme différence existant entre les proportions des édifices intérieurs et la galerie principale qui fait le tour du palais, sans parler de l'élégance particulière qu'on remarque dans la forme des portes ouvertes sur les cours, paraissent prouver que les maîtres du palais, tout en cherchant à conserver le portique extérieur, peut-être bâti par les fils de Votan, s'étaient efforcés néanmoins d'embellir leur habitation et d'y introduire les changements exigés par le développement de la civilisation. Par la même raison, ils embellirent de reliefs en stuc les piliers du pourtour, restés apparemment, sous les premiers règnes, sans autre ornement que celui de leur sévère et majestueuse nudité. En effet, lorsque les rois de Palenqué eurent commencé à s'habituer au luxe et à la magnificence, après qu'ils eurent décoré de sculptures en relief les nouveaux édifices bâtis au centre du palais, ils éprouvèrent le besoin de mettre en harmonie l'antique résidence de leurs prédécesseurs avec leur demeure actuelle : c'est alors, sans doute, que les piliers extérieurs reçurent leurs stucs, modelés d'ailleurs exactement sur le dessin des sculptures en granit de la grande cour d'honneur. De là, l'étonnement des voyageurs (2) qui attribuèrent à une bizarrerie de l'architecte ce qui n'était que la conséquence naturelle de la marche des arts.

La simplicité qui règne dans la majeure partie du palais, malgré les reliefs qui en décorent les piliers, donne une idée de son ancienneté, surtout si on le compare aux monuments

(1) Antiq. Mex., IIIᵉ expéd., etc. La voûte cintrée, quoique rare en Amérique avant la conquête, se rencontre cependant plus fréquemment qu'on ne pourrait le croire. Nous en avons vu plusieurs, et nous donnerons les dessins de quelques-unes dans les planches de cet ouvrage.

(2) Voir ce qu'en dit Dupaix (Antiq. Mex., IIIᵉ expéd.). — Stephens, Incidents of travel in Central-America, etc., vol. II, chap. 16.

de l'Yucatan si généralement chargés d'ornements de toute espèce. A l'exception de quelques édifices couronnés d'un étage analogue à certains pavillons chinois ou indous (1), découverts récemment dans les ruines de Palenqué, et qui appartiennent évidemment à une époque postérieure de plusieurs siècles à la fondation de cette ville (2), cette nudité rigide s'y retrouve partout. Les stucs et les reliefs sculptés dont nous venons de parler, ainsi que quelques autres sculptures intérieures qui paraissent avoir trait à la religion, en sont les seuls décors. Ils sont généralement modelés avec simplicité et ils ne manquent pas de correction; mais il y a moins d'art que dans les ornements découverts à Tulhà, et leur infériorité est surtout remarquable, comparés aux monuments de Chichen-Itza, de Zayi et d'Uxmal. Les têtes et les pieds y sont tous de profil, sans doute afin d'éviter les difficultés que ces figures auraient présentées, vues de face ou autrement. La forme de la tête mérite la peine d'être observée ; la ligne décrite par le front et le nez se rapproche tellement du quart de cercle, qu'elle a donné lieu de penser que les habitants de Palenqué étaient une race à part (3). Mais cette conformation était le résultat d'une coutume suivie chez beaucoup d'anciens peuples et qui se perpétua dans l'Yucatan, où les mères aplatissaient à dessein la tête de leurs nouveau-nés et allongeaient leurs oreilles (4).

Les autres édifices découverts à Palenqué sont d'une construction analogue à celle du palais. Ils se présentent majestueusement sur des masses pyramidales d'une grande élévation, avec un péristyle à l'entrée. Au fond se trouve ce que nous appellerions la chapelle, ayant de chaque côté une ou deux autres pièces

(1) Stephens, ibid. Voir les planches et comparer.

(2) Ces changements seraient-ils redevables au culte de Quetzalcohuatl, introduit dans ces contrées dans le neuvième siècle?

(3) Antiq. Mexic., III expéd., etc.

(4) Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., décad. IV, lib. 3, cap. 3.

ouvrant sur la galerie et qui paraissent avoir servi d'habitation aux gardiens de la divinité qu'on y adorait. Aux dimensions près qui sont beaucoup moins considérables, c'est le même système que celui du palais, et les reliefs en stuc ou gravés sur la pierre ont le même caractère. La seule différence à remarquer, c'est que deux de ces monuments sont surmontés d'un second étage, dont la forme et les ornements multipliés en stuc rappellent les modèles étranges et fantastiques des pagodes indoues : ce qui devient certain, après qu'on les a examinés, c'est qu'ils appartiennent à une époque différente et à un ordre de civilisation tout autre de la construction au-dessus de laquelle ils s'élèvent.

Ce qui n'est pas moins digne d'observation, c'est la multiplicité des inscriptions qui, en plusieurs endroits, couvrent non-seulement les piliers intérieurs de ces édifices, mais encore le fond même de la chapelle. Ces inscriptions, gravées en relief sur de larges tablettes de pierre, sont divisées en petits quadrangles qui se répètent en grand nombre à la suite les uns des autres. Dans l'édifice le plus rapproché du palais et qui ne ressemble pas trop mal à une cour de justice, la tablette a quatre pieds six pouces de largeur sur huit de hauteur ; elle est partagée en deux cent quarante petits carrés ou cartouches à caractères. Était-ce là un dépôt d'archives publiques ; était-ce, comme le disent les prêtres des villages voisins, le palais où siégeaient les tribunaux des anciens Votanides, ou, comme le prétendent les Indiens, des écoles publiques, c'est ce qu'on ne saurait déterminer aujourd'hui. Ce qui est vrai, c'est que ces inscriptions sont exactement semblables à celles qu'on trouve gravées sur les obélisques de Quirigua et de Copan, non loin des bords du fleuve Motagua.

De l'autre côté du ruisseau qui coule à peu de distance du palais, se présente un autre édifice érigé sur une double terrasse pyramidale d'une élévation considérable. Outre les inscriptions qui ne font défaut nulle part, c'est là qu'on voyait le fameux bas-relief de la Croix, objet de tant de curiosité et de spéculations de

la part des savants. Sans entrer dans aucune dissertation à l'égard de ce signe, qu'on a découvert depuis dans un grand nombre d'autres localités américaines, surtout dans la péninsule yucatèque, dans le Meztitlan, à Tula, à Tetzcuco, à Cholullan et à Guatulco, nous nous contenterons de faire observer ici que la croix était, dans le culte toltèque et mexicain, l'emblème de la pluie, celui sous lequel on adorait le symbole « Cé-Acatl », ou Une Canne, connu aussi sous le nom de Quetzalcohuatl. La croix de Palenqué, dont la forme primitive est à peu près latine, était-elle placée là comme le souvenir d'un christianisme antérieur, ou bien faisait-elle allusion à la crue de deux grands fleuves dont nous avons parlé auparavant, c'est ce qu'il nous est impossible de décider actuellement. De chaque côté de cette croix se montre un personnage entouré d'ornements fantastiques, et l'un d'eux tient dans ses bras un enfant dont il semble faire l'offrande. Dans un monument voisin, on voit d'autres personnages qui ont avec ceux-ci beaucoup d'analogie (1).

Si l'on en croit une tradition conservée parmi les habitants de la petite ville moderne de Palenqué, la colline artificielle sur laquelle s'élève le grand palais serait partagée, intérieurement, en salles et en galeries, asile funèbre des rois et des princes de la cité antique ; mais, jusqu'à ce jour, les Indiens ont conservé religieusement le secret de ces tombeaux, et nul voyageur n'a pu pénétrer dans cet hypogée des Votanides. Ceux qui ont visité l'Yucatan ont pu s'assurer parfaitement de la concavité des pyramides qui se rencontrent si fréquemment dans cette Péninsule. Malgré l'époque comparativement moderne des monuments de cette contrée, on a pu reconnaître, en particulier dans les ruines de Mayapan, des restes dont le style sévère et dénué d'ornements annonçait une antiquité contemporaine avec celle de Palenqué. Là, comme dans cette dernière ville, les

(1) Stephens, Incidents of travel in Central-America, etc., vol. II, chap. 18.

murs sont presque toujours recouverts d'un enduit de stuc, dans lequel il entre de l'oxyde de fer qui lui donne un ton coloré, ce qui semblerait dénoter que le fer était connu anciennement en Amérique (1), quoiqu'on n'y ait jamais découvert aucun instrument de ce métal.

Un autre débris intéressant de l'architecture antique conservé à Palenqué, c'est un pont superbe jeté sur la rivière de Michol, à peu de distance du palais. Il est bâti de pierres taillées carrément et ajustées sans ciment par le seul effet de leur coupe. Il n'a point de parapet : long de soixante pieds sur quarante-cinq de largeur, il s'élève de douze au-dessus du niveau ordinaire de l'eau. Mais une chose singulière, c'est que l'ouverture qui donne passage à la rivière, carrée par le haut, va en s'élargissant d'une manière convexe, contrairement à nos arches de pont, dont la forme est concave. Ce mode de construction est évidemment contraire à la solidité; mais les pierres sont si bien appareillées dans l'édifice dont il s'agit, qu'il s'est conservé intact à travers les siècles (2).

A une lieue à l'est de la ville, on voit un autre monument du même genre. C'est un canal ou aqueduc souterrain de cent quatre-vingts pieds de long et de six de large sur douze d'élévation, dans lequel coule un fort ruisseau d'une eau extrêmement limpide, provenant des montagnes boisées et qui coule dans une direction du sud au nord. Les dimensions de ce monument varient en quelques endroits ; il est construit en grandes pierres posées sans ciment, unies par leur propre coupe, et la voûte est formée d'autres pierres plates qui couvrent l'aqueduc dans toute sa largeur (3). On ignore à quel usage a pu servir cette vaste construction hydraulique; peut-être conduisait-elle les eaux de la montagne aux

(1) Antiq. Mex., IIIe expéd. de Dupaix.
(2) Id., ibid.
(3) Id., ibid.

bains publics de cette grande métropole, ou servait-elle à faciliter le passage de l'eau d'un quartier à l'autre (1).

Nous ferons observer que dans les constructions palenquéennes on ne trouve point la brique, employée si fréquemment dans les autres parties de l'Amérique. On ne voit partout que des pierres ; il est vrai que les carrières étaient si rapprochées de la ville et d'une si facile exploitation, que les habitants n'auront peut-être pas cru devoir se servir d'autres matériaux. Le bois, s'il y fut employé autrefois, a disparu entièrement; il serait difficile de décider si les architectes de Palenqué mirent en usage les linteaux de bois dur, comme ceux qu'on a découverts à Tulhà et dans l'Yucatan (2). Quant aux ouvertures servant de fenêtres, elles sont petites et généralement d'une forme capricieuse, environnées, à l'intérieur des édifices, d'arabesques et de dessins en bas-relief, parfois fort gracieux. C'est ainsi que la croix latine, si mince et déliée, qui est l'objet principal dans le temple de la Croix, est formée par une ouverture qui traversait le mur de part en part pour servir de fenêtre. Nous en avons observé cependant un assez grand nombre qui figurent un T grec. Quant au pavement de ces édifices, il est composé d'un stuc dur et fin, ressemblant à celui qu'on employait pour couvrir les parois des murailles.

(1) Ordoñez, dans son Manuscrit sans titre sur les ruines de Palenqué, raconte que l'architecte Armendaris, qui accompagnait l'expédition du capitaine Del Rio, envoyé pour cette exploration, à la fin du siècle dernier, par ordre du roi d'Espagne, découvrit, sur les bords de la rivière Catasahà, à deux lieues environ des ruines, un vaste souterrain construit en pierre, mais entièrement recouvert de végétation. Dans ce souterrain il trouva, à son grand étonnement, des massés de bois précieux et durs, tels que le campêche, l'acajou, etc., empilés comme dans nos magasins, et qui paraissaient attendre qu'on vînt les chercher pour les expédier à l'étranger. Les siècles avaient passé, et le commerce de Palenqué s'était perdu avec la disparition des habitants de cette métropole.

(2) Stephens, Incidents of travel in Central-America, vol. II, chap. 15. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 2. — Ordoñez, Manuscrit sans titre, etc.

Les ouvrages de sculpture, et surtout les arabesques, que l'on rencontre si fréquemment dans les monuments de Palenqué, offrent la preuve la plus évidente des progrès que l'art du dessin avait faits chez ses habitants. Il nous reste, à cet égard, à parler de la peinture agglutinative, exécutée sur quelques murs, particulièrement dans les édifices du palais; on y voit des traits et des fragments divers peints avec intelligence, représentant des quadrupèdes, des oiseaux, des fruits et des fleurs, avec les couleurs qui leur sont propres. Il paraîtrait qu'on se servait, pour cette peinture, de couleurs minérales naturelles, et non de couleurs factices (1) ; malgré le long intervalle du temps, malgré l'humidité et les couches corrosives qui les recouvrent, il en restait encore assez à l'époque de l'expédition de Dupaix (2) pour se former une idée exacte de leur composition.

Un fait curieux se rattache encore à l'état de la peinture chez les Tzendales de Palenqué. Il a trait à un bas-relief offrant de l'écriture en cartouches carrés, sculpté sur une dalle encadrée dans la muraille, sur le palier d'un escalier qui paraît devoir descendre aux salles souterraines du palais. Il était en saillie d'environ six pouces : Dupaix l'ayant fait arracher avec beaucoup de travail, tant elle était solidement enchâssée, reconnut, à sa grande surprise, que le revers de cette dalle présentait l'ébauche coloriée des sujets sculptés en relief à l'extérieur. Était-ce là, dit un des commentateurs de cette expédition, une précaution contre les destructions du temps ou de l'instabilité des choses humaines? L'ordonnateur du palais aurait-il voulu que cette loi ou légende quelconque, gravée sur la pierre, passât, malgré

(1) C'est le vermillon qu'on employait le plus ordinairement dans ces peintures, suivant Dupaix et Ordoñez. L'architecte Armendaris, qui accompagna Antonio Del Rio à Palenqué, assura à Ordoñez qu'on y trouvait aussi l'emploi de beaucoup de bleu dit de Prusse, et que les couleurs étaient toutes d'une qualité très-fine.

(2) Antiq. Mexic., etc.

toutes les vicissitudes du temps ou des circonstances, à la postérité ? Avait-il voulu que si les siècles usaient la sculpture de la surface, si la main des hommes l'effaçait violemment, si le palais même s'écroulait ou était abattu, on retrouvât sur le revers de la dalle la légende qui en avait disparu extérieurement ? Certes, si cette conjecture est fondée, jamais peuple ne fut plus sage et ne poussa plus loin la prévoyance pour l'avenir (1).

Cependant, malgré toutes ces précautions, ce peuple a disparu sans laisser d'autres traces que les ruines que nous avons tenté de décrire. Il ne s'est encore trouvé personne en état de déchiffrer ces inscriptions fastueuses qui renferment probablement ses annales. Nous n'avons de lui que les noms de quelques rois et un petit nombre de faits à peine indiqués. Sans chercher à les exagérer ou à leur attribuer plus d'importance qu'ils ne paraissent en offrir, nous nous efforcerons de les éclaircir au moyen de diverses autres traditions conservées par les écrivains plus modernes de ces contrées. Quoique obscurs et relativement dénués d'intérêt, ces faits ont néanmoins un cachet particulier que notre devoir nous oblige à faire connaître et peuvent mener, plus tard, à de nouvelles découvertes.

A l'aurore de la civilisation dont Palenqué fut le berceau, la puissance suprême exercée comme une espèce de judicature était unie au sacerdoce dans la personne du monarque, et les populations barbares du continent aux yeux desquelles Votan s'était présenté, au nom du ciel, pour les réunir sous ses lois et leur partager les terres fertiles où il avait fondé son empire, s'étaient accoutumées à considérer ses successeurs comme les descendants du soleil. Cet astre bienfaisant était personnifié dans le mythe d'Imos, avec lequel Votan lui-même est souvent confondu. Leurs

(1) Layard, dans son ouvrage « Niniveh and its remains », édit. de New-York, 1849, assure que les Assyriens en faisaient autant. Les plaques d'albâtre, retrouvées dans les palais ninivites, sont couvertes, au revers, d'inscriptions qui ne sont que la répétition de celles qui étaient à découvert.

noms paraissent ensemble dans les calendriers de Chiapas, de Soconusco et d'Oaxaca. Le premier était symbolisé dans le trone majestueux du seiba, dont l'image empreinte sur le fond d'une espèce d'étendard était exposée à la vénération des peuples (1). Telle est l'origine des hommages superstitieux dont cet arbre fut l'objet et qu'il continue à recevoir des indigènes. Aujourd'hui même il est rare de voir dans le Mexique ou l'Amérique-Centrale une bourgade ou un village qui n'ait son seiba planté au milieu de la place, devant la municipalité ou l'église. A des jours fixes, souvenirs des temps antiques, ses branches et son tronc sont ornés de fleurs, on lui offre de l'encens de copal, et c'est à l'ombre de son feuillage que se fait l'élection des alcaldes (2).

Dans les calendriers divers dont nous avons fait l'énumération, le nom d'Ik ou Igh suit immédiatement celui d'Imos, et précède celui de Votan. Ik, ainsi que l'Ehecatl des Mexicains, était l'esprit, l'âme et la vie, et comme tel il était adoré chez les nations civilisées de l'Amérique septentrionale. Parmi les divinités ou héros dont les noms président aux jours du calendrier trendale, Votan est le premier dont le rôle ne soit pas purement mythologique. Ceux de ses successeurs apparaissent identiquement les mêmes dans les calendriers de Chiapas, de Soconusco et d'Oaxaca. Dans ceux de l'Yucatan et de l'Amérique-Centrale, il y a de grandes variantes. Imos, Ik et Votan ouvrent la liste royale : puis viennent à la suite l'un de l'autre Chanan ou Ghanan, Abagh, Tox, Moxic, Lambat, Muluc ou Molo, Elab, Batz et Ewob. Les fragments que nous possédons se bornent à mentionner ces princes, se contentant d'ajouter qu'ils se trouvent placés dans l'ordre de leurs générations respectives, c'est-à-dire, dans celui de leur succession régulière (3).

(1) Nuñez de la Vega, Const. Diœces., n° 33.
(2) Id., ibid.
(3) Nuñez de la Vega, Constit. Diœces., in Præamb., n° 35.

Chanan, dont le nom vient le premier, se signala peut-être par quelques grandes actions, en soumettant par les armes de la persuasion les tribus voisines de Palenqué. Votan avait mérité le titre de Cœur du Peuple ; son successeur obtint celui de « Canam-Lum », ou Serpent de la terre (1) qui a traversé les siècles et qui, jusqu'après la conquête, est demeuré en vénération parmi les nations voisines des Tzendales. A la suite des rois que nous venons d'énumérer vient le nom de Been ou Ben, qui est représenté comme un prince conquérant. Il n'est dit nulle part en quelles circonstances il eut occasion de se signaler; mais le souvenir de ses grandes actions est resté gravé sur l'obélisque de Comitàn (2). Cette ville, située sur les frontières de Chiapas et de l'état de Guatémala, encore considérable aujourd'hui, fut témoin des hauts faits du monarque palenquéen qui lui avait peut-être donné l'existence. Son obélisque, semblable à ceux qu'on admire à Copan et à Quirigua (3), se retrouvera, sans doute, avec sès palais, lorsque la civilisation nouvelle, s'avançant jusqu'aux forêts qui ombragent ses antiques ruines, les fera sortir du tombeau où elles sont ensevelies avec le nom de Been.

Hix, Tziquin, Chabin, Chin (4) et Chinax continuent la liste royale des princes tzendales. Avec Chinax, un nouvel ordre de

(1) Nous croyons qu'il y a ici erreur dans la traduction de ce mot, rendu par *Lion* dans Nuñez de la Vega. Nous n'avons point de dictionnaire de la langue tzendale; mais dans toutes les autres langues de l'Amérique-Centrale, qui sont sœurs du tzendale, *can* signifie serpent.

(2) « Dejo inscripto su nombre en la *Piedra Parada*, que es un sitio que « esta en el pueblo de Comitan »..., Nuñez de la Vega, Constit. Diœces., etc., n° 35.

(3) Copan est une ville antique, située dans une plaine sur la frontière des républiques de Honduras et de Guatémala, à quelques lieues des ruines de Quirigua, qui en sont séparées, toutefois, par le fleuve Motagua. Voir Stephens, Incidents of travel in Central-America, etc., vol. I, chap. 7. Le Rév. Père Cornette, S. J., Français, natif de Dijon, a visité ces belles ruines, en dernier lieu, en septembre 1856.

(4) Une tradition conservée par Las Casas et Torquemeda observe que ce fut un dieu du nom de Chin, qui introduisit la sodomie dans ces contrées,

choses s'introduit dans l'histoire si courte et si obscure des Votanides ; une lueur s'échappe malgré le laconisme des paroles de l'écrivain à qui nous devons la conservation de ces fragments, et pour la première fois on trouve un mot qui fait évidemment allusion aux populations de la langue nahuatl ou mexicaine qui, vers cette époque, établirent leur domination en Amérique. « Chinax, est-il dit (1), fut un grand guerrier : c'est pourquoi on le représente une bannière à la main dans les calendriers et recueils historiques hiéroglyphiques; son histoire ajoute qu'il mourut pendu et brûlé par le « nagual » d'un autre gentil. »

Ni la tradition ni les histoires tzendales ne présentent rien au sujet des événements antérieurs à Chinax, ni des conséquences qu'entraîna la mort tragique et mystérieuse de ce prince. Mais les documents que nous avons recueillis de l'histoire de l'Amérique-Centrale et du Mexique nous viennent ici suffisamment en aide. Nous y trouvons le récit circonstancié de l'arrivée de cette race puissante connue plus tard sous le nom de Toltèque et de la révolution qu'elle opéra. La monarchie palenquéenne, ébranlée par les vices de ses rois et par les efforts de ses ambitieux adversaires, ne survécut que peu d'années à Chinax : Cahogh et Akbal, qui lui succédèrent, ferment la liste des monarques votanides, dont la dynastie céda momentanément la place à celle des rois nahoas de Tulhà. Ce sont les événements de cette révolution mémorable dans les annales américaines que nous allons tâcher de présenter avec quelques détails à nos lecteurs dans le chapitre suivant.

en en donnant partout le funeste exemple comme un acte religieux (Torquemada, Monarq. Ind., lib. XII, cap. 11.

(1) Nuñez de la Vega, Constit. Diœces., etc., n° 35.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Aperçu sur l'histoire primitive. Les Nahoas, ancêtres des Toltèques. Incertitude sur leur origine. Étendue de la langue nahuatl. Traditions primitives d'une patrie lointaine. Religion antique. Familles primitives avant leur arrivée au Mexique. Description de Panuco. Débarquement des Nahoas, suivant Sahagun. Quetzalcohuatl à la tête des tribus nahoas. Continuation de leur voyage. Xicalanco et la côte de Tabasco, séjour des premiers législateurs. Empire de Xibalba ou Palenqué. Tradition de Wucub-Caquix. Commencement de la civilisation. Voyage de Quetzalcohuatl à la recherche d'une plante nutritive. Le maïs. Paxil et Cayalà. Premières relations entre les Xicalancas et l'empire de Xibalba. Quetzalcohuatl se retire. Oxomoco et Cipactonal, inventeurs du calendrier toltèque. Révolution dans l'empire primitif. Hunahpu et Exbalanqué. Royaume de ce dernier à Utlatlan. Temple antique de Cahba-hà. Exbalanqué abandonne ses états. Épopée, ou roman historique de Hunahpu et d'Exbalanqué. Leurs aventures et les merveilles qu'ils opèrent.

Lorsqu'on vient à découvrir les traces d'un peuple anéanti depuis des siècles, et dont l'existence même était demeurée ignorée, ce n'est pas une tâche légère de reconstruire ses annales perdues ou gravées sur la pierre en caractères plus énigmatiques que ne l'étaient ceux des obélisques des Pharaons, avant que Champollion en eût donné la clef au monde. L'architecte qui tente de recomposer, à l'aide de quelques débris informes, le plan d'un édifice ruiné embrasse peut-être un travail moins difficile. Dans le chapitre précédent, nous nous sommes efforcé de renfermer dans

un même cadre les fragments de l'histoire primitive de la civilisation américaine, tels que nous les offrent les rares ouvrages qui s'en sont occupés incidemment. En étudiant les traditions antiques, nous espérons avoir réussi à dissiper plus ou moins l'obscurité qui environne leur berceau; s'il nous est arrivé de devoir marcher par moments à pas incertains dans cette voie épineuse, nous avons fait, au moins, tout ce qui était en nous pour y faire briller le flambeau de la vérité. Maintenant notre tâche, quoique bien ardue encore, devient plus agréable et moins aride. Plus d'une fois cependant, l'allégorie religieuse et le merveilleux se rencontreront sur nos pas. Mais la fable n'y entre généralement que d'une manière accessoire et ne couvre pas la vérité d'un bandeau trop épais ; souvent même, elle est utile en ce qu'elle dévoile plus sensiblement l'originalité du génie et des mœurs des peuples où elle a pris naissance et qui la regardaient comme le symbole de leur foi. Quelques dates, aussi, commencent à poindre comme les premiers jalons de la chronologie. Ce qui aura droit surtout d'intéresser le lecteur dans les chapitres qui vont suivre, ce sont les détails que présentent les livres des Quichés et des Cakchiquels sur le berceau, la marche et l'établissement des tribus primitives. Nous n'avons plus à compter uniquement avec les traductions informes de Nuñez de la Vega et d'Ordoñez : nous possédons les documents originaux sur lesquels se fondera notre récit ; s'ils ne présentent pas une série d'annales bien complète, si la chronologie même nous fait encore souvent défaut, nous pouvons au moins assurer le lecteur que la plupart des faits dont se composeront les chapitres suivants sont tirés exactement des archives historiques et sacrées des indigènes.

Antérieurement à l'histoire de la domination toltèque au Mexique, deux faits d'une grande importance, mais également obscurs dans leurs détails, se remarquent dans les annales de cette contrée : c'est la tradition qui concerne le débarquement d'une race étrangère, conduite par un personnage illustre, venant d'une terre

orientale et de qui Montézuma même disait être descendu (1); c'est en second lieu celle de l'existence d'un empire antique, connu sous le nom de Huehue-Tlapallan (2), d'où les ancêtres des Toltèques étaient sortis à la suite d'une révolution, et d'où ils étaient allés, après une longue et pénible migration, se fixer sur le plateau aztèque (3). C'est là le thème de ce chapitre.

Ces étrangers, alternativement appelés Nahoas ou Toltèques, sont les seuls dont le nom ait été conservé dans le souvenir des peuples après la ruine de leur puissance, les seuls, parmi les nations américaines, dont les institutions survécurent à leur existence, comme les institutions romaines survécurent en Europe, après la ruine totale de l'empire des Césars. L'histoire toltèque est la première, dans l'ordre des annales américaines, dont les fondements soient admis avec quelque certitude par les écrivains qui ont tenté d'éclaircir les origines obscures de la civilisation mexicaine. Ce n'est, toutefois, qu'avec une extrême réserve qu'on s'est permis, jusqu'à présent, d'émettre une opinion sur ce peuple mystérieux, dont le caractère puissant se révèle dans les lois et les monuments qu'il laissa derrière lui et dont la disparition a donné lieu à tant de commentaires.

(1) Lorenzana, Cartas de Hernando Cortès, carta II, Mexico, 1776.

(2) *Tlapallan*, c'est-à-dire Lieu, ou terre des couleurs. On verra, plus loin, que ce nom mystérieux désignait l'Amérique-Centrale et surtout le Honduras. *Huehue* signifie grand ou ancien. Le nom des Tlapallan s'applique aux régions arrosées par l'Uzumacinta et ses affluents, soit à cause des couleurs que la nature volcanique du terrain produit en tant de lieux dans ces contrées, soit à cause des bois de couleur qu'on en exportait autrefois comme aujourd'hui. Le mot *tlapalli* a quelquefois aussi le sens de noble, d'ancien; *tlapalli eztli*, sang noble, royal, comme « la sangre azul » des Espagnols. En sorte que, dans un sens plus recherché, Tlapallan pourrait signifier la Patrie des nobles, des anciens par excellence. Il est douteux encore si celui de Huehue-Tlapallan ou grand Tlapallan doit s'appliquer au même pays.

(3) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion de la historia tulteca, etc., MS. des Archives nationales de Mexico, Histoire des Chichimèques, tom. I, chap. 1, trad. de M. Ternaux-Compans. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 1. Mexico, 1838.

On ne connaissait, jusqu'à présent, de son histoire que quelques vagues notions conservées dans les auteurs qui se sont occupés de celle de la conquête du Mexique, et un petit nombre de légendes et de récits contradictoires puisés dans les relations d'Ixtlilxochitl (1) et dans l'ouvrage de Torquemada (2), mais dont l'ensemble, loin d'offrir quelque clarté, ne pouvait que dégoûter, au premier abord, de toute recherche ayant pour objet cette nation. Quant au prince de Tetzcuco, il aurait évité les innombrables contradictions chronologiques qu'on lui reproche, s'il avait eu la patience de faire un travail de comparaison entre les documents précieux qu'il eut sous les yeux ou qu'il copia de sa main (3). Sa nonchalance et son défaut de critique furent la cause de toutes ses erreurs. C'est à l'aide de ces mêmes documents et de ceux qui nous ont été fournis sur les nations guatémaliennes que nous entreprenons l'histoire des Toltèques.

L'incertitude qui règne encore sur les origines de la race toltèque ne permet pas de fixer d'une manière absolue l'époque où elle apparut sur les côtes du Mexique; tout laisse à penser, néanmoins, que ce fut durant les années du siècle qui précéda l'ère chrétienne (4), ou dans les premières de la période suivante. Le nom qu'on lui donne également dans les diverses langues du Mexique et de l'Amérique-Centrale est celui de Nahuatl (5), qui,

(1) Don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, arrière-petit-fils du dernier roi de Tetzcuco, écrivit un grand nombre de Relations historiques sur son pays, puisées dans des documents dont il ne se donna malheureusement pas la peine de confronter les dates. Elles sont restées manuscrites, pour la plupart, dans les Archives nationales de Mexico. M. Ternaux-Compans en a traduit une partie sous le titre d'Histoire des Chichimèques. Paris, Arthus Bertrand. Les autres ont été publiées dans le supplément de Kingsborough, tom. IX.

(2) La Monarquia Indiana, ouvrage précieux pour la multitude des documents qu'il renferme, mais écrit sans ordre, sans chronologie ni critique.

(3) C'est le reproche que lui fait M. Aubin, qui possède aujourd'hui la majeure partie de ces documents.

(4) Une date, dont nous n'osons encore garantir l'authenticité, semble porter à l'an 279 avant l'ère chrétienne l'arrivée des tribus de la langue nahuatl.

(5) Le mot *Nahual* ou *Nawal* se trouve employé dans un sens analogue

possible, leur première patrie et la route qu'ils ont suivie, dans leurs migrations, avant d'arriver au Mexique (1).

La plupart des nations qui envahirent la Nouvelle-Espagne présentent ordinairement, dans les traditions qui commémorent leur origine et l'époque de leur arrivée dans ces contrées, un chiffre quelconque désignant le nombre des tribus ou familles dont elles se composaient. Ces chiffres sont généralement vingt, treize ou sept, et plus souvent ce dernier, qui est attribué généralement aux Toltèques ou Nahoas (2). On ne peut guère admettre qu'ils soient rigoureusement exacts, et nous n'y voyons qu'une importance secondaire ; mais ils en avaient pour les anciennes nations américaines : les nombres sept, treize et vingt étaient sacrés, et on les trouve dans toutes leurs computations religieuses et astronomiques. Nous ne rechercherons pas la raison qu'ils avaient pour les donner à leurs tribus, il importe peu à l'histoire de savoir leur nombre exact ; mais il y a tout lieu de croire qu'un peuple, en l'adoptant, cherchait ainsi à se revêtir d'un caractère plus auguste. Une autre observation que nous avons été également à même de faire en étudiant les histoires indigènes, c'est que les familles d'une même langue sont souvent groupées comme si elles étaient arrivées ensemble ; mais il est constant qu'elles entrèrent quelquefois à des intervalles d'une longueur considérable, et l'union qu'elles s'attribuent n'est ordinairement que le souvenir d'une

(1) Nous avons dit plus haut que le nom du pays d'où sortirent Gucumatz et les siens est appelé *Camukibal*, c'est-à-dire, le Lieu où il fait de l'ombre, dans le MS. Quiché, dont l'auteur inconnu place la situation à l'orient, au delà de la mer.

(2) Ils étaient vingt avec Cukulcan, lorsque celui-ci débarqua dans l'Yucatan (Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 123). Les hommes, créés ou formés après Chay-Abah, sont treize dans le MS. Cakchiquel (Mémorial de Tecpan-Atitlan). Les escadrilles chichimèques sont treize (Torquem., Mon. Ind., lib. I, cap. 11). Les chefs toltèques étaient sept; les tribus nahuatlacas sept, etc. (Torq., ibid., cap. 12-13.) On pourrait trouver encore une foule d'exemples de ce genre dans Torquemada, Ixtlilxochitl, etc.

parenté antique et incertaine, ou d'une parenté nouvelle fondée sur des alliances contractées depuis leur entrée et leur établissement dans ces régions. Ces difficultés, qu'une longue étude de leurs annales nous a permis de débrouiller, ont été de tout temps une pierre d'achoppement pour ceux qui ont entrepris d'écrire l'histoire du Mexique uniquement d'après les livres ou les traductions espagnoles (1).

C'est dans les traditions quichées (2) que nous trouvons le plus de détails sur la première patrie des Nahoas, et en général des populations qui envahirent le sol du Mexique. Tous les souvenirs les reportent vers un orient lointain que des terres et des mers immenses séparent d'eux actuellement. « C'est là qu'ils s'étaient multipliés d'une manière considérable et qu'ils vivaient sans civilisation (3). Alors ils n'avaient pas encore pris l'habitude de s'éloigner des lieux qui les avaient vus naître; ils ne payaient point de tributs, et tous parlaient une seule langue. Ils n'encensaient ni le bois ni la pierre; ils se contentaient de lever les yeux au ciel et d'observer la loi du Créateur. Ils attendaient avec respect le lever du soleil, en saluant de leurs invocations l'étoile du matin (4). Et,

(1) Combien de fois nous avons été à même d'observer, en lisant les originaux dont certaines traductions existent, avec combien peu de soin ils furent traduits, avec quelle négligence les traducteurs copiaient les noms et les dates : il est visible que plusieurs d'entre eux comprenaient parfaitement les langues; mais ils traduisaient la lettre, non le sens. C'est ce qui est arrivé avec Ximenes dans le MS. Quiché : il était rare qu'ils pénétrassent le sens purement historique. Toujours préoccupés de l'idée d'assimiler les choses indiennes à celles qu'ils connaissaient en Europe, ils cherchaient à découvrir le ciel, l'enfer et le purgatoire, avec des preuves que les Indiens ne donnent pas; ils voulaient voir les mystères du christianisme dans les symboles indiens, et un grand nombre se creusèrent vainement la tête, faisant de la science inutilement pour découvrir l'apôtre saint Thomas dans Quetzalcohuatl.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Sans civilisation. L'expression *zak gih* a aussi le sens de temps anciens, l'âge d'or, celui dont on a peu de souvenir.

(4) Cette pièce remarquable, ainsi que la plupart des détails qui suivent, est tirée textuellement du MS. Quiché de Chichicastenango.

le cœur rempli d'amour et d'obéissance, ils adressaient ainsi leurs prières au ciel pour en obtenir des enfants : « Salut, créateur et formateur ! regarde-nous, entends-nous. Cœur du Ciel, Cœur de la terre, ne nous délaisse, ne nous abandonne point, Dieu du ciel et de la terre ! Cœur du ciel, Cœur de la terre, considère notre postérité pour toujours, et, lorsqu'il fera jour, éclaire et élargis notre voie. Accorde-nous le repos, un repos glorieux, la paix et la prospérité, la justice de la vie et de notre être, accorde-le-nous, ô Hurakan, Éclair et Foudre, toi qui sais toutes les choses, grandes et petites ! »

Telle était l'invocation qu'ils adressaient, en attendant le lever du soleil. Les premiers noms de familles et de tribus de cette époque étaient : Tepeu, Oloman, Cohah, Quenech, Ahau (1). « Cependant, ajoute le Manuscrit Quiché, tandis que vivaient ainsi en paix et les hommes noirs et les hommes blancs (2), il y eut des images d'hommes (3), il y eut plusieurs langues, et il y eut des hommes qui en entendaient deux dans le monde (4). « Il « y a, dirent-ils, des pays des gens desquels on n'a jamais vu la « figure et où il n'y a pas de maisons ; ils vont par les montagnes, « grandes et petites, comme des insensés : on a insulté le pays de « ces gens-là, ajoutèrent-ils, et c'est du côté où le soleil se lève. »

(1) L'étymologie de ces noms se trouve difficilement dans les langues guatémaliennes, dont ils s'éloignent. *Tepeu* vient de *Tepetl*, montagne en mexicain. *Oloman*, sa racine est *Olom*, tête. *Cohah* vient de *Coh*, lien. *Quenech* n'a point de signification. *Ahau*, composé de *Ah*, monosyllabe qui indique une possession, et d'*Au* ou *Aw*, chaîne d'or, collier ; c'est-à-dire Porteur d'un collier, titre générique des princes dans les langues d'Yucatan et de l'Amérique-Centrale.

(2) « Ta xqohe pa qui chiri geka winak, zaki winak... Alors étaient là en « paix les gens noirs et les gens blancs »... C'est un texte fort curieux dont nous laissons l'explication et le développement aux lecteurs.

(3) Le mot *Wachibal*, qu'il y a dans le texte, dit également des ressemblances comme des images d'hommes, seraient-ce des idoles ?

(4) L'antiquité et l'obscurité du texte sont ici la source de bien des difficultés. Les mots « Cay u xiquin », de deux oreilles, que nous traduisons « par entendre deux langues », ne donnent pas d'autre sens raisonnable.

A la suite de ces lignes, les seules qui paraissent avoir un rapport direct avec le premier berceau des nations civilisées du monde occidental, il semble y avoir une lacune assez grande. C'est le temps qui s'écoule, apparemment, avant que ces peuples soient mûris pour l'action, ou durant lequel se passent les événements qui les obligent à émigrer. Cependant les familles et les tribus se sont accrues considérablement : elles se fatiguent à considérer sans cesse l'étoile du matin et à voir passer ensuite le soleil; elles ne supportent qu'avec impatience ce repos, et ne demandent pas mieux que de sortir de leur immobilité. Parmi ces familles, celles de Tamub (1) et d'Ilocab se décidèrent les premières à s'éloigner de la patrie. Leur première pérégrination est enveloppée de mystère ; c'est une nouvelle lacune qui embrasse peut-être un temps considérable. La suite du texte quiché appartient à une époque et à des migrations subséquentes, et nous sommes obligé, pour continuer notre récit, de reprendre la narration semi-héroïque concernant Gucumatz ou Quetzacohuatl qui ouvre le livre sacré des Guatémaliens (2), tout en nous servant des traditions conservées par Sahagun, touchant le débarquement des Nahoas (3) au Mexique.

Panuco, où ils se font voir pour la première fois dans l'Amérique, est encore actuellement une bourgade de quelque importance sur les bords du fleuve du même nom, auquel s'unit le Tamesi, à une courte distance au-dessus du port de Tampico (4). De Panuco le fleuve serpente majestueusement jusqu'au littoral, répandant la fécondité sur un sol admirable, qui étale en profusion

(1) *Tamub* est écrit ailleurs *Tanub;* il est le pluriel antique de *Tan* ou *Dan*, nom de lieu qui se trouve également mentionné dans le MS. Quiché et dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) MS. Quiché, etc.

(3) Sahagun, Hist. gen. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. X, cap. 29.

(4) Tampico, ville considérable de l'état de Tamaulipas et le port de mer le plus fréquenté du Mexique, depuis la décadence de la Véra-Cruz; il est au nord de cette dernière ville.

les productions des climats les plus favorisés. En s'éloignant de Panuco, la plaine, gracieusement ondulée, commence à s'élever; les lignes bleues de la montagne se dessinent plus hardiment, formant le premier plan de cette portion des Cordillières auxquelles leurs cimes neigeuses ont fait donner le nom de Sierra-Nevada. C'est en cet endroit que la tradition fait aborder les Nahoas. Ils étaient partis dans sept barques ou navires qu'un auteur respectable nomme Chicomoztoc ou les Sept Grottes (1). Panuco, qui est aujourd'hui à douze lieues environ de la mer, était peut-être alors plus rapprochée de l'embouchure du fleuve. Ce furent, dit-on, les étrangers qui imposèrent ce nom au lieu de leur débarquement, Panotlan (2), c'est-à-dire le port ou le débarcadère.

Rien n'indique d'où venaient alors les Nahoas : on sait seulement, par des traditions diverses, qu'ils disaient être sortis des régions où le soleil se lève. Quelques auteurs prétendent qu'ils venaient de la Floride, où ils seraient allés de l'île de Cuba (3). Ils étaient accompagnés de sages ou devins, désignés dans leur langue par le titre d'Amoxoaques, c'est-à-dire entendus dans les écritures. Le commandement suprême de la colonie était entre les mains d'un chef, que les histoires nomment le seigneur par excellence (4). Il est le premier que la tradition toltèque décore du

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, etc., Introd.

(2) Id., ibid., lib. X, cap. 29. Panotlan ou bien Pantlan, ou bien encore Panco ou Panoayan, tous ayant la même signification et dérivés de *Panoa*, passer l'eau.

(3) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion, etc. — Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., MS. de la Biblioth. royale de Madrid, tom. I, cap. 54. Cet écrivain place dans la Floride une ville du nom de Tula, parle des populations civilisées qui s'y trouvaient, et dont plusieurs vinrent prendre terre ensuite au Mexique. — Muñoz Camargo, Hist. de la républ. de Tlaxcallan (MS. de M. Aubin), ajoute que les tribus qui parurent à Panuco avaient voyagé par la mer du Sud et passé par un des isthmes des côtes du Pacifique à celles de l'Atlantique, d'où ils seraient remontés au nord jusqu'à Panuco. Nouvelle difficulté à ajouter à tant d'autres, concernant la patrie première et le chemin que suivirent les premiers Nahoas avant de s'interner au Mexique.

(4) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29. — Las Casas, Hist. Apol., etc., tom. III, cap. 123.

titre de Quetzalcohuatl (1), traduit dans les livres quichés par celui de Gucumatz. C'est lui qui était chargé de l'enveloppe sacrée (2), où la divinité se dérobait aux regards humains, et seul il recevait d'elle les instructions dont il avait besoin pour guider la marche de son peuple. Cette divinité, dit ailleurs Sahagun (3), avait le nom « d'Opu », ou l'Invisible (4); on l'appelait aussi « Yohualli Ehecatl (5) », ou le Vent de la Nuit. On choisissait l'heure des ténèbres pour lui offrir des sacrifices. Ces fêtes avaient lieu tous les vingt jours (6), dans une enceinte écartée de tout bruit, avec un appareil propre à inspirer la terreur. Au lieu de trompettes, les sacrificateurs se servaient de grandes conques marines, que l'on entendait de fort loin, pour annoncer la solennité; ils présentaient également à l'autel de longues épines d'aloès teintes de leur sang, et se levaient à minuit pour faire leurs ablutions, quelque froid qu'il fît (7).

Ayant reconnu apparemment la terre qu'ils cherchaient, les

(1) Las Casas, ibid. — Oviedo, Hist. gen. ined., etc., ap. Kingsborough, tom. VIII.

(2) Ces divinités, ainsi enveloppées, avaient pour nom commun *Tlaquimilolli*, envoltorio, l'enveloppe, le paquet. Elles passaient pour des talismans certains, et on les considérait avec un grand respect. Les nations de la langue nahuatl en usaient ainsi que les Quichés. Torquemada dit en avoir vu plusieurs. C'était ordinairement un morceau de bois auquel on insérait une petite idole de pierre verte, laquelle avait le nom d'une divinité. On le revêtait ensuite d'une peau de serpent ou de tigre; puis on le roulait dans de nombreuses bandelettes d'étoffe où il demeurait enveloppé pendant des siècles. On y mettait quelquefois des os ou d'autres reliques de quelque héros divinisé. Le peuple savait rarement ce que renfermait le « Tlaquimilolli » ; il n'en avait que plus de respect pour cet objet de superstition (MS. Quiché de Chichicastenango. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 42).

(3) Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(4) Ce mot n'appartient pas à la langue nahuatl.

(5) Ces mots sont mexicains. Dans leur symbolisme, il y a quelque analogie entre *Ehecatl*, l'Esprit, le souffle de la nuit, et Huracan, la voix qui crie. *Ehecatl*, *IK* ou *Igh*, dans la langue maya, est un des dieux ou des signes des deux calendriers.

(6) C'est-à-dire, au renouvellement de chaque mois.

(7) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. X, cap. 29.

Nahoas continuèrent leur navigation le long des côtes, sans perdre de vue un moment les hautes montagnes du Mexique. C'est ainsi, ajoute la tradition, qu'ils arrivèrent en Tamoanchan (1). L'accord de cette tradition avec celles qui concernent le débarquement des Olmèques et des Xicalancas sur la terre du Papuhà (2), et celle des sages dont Gucumatz était le chef (3), ne laisse aucun doute sur la situation de la contrée où ils s'arrêtèrent ; on reconnaît également sous l'un et l'autre de ces deux noms le littoral qui s'étend de Campech ou de Potonchan aux embouchures du fleuve Tabasco, dont le point principal paraît avoir été, de temps immémorial, la terre de Xicalanco (4). Las Casas raconte (5) que l'on conservait dans cette partie de l'Yucatan le souvenir de vingt chefs illustres, venant de l'Orient, qui y avaient débarqué, sous le commandement de Cukulcan (6), un grand nombre de siècles auparavant ; ils étaient habillés de longs et amples vêtements et portaient de grandes barbes. Suivant le même auteur, on disait que Quetzalcohuatl était une espèce de

(1) Sahagun dit expressément qu'ils entrèrent alors dans le royaume de Guatémala. Or, à l'époque où il écrivait, la province de Chiapas appartenait à ce royaume. Son récit, d'ailleurs, est parfaitement clair. Quant au mot Tamoanchan, il est difficile d'en donner une explication exacte. Quoi qu'il en soit, l'ensemble des traditions que nous avons réunies sur le débarquement des Nahoas prouve suffisamment qu'il eut lieu dans les contrées voisines du littoral de Xicalanco.

(2) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion, etc. — Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 1.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango.

(4) Xicalanco, la Ville des courges ou des tasses faites de la courge et appelée Xicalli dans ces contrées, et dont les Espagnols ont fait Xicara. Cette ville était située sur une petite île, entre l'Atlantique et le golfe ou lagune de Terminos, qui prend aussi le nom de Xicalanco. Il y avait une seconde ville du même nom, sur la même côte, mais plus rapprochée de la Véra-Cruz, au nord.

(5) Hist. Apolog. de las Indias-Occid., tom. III, cap. 123.

(6) Nous avons déjà démontré ailleurs que Cukulcan, Gucumatz et Quetzalcohuatl sont le même personnage, et que les trois noms signifient identiquement la même chose.

serpent, ayant sur la tête un bouquet de plumes en forme de panache ; à un temps donné, le serpent se changeait en un de ces oiseaux aux plumes vertes que l'on trouve en grand nombre dans les régions voisines de Xicalanco (1).

Xicalanco, d'où les Xicalancas dérivent leur nom (2), était une des villes les plus anciennes de l'Amérique. Située sur la pointe d'une île, entre le lac de Terminos et la mer, elle appartenait, par sa position, à la terre de Nonohualco (3), nom que les Mexicains donnaient aux régions arrosées par les bouches du Tabasco et de l'Uzumacinta. C'était une cité maritime d'une importance considérable, et ses marchands avaient en Amérique une réputation d'opulence analogue à celle des marchands phéniciens en Asie. Il y a tout lieu de croire qu'elle devait son origine à Gucumatz ou Quetzalcohuatl, et que ses côtes furent le théâtre des premières tentatives de ce législateur pour changer la condition des sauvages désignés, dans le texte quiché, sous le nom d'hommes de terre glaise et d'hommes de bois. Isolé avec ses compagnons parmi ces peuplades brutales, il ignorait sans doute qu'au delà des eaux et des forêts qui l'environnaient il y avait d'autres régions plus riches et non moins fertiles, habitées par des princes puissants, et que ceux-ci surveillaient avec une inquiétude superbe les progrès de cette colonie étrangère établie à leurs portes. Les mêmes livres quichés nous révèlent ce fait et fournissent des détails intéressants sur le caractère de l'empire des Votanides.

Palenqué, qui paraît avoir été la même ville à laquelle ces livres donnent le nom de Xibalba (4), était la résidence du monarque.

(1) Las Casas, ibid. ut sup.

(2) Les Xicalancas donnaient leur nom à toute la côte voisine, qui, à cause d'eux, s'appelait Anahuac Xicalanco.

(3) Nonohualco et non Onohualco, comme le dit Clavigero. Le MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan donne aux habitants de cette contrée le nom de *Nonualcat*.

(4) *Xibalba*, en cakchiquel *Xibalbay*, est un nom dont nous n'avons pu dé-

Douze rois, chefs d'autant de grandes provinces, composaient son conseil et relevaient l'éclat du trône ; mais leur orgueil surpassait leur puissance : enflés de la multitude de leurs vassaux, de leur magnificence et de leurs richesses, ils oubliaient qu'il y avait une divinité au-dessus d'eux et s'abandonnaient sans réserve à tous les emportements de la luxure la plus brutale (1). Cependant l'arrivée et la présence des Nahoas dans une contrée si voisine de leur métropole n'avaient point échappé à l'œil vigilant des ministres du grand roi ; séparée, par les eaux et les forêts de Papuhà, des terres basses où Quetzalcohuatl avait tenté de fonder une colonie avec ses compagnons, la cour de Xibalba observait, sans être vue, les mouvements de ces étrangers. Les fruits qu'ils obtenaient de leurs travaux répondaient peu à leurs désirs, lorsque le cataclysme partiel dont nous avons parlé dans un autre chapitre vint changer leur situation. Dans cette inondation, causée peut-être par un tremblement de terre ou par la crue subite des rivières voisines, dont il pouvait ignorer encore le gonflement périodique, Quetzalcohuatl eut la douleur de perdre plusieurs de ses compagnons.

couvrir une étymologie satisfaisante. Les anciens désignaient évidemment sous ce nom la capitale de l'empire primitif; c'est celui qui paraît constamment dans les MMSS. Quichés et Cakchiquels. Soit à cause des antiques mystères qui s'y étaient célébrés, soit à cause des tombeaux que contenaient ses souterrains ou de l'horreur que les Nahoas cherchèrent à jeter sur ce nom, il passa depuis pour quelque chose d'effrayant. Les missionnaires espagnols crurent qu'il faisait allusion à l'enfer; c'est par ce mot qu'ils le traduisirent : de là des erreurs sans nombre, surtout dans Ximenes. Il est vrai que *Xib* ou *Xibin* signifiait l'effroi; mais, pour que le mot fût exact, il faudrait qu'il y eût *Xibibalba*, ce qui signifierait chemin effrayant. Dans la langue maya actuelle, Xibalba exprime l'idée d'un spectre ou d'un fantôme. Le nom de *Ximbobel-Moyos*, que quelques voyageurs modernes ont entendu donner aux ruines de Palenqué, ne s'en éloigne guère.

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — Voir Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 1, et Las Casas, Hist. Apol., etc., pour ce qui a rapport aux débordements qu'on reprochait aux populations qui furent vaincues par les Olmèques et les Xicalancas.

Les princes de Xibalba s'en réjouirent comme d'une victoire : le livre quiché nous fait voir ici le monarque, à qui il prête le surnom de Wucub-Caquix (1), s'applaudissant de la ruine des étrangers dont la présence aurait pu devenir un danger pour lui. « Alors, ajoute le texte (2), il y avait encore peu de clarté sur la surface de la terre et le soleil était nul (3). Or celui qui s'appelait Wucub-Caquix se glorifiait dans son orgueil. Le ciel et la terre existaient ; mais la face du soleil et de la lune était encore couverte de nuages (4). Et il disait : « Ce peu d'hommes « qui ont été noyés étaient vraiment prodigieux (5). Je m'éten- « drai donc maintenant au-dessus de toutes les créatures ; je suis « le soleil, je suis la splendeur, je suis brillant comme la lune. « Grand est mon éclat ; par moi les hommes existent et marchent. « Mes yeux sont comme de l'argent incrusté de saphirs ; ils sont « semblables à la couleur du ciel ; toutes mes extrémités rayon- « nent comme la lune. Mon trône est de métaux précieux, et, « lorsque je sors, j'illumine la terre. Ainsi je suis le soleil, je suis « la lune. Par la force et la beauté de mes vassaux, mes yeux « dominent au loin. » Ainsi parlait Wucub-Caquix, enflé qu'il était de son or et de ses richesses. »

Ce texte curieux est le seul qui nous instruise de la catastrophe qui mit un terme aux premiers efforts des législateurs, mais la tradition partiale, dénaturant cet accident, le confond avec les souvenirs primitifs du déluge universel et le représente comme un châtiment divin envoyé par Hurakan pour punir l'in-

(1) *Wucub-Caquix*, ou Sept-Aras. Ce nom est dans le style toltèque ou nahuatl. C'était apparemment celui sous lequel cette nation reconnaissait ce prince, la coutume étant d'en imposer à leur manière.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Allusion au peu de civilisation qui régnait dans ces contrées avant la domination des Nahoas : ils appelaient barbares tous ceux qui n'étaient pas de leur race.

(4) Allusion comme la précédente.

(5) C'est le mot *Nahual* qui se trouve ici et que nous rendons par prodigieux.

gratitude des hommes de bois (1). Sans se décourager, Quetzalcohuatl se remit en chemin avec ses compagnons, dans l'espoir de découvrir des lieux moins exposés aux dangers qu'ils avaient courus et des populations plus dociles aux enseignements de la religion et de la société qu'ils voulaient leur inculquer.

Les souvenirs que les histoires mexicaines et quichées ont conservés des temps primitifs, quelque informes qu'ils soient, ne laissent pas cependant de fournir des renseignements précieux sur les commencements de la colonisation dont Quetzalcohuatl était le chef. Les espérances qu'il avait conçues en entrant dans les terres fertiles qui environnent le lac de Xicalanco s'étaient réalisées; les peuplades auxquelles il s'était adressé, plus soumises et plus douces que les premières, plus attachées au sol qui les avait vues naître, présentaient des éléments d'une solidité qui répondait pour l'avenir. Il y avait trouvé des hommes disposés à entendre sa voix, à suivre l'impulsion de ses conseils, à travailler pour lui et pour eux-mêmes (2), à obéir enfin à tous ses commandements comme à ceux d'un envoyé du ciel. C'est sur ces bases qu'il fonda l'édifice de la nouvelle société américaine.

Mais au milieu de la végétation exubérante dont il était environné, la terre, vierge encore, n'offrait aucune trace de culture, peu de fruits et aucune des espèces de céréales connues en Europe ou en Amérique. Ainsi que ses compagnons, il comprenait que son autorité ne se fonderait d'une manière assurée, et que la société issue de ses efforts n'aurait de stabilité, qu'autant qu'elle s'appuierait sur les travaux agricoles. Les diverses traditions du Mexique et de l'Amérique-Centrale nous montrent ces dieux, ainsi qu'elles les appellent, se réunissant remplis de tristesse et tenant conseil,

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — Le Codex Chimalp. semble faire également allusion à la destruction partielle des compagnons de Gucumatz dans l'Hist. des soleils. Ixtlilxochitl et Gomara parlent aussi de ce déluge, d'où s'échappèrent les fils d'Iztac-Mixcohuatl, tels que Quetzalcohuatl, Xelhua, fondateur de la pyramide de Cholullan, etc.

(2) Ibid.

dans cette conjoncture pénible, pour aviser aux moyens de créer une voie d'alimentation si nécessaire (1). Le découragement paraissait les avoir tous saisis également. Seul, Quetzalcohuatl montrait une fermeté supérieure aux autres : alors il prit la résolution de s'éloigner d'eux et de s'avancer dans l'intérieur de la contrée, dans l'espoir d'y découvrir une substance plus alimentaire que les fruits et les racines dont ils avaient dû se nourrir jusqu'alors. C'est une chose digne du plus haut intérêt de voir avec quel courage ce personnage se met en chemin, avec quelle persévérance il parcourt ces régions inconnues et qui pouvaient être pour lui si remplies de dangers.

Sa constance devait être récompensée. On ignore s'il entreprit seul ce voyage d'exploration, et s'il y demeura longtemps : on peut supposer, toutefois, qu'il fut de quelque durée ; car le texte dit que ce fut dans une contrée lointaine qu'il découvrit l'objet de ses recherches. C'était à la fin de la saison des pluies, au temps de l'année où l'on brise les gerbes de maïs pour les replier sur elles-mêmes, afin de les laisser sécher au soleil (2) : il rencontra des indigènes qui rentraient des épis déjà mûrs (3). Il faut se mettre à la place de Quetzalcohuatl, se reporter à son époque et se retracer sa situation au milieu d'un peuple nouveau à qui il s'était présenté comme un envoyé divin, pour comprendre sa joie, en reconnaissant dans les gerbes de maïs la substance nutritive qu'il avait cherchée avec tant d'anxiété. La région où il venait de faire cette heureuse découverte est appelée, dans toutes les langues issues du maya, « Paxil-Cayalà », le lieu où les

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils.

(2) Vers la fin de la saison des pluies, à l'époque de la maturité du maïs, les indigènes en cassent la gerbe, de manière à laisser pendre l'épi par en bas, afin qu'il puisse se sécher sans être exposé à l'action de l'eau, après quoi on le détache pour le transporter dans les granges.

(3) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan. Voir aux Pièces justificatives, n° 2.

eaux se divisent en tombant (1); la tradition toltèque lui donne le nom de « Tonacatepetl », ou la Montagne de notre subsistance (2). Tous les souvenirs de l'antiquité américaine sont d'accord pour la représenter comme un séjour enchanteur et une sorte de paradis terrestre : elle était habitée par une population pacifique, laborieuse et agricole, à laquelle les livres quichés donnent le nom de barbare (3). Son chef s'appelait Utïuh (4) : tout fait supposer qu'il était tributaire de l'empire de Xibalba. La présence de Quetzalcohuatl, la couleur de son visage, non moins que la forme de ses vêtements, étaient de nature à inspirer de la défiance aux habitants de Paxil; ils parurent faire d'abord quelque difficulté à l'admettre parmi eux. Mais son langage (5) et ses manières caressantes ne tardèrent pas à les disposer en sa faveur (6), et ce fut Utïuh lui-même qui l'amena parmi les siens et l'instruisit de l'aménité et des avantages de Paxil (7).

C'est là qu'il eut les premières notions de l'empire dont Xibalba était la capitale. Peut-être conçut-il alors des pensées analogues à celles de Cortès, lorsque ce conquérant reçut les premières nouvelles de la cour de Montézuma. Une fois au courant de tout ce qui pouvait être utile à ses desseins, il songea à reprendre le che-

(1) MS. Quiché.—MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.—Chronica de la prov. de Goattemala, MS. du couvent de San-Francisco de cette ville, part. I, cap. 2. — Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra.

(2) *Tonocatepetl*, le lieu ou la montagne de notre subsistance. Voir le Codex Chimalp., Hist. des soleils.

(3) *Chicop*, animal, brute, et par extension, sauvage, barbare, peu civilisé, sans éducation.

(4) *Utïuh*, chacal ou renard dans la langue cakchiquèle : c'est le *Coyolt* des Mexicains; *Utïu* dans la langue quichée.

(5) Son séjour parmi les peuplades des bords de la mer avait dû lui donner le temps de s'instruire de la langue de cette contrée.

(6) C'est ce que fait voir le récit du Codex Chimalp. Au premier abord, on se refuse à l'introduire à Tonocatepetl; plus tard on lui rend des honneurs. (Hist. des soleils.)

(7) MS. Quiché, etc.—MS. Cakch. ou Mém. de Tecpan-Atitlan.—Codex Chimalp., Hist. des soleils.

min de Tamoanchan (1) : c'est ainsi que la tradition mexicaine désigne les lieux où il avait laissé ses compagnons. Il emporta, avec les sympathies des barbares, des provisions abondantes de maïs et des autres céréales dont il avait acquis la connaissance. Après une absence si prolongée, son retour ne causa pas moins d'allégresse à la colonie naissante que la révélation des choses étonnantes qu'il avait vues et entendues dans son voyage (2).

Les communications s'établirent rapidement entre les Nahoas et les indigènes; mais leurs relations ne furent pas longtemps pacifiques. Les premiers, jaloux de profiter de l'heureuse situation de Paxil, entrèrent bientôt en collision avec ses habitants. Le désir de la domination eut peut-être plus de part à ces querelles que l'avarice. Utiuh, qui, le premier, avait introduit Quetzalcohuatl dans son pays, fut tué (3) par les étrangers qui lui devaient leur subsistance, et Paxil devint leur proie. Ce que contiennent encore les traditions de cette époque est rempli d'obscurité et d'incertitude. Dans ce vague, on croit entrevoir que Quetzalcohuatl, après les bienfaits dont il avait comblé ses compagnons, se serait trouvé en but à leur envie (4). Ce qui est certain, c'est que pour ce motif ou pour d'autres il se détermina à abandonner cette belle contrée, et l'histoire ajoute (5) que ce fut pour s'en retourner dans les régions de l'Orient d'où il était venu.

On ignore de quelle durée avait été son séjour. Avant de se séparer de ses frères, il les réunit autour de lui et leur parla dans ces termes : « Sachez, dit-il, que le Seigneur notre Dieu vous mande de demeurer dans ces terres qu'il vous assujettit aujourd'hui et dont il vous donne la possession. Pour lui, il retourne d'où il est venu, et nous autres, nous l'accompagnons. Mais il ne

(1) Codex Chimalp., ibid.
(2) Id., ibid.
(3) MS. Cakch. ou Mém. de Tecpan-Atitlan.
(4) Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils.
(5) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29.

s'en va que pour revenir plus tard; car il vous visitera lorsque le temps sera arrivé où le monde s'achèvera (1). En attendant, demeurez, vous autres, dans ces contrées avec l'espérance de le revoir. Jouissez de ce que vous possédez et de toutes les choses que ces régions renferment; car c'est pour les prendre et les posséder que vous êtes venus en ces lieux. Ainsi, portez-vous bien, tandis que nous partons avec notre dieu (2). »

Après ce discours, il se retira avec les sages de sa suite, à l'exception de quatre qu'il laissa pour être les guides et les chefs de la colonie. Il emporta sa divinité toujours cachée sous son voile d'étoffe, ainsi que les livres dont il se servait pour régler l'ordre des chôses sacrées et profanes, ne laissant à ceux dont il se séparait que des instructions purement orales. Sahagun, qui a recueilli ces notions intéressantes, n'ajoute plus rien au sujet du seigneur des Nahoas et ne dit pas comment il se rembarqua. Nous savons, cependant, par le discours de Montézuma à sa noblesse assemblée pour délibérer avec lui sur la nécessité de faire hommage de sa couronne au roi d'Espagne (3), que Quetzalcohuatl retourna quelques années après parmi les colons de Tamoanchan et qu'il voulut les ramener avec lui, mais que ceux-ci refusèrent de le suivre, alléguant qu'ils étaient établis et mariés avec des femmes du pays dont ils avaient beaucoup d'enfants; qu'alors ce personnage illustre partit de nouveau en les menaçant de grands châtiments. Suivant les livres quichés, cette première émigration des Nahoas dans les régions du Mexique ne tarda pas à être suivie d'une autre plus considérable et dont ils rapportent le récit avec beaucoup de détails. Nous en parlerons dans un autre chapitre.

(1) Nous laissons au temps et à de nouvelles investigations le soin d'expliquer cette expression, qu'on ne peut guère comprendre qu'en se reportant à l'autre continent.

(2) Sahagun, ibid. ut sup.

(3) Lorenzana, Cartas de Hernando Cortès, relat. II.

On a vu plus haut quelle était la condition des princes de Xibalba, à l'époque de l'apparition de cette race célèbre. Il y a tout lieu de croire que les contrées qui leur étaient soumises ressemblaient plus ou moins à ce que sont encore aujourd'hui la plupart des provinces du Mexique et une partie des territoires des États-Unis. Les régions les plus voisines de la capitale pouvaient renfermer une population nombreuse ; mais celles qui étaient éloignées du centre, partiellement occupées encore par des barbares, se réduisaient apparemment à un petit nombre de villes, distantes les unes des autres. La civilisation apportée par le premier législateur, arrivée à son déclin, demandait des éléments nouveaux pour se raviver et pour donner aux peuples les moyens d'édifier une société nouvelle sur les débris de l'ancienne. Une telle transformation s'opère rarement sans de grands déchirements intérieurs. Les nations décrépites, tout en reconnaissant intimement le vice dont elles meurent lentement, se refusent, d'ordinaire, à s'en appliquer le remède, parce qu'il contrarie leurs usages et déplace les sommités sociales. Celles-ci n'éprouvent que de la haine ou de l'envie pour les hommes que la Providence envoie pour les réformer, ne voyant en eux que des rivaux qui doivent fatalement les remplacer.

Telle était la condition des Nahoas relativement aux populations du vieil empire de Xibalba. Malgré l'obscurité des histoires de cette époque, on reconnaît avec clarté que leur puissance s'étendit rapidement, en particulier sur les plateaux supérieurs de Chiapas et de Guatémala. Les Tzendales, alarmés de leurs usurpations rapides, tentèrent inutilement de s'y opposer ; la mort mystérieuse de Chinax, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent (1), paraît avoir été la conséquence de cette lutte. C'est probablement le même prince que la tradition quichée nous montre dans l'orgueilleux Wucub-Caquix, qui périt victime des

(1) Nuñez de la Vega, Constit. Diœces., Præamb., n. 35.

artifices des Nahoas. Il y a tout lieu de croire que ce fut à la suite de cet événement funeste que Xibalba, épouvanté, les laissa en possession des régions dont ils s'étaient rendus maîtres. Suivant Ordoñez (1), Ghowel et Tulhà auraient été, dès l'origine, leurs principales résidences ; mais l'investiture du gouvernement royal attachée à Tulhà ne leur aurait été concédée qu'à la condition d'en faire hommage au monarque votanide et de se reconnaître tributaires de l'empire. C'est dans cette ville qu'eut lieu, suivant toute apparence, l'assemblée politique des chefs de la nation nahoa, qui fut convoquée par les quatre amoxoaques restés après le départ de Quetzalcohuatl (2). On les nommait Oxomoco, Cipactonal (3), Tlaltetecui et Xuchicaoaca (4). Ils adressèrent aux autres le discours suivant : « Le jour viendra où « la lumière se fera (5) pour le gouvernement de notre république. « Mais aussi longtemps que durera l'absence du dieu, notre sei- « gneur, comment agirons-nous pour conduire convenablement la « nation ? quel ordre faudra-t-il établir en toutes choses, les sages « ayant emporté les livres au moyen desquels ils gouvernaient (6) ? »

« C'est alors, ajoute l'historien (7), qu'ils inventèrent l'astrolo-

(1) Hist. del cielo y de la tierra, etc.

(2) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29.

(3) *Oxomoco*, nom à peu près intraduisible, le même, apparemment, que celui de *Xmucané* du MS. Quiché. Cipactonal et Oxomoco sont également célèbres dans toutes les traditions d'origine toltèque, comme les pères du soleil et de la magie, c'est-à-dire, du calendrier.

(4) Tlaltetecui ; nous croyons ce nom plus exactement orthographié dans le Codex Chimalpopoca, Tlalteuctli, le maître de la terre. — Xuchicaoaca, ou Xuchicahuaca, le fleuri.

(5) Expression identique à celles qu'on voit si fréquemment employées dans le MS. Quiché et relative au peu de civilisation de la contrée.

(6) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29. — Une antique tradition guatémaltèque rapporte que, dans leur voyage par mer, les tribus se trouvant exposées à une tempête violente, le démon renversa la barque ou le vaisseau qui renfermait tous leurs livres d'histoire, de religion, de chant et de musique, etc., et qu'ainsi elles furent obligées d'en composer d'autres en arrivant. (Chronica de la prov. de Goattemala, etc., MS., lib. I, cap. 2.)

(7) Sahagun, ibid.

gie judiciaire et l'art d'interpréter les songes ; qu'ils réglèrent le comput des jours, des nuits et des heures, avec les différences des temps ; comput que l'on garda durant les diverses dominations des Toltèques, des Mexicains, des Tecpanèques et des Chichimèques (1). » Il semble, à la lecture de ces lignes, qu'elles ne sont que le commentaire historique des traditions semi-mythologiques du Codex Chimalpopoca (2). Ce sont en partie les mêmes noms et les mêmes faits. Les notions qu'elles offrent sont d'autant plus précieuses qu'elles nous renseignent d'une manière positive sur l'introduction du calendrier toltèque, usité généralement par les Mexicains, les Yucatèques et les autres peuples de l'Amérique-Centrale (3). Il est à propos d'observer, toutefois, qu'il ne s'agit pas ici d'un changement absolu dans l'ordre qui avait été reçu jusque-là. En effet, les différentes nations de ces contrées s'étaient servies auparavant de mois lunaires pour régler le cours de l'année ; celles de la langue nahuatl en ont conservé le souvenir dans le mot « Metztli », lune, qu'ils continuèrent à donner au mois, et les autres, dans le monosyllabe « U », qui a la même signification dans la langue maya, ou « Iq », dans les provinces guatémaltèques. Le changement consistait donc à substituer aux néoménies les mois solaires. C'est ce qui eut lieu.

C'était là une innovation bien hardie pour des étrangers. Mais, en supposant qu'elle ait été amenée pacifiquement, il paraît certain qu'elle se restreignit, durant les premiers temps, aux contrées immédiatement soumises à leur puissance. La brièveté des traditions rapportées par Sahagun ne permet pas de calculer l'intervalle écoulé entre leur arrivée à Tamoanchan et l'établissement du nouveau calendrier. Pour tenter un changement si considérable et qui ébranlait à la fois toutes les formes et les périodes

(1) Id., ibid.
(2) Hist. des soleils.
(3) Nous avons en notre possession les calendriers d'un grand nombre de nations de ces contrées, entièrement ignorés en Europe.

de l'ancienne religion (1), il fallait que les Nahoas eussent acquis déjà un haut degré d'influence ; or ceci ne pouvait s'être réalisé qu'après un certain laps d'années. Toutes les histoires toltèques font mention d'une assemblée de sages et d'astrologues qui fut convoquée dans la cité de Huehue-Tlapallan (2), afin de travailler à la correction du calendrier et à la réforme du comput annuel, reconnu erroné et qui avait été usité jusqu'à ce moment (3). « Alors, ajoute le Codex Chimalpopoca (4), Oxomoco commença à compter et Cipactonal à se régler par le soleil. » C'est durant cet intervalle que paraît avoir eu la seconde émigration nahoa dont parlent les livres quichés.

Le récit de la révolution qui renversa l'empire primitif de Xibalba et qui donna momentanément le sceptre de cette contrée à la race nahuatl est d'une extrême brièveté dans les relations toltèques. En revanche, les livres quichés sont, à cet égard, d'une prolixité qui permet de retrouver sans trop d'efforts, sous des formes souvent merveilleuses, des détails beaucoup plus complets sur cette lutte intéressante. Nous en rapporterons ici les principaux traits et nous mettrons ensuite sous les yeux du lecteur un abrégé de l'épopée américaine qui les renferme, afin qu'il puisse juger, par lui-même, de son mérite et de son originalité.

Oxomoco et Cipactonal, qui, sous les noms de Xmucané et de Xpi-Yacoc (5), sont décorés, dans cet ouvrage, du titre étrange d'Aïeule et d'Aïeul du Soleil et de la Lune (6), furent les premiers qui

(1) On sait que chez la plupart des peuples, comme chez les chrétiens, l'ordonnance des fêtes est essentiellement liée à l'astronomie.

(2) Ixtlilxochitl Sumaria Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 2.

(3) Les Othomis, alors maîtres de la vallée de Mexico et des régions voisines, paraissent avoir constamment résisté à ce changement, car ils conservèrent jusqu'à la fin leur antique computation par Néoménies.

(4) Hist. des soleils.

(5) Ces deux noms sont intraduisibles.

(6) MS. Quiché. Le titre d'aïeux du soleil et de la lune rappelle simplement qu'ils furent les auteurs du calendrier.

prirent en mains le gouvernement des Nahoas dans les contrées dont ils s'étaient mis en possession. Deux fils naquirent de leur union : la tradition quichée seule en parle et les nomme Hunhunahpu et Wucub-Hunahpu (1). Sous le symbole mystérieux du jeu de balle (2), elle nous fait voir ces deux princes, après la mort de leur père, conspirant à leur tour contre l'empire, et cherchant à usurper la puissance de Xibalba. Traduits devant le conseil des Douze, présidé par le monarque, ils expièrent leur audace dans une variété de tourments et furent condamnés ensuite à perdre la tête. D'un second mariage, contracté peu de temps avant sa mort, le premier laissait également deux fils appelés Hunahpu et Exbalanqué (3). Ceux-ci furent élevés dans l'ignorance de leur haute naissance; mais une circonstance fortuite la leur ayant révélée, ils travaillèrent aussitôt à recouvrer leurs droits, tout en cherchant à venger le supplice et la mort de leur père et de leur oncle. Malgré les efforts de l'auteur de l'épopée quichée, les symboles merveilleux dont il entoûre les exploits de ses deux héros ne parviennent pas à dérober la fin funeste du premier : il périt victime des artifices des princes de Xibalba (4).

Exbalanqué, sans être découragé par ce mauvais succès, se retira dans les montagnes du Quiché, où il fonda un royaume indépendant de la puissance de ses adversaires. Utlatlan (5), qui,

(1) Ces deux noms sont symboliques. Hunhunahpu signifie Chaque tireur de sarbacane, et Wucub-Hunahpu, Sept tireurs de sarbacane.

(2) Ce jeu, connu parmi les Toltèques et Mexicains sous le nom de Tlachtli, reparaît fréquemment dans les histoires de ces contrées. Les rois et les nobles avaient seuls le droit de s'y exercer.

(3) Hunahpu signifie Un tireur de sarbacane, et Exbalanqué, Petit tigre ou tigre cadet.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

(5) Utlatlan est écrit quelquefois Otatlan et Otlatlan ; ce nom paraît venir de otli, chemin, et d'atl, eau, avec la particule tlan, attachée pour signifier le lieu, etc., c'est-à-dire dans le chemin des eaux. Cette ville, dont les ruines existent aujourd'hui non loin de la bourgade de Santa-Cruz del Quiché, se trouve située précisément comme à mi-chemin entre les deux océans. Dans la langue quichée et cakchiquèle elle est nommée Gumarcaah.

depuis, devint la métropole des états guatémaliens avant leur conquête par les Espagnols, en fut la capitale. Pour la première fois ce nom paraît dans l'histoire de ces contrées (1) : mais on ignore si cette ville devait son origine à Exbalanqué ou si elle existait antérieurement sous la domination des rois de Xibalba. Dans les traditions postérieures, elle passait pour une des plus anciennes de l'Amérique-Centrale. Environné de toutes parts de précipices effrayants dont l'aspect seul est capable de donner le vertige (2), Utlatlan était révéré comme une cité sainte : de temps immémorial, elle renfermait un temple fameux connu sous le titre curieux de Cahba-hà (3); on y vénérait la fontaine célèbre de Tzutuhà, ou des Fleurs (4) et une pierre sacrée (5) à laquelle princes et peuples accouraient, chaque année, rendre leurs hommages et offrir des sacrifices (6).

Exbalanqué travailla, durant plusieurs années, à fortifier sa puissance dans ces lieux. Lorsqu'il se crut assez fort, il rassembla une armée formidable, descendit de ses montagnes vers les vallées occupées par les Tzendales : il était secondé par un jeune

(1) Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., tom. III, cap. 125.—Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 26.

(2) Fuentes, Relacion florida de la Hist. del reyno de Guatemala. MS. des Archives municipales de cette ville.

(3) *Cahba-ha*, ou Maison de cahba ou des sacrifices, composé de *cahb* ou *qahb*, sacrifice, holocauste, et de *ha*, maison.

(4) *Tzutuh-a*, de *tzutuh*, fleur, et de *a*, eau, plus fréquemment écrit *ha*, long.

(5) Suivant Fuentes, cette pierre était noire et d'un brillant extraordinaire. Il prétend qu'elle avait été rapportée d'Égypte par les ancêtres de la nation quichée, et ajoute que, lors de la nouvelle de l'arrivée des Espagnols à Mexico, le roi du Quiché la fit consulter par ses prêtres pour savoir quel serait le sort de son royaume. Le démon, ajoute-t-il, s'y montrait comme dans une glace et répondait comme un oracle aux questions qu'on lui adressait.

(6) « Tzutuha qu'il na Cahba-hà u bi chic nima tzak x-qohe wi abah x-gib-« iloxic rumal ahawab Quiche, gihilox puch rumal ronohel amag... Tzutuha « ou l'eau des fleurs, que l'on voit d'abord dans la maison nommée Cahba, « avec le grand édifice où se trouve la pierre qui est adorée des rois du Qui-« ché, et qui est adorée aussi de tous les peuples ». (MS. Quiché, etc.)

prince à qui les livres quichés donnent le nom de Xhunahpu, ou Hunahpu le jeune. Leur marche, jusqu'à Xibalba, ne fut qu'une suite de victoires : les villes et les cités leur ouvrirent leurs portes, et les superbes descendants des Votanides se virent contraints de se soumettre humblement à toutes les conditions que les vainqueurs voulurent leur imposer. Ils furent laissés en possession de leur antique capitale ; mais l'empire et le titre de métropole passèrent à la ville de Tulhà, où Xhunahpu, sous le nom de Hunahpuïl, établit le siége de sa puissance. Exbalanqué, satisfait d'avoir humilié les ennemis de sa famille, reprit alors le chemin de ses états ; mais une révolution, dont l'histoire n'explique point les causes, venait d'avoir lieu à Utlatlan ; après avoir brisé le trône des Votanides et élevé celui des Nahoas de Tulhà, il se vit, à son tour, dans la nécessité d'abandonner sa capitale et d'aller chercher un asile dans d'autres climats (1). Le règne de Hunahpuïl paraît avoir été tout aussi éphémère : soit qu'il fût mort avant d'avoir eu le temps de raffermir son pouvoir, soit que les Votanides, instruits par le malheur, eussent réussi à secouer leur mollesse et à rendre le courage aux Tzendales, il est certain qu'ils parvinrent à recouvrer l'empire après quelques années d'une lutte opiniâtre.

Deux princes dont l'histoire toltèque a conservé les noms, Chalcatzin et Tlacamitzin, avaient succédé à l'autorité de Hunahpuïl sur les Nahoas. Réduits à quitter Tulhà (2) et à fuir devant les armes victorieuses du monarque de Xibalba (Huehue-Tlapallan?), ils se retirèrent sur les frontières méridionales de l'empire, où ils conti-

(1) Las Casas, Hist. Apolog., etc., tom. III, cap. 125. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 26.

(2) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 21, 22. — Les traditions toltèques rapportées par ces deux auteurs donnent à la ville, d'où ces princes sortirent, le nom de *Tlachicatzin*, dont la racine *tlach* vient de *tlachtli*, le jeu de balle, auquel il est toujours fait allusion dans les livres quichés, comme étant un des signes de leur révolte.

nuèrent encore, pendant sept ou huit ans, à soutenir une lutte inégale. Enfin, n'ayant plus rien à espérer de ce côté, ils passèrent les montagnes et s'établirent momentanément sur les rivages de l'océan Pacifique, où ils bâtirent une ville qui porta le nom de Tlapallantonco (1). Les Nahoas s'étaient considérablement accrus depuis l'époque de Quetzalcohuatl : la nation presque entière, persécutée, sans doute, par les Tzendales, suivit ses princes. La tradition ajoute à leurs noms ceux de cinq autres chefs non moins illustres qui la dirigèrent dans cette pénible émigration ; c'étaient Cohuatzon, Mazacohuatl, Tlapalhuitz et Huitz. De la mer du Sud ils remontèrent plus tard vers le nord-ouest, et fondèrent divers royaumes dans les régions voisines de la Californie ; quant à la route qu'ils suivirent, l'histoire toltèque en mentionne autant de différentes qu'il y a de relations diverses (2). Dans un chapitre subséquent, nous reprendrons le récit qui les concerne, lorsqu'il s'agira de l'établissement de cette nation célèbre sur le plateau aztèque. Les familles nahoas ne se dirigèrent cependant pas toutes vers le nord-ouest en sortant de Tlachicatzin. Il y en eut qui s'aventurèrent dans les montagnes guatémaliennes, comme nous le verrons ensuite : d'autres passèrent l'Uzumacinta, et prirent le chemin de la péninsule yucatèque. De ce nombre furent les Tutul-Xius, qui, depuis, établirent leur domination sur cette belle contrée. L'époque de leur émigration, conservée, avec soin, par la chronologie maya (3), nous permet, pour la première fois, de

(1) Tlapallantonco, c'est-à-dire, le lieu du petit Tlapallan, en souvenir de la contrée d'où ils sortaient. Suivant les auteurs, cette ville était à soixante lieues environ de Tlachicatzin, ce qui est la distance qu'il y a de Tullà d'Ocodinco au bord de l'océan Pacifique.

(2) Il y apparence que cette émigration, ayant eu lieu par groupes, voyageant indépendamment l'un de l'autre, chacun d'eux aura conservé le souvenir de son itinéraire, que les auteurs ne pouvaient guère comprendre dès qu'ils essayaient de le réduire à un seul. C'est ce qui arrive encore tous les jours dans les émigrations qui ont lieu des États-Unis en Californie.

(3) Cette chronologie a été conservée dans un MS. en langue maya, traduit

mettre une date précise sous les yeux de nos lecteurs, celle de l'an 174 de notre ère, que nous donnons ici comme la date probable de la grande révolution qui dispersa les membres de la puissante nation des Nahoas sur toute l'étendue du Mexique et de l'Amérique-Centrale.

Nous avons mentionné plus haut l'espèce d'épopée, qui, dans les livres quichés, se trouve à la suite de la mort de Wucub-Caquix. Nous ne pensons pas déroger à la gravité de l'histoire en présentant un abrégé de ce roman épique, avant de clore le tableau des traditions et des annales primitives de ces contrées. Les frères Hunahpu et Exbalanqué, le récit de leurs hauts faits et de leur triomphe sur l'empire de Xibalba, en sont le principal argument. A l'époque où commence leur histoire, Xibalba était à l'apogée de sa puissance, gouverné par treize princes, dont les deux chefs avaient le titre de rois (1), quoique le second fût subordonné au premier.

« Or voici que nous dirons les noms des pères de Hunahpu et « d'Exbalanqué, dit, en commençant, l'auteur quiché (2); mais tout « ce qui se dit et se raconte de leur naissance est enveloppé d'obscu- « rité; à peine dirons-nous donc la moitié de ce qu'il y a à raconter « de leurs pères. Or voici ce qui se dit, car leurs noms sont Hunhu- « nahpu (3), et les pères de ceux-ci se nommaient Xpi-Yacoc et « Xmucané, et ainsi ils furent engendrés durant l'obscurité. Or « Hunhunahpu engendra deux enfants, et ce furent deux fils, Hun- « batz, qui fut le nom du premier, et Hunchowen, le nom du se- « cond; leur mère était appelée Xbakiyalo, et c'était l'épouse de

et donné avec son original par Don Pio Perez, juge du district de Peto dans l'Yucatan, à M. Stephens, qui l'inséra dans l'appendice de l'ouvrage intitulé, Incidents of travel in Yucatan.

(1) Il y a dans le texte *Rahawal*, qui est comme un superlatif d'*Ahau*, prince, qui en est la racine. Il correspond à celui de monarque suprême.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) L'auteur appelle ici les deux frères du même nom, ou bien il omet celui de Wucub-Hunahpu.

« Hunhunahpu. Mais Wucub-Hunahpu n'eut point de femme et « il vécut célibataire. Or l'un et l'autre étaient des hommes supé- « rieurs sur la terre, d'une grande intelligence dans la science de « la divination, et leur sagesse était considérable. Leur vie et « leurs mœurs étaient irréprochables, et Hunhunahpu enseignait « à ses fils Hunbatz et Hunchowen à toucher le « Cog (1) » et à « chanter, à tirer de la sarbacane, à écrire (2), à ciseler, à tra- « vailler les pierres précieuses et à fondre les métaux (3). Quant « à eux-mêmes, Hunhunahpu et Wucub-Hunahpu, ils jouaient « simplement aux dés et à la balle, c'était leur amusement quoti- « dien; mais de deux en deux jours, ils se réunissaient tous quatre « pour faire une partie dans la salle du jeu de balle (4) : c'était là « que le « Woc (5) », qui était le messager de Hurakan, de l'Eclair « et de la Foudre, descendait les voir. Or ce Woc ne demeurait « pas bien loin de cette terre; il n'était pas loin non plus de Xi- « balba, et en un instant il retournait au ciel auprès de Hu- « rakan.

« Or ils demeuraient ainsi sur la terre, et déjà la mère de Hun- « batz et de Hunchowen était morte. Et voilà qu'ils étaient sur le « chemin de Xibalba, où les entendaient jouer de la balle Hun-

(1) Le *Cog* est un instrument que Ximenes traduit par « Calabasa ». Il était, en effet, composé d'une fort grande calebasse qui en faisait le fond comme le corps d'un violoncelle : était-ce un instrument à cordes, comme il y en avait dans ces contrées, ou était-ce le même qu'on appelle encore aujourd'hui *Marimba*, qui a des touches en bois, sur lesquelles on frappe avec deux petites boules de gomme élastique attachées à des baguettes, absolument comme sur les touches en verre d'un harmonica? C'est un instrument fort agréable, malgré son apparente rusticité.

(2) Le mot *Tzibenai*, qu'on trouve ici, signifie également écrire et peindre, car on écrivait avec des pinceaux.

(3) La fonte des métaux était, ainsi qu'on le verra plus tard, un des arts où les Toltèques excellaient.

(4) Ces salles, dont nous donnerons la description dans la suite, s'appelaient *Tlachco* dans la langue nahuatl, et *Pa-hom* dans celle des Quichés.

(5) Le *Woc*, dit Ximenes, est un oiseau de la Véra-Paz; mais il n'en donne pas la description.

« qamé et Wucubqamé (1), les rois de Xibalba. « Que se fait-il « donc sur la terre, qu'on la fait trembler avec un tel fracas? « Qu'on aille les appeler et qu'ils viennent ici jouer à la balle. Sa- « chons les vaincre, car ils n'ont plus pour nous ni obéissance ni « respect, et bientôt ils viendront s'étendre sur nos têtes. » Ainsi « parlèrent tous ceux de Xibalba. Alors Hunqamé et Wucubqamé « s'assemblèrent pour délibérer et avec eux les grands juges de son « conseil : or voici les noms des princes tributaires de l'empire, et « chacun de ces princes relevait de Hunqamé et de Wucubqamé, « et ce sont : Xiquiripat, Cuchumaquiq, Ahalpuh, Ahalgana, Cha- « miabak, Chamiaholom, Ahalmez, Ahaltocob, Xic, Patan et « Oloman. Or ce que voulaient voir ceux de Xibalba, c'étaient les « instruments du jeu de balle dont se servaient Hunhunahpu et « Wucub-Hunahpu; la cuirasse sur laquelle ils recevaient la pe- « lote, le gantelet, l'anneau (2), la couronne et le masque (3) dont « ils se revêtaient. »

A la suite de ce conseil, les princes dépêchent aux frères quatre messagers (4) : ceux-ci les atteignent à Nimxor-Carchah (5), qui

(1) *Hunqamé*, Un-Preneur, *Wucubqamé*, Sept-Preneurs. Ces noms sont accompagnés, dans le texte, des attributions que chacun de ces princes avait au Xibalba, et qui ont toutes une signification symbolique.

(2) Cet anneau était ordinairement fiché dans le mur, afin que la balle pût y passer durant les exercices.

(3) Nous traduisons par le mot masque une expression qui dit simplement « Cercle du visage, » et que Ximenes ne rend pas autrement en espagnol.

(4) Ces messagers reçoivent ici le nom de *Tucur* ou hiboux, cet oiseau étant regardé par les Américains comme un signal de mort. Le premier s'appelle *Chabi-Tucur*, Flèche de hibou; le second, *Hurakan-Tucur*, ou Hibou de la tempête; le troisième, *Caquix-Tucur*, ou l'Ara-hibou; le dernier, *Holom-Tucur*, ou la Tête de hibou. L'ensemble du récit donne à penser que ces quatre messagers étaient les seigneurs de la ville de *Tucuru*, dans la Véra-Paz, d'autant plus qu'il ajoute que tous quatre avaient le rang d'*Ahau-Achibab*, ou Princes des capitaines. C'étaient apparemment les chefs des troupes envoyées pour combattre la rébellion des Nahoas.

(5) Ce nom se lit ailleurs Nimxor-Carchah. Il y a encore aujourd'hui une grande bourgade indienne du nom de Carchah dans la haute Véra-Paz.

était alors le lieu de leurs exercices. Sommés de comparaître devant leurs ennemis, ils retournèrent auprès de leur mère ; et l'ayant consolée, ils cachent dans le haut de la maison les instruments du jeu. Ils recommandent à Hunbatz et à Hunchowen d'avoir soin de leur aïeule et prennent le chemin de Xibalba. Les sicaires des princes marchent en avant pour les conduire : ils descendent vers le Chihalha qui coule au fond des ravins de Nuciwancal et de Cuciwan (1), où l'on ne voyait d'autre végétation que les calebassiers et des arbrisseaux arides et épineux ; puis ils passent le fleuve de sang, dont ils se gardent bien de boire. Enfin ils arrivent dans un endroit où quatre chemins se croisaient ; l'un était rouge, le second noir, le troisième blanc et le dernier jaune. Alors le chemin noir parla et leur dit : « C'est moi que vous devez prendre, moi le chemin des princes. » Or c'est là qu'ils furent vaincus, car ce chemin conduisait à Xibalba, où ils ne tardèrent pas à se trouver en présence du conseil assemblé.

Au lieu de treize, ils étaient assis au nombre de quatorze, chacun occupant un trône ; mais à la première place apparaissait un mannequin revêtu d'habits royaux. Incapables d'y voir aucune différence, les deux frères lui adressent tout d'abord leurs salutations ; ce qui leur attire les risées de l'assemblée. On les fait asseoir sur une pierre incandescente, après quoi on les enferme dans une salle obscure remplie d'instruments de supplice. Ils n'y reçoivent d'autre lumière que celle d'un morceau de bois résineux (2), prévenus que s'il vient à diminuer le moins du monde,

(1) Malgré la tournure symbolique du récit, nous croyons que ces trois noms sont les véritables noms des lieux où les princes passèrent.

(2) Ce genre d'éclairage est encore en usage dans une grande partie de ces contrées. Ce bois est d'une espèce de pin, commun au Mexique et dans l'Amérique-Centrale, qu'on appelle *Ocotl;* il est tellement résineux, que les morceaux qu'on en coupe par échardes brûlent aussitôt qu'on y met le feu et demeurent enflammés comme une torche. C'est l'éclairage le plus ordinaire des voyageurs et des pauvres.

tout en brûlant durant les heures de la nuit, ils subiront l'un et l'autre une mort inévitable. A la suite de cette salle, il y a la Chambre de feu, la Maison ténébreuse (1), la Maison de glace, la Maison des tigres, la Maison des couteaux d'obsidienne et la Maison des chauves-souris, en usage pour diverses épreuves.

Le lendemain de cette nuit terrible, la torche était consumée. Les deux infortunés sont livrés au bourreau. On leur tranche la tête et celle de Hunhunahpu est fixée sur la branche d'un calebassier mort, à l'entrée du chemin de Xibalba. Mais au moment où elle touche cet arbre desséché, le voilà qui reverdit instantanément et se couvre de feuillage et de fruits, entre lesquels la tête du prince se confond, sans qu'il soit possible aux sicaires de Hun-Camé de la discerner dans cette métamorphose. Au bruit de ce prodige, tout le monde accourt pour en être témoin; mais défense est donnée de s'en approcher et de toucher à ces fruits merveilleux.

La nouvelle s'en répand rapidement au dehors; elle arrive aux oreilles d'une jeune princesse, fille de Cuchumaquic, l'un des treize de Xibalba (2). Son nom était Xquiq (3). Entraînée par la curiosité, elle brave la défense et se met en chemin pour aller voir cet arbre extraordinaire. Elle s'approche. Dans ce moment, la tête lui crie d'entre les branches : « Que désires-tu ? Cette boule ronde que tu « vois entre le feuillage de l'arbre n'est qu'un noyau sans chair. « En veux-tu toujours? — Oui, j'en veux, répondit la jeune fille. « — Eh! bien tends ta main droite, lui dit la tête. » Xquiq aussitôt obéit. Dans le même instant elle reçoit dans le creux de sa main quelques gouttes de salive que venait de lui lancer la tête de Hunhu-

(1) Cette Maison ténébreuse rappelle la « Casa Lobrega » de Votan, dans Nuñez de la Vega, dont nous avons parlé plus haut et construite à Huehuetan.

(2) Cuchumaquiq signifie le Sang réuni, sans doute parce que par sa fille son sang s'unit à celui des Nahoas.

(3) Le nom de Xquiq, symbolique comme tous les autres, signifie la Femme sang ou le sang femelle.

nahpu. Elle la retira aussitôt; mais déjà il n'y avait plus rien. Alors elle entend ces paroles : « La salive et la bave que tu as « senties dans ta main, sans les voir, sont ma postérité. Ma tête « ne parlera plus ; car ce n'est qu'un os décharné ; ainsi sont « également les têtes de tous les princes. La chair seule fait leur « ornement, et quand ils sont morts ils répandent l'épouvante : « mais leurs fils sont comme leur salive et leur bave. S'ils sont fils « de prince, d'homme sage et intelligent, l'être de prince, « d'homme sage et intelligent ne se perd point en eux ; ils l'héritent « de celui qui les a engendrés. C'est ainsi qu'il en sera avec « toi, retourne d'où tu viens ; tu ne mourras pas ; souviens-toi « seulement de ma parole quand elle s'accomplira. » Or ces choses se faisaient par la volonté et la sagesse de Hurakan, de l'Éclair et de la Foudre.

Xquiq rentre chez son père. Cuchumaquic ne tarde pas à s'apercevoir de sa grossesse. Dans sa colère, il la livre au tribunal dont il est l'un des pairs et accuse sa fille de l'avoir déshonoré. Elle est condamnée à mort ; les bourreaux reçoivent l'ordre de l'emmener, de lui arracher le cœur de la poitrine et de l'apporter palpitant aux princes de Xibalba. Sur le point de recevoir le coup mortel, elle arrête le bras du bourreau, en lui révélant le mystère de sa grossesse : au nom de Hunhunahpu, les satellites de Hunqamé se laissent toucher. Pour tromper l'attente du tribunal, elle leur commande de faire une entaille dans le tronc de l'arbre et de recevoir dans une xicara le baume qui en découlera. Ils obéissent, la liqueur s'étend dans le vase, se coagule et prend la forme et la couleur d'un cœur sanglant tel qu'eût été celui de Xquiq. Pendant que la princesse s'éloigne, ils vont présenter la xicara au conseil des treize : à leur commandement, le prétendu cœur est jeté sur un bûcher allumé à dessein ; il s'en échappe incontinent une fumée odorante dont le parfum remplit toute la cour de Xibalba d'un nouvel étonnement.

Dans l'intervalle, Xquiq, au lieu de retourner chez son père,

se rend chez la vieille Xmucané à qui elle se fait connaître. Celle-ci, excitée par les deux fils aînés de Hunhunahpu, Hunchowen et Hunbatz, ne l'accueille qu'avec défiance et lui impose diverses épreuves dont la princesse sort triomphante. Bientôt après, elle met au monde deux enfants d'une grande beauté, Hunahpu et Exbalanqué. Ils croissent l'un et l'autre en force et en grâce, tour à tour caressés et persécutés par leur aïeule. Cédant aux instincts jaloux de Hunbatz et de Hunchowen, qui voient avec envie les talents de leurs jeunes frères, elle expose les deux fils de Xquiq à toutes sortes de travaux, dont ils triomphent toujours. Mais, à la fin, ceux-ci voulant se venger de leurs aînés, les amènent dans les bois, sous prétexte d'une chasse aux oiseaux, et les changent en singes (1).

De là, désespoir de Xmucané qu'ils finissent par consoler. L'histoire quichée continue, montrant les deux jeunes frères également habiles dans les arts et la musique, sachant défricher des terres immenses par le seul effet de leur science occulte. Se rendant un matin à leur travail ordinaire, ils s'aperçurent que la terre qu'ils avaient cultivée la veille s'était recouverte d'arbres et de plantes comme auparavant. Quelle pouvait en être la cause? Après avoir défriché de nouveau le même terrain, ils résolurent d'y passer la nuit suivante, afin de pénétrer le mystère dont ils étaient les victimes. A minuit, un bruit effroyable se fait entendre : le champ est envahi par une multitude d'animaux sauvages, dont les voix hurlent d'accord : « Arbres, levez-vous; lianes, entrelacez-vous. »

(1) Cette métamorphose est accompagnée ici de détails fort comiques. La vieille Xmucané affligée demande à Hunahpu s'il n'y a aucun moyen de revoir ses fils aînés et de leur rendre leur forme. Il répond qu'elle le peut et que leur forme leur sera rendue, si elle peut les considérer sans rire. Les deux singes paraissent, mais leur apparence et leurs grimaces sont si grotesques, que la vieille éclate malgré elle : trois fois ils retournent, et la dernière fois l'aïeule ne pouvant jamais réprimer son rire, ils disparaissent pour toujours.

A l'instant même la campagne se revêt d'une nouvelle végétation, la forêt reprend sa place. Les deux frères alors s'élancent de leur embuscade et se jettent sur cette troupe sauvage. Un tigre et un lion, qui en étaient les chefs, s'échappent les premiers; un cerf et un lapin, arrêtés par leur large queue, la laissent entre les mains de Hunahpu et d'Exbalanqué, et c'est depuis lors, ajoute le Manuscrit Quiché, que ces deux espèces n'en portent plus qu'un tronçon. Successivement tous les animaux disparaissent et les frères ne gardent prisonnière qu'une souris; ils la mettent à la torture pour se venger, et la suspendent sur des charbons enflammés. La petite bête les supplie de l'épargner : « Sauvez-moi de ces flammes, dit-elle, apprenez que votre office n'est pas celui de cultiver la terre, mais bien de jouer à la paume comme votre père Hunhunahpu et votre oncle Wucub-Hunahpu, qui, à cause de cela, moururent à Xibalba. Retournez chez vous et cherchez les instruments précieux dont ils se servaient et que Xmucané garde cachés sous le toit de la maison. »

Qui ne reconnaîtrait pas l'allégorie dans toutes ces lignes ? Les deux jeunes frères, tenus dans l'ignorance de leur naissance et de leurs droits, travaillent de leurs mains jusqu'au moment où un événement extraordinaire leur révèle leur grandeur. Les animaux qui ruinent leurs champs semblent indiquer une invasion de barbares ou de sauvages. A l'aide de la souris, ils recouvrent les instruments sacrés de leurs pères, dont ils s'emparent à l'insu de Xmucané. Ils se rendent ensuite, pleins de joie, à Nimxor-Carchah où était situé le jeu de balle de Hunhunahpu, et bientôt, à leur tour, ils font trembler les princes de Xibalba. Les Treize les citent devant leur tribunal. Hunahpu et Exbalanqué consolent leur mère et leur aïeule. « Nous partons, madame, disent-ils à la « première, nous venons vous en avertir. Or voici le signe que « nous laissons de notre existence. Chacun de nous plantera un « épi de maïs au milieu de la maison : si l'épi se dessèche, ce « sera le signe de notre mort, s'il reverdit, ce sera que nous vi-

« vrons. Quant à vous, mère, ne pleurez point, il restera tou-
« jours de notre postérité avec vous (1). »

Ce qu'ayant fait, ils suivirent les messagers de Xibalba, l'un et l'autre portant sa sarbacane. Arrivés au Chihalba, des oiseaux appelés Molay (2) les aidèrent à passer le lit du ravin, ainsi que les autres rivières. Au carrefour des Quatre-Chemins, ils s'arrêtent : avisant un moucheron de la petite espèce appelée Xan, ils lui commandent de voler en avant à la cour des princes de Xibalba, de les piquer ensuite aux jambes les uns après les autres dans l'ordre où ils étaient assis sur leurs trônes et de venir rapporter ensuite, avec exactitude, tout ce qu'il aurait vu ou entendu. Le Xan s'empresse de leur obéir. Il prend le chemin noir; il pique le premier et le second des princes assis sur l'assemblée; mais il les trouve insensibles. Il pique le troisième qui pousse un cri, et son voisin lui dit : « Qu'as-tu donc, Hunqamé? » Les autres, piqués tour à tour, se font la même question, se nommant mutuellement jusqu'au dernier. Instruits de ces particularités par le fidèle Xan, les deux frères entrent intrépidement par la route noire, se présentent devant la cour qu'ils n'étonnent pas moins par leur courage que par leur pénétration. Ils passent avec dédain devant les deux mannequins, nomment les autres, et, sans se déconcerter, refusent le siége qu'on leur offrait, montrant ainsi qu'ils connaissaient le mystère de la pierre incandescente. On les conduit dans la salle obscure où ils doivent passer la nuit ; mais dès qu'ils se trouvent seuls, ils éteignent les flambeaux de résine et leur substituent des plumes d'ara auxquelles ils attachent des lucioles qui répandent une clarté non moins brillante.

(1) *K'etalltzih*, qu'il y a dans le texte, signifie le signe de la parole; mais cette expression est presque toujours prise dans le sens de postérité, et c'est ce qui a lieu ici, et explique la naissance de Xhunahpu ou Hunahpuïl, qui succéda à Hunahpu avec Exbalanqué.

(2) Nous n'avons pu découvrir quel était l'oiseau appelé *Molay*.

On les traîne, le lendemain, devant le tribunal des Treize. L'insuccès de leur machination a jeté les princes dans le trouble; ils l'attribuent à une magie supérieure à leur propre sagesse et se demandent avec effroi qui sont ces hommes extraordinaires. Après diverses questions, ils leur proposent une partie de balle mystérieuse, dont les deux frères sortent également victorieux. Alors ils les obligent à fournir, le lendemain, quatre vases remplis de fleurs les plus rares. Hunahpu et Exbalanqué sont renfermés dans la Maison des couteaux d'obsidienne : les princes de Xibalba se réjouissent de les avoir mis dans l'impossibilité d'accomplir ce qu'ils ont exigé d'eux, tout en exposant leurs jours aux obsidiennes tranchantes de ce lieu terrible; mais, sur un mot sorti de leur bouche, les couteaux cessent de se mouvoir (1). Alors ils convoquent les fourmis et leur disent : « Fourmis des « obsidiennes, fourmis zanpopos (2), venez, venez toutes; allez « chercher les fleurs que nous avons promises aux princes. » Les fourmis s'exécutent aussitôt. Elles vont aux jardins de Hunqamé et de Wucubqamé; par ordre des deux rois, on en avait redoublé les gardes, et la mort avait été prononcée contre eux si la moindre fleur en sortait durant cette nuit d'épreuve. Mais ni les précautions des uns, ni la vigilance des autres ne peuvent empêcher les fourmis de couper les fleurs et de les apporter aux deux captifs.

Au matin, on les tire de leur prison; ils se présentent triomphants devant les rois de Xibalba, portant quatre vases remplis

(1) Le mot *chay*, qui, dans la langue quichée, a le même sens que l'*itzli* mexicain, signifie l'obsidienne, le couteau d'obsidienne; mais c'est aussi un titre militaire qui veut dire capitaine d'une compagnie de lanciers. Or il est probable que les couteaux ou lances d'obsidienne dont il est ici question font allusion aux chefs de lances à la garde desquels les deux frères étaient confiés.

(2) *Chequen zanic*, ainsi s'appelle en quiché la fourmi de la grande espèce, si commune dans l'Amérique-Centrale, connue sous le nom de *Zanpopo*. C'est la plus destructive pour les fleurs et les légumes tendres qu'elle coupe au pied comme avec le couteau le plus affilé.

jusqu'aux bords des fleurs les plus suaves. A cette vue, tous pâlissent de colère. Dans leur rage, ils les font passer tout à coup de la Maison de glace à celle des tigres, et de la Maison de feu à celle des chauves-souris. C'est là qu'un accident imprévu fait tomber la tête de Hunahpu ; elle est aussitôt enterrée dans le cimetière voisin; mais Exbalanqué trouve moyen par ses enchantements de lui en faire une nouvelle, et un autre Hunahpu ne tarde pas à reparaître pour continuer ses exploits contre Xibalba.

Au milieu de tous ces prodiges, les princes, aux abois, se réunissent vainement pour délibérer ; leurs conseils tournent à leur propre confusion et leurs ruses ne servent qu'à faire briller davantage la supériorité des deux frères. Dans cette conjoncture terrible, ils appellent à eux les deux chefs de la magie. Hunahpu et Exbalanqué, les prenant à part à leur tour, leur annoncent qu'on ne peut rien sur eux, qu'ayant échappé aux piéges qu'on leur avait tendus, la mort ne peut désormais les atteindre que de leur propre consentement; que cependant, leur temps étant venu, ils leur ordonnent d'élever un bûcher, où ils mourront dès qu'il aura été embrasé. Ces paroles, rapportées à Hunqamé, le remplissent de joie. Le bûcher s'allume, et les deux frères, s'étant embrassés, s'élancent dans les flammes au milieu des trépignements et des cris de joie de l'assemblée.

Leurs os, réduits en poudre, sont jetés, avec leurs cendres, dans la rivière voisine. Mais, ô prodige ! au lieu de suivre le courant du fleuve, ils descendent au fond des eaux, d'où s'élèvent, au cinquième jour, deux jeunes gens d'une beauté incomparable, moitié hommes, moitié poissons. Les princes, abandonnant leurs trônes, courent admirer cette merveille ; mais ces êtres mystérieux se rendent invisibles, se jouant ainsi de leurs ennemis. Quelque temps après, on les voit apparaître sous la forme de deux vieillards couverts de haillons misérables. Ils dansent, dans les rues, les ballets du Puhuy, du Qux Iboy, du Xtzul et du Chi-

tic (1) ; ils entremêlent leurs danses d'une foule de merveilles. Ils brûlent des maisons, et, l'instant d'après, les font réapparaître aussi bonnes qu'auparavant ; ils se tuent mutuellement, prennent l'apparence de la mort et ensuite se ressuscitent à volonté. Les princes de Xibalba veulent, à leur tour, être témoins de ces choses extraordinaires ; ils font appeler les deux mendiants et leur commandent de les produire devant eux. Ce n'est toutefois qu'à force d'instances que ceux-ci consentent à obéir. Ils recommencent les divers ballets ; puis, sur l'ordre de Hunqamé, ils tuent son chien. Tout le monde le voit mort ; mais, un instant après, il reprend la vie, « et le chien se montre plein de joie d'être ressus« cité, ajoute le texte, et, de joie, il remuait la queue. Maintenant « brûlez mon palais, reprit le roi, et le palais fut livré aux flam« mes et fut brûlé, sans que ni ceux qui s'y trouvaient renfermés « avec lui, ni les mendiants en éprouvassent le moindre dom« mage. Et, un moment après, le palais se montra de nouveau « aussi beau qu'auparavant. Tous en étaient dans l'admiration « et ils se réjouissaient vivement de ce qu'ils voyaient. Alors le « roi s'écria : Courage, tuez un homme maintenant et le rendez « à la vie. Ils saisirent aussitôt un homme et, lui ayant ouvert « la poitrine, ils en arrachèrent le cœur, qu'ils élevèrent en l'air « aux yeux de Hunqamé et des princes étonnés. Et, un moment « après, ils lui rendirent la vie, ce qui le remplit d'allégresse. « A votre tour maintenant, s'écrièrent les rois, tuez-vous vous« mêmes, nous voulons voir ce nouveau spectacle. Ce fut l'affaire « d'un moment. Exbalanqué coupa les bras, les jambes et la « tête de Xhunahpu, les lança au loin, lui enleva le cœur et le « jeta dans l'herbe. Cette scène remplissait tous les princes de « Xibalba d'un étonnement qui ressemblait à l'ivresse. Exbalan-

(1) Le *Puhuy*, sorte de hibou, le *Qux Iboy*, ou Armadille, le *Xtzul*, ou Mille-Pieds, et le *Chitic*, ou Zigzag, sont des ballets parlés, encore en usage dans plusieurs parties de l'Amérique-Centrale.

« qué seul continuait à danser : « Lève-toi, » dit-il alors. Et à « l'instant même son frère ressuscita (1). »

Hunqamé et Wucubqamé ne pouvaient en croire leurs yeux. Incapables de reconnaître leurs ennemis sous l'apparence de ces deux pauvres vieillards, ils veulent à leur tour essayer de la mort et de la résurrection. Hunahpu et Exbalanqué feignent humblement de s'y refuser ; mais ils insistent de telle manière qu'il n'y a plus lieu à désobéir. Alors ils les saisissent tour à tour, leur arrachent le cœur de la poitrine ; ils leur coupent la tête, et refusent ensuite de leur rendre la vie. A l'aspect des cadavres royaux baignés dans leur sang, la terreur s'empare de toute la cour ; les princes veulent s'enfuir, mais ils sont pris et immolés deux à deux à la vengeance des deux frères. Un seul qui était absent obtint grâce. Un combat paraît avoir eu lieu ensuite auprès de la capitale ; Xhunahpu et Exbalanqué en sortent vainqueurs, se font connaître à tous, et l'empire se soumet à leurs lois. Hunhunahpu et Wucub-Ħunahpu, ressuscités par eux, sont ensuite placés dans le soleil et dans la lune ; ils sont invoqués comme des dieux, sous les titres de l'astre du jour et de l'astre de la nuit, et un nouvel ordre des choses commence.

Tel est le résumé de cette épopée ou de ce roman historique, un des plus étranges que nous connaissions. Le symbolisme y

(1) La puissance magique des Nahoas et de leurs descendants, les Toltèques, est confirmée par une foule d'exemples. Ce qui est curieux, c'est qu'on trouve dans Sahagun un morceau qu'on dirait exactement extrait du MS. Quiché et qui paraît presque la reproduction de ce qui précède ici ; le voici : « Ces Cuextecas, retournant à Panutla, emportèrent avec eux les rhythmes dont « ils se servaient lorsqu'ils dansaient, ainsi que les ornements dont ils « usaient dans leur danse ou comédie. Ces mêmes gens aimaient à faire des « sorcelleries, avec lesquelles ils trompaient le monde, donnant à entendre « pour vrai ce qui est faux, comme faire croire qu'ils brûlaient des maisons, « lorsqu'il n'y avait rien de semblable ; comme faire apparaître une fontaine « avec des poissons, quand il n'y avait rien, sinon une illusion des yeux ; « gens qui se tuaient eux-mêmes en se coupant et en se mettant en pièces, et « autres choses qui n'étaient qu'apparentes et point véritables, etc. » (Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29, § 12.

cache à peine la vérité, malgré le merveilleux qui y joue un si grand rôle. On ne peut s'empêcher d'y reconnaître les principaux épisodes de l'histoire de Xibalba dont il révèle les mystères et les dernières destinées. Si la lutte dont il raconte les péripéties ne détrôna pas absolument les Votanides, elle amena des événements dont la conséquence fut de répandre, avec la race nahuatl, ses mœurs, sa langue et ses lois jusque chez les nations les plus éloignées du Mexique et de l'Amérique-Centrale.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Description et géographie du Mexique. Plateaux et climats divers. Vallée de l'Anahuac. Plaine de Téotihuacan. Pyramides du Soleil et de la Lune. « El llano de los Cues. » Opinions diverses sur la fondation de ces pyramides. Enfants d'Iztac-Mixcohuatl. Érection de la pyramide de Cholullan par Xelhua. Les Olmèques vainqueurs des Quinamés. Leurs établissements sur le plateau aztèque. Les Othomis. Antiquité de cette nation. Sa langue. Ses institutions. Les Totonaques fondateurs de la pyramide de Téotihuacan. Traditions à ce sujet.

Le Mexique, que la Providence semble avoir destiné, longtemps avant la découverte du monde occidental, pour être le théâtre le plus remarquable de l'histoire américaine, est borné au nord par la vallée de Mexilla, qui le sépare du territoire de Santa-Fé et par le fleuve Gila, qui se jette dans le golfe de Californie ; à l'est, le Rio Grande del Norte, continuant la frontière septentrionale, le sépare ensuite du Texas, jusqu'à son embouchure. L'Atlantique lui sert de limite au levant et au nord jusqu'aux bouches du fleuve Uzumacinta, qui coule en serpentant du sud au nord, formant la barrière entre la plus grande partie de l'état de Chiapas

et la Véra-Paz. D'autres rivières moins importantes continuent la frontière orientale, entre l'état de Guatémala et le territoire de Soconusco, et le reste des côtes, au sud et à l'ouest, jusqu'à l'embouchure du Gila est baigné par les eaux de l'océan Pacifique. Le Mexique proprement dit (1), ainsi que les régions de l'Amérique-Centrale, présente une variété remarquable de températures. Les Espagnols les distinguèrent, de bonne heure, sous les noms de terre chaude, de terre tempérée et de terre froide, qui en indiquent suffisamment les différences. Au temps où ils y abordèrent pour la première fois, ils trouvèrent partout une population considérable, et les côtes, aujourd'hui désertes, étaient alors occupées par un grand nombre de villes dont la richesse et l'industrie les remplirent d'étonnement. C'est par là que nous voulons y introduire le lecteur : un coup d'œil jeté sur la carte de ces belles contrées l'instruira davantage que toutes les descriptions (2).

La « terre chaude » du Mexique (3) occupe toute la base des Cordillières; elle comprend, le long de l'Atlantique, une vaste étendue de pays, renfermée aujourd'hui dans les états de Tabasco, de la Véra-Cruz et de Tamaulipas; et une bande étroite, suivant les états de Sinaloa, Xalizco, Michoacan, Guerrero et Oaxaca, sur l'océan Pacifique. Avant la conquête espagnole, toute la ligne des côtes qui s'allongent entre l'embouchure du fleuve Papaloapan (4) ou Alvarado et celles du Tabasco était distinguée sous le nom mexicain d'Anahuac-Xicalanco (5), de la cité puissante bâtie

(1) Sous le nom de Mexique proprement dit, nous entendons les états dont se composait l'empire de Montézuma, c'est-à-dire, ceux de Mexico, de la Puebla, de Guerrero, de la Véra-Cruz et de Quérétaro.

(2) Nous ne parlerons, pour le moment, que du Mexique proprement dit, où se passent les premières scènes de notre histoire.

(3) Les Espagnols disent « tierra caliente », par opposition aux climats plus tempérés des montagnes.

(4) *Papaloapan*, ou rivière des Papillons, aujourd'hui le rio Alvarado. Son embouchure est à 12 lieues sud-est de la Véra-Cruz.

(5) Les Mexicains nommaient *Anahuac* toute terre voisine de l'eau ; c'est

par les Xicalancas sur la pointe de l'île de Carmen qui est formée par le fleuve et la lagune de Terminos. Toutes les terres circonvoisines jusqu'aux confins de l'Yucatan se reconnaissaient sous le nom de Nonohualco (1), que les Mexicains étendaient même quelquefois à toute la Péninsule. Des bouches du Papaloapan à la rivière de la Véra-Cruz (2), la côte s'intitulait de celui de Chalchiuhcuecan (3), ville ancienne qui paraît avoir occupé le site du port actuel : la province à l'intérieur, jusqu'au sein des montagnes, s'appelait Cuetlachtlan, ainsi que sa capitale (4). La cité maritime de Nauhtlan (5) donnait le sien à une bande de terre étroite qui suit le rivage au nord-est jusqu'au fleuve de Panuco (6), et qui dépendait de la grande province des Totonaques, dont la principale ville était Campoallan (7). Au nord du Totonacapan (8), des montagnes de Metztitlan à la mer, on voyait les fertiles régions du Cuextlan (9), qui font partie du Tamaulipas, et au delà desquelles habitaient

le sens du mot. Mais ils distinguaient spécialement trois Anahuac, le premier *Anahuac-Ayotlan*, désignant le rivage de l'océan Pacifique entre Tututepec et la frontière de Guatémala. Le second s'appelait *Anahuac-Xicalanco*. Le troisième, qui était l'*Anahuac* proprement dit, comprenait les contours des lacs dans la vallée de Tenochtitlan. L'Anahuac-Xicalanco était divisé en deux provinces indépendantes du Mexique, celle de *Coatzacoalco* et celle de *Xicalanco*.

(1) Nonohualco comprenait la partie intérieure de Tabasco, une partie de celui de Chiapas et les confins de l'Yucatan.

(2) C'est le Rio de la Antigua.

(3) *Chalchiuhcuecan*, ou le pays des coquilles vertes. On voit encore des débris de la ville de ce nom, sous les eaux qui s'étendent de la ville de la Véra-Cruz au château de San-Juan-de-Ulloa.

(4) C'est aujourd'hui *Cotasta*.

(5) *Nauhtlan*, aujourd'hui *Nautla*, petit port de l'état de Véra-Cruz ; il s'y trouve plusieurs familles françaises occupées de la récolte de la vanille. Nautla est à l'embouchure d'une rivière du même nom.

(6) *Panuco* donne son nom au fleuve de *Tula* ou *Montézuma*, qui se réunit au fleuve de Tampico, un peu au-dessus du port du même nom.

(7) Ville célèbre dans l'histoire de la conquête.

(8) *Totonacapan*, pays des Totonaques, qu'il ne faut pas confondre avec *Totonicapan*, ville du Guatémala.

(9) *Cuextlan*, aujourd'hui appelée *Guasteca* ou *Huasteca*.

des populations barbares qu'on désignait sous le nom de Chichimèques.

La haute température dont on jouit ordinairement dans ces diverses contrées égale celle des régions équinoxiales. Le sol, d'une exubérante fertilité, se dérobe sous l'épaisseur des buissons aromatiques et des riches orchidées qui s'enlacent à des arbres gigantesques, prodiges de la nature américaine. Au milieu de cette splendeur on rencontre des plaines sablonneuses dont la stérilité et la désolation attristent le regard. Dépouillée, dit-on, par les conquérants, de leur noble végétation, elle est devenue, depuis cette époque, fatale à leurs descendants ainsi qu'aux étrangers qui abordent pour la première fois sur ces rivages. L'époque de la fièvre bilieuse (1) commence avec le printemps pour finir en automne; c'est alors seulement que les vents du nord, qui soufflent avec la violence de la tempête, en chassent les miasmes pestilentiels.

Après avoir traversé un espace de vingt à vingt-cinq lieues dans ces régions ardentes, on commence à s'élever dans une atmosphère plus pure. On respire plus librement; on ne se sent plus accablé par la chaleur étouffante et les vapeurs embaumées de la vallée. La nature se revêt même, extérieurement, d'un autre aspect. Les couleurs étincelantes des fleurs dont la pompe et la variété étonnaient les regards n'ornent plus le paysage avec la même profusion. La vanille, l'indigo, les cacaotiers disparaissent avec les palmiers à mesure qu'on s'avance. La canne à sucre et le bananier continuent à vous suivre, et, lorsqu'on a monté environ quatre mille pieds, on s'aperçoit, à l'invariable magnificence de la verdure et à l'ombrage superbe du liquidambar, que l'on a atteint la hauteur où les nuages et les vapeurs s'arrêtent, à leur passage du golfe du Mexique. Ces régions sont celles de l'humidité

(1) Le *Vomito*, ou *Vomito négro*, vomissement noir. C'est le nom qu'on donne en particulier à la fièvre jaune de la Véra-Cruz, occasionnée, dit-on, par la décomposition des substances végétales dans ce sol humide et chaud.

perpétuelle : l'Européen, loin de les redouter, les salue avec joie ; car il est certain, en y arrivant, d'être désormais à l'abri de l'influence maligne de la fièvre jaune. C'est le commencement de la terre tempérée (1), dont le climat a la douceur de la plupart des contrées méridionales de l'Europe. C'est alors que le paysage grandit et prend ces proportions colossales dont les Cordillières offrent si fréquemment le spectacle. On marche dans des torrents de lave, plus ou moins couverte par la végétation, dressant parfois au-dessus du feuillage des formes fantastiques et attestant ainsi la force et le caprice des feux qui bouillonnaient dans les entrailles de la terre. A mesure que l'on continue à s'élever, les montagnes semblent s'entasser sur les montagnes : ce sont des masses dont l'œil peut difficilement mesurer l'étendue, aux sommets ombragés de sombres forêts, aussi vieilles que le monde ; ce sont des vallées admirables, parées de toutes les richesses d'un climat équinoxial. Des volcans revêtus d'une neige éternelle les dominent, mirant dans les eaux des lacs leurs bases verdoyantes : des torrents écumeux roulent d'abîme en abîme dans des lits de porphyre, ou d'un silex plus blanc que l'albâtre ; tel est le caractère des tableaux que présente le Mexique, de quelque côté que l'on gravisse ses gradins gigantesques.

Au bord des grands plateaux supérieurs qui couronnent le sommet de la Cordillière aztèque, les contrées les plus connues à l'époque de la conquête étaient le royaume de Xalizco, qui a donné son nom à l'état actuel formé de l'intendance de Guadalaxara (2). Il s'étendait, au couchant, jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique, confinant au sud avec le royaume de Michoacan (3) et l'empire

(1) « Tierra templada », au Mexique et au Guatémala.

(2) La capitale de l'ancien royaume de Xalizco portait le même nom : cet état comprend, en outre, le royaume de *Tonalan*, ou de la Cité du Soleil, qu'on retrouve dans le petit village de Tonala, à six lieues de la ville de Guadalaxara.

(3) Le royaume de Michoacan était, ainsi que les précédents, entièrement indépendant de Mexico.

de Montézuma. A la suite du Mexique proprement dit, le Mixtecapan (1) occupait la partie la plus occidentale de l'état d'Oaxaca, du nord au midi; le reste de cet état comprenait le Zapotecapan (2) avec le royaume de Tehuantepec et plusieurs autres nations à demi-barbares de la Cordillière septentrionale confinant avec les peuples indépendants de Chiapan (3). Des bouches de la rivière de Tututepec, où l'ancienne ville de ce nom était assise (4), toute la côte de la mer Pacifique, jusqu'aux terres de Xoconochco (5) et de Guatémala, portait le nom d'Anahuac-Ayotlan (6). Les montagnes de la Mixtèque, généralement plus rapprochées de l'Océan, ne laissent de ce côté qu'une bande étroite à laquelle on puisse appliquer le titre de Terre chaude.

Au centre de ces régions, si variées de climat et de productions, se présente celle à laquelle les Espagnols ont donné le nom de « Terre froide », le troisième et le dernier des gradins gigantesques qui partagent le Mexique. Aujourd'hui on y voit croître, à côté du maïs, la plupart des céréales importées par les Européens; on y admire ces champs d'agave (7), d'un usage si varié

(1) Le *Mixtecapan*, aujourd'hui la Mixtèque, pays des brouillards, formait plusieurs états, les uns indépendants du Mexique, les autres payant tribut.

(2) Le *Zapotecapan*, ou la *Zapoteca*, royaume riche et florissant, d'une grande civilisation, avec lequel le Mexique était fréquemment en guerre.

(3) Le *Chiapan* ou *Chiapas* comprenait plusieurs états égalemont indépendants. Les Guatémaltèques donnaient à cet état le nom de *Zacatlan*, qui était celui de la ville dont le site est occupé par celle de Ciudad-Real.

(4) *Tututepec* ou *Tolotepec*, Montagne des Oiseaux, cité riche et puissante, célèbre par l'opulence de ses princes et le concours de ses foires, où l'on venait des contrées les plus lointaines. On voit encore des ruines de cette ville à quelques lieues des rivages de l'océan Pacifique.

(5) *Xoconochco*, auj. *Soconusco*.

(6) Voir la note 5, page 142. Le nom d'*Ayotlan*, Terre des Tortues, lui venait d'une ville où on trouvait beaucoup de tortues à grandes carapaces, appelées *Ayotl*.

(7) *Agave americana*. C'est l'aloès qu'on appelle *maguey* actuellement et que les Mexicains connaissent sous le nom de *Metl*. Ils en tirent le pulqué, boisson fermentée commune au Mexique, et du fil extrait de ses feuilles se fait la toile de nequen; de là jadis venait aussi une espèce de papyrus dont ils faisaient leurs livres.

et si important parmi les indigènes. Ce n'est qu'après avoir franchi une hauteur moyenne de sept à huit mille pieds que l'on arrive au sommet de la Cordillière des Andes; cette chaîne colossale, après avoir traversé l'Amérique méridionale et l'isthme de Panama, court dans le Guatémala, le long de la mer Pacifique, et forme, avant d'entrer dans le Mexique, les vastes plateaux concassés de la Véra-Paz, dans la direction de la péninsule yucatèque. En arrivant à la baie de Tehuantepec, elle s'élargit dans l'état d'Oaxaca, et trace l'immense plateau mexicain, embrassant, à une hauteur de plus de six mille pieds, une distance d'environ deux cents lieues, pour s'abaisser ensuite graduellement en s'approchant des latitudes septentrionales (1).

Entre les états de Mexico et de la Puebla, des frontières de la Mixtèque aux mines de Zimapan, la Cordillière tend à se rapprocher des côtes orientales, présentant un groupe de montagnes volcaniques qui rivalisent avec les cimes les plus élevées du continent. Leurs crêtes, franchissant la limite des neiges perpétuelles, répandent une fraîcheur délicieuse sur les hauts plateaux qui forment leur base et dont la température, malgré le titre de Terre froide, est rarement plus basse que celle des climats les plus doux de l'Italie. L'air y est d'une sécheresse extrême et l'atmosphère d'une admirable pureté. Sur le dos du grand plateau, à mi-chemin d'un océan à l'autre, mais plus rapprochée, cependant, de la côte orientale, une chaîne de montagnes porphyritiques forme un bassin ovale d'environ soixante lieues de circonférence, et que la nature semble avoir créé à dessein pour mettre ses habitants à l'abri d'une invasion étrangère. Le sol, autrefois couvert d'une riche verdure et de bois magnifiques, se montre

(1) Cette longue étendue de pays varie d'une élévation de 5570 pieds à 8856, égale à la hauteur du passage du mont Cenis ou du Grand-Saint-Bernard. Le plateau s'étend encore à trois cents lieues plus loin, avant de s'abaisser au niveau de 2624 pieds. (Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, tome I, p. 157, 255.)

maintenant à nu et souvent même blanchi par les incrustations salsugineuses causées par le retirement des eaux. Cinq lacs qui n'en formaient naguère qu'un seul partagent la vallée, dont ils occupent le dixième de la surface. Au sud-ouest du plus grand de ces lacs, on voit aujourd'hui la ville de Mexico, la reine des cités américaines, la seule qui ait survécu, avec quelque gloire, à la chute des anciennes nations civilisées de cette contrée.

Antérieurement aux temps historiques, un seul nom encore connu aujourd'hui se présente dans les traditions de la vallée d'Anahuac (1) : c'est celui de Téotihuacan (2), ou la Cité des dieux, qui joue un rôle considérable dans l'histoire religieuse des Toltèques. Cette distinction, non moins que les pyramides du soleil et de la lune qu'on y voit encore de nos jours, est une preuve de la haute antiquité de cette ville, réduite actuellement au village de San-Juan, à huit lieues nord-est de Mexico. La plaine où elle est bâtie est une des plus élevées de la vallée; elle la domine avec son amphithéâtre de hautes collines qui semblent lui servir de remparts. Elle est arrosée par plusieurs ruisseaux qui prennent, au nord-est, leur source dans la montagne d'Otompan et qui se réunissent un peu plus loin pour former la rivière Chicnaoatl (3), dont les eaux se déchargent dans les gouffres d'Aculman (4). Les

(1) Vallée d'Anahuac est le nom générique que nous continuerons à donner à la grande vallée de Mexico dans le cours de cet ouvrage.

(2) Le nom de *Téotihuacan* est fort ancien ; suivant M. Aubin, le mot même n'est pas d'un bon nahuatl. Il vient, suivant Sahagun, de *Teotl*, dieu, et dans l'origine formait peut-être *Téotlihuacan*, qui est plus régulier. Sahagun ajoute que cette ville portait, à une date plus reculée, le titre de *Veitioacan*, ou la « Ville des Signaux. » (Hist. de las cosas de N. España, lib. X, cap. 29, § 12.) Une ancienne histoire de la même ville, appartenant à M. Aubin, lui donne le nom plus ancien de *Toltecat*, dont on ne connaît pas l'origine, et le signe symbolique de la ville de Téotihuacan se trouve être le même que le « signe de l'espérance. »

(3) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. XI, cap. 12. *Chicnaoatl*, c'est-à-dire « les Neuf-Sources. »

(4) Aculman, berceau des Aculhuaques dans le royaume de Tetzcuco, près du lac de Tenochtitlan. Les gouffres dont il est question sont trois cavernes

deux pyramides principales, dédiées au soleil et à la lune, occupent à peu près le centre de la plaine. La première, dont les dimensions sont beaucoup plus considérables que celles de la seconde, mesure deux cent huit mètres à sa base, sur cinquante-cinq de hauteur perpendiculaire (1). Elles présentaient autrefois quatre assises ou terrasses superposées, dont trois existent encore; mais on a de la peine à les discerner l'une de l'autre, le temps et la végétation ayant concouru à effacer presque toute trace de sa forme primitive (2). Les faces de ces édifices sont exactement orientées du nord au sud et de l'est à l'ouest. L'intérieur est un mélange d'argile et de cailloux. Ce noyau est revêtu, extérieurement, d'un mur épais de tetzontli ou amygdaloïde poreuse, si abondant dans le voisinage, recouvert, à son tour, d'une couche épaisse de stuc mélangé d'oxyde de fer (3) qui lui donne une teinte rougeâtre. Les traditions anciennes sont d'accord avec un grand nombre de témoignages modernes, pour affirmer qu'elles sont creuses à l'intérieur, leurs entrailles ayant, dès l'origine, servi de sépulture, comme celles de l'Égypte (4).

Sur le plan supérieur de ces deux pyramides s'élevaient jadis deux temples superbes où les prêtres des temps antiques sacrifiaient aux astres du jour et de la nuit. On voit encore des débris de celui de la lune; de celui du soleil il ne reste plus qu'une surface nue et solitaire. Mais sur cette arène déserte, le voyageur qui s'est senti le courage de la gravir contemple avec admiration

naturelles appelées « los Boquerones », situées dans l'enceinte même de la petite ville actuelle d'Aculman ou Oculma.

(1) Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, tom. II, page 68, Paris, 1827.

(2) Bullock, le Mexique en 1823, tom. I.

(3) C'est ce qu'on remarque dans le stuc des monuments de Palenqué. (Dupaix, IIIe Expédition.)

(4) Sahagun, Hist. de las cosas, etc. Ubi sup. On n'a pas pu découvrir par où on entrait anciennement dans ces pyramides; mais on a creusé dans une des terrasses supérieures, d'où plusieurs voyageurs modernes ont pénétré à l'intérieur de la plus grande.

le magnifique panorama qui s'offre à ses regards : au delà d'Otompan, la chaîne majestueuse de la Matlalcuéyé (1) déroule du nord au sud ses belles vallées et ses coteaux couverts d'une éternelle verdure ; au midi les riches campagnes de Chalco terminées par les monts de porphyre qui servent de gradins au Popocatepetl, puis en tournant au sud et à l'ouest la noble vallée d'Anahuac avec ses grands lacs, ses cités assises sur les eaux, effacées dans leur splendeur antique par leur fière rivale, Mexico-Tenochtitlan, qui rappelle, dans les siècles modernes, les derniers efforts de la puissance des Nahoas (2).

Au pied des deux pyramides du soleil et de la lune s'étend tout un système de pyramides plus petites, tumuli, semblables à ceux qu'on voit partout dans l'Amérique septentrionale, de neuf à dix mètres d'élévation. Ces monuments, au nombre de plusieurs centaines, sont disposés exactement, suivant la direction des parallèles et des méridiens, en avenues d'une grande largeur, aboutissant aux quatre faces des pyramides principales ; seulement les plus petites se rencontrent en plus grand nombre vers le côté austral du temple de la lune que vers le temple du soleil (3). Toute cette plaine, que les Espagnols, d'après un mot emprunté à la langue de l'île de Cuba, appelaient « Llano de los Cues (4), » portait anciennement, chez les Mexicains, le nom de « Micaotli, ou le Chemin des Morts. »

Ces monuments imposants, considérés comme les plus anciens du Mexique, sont attribués, par Sahagun (5), aux Nahoas, qui les

(1) Matlalcuéyé, Jupon d'azur, nom de la déesse des eaux, à laquelle cette montagne appelée aujourd'hui la Malinche ou de Tlaxcala était consacrée, à cause de sa fertilité.

(2) Mexico est la dernière ville de quelque importance construite par les indigènes dans l'Anahuac avant la conquête.

(3) Humboldt, Essai politique, etc., tom. II, page 68.

(4) La plaine des Temples. Le mot *cu* ou *ku*, prononcez cou, signifie saint dans la langue yucatèque. *Yotoch-Ku*, maison sainte, temple, église. Les Espagnols le trouvèrent en usage à Cuba, dont la langue est aujourd'hui perdue.

(5) Hist. de las cosas de N. España, etc., lib. X, cap. 29.

érigèrent pour servir de tombeaux à leurs princes (1). Siguenza leur donnait pour fondateurs les Olmèques (2), et Torquemada, se fondant sur l'authenticité des livres des Totonaques (3), affirme de la manière la plus positive qu'ils devaient leur origine à ce peuple. Ces trois opinions, également respectables, heureusement pour la véracité de l'histoire, s'accordent parfaitement, et, par cela même, deviennent un fait qu'on ne peut plus révoquer en doute.

Gomara (4), qui résume en quelques mots des données précieuses pour l'histoire ancienne de l'Amérique septentrionale, dit que les populations qui envahirent, à diverses époques, les provinces du Mexique sont toutes sorties d'une même souche; il la personnifie sous les traits d'un vieillard respectable appelé Iztac-Mixcohuatl, lequel demeurait en Chicomoztoc ou les Sept Grottes. De sa femme Ilancueitl il eut six fils, le premier nommé Xelhua, le deuxième Tenuch, le troisième Olmecatl, le quatrième Xicalancatl, le cinquième Mixtecatl et le sixième Otomitl. D'une autre femme, nommée Chimalman, naquit un septième fils nommé Quetzalcohuatl. Des six premiers, ajoute l'écrivain, procédèrent de nombreuses générations qui de leurs rameaux couvrirent tout le sol de la Nouvelle-Espagne. Ces lignes, si courtes, qu'on ne peut, après tout, considérer que comme une espèce d'allégorie, résument, en grande partie, l'histoire de l'origine et de l'établissement des antiques populations dans ces contrées.

Iztac-Mixcohuatl, ou la Blanche Couleuvre Nébuleuse, le père

(1) « Alli tambien se enterraban los principales y señores, sobre cuyas sepulturas se mandaban hacer tumulos de tierra, que hoy se ven todavia, y parecen como montecillos hechos á mano, y aun se notan todavia los hoyos donde sacaron las dichas piedras ó peñas de que se hicieron los tumulos, y los que hicieron al sol y á la luna, son como grandes montes edificados á mano..... » Sahagun, Hist. de las cosas de N. España, lib. X, cap. 29.

(2) Gemelli Carreri, Giro del Mundo, etc., tom. VI, etc.

(3) Monarq. Ind., lib. III, cap. 18.

(4) Cronica de Nueva-España, etc., cap. 66, apud Barcia.

de la race, désigne évidemment les régions septentrionales, où se trouvait l'ancien Chicomoztoc, le premier lieu qui ait porté ce nom (1). Ilancueitl, la Vieille Femme, ou mieux le Vieux Jupon, indique l'antiquité des six nations et les distingue, jusqu'à un certain point, de celle à laquelle appartenait Quetzalcohuatl (2). On sait, par d'autres traditions (3) contemporaines de celles qui furent recueillies par Gomara, que plusieurs de ces personnages faisaient partie de la colonie amenée par le législateur à Xicalanco, d'où ils se dispersèrent, eux ou leurs descendants, dans les diverses provinces dont la population leur est attribuée. On ne saurait affirmer cependant, d'après ces traditions, que ces populations ou les races qui les dominèrent fussent toutes issues d'une même souche : il n'y a rien d'impossible à ce qu'elles soient originairement sorties de la même contrée ; mais il est probable que le désir de s'illustrer aura plus d'une fois, ainsi qu'il arrive ailleurs, inspiré aux nations américaines le besoin de rattacher leur berceau à celui des Nahoas.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que, à l'époque où les uns travaillaient à étendre leur puissance sur les régions de Tamoanchan et de Xibalba, d'autres, mécontents, apparemment, de leur partage, montant à l'intérieur du Mexique, allaient s'établir sur le plateau aztèque. De ce nombre paraissent avoir été ceux auxquels les historiens donnent les noms d'Olmecatl et de Xelhua (4). Ils se fixèrent, avec les leurs, sur les bords de la rivière Atoyatl, qui coule entre la Puebla et Tlaxcallan, et s'éten-

(1) Il paraît évident, d'après les traditions, qu'il y eut plusieurs endroits du nom de Chicamoztoc ; mais il sera toujours difficile d'en déterminer exactement la situation.

(2) Ceci ferait-il allusion à l'alliance qui s'établit entre Quetzalcohuatl ou les siens et les peuples auxquels il enseigna sa doctrine ?

(3) Rios, Interpret. Vat. ap. Kingsborough. — Ixtlilxochitl, Primera relacion de las vidas de los reyes tultecas, etc. MS. des Archives nationales de Mexico, cap. 1.

(4) Gomara, Cronica, etc., cap. 66. — Rios, Interpret. Cod. Vat.

dirent ensuite jusqu'aux frontières des Xicalancas, dans la terre chaude. Xelhua est célébré, dans les légendes antiques, comme un des compagnons de Quetzalcohuatl échappés du naufrage (1) où s'anéantirent leurs premiers travaux; c'est à lui que les cités de Téotitlan, de Cozcatlan, de Tecpantlan, de Téohuacan, d'Yepallan, d'Itzocan, de Quanhquechollan et de Huitzilapan attribuent l'honneur de leur fondation. Celle-ci était située dans la plaine où s'élève actuellement la Puebla de los Angeles; elle était renommée, de temps immémorial, à cause de la pyramide de Cholullan, qu'on disait avoir été bâtie également par Xelhua, en commémoration de la catastrophe à laquelle il avait échappé, au commencement de son séjour en Amérique (2).

Mais, avant d'entreprendre ce monument glorieux, Xelhua avait dû combattre afin de pouvoir rester dans la possession paisible de ce sol magnifique. Antérieurement à l'établissement des Olmèques, ces régions avaient été occupées par la nation fabuleuse des Quinamés ou géants, dont nous avons dit ailleurs quelques mots (3). Aussi orgueilleux et aussi corrompus que les princes de Xibalba, ils étaient, ainsi qu'eux, abandonnés à tous

(1) L'interprète du Cod. Vat. et d'autres écrivains de la même époque font allusion ici au déluge universel; mais il est certain, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, que le naufrage dont il s'agit et d'où Xelhua s'échappa ainsi que Quetzalcohuatl et ses compagnons est une catastrophe isolée, mais dont les prêtres qui leur succédèrent cherchèrent à confondre plus ou moins le récit avec celui de déluge universel.

(2) Rios, Interp. Cod. Vat., etc. Nous parlerons plus loin de la légende qui concerne Xelhua et l'édification de la pyramide de Cholullan. — Voir encore Ixtlilxochitl, Primeira Relacion de las vidas de los reyes tultecas. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 12.

(3) Quinamés, mieux *Quinametin*, pluriel de *Quinametl*, que les auteurs traduisirent par le mot géant, à cause des excès de tout genre que leur attribuait la tradition toltèque, ainsi qu'aux géants antédiluviens de l'Écriture. Les Quinamés étaient une population puissante, plus ancienne que les Olmèques, mais dont il n'est guère resté d'autres souvenirs que des fables. Il en existait encore quelques-uns au commencement de la monarchie toltèque, suivant le Codex Chimalpopoca, Hist. Chron.

les vices de la luxure. Envieux de la supériorité de leurs nouveaux voisins, ou alarmés, peut-être, de la rapidité de leurs progrès, ils les soumirent sous le joug le plus dur. Cet esclavage, toutefois, dura peu. Si les premiers avaient la puissance matérielle, les seconds possédaient, avec le courage, la ruse et un génie supérieur. Ce furent les armes qu'ils employèrent pour se délivrer de leurs oppresseurs. Dans un festin solennel où ils avaient convié les principaux chefs des Quinamés, ils les enivrèrent, après quoi ils les massacrèrent sans en épargner un seul (1). Telle fut l'origne de la domination des Olmèques sur le plateau de Huitzilapan. De la race des Quinamés il resta à peine quelques débris épars dans les montagnes, que les Toltèques achevèrent d'exterminer quelques siècles après. On ne garda d'eux d'autre souvenir que leur nom et celui d'une de leurs divinités, Tlaloc (2), qui avait été aussi un de leurs rois et que ses grandes actions avaient fait placer sur les autels (3).

Vers le temps où les Olmèques s'emparaient de cette contrée, d'autres nations, que l'on croit contemporaines, s'introduisaient dans les provinces voisines; ce sont, d'abord, des tribus à qui la nature nébuleuse de leurs montagnes fit donner le nom de Mixtecas, désignés ailleurs sous le nom de Zapotecas (4). Sahagun, qui avait recueilli des notions si intéressantes sur la géographie ancienne et les productions naturelles du Mexique, rappelle en faveur des uns et des autres le nom antique de leur pays et la dissimilitude de leur langage d'avec le nahuatl (5). Les Olmèques, qu'il surnomme Vixtoti (6), habitaient, ainsi que les

(1) Rios, Ixtlilxochitl et Veytia, id. ubi sup.

(2) Ixtlilxochitl, qui est le seul où nous trouvions ce fait, écrit ici *Tlatoll*. Nous parlerons plus loin de cette divinité, qui demeura aux Toltèques et à leurs successeurs jusqu'à la conquête.

(3) Ixtlilxochitl, Cuarta Rel. de las vidas de los reyes toltecas.

(4) Id., Primeira rel., etc. — Gomara, Cronica, etc., cap. 66.

(5) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29.

(6) Ce mot *Vixtoti* ne se trouve que dans Sahagun; il a quelque ressem-

Mixtecas, les riches vallées que leur fertilité avait fait appeler Tlalocan (1). Ces populations étaient les seules qui ne se fussent point mêlées aux Chichimèques. On trouvait, à la vérité, parmi elles des tribus, parlant la langue nahuatl ; mais la leur, au dire des Mexicains, était étrangère et barbare (2). C'est pourquoi on les désignait généralement par le sobriquet vulgaire de Tenimes (3).

Les autres tribus qu'on peut regarder au moins comme contemporaines des Olmèques sont les Totonaques et les Othomis. Les Totonaques, qui s'attribuent, dans leurs annales (4), l'érection des pyramides de Téotihuacan, justifient, par cela même, l'antiquité de leur établissement dans l'Anahuac et, conséquemment, la priorité de leur émigration. Lorsqu'ils sortirent de Chicomoztoc, disent-ils, les Chichimèques y étaient encore renfermés (5). Quant à eux, ils se mirent en chemin avec ceux qui, depuis, colonisèrent Xalpan (6), formant ensemble vingt familles qui parlaient une même langue et observaient les mêmes usages. Après un long voyage, ils descendirent dans la vallée d'Anahuac : ayant laissé derrière eux les Xalpanèques qui s'étaient arrêtés sur les bords du lac de Xaltocan, ils continuèrent leur marche jusqu'à la plaine de Téotihuacan, où ils se décidèrent à fixer leur séjour (7).

blance avec celui de *Witz-té*, le bois d'épines, ou le Quiché. La racine Witz, épine, a le même sens dans le quiché que dans le nahuatl. Witz avait encore le sens de méridional dans la langue nahuatl.

(1) Tlalocan, pays de Tlaloc ou de l'abondance. C'est le nom antique donné aux contrées situées entre Oaxaca et Chiapas.

(2) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29.

(3) *Tenimes*, pluriel de *Tenitl*, homme d'une autre nation, novice, barbare, etc. (Molina, Vocab. de la leng. Mexicana y Castillana, etc.). Ce mot, dans une bouche mexicaine, sonnait comme le mot barbare chez les Grecs.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 18.

(5) *Encerrados*, dit le texte espagnol. Cela signifiait-il le joug sous lequel ils gémissaient et à cause duquel ils abandonnaient leur patrie ?

(6) Xalpan, sur le sable, à dix lieues N. O. de Mexico, aujourd'hui la Hacienda de Xalpan, près de Huehuetacan.

(7) Torquemada, id. ubi sup.

L'extrême différencc qu'il y a entre la langue des Totonaques et la langue nahuatl, la ressemblance, au contraire, qu'on lui trouve avec le Maya et ses dialectes (1), sont encore une preuve en faveur de leur antiquité. Mais une différence encore plus marquée paraît avoir séparé, de temps immémorial, les Othomis des autres peuples du Mexique. S'il est vrai, comme les traditions semblent s'accorder à le dire, que Chicomoztoc ait été le berceau commun de toutes ces populations, il a dû s'opérer, parmi elles, un changement bien profond, pour les mettre à une si grande distance l'une de l'autre. En admettant, cependant, dans toute son extension, l'assertion de Gomara, que les Othomis, ainsi que les Olmèques et les Mixtecas, aient eu le même point de départ que les tribus de la langue nahuatl, rien n'empêche de penser qù'elles aient appartenu à des races distinctes, mais descendues peut-être des contrées septentrionales, sous le commandement d'un chef unique (2). Quoi qu'il en soit, il y a tout lieu de croire que les Othomis occupaient les montagnes et les vallées de l'Anahuac assez longtemps avant les Nahoas et les tribus connues ensuite sous le nom de Toltèques.

Rudes et agrestes dans leurs personnes comme dans leurs coutumes et leur langage, menant une vie dure, habitant la montagne de préférence à la plaine, les Othomis ont conservé, depuis l'époque la plus reculée de la tradition toltèque, les mêmes mœurs et le même idiome, sans se confondre jamais avec les nations qui se fixèrent à côté d'eux, qui les persécutèrent plus d'une fois et qui passèrent ensuite sans laisser de trace. Leur langue, rude comme eux, est monosyllabique (3) : embrassant à

(1) Sahagun dit que la langue *totonaca* venait de la *huaxteca*, qui paraît elle-même n'être qu'un dialecte ou dérivé du maya.

(2) C'est ce qu'on a observé plus d'une fois en Asie, dans les grands mouvements des Huns et des Turcs, et même en Europe, sous l'empire de Napoléon Ier.

(3) Naxera, Disertacion sobre la lengua othomi, etc. Mexico, 1845.

la fois tous les sons (1), mais dénuée d'ornements, elle montre, néanmoins, dans sa simplicité quelque chose de majestueux qui rappelle les temps antiques (2). Elle se nomme elle-même « Hiang-Hiung (3) », c'est-à-dire la langue qui demeure et qui est permanente, et le nom « d'Othomi » que portent ceux qui la parlent exprime d'une manière sensible leur condition de dépendance et de misère, depuis une longue suite de siècles « jamais tranquilles (4). »

D'où venaient les Othomis? par quelles contrées avaient-ils passé avant de descendre au Mexique? quelle est cette langue si différente des autres et à laquelle ils donnent le titre de permanente, hiang-hiung? Tout ce que l'on sait aujourd'hui, c'est qu'ils ont précédé les Toltèques et qu'ils habitaient non-seulement la province du Tula (5), avant la fondation du royaume de ce nom, mais encore une portion considérable des régions du plateau aztèque (6). Quoique rudes et grossiers aujourd'hui, ils sont bien loin de l'état sauvage qui ne paraît pas même avoir été jamais leur condition. Montagnards austères, on les connut toujours comme un peuple essentiellement agriculteur, adonné aux mêmes arts que les autres nations du Mexique. Dans leur religion simple et dégagée des rites cérémoniels et superstitieux des Toltèques, ils paraissaient avoir conservé plus longtemps que les autres la pureté des notions de la loi naturelle. Ils reconnaissaient un

(1) Ces sons sortent également du nez, de la bouche, de la gorge, de la tête et de la poitrine. (Id., ibid.)

(2) Il est assez curieux d'observer que les chants de Nezahualcoyotl, roi de Tetzcuco, que M. Ternaux-Compans rapporte à la suite de son Histoire chichimèque d'Ixtlilxochitl, comme des spécimens de la poésie mexicaine, sont dans la langue othomie.

(3) *Hia-hiu* avec un tiret sur l'*a* et sur l'*u*, suivant l'orthographe adoptée au Mexique, prononcé comme nous écrivons dans le texte.

(4) Naxera, Disertacion, etc.

(5) Tula ou Tollan, en langue othomie, Mamhéni, à 14 lieues N. O. de Mexico. C'est encore aujourd'hui une ville de quelque importance, sur la route de Quérétaro.

(6) Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., tom. III, cap. 123.

seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, à qui ils donnaient le nom « d'Okha », composé d'O, qui signifie le souvenir, l'idée présente et de Kha, saint. Pour le ciel, ils disaient « Mahetzi », de Ma, lieu, he, étendu, et de tzi, en circonférence (1).

Le premier de leurs chefs, qui avait été leur guide dans l'Anahuac, nommé Otomitl ou Othon-Tecuhtli (2), dans la langue nahuatl, recevait d'eux une sorte de culte inférieur. On leur connaissait deux autres héros ou divinités moins élevées, l'une appelée Atetein et l'autre Yoxippa (3). C'est à ce dernier qu'ils avaient le plus de dévotion. Sa fête principale se célébrait dans les champs ; elle durait quatre jours, qu'ils passaient à boire et à manger avec de grandes réjouissances (4). Ils admettaient, en outre, un principe mauvais qu'ils disaient être l'auteur du mal ; ils le nommaient « E », le Malfaisant. Ils attribuaient un grand pouvoir aux devins et aux enchanteurs et se servaient de leur ministère pour consulter les dieux et pour apaiser les âmes des morts (5). Le chef de ces devins, auquel on donnait le nom de « Tecuhtlato » (6), avait le rang de grand-prêtre et jouissait, dans sa nation, d'une haute considération. Le temple de Yoxippa était le principal sanctuaire d'Otompan (7) : il différait particulièrement des teocallis toltèques ; car il avait la forme d'une maison étagée, à comble saillant, dans le genre des constructions indoues, ayant

(1) Naxera, Disertacion, etc.

(2) Torquemada dit Otomitl ; Sahagun donne les deux suivants. Son étymologie mexicaine, Otomitl, signifie la flèche d'Oton, et Othon-tecuhti, le seigneur ou chevalier Othon.

(3) Yoxippa ne serait-il pas l'origine du Xipe-totec des Toltèques, et la fête de ce nom, inaugurée par l'écorchement d'un homme et d'une femme Othomis, peu de temps avant la ruine de l'empire, n'aurait-elle pas commencé par une sanglante et fanatique raillerie du culte des Othomis ?

(4) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. X, cap. 29.

(5) Sahagun, ibid. — Naxera, Disertacion, etc.

(6) Sahagun, ibid. — *Tecuhtlato*, vieux langage mexicain ; il signifie le seigneur des seigneurs, ou le Seigneur par excellence.

(7) Sahagun, ibid.

une partie supérieure quelquefois crénelée qui avançait en surplombant le reste de l'édifice (1). Mais c'était sur les hauteurs qu'ils offraient plus volontiers leurs sacrifices ; ils s'y préparaient par des jeûnes et des pénitences, se tirant, comme les Toltèques (2), du sang des oreilles avec des épines de maguey et par des ablutions de tout le corps, quelque temps qu'il pût faire (3). Jusqu'aux derniers temps de la monarchie mexicaine, ils furent les seuls de toutes les nations de ces contrées à continuer l'ancien calcul du temps par lunaisons (4). Dans tout le reste, ils avaient à peu près les mêmes coutumes que les peuples voisins ; ils s'habillaient, à peu de chose près également, comme les Mexicains, quoique avec moins de grâce et d'élégance ; mais une chose par laquelle ils différaient de tous les autres, c'est qu'ils se rasaient habituellement toute la tête, à l'exception d'une petite touffe qu'ils laissaient croître au sommet de l'occiput comme les Chinois (5).

Tels étaient les Othomis dans les temps anciens, autant qu'il a été possible d'en juger d'après les chroniques toltèques et mexicaines. Asservis tour à tour par les Toltèques, les Chichimèques et par les Aztèques, ils se virent regardés de temps immémorial comme les derniers des hommes par les nations qui dominèrent dans l'Anahuac, aux yeux desquelles le nom d'Othomi était un sobriquet de mépris et de bassesse. Nous les suivrons à travers les âges ; mais nous les verrons souvent humiliés et persécutés par leurs voisins et leurs conquérants, portant jusqu'à nos jours,

(1) Id., ibid. — Aubin, Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains, pag. 121.

(2) Ces coutumes pouvaient leur être venues des Toltèques, qui les dominèrent assez longtemps pour qu'il leur en pût rester quelque chose.

(3) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29.

(4) Id., ibid. — Naxera, Disertacion, etc.

(5) Sahagun, ibid. — Naxera, ainsi que d'autres philologues, trouve une grande ressemblance entre l'othomi et le chinois. M. Aubin en remarque entre l'othomi et la langue maya.

dans leur existence avilie, une ressemblance frappante avec les Juifs dispersés après la destruction de Jérusalem (1).

Les traditions les plus anciennes du Mexique nous montrent les Othomis en possession des montagnes et de la vallée d'Anahuac, ainsi que des vastes contrées qui s'étendent au delà, dans le Míchoacan, jusqu'aux frontières de Xalizco et de Tonalàn; ils étaient également les maîtres du plateau de Tlaxcallan, dont ils passaient pour être les premiers aborigènes au temps de la conquête (2). Malgré l'assertion de Clavigero (3), il est certain qu'ils étaient réunis en corps de nation avant l'établissement de la monarchie toltèque ; ce qui le prouve, c'est la condition avancée de leur agriculture, c'est la multitude de leurs villes et de leurs villages (4), mais surtout l'étendue de leur population, qui fut toujours regardée comme une des plus considérables du Mexique (5). Il leur eût été impossible d'y vivre dans une telle agglomération, s'ils n'avaient eu que les ressources des Chichimèques sauvages auxquels on veut les assimiler quelquefois; une preuve d'ailleurs sans réplique, c'est, comme nous l'avons dit, l'existence de plusieurs grandes villes fondées longtemps avant l'invasion des Toltèques et que ceux-ci ne firent que repeupler, à l'aide des mêmes Othomis, après en avoir changé les noms. Les plus célèbres étaient Mamhéni, nommée ensuite Tollan (6), par les conquérants nahoas et Otompan (7), où il est impossible de ne pas reconnaître le nom

(1) Naxera, Disertacion, etc.
(2) Las Casas, Hist. Apolog., etc., tom. III, cap. 123.
(3) Hist. Antig. de Mexico, trad. de Mora, lib. II.
(4) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29.
(5) C'était l'opinion de Clavigero lui-même, ibid.
(6) Neve y Molina, Arte del idioma othomi, etc. Mexico, 1767.
(7) Otompan, composé d'Oton et de pan, terminaison de la langue mexicaine et d'une foule d'autres langues de ces contrées, avec une signification analogue, indiquant l'étendard, la suprématie, le lieu principal, etc. Otompan était la capitale des Othomis. Elle est célèbre par la bataille que Cortès y livra contre les troupes mexicaines, après sa sortie de Mexico. On l'appelle aujourd'hui Otumba.

patronymique de la nation qui était celui de son fondateur Othon (1).

A ces deux, il faut en joindre une troisième, Téotihuacan, fondée par les Totonaques, qui n'étaient, suivant toute apparence, qu'une fraction de la même famille. Il est indubitable qu'ils furent contemporains. Si nos conjectures sont exactes, Otompan aurait été la capitale des Othomis, tandis que Téotihuacan en était la ville sacerdotale. Oméacatl (2), l'un des premiers chefs totonaques, y exerçait probablement les fonctions de roi et de sacrificateur. Les histoires totonaques parlent avec emphase de la longueur du règne de ce prince, de l'ordre et de la civilisation qu'il introduisit parmi les peuples, de la justice et de la paix dont ils jouirent sous son gouvernement (3). Elles font mention aussi d'une grande famine qui désola toutes les provinces de son royaume et d'une peste qui, à la suite de la famine, fit périr beaucoup de monde. Oméacatl cessa de régner dans un âge fort avancé; il disparut dans un témazcal (4) où il était entré, sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu. Torquemada (5) ne rapporte pas les motifs qui obligèrent les Totonaques à se retirer des provinces où ils s'établirent ensuite. Mais l'entrée des Chichimèques dans l'Anahuac, dont il parle après cela, paraît coïncider avec l'invasion des tribus toltèques, auxquelles probablement les Totonaques refusèrent de se soumettre. Les histoires signalent cependant l'amitié qui existait entre les Chichimèques et Xatontan, successeur d'Oméacatl; elles ajoutent que, après avoir régné

(1) Sahagun, Hist. gen. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 18.

(3) Id., ibid.

(4) Le témazcal est une espèce de grand four chauffé par un fourneau voisin, dont les Mexicains usaient fréquemment pour prendre des bains de vapeur. Le témazcal est encore aujourd'hui en usage dans le Mexique et le Guatémala.

(5) Monarq. Ind., lib. III, cap. 18. Il donne seulement à entendre que les Totonaques étaient dans l'appréhension de quelque ennemi puissant, probablement les Nahoas qui s'approchaient.

également de longues années, ce prince fut enseveli dans un monument d'une grande magnificence qu'il avait bâti durant son règne, pour lui servir de tombeau, ainsi qu'à ses successeurs (1).

Ce monument fut-il érigé dans la plaine de Téotihuacan ? L'auteur (2) ne le dit pas ; mais tout le fait présumer, et il est probable que le sépulcre de Xatontan fut une des premières pyramides qui rendirent depuis cette ville si célèbre. « C'est là, en effet, dit Sahagun (3), qu'on enterrait les grands et les seigneurs : sur leur sépulture on édifiait ensuite des tumuli en terre que l'on voit encore aujourd'hui et qui sont comme des monticules faits de main d'homme ; on retrouve même dans les environs les carrières d'où l'on a extrait les pierres ou les rochers qui ont servi à les bâtir. »

Nous avons déjà fait remarquer l'importance particulière que les légendes sacrées du Mexique attachaient à Téotihuacan. Sous le voile de l'allégorie, on reconnaît que cette ville a dû jouer un grand rôle dans les temps antiques ; des raisons politiques ou religieuses firent, sans doute, un devoir aux chefs de la race nahuatl et aux fondateurs de la monarchie toltèque de dérober sous des symboles mythologiques les événements dont elle avait été primitivement le théâtre. Dans son enceinte ont lieu les assemblées des dieux : c'est là qu'après les diverses convulsions de la nature ils descendent pour se concerter sur l'organisation de l'univers (4), sur la marche des astres qui règlent les années (5) ; c'est là enfin qu'a lieu l'apothéose de Nanahuatl, un des faits les plus étranges et les plus difficiles à expliquer de l'histoire. L'ac-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 18.
(2) Id., ibid.
(3) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.
(4) Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils.
(5) C'est à Téotihuacan que paraît avoir commencé la réforme du calendrier par les Nahoas.

cord que nous croyons trouver entre ces événements et la suite des migrations nahoas, d'après le récit des livres quichés (1), nous oblige à y ramener actuellement le lecteur.

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Tradition des Quichés sur leur patrie primitive. Les quatre Balam. Leur migration. Familles de Tamub et d'Ilocab. Quatre lieux distincts du nom de Tulan. Dieux des Quichés. Sacrifices humains à Tohil. Nouvelle migration. Passage par la mer, de l'Orient. Tradition cakchiquèle de ce passage. Tristesse, longue nuit, absence du soleil. Lever du soleil. Allégresse de la nature. Sacrifice des trois encens. Les Yaquis de Tepeu. Séparation des tribus. Yolcuat, Quitzalcuat et Tohil. Chicomoztoc ou les Sept Grottes, d'après Sahagun. Légende de l'apothéose de Nanahuatl à Téotihuacan. Sa maladie. Il se jette dans les flammes et est transformé en soleil. Tombeaux de Téotihuacan. Traditions à ce sujet. Premier sacrifice humain. Fête du Teutléco ou de l'arrivée des dieux.

Malgré l'obscurité qui enveloppe les livres quichés, on ne laisse pas d'y trouver une multitude de faits qui jettent un grand jour sur les origines américaines. La nation qui les conserva appartenait à une période comparativement récente ; mais ayant emprunté aux Toltèques son organisation et ses lois, elle s'était efforcée constamment de rattacher son berceau à celui de ce peuple célèbre. C'est ainsi qu'à travers les siècles écoulés depuis les premières migrations de Nahoas elle s'approprie leurs traditions les unes après les autres et s'y montre toujours la première, imposant aux chefs qui les guidèrent les noms de ses héros, ou bien peut-

être attribuant à ceux-ci les titres des premiers législateurs nahoas ou toltèques. Ils sont quatre, et ce sont quatre frères, Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Iqi-Balam (1); les mêmes ils paraissent invariablement à la tête de toutes les tribus à dater de l'époque la plus reculée de leur sortie des régions de l'Ombre, « Camuhibal », jusqu'à leur installation définitive dans les montagnes du Quiché. Pour n'altérer en rien les passages curieux que nous voulons mettre sous les yeux du lecteur, nous laisserons ces quatre noms partout où nous les trouverons, bien qu'on voie souvent avec la dernière évidence, dans l'ensemble des livres quichés, qu'ils y avaient été intercalés à dessein, dans un intérêt d'orgueil national.

C'est en parlant d'eux que l'auteur ajoute, après avoir raconté les traditions que nous avons citées antérieurement : « C'étaient des hommes d'une grande sagesse et d'une science consommée, et alors nos pères et nos mères n'adoraient pas encore la pierre et le bois (2). » Le titre d'Ahqixb et d'Ahqahb, c'est-à-dire, de Maîtres des épines et de l'holocauste (3), qui leur est donné, semble annoncer une altération du culte primitif, dont il est question plus haut. Sur le point d'abandonner leur patrie, car ils étaient là en grand nombre avec ceux de Yaqui (4) : « Partons, s'écrient-ils,

(1) *Balam-Quitzé* signifie, suivant Ximenes, le tigre au doux sourire, dévorant, fatal; *Balam-Agab*, le tigre de la nuit; *Mahucutah* n'a pas un sens bien clair et ressemble aux noms des chefs sauvages du nord. Iqi-Balam signifie tigre de la lune. Ces noms sont, d'ailleurs, symboliques comme la plupart de ceux qui se trouvent dans la première partie du MS. Quiché.

(2) Adorer le bois et la pierre, telle est l'expression généralement employée, par les anciens Quichés, pour désigner l'idolâtrie.

(3) *Ahqixb*, c'est-à-dire, maître ou possesseur des épines avec lesquelles ils se tiraient le sang qu'ils offraient au soleil. *Ahqahb*, maître de l'immolation ou de l'holocauste, du sacrifice, du châtiment. Ce sont deux termes très-anciens et dont Ximenes n'a pas su se rendre compte.

(4) Le mot *Yaqui*, dans les langues guatémaliennes, s'applique à toute personne civilisée qui parle bien la langue, mais plus spécialement à la langue mexicaine, aux Mexicains et, en général, à tous ceux de la race nahuatl; il s'appliquait également à tous les étrangers venant du nord, et, dans un sens

« allons chercher ailleurs les signes dont nous avons parlé (1); tandis « que nous sommes ici nous n'avons personne qui veille sur nous. » Tous les entendirent ; mais une seule tribu prêta l'oreille à ce discours. Ils se mirent en chemin. D'autres, cependant, ne tardèrent pas à suivre leur exemple ; une force irrésistible paraissait les entraîner sur les traces les unes des autres. Mais ces premières pérégrinations, en sortant de l'orient, sont, comme les précédentes, enveloppées d'un profond mystère. C'est une nouvelle lacune qui embrasse un laps de temps dont il est impossible de calculer la longueur et qui n'a pour se remplir que ces simples paroles. « Et les lieux où s'en allèrent Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Iqi-Balam, avec les maisons de Tamub et d'Ilocab (2), s'appellent Tulan, Zuywa (3), Wucub-Pek, Wucub-Ciwan (4) ; ainsi se nomme l'endroit où ils reçurent des dieux..... Et lorsqu'ils arrivèrent en Tulan, Zuywa, Wucub-Pec, Wucub-Ciwan, ils avaient, disent les anciennes traditions, fait un chemin considérable pour y arriver (5).

ordinaire, désignait aussi les sauterelles. Le Mém. de Tecpan-Atitlan, parlant des Mexicains envoyés par Montézuma II à la cour du roi du Cakchiquel, les nomme « Yaqui-ah-Culhuacan », Yaqui ou Mexicains habitants ou sujets de Culhuacan. Ici, les Yaquis désignent évidemment les ancêtres des Toltèques et des Mexicains.

(1) Le mot *r'etala* dit exactement des signes comme en latin *Signa* pour *Simulacra* apparemment, car la suite fait voir qu'il s'agit d'idoles.

(2) La manière dont il est parlé, ici et ailleurs, des maisons de Tamub et d'Ilocab prouve qu'elles habitèrent le Quiché avant la tribu de ce nom; elles y régnèrent dans les siècles antérieurs, et c'est pour cela que la famille royale du Quiché cherche toujours à y rattacher sa généalogie. Ilocab régna la dernière, avant les Quichés, qui anéantirent tous ceux de cette race.

(3) Tulan et Zuywa se trouvent presque toujours unis dans le MS. Quiché, quoique le père Ximenes omette généralement le second dans sa traduction. Est-ce Tulan de Zuywa ou Tulan et Zuywa ? C'est ce que le texte ne laisse pas deviner ; cependant le texte cakchiquel en fait deux lieux différents.

(4) *Wucub-Pek*, les sept grottes, la même chose que le *Chicomoztoc* des Mexicains ; mais le texte quiché y joint invariablement les mots *Wucub-ciwan*, les sept ravines, qu'on trouve également dans Sahagun.

(5) S'ils sont venus en Amérique du côté de l'Orient, ils ont dû traverser l'Asie presque entière ainsi que l'Europe. C'est presque la marche d'Odin et

Tulan, la terre mystérieuse dont le nom est resté gravé dans le souvenir de toutes les nations de l'Amérique septentrionale, berceau de la science et de la sagesse, où ces mêmes nations puisèrent, avec les éléments de la vie policée, l'art de gouverner les peuples et reçurent, avec les symboles de leur religion, l'organisation du culte (1) ! Où donc était cette région célèbre ? Grâce au Manuscrit Cakchiquel (2), cette question, sans être résolue, se trouve éclaircie d'une manière qui permet de répondre avec une certaine satisfaction : « Quatre personnes, est-il dit (3), sortirent de Tulan, du côté d'où le soleil se lève, et c'est là un Tullan : il y en a un autre en Xibalbay (4) ; un autre aux lieux où le soleil se couche, et c'est là où nous vînmes (5) ; et aux lieux où le soleil se couche, un autre où est Dieu. C'est pourquoi il y a quatre Tullan ; c'est aux lieux où le soleil se couche que nous vînmes à Tullan, de l'autre côté de la mer (6), et c'est ce Tulan où nous vînmes à être engendrés par nos mères et nos pères. »

Malgré les difficultés que présente encore ce passage, il laisse

de ses compagnons, ou d'Attila avec les Huns. La difficulté est de reconnaître exactement leur premier point de départ et en quel endroit se trouvait le premier Tulan.

(1) De là le titre de *Nawal* donné aux premiers sacrificateurs.

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) « Cahi x-pe wi winak pa Tulan chi r'élebal gih, hun Tullan ; hunchi qa « chi Xibalbay ; hun qa chukahibal gih, chiri qa x-oh pe wi, chukahibal « gih, hunchi wi qa chi Qabowil : quere qa cahi wi Tullan ri... ; chukahibal » qa gih x-oh pe wi pa Tullan, chaka palouh, qa qo wi ri Tullan chiri qa » x-oh alax wi ul x-oh qaholax wi pe ruma ka tee,, ka tata »... (Mém. de Tecpan-Atitlan.)

(4) Ce Tulan en Xibalbay (l'*y* ajouté au mot Xibalba est la forme cakchiquèle de ce mot), ne peut être que le Tulan d'Ococingo, à deux journées de Palenqué.

(5) Apparemment le Tula découvert dans la haute Californie ou celui de la vallée d'Anahuac, à 14 lieues de Mexico. Celui « où est Dieu » doit être l'un de ces deux.

(6) Le sens n'est pas fort clair : cela veut dire également le Tulan qui est de l'autre côté de la mer, ou bien le Tulan où nous vînmes de l'autre côté de la mer, « quo venimus ex altero littore maris. »

entrevoir la direction que suivirent les tribus pour arriver dans les provinces du Mexique. Qu'il y ait une région du nom de Tulan, à l'orient et de l'autre côté de la mer (1), il n'y a pas le moindre doute : c'est cette région qui, après leur longue pérégrination, au sortir de leur patrie primitive, fut pour elles comme un second berceau; c'est de là que toutes ensuite se dirigèrent, à des intervalles différents, vers les terres du nord-ouest de l'Amérique, d'où, en dernier lieu, elles descendirent sur l'Anahuac et ensuite sur les terres centrales : « Or, ajoute le texte, tous arrivèrent à Tulan, et l'on ne saurait compter le nombre des hommes qui allaient, car ils étaient beaucoup et en ordre. Alors eut lieu l'invention de leurs dieux, dont le premier fut celui de Balam-Quitzé, et ils furent remplis de joie. « Voilà que nous avons trouvé ce que nous cherchions, s'écrièrent-ils. » Or, le premier qui se découvrit fut Tohil (2), que Balam-Quitzé portait suspendu. Ensuite se montra Awilix, nom du dieu que portait Balam-Agab : puis Gagawitz, nom du dieu que reçut Mahucutah, et Niqaq-ah-Tagah, nom du dieu que prit Iqi-Balam (3)....

« C'est de là, de Tulan-Zuywa, qu'était venue la coutume de ne

(1) Mais dans quelle partie du monde faut-il le placer? C'est là encore une question bien difficile à résoudre.

(2) Cette triade paraît avoir rapport au culte du soleil. *Tohil* est le soleil, d'après une histoire manuscrite de Guatémala, en espagnol, que je possède ; il est le créateur du feu, suivant le MS. Quiché. D'après le même document, il est le même que *Toh*, le dieu de Rabinal, qui se trouve dans la plupart des calendriers de l'Amérique-Centrale, et dont la signification rappelle le Tlaloc des Mexicains, le dieu de la pluie. *Awilix* ne présente d'autre analogie que celle de la seconde personne passive du présent indicatif du verbe *ilo*, voir, et alors il signifie « tu es vu ». *Gagawitz*, dont il est impossible de prononcer la première syllabe dans notre langue, signifie « un feu d'épines ». *Niqaq-ah-Tagah* veut dire « au milieu des chefs de la plaine ». Les trois premiers noms sont souvent joints ensemble dans le MS. Quiché ; en y ajoutant le dernier, ils présentent la phrase suivante : « Soleil, tu es vu, feu d'épines, au milieu des chefs de la plaine ».

(3) Quoique le nom d'Iqi-Balam se retrouve encore de temps en temps dans le récit, il n'y est plus fait mention désormais de Niqaq-ah-tagah.

pas manger, mais de jeûner toujours, de rester dans l'attente de l'aurore pour voir la face du soleil, et l'on se rechangeait pour attendre l'arrivée de la grande étoile, qu'on appelle l'étoile du matin (1) : car c'est celle qui paraît la première avant que sorte le soleil, la brillante étoile du matin qui était toujours à l'orient, lorsqu'ils étaient dans Tulan-Zuywa, nom du lieu d'où vinrent leurs dieux. Or ce ne fut pas là qu'ils reçurent la puissance royale ; mais c'est là que tous les peuples, grands et petits, furent vaincus et subjugués, lorsqu'on commença à sacrifier devant Tohil et que toutes les nations commencèrent à se laisser prendre le sang et le cœur qu'on leur arrachait (2). C'est aussi dans Tulan que leur vinrent promptement la science et la sagesse avec quoi ils travaillèrent dans l'obscurité et la nuit. »

« Or ils s'arrachèrent de là, et abandonnèrent l'Orient. « Ce « n'est pas ici notre patrie, s'écria Tohil. Allons aux lieux où « nous devons nous planter et multiplier. » Car en vérité, Tohil parlait à Balam-Quitzé, à Balam-Agab, à Mahucutah et à Iqi-Balam. « Rendez grâces auparavant (ajouta-t-il) : piquez-vous l'extré- « mité des oreilles, tirez-vous-en du sang ainsi que de vos coudes, « et que ce soit là votre offrande, votre holocauste et votre action « de grâces à la face de Dieu. » — « C'est bien, répliquèrent-ils. » Alors, ils se piquèrent les oreilles et le mirent dans leur « Chant de la venue de Tulan. » Mais leur cœur pleura amèrement lorsqu'ils sortirent et qu'ils abandonnèrent Tulan. « Hélas ! ce n'est pas « encore ici que nous verrons l'aurore et le lever du soleil, dont « l'éclat ranime la face de la terre ! » C'est ainsi qu'ils parlèrent quand ils se retirèrent de cette contrée. Trois tribus sortirent alors de Tulan (3), avec les familles de Tamub et d'Ilocab, ainsi que les

(1) « Nima-Chumil, iqo gib u bi. — La grande étoile, qui s'appelle le soleil « passant, » mot à mot.

(2) Ce sont les sacrifices humains, tels qu'ils furent pratiqués si fréquemment ensuite à Mexico.

(3) Trois seulement, le texte est clair. Il est positif que ces émigrations ne

treize princes de Tecpan (1), qui furent tous chefs de nations. Or il demeura du monde endormi en chemin, dans chaque endroit : et ils se levaient toujours afin de voir l'étoile qui annonce le soleil ; c'était, dans leur pensée, le signal de l'aurore, à leur sortie de l'Orient, et ils étaient tous d'une même face, lorsqu'ils passèrent de là, et la distance était fort grande, nous dit-on aujourd'hui. »

Ainsi, c'est la tyrannie et le désir de secouer un joug insupportable, qui furent cause de leur sortie du Tulan oriental. Le Manuscrit Cakchiquel (2) fait également allusion à une guerre en Tulan-Zuywa (3), à la suite de laquelle les tribus furent forcées de quitter leur patrie : « Partons, mes enfants, s'écriaient les mères et « les pères (4), vous êtes esclaves, vous portez le poids de tous « les travaux. » Puis parlant aux chefs de lances : « Vous verrez « avec nous d'autres montagnes et d'autres vallées, ajoutèrent-« ils. Par delà, de l'autre côté de la mer, vous avez une autre pa-« trie, ô mes enfants, et vous pourrez y lever la tête. Je vous y « donnerai des vassaux, des richesses et l'empire. » C'est ainsi qu'on parla aux treize divisions des sept villes, aux treize divisions de guerriers (5). »

furent jamais fort nombreuses, et qu'elles eurent lieu à d'assez longs intervalles.

(1) Serait-ce ici l'origine de la puissante nation des Tecpanèques, d'où sortirent les rois d'Azcapotzalco, d'un côté, et les princes du Pokomam, de l'autre ?

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) Étant dans Tulan, on leur dit : « On fait la guerre là-bas vers l'Orient « en Zuywa ; allez-y, éprouvez vos flèches et les arcs que je vous donne. Par-« tez, mes enfants... Et quand nous entrâmes dans Tulan, certes, c'était une « chose terrible que notre arrivée, avec les moucherons, les abeilles, la boue, « les noirs brouillards, les vapeurs, à notre entrée dans Tulan, etc... » (Mém. de Tecpan-Atitlan.) Si Adair ou Kingsborough avaient possédé cette description, ils l'auraient infailliblement appliquée aux plaies d'Égypte.

(4) Les mères sont toujours placées avant les pères. Ici, comme en d'autres circonstances analogues, les mères et pères paraissent être pour les chefs principaux de toutes les tribus.

(5) Ces prédictions de grandeur et de puissance sont répétées fréquemment

Ce langage répété à chaque instant aux tribus mécontentes relevait leur courage. L'incertitude où l'on est sur l'époque où ces événements eurent lieu ne permet guère de donner ici les noms des familles qui se mirent les premières en route (1). On ignore le chemin qu'elles prirent alors; mais elles ne paraissent pas avoir été longtemps unies dans leur marche. La fatigue, les aspérités de la route, les privations de toutes sortes les séparèrent souvent. Les unes après les autres elles arrivèrent sur les bords de la mer, où elles paraissent avoir cheminé encore assez longtemps, dans le doute et l'incertitude, croyant sans cesse voir s'élever derrière elles l'épée sanglante de leurs persécuteurs. Le texte suivant peint avec une simplicité touchante l'excès de leurs souffrances. « C'est avec une angoisse profonde et un travail pénible qu'ils passèrent, car ils n'avaient ni pain (2) ni aliments. Ils se contentaient de sucer l'extrémité de certaines racines de bois doux (3), et ainsi ils s'imaginaient manger, car ils ne mangèrent pas durant ce passage. On ne comprend pas leur traversée sur la mer, car ils arrivèrent par ici, comme si ce n'eût pas été sur la mer (4), par-dessus des rochers amoncelés, comme roulés çà et là

et avec des variantes dans le Mémorial de Tecpan-Atitlan. On trouve constamment dans ce document la répétition du chiffre des treize divisions de guerriers et des sept villes ou tribus, ce qui, au contraire, est assez rare dans le MS. Quiché.

(1) Les Yaquis, d'un côté, et ceux de Tamub, puis ceux d'Ilocab, paraissent avoir été les premiers à arriver sur les frontières du Mexique.

(2) Le mot *wa*, qui se trouve dans le texte quiché, signifie le pain ou la tortille de maïs, dont se nourrissent les indigènes.

(3) Ce bois doux, qu'était-il? Ce qui est certain, c'est qu'ils n'étaient pas absolument sans nourriture; le texte le dit plus loin : ce sucement de bois est une figure qui exprime l'excès de leur misère. S'ils avaient sucé ce bois en Amérique, on pourrait croire que c'était le maguey ou aloès, d'où serait venu le mot *chichimec* ou *chichimetl*, suceur de maguey, et de là les Chichimèques.

(4) Ces rochers amoncelés étaient-ils des glaçons ou des îlots. Nous traduisons avec toute la simplicité possible, afin de laisser au lecteur la liberté de ses déductions sur ce passage difficile.

sur le sable. Or, lorsqu'on les eut forcés d'avancer dans ce chemin, le nom de « Lignes des rocs amoncelés » fut donné à ces lieux par ceux qui passèrent par ici, au travers de la mer ; après quoi, ils se séparèrent de l'eau, et ils passèrent, s'avisant mutuellement de leurs travaux et de leurs douleurs, car ils n'avaient pour toute nourriture qu'une gorgée d'eau à boire et une gerbe de maïs à manger (1). »

Le texte cakchiquel, qui n'est peut-être que la description du passage d'une autre tribu (2), complète jusqu'à un certain point ces intéressantes données : « Alors nous arrivâmes sur le bord de la mer : là étaient rassemblés tous les guerriers des sept villes sur le rivage de la mer. Nous en vîmes périr un grand nombre, dévorés par l'angoisse. « Il n'y a pas de quoi passer, disaient les « guerriers, et l'on n'a jamais ouï dire qu'on ait passé par-dessus « la mer. Qui de nous pourra, qui de nous trouvera le moyen de « nous faire passer? C'est en toi seul, mon frère, et en celui qui « t'accompagne (3), que nous avons espoir, dirent-ils. » Nous leur dîmes encore : « Allez voir, vous qui êtes nos chefs, avec qui nous « pourrions passer, pendant que nous sommes ici. » Tous ensemble ensuite parlèrent : « Ayez pitié de nous, mon frère, tandis que « nous sommes tous ici, étendus sur le bord de la mer, sans plus « voir nos montagnes ni nos vallées (4)... » Or il y avait là une forêt d'arbres rouges, de ceux dont nous avions pris des bâtons, en passant devant les portes de Tulan. Avec les pointes de ces bois on se poussa loin du sable, au dedans de la mer : alors la mer fut séparée d'avec le sable, et c'est à quoi servirent les bois que nous avions coupés devant Tulan. Et de dessus la ligne sablonneuse nous passâmes au large : alors se manifesta l'immensité au-dessous et au-dessus de la mer. Lorsqu'après cela ils revirent le sable

(1) Le texte dit *ixim*, qui est le maïs dans le quiché et le cakchiquel.
(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.
(3) Ce discours s'adresse à celui qui les guidait comme leur chef.
(4) Les montagnes et les vallées sont toujours prises ici dans le sens de patrie.

au dedans de la mer, tous furent remplis d'allégresse. Ils tinrent conseil. « Là est notre espérance, dirent-ils, là nous nous réuni-« rons, là seulement est la ligne qui nous sépare de Tulan. »

En touchant au rivage, ils se réunirent sur une montagne voisine, qui reçut d'eux le nom de Chipixab (1). La joie qu'ils avaient conçue en revoyant la terre ne pouvait tenir longtemps contre la misère et les travaux qui les attendaient sur ce sol nouveau ; car ils étaient dans le froid et l'obscurité (2), dépourvus d'aliments, sans savoir de quel côté ils dirigeraient leurs pas. Les pages étranges qui suivent dans le Manuscrit Quiché parlent fréquemment de cette obscurité et de cette nuit où ils se trouvèrent, non-seulement durant leur traversée, mais encore pendant un certain temps après qu'ils eurent revu le rivage. Faut-il croire que, partis de Tulan aux approches de l'hiver, ils auront pris leur direction vers les latitudes boréales, ou ils auront abordé en Amérique avant le retour du soleil (3) ?

Pendant qu'ils étaient avec leurs dieux sur la montagne de Chipixab, les quatre sacrificateurs jeûnaient continuellement durant les veillées de cette longue nuit. Ils étaient tristes et sans aucune consolation. C'est alors que le dieu parla : « Partons, leur dit-il, « allons-nous-en d'ici. Qu'avons-nous besoin de rester davantage « en ce lieu ; il est temps de nous mettre à l'abri dans un endroit « plus sûr ; car voici que la lumière s'approche. Malheur à nous « si l'ennemi nous voit, s'il nous prend et nous fait captifs dans « ces murs (4) où vous nous tenez maintenant, vous autres sacri-« ficateurs. Allons et dispersons-nous. »

(1) Chipixab, le lieu du Mandat ou du Conseil. C'est la même chose dans le texte quiché que dans le cakchiquel.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Ou cette obscurité ferait-elle toujours allusion à une époque antérieure à leur réunion comme nation, et l'aurore, le lever du soleil signifieraient-ils, ainsi que dans la première partie du MS. Quiché, le temps de la civilisation, de la lumière intellectuelle ? Ces passages sont fort difficiles.

(4) Le mot *tzak*, mur, ou fortification, qu'il y a dans le texte, prouve

Ces paroles, où les prêtres se mettent toujours à la place des dieux pour faire entendre leurs commandements au peuple, font comprendre à la fois les craintes et les désirs des quatre chefs. Ils se mirent en chemin et, dans leur passage, ils laissèrent l'idole Awilix dans une ravine profonde, qui s'appela ensuite de son nom (1). Ils continuèrent avec les autres et cachèrent Gagawitz sur une grande colline artificielle (2), qui prit également le nom du dieu. Ceux de Tamub et d'Ilocab s'établirent, non loin de là, sur une montagne voisine qu'on appela Dan (3).

Or ce fut dans ces lieux que les tribus revirent le jour. Toutes ensemble, à cette occasion, s'assemblèrent sur le mont Gagawitz, afin de voir sortir l'étoile du matin qui annonce le soleil. Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Iqi-Balam étaient réunis; ils veillaient continuellement en versant des larmes, afin d'obtenir enfin le retour de l'astre du jour. Dans ce dessein, ils offrirent un holocauste de leur sang; dans leur tristesse, ils poussaient des gémissements qui prouvaient leur profonde douleur (4). « Mal- « heur à nous, disaient-ils, c'est en vain que nous sommes arrivés

qu'ils avaient bâti dans ce lieu une espèce d'édifice, mais où les sacrificateurs ne se croyaient pas en sûreté.

(1) Ce lieu fut nommé d'abord Ewabal-ciwan, la Ravine de la cachette, et ensuite Pawilix, En Awilix.

(2) *Cak-ha*, le sens de ce mot, qui est peu connu et que Ximenes a oublié est exactement : Maison rouge ou de feu. Les Indiens disent encore aujourd'hui en espagnol, traduisant ce même mot, *volcancito*, petit volcan ; mais ce qu'ils désignent ainsi, c'est toute espèce de colline artificielle ou tumulus, le *mound* anglais, où ils offraient leurs sacrifices primitivement, après y avoir enterré leurs morts. La pratique seule nous a fait comprendre ce mot ainsi qu'une foule d'autres, dont il serait difficile autrement de rencontrer le vrai sens.

(3) Ce mot est écrit deux fois dans le MS. Quiché ; une fois *Amag-tan*, la ville de Tan et une autre fois *Amag-Dan*. La lettre D n'existait pas dans la langue quichée ni dans le cakchiquel. Dans les documents écrits en caractères latins, ils l'emploient quelquefois cependant pour écrire des mots dont le son n'existait pas dans leur langue. Ainsi, il y a le Dan dont il est question ici, ainsi qu'un prince de Tulan qu'ils appellent Daqui.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

« ici pour voir le lever du soleil. Mais notre sort était égal dans « notre patrie, d'où nous avons été exilés. Notre cœur pourra-t-il « se consoler en voyant nos dieux réduits à se cacher dans les bois « et les fondrières? Car ils sont grands, Tohil, Awilix et Gaga- « witz ; leur puissance est au-dessus de la puissance des dieux de « tous les peuples, et leurs prodiges se sont manifestés haute- « ment dans ce voyage au milieu de la nuit, du froid et dans les « terreurs qu'ils ont inspirées aux cœurs des peuples (1). »

Après une attente pleine de lenteur et d'angoisse, ils voient enfin apparaître l'étoile du matin ; elle se montre brillante. « Alors ils découvrirent l'encens qu'ils avaient apporté de l'Orient. C'était le don qu'ils avaient destiné tous les trois (2), dans leur pensée, en le défaisant. Or l'encens qu'apportait Balam-Quitzé s'appelait l'encens de Mixtan, l'encens de Balam-Agab, l'encens de Cawiztan, et celui de Mahucutah l'encens divin (3). Or ces trois seulement avaient de l'encens, qu'ils brûlèrent en dansant du côté de l'orient, et ils pleuraient de bonheur en dansant et en brûlant leur encens précieux (4). Bientôt après, ils se mirent à pleurer, parce qu'ils ne voyaient ni n'apercevaient le soleil levant. Mais, lorsque l'astre du jour apparut, tous les animaux, petits et grands, furent remplis d'allégresse, tous sortirent des rivières et des ravins, montant à la pointe des montagnes et tournant la tête du côté d'où venait le soleil. Et tous aussitôt firent entendre leurs

(1) Il y a dans ce langage une noblesse d'expression qui rappelle souvent la majesté du langage de David dans les psaumes.

(2) Ces trois personnages, ces dons, cet encens, cette étoile brillante précédant le lever du soleil, ne rappellent-ils pas les rois-mages en route vers Bethléem. Il y a dans toutes ces traditions un mélange d'autres traditions qui font songer vaguement aux Juifs et aux Chrétiens. Pourquoi ici avoir mis de côté le quatrième sacrificateur Iqi-Balam ?

(3) Nous avons traduit littéralement encore ces divers morceaux qui sont fort remarquables. Cet encens, qui vient de l'Orient, ces noms de Mixtan, de Cawiztan ne rappellent-ils pas quelque nom de provinces persanes, et l'encens divin ou de Dieu viendrait-il de l'Arabie ?

(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

chants et leurs cris, le lion et le tigre, et le premier qui chanta fut l'oiseau queletza (1). C'était véritablement une allégresse universelle des animaux ; les oiseaux étendaient leurs ailes, l'aigle et le milan, avec tous les oiseaux, grands et petits.

« Les sacrificateurs étaient prosternés sur le sol avec les sacrificateurs de Tamub et d'Ilocab, ainsi que les Yaquis de Tepeu (2) et tous les peuples qui étaient présents. On ne saurait compter le nombre de ceux qui virent en ce moment le retour de l'aurore. Alors la surface de la terre commença à se sécher avec le soleil, et le soleil se manifesta semblable à un guerrier qui se lève ; sa face était ardente, et c'est ainsi qu'il sécha la face de la terre ; car, jusqu'au moment de son apparition, tout était humide et fangeux. Mais sa chaleur était faible, et il ne fit que se montrer lorsqu'il parut. Il ne resta que comme une image dans un miroir ; car, véritablement, ce ne peut être le même soleil qui luit aujourd'hui (3). Ainsi disent les antiques traditions.

« Alors tout à coup Tohil, Awilix et Gagawitz, ainsi que les idoles du tigre, de la vipère, du serpent et du Zakiqoxol (4), se changèrent en pierres en se cramponnant aux arbres, et ainsi tous furent pétrifiés partout au moment où sortirent le soleil, la lune et les étoiles. »

Après avoir parlé plus haut de la multitude des tribus qui se trouvaient réunies, au lever du soleil, sur le mont Gagawitz, l'auteur du texte quiché finit par dire qu'ils n'étaient encore qu'en petit nombre, mais que ce fut là qu'ils commencèrent leur premier établissement et qu'ils se multiplièrent. C'est là aussi que,

(1) Queletza rappelle un oiseau d'Amérique dont le cri est kilitz, kilitz.

(2) Les Yaquis de Tepeu sont indubitablement les premiers Toltèques dont le chef ou le premier berceau s'appelait Tepeuh.

(3) C'était évidemment le soleil froid des régions boréales ou septentrionales au printemps ou à la première fonte des neiges.

(4) Zakiqoxol, c'est le spectre, le fantôme, le vampire ou le démon de la nuit chez les Indiens guatémaltèques. Le mot signifie exactement le blanc boiteux. Ne serait-ce pas par hasard le diable boiteux de ces peuples ?

après une séparation dont rien ne fixe la durée, ils avaient revu les Yaquis, dont ils avaient été séparés en Tulan, au moment de se mettre en voyage. C'est là qu'ils se reconnurent pour frères et que, avant de se séparer de nouveau, ils composèrent le chant appelé « Kamuku » (1), qu'ils chantèrent ensemble dans la tristesse de leur âme : « Hélas ! nous fûmes ruinés et, en Tulan, nous fû-« mes séparés. Là restèrent nos parents et nos frères. Mais nous « avons vu le soleil, et le voilà qui nous éclaire. » Alors ils dirent aux sacrificateurs des Yaquis : « Oui, Tohil est le même dieu que « le dieu des Yaquis, qui s'appelle Yolcuat et Quitzalcuat (2). Nous « fûmes séparés en Tulan et Zuywa ; voilà que nous sortîmes en-« semble, et voici que nos faces se rencontrent de nouveau en « arrivant ici (3). »

A la suite de ce chant, il n'est plus question de ceux de Yaqui. La séparation des tribus a lieu. La misère, inséparable alors de la réunion d'un grand nombre de familles sur un même point, sous un climat austère, les forçait à se disperser. « C'est là, ajoute encore le texte (4), que se changèrent les langages des peuples et

(1) *Ka muku*, c'est le titre ou le commencement de ce chant dont il serait difficile de trouver une bonne étymologie, la langue ayant probablement changé; le seul sens qui se présente est celui-ci : « Ka muku, nous regardons, » ayant peut-être rapport à l'usage de regarder le lever du soleil. Il rappelle un autre chant antique des Mexicains, commençant par ces paroles : *Tulan yan ulu-luax* dont on ne sait pas davantage le sens.

(2) *Yolcuat* et *Quitzalcuat*. Ces noms sont-ils originaux, sont-ils venus ainsi de Tulan ? Il serait difficile de le déterminer ; ils appartiennent l'un et l'autre à la langue nahuatl. Ce qu'ils ont de précieux ici, c'est qu'ils identifient Quetzalcohuatl avec Tohil, le soleil, qui, à son tour, était probablement le même que Tetzcatlipoça. Le même dieu, dans l'origine, et qui prenant des formes différentes, d'après le culte qu'on lui rendait, se scinda et donna ainsi naissance à des schismes sans nombre et à autant de guerres religieuses.

(3) Le langage de ce chant est difficile; il doit appartenir à une époque très-ancienne.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango. Le texte fait allusion à plusieurs reprises à ce changement de langues, conséquence, sans doute, de l'établissement des tribus parmi des populations étrangères, où la pureté de l'idiome primitif devait naturellement s'oblitérer. Ces changements paraissent même avoir donné lieu à des rixes sanglantes entre les tribus. (MS. Quiché.)

qu'ils commencèrent à parler différemment les uns des autres; car déjà ils commençaient à ne plus s'entendre lorsqu'ils arrivèrent de Tulan. Alors eut lieu la division ; les uns s'en allèrent vers l'orient, et un grand nombre vinrent de ce côté. Or, en ce temps-là, ils se revêtaient uniquement de peaux de bêtes fauves; car ils n'avaient pas encore trouvé le moyen de s'habiller de bonnes étoffes. Les peaux d'animaux étaient leur seul vêtement : ils étaient pauvres, dépourvus de tout; seulement ils étaient des hommes d'une grande sagesse (1). »

Le texte continue, durant encore quelques lignes, à s'occuper des tribus quichées et cakchiquèles ainsi que des quatre sacrificateurs de Tohil, restés sur le mont Gagawitz. La description qu'il présente de leur vie dure et simple rappelle plus ou moins celle des nations sauvages des États-Unis. Il n'y a guère de différence que dans leurs sacrifices et dans le sang des victimes dont les prémices sont offertes aux dieux. Mais ici même on reconnait les coutumes chichimèques dont parlent plusieurs auteurs (2). A la suite de ces choses, la tradition interrompue perd elle-même le souvenir des lieux par où passèrent les ancêtres des Quichés (3). L'histoire se contente d'ajouter « qu'un grand nombre de nations commencèrent alors à se fonder et que les tribus se réunissant insensiblement les unes aux autres se formaient en sociétés sur les chemins. »

On a tout lieu de croire que les régions septentrionales du Mexique furent le théâtre principal de ces événements. On ne saurait, il est vrai, fixer avec certitude celles où les tribus se séparèrent ; mais on peut, sans craindre de se tromper, affirmer

(1) C'est toujours le mot *Nawal* qui exprime cette sagesse supérieure.

(2) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., MS. de la Biblioth. du col. Force, à Washington, tom. I, cap. 2. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3.

(3) « Et l'on ignore où ils allèrent fixer alors leurs demeures, et l'on ignore « où se trouvaient leurs femmes. » (MS. Quiché de Chichicastenango.)

que c'est à la suite de cette séparation que les familles de la langue nahuatl ou celles qui, depuis, parlèrent cette langue commencèrent à occuper les contrées d'où des émigrations subséquentes les amenèrent vers la vallée d'Anahuac. Appartenaient-elles à la même race que ces Nahoas que nous avons vus débarquer à Panuco? étaient-elles de la même origine que ceux qui, de Xibalba, avaient pris leur route vers l'océan Pacifique, ou bien seulement se confondirent-elles avec d'autres populations analogues sur les rivages voisins de la Californie, c'est là un problème que nous ne sommes pas encore en état de résoudre? Ce qui paraît positif cependant, c'est que les tribus qui plus tard se firent connaître sous le nom de Toltèques reliaient leur origine à celles qui étaient sorties de Tamoanchan, et que les Yaquis ou Mexicains se glorifiaient du même berceau.

Dans ce septentrion lointain on trouvait anciennement une ville du nom de Tula (1), dont on croit avoir découvert les ruines dans la vallée, encore si peu explorée, de « los Tulares » (2) : elle correspondrait ainsi, par sa position également occidentale, avec le troisième Tulan de la tradition cakchiquèle. Dans une province voisine, les ancêtres des Toltèques avaient bâti, peut-être en souvenir de Palenqué (3), une cité, capitale d'un empire depuis longtemps oublié, auquel on donnait le nom de Huey ou Téo-Culhuacan, Culhuacan la grande, l'ancienne ou la sacrée. Les vastes ruines que les voyageurs visitent avec tant de curiosité sur les bords du fleuve Gila (4) corroborent le sentiment de ceux

(1) Ce serait un des deux Tula de l'Occident. M. Aubin trouve, dans les MMSS. qu'il possède et sur lesquels il travaille avec tant de persévérance, les traces de ce Tulan nord-occidental.

(2) Les Américains ont annoncé dans leurs journaux la découverte de ces ruines californiennes ; mais doit-on y ajouter foi?

(3) Plusieurs auteurs, et M. Aubin d'accord avec eux, croient que Culhuacan était un des noms de cette ville antique. C'est aussi l'opinion d'Ordoñez.

(4) Le Gila se jette dans la mer, au nord-ouest du golfe de Cortès ou de Californie, et sépare au nord cette contrée de l'état de Sonora au Mexique.

qui croient y voir les débris de Téo-Culhuacan ou de Chicomoztoc, la ville des Sept-Grottes, ainsi nommée sans doute en mémoire d'une autre plus orientale dont il est question plus haut. Sahagun (1) fait mention de l'une et de l'autre, comme ayant été, plus ou moins, le séjour des Nahoas, à la suite de leur sortie de Tamoanchan. Après une domination incertaine dans une contrée qu'il appelle Xumiltepec, il s'étend sur la longueur de leur migration avant d'arriver au plateau aztèque. « Combien de temps, ajoute-t-il, ils auront pu cheminer ainsi, c'est ce dont il n'y a point de souvenir. Ils allèrent enfin donner dans une vallée environnée de rochers, où ils pleurèrent, avec amertume, leurs travaux et leurs afflictions ; car ils souffraient considérablement de la faim et de la soif. Dans cette vallée il y avait sept grottes, et ces nations s'en servaient, chacune, comme d'un temple pour prier. C'est là qu'elles allaient célébrer leurs sacrifices, suivant le temps qu'elles avaient accoutumé d'offrir. Mais il n'y a pas non plus de souvenir du temps qu'elles demeurèrent en ces lieux... Or chacune de ces familles, avant que de partir, allait sacrifier dans ces grottes (2). C'est pourquoi toutes les nations de cette terre se glorifiaient d'y avoir été formées : ce qui est faux, car ce n'est pas de là qu'elles étaient sorties ; seulement elles y allaient sacrifier durant la période qu'elles demeurèrent dans la vallée dont nous avons parlé. »

Les Totonaques, qui se donnaient, dans leurs traditions, comme les fondateurs des pyramides de Téotihuacan, étaient sortis les premiers de Chicomoztoc ; les premiers, ils avaient foulé le sol de la vallée d'Anahuac où depuis tant d'autres tribus devaient se succéder. De bonne heure on y voit arriver également les chefs nahoas de Tamoanchan : car, longtemps avant la fondation de

(1) Hist. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. X, cap. 29.

(2) En supposant que ce ne fût encore que des grottes, ce pèlerinage pouvait avoir donné occasion d'y bâtir la ville du nom de Chicomoztoc, dont il est question encore dans la suite.

l'empire toltèque, on se rendait de cette région à Téotihuacan pour y offrir des sacrifices; c'est également dans cette ville, sacrée, sans doute, à plus d'un titre, que l'on enterrait les princes défunts et que l'on procédait à l'élection de leurs successeurs (1). Ce sont là les seules données qui éclaircissent l'histoire primitive de l'Anahuac.

Cependant ici se présente, sous le voile de l'allégorie, un des épisodes les plus étranges de cette époque antérieure, celui de l'apothéose de Nanahuatl et de sa métamorphose en soleil. Cette cérémonie a lieu à Téotihuacan. Les dieux s'y réunissent, et la réapparition du soleil, de la vue duquel ils étaient privés depuis longtemps, est l'objet de leur réunion. Un sacrifice est nécessaire pour conjurer l'astre du jour et obtenir qu'il se montre de nouveau sur l'horizon. A cet effet, c'est un des dieux qui doit s'immoler. Le bûcher est allumé. Celui qui aura le courage de s'y jeter méritera les honneurs de l'apothéose, car de ses cendres renaîtra le Dieu qui illumine l'univers. Nanahuatl est là avec les autres, mais il est malade, il souffre d'un mal terrible, incurable (2); il n'y a plus rien qui le rattache à la vie dont il a épuisé les joies. Mais il hésite encore : les autres l'encouragent. « C'est « à toi, lui disent-ils, à garder le ciel et la terre. » Nanahuatl obéit à cette injonction. Il s'élance dans les flammes où il est instantanément dévoré. Metztli, son compagnon, imite son exemple, et, bientôt après, on voit à l'orient s'élever l'astre brillant qui va réjouir la nature (3). Dès ce moment, les honneurs qu'on rendait au soleil se confondirent avec ceux qu'on décerna à Nanahuatl, et

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29.

(2) La syphilis américaine, différente, sous certains rapports, à ce que nous pensons, de celle d'Europe. Des documents originaux et nombreux, dans les langues de ces contrées, nous ont prouvé d'une manière irréfragable l'existence de cette maladie en Amérique, avant la découverte de Christophe Colomb.

(3) Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils.

ceux qu'on attribuait à la lune furent également rendus à Metztli qui avait imité son courage (1).

Telle est, en résumé, cette apothéose que l'on trouve, avec des détails différents, dans toutes les histoires mexicaines ; partout ils sont également incompréhensibles quant au fond, et la tradition quichée est la seule, peut-être, qui nous initie au mystère de ce drame étrange.

L'absence du soleil paraît constatée dans le voyage pénible des tribus, tel que nous venons de le décrire dans les pages précédentes. Rien n'empêche de supposer que leurs chefs, se voyant environnés de tant de dangers et de misères, attendant en vain le retour du soleil, eussent fait vœu d'immoler un des leurs à l'astre irrité, s'ils parvenaient jamais à sortir de l'extrémité à laquelle ils étaient réduits. Le moment était donc arrivé de l'accomplir. Ceux qui venaient d'arriver à Téotihuacan avaient surmonté toutes les difficultés ; ils étaient en possession d'une région magnifique, et des populations nombreuses, vaincues par leurs armes ou par le prestige d'une grandeur inconnue, les reconnaissaient pour maîtres. Le sacrifice devait avoir lieu; mais nul d'entre ces hommes divins ne se sentait le dévoûment nécessaire pour s'offrir volontairement en holocauste. Nanahuatl se présenta. Sa maladie, dont toutes les traditions rappellent également le souvenir, le décida, et c'est depuis lors, apparemment, que ce mal terrible fut, en quelque sorte, divinisé avec lui. Étrange aberration de l'esprit humain ! Ce qu'il y avait de plus révoltant dans les membres de ce dieu improvisé, la matière la plus abjecte revêtit mystérieusement les symboles de la grandeur et de la majesté, et les mots qui expriment la corruption la plus infecte du corps humain ont encore aujourd'hui, chez une multitude de nations indiennes, un sens analogue à la puissance la plus élevée (2)

(1) Codex Chimalp., Hist. des soleils. — Boturini, Idea de una nueva hist. de la America setentrional, Madrid, 1776.

(2) Dans toutes les traductions espagnoles de l'histoire de Nanahuatl, il est

Les détails ne manquent pas sur ce sacrifice célèbre. Une fois suffisamment raffermi dans son dessein, « Nanahuatl en donna avis à Nahuitecpatl (1), qui est le même que Metztli (2), et celui-ci en fit part à Tlalocanteuctli et à Nappateuctli (3). Nanahuatl alors se prépara ; il saisit ses flèches et sa massue (4) et se mit en campagne avec Metztli, qui était son serviteur. Au septième jour Acatl, il alla faire des captifs (5); ensuite Metztli, prenant sa massue royale, ses flèches aux pointes de pierre verte, ainsi que ses ornements, s'en alla également pour faire des prisonniers. Ils sorti-

continuellement désigné sous le qualificatif « Buboso », le syphilitique. Le mot *Puz*, qui signifie la matière puante et corrompue des plaies de ce malade, *Pox*, dans la langue tzendale et la zotzile, devient un verbe, pour signifier le sacrifice, l'holocauste, et spécialement le sacrifice des victimes humaines; il signifie enchanter, faire des miracles, opérer des prodiges. *Pux-nawal* donne l'idée de l'enchanteur, de l'homme prodigieux par excellence, etc. « Et perditionis seminalis nocturnæ significationem habet». — *Galel-ahpop* est un titre princier, et *Galel-ya* est un syphilitique. *Xogohauh* veut dire princesse, et *Tantel xogohauh*, qui, littéralement, signifie : elle se fait princesse, dit également : « Exit ex ea syphilis ». *Tèpeu* veut dire une grande syphilis ou celui qui en a beaucoup; *Gagal tepewal*, la majesté par excellence et la majesté divine; *Nawal tepewal*, la puissance la plus grande. Or les religieux dans leurs catéchismes, ignorant l'origine de ces mots, les ont employés pour exprimer les choses les plus augustes de notre religion, dans les langues quichée et cakchiquèle auxquelles tous ces mots appartiennent. Il y aurait un livre entier à faire là-dessus, tant les exemples en sont multiples et variés. Nous demandons pardon au lecteur de cette note étrange; mais ces choses nous ont paru si curieuses, 'que nous avons cru devoir les mettre sous les yeux des savants.

(1) *Nahuitecpatl*, ou Quatre-Silex.

(2) *Metztli;* ce nom, qui signifie lune dans la langue nahuatl, a-t-il été donné à cet astre en l'honneur de ce personnage, ou lui l'aurait-il reçu de la lune?

(3) *Tlalocanteuctli*, le seigneur de Tlalocan; *Nappateuctli*, quatre fois seigneur, deux des divinités du rituel mexicain, et probablement anciens héros de l'histoire des Nahoas.

(4) *Acxoyauh*, la massue mexicaine, semblable au *tomahawk* des Indiens des États-Unis.

(5) Faire des captifs, c'est-à-dire, faire la guerre sur un territoire ennemi, afin d'avoir des captifs qu'il pût immoler aux dieux (Codex Chimalp., Hist. des soleils).

rent au quatrième jour. On encensa Nanahuatl et on le frotta d'essences (1), puis il alla se jeter dans le feu. Alors, tandis que Nahuitecpatl chantait, à la manière des femmes, Nanahuatl tomba dans le brasier. Aussitôt Metztli courut se jeter dans les cendres (2). »

Quelques autres détails, à la suite de ceux-ci, appartiennent à l'époque de l'absence du soleil et semblent intercalés à dessein pour confondre le lecteur. Ce sacrifice, auquel toutes les histoires mexicaines attachent une mystérieuse et redoutable importance, installait une période nouvelle sous le nom de Nahui-Ollin, du IV Mouvement, ou d'Ollin-Tonatiuh, du Soleil en mouvement; elle coïncide avec la même année Cé Tecpatl, ou I Silex, et commence probablement l'ère du nouveau calendrier dont Oxomoco et Cipactonal étaient les créateurs (3). Cette époque serait-elle aussi celle de la révolution qui suivit l'assemblée des Sages? doit-on y rattacher cette conspiration mystérieusement indiquée dans les histoires quichées, et dont le jeu de paume ou du tlachtli paraît avoir été le signal? C'est ce qu'on pourrait inférer des paroles qui suivent l'annonce de la période Ollin-Tonatiuh : « En ce jour, est-il dit (4), les rois tremblèrent, » paroles qui ne s'accordent que trop bien avec celles du manuscrit quiché, où il est parlé de l'effroi qu'éprouvèrent les princes de Xibalba au bruit des tentatives hardies de Hunhunahpu et de son frère.

Malgré les couleurs dont ce document curieux cherche à cou-

(1) *Yequitiçahuia*, il commença à se frotter de *tiçatl*, espèce de résine qu'on dit être la térébenthine blanche qui coule des pins de ces contrées. Cet usage était commun à tous les guerriers du Mexique et de l'Amérique-Centrale, avant d'aller au combat. (Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils. — MS. Quiché de Chichicastenango. — Xahoh-Tun, le Ballet du Tun, drame quiché, recueilli par l'auteur dans la Véra-Paz.)

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils.

(3) C'est à Oxomoco et à Cipactonal que le calendrier est attribué dans tous les documents originaux et dans Sahagun.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chronolog. ad an. I Tochtli.

vrir ces deux personnages, il n'en est pas moins évident que leur rébellion fut châtiée avec toute la rigueur des lois qui régissaient cet empire antique. Leurs descendants, plus heureux dans la lutte qu'ils entreprirent, à leur tour, contre Xibalba, finirent par triompher de tous les obstacles et vengèrent la mort de leurs pères, ainsi qu'on l'a vu plus haut. L'auteur du poëme que nous avons analysé ajoute que les cendres de Hunhunahpu et de Wucub-Hunahpu furent retirées du lieu où elles gisaient depuis l'époque de leur supplice, et que ces deux princes, ayant été ressuscités, furent transportés au ciel et métamorphosés dans le soleil et dans la lune. On ne peut s'empêcher de voir ici une analogie frappante avec l'histoire de Nanahuatl et de Metztli. Ce fut peut-être à l'occasion de leur apothéose que l'on institua avec tant de splendeur, à Téotihuacan, le culte de l'astre du jour et de l'astre de la nuit. Sahagun, qui entre dans tant de détails au sujet de Téotihuacan, ne laisse nullement entrevoir la raison qui avait fait choisir cette ville pour la célébration de l'apothéose des nouveaux dieux.

Les traditions historiques, d'accord ici avec les légendes sacrées, énoncent cependant, avec assez de clarté, que ce fut cette apothéose du soleil et de la lune qui donna lieu à la consécration et peut-être à l'érection des deux pyramides principales de Téotihuacan. Le Rituel mexicain en garda, jusqu'à la destruction de tous les cultes antiques par les Espagnols, le souvenir dans plusieurs fêtes, qui furent probablement instituées à cette occasion. L'une d'elles, surtout, était remarquable en ce qu'elle rappelait l'arrivée des dieux à Téotihuacan. On la désignait sous le nom de Teutleco (1), qui donnait à la fois l'idée d'une ascension divine, et d'un dieu dans le feu : l'apothéose de Nanahuatl comprenait

(1) *Teutleco*, dans le feu divin, ou l'arrivée des dieux ; mais la seconde traduction est plus conforme au texte mexicain. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 24.

l'un et l'autre. « Ils disaient, ajoute ici Sahagun (1), qu'ils étaient devenus des dieux, afin qu'ils fussent craints et respectés de ceux qu'ils avaient été chargés de régir, annonçant qu'ils avaient été métamorphosés dans le soleil et la lune, et les autres, en diverses autres planètes (2). C'est pourquoi on édifia en l'honneur de ces deux astres deux collines, semblables à des montagnes, bâties de main d'homme, qui paraissent naturelles, quoiqu'elles ne le soient point. Or, c'est là une chose qui paraît incroyable d'assurer qu'elles soient artificielles, comme elles le sont réellement ; car ceux qui les construisirent étaient des géants (3). On enterrait également dans ce lieu les grands et les seigneurs; sur leurs sépultures on érigeait ensuite des tumuli en terre mêlée de cailloux, qu'on voit encore de nos jours, et qui sont comme des monticules faits de main d'homme. »

Ces détails, épars dans un des chapitres du consciencieux écrivain que nous avons déjà cité assez souvent (4), sont précieux en ce qu'ils attestent, d'une manière irréfragable, des faits qui jusqu'ici avaient paru douteux. Plus loin, parlant de l'apothéose des dieux à qui l'on avait élevé ces sépulcres somptueux, il ajoute que c'était là qu'avait lieu la « canonisation (5) » des princes dont on faisait des divinités. Ils ne mouraient pas, disait-on, mais seulement s'éveillaient d'un sommeil qu'ils avaient vécu (6). C'est pourquoi les anciens disaient que les hommes ne mouraient point, mais qu'ils recommençaient une autre vie, s'éveillant en quelque

(1) Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(2) Sahagun est entièrement d'accord avec le MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Nous avons déjà fait observer que les géants sont toujours les peuples anciens dont on a oublié les noms, mais qui ont laissé de grands souvenirs de leur puissance.

(4) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(5) Ignorant, sans doute, le mot apothéose, Sahagun ne trouve aucun mot plus expressif que canoniser, *canonizaban*, ils canonisaient. Et il avait raison.

(6) « Despertaban de un sueño que habian vivido ». (Sahagun, ubi sup.)

sorte d'un sommeil, et qu'ils devenaient des esprits ou des dieux. Réunis autour du cadavre de celui qui avait cessé de vivre, les princes et les prêtres lui disaient : « Seigneur, éveillez-vous, « voilà que l'aube va paraître. L'aurore est sur le point de se « montrer, déjà les oiseaux aux plumes d'or commencent à chan- « ter, et voici que les papillons aux brillantes couleurs s'élèvent « dans les airs (1). »

A la suite des détails mythologiques de l'apothéose de Nanahuatl et de Metztli, du lever et du coucher du soleil, on trouve ces paroles simples, mais frappantes dans leur barbare crudité. « Alors commença l'immolation divine à Téotihuacan (2). » Rien n'est plus clair : le verbe *teomicohua* est l'expression usitée pour indiquer le sacrifice solennel des victimes humaines. On a vu d'ailleurs que Nanahuatl et Metztli avaient eu soin de pourvoir eux-mêmes aux holocaustes de leurs funérailles : armés de toutes pièces, ils s'étaient mis en campagne, peu de temps avant leur mort, pour faire des captifs, c'est-à-dire, pour faire la guerre, afin d'avoir des captifs à faire immoler sur leur tombeau, après leur mort (3).

C'est ainsi que le Codex Chimalpopoca nous initie à l'époque précise où l'on commença, au Mexique, à verser le sang humain, en l'honneur de la divinité. Ces sacrifices abominables continuèrent pendant plus de mille ans, malgré la résistance que leur opposèrent quelquefois les sectateurs de Quetzalcohuatl. Mais cette résistance n'occasionna que des interruptions momentanées, le

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(2) Codex Chimalp., Hist. des soleils. Le mot *teomicohua* signifie littéralement *faire mourir divinement* ou *à Dieu*. Son sens ordinaire est sacrifier des victimes humaines (Molina, Vocabul. de la lengua Mexicana y Castillana, Mexico, 1579). Il est dit, ailleurs, que le premier qui les immola fut Exbalanqué. Ce prince, qui disparaît du théâtre de ses premiers exploits, sans que l'histoire le mentionne davantage, aurait-il été régner à Téotihuacan?

(3) Ceci rappelle les funérailles d'Achille et les prisonniers immolés à son tombeau par son ami Patrocle. Voir l'Iliade d'Homère.

triomphe de ces derniers ayant été rarement de longue durée. Dans les cérémonies solennelles instituées à la gloire du soleil et de la lune, le « Teutleco » était une des principales : le sang y coulait à flots. Le soir du jour où l'on supposait que les dieux avaient fait leur entrée à Téotihuacan, on allait laver les pieds à ceux qui étaient chargés de les représenter dans la fête; la nuit continuait ensuite en festins de toute espèce. On tenait en réserve, pour cette occasion, un grand nombre de captifs que l'on brûlait vifs dans de grands feux, sur des bûchers préparés à cet effet. Des troupes de jeunes gens, vêtus d'une façon monstrueuse, figurant les compagnons des dieux, dansaient autour des flammes, en y lançant l'un après l'autre les misérables destinés à cette mort cruelle (1).

A la suite de ces détails, l'histoire et la tradition se taisent également sur les destinées des Nahoas et de la cité de Téotihuacan. Jusqu'au moment de l'arrivée des tribus toltèques sur le plateau aztèque, on ne rencontre guère que des dates (2) et des noms, plus ou moins obscurs, indiquant leur marche à travers les contrées qui s'étendent entre Chicomoztoc et la vallée d'Anahuac. Ce sont les relations d'Ixtlilxochitl qui les fournissent pour la plupart; malgré la confusion qui y règne, il est prouvé que cet écrivain puisa à des sources parfaitement authentiques, d'une chronologie claire et sûre; sa négligence seule est cause des défauts et des erreurs qu'on trouve dans ses ouvrages. Il règne beaucoup moins d'incertitude relativement à la sortie des Chichimèques, appelés ensuite Toltèques, et à leur arrivée dans le Mexique. Les histoires les plus exactes assignent généralement à cette migration la première partie du sixième siècle et la fin du septième (3).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 24.

(2) Cod. Chimalp., Hist. Chron. — Chimalpain, Mém. de Culhuacan, MS. en langue nahuatl, coll. Aubin.

(3) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Relations diverses, *passim*. — Clavigero, Hist. Antig. de Megico, trad. de Mora, lib. II.

De cette dernière période seulement les annales de ces contrées se présentent avec clarté, et l'on peut avoir confiance dans leur chronologie.

CHAPITRE TROISIEME.

Réflexions sur les tribus nomades du Mexique. Distinctions à faire entre les Chichimèques. Chichimèques barbares et Chichimèques civilisés. Tous ceux qui envahirent le plateau aztèque s'appelèrent ainsi. Noblesse héréditaire et gouvernement particulier des Chichimèques. Conditions de l'Anahuac, lors de l'invasion des tribus toltèques. Temples et culte du soleil à Téotihuacan. Les Mixcohuas (Toltèques) sur le plateau aztèque. Ils se mettent au service du soleil. Leurs exploits fabuleux. Mimich, Xiuhnel et Mixcohuatl, premiers héros toltèques (Mixcohuas et Chichimèques). Les Chichimèques-Culhuas dans l'Anahuac. Fondation de Mizquic, de Xochimilco, de Coyohuacan, de Tacubaya, de Chimalhuacan et de Tetzcuco. Gouvernement des tribus chichimèques, depuis dites toltèques. Chicon-Tonatiuh, premier seigneur de Quauhtitlan. Mixcohuatl, dit Mazatzin, dans l'Anahuac. Mort et métamorphose d'Itzpapalotl. Conquête des cités du lac par Mixcohuatl-Mazatzin. Siége de Cuitlahuac. Origine du nom toltèque. Tribus toltèques de Tollantzinco. Mamhéni et la vallée de Xocotitlan. Siége et prise de cette ville par les Toltèques, qui lui donnent le nom de Tollan. Traditions sur le premier gouvernement de cette ville. Le sage Huéman, symbole du sacerdoce.

L'usage ou l'abus des facultés intellectuelles peut être considéré, plus ou moins, comme une des sources principales des différences qui caractérisent les nations civilisées et qui donnent une tournure si variée et des formes si diverses aux opinions et aux mœurs d'un Français et d'un Chinois. L'instinct opère d'une manière bien plus sûre et plus simple que la raison, et l'on s'instruit bien plus aisément des appétits de la brute que des spécu-

lations d'un philosophe. Il en est également des tribus sauvages qui peuplent l'Amérique, dont les ressemblances de l'une à l'autre sont plus frappantes à mesure qu'elles se rapprochent de l'état de nature. La constance de leurs manières et de leurs coutumes est la conséquence légitime de l'imperfection de leurs facultés. Réduits à une condition analogue, les besoins, les désirs, les jouissances des sauvages continuent à être les mêmes, et l'influence de la nourriture ou du climat, que tant de causes morales concourent, dans un état social plus avancé, à annihiler ou à faire décroître, contribue merveilleusement à former et à maintenir le type national des barbares.

Les plaines et les forêts septentrionales du Mexique ont été de tout temps habitées par des tribus nomades de chasseurs, dont l'indolence se refuse à cultiver la terre et dont l'esprit inquiet dédaigne l'assujettissement d'une vie paisible et tranquille. Longtemps encore après la conquête espagnole, les Chichimèques ont été renommés par leur courage invincible et leurs rapides victoires sur les nations civilisées. Malgré le dire des écrivains qui ne voyaient dans les Chichimèques qu'un peuple d'agneaux venant sans violence habiter des terres demeurées désertes (1), on est contraint, après avoir parcouru l'ensemble des annales mexicaines, de reconnaître, dans les hordes qui, du sixième au quinzième siècle, envahirent successivement l'Anahuac, des barbares analogues, à bien des égards, aux pasteurs de la Tartarie, qui renversèrent si souvent les trônes de l'Asie et répandirent la dévastation avec la terreur dans les provinces les plus fertiles de l'Europe. On a été trop longtemps bercé par les rêves d'Ixtlilxochitl ; il est hors de doute que ses ancêtres, qu'il fait descendre si tranquillement dans les riches vallées des Othomis et des Toltèques, avec les dehors aimables de la paix et de l'innocence, n'é-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 15. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 1-2.

taient rien moins que des barbares farouches (1), comme ceux que les Espagnols travaillèrent ensuite à dompter dans les montagnes de Zacatecas et de Panuco (2).

On doit se garder néanmoins de confondre indifféremment les Chichimèques avec les sauvages que les Européens rencontrèrent dans les forêts des États-Unis et du Canada; ceux du Mexique n'étaient pas réduits à un tel degré de barbarie. Parmi les nations qui se répandirent sur le plateau aztèque, il en était qui depuis longtemps se trouvaient en possession de tous les éléments de la civilisation, et qui, comme les Nahoas, et ensuite les Toltèques, montraient avoir appartenu à des peuples agricoles, avancés dans les arts et les sciences qui servent à constituer une société policée. D'autres, quoique nomades et chasseurs, avaient encore entre eux des liens de sociabilité et des institutions qui dénotaient un état antérieur bien supérieur à la vie ordinaire des sauvages. En parcourant les auteurs qui écrivirent sur les invasions dont le Mexique fut le théâtre, on est surpris de reconnaître que, malgré la diversité des langages, des mœurs et des coutumes, malgré la distinction de civilisées et de barbares, toutes les populations dont il s'agit s'intitulent plus ou moins chichimèques; on voit les plus sauvages comme les plus policées recevoir indistinctement la même dénomination (3).

Malgré la confusion qui semble en résulter au premier abord, nous croyons que la question n'est pas d'une solution difficile, et

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, trad. Tern.-Comp., tom. I, chap. 12. — Aubin, Mém. sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains. Paris, 1849, pag. 62 et suiv.

(2) La plupart des Chichimèques barbares des montagnes de Panuco descendaient de ceux qui, sous le règne de Quinantzin-Tlaltecatzin, refusèrent de se soumettre au joug de la civilisation toltèque, dans l'empire d'Acolhuacan; ils préférèrent l'exil et les bois à la société policée qu'embrassèrent leurs frères.

(3) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. X, cap. 29. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 9, 10, 11, 12, lib. III, cap. 9, 18, et lib. V, cap. 22, 35, 40.

que la contradiction qu'on a cru y reconnaître n'est qu'apparente (1). Il est à remarquer que toutes les traditions en langue nahuatl donnent invariablement le nom de Chichimèques aux nations qui envahirent le sol, quel que fût d'ailleurs leur degré de culture. C'est ainsi qu'en Italie et à Constantinople on appliquait celui de barbares aux peuples qui se partagèrent les débris de l'empire romain (2). Aux yeux des envahisseurs de l'Anahuac, ce titre, loin d'être un objet de mépris, était, au contraire, consacré comme un titre de noblesse. Le Chichimèque, c'était l'étranger, c'était celui qui était venu d'une autre terre, qui avait conquis avec son arc et ses flèches le sol où il venait fixer sa demeure ou chasser le gibier. Le Chichimèque se glorifiait de ce nom, tandis qu'aux yeux des possesseurs plus anciens, des indigènes ou de ceux qui se croyaient autochtones, il n'offrait qu'une idée de répulsion ou de haine. C'est ainsi seulement que l'on conçoit cette défiance avec laquelle les populations de certaines colonies modernes accueillent l'étranger. De là aussi l'orgueil du Chichimèque qui, après de longues années de séjour parmi ces mêmes indigènes, refusait souvent de mêler son sang au leur, de peur d'en altérer la pureté ; de là cette noblesse dont il était si fier, et qui avait un si grand prix dans l'esprit des populations du plateau aztèque (3).

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Mexico, lib. II. Il attaque vivement Torquemada au sujet de ses prétendues contradictions, et cependant c'est presque le seul auteur dont il ait pu se servir pour composer son histoire.

(2) Gibbon, History of the decline and fall of the Roman Empire, *passim*.— Le lecteur peut se souvenir qu'à Constantinople, au moment où cette ville était prête à tomber sous le joug des Turcs, on donnait encore le titre de barbares à tous les princes de l'Occident. Dans les premiers temps du Bas-Empire, les princes goths, wisigoths ou ostrogoths se vantaient de ce nom de barbare, celui de *romain* étant à leurs yeux un titre de mépris qu'ils laissaient aux lâches et aux efféminés. Les Grecs gardèrent ce nom, et il n'y avait rien de moins romain qu'eux.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol. des rois de Culhuacan, etc. — C'est l'histoire des seize quartiers de noblesse en France et « de la sangre azul » en Espagne.

Il n'en était pas autrement de la race nahuatl ou nahoa, titre particulier de la race toltèque, race civilisée et conquérante, dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui, après tant de siècles de destruction et d'abaissement, parmi les Indiens d'une immense portion de l'Amérique septentrionale. Étrangère, comme les autres nations conquérantes, elle unissait ainsi à la qualité de chichimèque les avantages d'une intelligence et d'une civilisation supérieures, ce qu'exprimaient également les deux dénominations sous lesquelles elle était connue (1). Des rives du Gila jusqu'aux terres voisines de l'isthme de Panama, les peuples reconnurent plus ou moins sa suprématie ; non, sans doute, que les tribus toltèques eussent été plus nombreuses que les autres dans leurs invasions, mais elles possédaient une énergie et une force d'absorption, dont les autres, après elle, ne montrèrent jamais qu'une pâle image.

Ce que nous avons dit suffira pour expliquer les différences et les contradictions qu'on a cru remarquer dans Sahagun et Torquemada. Pour l'ordinaire, les Chichimèques, quoique nomades, étaient rarement privés des ressources de l'agriculture ; leur vie, cependant, lorsqu'ils ne pouvaient s'adonner au pillage, s'écoulait dans la pauvreté et la privation des nécessités les plus communes. Leurs demeures étaient des cabanes de branchages ou des cavernes naturelles ; le plus souvent, ils dormaient à ciel ouvert, surtout s'ils se trouvaient dans un climat exempt des rigueurs de nos hivers. Leur nourriture, dans les circonstances qui ne leur permettaient point de faire des réserves de maïs ou de frijol, consistait dans les fruits ou les racines que le sol produisait spontanément et dans la chair des animaux qu'ils desséchaient au soleil, et les dépouilles des bêtes fauves leur servaient de vêtements (2).

(1) *Nahoa* ou *Nahuatl* exprimait la science et l'élégance, la pureté du langage, etc. *Toltecatl* était le titre qu'on donnait à un artiste habile.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol. ad an. V. Acatl, 691. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 15, etc.

On remarque cependant que le caractère des plus rudes s'adoucissait sensiblement dans la plupart des Chichimèques barbares, après un séjour de quelques années dans les provinces intertropicales. Peut-être, comme le fait observer un voyageur célèbre (1), que l'épaisseur des forêts et une riche végétation modifiaient leurs habitudes. Il est certain qu'au contact des nations policées, de grands changements s'opéraient en eux. La majorité des guerriers, subissant l'influence de leurs chefs, se fixaient sur le sol, vivant de la chasse et du travail des serfs (2) ; l'exemple les inclinait insensiblement à des occupations plus laborieuses, tandis que les plus obstinés, abandonnant leurs frères, se retiraient dans des montagnes inaccessibles et dans des régions plus favorables à leur humeur farouche. C'est ainsi qu'avant de descendre dans l'Anahuac, bien des tribus chichimèques pouvaient avoir subi une première transformation, et être préparées plus ou moins à s'accommoder à la civilisation des peuples qu'ils envahissaient.

Ce qui vient à l'appui de ces réflexions, c'est que la plupart des tribus conquérantes étaient déjà en possession d'un gouvernement organisé et d'une noblesse héréditaire lorsqu'elles arrivèrent dans l'Anahuac. On leur voit de bonne heure prendre la forme d'une famille nombreuse et croissante, qui, dans le cours de plusieurs générations, s'est constamment propagée de la même souche. Le plus pauvre des nobles mexicains ou chichimèques montrait avec orgueil le tableau de la généalogie qui le faisait descendre de l'un des fondateurs de la monarchie (3). Tous jouissaient d'une égale indépendance ; mais ils reconnaissaient dans

(1) Humboldt, Vues des Cordillières, tom. I, Introd.

(2) Il est positif que les populations vaincues par les Toltèques, et ensuite ceux-ci avec les nations qu'ils s'étaient assimilées au temps des premiers rois chichimèques, se virent réduits, dans les commencements, à la condition des serfs, et que seuls, pendant longtemps, ils cultivèrent la terre.

(3) Veytia, Hist. antig. de Mexico, t. I, *passim*. — Torquemada, Monarq. ind., t. I, *passim*. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, offre également de nombreux exemples de la vanité qu'ils tiraient de leurs généalogies.

le chef de la famille ou de la tribu l'aîné de leur sang, et ils lui obéissaient avec joie dans la paix comme dans la guerre. Jaloux, cependant, de leur indépendance personnelle, ces princes s'accordaient rarement, avant l'établissement de la royauté, à conférer l'autorité suprême à l'un de leurs égaux, excepté dans des circonstances extraordinaires. En examinant avec attention cet état de choses, on peut découvrir dans la constitution primitive des Chichimèques les éléments d'un gouvernement féodal, tel qu'il exista plus tard au Mexique ; mais les conflits qui ne s'élevèrent que trop souvent entre ces tribus jalouses l'une de l'autre finirent quelquefois par l'établissement d'un empire puissant et despotique.

Au septième siècle, lorsque les Chichimèques-Toltèques apparurent pour la première fois sur le plateau aztèque (1), l'ensemble de cette belle région était irrégulièrement partagé entre plusieurs nations dont nous avons déjà entretenu le lecteur. Les Othomis étaient les plus nombreux ; ils occupaient la plus grande partie de la vallée d'Anahuac, avec ses contours jusqu'aux environs de Cholullan, ainsi que les provinces qui s'étendent au nord entre le Michoacan et Tullantzinco (2). Les Olmèques dominaient le territoire de Tlaxcallan, et les Quinamés, la plus ancienne des races connues de ces contrées, étaient encore en possession de quelques localités de peu d'importance près des villes de Huitzilapan, de Cuetlaxcohuapan et de Totomihuacan (3). Entre ces

(1) Cette date, d'accord avec les documents les plus authentiques, l'est également avec la plupart des écrivains qui ont traité des choses anciennes du Mexique.

(2) Torquem., Monarq. Ind., lib. I, cap. 12. — Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 123.

(3) Torquem., Monarq. Ind., lib. I, cap. 11, 12. — Las Casas, Hist. Apolog., ib. — Ixtlilxochitl ajoute, dans une de ses relations, que les Quinamés étaient également une race de Chichimèques plus anciens, et que leur principale destruction eut lieu en l'an I Tochtli, ou 299. Ceci doit être une erreur du copiste ; et au lieu de I Tochtli, il y aura II Tochtli, 298. (Noticias de los pobladores desta parte de America, etc., ap. Kingsborough, suppl., tom. VIII.)

populations diverses, on rencontrait aussi quelques débris de populations plus anciennes que toutes les autres, race agreste et à demi sauvage qu'on occupait aux travaux les plus vils, et dont le nom était perdu (1). Quelques colonies de la langue nahuatl commençaient à se montrer dans la vallée d'Anahuac, entre le lac et la cité de Téotihuacan, également sacrée aux yeux des nouveaux comme des anciens habitants.

Sanctifiée par l'apothéose des dieux et par la sépulture des rois, cette ville surpassait alors toutes les autres par sa population, ses richesses et sa puissance. Un concours nombreux de toutes les nations remplissait continuellement son enceinte où l'on allait implorer la protection divine. Les pyramides du Soleil et de la Lune, ornées par la générosité pieuse des adorateurs, éclataient au loin comme les astres à qui elles servaient de piédestal et de sanctuaire. On donnait à la première le nom de Tonatiuh-Itzaqual (2), ou Maison du Resplendissant, à la seconde celui de Metztli-Itzaqual, ou Maison de la Lune. On montait jusqu'à la plate-forme du temple par une suite d'escaliers gigantesques, et sous le parvis sacré on voyait briller les statues colossales des deux héros déifiés, recouvertes d'or fin (3). C'est là qu'en présence d'une multitude innombrable, on offrait, chaque année, les prémices des fruits de la terre avec le sang des victimes humaines, choisies parmi les captifs ou même parmi les enfants de la nation ; c'est là que tous les quatre ans on célébrait la fête du retour du soleil, dans le renouvellement du feu sacré que les prêtres vendaient ensuite à leurs prosélytes (4). Outre le nom de Tonatiuh, on donnait encore au soleil celui de Tonacateuhtli (5), ou le Seigneur de notre subsistance, parce que c'est

(1) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 2, MS.
(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27.
(3) Id., ibid.
(4) Id., ibid.
(5) Ixtlilxochitl, Cuarta Rel. de las vidas de los reyes toltecas.

lui qui, par sa chaleur, fait naître et fructifier toute subsistance sur la terre, et enfin celui de Téotl, ou Dieu par excellence, d'où serait ensuite venu à la ville le nom de Téotihuacan.

Les prêtres du soleil avaient le titre de Papahua-tlamacazqui, les Ministres aux longs cheveux (1). Le bruit de leur austérité, de leur gravité et surtout de leur sagesse commençait à se répandre parmi les peuples; des contrées les plus lointaines, on venait s'instruire à leurs oracles et offrir des sacrifices sur les autels de l'astre du jour. Là se rendaient les chefs des tribus étrangères en arrivant dans la vallée d'Anahuac, et c'était en présence des prêtres du dieu que se faisait l'élection de ceux à qui l'on devait confier les expéditions importantes (2). Les anciennes populations othomies, encore souveraines de la plus grande partie de l'Anahuac, ne voyaient pas sans appréhension l'influence croissante des pontifes de Téotihuacan et n'en éprouvaient que plus d'aversion pour le culte dont cette ville était l'objet (3). On ignore si elles tentèrent jamais cependant de mettre obstacle à ses développements.

Mais déjà le bruit des armes étrangères se faisait entendre de toutes parts. Les Chichimèques du nord apparaissaient sur tous les sommets de la Cordillière qui environnent la vallée et n'attendaient qu'un signal pour se lancer sur les riches campagnes que baignaient les grands lacs. C'étaient les Mixcohuas, derniers enfants de la blanche Couleuvre nébuleuse, tribu puissante qui paraissait être descendue des contrées situées au nord-ouest du Mexique. Tout fait croire qu'ils étaient venus par eau, soit par

(1) Boturini, Idea de una Nueva historia, etc.
(2) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. X, cap. 29.
(3) Jusqu'aux derniers temps de la monarchie astèque, les Othomis demeurèrent séparés des autres nations, et surtout du culte barbare qui admettait l'immolation des victimes humaines. Leur aversion allait si loin pour les institutions nahuatlaques, qu'ils refusèrent même constamment d'admettre le calendrier toltèque.

la mer, soit en remontant quelque rivière. C'est pour cela qu'on leur donnait pour mère Iztac-Chalchiuhlicué, la Dame blanche aux jupons d'azur, créature idéale, adorée depuis comme la déesse des eaux et confondue avec Matlalcuéyé par la plupart des nations du plateau aztèque (1). C'est à elle que, suivant le rituel mexicain (2), l'on offrait les enfants nouveau-nés, en leur donnant l'ablution qui leur ouvrait l'entrée dans la vie. De là vint encore le nom de Chalchiuhapan que reçurent les sources sacrées de Tlaxcallan, ainsi que la première ville qui s'y bâtit, à l'arrivée des Mixcohuas (3).

Chalchiuhapan fut un des lieux où ils s'arrêtèrent alors de préférence, tant à cause de l'abondance de ses eaux que pour la fertilité du territoire et la beauté des montagnes voisines. Mais leur séjour n'y fut que de courte durée. Le soleil avait besoin de leurs services. Ici la théologie mexicaine personnifie de nouveau cet astre dans celui qui, sans doute, en était le représentant, le chef des prêtres de Téotihuacan. Les Chichimèques Mixcohuas le reconnaissaient également pour le seigneur souverain du ciel et de la terre; chaque jour, ils lui offraient à son lever les prémices de leur chasse, en trempant une flèche dans le sang de l'animal qu'ils avaient tué; ils élevaient ensuite cette flèche vers le soleil et répandaient le sang aux quatre coins de la terre (4).

A la requête du Tonatiuh (5), ils descendirent à Téotihuacan et se présentèrent devant lui. Alors il leur remit une flèche et et leur dit : « Voici avec quoi vous me donnerez à boire et à

(1) Codex Chimalp., Hist. des soleils. — Torquem., Monarq. Ind., lib. VI, cap. 23.

(2) Torquem., Mon. Ind., lib. XIII, cap. 16-20.

(3) Torquem., Mon. Ind., lib. VI, cap. 23. Chalchiuhapan était le nom antique de la ville de Tlaxcalla.

(4) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 2, MS.

(5) Codex Chimalp., Hist. des soleils. Le nom de *Tonatiuh*, resplendissant, sous lequel on désigne le soleil en langue mexicaine, paraît avoir été donné originairement à ses grands prêtres comme un titre royal. C'est le Phré ou Pharaon des Égyptiens.

manger. » Ensuite, leur montrant des boucliers avec des flèches, il reprit : « Voici la flèche précieuse, ornée de plumes de quetzal, « de plumes de héron, de plumes de tléquechol, de plumes de « tlauhquechol et de l'oiseau couleur de feu (1). » Ces armes étaient le drapeau de leur nouvelle patrie : en l'acceptant ils se rendaient les vassaux du soleil, au service duquel ils se liaient par une espèce d'hommage mystique. Armés de cette bannière sacrée, ils se répandirent comme un torrent dans les campagnes voisines, portant de toutes parts la désolation et la mort, non moins funestes aux amis qu'aux ennemis de Téotihuacan : « Ils étaient, dit le texte mystérieux (2), infidèles aux ordres qu'ils avaient reçus : ils allaient chasser aux canards pour s'amuser, d'où on les appela Totomitl, ou flèche de canards. Quelquefois ils prenaient des tigres; mais ils ne les offraient point au soleil. Ils allaient coucher avec les femmes, s'enivrant, donnant mauvais exemple et chancelant comme des hommes ivres (3). »

Tout ici nous montre une horde sans discipline, abandonnée sans frein aux caprices d'un caractère fougueux, à tous les désirs de ses passions brutales. Ce n'était pas là ce que voulaient les prêtres de Téotihuacan. Ils se repentirent de les avoir appelés. Il fallait songer à les chasser ou à les détruire. Alors ils apprirent que d'autres Chichimèques venaient de paraître sur les montagnes voisines (4); c'étaient de nouvelles tribus suivant les premières; elles allaient désormais se succéder sans interruption. Le Tonatiuh les fit appeler devant lui, il leur remit l'étendard royal représenté par une flèche ornée d'un blanc plumage, avec

(1) Ce sont tous des oiseaux aux brillantes couleurs, communs dans plusieurs régions du Mexique.

(2) Codex Chimalp., Hist. des soleils.

(3) Ibid., Totomitl, flèche de canard ou chasseur au canard, ou bien à toute espèce d'oiseaux; tototl, oiseau, mitl, flèche.

(4) Le texte dit : « Alors on vint avertir le soleil que cinq autres venaient de naître ». Cinq chefs de tribus comme ceux dont il s'agit plus haut.

le bouclier divin, en disant : « Vous le savez, mes enfants : il « faut que vous fassiez périr les quatre cents Mixcohuas. Ainsi « l'ont dit votre père et votre mère (1). » La guerre aussitôt commença. Mais, après une lutte acharnée, un vaste tourbillon se forma dans les airs; la tempête roula sur la campagne et sur les eaux, arrachant sur son passage les arbres et les rochers, bouleversant jusqu'au fond le lit des rivières et des lacs (2). Ce phénomène sépara les combattants. Tous crurent y voir l'intervention divine : les Mixcohuas, épouvantés, se soumirent ; ils allèrent se prosterner aux pieds du soleil, en lui promettant « de lui servir désormais à boire et à manger, et de le tenir pour leur dieu. »

Sous les voiles du merveilleux qui préside à toutes les origines des nations, l'auteur du Codex Chimalpopoca révèle les aventures et les exploits des Mixcohuas, conservés dans les anciens chants chichimèques, dont les Mexicains faisaient encore leurs délices au temps même de la conquête. Munoz Camargo (3) raconte de mémoire ceux qu'il a retenus de ses ancêtres. A l'aide des fragments conservés dans sa relation, on parvient à expliquer ce que le Codex Chimalpopoca a parfois d'obscur.

Ces divers témoignages réunis fournissent la preuve la plus complète de l'homogénéité des Mixcohuas avec les tribus chichimèques qui envahirent l'Anahuac à l'époque de la fondation de l'empire toltèque. Leur soumission aux princes de Téotihuacan et, par suite, leur réunion avec les autres tribus, en leur donnant le temps de respirer, leur permirent de se préparer à des conquêtes

(1) Les Mixcohuas sont toujours représentés au nombre de 400. Cela veut dire un grand nombre. Le père et la mère sont les chefs suprêmes, les rois.

(2) *Iztac Mixcohuatl* est encore, dans la langue mexicaine, une idée symbolique pour exprimer ces tourbillons de nuages, assez fréquents au Mexique, appelés aujourd'hui *tornado*. Les enfants d'Iztac Mixcohuatl seraient donc ici comparés à un tourbillon ; l'image est frappante, lorsqu'on songe à ce que devaient être les invasions de barbares. Une image absolument semblable se présente dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(3) Historia de la Republica de Tlaxcallan, par don Domingo Muñoz Camargo, Indien, natif de cette ville. MS. de la coll. Aubin.

plus certaines. Après avoir goûté des avantages que leur présentaient ces belles contrées, il leur eût été pénible de renoncer à l'espoir de s'en rendre un jour les maîtres. Cependant de nouveaux guerriers, suivant incessamment les traces des premiers, venaient se ranger sous les drapeaux de leurs frères. On voit paraître alors les héros des chants anciens, Xiuhnel et Mimich, dont les actions étaient gravées dans la mémoire des peuples : Xiuhnel, qui se laisse entraîner dans le piége par des voix enchanteresses et qui est tué endormi dans les bras d'une femme étrangère, qui lui perce le foie (1) ; Mimich, qui tue à coups de flèches, dans la montagne de Tépénec (2), la magicienne Itzpapalotl, dont le corps, exposé sur un bûcher, subit cinq transformations merveilleuses au milieu des flammes (3).

Alors arrive Mixcohuatl, le plus grand des anciens héros chichimèques. Il se présente au moment où le corps de la magicienne se métamorphose en un blanc silex (4). Il se prosterne et l'adore ; il l'enveloppe ensuite dans une étoffe précieuse et le porte respectueusement jusqu'à la ville de Comatlan (5).

A l'apparition de ce prince commencent véritablement les annales de la vallée d'Anahuac. Par sa naissance il appartenait à la tribu des Chichimèques-Culhuas (6), et les anciennes chroniques lui donnent également le nom de Mixcohuatl-Mazatzin, ou

(1) Codex Chimalp., Hist. des soleils.

(2) *Tepenec*, ou la Montagne de l'écho. — Voir Codex Chimalp., ibid., et Muñoz Camargo, Hist. de la Rep. de Tlaxcallan.

(3) Codex Chimalp., ibid.

(4) Ce blanc silex, c'est le Tecpatl, peut-être le Toh ou Tohil qui donne le feu.

(5) Codex Chimalp., Hist. des soleils. — Comatlan, ville ancienne, non loin du rivage oriental du lac de Tenochtitlan, au nord de Tetzcuco. Le talisman d'Itzpapalotl se trouva dans la suite faire partie des reliques du temple de Mixcohuatl à Cuitlahuac, d'où Montézuma Ier les fit porter à Mexico, dans le xve siècle.

(6) Ainsi appelés, ou de la cité de Culhuacan du nord d'où ils étaient sortis, ou plutôt de celle que, sous ce nom, ils bâtirent sur le lac de Tenochtitlan, et qui fut longtemps la métropole de l'empire toltèque.

« le Chasseur (1). » Elles ne fixent pas l'époque où cette tribu sortit de Chicomoztoc ; mais on sait que le gros des premiers Chichimèques commença à se mettre en chemin vers l'an 633 de notre ère (2). Leur pérégrination dura environ quarante ans. Il serait difficile de fixer, d'après les données que nous possédons (3), les localités qu'ils traversèrent et le temps qu'ils passèrent dans chacune d'elles en particulier ; mais on est certain qu'ils séjournèrent dans les provinces de Xalizco et du Michoacan, où ils laissèrent apparemment plus d'une colonie. Les misères et les privations auxquelles les condamnait cette vie nomade sont décrites avec un sentiment naïf par un de leurs descendants (4). « Les Chichimèques, dit-il, vivaient de la chasse ; ils n'avaient ni maisons, ni terres, ni vêtements décents, ni manteaux ; mais seulement des peaux de bêtes fauves pour habits et des écorces pour se couvrir. Les enfants n'avaient qu'un simple réseau, et on les portait dans une hotte d'écorce ; on ne leur donnait à manger que le fruit du nopal, des citrouilles, du maïs sauvage et des figues aigres (5). »

Les premières tribus qui firent sentir leur puissance aux populations de l'Anahuac sont celles des Chichimèques-Culhuas ; ils parurent d'abord dans les vallées voisines de la frontière du Michoacan, d'où ils se jetèrent sur Ocuilan et Malinalco, deux villes anciennes qui furent détruites, peut-être, et ensuite réédifiées par eux (6). Poursuivant leur marche vers Tlacotepec, ils se répandirent comme un torrent dans les régions que domine le Popocatepetl ; les uns descendirent par Tetela sur les bords des

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tecpatl, 752.

(2) Codex Chimalp. Hist. Chron., ad an. I Acatl.

(3) C'est dans les relations d'Ixtlilxochitl que l'on trouve la plupart des données relatives aux stations des Toltèques.

(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. V Acatl, 691.

(5) C'est le mot *tzihuac-xilloti* que nous traduisons par maïs sauvage, et *xoconochtli* par figues aigres.

(6) Chimalpain, Mém. de Culhuacan, ad an. X Tochtli, 670.

lacs, tandis que les autres essayaient la force de leurs arcs contre les populations du plateau de Huitzilapan. Ils soumirent ou colonisèrent tour à tour les villes de Mizquic et d'Ocopetlaynca (1), plus tard connue sous le nom de Xochimilco, puis celles de Coyohuacan, d'Atlacuécuayan ou Tacubaya, de Chimalhuacan et de Catlénichco, si illustre depuis sous l'appellation de Tetzcuco (2). Les seize ans qui s'écoulèrent à dater de l'apparition des Chichimèques-Culhuas, en 670 (3), jusqu'à la fondation de l'ère de Tetzcuco (4), en 686, forment une période de combats et de conquêtes dont les exploits fabuleux des premiers Mixcohuas sont indubitablement les traits les plus saillants.

Cette période peut être considérée comme l'aurore de la domination toltèque. Les chroniques de cette époque ne désignent encore aucun chef particulier parmi les guerriers qui avaient envahi la vallée; elles paraissent insister, au contraire, sur la forme oligarchique de leur gouvernement, en disant qu'alors il n'y avait point de prince et que la république était régie municipalement (5). Suivant un usage qu'on observe dans la plupart des traditions d'origine toltèque, le corps de la nation était partagé en sept tribus principales, nombre réel ou fictif des familles primitives qui s'éloignèrent de la mère patrie (6), et les guerriers fournis par chaque tribu pour la conquête ou pour la défense formaient une armée divisée ordinairement en treize régi-

(1) C'est le nom antique que Duran donne à la ville de Xochimilco. (Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 1.)

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5.

(3) Mém. de Culhuacan, ad an. X Tochtli.

(4) Cod. Chimalp., Hist. Chronol., ad an. XIII Tochtli.

(5) Mém. de Culhuacan.

(6) Ces tribus ou corps de familles se retrouvent fréquemment avec le même nombre dans les histoires d'origine toltèque. Les chefs qui s'éloignent de Huehuetlapallan sont sept; les vaisseaux, dans Sahagun, sont sept. Il y a les sept grottes, les sept ravines. C'est le wuk-amag, ou sept tribus des histoires quichées et cakchiquèles ; c'est également le nombre primitif des tribus de Rome, tel qu'il fut fixé par Servius Tullius.

ments (1), plus ou moins nombreux suivant les forces de la population. A proprement parler, il n'y avait qu'une seule caste, les nobles, appelés « Pilli » (2), tous descendants des sept chefs, et pères de la race, tous guerriers, mais plus ou moins aptes à prendre part aux conseils de la république, suivant le degré plus ou moins rapproché de leur parenté du tronc de la famille à laquelle ils appartenaient. Le reste, c'est-à-dire, tout ce qui n'était point noble, macehuales (3), peuple, gens de service ou soldats inférieurs, ne comptait nullement comme faisant partie de la nation proprement dite : c'est cette distinction à laquelle, jusqu'ici, les auteurs n'ont jamais fait attention, qui a été cause d'erreurs assez graves relativement à l'histoire des Toltèques (4).

Depuis le commencement de leur émigration, les conseils des Chichimèques avaient continué d'être dirigés par les sept pilli ou chefs héréditaires des sept familles, et le choix de leurs frères les amenait tour à tour au timon de la république. En cette qualité, on leur donnait encore le titre de « huéhué » ou d'anciens, qui leur était commun toutefois avec les chefs qui avaient eu le commandement avant eux. Ils étaient à la fois les directeurs civils, les

(1) Les histoires quichées donnent les treize tribus de leur nom et les treize tribus de Tecpan. Le MS. Cakchiquel parle fréquemment des sept tribus et des treize divisions de guerriers. Il dit ailleurs que, dans l'origine, les créateurs ou civilisateurs formèrent d'abord treize hommes et quatorze femmes; qu'ils les marièrent ensemble, et que l'un d'eux eut deux femmes (Mém. de Tecpan-Atitlan).

(2) *Pilli*, noble ou seigneur (Carochi, Arte de la lengua Mexicana, etc.).

(3) Les macehuales, de *macehualli*, formaient la classe inférieure de la société dont le travail soutenait la noblesse; le mot macehualli répond très-bien à celui de prolétaire; c'était le serf, le vassal, le paysan.

(4) En parlant de la ruine de l'empire toltèque, au XIe siècle, les auteurs, n'ayant pas songé à faire cette distinction, racontent sérieusement que presque tout le monde disparut et qu'il resta à peine quelques familles dans l'Anahuac. Aussi se trouvent-ils ensuite très-embarrassés pour expliquer un peu plus tard les guerres qu'entreprennent ces familles et l'augmentation rapide de la population. Ils oubliaient qu'après la ruine ou l'émigration des Toltèques, c'est-à-dire, de la noblesse, il restait encore une population relativement nombreuse de macehuales, d'indigènes attachés à la glèbe, etc.

généraux et les prêtres de la nation. En eux demeurait le dépôt des traditions, des lois, des connaissances et des arts qu'ils avaient emportés de leur patrie (1). Aussi exerçaient-ils une influence considérable sur toutes les tribus.

Suivant la coutume antique observée avant eux, c'est dans l'enceinte sacrée de Téotihuacan que les chefs chichimèques s'assemblèrent pour délibérer, lorsqu'ils eurent commencé à étendre leur domination sur l'Anahuac; c'est là qu'ils se convoquèrent pour s'entendre sur les intérêts mutuels de leurs tribus. Durant cette première période, le nom de Mixcohuatl ne paraît pas encore : chaque noble continuait à gouverner à sa façon la portion de territoire dont il avait pu s'emparer, sans autre souci, apparemment, que de se garder contre les entreprises des nouveaux venus ou des populations voisines, qui ne supportaient qu'impatiemment le joug de ces guerriers farouches. Le premier qui paraît avoir assis son autorité d'une manière plus absolue reçoit, dans la chronique (2), le nom de Chicon-Tonatiuh, ou les « Sept Soleils ». Avec lui commença la seigneurie de Quauhtitlan, il était sorti de Quetzaltepec (3), et l'année qui suivit celle de l'ère de Tetzcuco, il alla établir sa résidence dans les montagnes des bords du lac (an I Acatl, 687).

La seigneurie de Quauhtitlan s'étendait du nord au sud, entre la chaîne porphyritique qui forme la barrière occidentale de la vallée d'Anahuac et la série des lagunes, depuis Huéhuétocan jusqu'à la rivière d'Azcapotzalco. C'est le canton le mieux arrosé de la contrée, celui qui renferme les plus belles vallées et les terres les plus fertiles. Huéhuétocan, ou la Cité des vieillards (4), située

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29. — MS. Quiché de Chichicastenango. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 12.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol., etc.

(3) Il serait difficile de déterminer où se trouvait ce Quetzaltepec, nom commun à plusieurs localités fort différentes les unes des autres.

(4) Huéhuétocan est encore aujourd'hui un petit village célèbre par le fameux canal d'écoulement appelé « El Desague », à 9 l. N. O. de Mexico.

au nord de la seigneurie, était regardée comme une des plus anciennes du plateau aztèque. On attribuait son origine aux auteurs du calendrier, Oxomoco et Cipactonal (1). On ignore dans quelle condition elle se trouvait quand les Chichimèques se présentèrent sur son territoire : ce qui est certain, c'est que ceux-ci furent accueillis avec bienveillance par ses habitants, qui se conduisirent toujours avec eux comme de bons et fidèles alliés. Las d'une indépendance qui ne leur donnait que la misère, les Chichimèques Quauhtitlancalqui (2) finirent, après une pérégrination de plus de trois siècles (3), par se placer sous la loi d'un seul ; ils lui remirent le commandement, étant encore en chemin, à Ocotlipan : tout porte à croire que ce chef était Chicon-Tonatiuh. Huéhuétocan n'eut pas le privilége de le garder fort longtemps : il s'établit à Macuexhuacan (4), où quelques siècles plus tard fut érigée la cité célèbre de Quauhtitlan.

Dans l'obscurité qui enveloppe encore les histoires de cette époque, on ne saurait reconnaître si Mixcohuatl appartenait à la même tribu que Chiçon-Tonatiuh. On ignore également en quel endroit il naquit, quoique la tradition toltèque ait conservé la date de sa naissance (5). Toutes les histoires le présentent comme un guerrier d'une valeur éprouvée : à peine sorti de l'adolescence, on le voit se placer à la tête des Chichimèques. Une troupe d'élite composée de ce que les tribus comptaient de plus illustre suivait ses pas, on les appelait les « Téules » (6), nom qui avait à leurs

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., etc.

(2) « Quauhtitlancalqui », ou habitants des bois, nom qui leur vint du Quauhtitlan ou pays boisé où ils s'établirent.

(3) Le Cod. Chimalp. dit : « Trois cent soixante-quatorze ans. »

(4) Macuexhuacan, ou la Cité des Colliers ou des Bracelets, ancien nom de la ville de Quauhtitlan, et depuis l'un des quartiers de cette ville.

(5) Codex Chimalp., Hist. des soleils. La date I Tecpatl, qu'on donne ici pour l'époque de sa naissance, peut très-bien être une date symbolique, ou seulement le chiffre du cycle durant lequel il naquit.

(6) Las Casas, Hist. Apol. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 123. — Le mot

yeux quelque chose de divin. Mais les plus vaillants et les plus renommés après leur chef étaient Mimich, Xiuhnel et Quauhuicol, ses frères ou ses parents, déifiés ensuite tour à tour, comme les plus grands de la race chichimèque (1).

Les plaines de Huitzilapan avaient les premières été le théâtre des exploits de cette troupe invincible. A leur aspect, les timides descendants des nations primitives s'étaient enfuis avec terreur dans les forêts, tandis que les Olmèques faisaient leurs préparatifs pour recevoir cet ennemi formidable; ils s'enfermèrent dans leurs villes, résolus à vendre chèrement leur existence et leurs richesses. Ils comptaient sur le petit nombre de leurs ennemis, mais au nom de Mixcohuatl et de ses valeureux compagnons, on vit se précipiter sur leurs pas des hordes nombreuses de Chichimèques que paraissaient vomir les fleuves et les montagnes. Huitzilapan se vit promptement entouré. Après de longs et sanglants combats, cette ville tomba devant l'impétuosité de ses assaillants. Le feu et la masse d'armes achevèrent de détruire ce qui existait encore, et les habitants périrent sans en excepter un seul (2).

Tandis que ses frères achevaient la conquête de cette belle région, Mixcohuatl descendait, avec le reste de ses bandes redoutables, sur les bords du lac de Tenochtitlan. C'est ici que le prend la légende, au moment de la métamorphose d'Itzpapalotl en silex blanc. Possesseur de ce talisman merveilleux, il marche sur Comatlan, dont les habitants lui ouvrent leurs portes et lui préparent un festin. Tecoma et Maquiztli, seigneurs d'Atempan, vont au-devant du vainqueur, afin de lui faire hommage de leurs cités; ils l'invitent humblement à s'y rendre, et cherchent à se concilier sa

« Téul » a évidemment la même racine que « teuctli », seigneur, chevalier, « téotl », dieu, etc.

(1) Id., ibid. — Muñoz Camargo, Hist. de la rep. de Tlaxcallan.

(2) Las Casas, Hist. Apolog., etc., tom. III, cap. 123. — Duran, Hist. Antig. de la N.-España, tom. I, cap. 2. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 12, 13.

faveur, en mettant à sa disposition les plus belles de leurs filles : « Que souhaite le valeureux guerrier ? disent-ils ; qu'il entre ici ; « s'il désire une femme, qu'on la lui amène sur-le-champ (1). » Du haut des montagnes voisines, Mixcohuatl jette un coup d'œil d'aigle sur les riches campagnes de l'Anahuac ; il s'en fait une proie qu'il partage d'avance avec ses compagnons, et dans une conquête rapide il achève de soumettre aux Chichimèques la plus grande partie de la vallée.

A plusieurs reprises il contourna les bords des lacs ; mais chaque fois il se voyait arrêté devant l'îlot de Cuitlahuac, entouré de marais d'ajoncs et de boue qui formaient le point d'intersection entre le lac de Chalco et celui de Xochimilco. Au centre de l'îlot s'élevaient un temple et une forteresse dont les défenseurs obligèrent toujours le conquérant chichimèque à se retirer avec perte (2). C'était la seule place où il eût rencontré une résistance véritable. Poussé à bout de patience, il se replia sur le site occupé depuis par la cité de Culhuacan et subjugua l'un après l'autre tous les lieux qui s'étendaient entre Tetzcuco, Cohuatlychan et les rivages du lac de Tenochtitlan (3).

C'est vers cette époque que l'on voit surgir le nom toltèque parmi les Chichimèques occupés à la conquête de l'Anahuac. D'où venait-il, quelle était son origine ? On ne saurait le dire avec précision, aucuns des documents existants ne fournissent, à ce sujet, de notions satisfaisantes. Il est douteux qu'il soit venu de Tulan, ou qu'aucune tribu se le soit attribué avant de descendre dans la vallée. Il paraît certain, cependant, que celui de « Toltecat » existait dans ces contrées antérieurement à leur domination ; on le voit donner au berceau de l'histoire à la ville de Téotihua-

(1) Codex Chimalp., Hist. des soleils et Chronique des Tzompanteteuctin de Cuitlahuac.

(2) Codex Chimalp., Chron. des Tzompanteteuctin.

(3) Id., ibid.

can (1); de là venait probablement le titre d' « Ah-Toltecat », à deux des législateurs primitifs (2). Mais il n'est pas également certain que les Toltèques se le soient approprié à cette occasion. Il n'est pas improbable qu'il ait été décerné à Mixcohuatl et à ses compagnons comme un sobriquet, conséquence naturelle de leur séjour inutile dans les marais de Cuitlahuac (3). Une ancienne chronique de cette ville (4) rapporte qu'y étant retourné plus tard, il entra dans les eaux, se dérobant sous les roseaux qui l'environnaient et qui croissent en fort grande abondance dans toutes les parties basses du lac (5), et qu'ainsi seulement il parvint à s'emparer de cette forteresse. Du mot « tolla » ou « tulli », qui désigne ce genre de roseaux, on lui appliqua peut-être, par mépris, le nom de « Toltecatl », le Jonquier, qu'il aurait gardé ainsi que ses compagnons, comme un titre de gloire, après la possession de cette place difficile.

La plupart des auteurs, cependant, dérivent ce nom de la ville de Tollan, dont l'histoire commence à la fin du septième siècle ou dans les premières années du siècle suivant. A cette époque, la géographie toltèque comprenait déjà une partie des provinces dont se composa depuis l'empire mexicain. Les Mixcohuas étaient maîtres des lacs, au sud et à l'est de la vallée, à l'exception de

(1) Hist. de Téotihuacan, MS. de la coll. Aubin.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango. — Ce titre, qui signifie seigneur ou habitant de Toltecat, est donné ici à Xpi-Yacoc et à Xmucané, les mêmes qu'Oxomoco et Cipactonal.

(3) Le nom de Cuitlahuac indique des marais fangeux; il est composé de *cuitlatl*, gadoue, fumier, et de *hua* possessif, *c* indiquant le lieu. C'était une ville considérable à l'époque de l'invasion espagnole; aujourd'hui ce n'est plus qu'une bourgade à demi ruinée, à 4 l. de Mexico.

(4) Codex Chimalp., Chron. des Tzompanteteuctin.

(5) Ces roseaux, appelés *tule*, *tulli*, ou *tolla*, en mexicain, *espadañas* ou *eneas*, en espagnol, sont analogues à ceux de nos marais, mais plus fins, plus hauts et plus beaux. On s'en sert pour faire des nattes comme on s'en sert en Europe pour des chaises. « Niman yeic hualcallaqui in atl yytic in tolla in « Cuitlahuac... Alors il descendit dans l'eau au milieu des ajoncs de Cuitla- « huac », dit le texte. (Cod. Chimalp., Chron. des Tzomp.)

Cuitlahuac : ils possédaient le territoire de Tlaxcallan et les vallées voisines jusqu'au Mixtecapan. Les Chichimèques, dits de Quauhtitlan, étaient définitivement établis dans la province de ce nom, confinant avec les Othomis du nord. Ceux-ci continuaient dans la possession des régions qui s'étendent jusqu'à Quérétaro, au septentrion, et à l'est jusqu'à Tollantzinco. Mais les riches vallées qu'arrose le Tula (1) commençaient à leur échapper. D'autres tribus toltèques, issues, dit-on (2), de ceux qui avaient suivi, dans leur pérégrination séculaire, les princes rebelles aux rois de Huéhuétlapallan, s'étaient fixées sur le cours inférieur du fleuve, d'où elles n'avaient pas tardé à fonder leur domination sur la cité même de Tollantzinco (3).

Déjà puissants par leur union avec les Mixcohuas, qu'ils reconnaissaient pour frères, par l'influence qu'ils exerçaient sur les populations voisines et par les colonies qu'ils envoyaient successivement en amont, ils songeaient à s'avancer vers le plateau supérieur, siége alors d'une des principales seigneuries othomites. Malgré les changements dont l'Anahuac a été le théâtre depuis quinze siècles, par suite des guerres et des dévastations qu'il a subies, on reconnaît encore la situation d'un grand nombre de lieux célèbres dans ses anciennes annales et antérieurs même à la monarchie toltèque. En ce temps-là Mamhéni était encore dans l'obscurité; mais le moment s'approchait où, par la poli-

(1) Le Tula ou Montézuma sont les noms modernes de ce fleuve auquel les anciens donnaient celui de Quetzalatl, ou Eau bleue.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 22. — Une des relations d'Ixtlilxochitl fait sortir cette fois les Toltèques, sous le commandement de leurs sept chefs, de la ville de Huey-Xalac, *leur capitale*, en 386. Cette date, qui correspond au signe mexicain XII Tochtli, est probablement celle de l'an 594, qui répond au même signe et qui donne pour l'arrivée des Toltèques à Tollantzinco l'an 698. Or, comme ils y restèrent environ vingt ans, on trouve pour leur entrée dans la plaine de Xocotitlan l'an 718.

(3) Tollantzinco, ville antique, autrefois des plus considérables du Mexique et capitale de la province de Metztitlan, principauté riche et puissante, confinant avec le Cuextlan ou la Huaztéca, au N. E. de Mexico.

tesse de ses habitants, par l'éclat avancé des arts et des sciences, cette ville allait devenir la source de la splendeur et de la civilisation sur le plateau aztèque.

Des montagnes qui ferment au nord la vallée d'Anahuac, on descend, par plusieurs vallons considérables, dans celui de Tula, qui est le second degré de cette suite de plateaux, dont l'ensemble embrasse la Cordillière mexicaine jusqu'à Durango. La rivière Quetzalatl (1), ainsi nommée de la limpidité de ses eaux, se grossit d'une multitude de ruisseaux avant de pénétrer dans la vallée qu'elle arrose dans toute son étendue ; elle roule ensuite avec rapidité vers Tollantzinco, s'élance par bonds impétueux au travers des hauts rochers de la « Cañada de Metztitlan » (2), serpente en se brisant parmi les sites les plus pittoresques, et, à quelques lieues au-dessus de Panuco, va rejoindre la rivière de ce nom pour se jeter dans le golfe du Mexique, à Tampico. C'est sur les hauteurs qui dominent la vallée de Tula que s'élevait, au septième siècle, la cité antique de Mamhéni ; on lui donnait, dans la langue nahuatl, le nom de Xocotitlan (3), à cause de l'abondance d'une espèce de petites pommes qu'on récoltait dans ses jardins. La douceur admirable d'un climat toujours égal, la fertilité exubérante du sol, l'aménité de la campagne que rehausse le caractère grandiose du paysage environnant, tout était fait pour attirer les regards et fixer l'attention d'un peuple agriculteur et entreprenant comme les Toltèques.

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. XI, cap. 12. Le fleuve de *Quetzalatl*, eau de Quetzal, c'est-à-dire, eau bleue ou verte, ainsi appelée de sa limpidité. Ce fleuve changeait plusieurs fois de nom : on l'appelait encore *Tullanatl*, dans la vallée de Tollan. Aujourd'hui on lui donne plus communément le nom de « Montézuma. »

(2) La *Cañada*, c'est-à-dire, la Gorge de Metztitlan. Ce mot est espagnol.

(3) Historia Tulteca, Peintures et MS. en langue nahuatl, de la coll. Aubin. — Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29. *Xocotitlan*, ancien nom de Tula ou Tollan, vient de *Xocotl*, petit fruit aigre-doux fort agréable, de la grosseur d'un œuf et fort commun dans les régions tempérées de l'Amérique.

Depuis qu'ils s'étaient établis à Tollantzinco, ils avaient eu plus d'une fois l'opportunité d'admirer ces belles campagnes. Attirés, chaque année, comme les autres nations du Mexique, aux foires qui se tenaient de temps à autre à Téotihuacan (1), à l'occasion du pèlerinage sacré du Soleil et de la Lune, ils jetaient souvent un regard d'envie sur le riche plateau de Xocotitlan, lorsqu'ils reprenaient à Mamhéni le chemin des vallées pour s'en retourner dans leur pays. Aussi, lorsque le conseil de leurs chefs eut décidé d'en entreprendre la conquête, se laissèrent-ils persuader aisément que c'était là le site annoncé par les oracles comme le terme de leurs pérégrinations et le siége futur de leur empire (2). Si l'on en croit leurs anciennes légendes, le conseil suprême était dirigé, depuis un grand nombre d'années, par l'influence d'un vieillard nommé Huéman, plus estimé encore pour sa prudence et sa sagesse que pour les connaissances qu'il possédait de l'astronomie et des sciences occultes. Au milieu des épreuves les plus rudes, les Toltèques de Tollantzinco avaient été constamment guidés par ses avis, et c'était lui qui, dans sa clairvoyance, leur prédisait actuellement l'empire de la terre (3).

Profitant des troubles qui déchiraient l'Anahuac, soit par suite de l'invasion successive de nouvelles tribus chichimèques qui venaient prendre part à la curée, soit à cause de l'ambition des chefs ou de l'instabilité des nations qui s'y établissaient, ils prirent enfin, après plusieurs années de préparatifs, la résolution de monter au plateau de Xocotitlan. Ils n'eurent qu'à suivre le passage ouvert par les gués du fleuve et, malgré les obstacles qu'ils rencontraient sur leur route, leurs guerriers parvinrent à

(1) Téotihuacan, Otompan, Tollantzinco et Toluca étaient les villes les plus anciennement renommées pour leurs foires au Mexique. Ces foires, très en usage parmi les indigènes, étaient fort fréquentées.

(2) Veytia, Hist. Antig., etc., tom. I, cap. 22.

(3) Ixtlilxochitl, Histoire des Chichimèques, tom. I, chap. 2. — Veytia, Hist. Antig., etc., tom. I, cap. 22, 23, 24.

se réunir, après quelque intervalle, dans les plaines de Mamhéni.

L'histoire est silencieuse sur les circonstances de la lutte à laquelle donna lieu cette nouvelle migration : on ignore les combats qu'ils eurent à livrer aux possesseurs de ce beau territoire avant de le leur avoir arraché, et le temps qui leur fallut pour y asseoir leur domination. On peut conjecturer cependant que les Othomis ne le cédèrent pas aisément ; les six années qui se passèrent entre l'arrivée des Toltèques devant Mamhéni et la prise de possession de cette ville, sous le nom de Tollan (1), donnent suffisamment la mesure de la longue résistance qu'ils essuyèrent de la part de ses habitants. Du haut des rochers qui leur servaient de remparts, ceux-ci s'opposèrent vainement aux efforts de leurs ennemis. Ils ne purent les empêcher de camper en face d'eux dans la plaine et d'y ériger, au bord de la rivière, une cité nouvelle destinée à effacer bientôt celle où ils achevaient de défendre leur nationalité.

Les documents que nous avons entre les mains ne fournissent que fort peu de lumières sur cette période de l'histoire toltèque. Dans le petit nombre de faits qui se présentent sous notre plume, il en est un que nous trouvons dans les relations d'Ixtlilxochitl et qui serait d'une grande importance s'il y avait moyen de le coordonner avec les autres. Suivant cet écrivain (2), la septième année de leur séjour dans la plaine de Xocotitlan, une assemblée aurait été tenue à Tollan, afin de procéder à l'élection du premier roi. Malgré l'union qui n'avait cessé de régner entre les seigneurs des diverses tribus, l'expérience leur aurait démontré la nécessité d'adopter une marche plus simple et plus vigoureuse dans le.

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, ibid. ut sup. — Veytia, ibid. — Tollan, auj. Tula, est une jolie ville d'une certaine importance, à 14 l. N. de Mexico, sur la route de Querétaro.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 2. Voir également ses diverses Relations, demeurées manuscrites aux archives nationales de Mexico, et publiées dans le tom. IX de Kingsborough. Sup.

gouvernement de la république, en déléguant la puissance suprême à un prince unique et héréditaire. Le sceptre offert tour à tour à Acapich et à Tlacamitzin, chefs des deux familles les plus illustres, aurait été modestement refusé. C'est alors que, sur la proposition du sage Huéman, une ambassade solennelle aurait été envoyée au roi des Chichimèques de Huéhuétlapallan, pour le supplier de vouloir bien donner un de ses fils pour roi aux Toltèques. Cette requête, favorablement accueillie par ce prince, aurait été suivie du départ du second de ses fils qui, sous le nom de Chalchiuh-Tlatonac, serait allé régner sur l'ancienne Mamhéni.

A son arrivée, une nouvelle assemblée aurait été convoquée pour faire connaître à ses vassaux le roi que Tollan s'était choisi. D'accord avec le nouveau souverain, le peuple aurait, par une loi fondamentale, limité à un cycle de cinquante-deux ans la durée du règne de chacun de ses rois. Que le prince vînt à mourir avant d'avoir accompli son temps, des ministres élus par le peuple (1) auraient eu la mission de continuer son gouvernement jusqu'à la fin du cycle. Si, au contraire, il vivait au delà du terme fixé par la loi, il aurait eu à se retirer et à céder le trône à celui de ses enfants qui aurait eu le droit d'y prétendre après lui.

Cette législation extravagante, comme l'appelle Clavigero (2), aurait lieu certainement de nous étonner, si elle avait réellement existé. Mais les relations d'Ixtlilxochitl sont le seul fondement sur lequel il soit possible d'étayer cette histoire. Les événements, dans les ouvrages mêmes de cet écrivain, les faits, les dates, les noms et le nombre des rois qui régnèrent à Tollan, d'après les diverses chroniques en langue nahuatl que nous avons sous les yeux, tout concourt à renverser cet étrange système et à prouver que

(1) Le peuple, c'est-à-dire le tiers état et les macehuales n'avaient point de part aux délibérations de la noblesse qui, seule, était véritablement toltèque.

(2) Hist. Antig. de Megico, trad. de Mora, édit. de Londres, lib. II, pag. 79.

le descendant des rois de Tetzcuco se trompait (1). Des allusions aux époques astronomiques et religieuses, dont Ixtlilxochitl ne chercha pas à se rendre compte, la période des cycles où régna chacun des rois toltèques, citée comme on cite le XVIIe siècle, comme le siècle de Louis XIV, etc., l'auront induit en erreur. En computant le nombre des années de la durée du royaume de Tollan, on trouve, à peu de chose près, sept cycles : or ce chiffre, qui concorde avec celui des rois de cette ville, suivant le même auteur, forme autant d'époques. Il serait fort possible qu'un chroniste, voulant peindre rapidement cette histoire, l'eût divisée d'après ces époques, en attribuant à chacune le nom du monarque qui l'aurait le plus illustrée, et dont le règne aurait trouvé sa place dans le temps écoulé pendant cette période.

A la suite de l'élection de Chalchiuh-Tlatonac, l'histoire toltèque n'est plus, dans les relations d'Ixtlilxochitl, qu'un enchaînement d'événements heureux, sous les règnes successifs des sept rois, aussi vertueux à peu près les uns que les autres, mourant tous regrettés de leurs sujets, à l'exception des deux derniers, qui, par quelques années d'une vie de dissipation, amenèrent le bouleversement et la ruine totale de l'empire (2). Dans cette fade compilation de l'histoire des sept règnes de cinquante-deux ans chacun, on découvre certainement un grand nombre de faits qui, comparés avec ceux des autres chroniques de l'Anahuac, rentrent dans le domaine ordinaire de l'histoire. Il serait difficile d'assigner ici le motif réel qui donna lieu à un ouvrage de ce genre, si ce n'est le dessein de couvrir d'un voile épais des événements dont la connaissance devait être interdite au vulgaire (3). Ce qui est

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 2. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 14, et lib. III, cap. 7.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. — Torquemada, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 25 et suiv.

(3) Une telle histoire, si elle eût été publique, eût donné trop à penser. On sait que des craintes analogues firent livrer aux flammes, sous le règne

certain, c'est que les princes qui régnèrent dans Tollan, loin de passer une vie paisible sur un trône environné d'hommages et de sympathies, ne furent que trop souvent entraînés dans les horreurs de la guerre civile et religieuse. Les annales du plateau aztèque, si souvent ensanglantées par la jalousie des autels rivaux, en font foi.

Dans le personnage de Huéman, dont la sagesse guida, pendant près de deux siècles, les pas et la conduite des Toltèques de Tollantzinco, on reconnaît le symbole de l'autorité religieuse à laquelle les chefs obéissaient : c'est le sacerdoce qui paraît avoir dirigé alors, d'une manière plus spéciale, le gouvernement suprême, et qui demeura à sa tête jusqu'au moment où il fallut séparer les deux autorités, et où le prince, impatient du joug des prêtres, travailla à les subordonner à la royauté, en faisant exercer la sacrificature suprême par un membre de sa famille.

L'époque de la mort ou de la disparition de Huéman concorde, d'ailleurs, d'une manière assez précise avec celle de la fuite de Topiltzin Quetzalcohuatl, le roi-pontife de Tollan, telle qu'on la trouve racontée dans les chroniques de la vallée (1). C'est le moment où le sacerdoce, s'isolant de la puissance civile et militaire, commence à former une caste à part, uniquement dévouée au culte divin, c'est celui où le despotisme royal achève d'arracher le sceptre à l'aristocratie féodale qui avait régi l'Anahuac depuis l'invasion des Mixcohuas.

d'Itzcohuatl, quatrième roi de Mexico, une foule de documents précieux qui avaient rapport aux premières époques de la civilisation : « No se puede saber « que tanto tiempo estuvieron en Tamoanchan, y se sabia por las pinturas, que « se quemaron en tiempo del Señor de Mexico, que se decia Itzcoatl, en cuya « epoca los señores y los principales que habia entonces, acordaron y manda- « ron que se quemasen todas, para que no viniesen á manos del vulgo, y fue- « sen menos preciados. » (Sahagun, Hist. de N. España, lib. X, cap. 29.)

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron. — Chimalpain, Mém. de Colhuacan, coll. Aubin. — Veytia, Hist. Antig., tom. I, cap. 26.

CHAPITRE QUATRIÈME.

République théocratique de Tollan. Le Teo-Amoxtli ou livre divin. Rites et intolérance des Toltèques. Nauhyotl, roi des Toltèques-Culhuas, sous les titres de Topiltzin et Tlatoani. Sacre et onction des rois toltèques. Institutions religieuses de cette nation : leur prosélytisme. Résistance des anciennes populations de l'Anahuac. Fondation de Culhuacan. Mixcohuatl-Mazatzin, roi de Tollan. Mort de Nauhyotl. Nonohualcatl lui succède sur le trône de Culhuacan. Révolution à Quauhtitlan. Xochitzin et Huactli. Grande invasion des Chichimèques sur le plateau aztèque. Mort de Mixcohuatl-Mazatzin. Son apothéose, son temple à Cuitlahuac et sa fête. Huetzin, roi de Tollan. Réduction de Huitznahuac par le roi de Culhuacan. Il épouse Chimalman. Reddition de Cuitlahuac. Institution de la chevalerie sous le nom de Nahual-Teteuctin. Classes diverses de chevaliers. Naissance de Céacatl-Quetzalcohuatl à Culhuacan. Conjuration contre Nonohualcatl. Il est assassiné à Cuitlahuac. Yohual-Atonac prend sa place. Céacatl venge la mort de son père. Il disparaît. Parlement des trois royaumes de Culhuacan, d'Otompan et de Tollan. Leur alliance. Primauté donnée au roi de Culhuacan. Titres et attributions de la royauté. Ordre de succession au trône.

Avec l'établissement de la monarchie toltèque dans l'Anahuac, nous entrons dans une période moins obscure. Du moment où l'on voit surgir la suprématie des cités de Culhuacan et de Tollan sur les autres villes du plateau aztèque, date véritablement l'histoire de cette contrée; mais cette histoire n'est, à vrai dire, qu'un grand épisode, dans l'ensemble des annales de cette race puissante. Dans le cours d'une pérégrination de sept à huit siècles,

elle bouleverse et détruit tout, pour édifier, sur les débris des royaumes antiques, sa civilisation, sa science, ses arts : elle parcourt toutes les provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale, laissant partout des traces de ses superstitions, de son culte et de ses lois, semant sur son passage des royaumes et des cités, dont les noms sont oubliés aujourd'hui, mais dont le souvenir mystérieux se retrouve debout au milieu des monuments épars sous la végétation séculaire des forêts et dans les langages divers de tous les peuples de ces contrées.

L'histoire toltèque est la première où il nous soit donné de marcher avec assurance. Les documents dont nous nous servons pour la composer présentent des dates nombreuses qui s'accordent généralement pour les faits les plus saillants et qui détruisent à peu près partout les contradictions apparentes d'Ixtlilxochitl et de Torquemada. Après l'établissement de la monarchie toltèque, les événements commencent à se classer chronologiquement ; quelques lacunes se présentent encore çà et là, mais, à dater du VIII[e] siècle, ils continuent à marcher avec ordre jusqu'au temps même de la conquête.

La république de Tollan paraît avoir été circonscrite, à son origine, à une étendue fort peu considérable. Elle ne comprenait probablement rien au delà des territoires renfermés entre les limites occidentales du plateau de Xocotitlan et Tollantzinco. Cette période fut celle de la théocratie, durant laquelle on évita tout agrandissement qui pouvait compromettre ce peuple naissant vis-à-vis des nations voisines ; s'il y eut quelque action jugée nécessaire après l'établissement définitif de la cité toltèque à Mamhéni, ce fut uniquement pour affermir cette possession et repousser l'agression étrangère. La théocratie n'est pas conquérante de sa nature, et les prêtres guerriers sont une exception dans la règle générale. Son gouvernement, sans avoir cet éclat qui exalte l'esprit des populations, est le plus utile à une société naissante ; il est éminemment civilisateur, et ses opérations,

toujours conduites avec lenteur et sagesse, ont des effets durables, quoique circonscrits, quelquefois, à un rayon de peu d'étendue. Si la cité de Tollan a pu être considérée comme le berceau de la civilisation de l'Anahuac, elle le doit certainement à la théocratie qui la régit pendant les premières années de son existence. Huéman, symbole de la sagesse et de la prudence, personnifiait ce pouvoir, qui ne meurt point, ainsi que le Talé-Lama du Thibet; le « Téo-Amoxtli, » ou livre divin, composé par lui, dans une assemblée de sages et d'astrologues, sous le second des rois de Tollan (1), n'était, après tout peut-être, qu'une image pour exprimer d'un seul trait les connaissances diverses dont l'ordre sacerdotal avait doté la nation.

Les prêtres profitèrent de ce temps de repos pour consolider leur œuvre : mais, lorsque les Toltèques se virent établis d'une manière durable dans la vallée de Xocotitlan et qu'ils eurent commencé à reconnaître leur force, il leur arriva ce qui arrive dans toutes les théocraties; ils se fatiguèrent de la paix et voulurent à leur tête un prince guerrier qui les conduisît au combat et qui, par ses conquêtes, pût accroître, ainsi que l'avait fait Mixcohuatl dans l'Anahuac, le territoire de la patrie et repousser les invasions ennemies (2). Des motifs plausibles leur en faisaient peut-être alors sentir le besoin et la nécessité. Mixcohuatl-Mazatzin et ses frères aspiraient au pouvoir suprême; tous se sentaient instinctivement appelés à la royauté que leur décernait la voix des peuples, fatigués de la tyrannie de la noblesse. Demeurés sur les rivages des lacs où ils continuaient la guerre contre quel-

(1) Ixtlilxochitl, Relations, MS., etc. — Hist. Chichim., tom. I, cap. 2. — Boturini, Idea de una nueva hist. de la America sept. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 26. — Ou bien ce livre serait-il analogue à celui dont il est parlé dans les histoires quichées, *ré Popo Wuh*, le livre du Conseil ou des princes? MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Les auteurs s'accordent à dire que les Toltèques de Tollan furent fréquemment tourmentés par les Chichimèques, jusqu'à ce qu'ils eussent constitué le pouvoir royal.

ques villes encore insoumises, ces princes avaient gardé pour eux toutes les positions riveraines, les clefs de la navigation et, par conséquent, de la richesse et de la puissance de la vallée. Les autres chefs, dont les noms ne nous sont point parvenus, s'étaient partagé le reste du territoire, formant ensemble une aristocratie dont le pouvoir devait balancer suffisamment l'influence trop grande, acquise par le héros chichimèque, sur l'ensemble de la nation. Ce qui est positif, c'est que nul encore n'avait pris ou obtenu le titre royal de « Tlatoani ». La monarchie n'existait pas; les affaires générales du gouvernement s'administraient en commun dans le conseil ou parlement, tenu, sans doute, à Téotihuacan, où les nobles s'assemblaient en cas d'urgence. Chaque ville se régissait séparément, sous l'autorité de son seigneur respectif (1).

Cette constitution aristocratique pouvait difficilement se maintenir pendant longtemps avec des guerriers ambitieux, à peine sortis de l'état nomade, et des populations vaincues, nombreuses et exposées à tous les caprices de leurs nouveaux maîtres. Elle dura, toutefois, pendant un demi-siècle, après l'invasion de l'Anahuac. Ce n'est pas tout; d'autres motifs devaient incliner les Toltèques à se soumettre aux formes plus stables de la monarchie. Soit qu'à Téotihuacan ils se fussent initiés à des rites nouveaux pour eux, soit que des régions lointaines d'où ils étaient sortis ils les eussent emportés comme un souvenir de la patrie, il n'est pas moins vrai que, à leur arrivée sur le plateau aztèque, ils commencèrent partout à bâtir des temples et à offrir des sacrifices à leurs divinités avec une pompe et un appareil de cérémonies inconnus auparavant aux nations plus simples de ces contrées. Toutes les traditions font foi des superstitions sans nombre que la race nahuatl apporta au Mexique et de l'esprit de prosélytisme tyrannique des Toltèques. De la conquête du territoire et de l'in-

(1) Mémorial de Culhuacan, ad an. X Tochtli, 670.

stitution de leurs pratiques religieuses, avec un tel esprit, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour arriver à contraindre leurs nouveaux sujets à adopter le culte de leurs vainqueurs. C'est ce qui eut lieu ; mais la fondation de la monarchie précéda l'ère de la persécution et de la violence.

Dans les circonstances où se trouvait l'Anahuac, la puissance devait échoir à celui qui en serait jugé digne, en unissant aux vertus guerrières les qualités politiques et religieuses. Le choix des anciens tomba sur Nauhyotl, l'un des chefs des Chichimèques-Culhuas : à peine âgé de vingt-deux ans (1), il se vit porté au trône et revêtu à la fois du sacerdoce suprême et de l'autorité royale, sous les titres augustes de Topiltzin et de Tlatoani (2). On ignore par quels motifs les Mixcohuas et les autres nobles chichimèques s'étaient abstenus, jusqu'alors, de se décorer d'aucun de ces titres qui seuls, aux yeux du peuple, consacraient extérieurement leur pouvoir sur les seigneuries dont ils s'étaient emparés. Les premiers, trop puissants déjà par leur union, par l'étendue de leurs états et par l'influence qu'ils avaient acquise, devaient être insensibles à la crainte de heurter les sentiments du reste de l'aristocratie qui s'accoutumait, en dépit de ses jalousies, à les considérer comme ses chefs. Il devait y avoir une autre cause, plus réelle et plus profonde, fondée peut-être sur les préjugés des populations conquises et sur ceux de leur propre nation. Mixcohuatl-Mazatzin était un étranger dans l'Anahuac autant que les autres Chichimèques, quoique né, suivant toute apparence, sur le plateau aztèque.

Depuis un demi-siècle qu'ils avaient envahi la vallée, ils avaient

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. V Calli, 717.

(2) Id., ibid. — Le titre de *Topiltzin* a toujours été considéré comme celui des fonctions sacerdotales les plus éminentes ; il a la même signification que celui de pape parmi nous. *Tlatoani*, seigneur ou roi. Il signifie, à proprement dire, « Celui qui parle », l'orateur, parce que le prince seul avait, sans doute, le privilége de parler et de commander.

compris que, pour affermir leur domination parmi les vaincus, il fallait non-seulement trouver les moyens de les initier à leurs lois et à leur religion, mais aussi peut-être se fondre, par les liens du sang, avec les anciens possesseurs du sol. Quoique l'histoire ne s'explique point au sujet de Nauhyotl et ne dise pas de qui il était fils (1), elle en laisse deviner assez, cependant, pour faire croire qu'il était d'une noblesse bien supérieure à celle des autres chefs chichimèques. Soit que, suivant les relations d'Ixtlilxochitl, il eût été choisi parmi les princes de la cour lointaine de Huéhué-Tlapallan, soit qu'il fût issu de l'union d'un Mixcohua et d'une princesse indigène, comme tout nous porte à le croire, il est certain que l'illustration de sa naissance milita, autant que son mérite et ses qualités personnelles, à lui faire décerner la couronne toltèque. Antérieurement à son élection, dit la chronique (2), il n'y avait point de princes parmi les Chichimèques. Cela, certes, ne veut pas dire qu'ils fussent dépourvus de tout gouvernement, ou que les états dont ils s'étaient emparés ne les reconnussent pas pour leurs seigneurs; mais la royauté, qui ne s'acquérait elle-même qu'après une onction d'une nature spéciale, ne leur en avait pas encore octroyé l'investiture (3).

Malgré le silence des histoires toltèques, on ne peut guère douter que ce fût là le motif qui avait empêché Mixcohuatl-Mazatzin et Chicon-Tonatiuh d'assumer le titre de tlatoani. L'onction royale qui exista constamment chez les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale mettait seule une séparation entre le monarque et les autres membres de la noblesse; par là sa personne devenait sacrée, et il montait au rang sublime, dont il ne descen-

(1) Le Mém. de Culhuacan l'appelle tout simplement *Tepiltzin*, fils de quelqu'un de distingué; c'est exactement le sens de « hijo de algo », qu'on trouve pour « hidalgo », dans les anciennes traditions espagnoles.

(2) Mém. de Culhuacan.

(3) MS. Cakchiquel, ou Mém. de Tecpan-Atitlan. — Duran, Hist. Antig. de la N.-España, tom. III. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 28.

dait, en réalité, que par la mort. Dans la fuite ou l'exil, ainsi que sur le trône et parmi les splendeurs de son palais, il portait le signe indélébile de la royauté (1); lui seul accordait l'investiture des royautés inférieures, et, dans les temps antiques, sacrait ou déléguait à cet effet, pour sacrer les princes auxquels il daignait communiquer sa majesté (2). Il serait peu aisé de déterminer si cette consécration prenait sa source dans les rites particuliers de la nation toltèque, ou si elle faisait déjà partie du culte chez les peuples de ces contrées avant l'invasion de l'Anahuac par les Chichimèques. Tout porte à croire qu'elle découlait également des mystères religieux des uns et des autres, et qu'elle avait une égale valeur aux yeux de tous. Mais, ainsi que nous l'avons fait observer, les Chichimèques, de quelque tribu qu'ils fussent, étaient étrangers dans la vallée; peut-être fallait-il, pour que cette consécration fût valide et que le prince qui la recevait pût en faire part à son tour, qu'il fût issu d'une famille en qui la possession du pouvoir était depuis longtemps héréditaire (3).

Quoi qu'il en soit, Nauhyotzin fut investi, le premier, de la double puissance que les rois toltèques exerçaient de droit en prenant possession du trône. Suivant la coutume antique, c'est dans la cité de Téotihuacan que les anciens de la nation s'assemblèrent pour s'entendre sur l'élection du nouveau souverain et célébrer les fêtes de son inauguration. Les événements qu'on rapporte à son règne prouvent suffisamment qu'il n'était pas indigne de ces hautes prérogatives; l'établissement primitif de la monarchie, les travaux et les victoires qui achevèrent de l'affermir dans l'Ana-

(1) Ceci est une preuve frappante du droit divin dans la royauté américaine; mais il paraît qu'il ne découlait pas moins de la consécration que du droit d usang.

(2) Ceci se voit clairement dans plusieurs passages curieux du Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(3) C'est ce qui avait lieu, sans doute, par rapport à Nauhyotl, le seul alors appelé « fils de quelqu'un, Tepiltzin », soit qu'il descendît des rois de Huéhuétlapallan ou qu'il fût né d'une princesse indigène.

huac, la nature toute spéciale du gouvernement qu'on voit s'y organiser de bonne heure et qui s'attache jusqu'au dernier moment de leur existence aux nations issues des Toltèques, peuvent être considérés comme autant de monuments de la grandeur et de la sagesse du premier roi, à qui rien n'empêche d'en attribuer le mérite.

Les institutions toltèques avaient un caractère éminemment religieux. La royauté, ainsi que le culte, revêtait extérieurement un appareil mystérieux, destiné à faire une impression profonde sur l'esprit du peuple et à l'incliner à obéir, avec un égal respect, aux prêtres et aux rois. Ces institutions présentèrent, dans les premiers temps, un contraste frappant avec la simplicité des rites pratiqués par les anciens habitants de la vallée. Le sentiment qu'ils en éprouvèrent d'abord fut celui de la crainte, auquel succéda une horreur véritable, lorsqu'ils s'aperçurent que leurs vainqueurs voulaient les attirer à leurs autels. « Alors, dit la chronique (1), ils conçurent une grande aversion pour les Culhuas, et ils commencèrent à leur jeter des pierres, parce qu'ils prétendaient se faire passer pour des dieux et des génies. » Cette résistance ne pouvait avoir de suites fâcheuses que pour eux-mêmes. L'empire et le sacerdoce étaient un, et le rituel était la base du trône : pour affermir la monarchie et assurer les fruits de leurs conquêtes, il fallait que les Toltèques régnassent non-seulement sur les corps, mais aussi sur les consciences de leurs sujets. Là où la persuasion et le spectale imposant des cérémonies religieuses ne purent rien obtenir, on mit en usage les violences et la terreur, et insensiblement les populations du Mexique adoptèrent, avec le culte superstitieux, la civilisation de leurs maîtres.

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. VIII Tecpatl, 720. Le texte, en langue nahuatl, est curieux : « Nican ipanin impeuh neyolpololiztli, in yecuel mo-teo-« nequi, mo-nahualmati in Culhuaque ; auh quin tetzotzanaya inic mo-tlaca-« hualtiaya, inic mo-tlacalmatiaya, inic ayac moteo nequiz, mo-nahualmatiz, « yeyuh nauhxihuitl tlatocati in Topiltzin Nauhyotzin-Huehue in oncan Cul-« huacan »...

C'est sous ces auspices intolérants que se fonda la cité de Culhuacan. Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, les Mixcohuas avaient gardé pour eux le voisinage des lacs. Considérant la prospérité que les villes maritimes devaient à leur situation, Mixcohuatl-Mazatzin avait, au commencement de ses conquêtes, fixé sa demeure au point qui commandait la jonction des deux lacs de Tenochtitlan et de Xochimilco. Un temple avait été érigé au même lieu sous le nom de Quilaztli (1); les Chichimèques se groupèrent autour de cet édifice sacré, et leur industrie fit surgir une ville nouvelle dont l'importance s'accrut rapidement quelques années après, lorsque le monarque y transporta le siége de sa puissance et en fit la métropole de l'empire (an XI Calli, 721).

Ainsi la monarchie toltèque se constituait peu à peu. L'association des trois couronnes prépondérantes, qu'on ne voit se dissoudre qu'avec la conquête du Mexique par les Espagnols, posait aussi ses fondements. Chicon-Tonatiuh à Macuexhuacan prenait le titre de Tlatoani (2), indubitablement après avoir reçu l'investiture royale des mains de Topiltzin-Nauhyotzin, et, quelques années ensuite, le héros de l'Anahuac, Mixcohuatl-Mazatzin, était proclamé roi de Tollan. C'est dans l'intervalle de ces deux événements que commence l'ère nationale des Toltèques (3), qui, jusqu'à la fin, demeura dans le comput ordinaire de la chronologie mexicaine. La tradition, si vague au sujet des ancêtres de Mixcohuatl,

(1) *Quilaztli* ou *Quilaxtli*. Ce nom, dont l'étymologie est difficile, appartient probablement à une langue plus ancienne que le nahuatl du temps de Montézuma. Dans les histoires antiques, Quilaztli est une divinité souvent confondue ou identifiée avec Cihua-Cohuatl, le Serpent-femme, etc.

(2) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. XIII Calli, 725. C'est en l'année 687 que Chicon - Tonatiuh arrive de Quetzaltepec en Quauhtitlan, mais ce n'est qu'en 725 que le texte dit qu'il commença à régner à Macuexhuacan : c'est pour cela qu'à sa mort, arrivée en 751, la chronique ne lui donne qu'un règne de quinze ans.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Tochtli, 726.

s'exprime, au contraire, avec une grande clarté sur la nombreuse lignée qu'il laissa et de laquelle prétendait descendre une partie de la noblesse toltèque et mexicaine. Leurs noms sont célèbres dans les anciens chants chichimèques avec ceux de Xiuhnel, de Mimich et de Quauhuicol, et toutes les histoires rappellent leur illustration. C'étaient Mixcohuatl-Xocoyotl ou le jeune (1), nommé aussi Mixcohua-Camaxtli (2), Iztlacalxiuhqui, Néquametl, Amimitl, Iquehuac et Nahuaçan ; leurs sœurs étaient Cohuatl, Miahuatl, Coacueyé, Yaocihuatl, Chichimeça-Cihuatl et Tlacochcué (3). « Tels sont, ajoute l'antique chant de guerre, en achevant de les énumérer, les noms mémorables des Chichimèques qui constituèrent la royauté. »

Mais, de tous ces princes, le plus illustre était Mixcohuatl, ainsi appelé comme son père et qui, sous le nom de Camaxtli, avait affermi les conquêtes des Chichimèques sur le plateau de Huitzilapan (4). Un autre de ces frères, non moins célèbre, mais plus connu sous le nom de Texcaltepocatl, avait fondé la seigneurie de Tetzcuco ; l'un et l'autre s'étaient acquis une renommée qui ne devait pas tarder à les placer sur les autels à côté des divinités dont ils portaient les emblèmes (5). Amimitl fut, après ces deux héros, celui qui acquit le plus de gloire ; adoré,

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Tecpatl, 804, et Chron. des Tzompan. de Cuitlahuac.

(2) Muñoz Camargo, Hist. de la Républ. de Tlaxcallan, écrit ici *Mixcohuac-Amaxtli*, probablement pour Mixcohua-Camaxtli.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 804.

(4) Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 123. — Duran, Hist. Antig., tom. I, cap. 2. — Muñoz Camargo, Hist. de la Rép. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 12 et 13.

(5) Las Casas, ibid. Suivant les traditions recueillies par cet écrivain, Texcaltepocatl, adoré depuis sous le nom de Tetzcatlipoca, était frère de Camaxtli. Il fait du premier le fondateur de Tetzcuco et du second de Tlaxcallan, et ajoute ensuite : « Fueron grandes capitanes esforzados y entre ellos valerosos hombres, los quales senorearon por grado o por fuerza aquellas provincias de Mexico, Tetzcoco y Tlaxcala, cuyos propios naturales y habitadores y aborigenes eran las gentes que se llaman Othomies ».

dans la suite, à Cuitlahuac (1), il le fut également dans le Michoacan, qui le regardait comme son Dieu et le fondateur de la monarchie tarasque (2). Tous ces princes, supérieurs, par la naissance et peut-être aussi par la valeur, au reste de la noblesse chichimèque, subissaient impatiemment leur égalité forcée avec cette rude aristocratie ; ils travaillaient à l'envi à se distinguer par des actions d'éclat, lorsque Mixcohuatl-Mazatzin fut appelé à gouverner Tollan (an I Tecpatl, 752).

L'année suivante, son frère Xiuhnel remplaçait sur le trône de Quauhtitlan Chicon-Tonatiuh, qui était descendu dans la tombe après un règne de quinze ans. Mais Xiuhnel ne tarda pas à le suivre ; sa mort funeste, qu'on peut attribuer à la haine mal contenue des populations indigènes sous le joug de l'étranger (3), causa dans la seigneurie dont il venait de se mettre en possession des troubles qui empêchèrent, pendant un demi-siècle, la puissance toltèque de s'y constituer de nouveau. La révolte, s'étant étendue à toute la province, força les Chichimèques à se retrancher sur les hauteurs de Quaxoxouhcan (4), et Macuexhuacan fut abandonné. Ces événements furent précédés ou suivis de bien près par la mort de Nauhyotzin (5) ; il mourut en 767, et fut, sans doute enterré, à Téotihuacan, dans une des nombreuses pyramides consacrées à la sépulture royale (6). Son successeur fut Mixcohua-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 29. — Cet écrivain fait d'Amimitl le dieu de la fièvre à Cuitlahuac.

(2) Sahagun, ibid.

(3) Codex Chimalp., Hist. des soleils. C'est là qu'on voit une femme indigène attirer le prince par ses caresses, l'endormir dans ses bras et lui percer ensuite le foie.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Tecpatl, 752. Quaxoxouhcan était un ancien quartier de la ville qui se bâtit ensuite sous le nom de Quauhtitlan, mais situé sur une haute colline et défendu par un profond précipice.

(5) Mém. de Culhuacan, ad an. III Acatl, 767.

(6) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29.

Camaxtli, plus connu dans l'histoire des dynasties toltèques sous les noms de Totepeuh (1) et de Nonohualcatl (2).

A peine monté sur le trône, il saisit d'une main ferme le timon de l'empire et inaugura son gouvernement par des actes d'une sagesse et d'une énergie peu communes. A l'exemple de son père dans Tollan, il établit des lois uniformes dans ses états et travailla à courber sous sa main les nobles Chichimèques, dont l'orgueil résistait encore à se soumettre à la volonté royale. L'anarchie à laquelle était abandonnée la seigneurie de Quauhtitlan, depuis la mort de Xiuhnel, et l'immigration continuelle de nouveaux essaims de barbares que les régions septentrionales déversaient sur le plateau aztèque, ne favorisaient que trop leur inquiétude naturelle. Après quelques lueurs d'indépendance, les indigènes étaient retombés sous une oppression plus brutale et plus dure qu'auparavant. Parqués, comme de vils animaux, sur le riche territoire de leur pays, dont leurs vainqueurs se disputaient les lambeaux, ils soupiraient en voyant le bien-être dont jouissaient les provinces immédiatement soumises à la loi des rois toltèques. L'habileté d'une femme finit par les réunir, une seconde fois, sous la main d'un seul maître, préparant ainsi la contrée au retour de la monarchie.

Cette femme s'appelait Xochitzin ; elle était de la plus noble race des Chichimèques. Princesse aussi célèbre par sa beauté que par son courage et ses talents (3), elle habitait depuis sa

(1) Mixcohua-Camaxtli était père de Quetzalcohuatl, suivant Las Casas, Muñoz Camargo et Torquemada. Cette paternité l'identifie, par conséquent, avec Totepeuh, qui est donné pour père à Quetzalcohuatl dans la Chronique de Pedro de Santa-Clara, dans Torquemada, Gomara et le Codex Chimalpopoca. Le fait de sa résidence à Culhuacan comme roi de cette ville, les dates de son règne et de sa mort, concordant avec celles du règne et de la mort de Nonohualcatl, l'identifient avec ce dernier. C'est, d'ailleurs, comme le savent tous ceux qui ont étudié les histoires mexicaines, une chose commune de voir les princes ajouter des noms au leur ou le changer suivant les circonstances.

(2) Mém. de Culhuacan, ad an. 767.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Tecpatl, 804. Le Codex donne à

naissance un château construit en bois et en pierre sur le bord du précipice où coulait, à cette époque, la rivière de Quauhtitlan, non loin du lieu où se fonda ensuite la ville de ce nom (1). La renommée disait qu'elle avait fréquemment des entretiens avec Itzpapalotl, tuée par Mimich sur la montagne de Tepenec, et qu'elle portait en elle le génie de la magicienne (2).

Attirés par les merveilles qu'elle publiait, les nobles chichimèques la visitaient avec empressement pour entendre ses oracles. Ils lui offraient des produits de leur chasse, des lapins, des lièvres et des couleuvres, en la priant de consulter pour eux le génie avec qui elle était en communication. Un jour qu'ils s'étaient assemblés, comme de coutume, autour de Xochitzin, attendant en silence qu'elle daignât leur faire connaître la réponse de la divinité, se tournant tout à coup vers eux, elle s'écria : « O Chichi« mèques ! n'êtes-vous plus des hommes ? Si vous n'avez point de « chef, prenez pour prince un Huactli (3), et que ce soit lui qui « vous gouverne. Descendez à Néquameyocan, faites-y des mai« sons pour vos femmes, des maisons entourées de champs de ma« gueys. Vous y étendrez vos nattes. Descendez donc des mon« tagnes, tirez vos flèches ; lancez-les sur les terres du nord, puis « sur celles du midi ; lancez-les sur les champs de maïs, sur les « jardins couverts de fleurs ; lancez partout vos flèches (4). »

Excités par ces paroles, les Chichimèques poussent le cri de guerre. Du regard ils cherchent celui que leur désignaient les paroles de Xochitzin ; c'était un jeune homme, inconnu de tous

cette princesse le nom de Xiuhtlacuilo-Xochitzin, c'est-à-dire, la Noble Fleur Annaliste : ce nom significatif indique quelles étaient les occupations de cette femme, qui écrivit peut-être toute l'histoire de son temps.

(1) Id., ibid., ad an. XI Tochtli, 866.

(2) Id., ibid., ad an. 804.

(3) Id., ibid. Le *Huactli* est un des nombreux palmipèdes de la vallée de Mexico. C'est un grand canard, suivant Sahagun, Hist. de N.-España, lib. XI, cap. 2.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 804. Ce morceau, qui appartient à un très-ancien chant chichimèque, est d'une intelligence difficile.

et qui n'avait rien qui le distinguât des autres (1). Mais il devait avoir été remarqué par la princesse et instruit du rôle qu'il avait à jouer. A l'appel de son nom, il se présenta d'un air assuré. Tous le considérèrent avec un étonnement mêlé de respect. « Allez, « continua la prophétesse, quand vous aurez pris les aigles et « les tigres (2), les lapins et les serpents, blancs, verts, jaunes, « vous les apporterez et vous établirez celui-ci pour gardien des « dieux, de Xiuhteuhtli, de Tozpan, d'Ihuitl et de Xiuhnel (3); « lorsque vous aurez établi Huactli pour votre chef, il jeûnera « durant neuf jours, et vous retournerez faire la guerre pour « prendre des captifs (4). »

Ce discours redouble l'ardeur des Chichimèques. Ils se répandent dans les montagnes qui environnent l'Anahuac. A la voix de Huactli, les multitudes insoumises accourent se ranger sous ses drapeaux. Du fond des forêts lointaines d'autres barbares répondent à son appel. Les détails manquent sur cette invasion nouvelle; mais elle fut formidable, à en juger par le nombre et l'étendue des régions qu'ils dévastèrent. Des bords du lac de Chapala (5) ils inondèrent, comme un torrent, les territoires fertiles du Michoacan, de Cohuixco, d'Yopitzinco, de Totollan et de Tototepec, d'un côté (6); de l'autre, les terres dépendantes des seigneuries olmèques de Tepeyacac (7), de Tlaxcallan, de Tliliuhte-

(1) Codex Chimalp., ad an. 804.

(2) *Quauhtli-Ocelotl*, aigles et tigres; ce sont deux mots qui, réunis, ont souvent le sens de peuple ou de guerriers.

(3) Ceci ferait croire que Xiuhnel avait déjà été placé au rang des dieux, ou bien s'agirait-il d'une divinité de ce nom, c'est encore possible.

(4) Tous ces textes appartiennent aux mêmes chants chichimèques anciens et sont fort difficiles.

(5) Le lac de Chapalà, le plus grand du Mexique, se trouve à l'extrémité du Michoacan, à 80 lieues N. O. de Mexico.

(6) Ces provinces s'étendaient au sud-ouest de la vallée d'Anahuac.

(7) Tepeyacac, aujourd'hui Tepeaca, ancienne et magnifique ville du Mexique, capitale de la seigneurie de ce nom, à 6 lieues E. de la Puebla de los Angelos. Elle contenait plus de trente mille habitants au temps de Montézuma. (Vetancourt, Teatro Mexicano, etc. Mexico, 1698.)

pec, jusqu'aux frontières du Cuextlan (1). Les villes et les villages furent dévastés, tandis que leurs habitants fuyaient éperdus dans les bois et les montagnes. Les guerriers du Quauhtitlan profitèrent amplement de ces victoires rapides. Envoyés, disaient-ils, par l'oracle de Quaxoxouhcan, ils se partagèrent les provinces que leurs possesseurs n'avaient pas été en état de défendre. C'est ainsi que les belles vallées qui s'étendent entre Acolhuacan et Huexotzinco devinrent la proie de Tepolnextli, de Tlanqua-Xoxouhqui et de Xiuhtochtli, trois héros également renommés dans les chants chichimèques (2).

La monarchie en tira des avantages inappréciables. En débarrassant l'Anahuac des guerriers les plus turbulents, elle y affermissait la puissance du trône et gagnait en même temps une foule de nouvelles provinces où les institutions toltèques ne tarderaient pas à pénétrer à la suite de ses armées. De son côté, Huactli, instruit par son oracle, d'accord, d'ailleurs, avec les souverains de la vallée, avait habilement éloigné des compétiteurs trop puissants qui auraient pu le gêner. Après cette campagne glorieuse, il reprit le chemin de Quaxoxouhcan. Un ancien chant chichimèque fait ici allusion à son triomphe. « Voici un héros, dit-il (3), voici un noble chichimèque qui s'avancera avec allégresse pour être le chef. Voici qu'on a fait l'aztapanmitl (4), le javelot orné de plumes blanches qu'on portera devant lui comme le signe du commandement; partout où il ira, partout où il jettera ses regards, partout on suivra ses pas... » Les Chichimèques de Quauhtitlan le reçurent pour leur prince, sous le titre royal de tlatoani; mais la plus douce récompense de sa bravoure fut la

(1) Le Cuextlan, grande et riche province au levant du Mexique, aujourd'hui la Huazteca ; elle comprenait l'état de Tamaulipas.

(2) Cod. Chimalp., ad an. 804.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 804.

(4) Id., ibid. L'aztapanmitl, qui paraît souvent dans les historiens antiques, était l'étendard sacré des Chichimèques et des Aztèques, d'où il semble dériver son nom, qui est d'une étymologie fort difficile.

main de Xochitzin, dont le patriotisme et l'habileté avaient été la cause première de ses succès. (An I Tecpatl, 804.)

Peu d'années après ces événements, Mixcohuatl-Mazatzin mourut à Tollan, emportant dans la tombe, avec les regrets de son peuple, la renommée d'un prince aussi sage qu'il s'était montré guerrier intrépide, et la gloire d'avoir contribué, plus qu'aucun des chefs de sa race, à fonder l'empire toltèque (1). Son règne avait duré plus de soixante ans. Conquérant de l'Anahuac et d'une partie du plateau de Huitzilapan, il avait, avec Nauhyotzin, constitué une monarchie dont la grandeur devait éterniser sa mémoire et placer dans les mains de sa famille le plus beau sceptre de l'Amérique. Dans le cours de ses victoires, une seule place avait résisté à ses armes et était demeurée indépendante des Chichimèques. C'était Cuitlahuac, situé presque en face de Culhuacan, dans les ajoncs et les marais du lac. Il en légua la conquête à ses enfants, qui s'en emparèrent peu de temps après sa mort; peut-être, en laissant cette forteresse insoumise, y avait-il dans l'esprit de Mixcohuatl quelque dessein secret, une idée superstitieuse dont l'histoire a oublié de faire mention. (An I Calli, 817.)

On sait seulement qu'à la suite de la prise de Cuitlahuac, les cendres de Mixcohuatl furent déposées dans le temple de cette ville, auquel on donna dès lors le nom de Mixcoatepetl (2); elles y furent réunies à celles de la magicienne Itzpapalotl; pendant plusieurs siècles, elles y demeurèrent ensemble comme un trésor inappréciable et le palladium de la cité, dont les jonquières avaient été le berceau du nom toltèque (3). Lorsque la recon-

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Calli, 817.

(2) Mixcoatepetl. montagne de Mixcohuatl. On comprend que la hauteur et la forme pyramidale des temples et tombeaux pouvaient leur faire donner le nom de montagne.

(3) Les cendres de Mixcohuatl y demeurèrent jusqu'en 1441; le temple alors ayant été brûlé à dessein par les Mexicains, leur roi Montézuma Ier exigea

naissance des peuples et l'adulation du sacerdoce eurent placé Mixcohuatl sur les autels, son temple devint un des lieux de dévotion les plus célèbres de la vallée. On invoqua ce héros comme un des dieux de la guerre. Suivant le rituel mexicain, sa fête se célébrait avec une grande pompe au mois de quecholli (1). Quatre jours consécutifs étaient employés à fabriquer des dards et des javelots de toute grandeur. Pendant ce temps, chacun se soumettait à un jeûne rigoureux : les maris se séparaient de leurs femmes en esprit de pénitence; on s'abstenait de toute boisson enivrante et on se tirait du sang des diverses parties du corps. Ensuite on attachait les flèches par faisceaux de quatre en quatre avec des échardes de bois de pin résineux qu'on allait déposer sur le tombeau de Mixcohuatl. On y ajoutait des gâteaux de viande et de maïs appelés tamales (2) avec d'autres aliments. Lorsque, par la suite, ce héros eut été mis au rang des dieux, on prit la coutume, dans chaque famille, chez les guerriers surtout, d'aller déposer ces oblations sur les tombes des morts illustres; après qu'elles y avaient demeuré un jour et une nuit, on les enlevait et on brûlait le tout ensemble en l'honneur de Mixcohuatl et de ses compagnons d'armes (3).

du prince de Cuitlahuac la remise des reliques de Mixcohuatl et d'Itzpapalotl, auxquels il éleva dans Mexico un temple superbe, qui exista jusqu'à la conquête. (Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Calli, 1441.)

(1) *Quecholli*, quatorzième mois de l'année mexicaine; il commençait au 23 octobre et finissait le 11 novembre. Ce nom lui vient d'un oiseau appelé *quechol* ou *tlauhquechol*, que Torquemada dit être le même que le flamant (Monarq. Ind., lib. X, cap. 26 et 35).

(2) Le *tamalli*, espèce de pâtisserie de maïs et de viande, fort indigeste, se mange encore aujourd'hui au Mexique et dans l'Amérique-Centrale.

(3) Torquem., Monarq. Ind., lib. X, cap. 26. — Il est curieux d'observer que cette fête des Morts des Toltèques concordait presque toujours avec celle que l'église catholique célèbre au 2 de novembre. La superstition antique d'apporter des vivres sur les tombeaux des morts, avec d'autres présents, si énergiquement combattue par saint Augustin en Afrique, est encore aujourd'hui tolérée dans les pays espagnols, surtout en Amérique. Nous écrivons ces lignes, étant curé du bourg indien de Rabinal (Guatémala), la veille

Avec le temps, le nombre des fêtes de ce dieu se multiplia. Chez les Mexicains, le rituel ordonnait, après un intervalle de dix jours, une grande chasse destinée à rappeler les hauts faits de Mixcohuatl. Les guerriers se réunissaient dans une forêt voisine ; le premier jour, ils se contentaient d'y construire quelques cabanes de branchages. Le lendemain, de grand matin, la chasse s'ouvrait par un cercle immense que l'on faisait autour du fourré ; les chasseurs, éparpillés d'abord dans le bois, se rapprochaient peu à peu, en poussant de grands cris pour épouvanter les bêtes fauves, les forçant ainsi de sortir de leurs tanières. Ces animaux fuyaient de toutes parts et se jetaient dans les filets, tendus d'avance afin de les prendre vivants. Chacun se saisissait alors de sa proie ; on formait une procession qui rentrait dans la ville en dansant et en chantant des hymnes en l'honneur de Mixcohuatl, à qui l'on immolait ensuite tout le gibier pris à la chasse (1).

Après qu'on eut achevé de rendre les honneurs funèbres à Mixcohuatl-Mazatzin, Huetzin s'assit sur le trône de Tollan (2). Rien ne laisse entrevoir qui était ce prince, et l'histoire est tout à fait silencieuse sur son compte ; mais il y a tout lieu de croire que c'était un des fils du dernier roi, et le même, probablement, que Texcaltepocatl, à qui les Toltèques auraient donné le nom de Huetzin, à cause de l'âge avancé où il parvint, l'usage leur permettant de changer fréquemment les noms des personnages importants, ou d'en ajouter d'autres au premier, suivant les circonstances (3).

du jour des Morts, et nous ne pouvons que médiocrement empêcher ces abus, invétérés chez les Indiens.

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. I, cap. 12. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 26.

(2) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 817. Toutes les Relations d'Ixtlilxochitl concordent ici avec le Codex Chimalp., pour donner le nom de Huetzin au second roi de Tollan.

(3) Tout nous porte à croire que ce prince était celui que Las Casas appelle Texcaltepocatl, frère de Mixcohua-Camaxtli.

Les rares documents de cette époque reculée échappés au fanatisme d'Itzcohuatl (1) et à l'ignorance des premiers missionnaires espagnols fournissent fort peu de détails sur les souverains toltèques de cette époque ; sous le voile des symboles religieux on découvre cependant quelques faits intéressants qui permettent de continuer sans trop d'interruption les annales de l'Anahuac.

Si l'on en excepte la ville de Cuitlahuac, cette contrée se trouvait, au commencement du neuvième siècle, soumise entièrement au sceptre des fils de Mixcohuatl. En attendant que l'occasion se présentât de faire entrer cette place dans l'unité monarchique, Totepeuh-Nonohualcatl (2) songea à réduire sous son obéissance les cités et les provinces en dehors de la vallée qui refusaient encore de reconnaître la souveraineté toltèque. Les fertiles vallées de Tlaxcallan, qui avaient été le premier théâtre des exploits de sa famille, attirèrent d'abord ses regards. De cette époque paraît dater l'origine des villes de Chalchiuhapan (3) ou Tlaxcallan, de Calpan et de Huexotzinco, où, sous le nom de Camaxtli, il continua d'être adoré dans la suite comme la divinité tutélaire de ces contrées (4).

Après cette expédition, il tourna ses armes contre la province de Huitznahuac (5), qui appartenait à une princesse d'un grand courage appelée Chimalman (6). Elle combattait toute nue à la

(1) Itzcohuatl brûla un grand nombre de documents, ainsi que nous l'indiquons plus haut dans une note tirée de Sahagun.

(2) Ces noms étant ceux que les annales confèrent à Mixcohua - Camaxtli dès son ascension au trône , ce sont ceux sous lesquels nous désignerons désormais ce prince.

(3) Chalchiuhapan, ou la Fontaine d'émeraude, est l'ancien nom de la forteresse qui fut le berceau de Tlaxcallan.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 3.

(5) Il y avait dans ces contrées plusieurs localités ou provinces du nom de Huitznahuac. Celle dont il s'agit était, suivant toute apparence, vers le versant méridional du Popocatepetl, en dehors de la vallée d'Anahuac.

(6) *Chimalman* ou *Chimaman*, la Main du bouclier, ou, comme il y a dans d'autres documents, *Chimanan*, la Mère du bouclier. Ce nom se présente fré-

tête d'une troupe d'amazones avec lesquelles elle obligea, à plusieurs reprises, le prince chichimèque à reculer. Mais la terreur du nom de Mixcohua-Camaxtli la contraignit promptement à sortir de la retraite où elle s'était fortifiée. La légende remarque que, dans la dernière rencontre qu'elle eut avec lui, elle était vêtue (1). Après qu'il se fut rendu maître de sa personne, il l'emmena prisonnière dans sa propre capitale, où il l'épousa. Étant devenue enceinte, elle suivit son vainqueur à Culhuacan ; elle y donna, plus tard, le jour à un fils à qui des présages extraordinaires annoncèrent, dès avant sa naissance, l'avenir le plus glorieux. Elle rêva qu'elle portait dans son sein une de ces pierres vertes appelées « Chalchihuitl », objets de la superstition de ce temps-là; à son réveil, elle décida de donner à cet enfant prédestiné le nom de Quetzalcohuatl-Chalchihuitl.

Dans l'intervalle qui s'écoula ensuite jusqu'à sa naissance, Nonohualcatl porta la guerre contre Cuitlahuac. La vieille forteresse ne résista plus cette fois : elle ouvrit ses portes au prince toltèque ; celui-ci y transporta solennellement les os de son père et les ensevelit dans le temple qui porta son nom. Telle fut l'origine du quartier de Téopancalcan, l'un des quatre de Cuitlahuac (2). C'est là que le monarque paraît avoir organisé les statuts primitifs de la chevalerie, que les Espagnols furent si étonnés de trouver à la cour de Montézuma. Le titre de « Nahual-Tétéuctin », Maîtres ou chevaliers de la science (3), que prennent, dans les commencements, les membres de cette association mystérieuse, indique son origine sacrée. C'était, en effet, un conseil de sages chargés

quemment dans les histoires primitives, comme celui des mères des personnages importants.

(1) Cod. Chimalp., Hist. des soleils.

(2) Cuitlahuac fut, depuis, divisé en quatre quartiers, chacun formant une seigneurie particulière.

(3) *Nahual-tétéuctin*, pluriel de *Nahual-téuctli*, chevalier ou seigneur de la Perfection, de la Science ou de la Sagesse (voir le Cod. Chimalp., Chron. des Tzomp. de Cuitlahuac, ad an. XI Acatl, 1517).

de veiller d'une manière particulière aux intérêts de la nation. L'obscurité, non moins que la brièveté des histoires de cette époque, permet difficilement d'émettre une opinion sur les motifs qui portèrent le roi de Culhuacan à créer cette corporation extraordinaire. On croit y entrevoir de hautes raisons de convenance politique, celles de mettre un frein à la tyrannie individuelle de la noblesse et de former insensiblement une classe intermédiaire entre celle-ci et les macéhuales, sur laquelle le souverain pût s'appuyer au besoin et qui servît en même temps à balancer son omnipotence. Ce qui est certain, c'est que les membres en étaient choisis indistinctement dans toutes les conditions de la société : le mérite, la science, le courage, joints à une profession particulière de dévouement à la personne royale et à la chose publique, paraissent avoir été les qualités exigibles pour l'admission des candidats à cet ordre mystérieux. Nonohualcatl en fut naturellement le premier grand maître, et son nom de Totepeuh, c'est-à-dire « notre montagne », faisait peut-être allusion à cette charge éminente.

On ne peut s'empêcher de reconnaître dans cette institution une grande analogie avec les mystères antiques introduits, suivant toute apparence, par Votan (1). Il serait difficile de décider si l'ordre des Nahual-Tétéuctin leur devait son origine ou s'il était fondé sur des rites spéciaux apportés par les Toltèques : il est hors de doute, cependant, que si le roi de Culhuacan n'en fut pas le fondateur dans le sens absolu du mot, ce fut lui, au moins, qui raviva ces institutions, en leur donnant une forme nouvelle et en les appliquant aux nécessités de son temps. Le petit nombre de personnages qu'on voit apparaître sur le plateau aztèque, avant le douzième siècle, décorés du titre de téuctli ou chevalier, nous paraît être une preuve du secret que l'on garda dans cette affiliation et, sans doute aussi, de la difficulté qu'on mettait à recevoir

(1) Voir liv. I de cette histoire, chap. 3.

les nouveaux candidats. Malgré leur égalité relative, les initiés étaient partagés en plusieurs classes qui formaient comme autant de degrés pour arriver à la perfection. Outre les titres de Nahual-Tétéuctin et de Téotlahuica, ou Compagnons-Sacrés, qui étaient probablement le nom générique des membres de l'ordre, nous trouvons celui de « Tzompan-Tétéuctin », ou les Juges (1), qui se perpétuèrent à Cuitlahuac, dans la famille des Mixcohuas jusque dans les dernières années du règne de Montézuma II, puis les « Xiuh-Tétéuctin » ou les chevaliers de l'Émeraude (2) ; viennent ensuite les catégories plus nombreuses appelées « Quauhtli-Ocelotl », Aigles et Tigres, les « Tlotli-Cuetlachtli », Faucons et Loups (3), et enfin les « Totozamé », ou Taupes (4), formant le dernier degré de l'affiliation nahuallique, et, comme il arrive d'ordinaire dans les sociétés secrètes, les plus aveugles et les plus dévoués à la cause dont ils sont les agents fanatiques et terribles. C'est sans doute à la puissance mystérieuse que le fils de Mixcohuatl exerçait par leur moyen et à l'épouvante qu'il parvenait à répandre autour de lui que le texte fait allusion (5), en parlant de cet être extraordinaire qui marchait devant le monarque par-

(1) Codex Chimalpopoca, Chron. des Tzompantétéuctin de Cuitlahuac, ad an. 1517.

(2) Id., ibid. *Xiuh* ou *Xiuhtli*, dont se compose *Xiuhteuctli*, signifie d'abord l'herbe, l'émeraude, puis l'année, puis le feu, une comète, etc.

(3) *Quauhtli-Ocelotl*, Aigle et Tigre, *Tlotli-Cuetlachtli*, Faucon et Loup, apparaissent dans le Codex Chimalp., Hist. des soleils, sans qu'on sache exactement pourquoi. On les voit ensuite comme des personnages partisans de Céacatl, après l'assassinat de son père. D'après Torquemada, Quauhtli-Ocelotl ont le sens d'une armée, d'une troupe de guerriers en général : M. Aubin y trouve le symbole du peuple. Ces deux opinions n'ont rien qui se contrarie. Le peuple en masse était soldat à l'occasion.

(4) *Totozamé*, pluriel de *tozan*, taupe, nom qui paraît avoir été donné à cette classe d'affiliés, à cause du service qu'ils rendirent à Céacatl, en ouvrant la galerie souterraine par où il entra au temple de Cuitlahuac ; peut-être aussi parce qu'ils demeuraient habituellement dans les souterrains destinés aux mystères.

(5) Cod. Chimalp., Chron. des Tzompan.

tout où il allait, opérant des choses merveilleuses, et, à cause de cela, ayant nom de « Tetzauh » (1).

C'est ainsi qu'il affermissait sa domination dans l'Anahuac. Culhuacan, où il avait établi sa résidence, l'emportait déjà sur les autres capitales de la vallée, et de fait cette ville devenait la véritable métropole de l'empire. Sa population croissait avec rapidité : se trouvant à l'étroit sur la colline Huexachtecatl (2) qu'ornaient les temples de ses dieux, elle s'était étendue sur les deux lacs et avait jeté, pour s'agrandir, des pilotis au fond des eaux. Une nouvelle cité avait surgi, rivale des autres villes riveraines dont elle ne devait pas tarder à devenir la maîtresse.

A la suite de la prise de Cuitlahuac et de l'inauguration du temple de Mixcoatepec où il avait déposé les os de son père, Totepeüh-Nonohualcatl était retourné à Culhuacan pour célébrer la naissance de l'enfant à qui de si grandes destinées avaient été promises dès le ventre de sa mère. Après neuf mois de mariage, la reine Chimalman accoucha d'un fils qui, du jour où il était entré dans la vie (3), reçut le nom de « Cé-Acatl » ou Premier Canne. Soit par adulation, soit à cause du vœu de sa mère, on y ajouta celui de Quetzalcohuatl, en l'honneur de la divinité tutélaire des Toltèques (4). Une foule de princes et de seigneurs

(1) *Tetzauh*, l'Épouvante, l'Extraordinaire ou le Merveilleux, création mythique qui paraît être l'origine d'une des personnifications de Tetzcatlipoca et ensuite de Huitzilopochtli.

(2) Le Huexachtecatl, colline qui séparait la ville d'Iztapalapan de celle de Culhuacan, et qui paraît avoir été le berceau de cette dernière.

(3) Les traditions ne sont pas d'accord sur le temps de la naissance de ce prince. Ce qui a donné lieu à diverses erreurs à ce sujet, c'est qu'on le faisait naître en une année Cé-Acatl ou I Canne, tandis que ce signe était celui du jour de sa naissance, l'usage des Toltèques étant de conférer aux enfants le nom du signe du jour où ils naissaient. Dans l'Histoire des soleils, il est dit que ce prince avait cinquante-six ans lorsqu'il se mit en chemin pour sortir de Tollan ; or il sortit de cette ville en l'année I Acatl, 895. Déduisant de ce chiffre cinquante-six ans, il reste 839.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango. Ce document donne à cette divinité le

s'assemblèrent, en cette occasion, à Culhuacan, pour féliciter le monarque sur cet heureux événement; il marquait une ère nouvelle, celle de la réconciliation des deux races, des étrangers et des indigènes, dont Chimalman était une des reines. La naissance de Céacatl mettait le sceau à cette alliance si désirable: les populations empressées accoururent à son berceau et de toutes parts on vint déposer à ses pieds des présents magnifiques (1). Dans cette circonstance solennelle, Totepeuh conféra à plusieurs nobles chichimèques la dignité de teuctli, dont les premières créations remontent à cette année (2). On ignore si cette cérémonie eut lieu en secret où si on la célébra publiquement pour donner plus d'éclat aux réjouissances dont Culhuacan fut le théâtre. (An X Acatl, 839.)

La mort de Chimalman, qui succomba, après quatre jours de souffrances, aux suites de ses couches, jeta un voile funèbre sur ces manifestations de l'allégresse générale. Le soin d'élever le jeune prince fut confié alors à Cohuatl, sœur du roi (3), gardienne ou prêtresse du temple de Quilaztli (4). C'est là que cette princesse vivait retirée du monde, sans avoir jamais été mariée, dans la société de quelques autres vierges chargées d'entretenir le feu sacré, image du soleil (5). Ceci donna lieu dans la suite à son apothéose et à sa personnification avec la déesse « Cihua-Cohuatl », ou le Serpent-Femme, devenue mère sans le secours de l'homme (6), regardée comme le génie des accouchements et re-

nom de *Quitzalcuat*, qu'il appelle le dieu des Yaqui, et ajoute qu'il est le même que Tohil, le signe de la pluie, le feu, le soleil, dieu des Quichés.

(1) Muñoz Camalgo, Hist. de la Rép. de Tlaxcallan.

(2) Id., ibid.

(3) Cohuatl, appelée aussi Cihua-Cohuatl, nom d'une des filles de Mixcohuatl, considérée, dans les chants chichimèques, comme une des fondatrices de la monarchie (voir Cod. Chimalp., Hist. Cronol., ad an. I Tecpatl, 804).

(4) Cod. Chimalp., Hist. des soleils.

(5) Le soleil ou le feu, représenté dans Tohil et Quitzalcuat.

(6) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 31.

présentée, d'ordinaire, avec deux enfants dans ses bras ou suspendus dans un filet sur ses épaules (1).

Tout jeune encore, Céacatl suivait les expéditions que son père était dans le cas d'entreprendre de temps en temps pour achever d'affermir sa puissance; il s'accoutuma ainsi de bonne heure au métier des armes qui avait élevé si haut la gloire de sa famille. Mais une réaction se préparait dans l'ombre contre Totepeuh-Nonohualcatl. Les seigneurs chichimèques dont il avait courbé l'orgueil souffraient impatiemment le joug de celui qu'ils avaient été accoutumés, dans leur jeunesse, à considérer comme leur égal. Nonohualcatl était arrivé à un âge avancé : sa main, peut-être, commençait à trembler sous le poids de l'empire qu'il avait achevé de constituer, et son fils Céacatl était trop jeune encore pour l'aider à le soutenir. Une conspiration s'ourdit si secrètement contre lui, que les plus fidèles d'entre ses serviteurs furent hors d'état de la prévenir. On en ignore complétement les détails; on sait seulement les noms des trois principaux chefs, Apanecatl, Zolton et Cuilton. Pour mettre plus sûrement leur dessein à exécution, ils profitèrent de l'absence de Céacatl, dont on admirait déjà, quoique enfant, le courage et la perspicacité. Le jeune prince était à Xaltitlan, où il restait peut-être pour son instruction (2). Totepeuh était retourné à Cuitlahuac (3), où les conjurés l'attendaient, appuyés par la majorité des Mixcohuas (4) : ils le tuèrent à coups

(1) Les deux enfants, représentés dans les bras de Cihua-Cohuatl, ont fait penser à beaucoup d'auteurs que cette femme pouvait être un symbole d'Ève, la femme au serpent, portant Caïn et Abel dans ses bras. Le rôle guerrier que Céacatl joue dans l'Histoire des soleils ferait croire aussi que ces deux enfants, auxquels d'autres auteurs font allusion, en les appelant les jumeaux, signifieraient que Chimalman avait mis au monde deux fils du même nom; que l'un aurait été le guerrier et le conquérant, et l'autre, Quetzalcohuatl, le prêtre pacifique, etc. Mais ces choses ne suffisent pas pour conclure de cette opinion à un fait historique.

(2) Cod. Chimalp., Hist. des soleils.

(3) Id., Chron. des Tecpanteteuctin.

(4) Id., Hist. des soleils.

de flèches (1) et enterrèrent ensuite son corps dans le temple de Mixcoatepetl. (An III Calli, 845.)

Cet événement inattendu jeta momentanément l'Anahuac dans la confusion. Les nobles chichimèques relevèrent la tête et crurent à la résurrection de leur indépendance : mais la monarchie était déjà trop fortement constituée et le respect pour la royauté trop profondément enraciné dans les esprits pour qu'il leur fût aisé d'en briser les traditions. A la nouvelle de cet attentat, Huetzin laissa le trône de Tollan pour aller prendre possession de celui de Culhuacan, où l'empire avait commencé avec Nauhyotzin; il y a tout lieu de croire, en effet, d'après l'ensemble des histoires toltèques, que c'est le même prince qui régna à Culhuacan sous le nom de Yohuallatonac (2), à la suite de Nonohualcatl. Ce qui est certain, c'est que le texte, sans aucune raison apparente, énonce qu'aussitôt après la mort de Totepeuh, père de Quetzalcohuatl (3), Ihuitimal fut reconnu pour roi de Tollan et ne fait plus aucune mention de son prédécesseur. Il ne fournit pas davantage d'explication au sujet de ce nouveau souverain, qui était peut-être un fils de Nonohualcatl, né antérieurement à Céacatl, ou plus probablement de Huetzin.

On ignore si aucun d'eux chercha à poursuivre les meurtriers du dernier monarque. D'après les traditions héroïques qui concernent le fils de Chimalman, c'est lui qui aurait été le vengeur de son père (4). Après avoir passé plusieurs années dans l'ignorance de sa mort, ce fut des Aigles et des Tigres qu'il en apprit

(1) Dans la Chron. des Tzompanteteuctin, le texte semble dire qu'on le tua à coups de flèches; dans l'Histoire des soleils, il affirme que le prince fut étranglé.

(2) Mém. de Culhuacan.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. VI Acatl, 835. C'est une erreur pour l'an I Acatl, 643, ou pour le III Calli, 845, daté donnée par le Mém. de Culhuacan, car en l'an 835 il manquait encore quatre ans pour la naissance de Quetzalcohuatl.

(4) Codex Chimalp., Hist. des soleils et Hist. Chron., ad an. IX Acatl, 851.

un jour la funeste nouvelle. Cozcaquauhtli, l'un des chefs des Compagnons-Sacrés, fut le premier qui se présenta devant lui. Accoutumé sans doute à le voir à la suite de Totepeuh, frappé « d'un triste pressentiment, il s'écria : « Qu'est devenu le roi mon « père ? » Alors Cozcaquauhtli répondit : « On a tué le roi votre « père et il a été descendu dans la tombe (1). »

Ensuite il acheva de mettre le jeune prince au courant de ce qui s'était passé. Dès cet instant, Céacatl ne songea plus à autre chose qu'à tirer vengeance des assassins de Totepeuh ; il ne pouvait y avoir de repos pour lui, avant d'avoir apaisé ses mânes royales et d'avoir rendu à son cadavre les honneurs qui lui étaient dus. Dans l'esprit de ces races guerrières, le sang demandait du sang et le caractère le plus pacifique aurait cru faire injure à un mort, dans de telles circonstances, s'il n'eût inventé les supplices les plus cruels pour satisfaire sa mémoire. Héritier éloigné, mais certain, des hautes prérogatives de son père, c'était lui que les Compagnons-Sacrés regardaient comme leur chef; ils le mirent à leur tête et se préparèrent à marcher contre Cuitlahuac, où les meurtriers du dernier roi s'étaient renfermés. Tous les Micohuas avaient plus ou moins travaillé à la perte de Totepeuh ; mais depuis que ce grand prince avait cessé de vivre et de leur imposer, depuis qu'il n'était plus là pour gêner leur indépendance, et qu'ils avaient vu Yohuallatonac saisir le sceptre, la plupart avaient reculé devant la responsabilité du crime qui retombait ainsi de tout son poids sur les assassins. Ceux-ci auraient pu s'en effrayer à juste titre, surtout en voyant l'horreur qu'ils inspiraient à la masse de la nation ; mais la mort de Nonohualcatl avait profité à ceux qui auraient pu les poursuivre, et au milieu du bouleversement qu'elle occasionnait dans l'Anahuac, ils regardaient comme impossible que Céacatl, qui était à peine le troisième dans l'état, songeât seul à venger son père.

(1) Id., Hist. des soleils.

Le bruit de ses préparatifs et ensuite de sa marche ne servit qu'à exciter leur mépris. Depuis les travaux exécutés par Totepeuh, Cuitlahuac, qui avait résisté déjà auparavant durant tant d'années aux Mixcohuas, passait, avec raison, pour une place imprenable. Lorsqu'ils virent descendre Céacatl sur le rivage opposé, ils ajoutèrent l'insulte au mépris, et du haut de leurs fortifications ils s'écrièrent : « Quoi donc, aurait-il envie de s'emparer du temple? « Qu'il se change auparavant en lapin ou en couleuvre ; alors « nous le mangerions (1). » Mais le prince avait foi dans ses hautes destinées ; il avait foi dans sa vengeance et dans le dévoûment de ses compagnons d'armes réunis autour de lui : « Venez, « mes frères, s'écria-t-il (2), je vous dis que je prendrai mon temple; « vous ne mourrez point, et c'est vous qui les mangerez eux-mêmes. « Oui, mes frères, je percerai mon temple pour y entrer, et il ne « leur servira point d'avoir étranglé mon père (3). » Ensuite, rassemblant les Tozamés, il leur adressa la parole : « Partez, mes « frères, leur dit-il, allez creuser un passage par où je puisse péné- « trer dans mon temple (4). »

A l'insu des meurtriers, les mineurs ouvrirent, par ordre du prince, une communication souterraine avec le Mixcoatepetl. Les chefs chichimèques, maîtres de la forteresse, s'étaient préparés sans crainte à en soutenir le siége, sans se laisser intimider à

(1) Le texte, ici, fait allusion au trou qu'un lapin ou une couleuvre aurait pu creuser sous les eaux, afin de pénétrer de terre ferme à l'îlot où la forteresse était assise : la seconde allusion concerne leur usage de manger des couleuvres aussi bien que des lapins. Tous ces détails sont tirés textuellement du Cod. Chimalpopoca, Hist. des soleils.

(2) Id., ibid.

(3) Id., ibid. Ces paroles indiquent le genre de mort que l'on avait fait subir à Camaxtli.

(4) Codex Chimalp., Hist. des soleils. Ce nom de *Tozamés*, taupes, aura probablement été donné à cette classe d'affiliés, après avoir creusé la galerie dont il s'agit ici, et qui devait être un véritable tunnel. Le lac, en cet endroit, bas et fangeux, pouvait permettre d'entreprendre facilement une galerie souterraine, de la terre ferme à la forteresse.

la vue des troupes campées sur le rivage voisin; mais ils ne s'attendaient pas aux moyens que Céacatl employa pour les surprendre. Lorsque le passage fut terminé, le fils de Totepeuh s'y lança le premier, durant la nuit, à la tête d'une troupe vaillante. En arrivant dans les salles inférieures de la pyramide, au-dessus de laquelle s'élevait le sanctuaire, ses fidèles compagnons versèrent des larmes de joie (1). Tenant d'une main un flambeau et de l'autre leur masse d'arme, ils gravissent l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, et tous ensemble, à la suite de leur jeune chef, ils se précipitent dans le temple. Le texte semble donner à entendre que c'était au moment d'un sacrifice. L'effroi, la consternation saisissent l'assistance, mais on laisse à peine aux rebelles le temps de s'y abandonner. Céacatl brise d'un coup les vases de cristal (2) étalés devant lui, et se saisit de Zolton et de Cuilton. Par un sifflement particulier, il appelle ses Tecuanmés (3), et répand partout la mort. Les plus coupables sont seuls réservés pour subir des tortures plus cruelles : il les fait hacher avec une précaution barbare ; on saupoudre ensuite leurs plaies de piment rouge, et on les laisse expirer lentement dans des souffrances inexprimables (4).

Ce sanglant holocauste n'était que le prélude de ce que les siècles suivants offrirent aux mânes de Camaxtli, dans les fêtes barbares qui furent instituées en son honneur (5). En attendant, Céacatl enleva les restes de son père et les transporta au temple de

(1) Codex Chimalp., Hist. des soleils.

(2) Le texte n'est pas très-clair. Nous lisons . « Yequi xamauia tetzcatl », il brisa le vase de cristal. Mais nous n'avons pas bien compris à quel genre de vases il est fait allusion. Nous avons voulu reproduire le texte, qui pourra peut-être conduire plus tard à quelque découverte.

(3) Le *Tecuanmé*, plur. de *tecuan*, espèce de tigre, sans doute une autre catégorie de l'affiliation dans les rites de la chevalerie.

(4) Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils.

(5) Dans les provinces de Huexotzinco, Tlaxcallan et Chollullan. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 31.

Quilaztli (1), dans la cité de Culhuacan, où ils reçurent une sépulture séparée, plus digne de sa mémoire. A dater de cette époque, jusqu'à la quatrième année qui précéda son installation comme roi et pontife de Tollan-Culhuacan, l'histoire se tait sur les actions de ce prince. Pendant plus de quinze ans, il disparaît complétement de la scène (2). L'Anahuac, morcelé de nouveau, depuis la mort de Totepeuh, livré sans doute au désordre et à l'anarchie, ne permettait peut-être pas à Céacatl de songer à se mettre en possession de l'héritage de sa famille pour lequel il trouvait d'ailleurs des compétiteurs formidables dans les fils de Tezcatlepocatl ou d'Ihuitimal. Trop jeune et trop inexpérimenté, il était hors d'état de combattre pour se saisir d'une couronne. C'était donc pour lui un acte de haute sagesse de s'éloigner et de laisser au temps et aux événements le soin de mûrir les esprits, de les calmer et de les préparer à un nouvel ordre de choses.

Cependant la mort de Totepeuh et les désordres qui en avaient été la conséquence ne furent pas inutiles à la monarchie. Malgré l'esprit de faction qui remuait encore parfois la noblesse chichimèque, la majorité des grands, instruits par le châtiment terrible infligé aux meurtriers du roi Nonohualcatl, commençait à sentir le besoin de la sécurité et du repos. Héritiers des vastes domaines seigneuriaux conquis par leurs pères, ils comprenaient que la jouissance paisible de ces biens ne pouvait s'acquérir qu'en sacrifiant quelque chose de leur indépendance individuelle, et que la révolte et la discorde, en empêchant la royauté de s'affermir, ne serviraient qu'à les affaiblir eux-mêmes et à prêter des armes aux

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronologique des rois de Culhuacan et Mexico, etc., et Hist. des soleils.

(2) Dans les récits concernant Céacatl dans l'Hist. des soleils, les conquêtes de ce prince suivent immédiatement la prise du temple de Mixcoatetepetl. Mais, d'après tous les historiens, le règne de Céacatl, sous le titre de Quetzalcohuatl, ne commença que longtemps après.

populations vaincues. Du chaos des dissensions civiles sortit alors une institution destinée à restaurer les éléments de l'autorité et à donner des bases solides à la monarchie. Ce fut le pacte ou la triple alliance des royaumes de Culhuacan, d'Otompan et de Tollan (1), au moyen de laquelle les souverains de ces divers états, en les unissant par de nouveaux liens, s'engageaient à maintenir leur indépendance mutuelle, à se secourir réciproquement en cas de besoin et à n'entreprendre aucune guerre étrangère, sans que celui qui s'y préparait n'eût, au préalable, consulté ses deux alliés (2).

Le royaume d'Otompan, qui paraît pour la première fois dans les annales de l'Anahuac, comprenait, suivant toute apparence, les provinces qui, depuis, entrèrent dans le domaine de la couronne de Tetzcuco; on en ignore l'origine aussi bien que les noms des princes qui y régnèrent. Ce qui étonne seulement, c'est le rang qu'il occupait dans la confédération, supérieur à celui de Tollan qui avait la dernière place (3). Peut-être était-ce que le trône de cette ville était possédé par un des fils de Camaxtli, ou que, prévoyant le cas du retour de Céacatl, on voulait d'avance priver ce prince d'une primauté à laquelle il avait droit par sa naissance. Yohuallatonac, qui régnait à Culhuacan, dont l'importance grandissait chaque jour, avait résolu de faire décerner à cette ville le titre de métropole de l'empire que Tollan semblait revendiquer. C'est ce qui fut décidé dans l'assemblée solennelle des anciens et des princes des trois royaumes, convoqués à cet effet par le monarque : ils lui conférèrent, à cette occasion, le titre de « Tlatocat-Achcauh », correspondant à celui d'empereur (4),

(1) Mém. de Culhuacan.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 18.
(3) Mém. de Culhuacan.
(4) *Tlatocat-Achcauh* signifie le Premier des rois. C'est un titre qui, comme l'*Ahau-Ahpop* des Quichés, revient à celui de Roi des Rois.

et que les seigneurs attachèrent d'une manière spéciale à la couronne de Culhuacan (1).

Les textes du Mémorial de cette ville (2) ne laissent aucun doute sur l'objet de cette assemblée, dont le nom équivaut à celui de nos parlements. La constitution de l'empire toltèque y fut évidemment élaborée, et l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que c'est dans son sein que les lois et les institutions de la monarchie reçurent leur achèvement, avant de se répandre sur une étendue si considérable du sol américain. Après avoir mis la dernière main à ces grands travaux, elle s'occupa des prérogatives du chef de l'empire, de celles des deux autres souverains, de l'ordre de succession au trône, des charges et des titres des diverses maisons royales. Voulant prévenir les dangers résultants des minorités ou de la trop grande jeunesse des princes, il fut réglé qu'après le roi régnant, ce serait son fils aîné qui régnerait à sa place ; en attendant, il devait exercer au besoin les fonctions de généralissime avec un titre analogue (3). Le second des fils succédait de droit à son frère : venait ensuite le fils aîné de l'avant-dernier roi ; il prenait la place de son oncle, et, en mourant, laissait le trône à son cousin, fils aîné de son oncle. Après ce dernier, la succession retournait au descendant le plus direct de la branche aînée, dont les frères et les fils recommençaient la même série. Il arrivait, de cette sorte, que les rois toltèques devaient se suivre sans interruption ni cabale : le sceptre ne risquait pas ainsi de tomber en des mains inexpérimentées, et ceux qui le saisissaient, exercés déjà dans les grandes charges de l'état, rois à côté du roi lui-même, montaient graduellement les marches du trône, jusqu'au moment de s'y asseoir à leur tour. Si l'un des princes appelés à

(1) Mém. de Culhuacan.
(2) Ibid.
(3) C'est le MS. Quiché de Chichicastenango qui nous donne cette curieuse nomenclature, que les lecteurs peuvent consulter aux Pièces justificatives, n° 3.

régner un jour montrait de l'incapacité dans le poste qu'il occupait, il le gardait jusqu'à la fin de ses jours, mais c'était le plus proche de ses parents qui montait au degré supérieur (1).

Chacune de ces royautés inférieures (2) avait ses attributions et son titre particuliers. Après ceux du monarque régnant, et du généralissime (3), venaient le titre de Grand-Élu (4), puis celui de Grand-Prêtre du soleil, celui de Grand-Prêtre de Quetzalcohuatl (5), et enfin quatre autres titres avec leurs attributions, dont se décoraient les autres princes de la famille royale. Réunis aux seigneurs les plus distingués de la cour, ils formaient un conseil d'état, auquel aboutissait, en dernier ressort, tout ce qui avait rapport à la justice, au gouvernement, à la guerre, à l'administration des provinces, aux revenus royaux, etc. (6). C'était le même système, la même organisation dans les trois royaumes, chacun des trois souverains exerçant dans ses états la puissance sacerdotale et royale avec une indépendance absolue de ses deux collègues : la seule distinction qu'il y eût entre eux était que, lorsqu'ils se réunissaient en parlement général, ce qui devait avoir lieu rarement, le roi de Culhuacan avait son siége au milieu des deux autres ; le roi d'Otompan prenait la droite et laissait la gauche à celui de Tollan (7). Par cette constitution, les Toltèques

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 18.

(2) Ce sont ces diverses royautés ou charges royales des princes du sang, si peu comprises par les conquérants, qui firent croire à tant d'auteurs qu'en divers états de Guatémala deux et quelquefois quatre rois gouvernaient à la fois. C'est absolument comme le six ou sept rois, le premier, le deuxième, le troisième, etc., du royaume de Siam.

(3) Ce titre de généralissime était probablement chez les Toltèques celui de *Cihuacohuatl*, et chez les Mexicains de *Tlacochcalcatl*.

(4) Le nom patronymique de la famille royale suivait le titre de Grand-Élu ; c'est pourquoi au Quiché, où les rois adoptèrent tous les insignes, les charges et les coutumes de la cour des Toltèques, on disait *Nim-Chocoh-Cawek*, le Grand-Élu de Cawek.

(5) MS. Quiché de Chichicastenango.

(6) Mém. de Culhuacan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 18.

(7) Mém. de Culhuacan.

balançaient l'un par l'autre le pouvoir de leurs souverains; ils restreignaient jusqu'à un certain point l'abus qu'ils auraient pu faire de leur autorité et mettaient une barrière à leurs usurpations mutuelles. Ces lois si sages furent mises en vigueur à la fois dans les trois royaumes. Leur promulgation, qui accordait à Culhuacan le premier rang parmi les cités de l'empire, fut regardée par ses habitants comme une seconde fondation, et c'est ainsi que leurs annalistes en marquèrent l'époque (an I Tecpatl, 856.)

Dans cette période remarquable, il n'est question, d'aucune manière, de Céacatl; plusieurs années s'étaient peut-être écoulées déjà depuis qu'il avait quitté l'Anahuac, où tout semblait s'accorder pour lui fermer le chemin du trône. Mais, à dater du parlement des trois états, les chroniques de la vallée restent muettes, et ce n'est qu'au moment de l'apparition du fils de Totepeuh, sous le nom de Quetzalcohuatl, que l'histoire reprend sa marche.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Topiltzin Céacatl Quetzalcohuatl. Son apparition à Panuco. Sa suite. Traditions à son sujet. Il passe à Tollantzinco. Monuments de son séjour dans cette ville. Prosélytes de Quetzalcohuatl. Dogmes qu'ils enseignent. Culte des Chichimèques. Traces de panthéisme qu'on y trouve. Rites et cérémonies de Quetzalcohuatl. Empressement des peuples pour ce prince. Mort d'Ihuitimal, roi de Tollan. Quetzalcohuatl est appelé au trône de cette ville. Son voyage dans l'Anahuac. Situation de la cité de Tollan. Sa description. Ses richesses, son commerce, son industrie. Ses palais et ses temples. Culte non sanglant. Quetzalcohuatl abolit les sacrifices de sang humain. Opposition qu'il rencontre à ce sujet. Idée de la philosophie religieuse issue des dogmes des deux sectes rivales. Austérité des prêtres toltèques. Colléges et monastères. Institution du célibat religieux. Persécution exercée contre les partisans des sacrifices de victimes humaines.

L'histoire de Topiltzin Céacatl Quetzalcohuatl est un des épisodes les plus intéressants des annales du Mexique. Son apparition mystérieuse, sa gloire et ses malheurs ont popularisé son nom, indissolublement uni à celui des Toltèques dans toutes les contrées où se répandit la langue nahuatl. Son triple règne, dans l'Anahuac, à Cholullan et dans l'Yucatan, n'est pas un des moindres phénomènes de la vie de ce personnage extraordinaire, que

toutes les traditions ont célébré dans l'Amérique septentrionale et dont tant d'écrivains se sont occupés depuis la découverte du continent occidental. Mais cette histoire renferme autant de difficultés qu'elle présente d'intérêt. Confondu trop souvent avec ces créations mythiques que l'on trouve dans les anciennes théogonies, Quetzalcohuatl n'est, aux yeux d'un grand nombre, qu'une figure allégorique symbolisant, ainsi que beaucoup d'autres, certains attributs de la divinité. L'étude particulière que nous avons faite des histoires et des traditions mexicaines nous donne constamment des preuves positives du contraire. Vivant à une époque contemporaine de Charlemagne et de Haroun-al-Reschid, Quetzalcohuatl, en Amérique, résuma en sa personne toutes les splendeurs de la civilisation de son siècle; il en fut l'instrument et la personnification la plus auguste, ainsi que ces deux princes le furent en Europe et en Asie. Grand-prêtre de la nation dont il était le chef suprême, s'il ne changea pas les dogmes de la religion toltèque, il les modifia considérablement, les revêtit des voiles de la mysticité, ajouta au rituel des fêtes et des cérémonies nouvelles et entoura le culte de l'appareil pompeux des religions antiques. Loin d'être tout simplement un symbole personnifié, il identifia en lui-même des symboles préexistants et prépara l'apothéose des héros de sa famille en personnifiant en eux les mythes anciens. Enfin il s'environna de tant de mystère et se déroba sous un extérieur si solennel, que, si les uns le prirent véritablement pour un dieu, les autres, irrités de son orgueil, se séparèrent de lui et commencèrent par une sédition ce grand schisme toltèque qui finit par la destruction de l'empire, à la suite des guerres civiles et religieuses dont il fut l'objet et dont son intolérance fut l'occasion.

Plus de quinze ans s'étaient écoulés depuis la mort de Totepeuh Nonohualcatl lorsque le bruit de l'apparition de Quetzalcohuatl se répandit dans les provinces de la domination toltèque. C'était un personnage au maintien respectable, grand, bien fait, d'un vi-

sage avenant, blanc de couleur, aux cheveux blonds, à la barbe touffue et bien garnie (1). Ainsi que ses compagnons, il portait des vêtements longs et flottants; sa robe était d'une étoffe blanche semée de fleurs noires (2), aux manches larges, mais arrêtées au-dessus du coude (3). Sa suite était nombreuse, toute composée d'hommes également habiles dans les œuvres d'art et dans les combinaisons de la science, architectes, peintres, sculpteurs, ciseleurs, orfèvres, bijoutiers, mathématiciens, astronomes, musiciens, aucun n'y manquait, pas même ceux qui pouvaient ajouter, par les recherches de leur art, aux plaisirs de la table (4). C'était une véritable colonie d'artistes et qui paraissait avoir été, à dessein, amenée dans ces contrées. On les vit, pour la première fois, aux environs de Panuco, où ils avaient débarqué, sans qu'on sût jamais d'où ils étaient venus (5).

Quelques-unes des traditions relatives à Quetzalcohuatl semblent en faire un personnage tout à fait distinct de Céacatl, fils de Camaxtli; mais les histoires d'origine véritablement toltèque ne laissent pas le moindre doute sur leur identité. Après une si longue absence, il n'est pas étonnant qu'il eût été oublié du plus grand nombre; la multitude ne connaît que ceux qu'elle voit. Mais les ennemis de sa famille devaient avoir gardé son souvenir

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

(2) Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., tom. III, cap. 173, MS. — Plusieurs auteurs disent une robe semée de croix rouges, d'autres de croix noires. Nous croyons plutôt aux fleurs noires sur le témoignage de Las Casas.

(3) Torquem., Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

(4) Id., ibid. « Eran grandes lapidarios sobre estremo, asi en estas cosas delicadas, como en das otras industrias para la sustentacion humana, etc. »

(5) Torquemada, Mon. Ind., lib. III, cap. 7. — Cet écrivain suppose tour à tour qu'ils pouvaient être ou des Carthaginois ou des Irlandais. Quant aux Carthaginois, ils n'existaient plus depuis longtemps. Il pense qu'ils pouvaient être Irlandais, parce que, dit-il, ils se rayaient le visage et mangeaient de la chair humaine. Mais ces choses sont entièrement inconsistantes avec le caractère et les institutions de Quetzalcohuatl. Torquemada confond ici deux apparitions d'étrangers tout à fait diverses : ceux auxquels il paraît faire allusion datent d'une époque postérieure de plus de deux siècles.

et redoutaient son retour autant que ses amis le désiraient ardemment ; cela seul explique la facilité avec laquelle il obtint la couronne quelques années après. Aux yeux des masses, dont l'imprévu frappe et saisit si aisément l'imagination, son apparition ressembla à un météore : c'est, en effet, quelque chose de bien plus merveilleux, que la présence inattendue d'un prophète, sans parenté, sans connexions apparentes avec ceux qui l'environnent, prenant tout à coup possession du trône, se disant l'envoyé des dieux, imposant de nouvelles lois et de nouvelles institutions, réformant les anciennes, réorganisant enfin l'état tout entier avec la religion, pour disparaître quelques années après ; que le retour d'un prince revenant, après une longue absence, recevoir l'héritage de ses ancêtres. De là l'impression qui resta dans l'esprit du peuple longtemps après que Quetzalcohuatl eut cessé de régner, de là les fictions et les nombreuses légendes dont il devint le héros (1).

Mais il y aura toujours dans la vie de ce prince une phase qui demeurera inexplicable, et que l'historien sera forcé d'accepter comme un mystère, jusqu'à ce que le temps ou une heureuse découverte le laisse pénétrer, c'est cette absence prolongée, c'est ce séjour dans une région ignorée où il alla puiser, avec les éléments de toutes les sciences connues à cette époque, les leçons d'une sagesse que nul n'égala jamais ni avant ni après lui en Amérique. Où avait été Quetzalcohuatl durant cet intervalle ? Avait-il voyagé, comme les sages des temps antiques de la Grèce et de l'Inde, afin de s'instruire des lois et des institutions des autres peuples du monde, ou bien avait-il simplement passé tout ce temps dans une contrée voisine de l'Anahuac, d'où il serait revenu précisément au moment le plus propice à ses intérêts ? La réponse à toutes

(1) Il n'est pas un livre d'origine mexicaine qui ne fasse allusion à Quetzalcohuatl. Son nom et son culte se retrouvent d'un bout à l'autre du Mexique et de l'Amérique-Centrale ; peut-être même dans l'Amérique méridionale, dit M. Aubin.

ces questions peut former le sujet d'intéressantes dissertations; mais elle n'entre pas dans le cadre de notre histoire. La légende de Quetzalcohuatl dit bien que, lorsqu'il fut forcé de quitter le plateau aztèque, il annonça qu'il retournait en Tlapallan, d'où il était venu (1) : mais, en supposant que Tlapallan fût, comme il était véritablement, la région heureuse qu'arrosent l'Uzumacinta et ses affluents; en supposant que réellement Quetzalcohuatl en fût sorti directement pour se rendre dans l'Anahuac, il reste toujours le doute de savoir si c'était là qu'il avait passé toutes les années de son absence ou si c'était uniquement la dernière contrée qu'il aurait parcourue avant son retour (2).

De Panuco, où Quetzalcohuatl débarqua avec sa suite, il s'avança lentement, à travers les belles campagnes du Cuextlan, dans l'intérieur du pays, reçu de toutes les populations comme un envoyé du ciel (3) : on regardait avec admiration ses traits nobles et vénérables, sa démarche majestueuse, rehaussée encore par l'ampleur de ses vêtements. On n'avait pas moins de respect pour ses compagnons, dont on admirait les nombreuses connaissances et l'habileté. Comme un monument de leur passage, ils construisirent sur le fleuve un pont en pierres de taille d'une forme remarquable, que l'on voyait encore dans les premiers temps de la conquête (4); c'est ainsi qu'ils signalèrent leurs premiers pas dans l'Amérique, par une œuvre d'utilité publique. (An II Tochtli, 870.)

De la terre chaude de la Huaztèque (5) Quetzalcohuatl monta

(1) Tous les documents que nous possédons à ce sujet dans la langue nahuatl disent que Quetzalcohuatl alla en Tlapallan, non qu'il y retournait. Ce sont les légendes traduites en espagnol ou composées sur les récits populaires qui parlent de retour.

(2) Le champ est vaste. A la vue des institutions que Quetzalcohuatl donna à l'Amérique, il y aurait de curieux récits à faire sur ses voyages vrais ou supposés.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chronolog.

(5) Id., ibid.

dans les régions tempérées du Metztitlan et alla fixer son séjour à Tollantzinco (1). Cette ville, une des plus anciennes du Mexique, avait été, pendant plusieurs années, occupée par les Toltèques de Tollan, et son origine se perdait dans les traditions obscures qui précèdent la domination de la race nahuatl (2). D'anciens souvenirs mystiques se rattachaient à son existence, et nulle ne paraissait mieux calculée pour recevoir et héberger le nouveau prophète. C'est là qu'il jeta les fondements de la théocratie dont il fut le chef, en travaillant, avec ses disciples, au plan qu'il avait conçu pour réformer le culte et la morale de l'empire toltèque et pour donner, par l'encouragement de la science et des arts, un nouvel élan à la civilisation. L'école et le monastère dont il dota cette ville, le zodiaque qu'il y fit graver sur la pierre (3) durant le temps qu'il y demeura, témoignent de sa sollicitude pour les progrès des lumières. Longtemps après que ses autels eurent été renversés par les Espagnols, on voyait encore les ruines majestueuses d'un temple qu'il avait bâti, et l'on ne parlait qu'avec une crainte respectueuse de l'enceinte sacrée à laquelle on donnait le nom de « Mictlancalco (4) », ou la cité des Morts, palais souterrain destiné sans doute à recevoir les cadavres des prêtres et des princes et à servir à la célébration des rites mystérieux de sa reli-

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron.

(2) Vetancurt, Teatro Mexicano, etc., trav. III, pag. 63. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 41.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron. Le texte dit : « *Inxiuh huapal*, Annorum tabula ».

(4) *Mictlancalco*, composé de *Mictlan*, séjour des morts, de *Cal*, maison, et de *co*, lieu ; ce qui fait tout ensemble « Entre les maisons du séjour des Morts ». Sahagun dit à ce sujet : « Quetzalcohuatl éleva et bâtit plusieurs demeures souterraines auxquelles il donna le nom de Mictlancalco, et fit poser à l'entrée une grande pierre (servant de porte, comme celles des cachots souterrains de Baden-Baden) qui se remuait en la touchant avec le petit doigt ; mais beaucoup d'hommes réunis n'auraient pu remuer cette pierre, en supposant même qu'ils eussent été en fort grand nombre », apparemment parce qu'il y avait un ressort pour la faire mouvoir (Hist. de las cosas de N.-España, lib. III, cap. 14.)

gion. Sur le sommet des rochers qui couronnent la montagne de Metztitlan, naguère encore on découvrait une croix de pierre d'une forme antique et particulière, dont la tradition indienne attribuait également l'érection à Quetzalcohuatl (1). De temps immémorial les populations s'étaient accoutumées à offrir leurs hommages à ce signe auguste et lui sacrifiaient dans les temps de sécheresse, dans l'espoir d'obtenir du ciel les pluies nécessaires à la fécondation de leurs champs (2).

On a tout lieu de croire que Tollantzinco fut choisi, dès l'arrivée du prophète, pour abriter les assemblées secrètes des Compagnons-Sacrés, de nouveau réunis autour de leur chef et que les sombres galeries du Mictlancalco couvrirent les menées des conspirateurs qui travaillèrent à amener les Toltèques à ses pieds. De là sortirent ces missionnaires au prosélytisme ardent qui se répandaient dans les villes et dans les campagnes, préparant, par leurs prédications, les esprits des peuples à un nouvel ordre de choses. Le plaisir de la nouveauté, moins cependant que la tendance naturelle de la nation vers les idées superstitieuses, favorisa particulièrement les desseins de Quetzalcohuatl.

On ne sait pas encore avec précision quelles étaient les véritables croyances de ce personnage remarquable. Il faudrait, pour comprendre toute la portée des institutions qu'il fonda, connaître en quels lieux il avait puisé les doctrines qu'il prêcha par lui-même ou par ses disciples, dans les diverses régions du Mexique (3). « On rapporte et on assure, dit un antique fragment (4), qu'il adressait ses prières et ses adorations au centre du ciel (5),

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 16. La même tradition lui attribue l'érection des croix qu'on trouva à Tollan, à Cholullan et à Tetzcuco. Celle de la montagne de Metztitlan avait la forme d'un T grec.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 16.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Acatl, 883.

(5) Id., ibid. Le texte dit *Ilhuicatl yytic*, c'est le ventre ou le centre inté-

qu'il appelait Citlallycué et Citlallatonac (1), Tonacacihuatl et Tonacateuctli (2), Tecolliquequi, Yeztlaquenqui, Tlallamanac et Tlallichcatli. Il poussait de grands cris vers eux et savait que l'Omméyocan, séjour des neuf degrés (3), existe dans le ciel. Il savait que là demeuraient ceux qu'il appelait, qu'il conjurait, qu'il suppliait avec humilité et douleur. »

Dans ce morceau précieux de la théologie toltèque, il n'est question ni d'Omecihuatl, ni d'Ometeuctli, que le rituel mexicain présente comme les maîtres du séjour divin; mais Torquemada assure qu'ils étaient les mêmes que Citlallycué et Citlallatonac (4), la première figurant, par son nom de jupon étoilé, la voûte constellée du ciel, le second, par celui d'étoile resplendissante, l'astre qui précède avant le matin le retour du soleil. Le centre du ciel, auquel Quetzalcohuatl adressait ses invocations, rappelle le Cœur du ciel de la théogonie quichée, qui résume la triade mugissante de l'Ouragan (5), de l'Éclair et de la Foudre. C'est indubitablement la même divinité que, dans toutes les prières quichées, on adore sous le titre de Ventre de la terre et des cieux (6). Du haut des neuf cieux de l'Omméyocan, représenté dans les traditions (7) comme la cité des délices divins, Citlallycué et Citlal-

rieur du ciel; c'est la même expression qui se trouve identique dans les prières quichées.

(1) *Citlallycué*, Femme ou Jupon étoilé. — *Citlallatonac*, Étoile resplendissante, ou Splendeur étoilée.

(2) *Tonacacihuatl*, la Femme de notre subsistance ou de notre chair. — *Tonacateuctli*, le Seigneur de notre subsistance ou de notre chair : ce dernier est encore un titre du Soleil, tel qu'il était invoqué à Téotihuacan.

(3) Dans Torquemada, on lit de « onze » degrés, et dans Sahagun de « douze ». On y trouve le mot *Omeyocan*, écrit avec un seul *m*, ce qui signifie dès lors séjour double ou de deux.

(4) Monarq. Ind., lib. VI, cap. 19.

(5) Le mot espagnol *huracan* et notre *ouragan* ne seraient-ils pas empruntés par hasard aux populations américaines. C'est dans les Antilles qu'ont lieu les grands ouragans.

(6) MS. Quiché de Chichicastenango.

(7) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. X, cap. 29. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 19.

latonac disposaient de toutes les richesses et de tous les biens imaginables : c'était par le concours de leur volonté que se gouvernait l'univers visible et invisible, que les âmes des créatures, raisonnables ou non, auxquelles ils donnaient l'existence, recevaient les influences déterminant les inclinations naturelles d'après lesquelles elles agissent dans le monde.

Ces dogmes, au fond, ne différaient guère de ceux des Chichimèques et des autres populations de la langue nahuatl qui avaient précédé dans l'Anahuac l'arrivée de Quetzalcohuatl. Celles-ci admettaient évidemment un principe supérieur dans le Cœur ou le Ventre des cieux, origine, suivant elles, de la tempête et de la foudre qu'elles regardaient comme des représentants visibles ou des émanations directes de la divinité. En comparant entre elles les histoires mexicaines et quichées, on y trouve encore les traces d'un vague panthéisme, analogue à celui qu'on voit dans les superstitions indiennes du Manitou aux États-Unis et au Canada. La foudre qui gronde, la terre qui tremble, le volcan qui mugit, le vent qui agite les feuilles des arbres, les nuages qui tourbillonnent au-dessus de la plaine ou de la surface des lacs, la sécheresse qui dévore les moissons avant leur maturité, tout cela est plus ou moins animé : chacune de ces choses a son génie invisible qui participe de la divinité, qui est en tout et partout, qui est tout (1). A mesure que la société se perfectionne, que les nations se civilisent, ces phénomènes revêtent des formes palpables, se personnifient ainsi que les astres eux-mêmes ; et les prêtres, profitant de la superstition instinctive des peuples, les identifient avec les héros et les hommes illustres à qui ils érigent ainsi des

(1) MS. Quiché. — MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan. — Dans ce dernier document, les allusions sont fréquentes. Les volcans ont surtout le privilége d'avoir des génies particuliers qui en sont les maîtres, et auxquels on donne le titre de Cœur de la Montagne *Ri qux huyu*, exactement le *Tepeyolli* des Mexicains.

autels. De là cette multitude de divinités qui finirent par se trouver réunies dans le rituel mexicain.

Les Chichimèques adoraient le soleil, image la plus frappante aux yeux des hommes, du créateur et du maître suprême de l'univers. Dans la langue nahuatl, on le nomma Teotl, le dieu par excellence, et Tonatiuh, c'est-à-dire, le Resplendissant (1). Dans un langage plus symbolique, d'autres l'invoquaient sous celui de Tetzcatlipoca, ou le Miroir ardent (2). Les Yaquis l'appelaient Yolcuat et Quitzalcuat (3); on ne saurait y méconnaître Quetzalcohuatl, qu'un grand nombre de Toltèques adoraient sous ce titre comme le seigneur souverain du monde, et dont le suprême sacrificateur se revêtit (4), à dater de l'époque où le prophète de Tollantzinco travailla à faire prévaloir sa doctrine dans l'Anahuac. Le nom de Cé-Acatl, qu'il portait, à cause du jour où il était né, était également le signe astronomique et astrologique de Quitzalcuat, dans les calendriers de cette nation; c'est sous ce signe qu'il était reçu comme le dieu des vents et de la pluie (5) et qu'on le dépeignait comme l'ambassadeur ou le héraut de Tlaloc, représentant la fertilité et l'abondance des moissons; il le précédait balayant le ciel (6), préparant la route à cette autre divinité.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 27.

(2) Id., ibid., cap. 20. — C'est le Miroir ardent ou fumant.

(3) *Yol* ou yolli, le cœur ou grelot, et *cuat* ou cohuatl, serpent; c'est-à-dire le serpent à grelots ou sonnettes. *Quitzalcuat* est évidemment le même que Quetzalcohuatl. Le MS. Quiché ajoute que c'est le même que *Tohil*, le créateur du feu, le soleil.

(4) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29. — « Adoraban a un « solo señor que tenian por dios, al cual le llamahan Quetzalcoatl, cuyo « sacerdote tenia el mismo nombre, es decir Quetzalcoatl, el cual era muy « devoto y muy aficionado a las cosas de su dios ».

(5) Ce signe *Cé Acatl*, ou Une Canne, rappellerait-il le culte du phallus ou de la génération, et ce culte aurait-il quelque part dans l'érection des croix dans la Nouvelle-Espagne?

(6) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24. Il était le vent ou l'air dont le souffle amasse les nuages qui fécondent la terre, et qui les disperse ensuite pour faire place à Tlaloc, autre image du soleil. L'auteur ajoute que

L'histoire ajoute que le temple qui était dédié à Quetzalcohuatl était de forme ronde et que l'entrée représentait une gueule de serpent, béante d'une façon épouvantable et qui remplissait d'effroi ceux qui s'en approchaient pour la première fois (1).

On ignore l'origine du culte tetzcatlipoca, et l'on ne saurait fixer d'une manière absolue l'époque où cette divinité commença à être invoquée sous ce nom. Nous avons lieu de croire que ce n'était, dans le principe, qu'un autre titre du même symbole adoré dans le soleil et que les schismes qui éclatèrent plus tard parmi les Toltèques eurent autant pour objet les formes de la religion que ce qui en constituait le fond et les dogmes. Texcaltepocatl, ainsi que l'appelle un historien (2), était le nom du frère de Camaxtli, père de Quetzalcohuatl : soit qu'il l'eût adopté en l'honneur de la divinité, soit que la divinité l'eût dans la suite reçu à cause de lui, pour avoir été plus ou moins identifié avec elle après sa mort (3), il est certain que ce nom fameux servit de drapeau à tous ceux qui refusèrent de reconnaître la mission divine du prophète de Tollantzinco ou qui rejetèrent ses institutions.

La source première de ces divisions et de ces schismes remontait peut-être à d'antiques rivalités religieuses étrangères à l'Anahuac; mais on ne saurait douter que les haines particulières qui surgirent entre les familles des deux frères n'aient contribué à envenimer l'esprit de secte et à propager l'opposition qui se manifesta ensuite contre les autels de Quetzalcohuatl. Le jeûne, dans certaines occasions solennelles, l'usage de se tirer du sang avec des épines, pour les offrir aux dieux, paraissent avoir été des coutumes anciennes parmi les Toltèques; mais l'ablution des

les femmes stériles l'invoquaient, afin d'avoir des enfants. Ceci nous ramène à l'idée énoncée dans la note précédente.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 11.

(2) Las Casas, Hist. Apolog., tom. III, cap. 123.

(3) Pomar, Relacion de Tetzcuco, MS.

enfants à leur naissance, la confession auriculaire, l'établissement des monastères destinés à renfermer séparément des religieux des deux sexes, voués à la pénitence et à la chasteté, la création d'un sacerdoce perpétuellement obligé à la continence par des vœux redoutables, sans parler d'une multitude de rites et de cérémonies nouvelles, telles étaient les innovations extraordinaires que le prophète venait fonder sur le plateau aztèque (1).

Depuis la mort violente de Totepeuh-Nonohualcatl, les deux tiers de la monarchie si bien raffermie par la législation du congrès de Culhuacan étaient gouvernés par les fils de Texcaltepocatl, régnant lui-même dans cette ville sous le nom de Yohuallatonac. Céacatl-Quetzalcohuatl, à qui sa jeunesse n'avait pas permis de prendre possession du trône paternel, s'était exilé volontairement de sa patrie, où trop d'ennemis l'environnaient, mais en gardant l'espoir que d'heureuses circonstances lui permettraient d'y rentrer un jour. Après une si longue absence, ses compétiteurs s'imaginaient peu sans doute le revoir, et la puissance impériale semblait désormais enracinée dane leur maison. Aussi le bruit de son retour était-il de nature à causer à tous une profonde émotion. Son apparition inattendue, la pompe religieuse dont il s'environnait, le titre auguste de Topiltzin joint à son nom comme à celui de Nauhyotzin, sa science mystérieuse et la mission qu'il disait tenir du ciel, servirent admirablement à relever son parti dans toute l'étendue de la monarchie. Les populations indigènes, voyant, d'ailleurs, en lui un prince de leur sang, reçurent avec enthousiasme ses envoyés et témoignèrent leur impatience de le voir en possession de l'empire.

On ignore si Ihuitimal, qui régnait à Tollan, était un fils de Totepeuh ; mais de ses nombreuses concubines (2) ce prince avait

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 883.—Las Casas, Hist. Apolog., etc., tom. III, cap. 174. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

(2) Gutierez de Santa-Clara, Hist. de las guerras del Peru, MS.

laissé une famille considérable qui ne paraît pas, toutefois, avoir été reconnue comme légitime par les nobles toltèques. Il restait de lui plusieurs fils, demeurés à Cuitlahuac, dans la catégorie des membres de l'ordre des Nahual-Teteuctin ; les annales de cette ville (1) donnent à l'un d'eux le nom de Poloc, et c'est de lui que sortirent les princes connus d'abord sous le nom de Cintin (2) et ensuite de Tzompanteteuctin (3). On ne peut douter que ceux-ci n'aient prêté aussitôt leurs services à Quetzalcohuatl, qu'ils devaient considérer comme le chef de leur famille et comme le seul qui pouvait les placer au rang auquel ils avaient droit par leur naissance. Les Toltèques restés fidèles à son souvenir relevaient partout la tête, en jetant du côté de Tollantzinco un regard d'espérance. Ses travaux et ceux de ses disciples multipliaient rapidement le nombre de ses partisans ; malgré les précautions jalouses de ses rivaux, ils prêchaient avec succès dans les provinces, et l'Anahuac se trouvait dans les conditions les plus favorables aux prétentions de Quetzalcohuatl, lorsqu'Ihuitimal rendit le dernier soupir. (An V Calli 873.)

Ce prince, qui avait régné près de trente ans, ne laissa aucun souvenir que l'histoire ait enregistré. Dès qu'il fut mort, le peuple de Tollan, d'une voix unanime, se prononça pour Topiltzin-Céacatl-Quetzalcohuatl (4). Une ambassade composée des plus nobles seigneurs du royaume se mit en chemin et alla le supplier d'accepter la couronne. Le prince les accueillit avec une splendeur et une générosité qui les remplirent d'admiration : ils ne se sentaient pas moins touchés de la beauté de son visage, de la dignité de son maintien et de son extérieur imposant, tant en lui les dehors cor-

(1) Cod. Chimalp., Chron. des Tzomp.
(2) *Cintin*, plur. de *Cintli*, Mazorca de mais seca y curada (Molina, Vocab. de la leng. Mexic. y Castel.).
(3) Cod. Chimalp., ib. ubi sup.
(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 873. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

respondaient avec le titre d'Émeraude que sa mère lui avait donné avant sa naissance.

Soit que, par la mort d'Ihuitimal, Quetzalcohuatl héritât directement du trône de Tollan, en vertu de la loi de succession établie en 856, soit que l'influence qu'il possédait dès lors sur l'esprit des populations fût de telle nature que la puissance même de Yohualatonac s'effaçât devant la sienne, il paraît certain qu'avant de se rendre dans sa capitale il descendit dans la vallée et alla visiter à Culhuacan le temple de Quilaztli qui renfermait les restes de son père. Après trois années de séjour paisible à Tollantzinco, il passa avec son cortége au plateau de Huitzilapan, premier théâtre des exploits de sa famille, et y laissa une partie de ses disciples qui formèrent le premier noyau de la cité célèbre à laquelle on décerna depuis le nom de Cholullan (1). Contournant ensuite la base du Popocatepetl, il traça peut-être le chemin que sept siècles plus tard les chevaux des conquérants espagnols foulèrent en descendant vers Mexico. Dans ce long intervalle, les hommes et les cités changèrent plus d'une fois; mais la nature resta la même. De quelque côté que la suite de Quetzalcohuatl laissât tomber ses regards sur la vallée d'Anahuac, elle leur offrait des scènes également ravissantes. Autour des grands lacs, profondément encaissés au centre des masses porphyritiques qui la séparent des plateaux voisins, on ne voyait partout que forêts magnifiques, que riches prairies, que champs fertiles s'inclinant vers le rivage. Du fond des eaux, les villes toltèques, à demi cachées dans la verdure, s'élançaient avec leurs blancs téocallis. Au milieu de toutes se distinguait, comme une reine entre ses compagnes, la noble cité de Culhuacan, rattachée à la colline du Huexachtecatl par une langue étroite de terre et étendant ses grands bras au nord et au midi, comme pour marquer son empire sur les lagunes.

Quetzalcohuatl obtint sur tout son passage les marques d'une

(1) Torquemada, ibid.

superstitieuse vénération. Il parut à Culhuacan, non avec l'appareil terrible d'un vainqueur, mais avec la majesté pacifique d'un roi qui prend possession de ses états (1) : il était accompagné d'une suite nombreuse dont les riches vêtements, la noblesse et la distinction annonçaient une haute culture (2). On ne saurait rendre compte de son entrevue avec Yohuallatonac, ni des sentiments que ce prince pouvait nourrir contre lui, puisque l'histoire n'en a pas gardé le souvenir ; mais on peut croire qu'elle se passa, en apparence, au moins, à la satisfaction de tous, et que le nouveau roi de Tollan fut reçu dans la métropole avec les honneurs dus à son rang et à son caractère auguste de Topiltzin.

On ne trouve dans les histoires toltèques aucun détail particulier sur l'avénement de Quetzalcohuatl ; on ignore s'il avait reçu, antérieurement à son arrivée dans le Mexique, l'onction royale, ou s'il fut sacré des mains de ses disciples au moment de prendre possession du trône. On sait seulement qu'en arrivant à Tollan il fut revêtu de la double puissance de la royauté et du sacerdoce, et qu'il exerça, par lui-même et d'une manière spéciale, la sacrificature suprême (3).

Tollan passait alors pour la plus riche et la plus florissante des villes du plateau aztèque : le privilége qu'elle eut de devenir la capitale de Quetzalcohuatl ne tarda pas à lui donner une prépondérance marquée sur Culhuacan, et, durant le reste de son règne, elle fut de fait la véritable métropole de l'empire toltèque. Située dans une grande vallée, environnée de hautes montagnes, cette

(1) Torquemada, ibid. — Gutierez de Santa-Clara, Hist. de las guerras del Peru, MS.

(2) Id., ibid. — Torquemada, ibid.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 873. Outre le titre sacerdotal de « Tlamacazqui », donné à Quetzalcohuatl, le texte dit ici : « Iuipan... inin « xihuitl canaio in Tolteca iu yehua Quetzalcohuatl, inic quimo-tlatocatique « in oncan Tollan, ihuan iteopixcauhcatca ». Ce qui veut dire : « En cette « année, les Toltèques allèrent chercher Quetzalcohuatl lui-même, afin de le « constituer roi de Tollan, et qu'il fût grand-prêtre »...

ville était fortifiée à la fois par la nature et par l'art. La rivière Quetzalatl coulait au centre de la cité qu'elle partageait en deux ; la forteresse de Toltecatepec qui avait remplacé l'ancien Mamhéni, au nord-est, et celles de Nonohualco et de Xicococ, érigées sur les hauteurs voisines (1), protégeaient les abords de la capitale. Du haut de leurs tours pyramidales, la sentinelle embrassait d'un coup-d'œil toute l'étendue de la vallée, et nul ne pouvait s'en approcher de quelque côté que ce fût, sans être aussitôt signalé. Le vaste développement que prit ensuite Tollan l'ayant fait partager en vingt quartiers, chacun d'eux reçut le nom d'une des principales provinces soumises à la domination de ses monarques (2). Ce n'est pas seulement ainsi qu'elles étaient représentées dans la métropole; mais les princes qui en étaient les gouverneurs héréditaires y possédaient chacun un palais, et ils étaient tenus d'y résider, chaque année, durant un certain temps (3).

Quetzalcohuatl travailla plus qu'aucun des autres rois toltèques à embellir cette grande ville. Toutes les traditions sont d'accord pour vanter sa splendeur et célébrer la prospérité qu'elle acquit sous son règne. Mais l'attrait qu'avait pour lui la magnificence ne l'empêchait pas d'étendre sa vigilance au bonheur des autres nations qui furent soumises à son sceptre (4). Dans cette vue, il s'appliqua à les relier les unes aux autres par des voies de communication plus faciles, traçant des chemins, ouvrant des routes et des chaussées, jetant des ponts sur les fleuves et sur les rivières,

(1) Ces diverses forteresses sont connues par le Cod. Chimalpopoca.

(2) Voici le nom de ces quartiers ou provinces, d'après le document intitulé « Historia Tulteca », MS. en langue nahuatl, coll. Aubin : « Pantecatli, Itzcuitzoncatli, Tlematepehua, Tlequaztepehua, Tezcatepehua, Tecollotepehua, Tochpaneca, Cenpoalteca, Cuetlaxteca, Cozcateca, Nonohualca, Cuitlapiltzinca, Aztateca, Tzanatepehua, Tetetzincatl, Teuhxilcatli, Zacanca, Cuixcoco, Quauhchichinoca et Chiuhnauhteca ».

(3) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 25.

(4) Codex Chimalp., Hist. des soleils. Ce document cite un grand nombre de villes et de provinces qui auraient été conquises par Ceacatl ; mais il est difficile de savoir s'il faut prendre ce mot dans un sens guerrier ou pacifique.

encourageant le commerce d'un pays à un autre, et l'attirant de tous côtés dans la capitale et dans la vallée d'Anahuac, non-seulement des diverses provinces de l'empire, mais encore des régions les plus lointaines (1).

Les descriptions qu'on lit à ce sujet dans les histoires mexicaines représentent Tollan comme le séjour de la félicité, du luxe et de l'abondance. L'heureuse situation de cette ville à la tête du fleuve Quetzalatl la mettait en communication avec les provinces riveraines jusqu'à la mer. La plaine, qui s'élève graduellement vers les montagnes dont elle est environnée, est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte et par la douceur de son climat. Du haut des terrasses de son palais Quetzalcohuatl embrassait du regard cette belle campagne, avec ces champs de maïs, dont les gerbes étaient si hautes, qu'elles ressemblaient à des arbres (2); avec ces plants de cotonniers, qui produisaient naturellement des cotons de toutes couleurs (3); avec ces jardins où s'étalaient à l'envi les fleurs les plus belles et les plus variées. Plus loin, des villes et des villages, des maisons de plaisance environnées d'ombrages parfumés, s'étendaient tout autour, jusqu'aux forêts majestueuses, dernière ceinture de la vallée de Xocotitlan avant d'arriver aux Cordillières, dont les sommets se perdent dans les

(1) Toutes les histoires sont d'accord à ce sujet; les débris de ponts, de chaussées, de grands chemins et d'aqueducs, qu'on rencontre encore en tant d'endroits dans ces contrées, sont tous attribués à Quetzalcohuatl, et, comme d'ordinaire, il passe pour en avoir fait probablement plus qu'il n'en fit réellement.

(2) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. III, cap. 3. — Au moment où nous écrivons ces lignes, nous avons devant les yeux la réalisation exacte des paroles de Sahagun, à Rabinal, dans un climat analogue à celui de Tollan. Nous avons, dans le jardin dépendant du presbytère, un plant de maïs, dont les gerbes, fortes, droites et fermes, s'élèvent déjà à plus de 3 pieds au-dessus de la tête, avant leur croissance complète.

(3) Sahagun, ibid. — « Sembraban y cogian algodon de todos colores, como « decir colorado, encarnado, amarillo, morado, blanquesino, verde, azul, « prieto, pardo, naranjado, y leonado; estos colores de algodon eran naturales, que asi se nacian. »

nues : ces forêts étaient la retraite des bêtes fauves, dont le poil servait à fabriquer des tissus plus éclatants et plus doux que la soie (1); dont les peaux, tannées avec un art sans égal, ornaient les armures et les meubles des grands (2). A l'abri de leurs feuillages variés, des milliers d'oiseaux, aux plumages étincelants, les favoris de Quetzalcohuatl (3), faisaient retentir les airs des chants les plus suaves.

Tollan était bâti sur l'une et sur l'autre rive du fleuve : à la gauche, elle s'appuyait contre les collines de l'ancienne cité de Mambéni vers laquelle elles s'élevaient brusquement. La police y était parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, la protection du commerce et la sûreté publique (4). Les places et les rues étaient ornées de temples et de palais qui s'étendaient majestueusement sur une suite de gradins, et leurs terrasses, ornées de fleurs et d'arbustes, présentaient un coup d'œil enchanteur (5). Le règne de Quetzalcohuatl est représenté dans toutes les traditions comme l'âge d'or des Toltèques. La ville de Tollan était sans rivale; elle avait atteint son apogée et offrait véritablement l'image de la prospérité et du bonheur. Le bien-être était général. La pauvreté y était inconnue, et ses habitants nageaient dans toutes les joies de l'opulence et des satisfactions de la vie. Elle renfermait les plus riches manufactures en tout genre, et l'habileté de ses ouvriers resta, dès lors, proverbiale en Amérique (6).

(1) Le poil du ventre du lapin et du lièvre servait à confectionner une étoffe que tous les Espagnols prirent pour de la soie, lors de leur arrivée.

(2) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. III, cap. 3.

(3) Id., ibid., et lib. X, cap. 20.

(4) Ixtlilxochitl, IV. Relacion de las vidas de los reyes de los Tultecas. MS. des Archives nation. de Mexico, édité dans le tom. IX de Kingsborough, Supp.

(5) Les Indiens du Mexique et de l'Amérique-Centrale se distinguèrent toujours par leur prédilection pour les fleurs, qu'ils disposent encore aujourd'hui avec beaucoup d'art.

(6) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

Ses « tianquiz » ou marchés (1) étaient l'entrepôt du commerce d'une grande moitié de l'hémisphère occidental (2). Sous leurs vastes portiques, se pressaient les marchands de toutes les nations du Mexique ; on y accourait des royaumes étrangers les plus reculés du nord et du midi ; on venait y chercher les produits variés de la nature et de l'industrie des régions américaines. A côté des fruits délicieux de tant de climats différents on admirait des nattes incomparables par la beauté du tissu et la finesse du travail, des tapis de cuir maroquinés avec la dernière perfection, des étoffes de coton, de poil de lapin ou de lièvre, non moins fines que brillantes par la variété de leurs couleurs; elles offraient à l'œil émerveillé, soit le rouge éclatant de la cochenille et de l'« achiotl » (3), soit la pourpre aux trois teintes de la côte de Tehuantepec (4), le jaune doré du « Nih » (5) ou l'azur céleste de l'in-

(1) *Tianquiz* ou *Tianquiztli;* ce mot a le même sens que foire ou marché. Le tianquiz de Tlatelolco, que les Espagnols virent en arrivant à Mexico, était, au temps de la conquête, le plus célèbre de l'Amérique.

(2) C'est un fait appuyé sur des preuves sans nombre, que les Indiens des diverses contrées de l'Amérique communiquaient les uns avec les autres, par le moyen de nombreuses caravanes qui se rendaient de foire en foire, à des distances considérables de leur pays, comme nous le démontrerons plus loin.

(3) *Achiotl,* achiote, disent actuellement les Indiens et les Espagnols; c'est une petite graine renfermée comme la grenade dans une écorce épaisse, fruit d'un arbuste de moyenne taille : cette graine produit une couleur rouge plus belle que la cochenille, et dont on se sert beaucoup dans la teinture, avec le mordant appelé *nih.*

(4) Cette pourpre est produite par un coquillage bivalve qu'on trouve abondamment sur toute la côte de l'océan Pacifique, jusqu'au delà de Costa-Rica; on en obtient toutes les teintes que l'on désire, et elles sont parfaitement durables. Le procédé, encore en usage de nos jours parmi les Indiens, consiste à ramasser d'avance tous les coquillages nécessaires que l'on fait sécher, après quoi on les prend l'un après l'autre et on les presse délicatement, de manière à en faire tomber quelques gouttes de la matière colorante. Cette matière est d'abord presque incolore ; on y trempe l'un après l'autre les fils de coton, et, après qu'ils sont suffisamment imbibés, on les fait passer entre le pouce et l'index, et on les met de côté pour les sécher. D'abord le fil est d'un bleu foncé ; mais il prend un ton pourpré convenable dès qu'il est exposé à l'air. Après cette opération, on rend le coquillage à la mer, où il se remplit de nouveau de matière colorante pour une autre occasion (Squier, Nicaragua, its people and scenery, etc., vol. II).

(5) Le *nih* est un insecte assez semblable, pour la forme, à celui de la co-

digo. C'est là qu'on étalait à côté des écharpes de soie de chenille (1), œuvres admirables de la patience indienne, des vêtements de toutes formes, brodés d'or ou de perles ; des manteaux aux mosaïques de plume dont le velouté, la supériorité du dessin et du travail surpassaient tout le reste (2). On vendait ailleurs de l'or en barres et en poudre, des parasols, et des éventail panachés ou en mosaïque, des instruments de musique de toute espèce, des ouvrages d'écaille ou de coquillages d'une délicatesse exquise, des bijoux précieux, des pierreries, surtout des turquoises et des émeraudes, taillées avec un fini que l'art des Européens ne sut jamais atteindre (3). Auprès des coupes d'or et d'argent, d'albâtre ou d'agate, où devait bientôt écumer le chocolat divin réservé aux princes de l'Amérique (4), se rangeaient toutes les merveilles de la céramique toltèque, des vases d'une terre si fine, de couleurs si brillantes, que l'Étrurie ou la Chine se fussent fait un honneur de les produire (5); des ustensiles de toute sorte, aux formes gracieuses ou grotesques, ornés de peintures et de reliefs dont nos artistes seraient jaloux. Tel était le coup d'œil qu'offraient aux Américains et aux étrangers les tianquiz de la cité de Quetzal-

chenille, mais gros à peu près comme une petite lentille ; il est blanc et velu comme la cochenille, très-abondant dans la Véra-Paz, et se nourrit sur un buisson épinier toujours vert. Il produit une espèce de graisse jaune, comme la gomme-gutte, excellent caustique dont les Indiens usent comme du meilleur mordant, et qui, suivant leurs anciens livres, avait en même temps l'efficacité du baume de copahu.

(1) Cette chenille est grosse et venimeuse ; elle file une soie très-fine dans les forêts du Mexique et de l'Amérique-Centrale ; les Indiens en font encore des espèces d'écharpes, œuvres d'une patience et d'un travail fort laborieux.

(2) Les Indiens du Michoacan conservèrent encore assez longtemps, après la conquête, cette industrie curieuse, dont nous parlerons amplement plus tard.

(3) Lorenzana, Cartas de Hernando Cortès. Mexico, 1776.

(4) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. XI, cap. 6. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 53.

(5) Torquemada, ibid., lib. III, cap. 19. « Et ce qui causa le plus d'admiration aux Castillans, dit-il, dans le temps qu'ils y demeurèrent, fut la faïence « si belle et si délicate, comme celle de Florence en Italie, dont une grande « quantité se vendait dans les marchés »...

cohuatl à une époque où la plus grande partie de l'Europe était plongée dans la barbarie.

Dans leurs demeures princières, les seigneurs toltèques trouvaient toutes les commodités désirables. La tradition mentionne avec orgueil les quatre palais merveilleux du roi-pontife : chacun était un assemblage des métaux les plus précieux; les plus beaux marbres, le jaspe et le porphyre, l'albâtre transparent s'y étaient transformés de mille manières sous les ciseaux des artistes, afin d'en orner les cours et les galeries. Tous les arts avaient rivalisé pour accroître la splendeur et la majesté du grand monarque de l'Occident. Auprès de chaque palais s'élevait un temple d'une magnificence analogue, dédié à l'une des divinités du rituel toltèque. Le temple d'Or, situé à l'est, avait reçu son nom des lames ciselées de ce métal, dont il avait été enrichi : à l'ouest, on voyait le temple des Émeraudes et des Turquoises ; au midi, le temple des Coquillages, et au nord le temple d'Albâtre, ainsi nommés suivant la nature des ornements qu'ils avaient reçus. Ces quatre sanctuaires étaient, après celui de Quetzalcohuatl, les plus illustres de la capitale, et ils étaient desservis par les pontifes les plus élevés en dignité après le souverain (1).

On ne saurait assigner avec exactitude les limites qu'avait l'empire toltèque sous le règne de Quetzalcohuatl. Il est certain, toutefois, qu'elles avaient une extension considérable (2). Soit que, dans les commencements, la force des armes eût aidé à la prédication de sa doctrine, soit que la seule persuasion et le langage ardent de ses disciples et de ses apôtres eussent réussi à établir son autorité, il est notoire qu'elle fut reçue par les habitants d'une

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29. — Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Acatl, 883.

(2) Ixtlilxochitl, IV. Relacion, etc. « Antes de pasar adelante, commence ici « cet auteur, quiero hacer relacion del estado en que estaban las naciones « tultecas, y es que ya en este tiempo casi mil leguas habian poblado, y edi- « ficado pueblos, ciudades villas y lugares ».

foule de provinces qui n'avaient jamais été soumises auparavant par les Toltèques. Lorsqu'il crut sa puissance suffisamment affermie, une de ses premières mesures fut de prohiber, sous les peines les plus rigoureuses, la coutume abominable de verser le sang humain en l'honneur de la divinité. Il donna l'ordre de purifier tous les temples et spécifia la qualité des dons que l'on pourrait offrir sur les autels : c'étaient des parfums, des fleurs, du pain de maïs, des fruits et des papillons, aux jours ordinaires; aux fêtes solennelles, il accordait qu'on immolât un lapin, un serpent ou bien un daim, suivant la circonstance (1). Telle était l'horreur qu'il avait pour l'effusion du sang, qu'il travaillait constamment, dit la tradition (2), à mettre un frein aux désordres et aux cabales qui enfantent les désordres et la guerre, en châtiant avec rigueur les crimes et les délits capables d'allumer la haine entre les citoyens ou les peuples.

Cette loi fit de Quetzalcohuatl un héros et un martyr. Rien ne rehausse davantage le caractère de ce prince que la constance et le courage avec lesquels il sut résister, durant tout son règne, à ceux qui tentèrent de la lui faire abroger. On ignore comment elle fut accueillie à Téotihuacan, et si ses prêtres y donnèrent une adhésion entière et libre. Malgré l'accroissement rapide de la ville de Culhuacan et la prospérité prodigieuse dont jouissait alors Tollan, la cité du Soleil était encore la plus vaste et la plus peuplée dans la monarchie (3). Les populations accouraient avec plus d'empressement que jamais à ses sanctuaires, desservis, comme auparavant, par le collége des Papahua-tlamacazqui, ou Ministres aux longs cheveux. C'est par leurs mains que passaient les prémices des fruits de la terre qu'on offrait aux astres du jour et de la nuit. Chaque année, à cette occasion, on y célébrait, au temps de la récolte du

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 883. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.
(2) Id., ibid.
(3) Ixtlilxochitl, IV. Relacion, etc.

maïs, une fête solennelle : on immolait un grand nombre de captifs et, à leur défaut, les criminels qui gémissaient dans les cachots de l'état. On donnait à ce sacrifice le nom de « tetli-monamiquian », c'est-à-dire, la rencontre des pierres, parce que l'on plaçait une des victimes entre deux pierres extrêmement affilées, disposées de manière à ce qu'on pût les lancer l'une contre l'autre et qu'en se rencontrant elles missent en pièces le condamné (1). Dès que ce sacrifice était achevé, on enterrait les cadavres, et sur leur sépulture on exécutait un ballet composé des principaux seigneurs présents à la solennité. Les fêtes duraient tout le jour, et la nuit se passait dans une suite de danses et de banquets dans les divers quartiers de la ville.

Des coutumes de ce genre ne sont pas faciles à abolir ; elles ont leurs racines dans les superstitions nationales, et la moindre dérogation, aux yeux de leurs partisans, est un crime irrémissible. L'usage de verser le sang humain dans les sacrifices était loin de faire naître, à cette époque, le sentiment réprobateur que nous y attachons de nos jours, dans les contrées où nous vivons. Sous le voile obscur des traditions mexicaines relatives à l'immolation des victimes humaines, on croit entrevoir, d'ailleurs, une idée plus profonde et surtout moins repoussante que cette soif de sang généralement attribuée aux sectateurs de Tetzcatlipoca ; des yeux plus pénétrants, écartant l'enveloppe barbare avec laquelle leur culte se présente au premier abord, n'ont vu dans ces sacrifices inhumains que l'exagération d'un dogme qu'on trouve dans toutes les religions antiques, celui de l'expiation mystérieuse de la chute originelle. Au contraire, la secte, personnifiée dans Quetzalcohuatl, laisse percer vaguement les traces d'un panthéisme analogue à celui de plusieurs philosophies indoues, et d'une opposition matérielle au dogme de l'immortalité de l'âme, dont les sacrifices expiatoires étaient une conséquence. Telle aurait été,

(1) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27.

au fond, la doctrine secrète, sinon du prophète lui-même, au moins de ceux qui, dans la suite, embrassèrent son culte (1). Nous devons ajouter ici qu'à l'époque où Quetzalcohuatl saisit le sceptre dans Tollan, les sacrifices de victimes humaines étaient loin de se pratiquer universellement. C'est à peine si, à de rares intervalles, on en immolait une seule, en des circonstances solennelles, dans les provinces éloignées de la capitale : aussi la défense de Quetzalcohuatl fut-elle généralement accueillie avec le respect qui lui était dû. Mais à Téotihuacan, où cette coutume barbare prévalait depuis un grand nombre d'années, mais dans les autres villes de l'Anahuac qui avaient été plus directement soumises à leur contrôle et à la domination des princes de la langue nahuatl, la volonté du monarque éprouva, sans nul doute, une résistance que son énergie seule parvint à comprimer.

Par une conséquence toute naturelle, les descendants des anciennes populations othomies qui se souvenaient de la tyrannie naguère subie par leurs pères, traînés de force aux autels sanglants des Toltèques, durent se ranger, avec d'autant plus de joie, au parti de Quetzalcohuatl, qu'ils reconnaissaient en ce prince un représentant de leurs propres droits. Ces motifs, joints à l'influence que sa réputation de sainteté lui donnait sur l'esprit de toute la nation en général, aident à comprendre comment les rois d'Otompan et de Culhuacan purent adhérer à ses lois insolites. Il est douteux, toutefois, que cette adhésion fût sincère, et l'on a lieu de croire qu'ils protestèrent tout bas contre la compression à laquelle ils étaient soumis. Ceux des membres du sacerdoce qui regret-

(1) Ces réflexions nous ont été en partie suggérées par M. Aubin, dont les études profondes sur la religion des anciens Mexicains nous feront connaître plus tard d'une manière bien plus complète les écoles philosophiques des peuples américains. Elles serviront, nous l'espérons, à faire comprendre plus clairement les phases diverses de la guerre religieuse qui commença avec Quetzalcohuatl et qui continuait encore plus ou moins à l'époque de la conquête.

taient l'usage antique, n'osant célébrer en public leurs funestes holocaustes, en firent l'objet de leurs assemblées secrètes, et les ténèbres de la nuit voilèrent alors ce que le jour ne voyait qu'avec horreur : les mécontents de tout rang s'unirent à eux, pensant déjà dans l'ombre à conspirer contre l'ennemi de leurs rites. C'est ainsi que les colères religieuses, en envenimant les haines de famille et les oppositions politiques, donnèrent naissance, quelques années après, aux troubles qui ne cessèrent d'agiter l'empire toltèque durant la plus grande partie de son existence.

Pour réformer les coutumes barbares d'une nation, il ne convient pas seulement de lui dicter des lois, il faut encore lui en imposer le respect et lui inculquer le désir de l'obéissance. Dans ce dessein, Quetzalcohuatl devait travailler à rendre respectables aux yeux de ses sujets ceux qui étaient chargés de les instruire. Dès lors, les prêtres furent astreints à des règlements rigoureux, et le roi-pontife, en sa qualité de chef suprême de la religion, fut le premier à s'y conformer. Il bâtit ou commença un grand nombre de monastères et de colléges pour les deux sexes. On les appelait « Maisons de jeûne, de pénitence et de prières » (1), à cause des exercices auxquels on obligea ceux qui y habitaient. On recevait dans ces retraites les jeunes gens des familles nobles ou sacerdotales qui voulaient se consacrer à la vie solitaire, soit pour un nombre défini d'années, soit à perpétuité ; dans ce dernier cas, la continence qu'on y observait devait également être perpétuelle. Tous y vivaient d'une manière chaste et honnête, habillés de longues robes d'une couleur sombre et portant les cheveux longs. C'est là qu'on étudiait les rites et les dogmes de la religion. Une des coutumes qu'on y pratiquait était de se lever au milieu de la nuit, pour aller se baigner : après le bain, ils entraient au temple, où ils chantaient les louanges des dieux jusqu'à deux heures du matin (2). Quetzalcohuatl était lui-même d'une fidélité remarqua-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 883.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

ble pour l'observation de ses règlements. Chaque nuit, il se levait pour accomplir la pénitence qu'il s'était imposée; il descendait solennellement aux fontaines d'Atecpan-Amochco (1), qui étaient dans les dépendances de son palais. Après le bain, il se tirait du sang avec des aiguilles d'émeraude qu'il offrait ensuite sur l'autel du dieu, accompagné d'un holocauste d'oiseaux, de couleuvres et de papillons que l'on immolait en sa présence (2).

Les colléges destinés à l'instruction de la noblesse furent soumis à une discipline également sévère qui faisait partie de l'éducation. On fixa le nombre des années que les jeunes gens devaient y passer, et les cérémonies qui marquaient leur sortie du service du temple ainsi que leur entrée dans le monde eurent leur place dans le Rituel (3). Le même livre contenait une nomenclature exacte des fêtes et des sacrifices, de leur distribution suivant les mois, les jours et les heures, avec celle des époques consacrées aux œuvres de pénitence et aux mortifications, seules capables d'apaiser le courroux de la divinité et d'expier les péchés des hommes (4).

Outre le titre de Topiltzin que prenait le roi-pontife, on lui donnait celui de « Téotéuctli », ou seigneur divin, lequel indiquait non-seulement son rang supérieur à celui des autres prêtres, mais encore le lien qui le rapprochait des dieux. Immédiatement au-dessous de lui, il y avait quatre ministres dont le titre de « Huey-Téopixqui » avait la signification de grand-gardien des choses sacrées; ils étaient comme ses vicaires et en même temps comme ses lieutenants royaux : le nom de « Téopixqui » ou gardiens sacrés désignait indifféremment tous les membres du sacerdoce. Dans ce nombre, les uns étaient mariés, ils vivaient, dans le

(1) *Atecpan-Amochco*, c'est-à-dire le Palais d'eau aux conduits de plomb. (Cod. Chimalp., ibid.)
(2) Id., ibid.
(3) Las Casas, Hist. Apolog., tom. III, cap. 173.
(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 883. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

monde, de la vie ordinaire, et ne s'en retiraient que lorsqu'ils étaient de service dans le temple : les autres, à l'exemple de Quetzalcohuatl, qui avait institué le célibat ecclésiastique (1), s'obligeaient, par un vœu, à une continence perpétuelle ou à terme, et dans ces catégories ils prenaient le titre de « Tlamacazqui » (2), qui répondait à celui de diacre ou religieux. La conduite de tous ces hommes consacrés aux autels était extrêmement réservée et austère. Lorsqu'ils rencontraient des femmes dans les rues ou dans les maisons, ils baissaient les yeux par terre. Jamais ils ne buvaient d'aucune liqueur enivrante. Tout leur extérieur annonçait la mortification, la gravité, la mesure, et leur maintien imposait aux peuples : aussi passaient-ils pour des êtres supérieurs au reste des mortels, d'une perfection divine, et l'on ajoutait une foi aveugle à tout ce qu'ils disaient.

Tous participaient plus ou moins de la réputation de sainteté dont jouissait leur maître. Tel était en effet le prestige de Quetzalcohuatl, que ses partisans le regardaient comme un dieu sur la terre. Suivant la coutume des rois toltèques (3), il se faisait voir rarement à son peuple, et alors c'était avec un appareil d'une magnificence destinée à impressionner vivement la multitude. Dès qu'il paraissait, tout le monde se jetait la face contre terre, persuadé que la mort frapperait immédiatement le téméraire qui oserait envisager le prophète. Les plus grands seigneurs ne se montraient en sa présence que les yeux baissés et les pieds nus par respect, et les princes de sa famille s'asseyaient à ses pieds sur la natte où était son siége (4).

Mais l'opposition qu'avaient soulevée ses premières réformes

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

(2) Le titre de *Tlamacaxqui* a le sens exact de diacre; c'est celui qui sert ou offre. Il s'appliquait d'une manière spéciale aux religieux ou prêtres qui, à l'exemple de Quetzalcohuatl, avaient embrassé la continence.

(3) Cod. Chimalp., ubi sup. — Ixtlilxochitl, IV. Relacion, etc.

(4) Burgoa, Descripcion Geogr. Hist. de la prov. de Guaxaca, cap. 72.

croissait en proportion du fanatisme de ses prosélytes : les farouches sectateurs des rites inhumains de Téotihuacan voyaient avec envie les honneurs qu'on rendait à ce dieu vivant, et, en les taxant tout bas d'usurpation sacrilége, ils redemandaient avec menaces la continuation de leurs sacrifices antiques. Leurs cris sanguinaires arrivèrent plusieurs fois aux oreilles du monarque, et des décrets plus sévères que les premiers allèrent frapper partout les sectateurs du vieux culte qui cherchaient à le maintenir (1). Malheureusement en matière religieuse, de la rigueur à la persécution, comme de la résistance à la révolte, il n'y a qu'un pas. Incapables de comprendre le génie bienfaisant de Quetzalcohuatl, les réfractaires obéirent en frémissant, et la haine couva au fond de bien des cœurs, jusque dans les dernières années de son gouvernement. Des deux sectes la plus ardente indubitablement était celle de ses adversaires : comprimée par la main puissante qui avait purifié leurs autels, elle dévora sa fureur en silence, et pendant vingt ans l'empire toltèque jouit d'une paix, d'une union et d'une prospérité si étonnantes, que le règne de ce prince passa depuis, dans l'histoire, poûr la période la plus fortunée des anciennes nations civilisées de l'Amérique septentrionale.

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 883. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap 24.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Portrait des peuples toltèques sous Quetzalcohuatl. Leur costume et leurs habillements. Coutumes des rois. État des arts et des sciences chez les Toltèques. Médecine. Joaillerie. Recherches des pierres précieuses. Tissus. Architecture. Palais de Quetzalcohuatl. Ce prince auteur du Tonalamatl et des livres religieux et scientifiques. Fêtes et sacrifices. Prêtres, veilleurs de nuit. Temple des Serpents commencé par Quetzalcohuatl. Son horreur pour le sang. Ses rigueurs contre ses adversaires. Accroissement de la secte de Tetzcatlipoca. Huémac, prince de Tollan, conspire contre Quetzalcohuatl. Agitation et révoltes dans le royaume. Abdication et fuite de Quetzalcohuatl. Ses ennemis le poursuivent. Il se retire au plateau de Huitzilapan. Il se décide à y fixer son séjour.

Le plus bel éloge de Topiltzin Céacatl Quetzalcohuatl, c'est le portrait transmis, par la tradition, du caractère général des Toltèques, à son époque. « C'était, dit-elle (1), un peuple bon et attaché à la vertu. On reconnaissait leur urbanité jusque dans la manière de se saluer ou de converser entre eux ; ils s'abordaient avec ces paroles : « Seigneur, mon seigneur, mon frère aîné, mon « seigneur, mon jeune frère. » Ils avaient tous une égale horreur du mensonge, et se gardaient d'user de serments pour donner du

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29.

poids à leurs discours. « Ceci est vrai, disaient-ils, c'est ainsi, cela « est avéré ; » se contentant de répondre oui pour oui, non pour non, sans employer aucun détour. Ils avaient de la piété pour les dieux, n'admettant qu'un seul Dieu et Seigneur tout-puissant, supérieur à tous les autres. Quetzalcohuatl était fort dévot lui-même, et ses sujets professaient pour lui une grande vénération. Ils obéissaient à tous ses commandements avec une extrême docilité ; ils croyaient à tout ce qu'il leur ordonnait de croire, avaient une grande crainte de Dieu, et n'étaient pas moins attachés aux choses sacrées que leur pontife (1).

« Les Toltèques, ajoute la même tradition, étaient hauts de corps et bien faits, plus grands que les Indiens d'aujourd'hui, légers et rapides à la course ; à cause de cela, on les appelait « Tlanqua-Cemilhuique », c'est-à-dire des hommes qui savent courir tout un jour sans se reposer (2). Ils étaient presque aussi blancs que les Européens (3). Aussi distingués comme chanteurs que musiciens habiles, ils se servaient de toutes sortes d'instruments pour chanter et danser. Ils en touchaient avec beaucoup de goût ; ils inventaient et composaient, par l'effet de leur génie, des chants et des airs fort curieux (4). Leurs repas étaient les mêmes que ceux que l'on fait aujourd'hui (5). Leurs vêtements ordinaires

(1) Sahagun, ibid.

(2) Les Espagnols étaient en admiration devant la rapidité avec laquelle Montézuma recevait des nouvelles des points les plus reculés de son empire, mais encore plus de la facilité avec laquelle il recevait du poisson frais qu'on lui expédiait des deux mers, éloignées de plus de 100 lieues de la capitale. — Ces courriers-piétons sont encore aujourd'hui les seuls en usage dans l'Amérique-Centrale ; ce sont eux qui apportent du port d'Izabal à Guatémala les lettres de la malle d'Europe, et nous en avons souvent employé qui faisaient plus de chemin en un jour que le postillon le mieux monté.

(3) Ixtlilxochitl, IV. Relacion de las vidas de los reyes de los Tultecas.

(4) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29. — Toutes les traditions font allusion à la beauté et à la variété des chants toltèques : d'antiques documents cakchiquels parlent même de leurs *livres* de chant et de musique. (Mém. de Tecpan-Atitlan.)

(5) C'est-à-dire, au temps où écrivait Sahagun, vers l'an 1560. La nourriture

étaient une robe avec un manteau de coton ayant un semis de scorpions peints en bleu sur le fond; leur chaussure en forme de cothurnes, également d'une couleur d'azur, était attachée avec des courroies d'une même teinte (1). »

Les femmes étaient d'une habileté incomparable pour filer et tisser ; elles faisaient des étoffes superbes de toutes couleurs avec des figures diverses à leur manière et aussi fines que celles d'Espagne (2). Il y avait de leurs étoffes qui ressemblaient à du velours, d'autres étaient comme du drap fin, d'autres comme du damas ou du satin, d'autres comme de la batiste ou de la grosse toile, le tout enfin suivant leur goût ou la nécessité. Les hommes de la condition ordinaire, lorsqu'il faisait chaud, se revêtaient d'un pagne ou petit caleçon, avec un manteau de coton ; en temps froid, ils se mettaient une tunique sans manche qui leur descendait jusqu'aux genoux, par-dessus le caleçon : leur chaussure consistait dans des sandales de nequen (3). Les femmes s'habillaient d'un huipil ou camisole à manches courtes, descendant un peu plus bas que la ceinture et au-dessus d'un jupon serré, plus ou moins long, à leur fantaisie. Lorsqu'elles voulaient sortir, elles se couvraient d'un manteau fond blanc, orné de dessins de toute couleur, descendant jusqu'au bas des reins, avec une espèce de capuchon pointu à la mauresque (4) : elles appelaient ce manteau « tozquezaïtl » (5).

« Les prêtres étaient vêtus de longues robes noires, traînant par terre, ayant des capuchons dont ils se coiffaient : ils portaient les cheveux longs et tressés pendants sur les épaules ; jamais en

des Indiens n'a, du reste, que fort peu changé depuis lors; elle est aussi simple qu'autrefois pour les gens du peuple.

(1) Sahagun, ibid.

(2) Ixtlilxochitl, IV. Relacion, etc.

(3) Le nequen était une étoffe grossière faite avec le fil de maguey ou d'aloès.

(4) Semblables aux *almaïzales* des Morisques de Grenade, dit le Conquérant anonyme.

(5) Ixtlilxochitl, IV. Relacion.

temps de jeûne, ou lorsqu'ils étaient dans les temples, ils ne levaient les yeux pour regarder. Ils ne se chaussaient que pour sortir et quand la course était longue. Les rois s'habillaient tantôt de blanc, tantôt d'étoffes d'un jaune obscur ornées de franges de mille couleurs. Leurs caleçons et tuniques descendaient toujours jusqu'aux genoux. Les semelles de leurs cothurnes étaient d'or : ils s'ornaient de colliers, de pendants d'oreilles travaillés d'or et de pierres précieuses, avec d'autres bijoux. Ils dormaient peu, se levaient avec l'étoile du matin et ne mangeaient que deux fois par jour, à midi et après le coucher du soleil. Ils parlaient rarement, et ne se montraient qu'aux jours les plus solennels. Dans l'enceinte de leurs palais, ils avaient, pour se récréer, de vastes jardins et de grands bois : on y voyait des arbres et des plantes de toute espèce, avec des ménageries d'oiseaux et d'animaux divers. Ils ne pouvaient avoir qu'une seule femme, qui était leur épouse légitime : si elle venait à mourir, il leur était défendu de se remarier, et ils gardaient la continence jusqu'à la fin (1). Si le roi mourait avant la reine, celle-ci succédait au trône, ses fils n'héritaient qu'après elle ; il lui était également interdit de convoler en secondes noces. Cette loi cependant ne concernait que les princes; les gens ordinaires ne pouvaient, à la vérité, prendre plus d'une femme, mais il leur était permis de se remarier une seconde et une troisième fois (2).

« Les Toltèques étaient grands architectes ; ils avaient des charpentiers, des menuisiers, et s'adonnaient à tous les autres arts mécaniques : il y avait chez eux des nécromanciers, des sorciers, des magiciens, des astrologues, des poëtes, des philosophes et des orateurs ; en sorte qu'ils connaissaient toutes choses bonnes et

(1) Id., ibid. Le texte d'Ixtlilxochitl, qui n'est pas très-clair ici, ne laisse pas bien entendre s'il était permis aux rois toltèques d'avoir des concubines, à part de la reine leur épouse légitime ; nous le croyons, malgré que le mot de *continence* se présente dans la même relation.

(2) Id., ibid.

mauvaises (1). Leur habileté dans les arts et les sciences surpassait tout ce qu'on n'avait jamais vu auparavant. Entre les plus distingués étaient ceux appelés « Amantecas » (2), qui travaillaient aux ouvrages de plumes : ils en étaient les inventeurs et les avaient portés à une extrême perfection. Ils en faisaient des rondaches et d'autres insignes, compris sous le nom d' « Apanecayotl » (3), dont rien n'approchait pour la richesse et le fini. Avant d'entreprendre une œuvre de ce genre, ils en traçaient l'esquisse et en comptaient les points afin d'y mettre plus de soin.

« La science de la médecine n'était pas moins en estime chez les Toltèques : ils y avaient acquis beaucoup d'expérience par la connaissance profonde qu'ils possédaient de toutes les plantes, des qualités et des vertus des simples, de l'utilité qu'on en pouvait retirer et de ce qu'elles contenaient de nuisible. Aussi se servit-on toujours, depuis, de ce qu'ils avaient appris à ce sujet; ils en consignèrent les résultats dans des livres écrits par eux, afin qu'on s'en servît pour soigner et guérir les malades, et c'est leur science qui est encore suivie aujourd'hui (4).

« Ils n'étaient pas moins instruits de l'usage des minéraux utiles à la santé comme aussi des pierres précieuses : ils avaient une grande habileté pour les travailler ; c'est à eux que l'on doit les plus beaux bijoux en émeraudes, en turquoises, en pierres fines couleur d'azur, etc. Leur science, à cet égard, était si profonde, qu'ils étaient parvenus à les découvrir, même lorsqu'elles étaient encore cachées dans la terre, ensevelies sous d'autres pierres plus grandes. Voici la méthode qu'ils employaient pour arriver à ce résultat : ils se levaient de bon matin et se rendaient, avant le lever du soleil, dans un endroit élevé, et ils y attendaient, le visage tourné vers l'orient, que l'astre se montrât ; au moment

(1) Ixtlilxochitl, IV. Relacion.
(2) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. X, cap. 29.
(3) Sahagun, ibid.
(4) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29.

où il commençait à paraître, ils observaient, avec une extrême attention, les lieux environnants, afin de découvrir ceux où les pierreries étaient cachées sous terre, ayant soin, surtout, de remarquer ceux où le sol était mouillé ou humide. Dans l'intervalle que le soleil achevait de monter à l'horizon, il se formait en ces endroits une légère vapeur : c'était pour les chercheurs de pierres précieuses l'indice certain qu'il s'en trouvait là quelqu'une, soit sous la terre, soit renfermée dans le sein d'une autre pierre plus grande, s'ils voyaient la vapeur s'élever au-dessus (1).

« Outre les pierres précieuses qu'ils avaient appris à découvrir de cette manière, les Toltèques connaissaient les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de laiton naturel, d'étain et d'autres métaux; ils savaient les extraire et les travailler, ce dont ils ont également laissé le souvenir dans leurs livres. Il en était de même de l'ambre, du cristal, de l'améthyste et d'une foule d'autres choses analogues, dont ils se servaient pour faire des joyaux, comme on le voit aujourd'hui. Ils avaient une égale capacité pour les arts, et surtout les arts mécaniques; ils excellaient en tout : dans la peinture, la sculpture, la mosaïque, l'architecture, dans les œuvres de plastique, en stuc et terre cuite, aussi bien que dans la filature et la manufacture des tissus de tout genre (2). »

Avec des sujets si habiles, rien ne manquait à Quetzalcohuatl pour embellir sa capitale. Prince aussi éclairé que magnifique et libéral, il aimait les arts pour les arts eux-mêmes ; aussi comprend-on qu'avec de tels goûts il se soit complu à les encourager et à se faire construire des demeures splendides, malgré l'austérité de sa vie et ses habitudes mortifiées. Outre ses palais ordinaires, il s'en était bâti un autre dont la somptuosité et la grandeur effaçaient tout ce qui avait pu se faire auparavant. Il était situé dans une île formée par les deux bras de la rivière qui passait au cen-

(1) Sahagun, ibid. — C'est un avis aux chercheurs de trésors.
(2) Sahagun, ibid.

tre de la capitale. On lui donnait le nom de Chalchiuhapan ou des Eaux vertes (1), moins à cause de sa situation que pour les jardins superbes qu'il renfermait. Des masses de granit s'élevaient en terrasses, placées les unes au-dessus des autres, semblables aux palais suspendus de Sémiramis (2). Des escaliers gigantesques, ornés de statues colossales et de serpents fabuleux, conduisaient aux galeries de porphyre qui formaient extérieurement la décoration de cette demeure royale. A l'intérieur des cours entourées de portiques sculptés, des appartements, des salles qui se succédaient sans interruption, aux voûtes portées sur des colonnes étranges, figurant chacune un monstre fantastique (3), dont la tête servait de base et la queue de chapiteau ; partout le marbre, l'albâtre, l'or, l'argent se disputant d'éclat et se présentant sous les formes les plus variées que les Toltèques avaient su inventer, pour contenter les goûts fastueux de leur monarque.

Dans les salons où il se dérobait aux regards du vulgaire (4) éclataient les métaux précieux, les riches tapisseries brodées de pierreries, les merveilleuses mosaïques de plumes, chefs-d'œuvre des amantecas. C'est au milieu de cette résidence, digne des despotes de l'Orient, que le prophète de Tollan vivait, au dire de la tradition (5), dans l'humilité et la pénitence. C'est là qu'il écrivit les livres curieux qui lui firent décerner le titre de premier historien de son pays (6). On lui attribuait également la rédaction des

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 883. — Sahagun, ibid., ubi sup. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

(2) Voir, à ce sujet, les détails concernant les palais de Palenqué et d'Yucatan. (Antiquités Mexicaines, IIIe expéd. de Dupaix et Stephens, Incidents of travel in Yucatan, *passim*.)

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol. — Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. X, cap. 29.

(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron. — Burgoa, Géogr. Descrip. Hist. de la prov. de Guaxaca, Mexico, 1674, part. II, cap. 43.

(5) Id., ibid.

(6) « Les historiens les plus graves du temps de l'idolâtrie sont parmi les anciens Quetzalcohuatl... » (Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, etc., tom. I, chap. 1.)

lois qui régirent ensuite tous les royaumes toltèques. Le premier il recueillit dans un corps d'ouvrage l'ensemble des notions que l'on possédait alors des arts et des sciences, suivant leurs spécialités, et régla définitivement le calendrier qui fut depuis adopté par toutes les nations policées du Mexique et de l'Amérique-Centrale (1). Les mêmes traditions le présentent comme l'auteur du Tonalamatl, ou livre du Soleil (2). Cet ouvrage renfermait un cours complet d'astrologie judiciaire, avec les règles pour l'interprétation des songes, pour l'art d'entendre les augures, de signaler les événements bons ou mauvais par le vol ou le chant des oiseaux, par la rencontre subite de certains animaux, et des événements fortuits ou imprévus; c'est d'après ce livre, composé d'une manière toute particulière, que l'on s'informait du jour et de l'heure exacts de la naissance des enfants, afin d'établir, par la divination, la manière d'être et les circonstances de la vie et de la mort de ceux qui venaient de naître. On donnait à ceux qui étaient chargés de ces fonctions le titre de Tonalpouhqui, c'est-à-dire, qui compte par le soleil : ils étaient tenus en grande estime, et on les regardait comme ayant une connaissance particulière de l'avenir (3).

Quetzalcohuatl régla de même le cérémonial des fêtes et des rites de la religion. Les plus importantes étaient celles de chaque mois, célébrées de vingt en vingt jours, en l'honneur des dieux ou demidieux qui y présidaient (4); celles du commencement des années

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. X, cap. 29. — Cronica de la prov. de Guatémala, MS. lib. I, cap. 7.—Nuñez de la Vega, Constitutiones diœces. del Obispado de Chiapas, Præamb. — Herrera, Hist. gen. de las Indias-Occid., *passim*. — Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, in Append., etc. Nous avons comparé entre eux dix ou douze calendriers en langues différentes; les noms des signes diffèrent suivant la langue, mais la composition et l'ordre du calendrier sont les mêmes.

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, introduct. ad lib. IV.

(3) Id., ibid.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 10 et suiv., et lib. XIV, cap. 11.

nouvelles, celle qu'on solennisait de quatre en quatre ans, et surtout celle de la ligature du cycle qui se représentait tous les cinquante-deux ans, à la fin de chaque siècle toltèque. On appelait cette fête la fête du feu nouveau, parce que c'était en recommençant un autre cycle que le grand-prêtre, entouré de son cortége, allait rallumer, sur le sommet d'une montagne voisine, le feu, symbole du soleil et de la vie. Ce feu était ensuite confié aux soins du collége des vierges instituées primitivement au temple de Quilaztli. Ces vierges ne faisaient point de vœux perpétuels, mais seulement pour un temps, après quoi elles pouvaient se marier : leur occupation était d'entretenir le feu sacré sur l'autel et de balayer les sanctuaires (1).

A l'occasion de ces différentes fêtes, on faisait toujours un grand bruit d'instruments de musique. Quetzalcohuatl en régla également l'usage. On s'en servait comme chez les Hébreux, pour annoncer les heures des prières et des sacrifices. Chaque jour, au lever du soleil, les prêtres de service se réunissaient sur la terrasse du temple auquel ils appartenaient; ils y faisaient entendre les sons lugubres du teponaztli et des trompettes sacrées, pour saluer le lever du dieu de la lumière (2). La musique continuait pendant le sacrifice, qui consistait, d'ordinaire, en une offrande de fleurs, d'encens et de fruits : il se renouvelait à toutes les heures du jour. Dès que les ténèbres succédaient à la lumière, les mêmes instruments résonnaient une dernière fois et du grand téocalli le bruit d'un tambour formidable annonçait aux habitants et aux étrangers l'heure de la retraite (3). Au lieu de la musique, des gardes spéciaux, appartenant au corps des prêtres, faisaient entendre, aux différentes phases de la nuit, leur voix à laquelle ils donnaient une intonation extraordinaire que l'écho répétait à une

(1) Torquem., Mon. Ind., lib. IX, cap. 14.
(2) Torquem., ibid., lib. X, cap. 34.
(3) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. III.

distance considérable (1). Les uns étaient stationnés sur les tours des temples; les autres dans les carrefours des rues et des chemins. Leurs veilles étaient de trois ou quatre heures, après quoi d'autres les remplaçaient : les premiers commençaient à la nuit tombante; à dix heures, il en venait d'autres qui restaient jusqu'à minuit. Ceux-ci étaient rechangés à leur tour par leurs camarades, et, à trois heures du matin, les derniers prenaient leur place et continuaient jusqu'à l'aube. Le devoir de ceux qui étaient chargés de l'intérieur des temples était d'observer le cours des astres dont la marche leur indiquait les heures, d'éveiller à temps les ministres chargés d'offrir les sacrifices nocturnes et d'assister aux offices de la nuit. Il entrait également dans leurs fonctions d'apporter le bois destiné à entretenir le feu des brasiers, ce à quoi s'occupaient aussi les vestales dans les sanctuaires dépendants de leurs monastères. Quant aux autres, ils avaient l'œil à la sûreté des rues et des places publiques et veillaient à ce qu'il ne s'y commît aucun désordre (2).

Dans la dixième année de son règne (an II Acatl, 883), Quetzalcohuatl avait jeté les fondements d'un nouveau temple à côté de son palais; il était destiné à remplacer l'ancien, bâti apparemment par ses prédécesseurs. Sa forme était celle d'une pyramide aux proportions grandioses, dont la surface supérieure devait porter une rotonde consacrée d'avance au dieu de l'air (3). Un escalier gigantesque s'élevait extérieurement jusqu'au sommet, et, de chaque côté, des serpents de figure monstrueuse servaient de rampes, présentant dans leurs gueules béantes au pied du monument chacune une tête ornée du diadème de Quetzalcohuatl (4).

Mais le prophète de Tollan n'eut pas le bonheur de mettre la

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.
(2) Id., ibid., lib. X, cap. 34.
(3) Id., ibid., lib. VIII, cap. 11.
(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 883. — Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. X, cap. 29. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

dernière main à ce grand édifice. Après vingt ans environ d'une paix sans exemple dans les annales du Mexique, les factions qui avaient tenté de la troubler au commencement de son règne se rallumèrent avec plus de violence que jamais. Encouragés, peut-être, par leur nombre, toujours croissant, dont ils pouvaient opposer la multitude à la puissance de Quetzalcohuatl, les sectaires, à qui le nom de Tetzcatlipoca servait de signe de ralliement, avaient osé, sous le prétexte de célébrer leurs fêtes avec plus de solennité, demander au roi-pontife de consentir à l'immolation de quelques victimes humaines ; mais lui, bouchant ses oreilles avec horreur, avait déclaré qu'il avait trop d'amour pour ses sujets pour jamais leur permettre de verser le sang d'un seul homme (1). Comprenant, d'un autre côté, tout ce que cette pétition avait d'insolent pour sa personne, après les lois qu'il avait promulguées, il redoubla de sévérité contre les réfractaires et châtia sans miséricorde tous ceux qu'il soupçonnait d'adhérer encore à ces rites sanglants (2).

Ces nouvelles rigueurs ne servirent qu'à irriter davantage les passions de ses adversaires. Sa popularité et son influence, si grandes dans les premières années de son règne, avaient subi, d'ailleurs, déjà plus d'un échec. Entre ses propres partisans, il y en avait qui commençaient à regretter les holocaustes funestes de leurs pères. Plus la superstition est laide, plus elle a d'attrait ordinairement pour les masses : nulle part au monde elle n'a eu d'adhérents plus dévoués et plus difficiles à guérir que parmi les Indiens du Mexique et de l'Amérique-Centrale. Leur imagination se complaisait, comme elle se complaît encore aujourd'hui, dans les fantômes de la nuit, dans les sombres mystères et dans le sang. Aussi les sectateurs de Tetzcatlipoca, exaltés par ces idées sinistres, se montrèrent-ils constamment plus ardents et plus fou-

(1) Cod. Chimalp., ibid. — Torquemada, ibid.
(2) Id., ibid.

gueux que ceux de Quetzalcohuatl. Vers la fin du règne de ce prince, la multitude fanatisée avait embrassé leur cause; il ne leur manquait plus qu'un chef hardi et entreprenant qui eût l'audace nécessaire pour se mettre à sa tête et les qualités requises pour se faire respecter et obéir. Il ne tarda pas à se présenter. Dans quelques histoires, il est appelé Huémac, et dans d'autres, Tetzcatlipoca : elles ne disent pas qui il était; mais il paraît certain qu'il appartenait à la famille de Texcaltepocatl, dont il partageait toutes les haines.

Celui-ci, qui continuait à régner à Culhuacan sous le nom de Yohuallatonac, ne pouvait s'empêcher de nourrir au fond du cœur un fiel amer contre Quetzalcohuatl. Ce n'était pas sans une profonde tristesse que, après avoir porté avec tant de gloire le sceptre impérial, il l'avait vu passer dans des mains ennemies, qu'il se voyait contraint, depuis lors, d'accepter les décrets d'une volonté étrangère et de violenter ainsi les consciences de ses sujets. Mais, en supposant que les haines privées et la divergence de leurs opinions religieuses ne fussent pas d'un si grand poids dans l'esprit de Yohuallatonac, comme roi, comme gardien suprême de la législation dont il avait été le principal promoteur, il était impossible qu'il observât sans inquiétude les tendances théocratiques du prophète de Tollan. La monarchie qui, jusqu'à l'époque du règne de ce prince, avait maintenu un parfait équilibre entre les deux puissances, en faisant de la souveraine sacrificature un apanage de la royauté, penchait évidemment vers le sacerdoce et menaçait de tomber entièrement dans le domaine des prêtres. Ceux-ci, qui composaient en majorité la cour de Quetzalcohuatl, ne s'en cachaient peut-être pas assez; les luttes continuelles entre eux et la noblesse, luttes qui se perpétuèrent même après la ruine entière de l'empire toltèque, ne rendent que trop sensible la probabilité de ces prévisions chez le roi Culhuacan. Dans les dernières années de l'autocratie du prophète, ces prévisions, partagées également par le roi d'Otompan

et la plupart des nobles des trois royaumes, s'étaient tournées en alarmes; c'est là ce qui nous fait comprendre les audacieuses pétitions des sectaires de Tetzcatlipoca et la facilité avec laquelle ils renversèrent ensuite le trône de Quetzalcohuatl.

Des circonstances d'une nature tout à fait extraordinaire avaient mis le fils de Totepeuh en possession du royaume de Tollan : mais, suivant l'ordre de succession adopté dans le congrès de Culhuacan, où il paraît avoir été exclu du trône, c'était le frère et, à son défaut, le plus proche parent d'Ihuitimal, qui aurait dû être appelé au gouvernement de cet état. Lorsque les ennemis de la théocratie se crurent assez forts pour conspirer ouvertement et qu'ils jugèrent que le temps était venu de changer l'ordre existant, ils élurent, selon toute apparence, pour leur chef celui-là même qui avait, après Quetzalcohuatl, le plus de droit à sa couronne. Les traditions religieuses, qui le dépeignent comme un jeune homme, beau et bien fait de sa personne, aux manières et à l'extérieur remplis de distinction, l'appellent Tetzcatlipoca (1) : c'est sous ce nom, dont on le décore, peut-être, parce qu'il fit triompher la cause de cette divinité, qu'il est identifié avec le Dieu suprême de l'univers et que son culte se confond avec celui du père de sa race. Dans les chroniques historiques, on le connaît tour à tour sous celui de Nacaxoch, de Matlacxochitl (2), ou de Huémac, qui paraît avoir été son véritable nom comme roi des Toltèques : sous ce dernier, il se montre partout comme un prince ambitieux, superbe et cruel, comme l'ennemi le plus acharné de Quetzalcohuatl et de son culte (3).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

(2) Les noms des rois toltèques sont fréquemment estropiés dans les Relations d'Ixtlilxochitl, sans doute par la faute des copistes. Nacaxoch, Fleur ou Rose de chair, s'y montre plusieurs fois. Matlaxochitl, ou les Dix-Fleurs, est nommé par le Codex Chimalpopoca, dans la Chronique. Il est appelé Huémac dans le Codex, Hist. des soleils, ainsi que dans Torquemada et Sahagun.

(3) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. VI, cap. 3. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

Tetzcatlipoca commença à se mettre à la tête des conjurés, dans les deux ou trois années qui précédèrent l'abdication du prophète : au premier abord on reconnaît en lui un prince aussi habile qu'audacieux et entreprenant, sans cesse occupé à exciter les passions des Toltèques superstitieux, et encouragé sans doute lui-même, par les deux autres rois, à se frayer un chemin au trône. Un grand nombre d'histoires le représentent comme un magicien et un enchanteur, travaillant, par son art occulte, à bouleverser l'esprit du monarque (1). Le Codex Chimalpopoca le fait voir s'introduisant en sa présence malgré les pages et les serviteurs qui gardaient ses appartements et l'importunant, au nom de la secte ennemie, pour obtenir le retour des sacrifices humains dans Tollan (2). Le roi-pontife, épouvanté de son audace, s'enfuit pour ne pas l'entendre. Tetzcatlipoca, loin d'être intimidé, le suivit jusqu'au fond de son palais, insistant sur les dangers que pouvait causer son obstination et lui mettant sous les yeux des menaces de sédition, de meurtre et de guerre civile. Soit que la voix du sang parlât dans son cœur en faveur du téméraire jeune prince, soit qu'il sentît instinctivement l'orage prêt à fondre sur lui, Quetzalcohuatl oublia, cette fois, de déployer sa rigueur accoutumée contre les auteurs et les fauteurs de cette supplique sanguinaire. Il se contenta de tourner avec douleur sa tête d'un autre côté, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre des paroles si cruelles pour son cœur (3).

Mais cette entrevue et la longanimité du roi étaient une victoire pour ses ennemis. Tetzcatlipoca en profita pour pousser ses adhérents à la révolte : elle éclata tout à coup par des clameurs séditieuses dans plusieurs des principales villes du royaume. Les ministres de Quetzalcohuatl furent insultés, et l'on demanda à

(1) Torquemada, ibid., lib. VI, cap. 20. —Sahagun, ibid. — Cod. Chimalp., Hist. Chronol.
(2) Id., ibid.
(3) Torquemada, ibid. — Cod. Chimalp., ibid.

grands cris qu'il fût permis de renouveler les sacrifices antiques. On n'attendit même pas qu'il y eût fait aucune réponse, et, à l'exemple des rois de Culhuacan et d'Otompan, Tetzcatlipoca fit couler le sang humain dans Tollan. La légende, toujours si expressive, fait apparaître, dans les rues et dans les temples, les divinités de la guerre et de la discorde, tendant des piéges au prophète, soufflant la haine et la vengeance dans toutes les classes, égarant les esprits pour les entraîner dans l'abîme (1). Des excès de tous genres affligèrent la capitale : les rebelles prirent les armes ; des deux côtés on en vint aux mains, et les principales cités de l'empire présentèrent bientôt l'image barbare de la guerre civile.

Dans ces conjonctures terribles, Quetzalcohuatl, toujours digne de lui-même, prit la résolution d'abandonner le gouvernement de son royaume et de se retirer à Tlapallan (2). Ses amis et ses partisans intimes, auxquels il en fit part, s'en affligèrent avec raison ; mais ils travaillèrent vainement à l'en détourner. Ayant donné secrètement des ordres pour son départ, il fit cacher dans les fontaines de Tecpan-Amochco ce qu'il possédait de plus précieux en bijoux et en objets d'art, et ensuite s'enferma lui-même, avec ses plus chers serviteurs, au fond des souterrains de son palais (3), sous prétexte d'y passer quelque temps dans la retraite. Il en profita pour sortir ensuite de Tollan sans être vu de personne et sans plus se montrer dans cette ville, dont il ne s'arrachait sans doute qu'à regret.

Il prit la direction de l'Anahuac ; mais son départ fut promptement connu de tous. Le bruit s'en répandit dans la capitale, où il fut reçu diversement. Un grand nombre de Toltèques dévoués à sa personne, saisissant leurs armes, coururent avec empressement

(1) Id., ibid. — Sahagun, Hist. de N.-España, lib. IV, cap. 4.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.
(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Acatl, 895. Le texte, ici, est difficile et mystérieux ; il énonce que Quetzalcohuatl se fit bâtir un tombeau et qu'il s'y renferma durant quatre jours.

se joindre à lui ; ils furent suivis d'une foule de femmes, de vieillards et d'enfants, d'hommes de toutes classes, déterminés à partager les chances de son exil. Tollan en parut un moment dépeuplé (1). Ses ennemis, que son abdication comblait de joie, éprouvèrent, néanmoins, de l'inquiétude en voyant la multitude qu'il entraînait sur ses pas. Ils firent mine, un moment, de vouloir le poursuivre. Quelques-uns des plus influents de la secte allèrent le trouver de la part de Tetzcatlipoca, pour donner une apparence de légitimité à leur entreprise. Ils le supplièrent hypocritement de retourner à son palais : mais sur son refus, ils s'efforcèrent, par des paroles captieuses, de lui arracher le secret de ses pensées et de ses desseins. « A qui donc abandonnez-vous, disaient-ils, le soin de gouverner « le royaume de Tollan ? Qui accomplira à votre place les œuvres « de pénitence (2) ? » A tout cela il répondait mystérieusement que le royaume n'était plus à sa charge, parce qu'il avait à remplir une mission dans une autre voie. Interrogé sur les régions où il comptait se rendre, il disait qu'on était venu le chercher de la part du maître des terres lointaines, et que ce maître était le soleil (3).

Quetzalcohuatl, dans sa route, marchait avec le même cérémonial qu'au temps de sa prospérité : on portait au-dessus de sa tête le parasol royal, et ses pages allaient devant lui, en jouant de la flûte (4). Lorsqu'il arriva au sommet des hauteurs qui dominent Tollan, il y jeta pour la dernière fois ses regards : s'asseyant tristement, il pleura à la vue de cette ville qu'il avait tant aimée et qu'il s'était plu à embellir. « Ses larmes coulèrent si abondamment, ajoute la légende (5), qu'elles amollirent la pierre où il les les répandit et près de laquelle il était assis. Il y laissa tomber

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. X, cap. 29.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.
(3) Id., ibid.
(4) Id., ibid.
(5) Id., ibid. — Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. III, cap. 12 et 13.

ses mains qui y imprimèrent leur marque comme en de la terre molle, d'où vient à ce lieu le nom de « Temacpalco » qu'on lui donna en commémoration de ce prodige (1). »

Il continua ensuite sa route vers Quauhtitlan, où il demeura quelque temps (2). De là, il s'avança à petites journées, en côtoyant les montagnes pour s'approcher des vallées voisines du Popocatepetl. A peu de distance des lacs, il fut arrêté par ses ennemis qui s'étaient mis à sa poursuite. On lui enleva de force tous les livres où il avait écrit les secrets des arts et des sciences qui avaient rendu les Toltèques si puissants, et l'on obligea les artistes qui marchaient dans son cortége à retourner à Tollan (3). Il ne se vit entièrement à l'abri de ces outrages que lorsqu'il eut gravi les montagnes qui séparent de l'Anahuac les plaines de Huitzilapan (4).

Les provinces olmèques du levant et du midi soumises à son autorité avaient subi moins que toutes les autres l'influence de Tetzcatlipoca : elles avaient gardé pour lui le respect et la vénération dont il avait été si longtemps l'objet de la part des Toltèques. A sa descente des monts, les populations empressées accoururent sur son passage, heureuses de baiser la poussière des lieux qu'il avait foulés. Princes et seigneurs rivalisèrent de zèle avec leurs sujets, mettant à ses pieds leurs hommages avec le secours de leur puissance et de leurs richesses (5). Quetzalcohuatl sut les récompenser de leur dévoûment ; il y comptait apparemment lorsqu'il avait pris la résolution de quitter Tollan. Au lieu de continuer son chemin vers la mer orientale, ainsi qu'il l'avait annoncé, il s'arrêta dans la plaine de Huitzilapan, dont la situation et l'amé-

(1) Torquemada, ibid., ubi sup. — Sahagun, ibid.
(2) Id., ibid.
(3) Cod.'Chimalp., Hist. Chron., ad an. 895. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.
(4) Aujourd'hui de la Puebla de los Angeles.
(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

nité avaient attiré ses regards. Là s'élevait la cité du même nom, jadis conquise par les héros de sa famille, et, un peu plus loin, les villes depuis si célèbres de Huexotzinco et de Chalchiuhapan. Il se détermina à y fixer son séjour, et y jeta les fondements d'un nouveau royaume toltèque (an I Acatl, 895).

CHAPITRE TROISIÈME.

Description du plateau de Huitzilapan. Statue antique de la montagne de Tlaloc. La pyramide de Cholullan. Légende de Xelhua. Fondation de la cité de Cholullan. Quetzalcohuatl envoie des missionnaires en diverses contrées. Commencement d'Achiuhtla et de Mictlan. Temples de Camaxtli à Tlaxcallan et à Huexotzinco. Huémac, roi de Tollan. Divisions et guerre civile dans ce royaume. Accroissement de Cholullan. Huémac porte la guerre contre cette ville. Seconde fuite de Quetzalcohuatl. Son départ pour Tlapallan. Légende de sa mort sur l'Orizaba. Il disparaît à l'embouchure du Coatzacualco. Prise et saccage de Cholullan par Huémac. Ce prince y introduit le culte de Tetzcatlipoca. Il en fait sa capitale. Révolte des Toltèques. Nauhyotl se met à leur tête. Huémac descend dans l'Anahuac pour le combattre. Bataille de Tetzcuco, où il disparaît. Son tombeau. Son culte, enté sur celui de Tetzcatlipoca. Formes et dénominations diverses de cette divinité.

La chaîne de montagnes volcaniques qui sépare la vallée de Mexico de la plaine de Huitzilapan, appelée aujourd'hui, de la Puebla de los Angeles, se prolonge circulairement du sud-est au nord-est, dans un espace d'environ quinze lieues, depuis le Popocatepetl vers Rio-Frio et le pic de Telapan, au delà des fertiles vallées qui environnent la ville de Tlaxcallan. Les flancs de ces montagnes sont couverts, à une hauteur considérable, de puissantes et riches forêts, au-dessus desquelles s'élèvent des cimes porphyritiques, au front chauve et aride, qui, durant une partie de l'année, se revêtent ordinairement des neiges de l'hiver.

De là descendent les eaux qui ont fait donner aux belles régions qu'elles arrosent le nom de « Terre de pain » (1), que jamais elles n'ont démenti : aussi les anciens Toltèques attribuaient-ils à ces montagnes un pouvoir divin, et leur donnaient-ils les noms des divinités auxquelles ils les avaient consacrées. A l'ouest, du côté de Tetzcuco, c'était Tlaloc que l'on adorait sur leurs hauteurs superbes, et à l'est, du côté de Tlaxcallan, Matlalcuéyé recevait les hommages des peuples. Tlaloc était le dieu des eaux et de la fécondité de la terre (2). Sa statue, assise sur un vaste piédestal de pierre, tournée vers l'orient, s'élevait sur la croupe la plus éminente, d'où elle dominait, à une grande distance, toutes les contrées qui s'étendaient à ses pieds. Devant l'idole, on avait creusé une espèce de grand vase ou mortier qui était continuellement rempli des offrandes de ses adorateurs : on y trouvait de l'ulli et de toutes les espèces de semences, de légumes et de fruits que produisaient les environs ; chaque année, à la suite des moissons, les populations s'empressaient d'y apporter le tribut de leur reconnaissance (3).

La teinte azurée que revêtaient, dans leur hauteur lointaine, les sommets de la Cordillière lui avait fait donner le nom de Matlalcuéyé (4). Les habitants de la Terre de pain avaient dédié un temple à cette divinité sur un des rochers les plus agrestes, et la

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 17. Anciennement, dit cet écrivain, on appelait ce territoire *Texcallan*, terre de rochers ; mais, depuis, ce nom fut changé en *Tlaxcallan*, terre de pain, de *tlaxcal*, qui est le pain des Indiens.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 23. *Tlaloc*, nom composé, à ce qu'il paraît, de *Tlal* ou *tlalli*, terre, et de *oc* ou *octli*, le jus, la séve ou le pulqué, c'est-à-dire, séve ou vin de la terre. Ce nom convenait à la force génératrice d'où naît la fécondité du sol, que les Toltèques personnifièrent pour l'adorer ensuite comme une divinité.

(3) Torquemada, ibid.

(4) *Matlalcuéyé*, jupon azuré, de *matlallin*, qui est une fleur bleue, et de *cueyé*, jupon, mot qui désigne une femme. C'était un des noms de la montagne et de la déesse des eaux, Chalchiuhlicué, le jupon vert ou d'azur, personnification idéale, comme celle de Tlaloc, de la fécondité terrestre.

dévotion y attirait, chaque année, un grand concours de peuple (1). Depuis cette époque, le nom de Malinche est venu détrôner celui de la déesse des eaux; mais, au bas de la plaine qui s'étend au pied de cette belle montagne, les villes, aujourd'hui déchues de Huexotzinco, de Tlaxcallan et de Cholullan, ont gardé ceux qui les ont illustrées dans les antiques annales des nations américaines.

A l'est de Cholullan, le voyageur, qui se rend de la Puebla à Mexico, continue à admirer, en passant, la grande pyramide qui faisait jadis la gloire du plateau aztèque. A mesure qu'on s'en approche, on est frappé d'étonnement en voyant ses proportions gigantesques (2). Bâtie de briques, d'adaubes (3) et de pierres, elle est formée de quatre rangs d'assises, dont la première mesure à sa base une étendue de 439 mètres de longueur, quoique la pyramide entière n'ait que 54 mètres de hauteur perpendiculaire. Elle est exactement orientée d'après les quatre points cardinaux : on reconnaît que ses assises ou terrasses étaient, chacune, d'une élévation égale, quoiqu'il soit assez difficile actuellement d'en discerner aisément les formes au milieu des arbustes qui en recouvrent les flancs, comme ceux d'une colline naturelle (4).

A l'époque où Céacatl Quetzalcohuatl s'arrêta à Huitzilapan, cette pyramide, dit-on, existait déjà de temps immémorial, et la tradition conservée dans ces provinces en attribuait la construction aux géants. La légende racontait que, « avant la grande

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 17, et lib. VI, cap. 23.

(2) La base de la pyramide de Cholula est deux fois plus grande que celle de Chéops; mais sa hauteur excède de très-peu celle de Mycerinus. Elle est exactement de la même hauteur que celle de Téotihuacan. Sa plate-forme supérieure a quatre mille deux cents mètres carrés (Humboldt, Vues des Cordillières, etc., tom. I, p. 96 et suiv.).

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 19. — Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. X, cap. 29. On appelle adaube au Mexique toute espèce de brique séchée au soleil et non cuite au feu.

(4) Humboldt, Vues des Cordillières, etc., tom. I, pag. 96, etc.

inondation qui eut lieu quatre mille ans après la création du monde (1), cette contrée était habitée par des géants. Tous ceux qui ne périrent pas alors furent transformés en poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes. Lorsque les eaux se furent retirées, l'un de ces géants, Xelhua (2), surnommé l'architecte, vint à Cholullan, où, en mémoire de la montagne de Tlaloc qui lui avait servi d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide ; il fit fabriquer les briques dans la province de Tlalmanalco, au pied du mont Cocotl, et, pour les transporter à Cholullan, il plaça une file d'hommes sur le chemin qui se les passèrent de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues ; irrités de l'audace de Xelhua, ils lancèrent le feu du ciel sur la pyramide. Beaucoup d'ouvriers périrent ; l'ouvrage demeura inachevée, et on le consacra dans la suite au culte de Quetzalcohuatl (3). »

Au pied de cette pyramide, une ville commençait à se former autour des disciples que Céacatl avait laissés à son passage par le plateau de Huitzilapan. Il y fixa alors sa propre demeure et se vit promptement environné d'une population considérable, attirée par la réputation de sa sainteté et heureuse de travailler sous ses ordres. Sur la plate-forme du monument un temple majestueux fut érigé sous le nom de Quetzalcohuatl et consacré à l'auteur de la lumière. Ce sanctuaire, longtemps célèbre dans les

(1) Rios, Codex Vatican. Apud Kingsborough.

(2) Nous avons déjà parlé de la tradition qui donne Xelhua pour l'un des compagnons de l'ancien Quetzalcohuatl et pour un de ceux qui peuplèrent le plateau aztèque. Quant au reste de cette tradition, nous la présentons telle que la donnent Rios et la plupart de ceux qui l'ont suivi. Xelhua est, en réalité, un des personnages dont il est fait mention dans les traditions que nous rapportons dans le premier chapitre de notre ouvrage, au sujet des législateurs primitifs.

(3) Il y a une légende analogue dans le premier chapitre de Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, etc., tom. I. MS. de M. Peter Force. Voir les Pièces justificatives, n° 4.

annales américaines, est remplacé aujourd'hui par une humble chapelle dédiée à la Vierge de Nazareth : mais de la terrasse où elle est assise, on jouit d'une perspective magnifique sur le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, le pic d'Orizaba et la Sierra de Matlalcuéyé, la mère des orages et de la fécondité, dont les vallées tlaxcaltèques ont été dotées par la nature ; on y embrasse à la fois les cimes de trois montagnes plus élevées que le Mont-Blanc et dont deux sont des volcans encore enflammés aujourd'hui.

C'est ainsi que la présence de Quetzalcohuatl donna naissance à la cité célèbre de « Cholullan », la Ville de l'Exilé, ainsi nommée en mémoire de l'asile qu'il venait d'y trouver après sa sortie de Tollan. Elle s'étendit autour du monument sacré avec une magnificence inconnue jusque-là parmi les populations de cette contrée et qui, en peu d'années, égala celle de la première métropole. Le prophète traça, de sa propre main, les lignes de ces grandes rues tirées à angle droit, dont la régularité et l'étendue frappèrent ensuite si vivement les Espagnols à leur passage vers Mexico (1). Il s'en réserva naturellement le gouvernement et lui donna le code des lois civiles et religieuses qu'il avait instituées pour Tollan. Cholullan eut ses temples, dont le nombre excéda même celui de cette capitale, ses monastères de Tlamacazqui, consacrés à la pénitence, ses vestales, chargées du balayage des sanctuaires et de l'entretien du feu sacré (2). Non content de ces institutions et de la liturgie cérémonielle qui en était la conséquence, il voulut élever les Olmèques et les autres nations du plateau à la hauteur des Toltèques. Les disciples et les officiers qui l'avaient suivi dans son exil l'aidèrent dans cette mission civilisatrice ; d'autres ne tardèrent pas à s'y joindre. Les sujets fidèles qui n'avaient pu l'accompagner ou que l'on avait arrêtés à leur passage dans la vallée d'Anahuac, apprenant son séjour à Cholullan, se hâtèrent de quitter

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 19.
(2) Id., ibid., lib. IX, cap. 31, et lib. X, cap. 30.

Tollan et vinrent en foule se mettre sous les ordres de leur maître chéri (1). Cette époque fut, pour le plateau aztèque et pour les contrées environnantes, la période de la civilisation. Quetzalcohuatl les gouverna pendant plusieurs années avec une douceur, une bonté qui ont fait de son règne le siècle de la félicité et l'âge d'or des Olmèques (2).

Les fertiles provinces de la Mixtèque et du Zapotecapan furent des premières alors à profiter des bienfaits de son gouvernement. La plupart des peuples répandus dans ces régions avaient conservé jusqu'à cette époque leurs mœurs barbares. Ceux qui avaient commencé à adopter la civilisation toltèque, partiellement introduite par les émigrants de la langue nahuatl, paraissent s'être régis, antérieurement, en seigneuries ou tribus confédérées, et leurs chefs formaient une ligne défensive, commune avec quelques autres nations voisines. On ignore les noms de ceux que Quetzalcohuatl chargea d'aller annoncer sa doctrine aux Zapotèques et de fonder parmi eux le culte du Cœur du Royaume (3). L'histoire, toutefois, donne comme certain que, après avoir traversé les hautes montagnes qui séparent le plateau aztèque de la vallée d'Oaxaca, les disciples de l'Exilé de Cholullan s'arrêtèrent d'abord au milieu des sombres forêts d'Achiutla (4), où ils fondèrent le fameux temple de ce nom (5). Passant ensuite de la Mixtèque dans la contrée voisine, ils traversèrent le lac de Rualo, qui couvrait alors de ses eaux toute la vallée zapotèque, et allèrent fixer leur demeure au pied des monts de Xaquiha, dans un sombre et triste vallon, depuis célèbre sous le nom de Yoopaa

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7, et lib. VI, cap. 24.

(2) Id., ibid.

(3) Torquem., Mon. Ind., lib. III, cap. 7. — Burgoa, Descrip. Géogr. Hist. de la prov. de Guaxaca, part. II, cap. 28, 43. Le Cœur du Royaume était dans ces contrées le titre de l'idole de Quetzalcohuatl.

(4) *Achiutla* ou mieux *Achiauhtlan*, ville principale du royaume de Tilantongo, dans la Mixtèque.

(5) Burgoa, Descrip. Géogr., etc., part. II, cap. 28.

et de Mictlan (1) : ils profitèrent des spacieuses cavernes que la nature avait creusées dans les flancs de la montagne, pour la célébration des rites secrets de la religion dont ils étaient les missionnaires, et y adossèrent les grands édifices dont le voyageur contemple encore les ruines avec étonnement (2). Ce fut le premier jalon de la civilisation toltèque, qui s'étendit dans ces contrées et qui fleurit ensuite avec tant de gloire jusqu'à l'époque de la conquête.

Les villes de Huexotzinco et de Tlaxcallan doivent également leur accroissement à la présence de Quetzalcohuatl à Cholullan. On ne peut douter que ce soit ce prince qui ait donné naissance en ces lieux au culte de Camaxtli, dont les fêtes s'y célébrèrent ensuite avec une pompe si barbare. Tlaxcallan était situé à quatre lieues de Huexotzinco et à autant de Cholullan, formant, avec ces deux villes, une espèce de triangle au pied de la montagne de la Matlalcuéyé. Une roche escarpée se détachait de la Cordillière et sa forme lui avait fait donner le nom de Tepeticpac (3). A sa cime on voyait la fontaine de Chalchiuhapan, célèbre par le séjour des premiers conquérants chichimèques. Ses eaux, en se précipitant dans la vallée, coulent dans la rivière de Zahuapan, qui sépare le roc de Tepeticpac du mont Ocotelolco, ainsi nommé de la forêt de pins qui en couronnait le sommet (4). Sous leur sombre et sévère feuillage s'éleva le temple somptueux que Quetzalcohuatl dédia à son père Camaxtli. La statue du dieu, d'une hauteur gigantesque, dans le costume des guerriers de l'époque, était représentée tenant un faisceau de dix flèches dans la main, sym-

(1) *Mictlàn*, séjour des Morts, et *Yoopaa*, terre des sépulcres, nom d'une ville célèbre de la Zapotèque, et séjour des pontifes de cette contrée. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7, et Burgoa, Descrip. Géogr., part. II, cap. 43.

(2) Antiquités Mexicaines, II. Relation du Cap. Dupaix. Paris.

(3) *Tepeticpac*, sur la pointe de la montagne. On donna à cette ville le nom de Texcallan, ville du rocher ; ce ne fut que plus tard qu'elle prit celui de Tlaxcallan.

(4) *Ocotelolco*, c'est-à-dire, Au milieu des grands pins. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 14.

boles de sa puissance et des faveurs qu'il accordait aux Tlaxcaltèques durant la guerre (1). Huexotzinco vit s'élever également dans ses murs un temple à Camaxtli; à côté, on érigea les vastes constructions du Tlamacazcalco (2) ou Cité des Prêtres, destinées à la célébration des mystères sacrés et à la réception des chevaliers ou teuctlis des divers ordres. Cette institution se borna dès lors, d'une manière plus spéciale, aux villes de Tlaxcallan, de Cholullan et de Huexotzinco (3). Mais aux temples de Camaxtli fut réservée la prérogative de recevoir les initiés et de conférer les hauts grades de la chevalerie, qu'ils conservèrent seuls pendant plusieurs siècles (4).

Cuitlahuac continua cependant d'être sous la protection immédiate des chevaliers; plus tard même, cette ville devint comme une des propriétés de l'ordre et une sorte de commanderie où ils exerçaient une juridiction particulière (5). Mapach, petit-fils de Camaxtli, en était demeuré seigneur, malgré l'exil de son oncle. Ses nombreux enfants formaient une garde perpétuelle autour du tombeau de Mixcohuatl, fondateur de la monarchie toltèque. Les premiers, ils avaient pris le titre de « Téotlahuica », ou les Compagnons-Sacrés, et de « Cintin », ou les Gerbes fondatrices.

Malgré l'exil de Quetzalcohuatl et les changements qui survinrent dans l'Anahuac, ils demeurèrent jusqu'à la fin en possession de leurs prérogatives. Après le départ du roi-pontife, Tetzcatlipoca avait été proclamé souverain de Tollan sous le nom de Huémac : les prêtres laissés par Quetzalcohuatl lui donnèrent proba-

(1) Torquem., Mon. Ind., lib. VI, cap. 37, et lib. X, cap. 31.

(2) Le *Tlamacazcalco* remplace, dans la relation de Torquemada, le *Mictlancalco* dont parle Sahagun, et dont nous avons donné raison ailleurs.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 31.

(4) Il est très-remarquable que près de trois siècles se passent sans qu'il y ait presque un seul teuctli de nommé dans les histoires de la vallée d'Anahuac.

(5) Plus tard la ville fut divisée en quatre quartiers, et donné aux teuctlis comme le fut Malte aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. — Codex Chimalp., Chron. des Tzompant. de Cuitlahuac.

blement l'onction royale; car on lui déféra partout le titre de tlatoani, dont les têtes sacrées pouvaient seules se décorer. Dès cette époque, d'ailleurs, on le voit tomber dans le domaine de tous les chefs souverains de la famille toltèque et devenir héréditaire dans leurs enfants.

Cependant ce n'était pas une tâche aisée pour ce prince d'affermir son sceptre : mais il se sentait fait pour commander, et rien n'était capable d'ébranler sa volonté lorsqu'il s'agissait d'atteindre l'objet de son ambition. La présence de Quetzalcohuatl à Cholullan, en lui ravissant plus ou moins les espérances qu'il avait fondées sur son abdication, diminuait son autorité et laissait un signal toujours debout pour exciter ses ennemis à la révolte. La retraite du roi-pontife était loin, d'ailleurs, d'avoir altéré l'attachement de ses partisans pour sa personne; ils le pleuraient comme une victime du tyran, en jetant des regards pleins de tristesse vers les lieux de son exil. Depuis son départ, Tollan n'avait pas cessé d'être divisé en deux camps, et Huémac s'était vu, dès le moment de son accession au trône, en face d'une opposition formidable qui menaça longtemps d'en saper les bases naissantes. Les deux factions ensanglantèrent fréquemment la capitale; et ce ne fut qu'à force de violences que le nouveau roi parvint à triompher de ses ennemis (1).

Son énergie et sa patience vainquirent tous les obstacles. Tollan se soumit insensiblement à son joug; mais ce fut au prix d'une portion considérable de ses enfants. Lorsque les amis de Quetzalcohuatl, écrasés sous la main de fer de Huémac, ne virent plus aucun moyen de lui résister, ils tournèrent leurs regards vers Cholullan. Le prophète réclamait dans cette ville la présence de ses sujets fidèles (2); ils obéirent. Ayant enfoui les richesses qu'ils ne pouvaient emporter, peut-être dans l'espoir de retourner un

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7, et lib. VI, cap. 24.
(2) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29.

jour à leurs foyers (1), ils allèrent se réunir à la population de la nouvelle cité, qui prit alors le titre de Tollan-Cholullan (2). Huémac, trop occupé du soin de pacifier ses états, ne put empêcher cette émigration, qui porta une atteinte fatale à la prospérité de sa capitale. Mais cette défection ne fut pas la seule dont la monarchie toltèque eut à souffrir. La fondation de Cholullan avait brisé les ressorts qui tenaient unies les nombreuses provinces méridionales que Quetzalcohuatl avait naguère ajoutées à l'empire. Les nations olmèques établies au sud et à l'est du Popocatepetl, méconnaissant l'autorité usurpatrice de Huémac, avaient naturellement continué leur allégeance au roi-pontife, qui les gouverna sans interruption comme auparavant.

Mais l'âme orgueilleuse de ce prince ne pouvait être satisfaite aussi longtemps qu'il n'aurait pas vu la monarchie recouvrer ses antiques conquêtes. La présence de son rival à une distance si courte de la vallée d'Anahuac n'était pas moins propre à nourrir son inquiétude qu'à enflammer sa jalousie. La bénignité du gouvernement de Quetzalcohuatl à Cholullan pouvait éveiller de fâcheux souvenirs dans l'esprit des populations soumises actuellement à son sceptre et faire regretter aux masses la paix dont elles avaient joui sous la période théocratique. Les prêtres de son culte étaient là, d'ailleurs, toujours prêts à profiter des moindres mouvements pour exciter les passions et rallumer le feu couvant sous la cendre.

Ces considérations, mûrement pesées dans le conseil de ses collègues réunis avec lui à Culhuacan, décidèrent enfin le roi de Tollan à porter ses armes sur le plateau de Huitzilapan (3). Yohuallatonac venait de descendre dans la tombe (an X Tecpatl, 904). Quetzallacxoyatl avait ceint à sa place la couronne impé-

(1) Id., ibid., lib. III, cap. 12 et 13.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.
(3) Id., ibid.

riale et souhaitait, sans doute, dans ses intérêts comme dans ceux de la constitution établie par son prédécesseur, d'en finir d'une manière décisive avec le règne de ce prophète dont l'existence était une menace perpétuelle pour les princes de l'Anàhuac.

L'empire était tranquille : les factions courbées sous le sceptre de Huémac avaient perdu momentanément le désir de remuer. Personne n'osait lever la tête ; il pouvait donc franchir la limite de ses états sans craindre que l'on songeât à se révolter durant son absence. Sur un signe de sa main, une armée formidable se rassembla sous ses drapeaux ; elle s'avança le long des lacs et, suivant les sinuosités des vallées qui ceignent la base du volcan, elle traversa avec son chef les monts audacieux d'Amaquemé, d'où elle descendit dans les plaines de la principauté de Cholullan. Les antiques cités olmèques tombèrent tour à tour devant ses innombrables bataillons ; nul ne trouva grâce devant son visage, ni celles qui lui ouvrirent spontanément leurs portes, ni celles qui osèrent lui résister. Toutes furent saccagées, livrées aux horreurs de l'incendie et du pillage, et ceux de leurs habitants qui avaient échappé au carnage furent vendus comme de vils esclaves ou réservés pour être immolés sur les autels de Tetzcatlipoca (1).

Depuis plus de dix années, Quetzalcohuatl régnait à Cholullan. Il avait doté cette ville de tous les bienfaits de la civilisation ; il y coulait une existence heureuse, entouré de l'amour et de la vénération de son peuple. Il paraissait avoir oublié Tollan et s'imaginait peu que la fureur de ses ennemis viendrait le chercher si loin. A la nouvelle des préparatifs de Huémac, il fut saisi d'épouvante. Voulant épargner à sa ville chérie les calamités d'une défense inutile, il résolut aussitôt de se condamner à un second exil et de se retirer définitivement à Tlapallan. Il connaissait trop bien le caractère de son adversaire pour attendre son arrivée dans les murs de Cholullan. Convoquant devant la pyramide

(1) Torquemada, ibid.

les membres du sacerdoce et de la noblesse, il leur fit part de son dessein. A cette annonce, tous furent remplis de douleur. Ils poussèrent de grands cris, éclatant en imprécations contre Huémac ; en même temps ils suppliaient avec larmes le prophète de ne pas les abandonner, lui jurant de défendre sa personne sacrée jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Quetzalcohuatl resta inébranlable. Il leur fit entendre que leur intérêt et celui de la religion exigeaient qu'il se séparât d'eux et qu'il se rendît à Tlapallan ; qu'il ne pouvait, d'ailleurs, leur être présentement d'aucune utilité, et qu'il serait souverainement dangereux pour tous qu'il attendît le tyran. Le ciel voulait, ajoutait-il, qu'il visitât d'autres royaumes, afin d'y répandre les lumières de sa doctrine (1). Il termina en disant que, quand il aurait achevé sa mission, il retournerait parmi ses sujets fidèles et finirait paisiblement sa vieillesse au milieu d'eux (2).

Sur ces paroles, il congédia tout le monde et se mit en chemin, n'emmenant avec lui que quatre de ses disciples (3). Il se dirigea sur Ahuillacapan (4), contourna la montagne ardente du Poyauhtecatl (5) et alla s'embarquer, à Cuetlachtlan (6), sur un navire orné, à la poupe, de deux serpents entrelacés (7). Il descendit la rivière du même nom jusqu'à la mer et prit la côte en se dirigeant vers le sud-est : on put suivre ses traces jusqu'à l'embouchure du

(1) Torquem., Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

(2) Torquemada, ibid., lib. VI, cap. 24, et lib. XI, cap. 24.

(3) Id., ibid.

(4) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 14, lib. XII, cap. 11. *Ahuillacapan*, corrompu depuis dans le mot plus doux et plus connu d'*Orizaba*.

(5) Le Poyauhtecatl est le même volcan auquel on donne aujourd'hui le nom de pic d'Orizaba.

(6) *Cuetlachtlan*, terre des Loups, aujourd'hui *Cotasta*, bourgade de l'état de la Véra-Cruz.

(7) La tradition donne à ce navire le nom de *Coatlapechtli*, lit de serpents, bois coupé d'une manière inclinée avec des serpents; cela indique la poupe du navire. (Voir Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 14.)

fleuve Coatzacualco (1); mais, en arrivant dans cette région, il disparut, et l'on n'entendit plus jamais parler de lui (2). A en croire la légende, Quetzalcohuatl serait mort en ces lieux : son corps aurait été porté ensuite sur un des sommets les plus élevés de la montagne ardente, où on lui aurait rendu les honneurs funèbres. Revêtu de ses plus riches ornements, il aurait été placé sur un bûcher où les flammes l'auraient bientôt consumé (3). On racontait que l'on vit alors sa cendre s'élever vers le ciel comme un nuage environné d'une foule d'oiseaux aux brillants plumages, de ses oiseaux chéris de Tollan, qui le réjouissaient naguère de leurs accents mélodieux. L'âme de Quetzalcohuatl, métamorphosée en quetzal aux royales couleurs, se serait ensuite élevée majestueusement du milieu des flammes du bûcher, en volant vers l'empyrée : « car il savait où était le ciel, ajoute la tradition (4), et c'est au ciel qu'il alla. »

Au dire des anciens, le soleil, après la disparition de Quetzalcohuatl, refusa de faire voir sa lumière, et pendant quatre jours le monde en fut privé (5). Ensuite une grande étoile en laquelle il avait été transformé se montra ; on lui donna le nom de Quetzalcohuatl, en lui attribuant, en même temps, celui de « Tlahuizcalpan-Teuctli », ou le seigneur du signe lumineux, et la montagne ardente du Poyauhtecatl fut appelée, à cause de lui, « Citlaltepetl », ou la montagne de l'étoile (6). On ajoutait que le ciel, pour témoigner sa colère de la persécution exercée contre son prophète, fit

(1) Coatzacualco, lieu où se cachent les serpents, aujourd'hui Guazacualco, célèbre actuellement par les entreprises des Américains du nord, qui cherchent à y établir une route pour passer à Tehuantepec.

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 14.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron.

(4) Id., ibid.

(5) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. 895. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 45.

(6) Sahagun, Hist. de N.-España, in Apend. sobre Quetzalcohuatl, por Don C. M. Bustamante.

périr un grand nombre de personnes qui moururent de la famine ou de la peste (1).

Pendant que Quetzalcohuatl disparaissait à l'embouchure du Coatzacualco, Huémac mettait à feu et à sang les belles campagnes des Olmèques, tout en s'avançant vers la plaine de Huitzilapan. Il arriva sous les murs de Cholullan, plein d'espoir d'y trouver son ennemi et s'applaudissant d'avance de pouvoir assouvir sur lui sa haine fanatique. Déçu dans ses projets de vengeance, c'est sur cette malheureuse ville qu'il laissa tomber tout le poids de son indignation ; ses édifices, nouvellement construits, furent livrés aux flammes et ses habitants abandonnés à la fureur d'une soldatesque effrénée. Les nobles et les prêtres, dont il parvint à s'emparer, furent égorgés sur les autels de Cé-Acatl; les statues et les objets sacrés du culte furent brisés et foulés aux pieds, et le vainqueur travailla partout à détruire les institutions de son rival. Charmé, à son tour, du séjour de Cholullan, le roi de Tollan y fixa sa résidence durant les années qu'il employa pour achever la conquête des provinces qui avaient naguère relevé de l'autorité du prophète. Les villes de Quauhquechollan, d'Itzyucan et d'Atlixco furent les premières à passer sous sa domination. Les riches seigneuries de Tepeyacac, de Tecamachalco, de Quecholac et de Téohuacan (2), envahies, à leur tour, par ses armes, succombèrent après une résistance que l'effroi inspiré par sa cruauté ne rendait que plus opiniâtre.

Maître enfin de la plupart des régions qui avaient reconnu auparavant la supériorité de Quetzalcohuatl, Huémac, ivre d'orgueil, se fit décerner les honneurs de l'apothéose dans les sanctuaires dédiés à la divinité. S'estimant lui-même l'égal des dieux, il eut l'audace impie d'ériger sa propre statue, sous les formes de sa jeunesse, dans tous les temples de son royaume (3). C'est à cette époque qu'on

(1) Codex Chimalp., ibid. ubi sup.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.
(3) Sahagun, Hist. de Nueva-España, in Apend. Bustamante. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

peut attribuer véritablement la vogue qu'obtint dans toutes les nations du Mexique le culte de Tetzcatlipoca, avec lequel il se personnifia. Des milliers de victimes furent offertes, en holocauste, au nouveau dieu, dont les yeux n'avaient d'autre satisfaction que le sang et l'orgueil, et pour qui la guerre n'était qu'un passe-temps où il trouvait les moyens d'assouvir ses passions barbares. On ne sait à quels excès se serait porté le délire de ce prince superbe, si la justice divine n'était venue le frapper au milieu même de l'éclat de ses triomphes.

Huémac avait atteint les premières années de la vieillesse sans avoir rien perdu de son énergie ni de sa vigueur. Depuis l'époque où il avait commencé à conspirer contre Quetzalcohuatl, tout semblait lui avoir souri sur la terre; s'il avait parfois éprouvé des obstacles dans l'exécution de ses desseins, c'était plutôt, ce semble, pour rehausser davantage l'éclat de ses succès. Lorsqu'il avait quitté Tollan pour porter la guerre contre Cholullan, c'était dans la persuasion d'y retourner après une courte absence. Mais d'une conquête il s'était laissé entraîner à une autre, et Cholullan, d'abord dévasté par lui, était devenu de fait la capitale de ses vastes états. De longues années s'écoulèrent, et la cité de Tollan finit par perdre l'espoir de revoir un jour ce prince qui l'avait conquise au prix de tant de larmes et de sang. Blessés, sans doute, d'un abandon si sensible pour leur orgueil, ses habitants levèrent tout à coup l'étendard de la révolte, et, dans le temps même où Huémac se berçait superbement dans ses pensées de domination et de puissance universelles, il apprit que les Toltèques de l'antique Mamhéni venaient de proclamer un nouveau roi (1).

Rien ne laisse pénétrer, dans les courts frágments qu'on a conservés de cette époque, les motifs réels qui portèrent cette ville à secouer le joug de ce prince : l'histoire n'allègue que la prolongation de son absence; le peu de cas qu'il paraissait faire de la

(1) Torquemada, ibid.

métropole de Quetzalcohuatl devait contribuer évidemment au mécontentement de ses sujets et les pousser à l'insurrection. Huémac était arrivé à un âge avancé sans avoir éprouvé ni le déclin ni les infirmités, compagnes ordinaires de la vieillesse. Dans son orgueil, il pouvait se croire immortel : mais les hommes de la génération à laquelle il appartenait avaient disparu pour la plupart; ceux d'entre les Toltèques pour lesquels il avait été constamment un objet d'épouvante n'étaient plus, et la génération qui leur avait succédé ne connaissait le tyran que de nom. Le temps, d'ailleurs, avait affaibli la terreur qu'il inspirait, et sa présence n'était pas là pour la renouveler. En outre, ceux dans les veines desquels coulait encore le sang pur des anciens Chichimèques gémissaient de l'avilissement auquel leur race était réduite, et, tout en regrettant leur antique indépendance, ils aspiraient après le jour qui les délivrerait d'un despote devenu étranger et qui ramènerait un souverain dans Tollan.

C'est de cette souche altière que sortit enfin celui que le ciel destinait à briser leurs fers. L'histoire lui donne le nom de Nauhyotl, et toutes les chroniques sont d'accord pour le faire descendre de la plus noble lignée des chefs chichimèques (1). On ne pouvait désigner plus clairement les Cintin de Cuitlahuac, descendants de Camaxtli et les héritiers directs de Quetzalcohuatl. Les circonstances de son avénement au trône de Tollan sont ignorées. Quetzallacxoyatl continuait à régner à Culhuacan; mais ce prince, effacé, à son tour, par la gloire de Huémac, comme son prédécesseur l'avait été par celle de Quetzalcohuatl, devait éprouver lui-même le désir de rabattre l'orgueil de ce guerrier insolent et de

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, apud Barcia, cap. 67. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7. — Codex Chimalpopoca, Hist. Chron., ad an. X Tochtli, 930. — Gutierez de Santa-Clara, Hist. de las guerras del Peru, MS. Cet auteur dit : « Se alzo un valiente Indio por rey, llamado Nauhyotzin, « que dicen los Indios decendia del antiguo linage de Totepeuhtzin y de To- « piltzin y que reyno sesenta años »...

rendre à l'Anahuac sa prépondérance. Nauhyotl, sans doute d'accord avec lui, appela sous les armes toutes les populations de la vallée. Cuitlahuac, animé par les preux qui gardaient le tombeau de Mixcohuatl, donna l'exemple : toutes les villes des bords des lacs poussèrent, à leur tour, le cri de guerre ; il se répéta comme l'écho, de montagne en montagne, jusqu'à Ocuillan, aux frontières du Michoacan, d'où il se répandit dans toutes les vallées à l'ouest et au nord de Tollan. A la voix de Cintin, les chefs de l'aristocratie se soulevèrent de toutes parts contre les satellites de la tyrannie (1). Nauhyotl ayant été conduit dans l'ancienne cité de Quetzalcohuatl, fut proclamé solennellement et couronné ensuite avec la pompe instituée par le législateur. Rassemblant ensuite toutes les forces du royaume, il descendit sur les bords du lac de Tenochtitlan, en soumettant sur son passage les villes de sa juridiction qui tardaient encore d'arborer son drapeau (2).

La nouvelle de cette insurrection formidable ne suffit point pour fléchir l'orgueil de Huémac. A la tête des vieilles bandes avec lesquelles il avait si souvent fait trembler les rois et les royaumes, il repassa, plein de colère, les montagnes que, tant d'années auparavant, il avait franchies pour aller attaquer Quetzalcohuatl. Après avoir été si longtemps invincible, pouvait-il douter de remporter encore de nouveaux triomphes et d'écraser son ennemi? Mais, cette fois, le génie de la guerre qu'il avait si audacieusement identifié avec lui-même, en plaçant sa statue sur les autels où il se faisait adorer, l'abandonna. Nauhyotl l'attendait de pied ferme sur les bords du lac (3). Les deux armées se rencontrèrent entre Colhuacan et Tetzcuco. Le choc fut terrible : Huémac se précipita avec toute l'ardeur d'un guerrier de vingt ans. Mais ses troupes ne purent soutenir l'attaque du prince chichimèque ; elles furent

(1) Mémorial de Culhuacan.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.
(3) Gomara, Cronica de N.-España, cap. 67. — Torquemada, ibid.

mises en déroute et taillées en pièces. Le vieux monarque disparut dans la mêlée. Jamais on ne le revit et l'on ne put retrouver son cadavre, soit qu'après sa mort ses serviteurs l'eussent enlevé secrètement pour le soustraire aux outrages du vainqueur (1), soit que, ayant perdu la victoire, Huémac crût qu'il était indigne de lui de se montrer encore, et se fût à jamais dérobé au monde par un exil volontaire (an X Tochtli, 930.)

Ses sectateurs publièrent qu'il avait été enlevé par le soleil au séjour éthéré ; mais les histoires particulières de Tetzcuco disaient qu'il était mort non loin de cette ville, peu d'années après sa défaite (2). Elles ajoutaient que son corps, ayant été embaumé suivant les usages des rois toltèques, avait été déposé dans un sépulcre particulier avec les instruments de guerre et les insignes souverains qui lui avaient servi de son vivant. Dans le même tombeau on avait renfermé deux de ses femmes pour lesquelles il avait manifesté le plus d'affection et un enfant pour le servir. Cinquante ans après, ses descendants, ayant fait ouvrir ce monument, n'y trouvèrent plus que des cendres avec quelques ossements épars. Peut-être espéraient-ils revoir en entier le cadavre de ce despote et l'exposer aux regards des peuples comme un objet de leur culte. Ayant alors réuni ces restes funèbres, ils les enfermèrent dans une statue de bois creuse qu'ils avaient fait faire à son image. Au-dessus de sa tombe s'éleva ensuite une pyramide avec un temple magnifique, où la statue, revêtue des habits et des ornements de Tetzcatlipoca, fut placée pour recevoir les hommages de la vénération des peuples (3).

Ainsi finit Huémac. Sa chute, loin d'entraîner celle du culte dont il avait été le barbare promoteur, ne donna que plus d'élan

(1) Pomar, Relacion de Tetzcuco, MS. — Sahagun, Hist. de N.-España, Apend. Bustamante.

(2) Pomar, Relacion de Tetzcuco.

(3) Francesco de Bologne, Lettre écrite de la ville de Mexico, etc., coll. Ternaux-Compans, tom. X, p. 205.

à la vivacité fanatique de ses adorateurs. On oublia l'homme qui s'était personnifié avec cette divinité, et celle-ci demeura jusqu'à la fin comme le symbole le plus auguste et le plus redouté de la majesté suprême. Tetzcatlipoca était regardé comme l'âme du monde, le vivificateur de toutes choses, la providence, le maître absolu du ciel et de la terre. C'est pourquoi on l'appelait « Titlacahuan (1) », en lui adressant d'humbles prières pouro btenir son secours. On ajoutait qu'il était « comme le vent et l'obscurité », dit Torquemada (2), ce qui ramène le souvenir de l'être invisible qu'adoraient les premiers Nahoas (3), sous l'invocation de « Yohualli Ehecatl », ou le vent de la nuit. Si on le considérait comme le dispensateur de tous les biens, on lui attribuait également les maux de toute espèce qui affligent l'humanité. Dans cette qualité, on lui donnait encore le nom de « Moyocayatzin », parce qu'il faisait ce qu'il voulait, que rien ne pouvait lui résister et qu'il était capable de détruire la terre et les cieux. Dans les circonstances les plus diverses, c'était lui à qui l'on adressait ses supplications, de préférence à toute autre divinité. A chaque carrefour ou croisement de rues, on voyait en son honneur un siége de pierre, nommé « Momuztli », c'est-à-dire, l'Autel (4) ou autrement « Chialocan », ou le lieu de l'attente. Tous les cinq jours, on ornait ce siége de rameaux verts avec un toit de feuillage, en sorte que, durant l'année entière, on le trouvait paré d'une verdure fraîche. Ce siége était fait comme le « Tlatoca-Icpalli », qui servait de trône aux rois, et c'eût été commettre un sacrilége que d'oser s'y

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 20. — Titlacahuan, ou mieux Ti-itlacahuan, nous sommes vos esclaves ; titre étrange et qui montre toute la dépendance où ils se croyaient de cette divinité.

(2) Id., ibid.

(3) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(4) *Momuztli* ou *Momoztli* exprime l'idée d'un sacrifice aussi bien que d'un autel.

asseoir. Aussi disait-on que Titlacahuan descendait quelquefois du ciel et venait s'y reposer (1).

Le nom le plus ordinaire de Tetzcatlipoca était « Telpochtli, » le jeune homme ; car c'est sous la forme d'un garçon de bonne mine, aux manières élégantes et aux vêtements recherchés, qu'il aimait le plus à se montrer (2). Mais ce qui rappelait davantage les temps de Huémac, c'était le titre de « Yaotzin, » le prince du mal, des discordes et de la guerre. On l'invoquait ainsi comme le dieu des batailles, à qui l'on immolait régulièrement un grand nombre de captifs. La quantité de ces sacrifices varia nécessairement suivant les circonstances des temps et des lieux; mais nulle part ils ne furent entièrement inusités. Le culte, plus humain, de Quetzalcohuatl ne parvint jamais à le supplanter. Quelquefois les deux divinités vécurent à côté l'une de l'autre, en se tolérant mutuellement ; le plus souvent elles se persécutèrent et se poursuivirent avec un acharnement cruel. Leurs partisans se partagèrent constamment en deux camps distincts, se querellant sur les honneurs, la dignité et la suprématie de leurs dieux, excitant fréquemment des collisions sanglantes, jusqu'à ce que, à force de dissensions et de haines, elles eurent entraîné la monarchie dans un abîme d'où elle ne se releva jamais.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 20.
(2) Id., ibid., lib. IX, cap. 30.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Règne de Nauhyotl à Tollan. Restauration du culte de Cé-Acatl à Cholullan Prospérité de cette ville. Son gouvernement oligarchique et théocratique. Le « Tlachiach » ou Seigneur d'en haut, et l' « Aquiach » ou Seigneur d'en bas. Suprématie de la cité de Téotihuacan. Les assises de la noblesse toltèque dans cette ville. Nauhyotl édifie un temple magnifique à la déesse des Eaux. Idée de cette divinité, connue sous le nom de la déesse Grenouille. Son culte et ses prêtres. Le dieu Tlaloc. Son culte antique. Son temple à Calimaya, près du lac de Tolucan. Sacrifices inhumains en son honneur. Palais de Tolucan, de Quauhnahuac et de Xalizco-Topec. État florissant du royaume sous Nauhyotl. Mort de ce prince. Ses funérailles magnifiques. Son tombeau. Sa femme Xochiquetzal, reine de Tollan. Rois de Tollan et de Culhuacan.

La disparition de Huémac, à la suite de la bataille de Tetzcuco, assurait à Nauhyotl la possession paisible du trône de Tollan. Si sa victoire n'avait pas eu pour résultat de ruiner le culte de Tetzcatlipoca, elle eut, toutefois, l'avantage inappréciable de rétablir la tranquillité dans les provinces et de rendre le calme aux esprits. L'empire respira ; la nation recouvra la sécurité dont elle était privée depuis la chute de Quetzalcohuatl, et avec la sécurité renaquit la prospérité dont ce prince avait doté ses sujets. Les Toltèques sentaient le besoin du repos ; au retour de Nauhyotl à Tollan, les premiers actes de son gouvernement leur firent compren-

dre que les douceurs de la paix allaient succéder aux agitations de la tempête. L'harmonie ou, au moins, la cessation de toute hostilité que sa volonté imposa aux sectes religieuses en fut la conséquence la plus heureuse. Les Cholultèques profitèrent de cette époque de tolérance universelle pour rendre au culte de Cé-Acatl les sanctuaires érigés par le prophète et restaurer ses autels à leur splendeur passée. Cholullan avait déjà réparé notablement ses désastres durant le séjour que Huémac avait fait dans cette ville; mais, une fois délivrée de sa présence, elle s'accrut avec une rapidité qui ne tarda pas à en faire une des plus belles et des plus florissantes de l'empire toltèque (1).

A dater de l'élévation de Nauhyotl, elle commença à se gouverner, sous la suzeraineté impériale, avec un conseil de nobles et de guerriers choisis dans son sein. Quatre des principaux disciples de Quetzalcohuatl ayant reparu alors dans la cité de l'exilé, les citoyens, d'un commun accord, leur remirent l'autorité souveraine, en les suppliant d'établir les lois et les règlements qu'ils jugeraient convenables pour la bonne administration de la république (2). Le premier usage qu'ils firent de la puissance fut de partager la ville en quatre quartiers (3); ils s'en déclarèrent les chefs et les seigneurs, puis, s'étant réunis en conseil, ils élurent, au-dessus d'eux, deux magistrats suprêmes, dont les fonctions devaient être à vie. Le premier fut choisi dans le corps sacerdotal des tlamacazqui, ou ministres continents; on l'investit des fonctions et de la dignité de grand-prêtre, avec le titre de « Tlachiach, » ou Seigneur d'en haut (4). Le second, pris parmi

(1) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, et Sumaria Relacion, et les autres Rel., *passim*.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24, et lib. XI, cap. 24. — Muñoz Camargo, Hist. de la Rép. de Tlaxcalla.

(3) Id., ibid. — Hist. Toltèque, Peintures et annales en langue nahuatl, n° 1 de Boturini, coll. Aubin. Dans ce document, ces quartiers sont appelés: Tequacuilco, Cocuixco, Mictlahuic et Cohuatlan.

(4) *Tlachiach* n'est pas un mot bien mexicain : il appartient apparemment

les membres de la noblesse, reçut, avec le titre d'« Aquiach », ou seigneur d'en haut (1), l'investiture du gouvernement civil et politique. La statue de Quetzalcohuatl fut solennellement replacée dans le temple d'où elle avait été bannie. Son culte se reconstitua partout, ses lois et ses institutions reprirent leur vigueur, et les monastères, ainsi que les colléges qu'il avait fondés, se repeuplèrent rapidement d'élèves, de pénitents et de religieux plus fervents que jamais. On peut également attribuer à cette époque l'établissement de la grande fête qui se célébrait, tous les quatre ans, à Cholullan (2). Cette fête, patronnée surtout par les gens riches et les marchands, était précédée d'un jeûne pénible qui durait plus de soixante jours ; pendant ce temps, les prêtres de toutes les catégories, achcauhtin et tlamacazqui, étaient soumis aux rigueurs de la plus cruelle pénitence (3). Ce jeûne, dont nous parlerons, plus tard, en détail dans la description des rites religieux des Mexicains, devait-il son origine à Quetzalcohuatl lui-même, ou bien n'était-il qu'un souvenir expiatoire des tourments que ses ennemis lui avaient fait éprouver ? C'est ce qu'une connaissance plus approfondie des anciennes histoires de ces contrées nous permettra peut-être de découvrir un jour.

Dans cette condition florissante, Cholullan ne tarda pas à rivaliser avec la cité même de Téotihuacan. Si cette ville antique avait perdu quelque chose de son prestige durant le règne de Quetzal-

à la langue ancienne, et paraît venir de *tlachia*, regarder d'en haut, observer, être en sentinelle ; le monosyllabe *ach*, qui le termine, est un relatif et possessif à la fois qui donne à l'ensemble le sens de : Le premier qui regarde, la sentinelle par excellence. C'est le même titre, au fond, que *Wijatao*, ou la Grande-Sentinelle, titre des Pontifes de Mictlan, dans la Zapotèque. Voir Burgoa, Descrip. Géogr. hist. de la prov. de Guaxaca, etc., part. II, cap. 72.

(1) *Aquiach*, titre dont nous ignorons la signification propre : il vient peut-être du verbe mexicain *aquia*, mettre un vêtement fermé, lequel pouvait être un insigne de ce magistrat.

(2) Torquem., Monarq. Ind., lib. X, cap. 32.

(3) Id., ibid. — Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., tom. III, cap. 174.

colnatl à Tollan, elle l'avait amplement récupéré depuis. Culhuacan avait hérité du privilége de convoquer dans son sein le parlement des trois royaumes, sous la présidence commune de leurs souverains; mais c'était à Téotihuacan que la noblesse toltèque s'assemblait pour composer les tribunaux chargés de juger les causes graves et criminelles, et que siégeaient les assises féodales de qui relevaient tous les procès entre les seigneurs (1). C'est là également qu'avaient lieu l'élection et le couronnement des rois toltèques, et plusieurs continuaient à y recevoir ensuite la sépulture. On s'y portait de tous les points de l'Anahuac, comme à la cité sainte par excellence (2) : si l'on avait à consulter la divinité sur quelque matière d'une grande importance nationale; si le cas exigeait qu'on offrît des sacrifices plus solennels, c'est encore à Téotihuacan que les plus simples citoyens comme les princes les plus élevés en dignité s'empressaient de se rendre (3).

A peine monté sur le trône, Nauhyotl travailla à accroître encore la prééminence de cette grande ville. Si l'on en croit les relations toltèques (4), ce prince était éminemment doué de toutes les qualités qui font les rois véritablement illustres; il ne se distinguait pas moins par sa générosité et sa magnificence que par les grâces de sa personne et la beauté de son visage. La reine Xiuhtlaltzin, son épouse, s'efforçait, de concert, à lui concilier les affections de ses sujets, en contribuant à leur bonheur (5). Non moins zélé que ses ancêtres pour le service des dieux, il se plai-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 38. — Aubin, Mém. sur la peinture didactique, etc., pag. 122 et suiv.

(2) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, etc.

(3) Id., ibid. — Hist. de Téotihuacan, MS. en langue nahuatl, coll. Aubin, fol. 1.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27. Nauhyotl est le même prince que cet auteur nomme Mitl, d'après les Relations d'Ixtlilxochitl, qui lui donnent aussi le nom de Tlacomihua, et une seule fois le nom de Nauhyotl.

(5) Id., ibid.

sait à environner leurs autels d'une égale splendeur ; mais, dérogeant aux principes humains de Quetzalcohuatl, il permettait qu'on immolât les captifs pris en guerre et qu'on apaisât la colère céleste en versant leur sang au pied des autels (1).

Excité par les seigneurs de sa cour, il ne voyait pas sans quelque jalousie la prospérité croissante de Cholullan : on lui fit entendre qu'il était peu digne de permettre que ses sujets allassent invoquer la divinité dans une région indépendante de sa puissance et qu'il était à craindre que les peuples, en s'accoutumant à ces pèlerinages étrangers, ne perdissent le respect qu'ils devaient aux sanctuaires de la patrie (2). Ces considérations, que la politique fit valoir aux yeux de Nauhyotl, lui inspirèrent la résolution de bâtir un temple qui surpasserait par sa richesse et son éclat tous les temples de l'univers. Il devait être dédié à la déesse des eaux, honorée de temps immémorial, dans les montagnes de la Matlalcuéyé, où elle avait son sanctuaire principal. C'est elle qu'on adorait, aux mêmes lieux et ailleurs, sous ce nom et sous celui « d'Iztac-Chalchiuhlicué », ou la Dame au jupon d'Azur, créature idéale, de laquelle prétendaient descendre les princes de la race de Mixcohuatl (3), et à laquelle on décerna depuis de nouveaux honneurs sous les noms de « Toci », notre mère, dite aussi, « Tétéuÿnan », ou la mère des dieux (4).

Nauhyotl assembla dans sa capitale les architectes et les artistes les plus distingués de ses états, et bientôt on vit s'élever les

(1) Gutierrez de Santa-Clara, Hist. de las guerras del Peru, MS. en ma possession. Voici en quels termes s'exprime cet écrivain : « Y dicen que este rey « fué el primero que comenzo de hablar con el demonio, haciendo sacrificios « orrendos y espantables, y con esto decia que hablaba a sus dioses ». Il est possible que l'auteur de ce MS. se trompe et confonde ce Nauhyotl avec le premier roi de Culhuacan de ce nom.

(2) Ixtlilxochitl, Cuarta Rel. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27.

(3) Codex Chimalp., Hist. des soleils.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 23, et lib. X, cap. 23.

constructions destinées à porter à la postérité la gloire et la piété du roi de Tollan (1). Le temple, érigé sur le sommet d'une pyramide à plusieurs rangs de terrasses superposées, formait un quadrilatère, avec des cours et des galeries au centre desquelles se montrait le sanctuaire. Ses voûtes de pierre, assises sur des piliers d'albâtre ornés de sculptures, dérobaient aux regards profanes l'image d'or massif de la déesse des eaux. Elle était représentée sous la forme d'une femme au teint jaune d'or bruni, portant un collier d'émeraudes, d'où pendait une médaille d'or. Sa tête, ornée d'une couronne de papier bleu de ciel, avec des pelotes de la même couleur pendant en arrière, était surmontée de panaches verts. Ses boucles d'oreilles étaient composées de turquoises entourées d'autres pierres fines en mosaïque. Elle était vêtue d'un jupon bleu d'azur, comme la fleur « matlallin » d'où lui venait son nom de Matlalcuéyé (2), bordé d'une frange formée de coquillages. A la main gauche elle portait une feuille de nénuphar ornée de grenouilles d'or (3). Dans la droite elle tenait un vase surmonté d'une croix et ressemblant à un « ostensoir où l'on porte le saint sacrement » (4). Elle était chaussée de cothurnes blancs, et assise sur un trône environné de signes

(1) Quoique Veytia place ce temple à Tollan, il est incertain s'il fut construit dans cette ville ou dans celle de Téotihuacan.

(2) De la montagne aux aspects d'azur, comme nous l'avons dit un peu plus haut, et que l'on appela ensuite de « Malinche ».

(3) Suivant Ixtlilxochitl, et après lui Veytia, la déesse des eaux aurait été adorée sous la forme d'une grenouille, faite d'une seule émeraude, et qui, suivant Ixtlilxochitl, existait encore au temps de la conquête de Mexico. La seule déesse adorée sous la forme unique d'une grenouille était la Terre, suivant Torquemada : « Aunque a la tierra tenian por diosa, dit-il, y la pintavan como « Rana fiera y con bocas en todas las coyunturas llenas de sangre, diciendo que « todo lo comia y tragava ». (Monarq. Ind., lib. VI, cap. 44.) La déesse des Eaux était représentée telle que nous la décrivons ici. Voir Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. I, cap. 11.

(4) « En la mano tenia, un vaso con una cruz hecha a manera de la custodia « en que se lleva el sacramento, cuando uno solo lo lleva »... Sahagun, ibid. ut supr.

aquatiques. On donnait encore à cette déesse le titre « d'Apoçonallotl » ou « Acuecueyotl », c'est-à-dire la vague et le gonflement des eaux. On l'appelait aussi « Atlacamani », celle qui excite la tempête ; « Ahuic » et « Ayauh », à cause de ses mouvements de flux et de reflux ; et enfin « Xixiquipilihui », ou la vague qui monte et descend. Ces noms divers témoignaient de la crainte qu'on avait de cette divinité : on la regarda, jusqu'aux derniers temps de l'empire de Montézuma, comme la gardienne protectrice des eaux et des lacs et la reine des mers que les marins invoquaient dans les dangers (1).

Ainsi commença le culte d'une des plus célèbres divinités aztèques ; sous ses diverses dénominations et sous une foule d'autres (2), on lui éleva des temples superbes en un grand nombre de lieux, et son culte s'étendit avec rapidité par toute la terre américaine. Les peuples lui rendaient leurs hommages chaque fois qu'il s'agissait des eaux. Regardée comme la compagne de Tlaloc, on l'invoquait, en faveur des fruits de la terre, contre les inondations et les orages : elle présidait également aux mariages ; c'est à elle qu'après le Cœur du Ciel on offrait les nouveau-nés dans la cérémonie de leur baptême (3), en la suppliant de permettre que, par cette ablution, ils fussent purifiés de leurs souillures. Nauhyotl ne s'était donc pas trompé en érigeant des autels au culte de Matlalcuéyé. A peine le temple eut-il reçu sa consécration que les pèlerins et les adorateurs y accoururent en foule, et le sanctuaire de la Dame aux Grenouilles devint en peu de temps un des plus populaires de l'empire toltèque.

Pour ajouter à la splendeur de son culte, le roi institua un collége des prêtres, destiné uniquement au service de la déesse.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 23.

(2) Id., ibid.

(3) On administrait aux nouveau-nés un rite à l'eau, analogue au baptême des chrétiens ; nous en parlerons plus loin d'une manière plus étendue. (Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 16.)

Condamnés à une continence perpétuelle, comme les tlamacazqui de Quetzalcohuatl, ils devaient se garder de toute souillure. Leurs vêtements étaient longs et amples, d'une couleur sombre, et ils portaient les cheveux tombants par derrière; ils allaient nu-pieds dans le sanctuaire, jeûnaient fréquemment, s'adonnaient à la pénitence et à la contemplation, et ne se montraient qu'avec circonspection, marchant les yeux baissés et avec gravité (1). Le grand-prêtre était décoré du titre d'Achcauhtli, ou celui qui est le premier au-dessus des autres (2) : son train, d'accord avec sa dignité et la grandeur du temple, était destiné à produire une impression particulière de crainte et de respect. Le temps et l'heure des sacrifices, modelés sur ceux de Quetzalcohuatl, furent réglés de la même manière; mais, suivant l'usage barbare dont Nauhyotl s'était montré le zélateur en montant sur le trône, il marqua également le nombre des victimes humaines qu'on devait offrir en holocauste à la déesse (3).

On peut également attribuer à cette époque l'institution des fêtes expiatoires de Camaxtli, à Tlaxcallan et à Huexotzinco, où l'on immolait, aux mânes de ce dieu guerrier, les nombreux captifs qu'on prenait à la guerre (4). Le temple de Tlaloc, érigé sur la cime de la montagne du même nom, du côté de Tetzcuco, appartient à la même période. Nous avons décrit ailleurs la statue de cette divinité : elle avait aussi le titre de père des Tlaloqués, ou dieux protecteurs des semailles; c'est pourquoi on l'appelait Tlalocanteuctli, seigneur du Tlalocan ou du paradis terrestre (5). Tlaloc était invoqué comme le dieu des eaux, le maître des orages

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 28.

(2) Id., ibid. — Achcauhtli, le doyen des prêtres ou d'une classe de prêtres. Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 31, 32.

(3) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 28.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 23; lib. X, cap. 31.

(5) Ce titre de Tlalocanteuctli rappelle le Tlalocan ou Pampaxil et Paxyala, lieu célèbre où les premiers législateurs trouvèrent le maïs, etc. Voir liv. I, chap. 2.

et de la pluie, la providence divine pour les biens de la terre. Ses adorateurs étaient fort nombreux, surtout du côté de Tetzcuco ; on le reconnaissait à son visage difforme et monstrueux, dont les traits représentaient les signes des divers phénomènes produits par les eaux et les tempêtes. On lui mettait à la main une grande lame d'or bruni, terminée en pointe, qui signifiait les effets de la foudre (1).

Après la naissance des semailles, on lui offrait en sacrifice un petit garçon et une petite fille de trois à quatre ans. Ces enfants ne devaient être ni des esclaves ni des plébéiens, mais issus de la première noblesse. On faisait cette offrande à Tlaloc pour obtenir qu'il aidât les grains à arriver à leur entière maturité. Le sacrifice avait lieu ordinairement sur les montagnes les plus élevées : dès qu'on avait immolé ces deux tendres victimes, on renfermait leurs petits cadavres dans une espèce de cercueil ou de coffre de pierre, et on les gardait comme des reliques (2). Lorsque le maïs et les autres semailles de la saison commençaient à monter à une certaine hauteur, Tlaloc recevait de nouvelles offrandes : cette fois, elles étaient moins précieuses. Les plus riches seigneurs se cotisaient, et du produit de la quête on achetait quatre enfants d'un âge plus avancé que les premiers. Mais ce second sacrifice était plus affreux que le précédent : on enfermait les victimes dans une grotte obscure où, sans lumière et sans vivres, elles étaient abandonnées à la faim et au désespoir de la peur (3).

Tlaloc avait, dans tout l'Anahuac, un grand nombre de sanctuaires; les sacrifices variaient suivant les lieux. Un des plus célèbres était celui qu'on voyait sur le mont Tlacotepec, formé d'une des cimes du volcan de Tolucan. Son cratère, aux rebords pittoresques, couronnés de sombres forêts de pins, renferme

(1) Tlaloc pourrait bien être, après tout, le même symbole que Hurakan, et la trinité des tempêtes, divinité primitive des Nahoas.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VII, cap. 21.

(3) Torquemada, ibid. ut supr.

deux lacs d'une eau limpide et pure, à une hauteur considérable au-dessus de la vallée de Mexico (1) : leurs eaux, sans fond, sont si froides, qu'aucun poisson n'y peut vivre, et leur cours est sans issue. Au lieu où se trouve le village actuel de Calimaya, s'élevait, sur le rocher qui domine la surface du lac, un temple superbe où la dévotion à Tlaloc amenait journellement un grand nombre d'adorateurs (2). C'est dans le mois d'Atlacualo, dix-huitième de l'année toltèque, correspondant à notre mois de février, qu'on voyait le concours le plus considérable. On y portait, sur des palanquins richement décorés, les enfants qu'on destinait au dieu des nuages et des tempêtes ; on les ornait, à cet effet, de fleurs et de plumes brillantes, et on les habillait de leurs plus beaux vêtements, pour les précipiter ensuite dans l'abîme (3).

La vallée de Tolucan, peuplée d'une race antique d'Othomis, a été célébrée de tout temps pour sa fertilité et la richesse de ses pâturages (4). Les rois des Toltèques s'y retiraient habituellement durant les ardeurs de la canicule ; c'est là qu'ils bâtirent les grands palais qui gardèrent si longtemps leur mémoire. Ils étaient de pierre de taille, ornés d'inscriptions et de bas-reliefs qui retraçaient toute l'histoire de la nation, depuis son berceau, ses pérégrinations, ses guerres, ses succès, tous les événements enfin dont on avait voulu conserver le souvenir (5). Parmi les travaux

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27. — Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. XI, cap. 12. — Velazquez de Leon, Nevado de Toluca, en el Boletin del instituto nacional de Geogr. Estad. Mexico, 1850. — La ville de Toluca, encore importante aujourd'hui, est à 16 lieues S. O. de Mexico, dans une belle et fertile vallée, à 2,688 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le fond de la vallée est marécageux, d'où le nom de Tolucan ou Tullocan, de tulli, le jonc, et can, le lieu : Lieu de joncs.

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. XI, cap. 12.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VII, cap. 21.

(4) Id., ibid., lib. V, cap. 11.

(5) Ixtlilxochitl, IV. Relacion de las vidas de los reyes de los Tultecas, ap. Kingsborough, tom. IX, Supp. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27.

remarquables de cette époque, on cite encore les fameux palais de Xalizco-Topec (1) et ceux de Quauhnahuac (2), bâtis en pierres énormes réunies sans ciment et dans la construction desquels il n'entrait pas un seul morceau de bois (3). La main des hommes, plus que les ravages du temps, a fait disparaître le plus grand nombre de ces monuments; cependant, à trois lieues de la ville moderne de Quauhnahuac ou Cuernavaca, les voyageurs admirent encore, en passant, les restes du temple et de la forteresse de Xochicalco, isolés sur deux mamelons du versant occidental de la sierra de Tolucan, au milieu d'une contrée déserte (4).

Le règne de Nauhyotl, auquel on donne une durée de plus de soixante ans (5), avait été éminemment favorable à la science et aux arts toltèques. Il savait récompenser les artistes en tout genre, non-seulement en les comblant de richesses, mais encore en les élevant aux honneurs et en adjugeant des prix d'une grande valeur aux auteurs de toute invention nouvelle. Tollan recouvra alors sa prospérité première, la main ferme de son souverain ayant su maintenir un juste équilibre entre tous les cultes rivaux. Comme au temps de Quetzalcohuatl, cette grande ville était rede-

(1) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, etc. Cet ouvrage est le seul où il soit fait mention de Xalizco-Topec, dont nous ignorons la situation.

(2) *Quauhnahuac*, auprès de l'Aigle ou près du Bois : l'étymologie est la même ; ce nom étant composé de *quauh*, qui peut venir également de *quahuitl*, bois, et de *quauhtli*, aigle. Mais le symbole de Quauhnahuac représente une tête d'aigle. Ce nom antique a, depuis, été corrompu en celui de *Cuernavaca*, qui est encore une ville importante, à 17 lieues au sud de Mexico.

(3) Ixtlilxochitl, IV. Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig., etc., tom. I, cap. 27.

(4) Ces curieuses ruines sont situées au pied de la sierra de Toluca, du côté opposé à la vallée de Mexico. La vaste étendue des débris qu'on y découvre prouve l'existence d'une ville considérable, à laquelle appartenait le temple qu'on voit encore debout.

(5) Gutierrez de Santa-Clara, Hist. de las guerras del Peru, MS. — Gomara, Hist. de las conquistas de Hernando Cortes, etc., cap. 63. Le Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ne lui donne qu'un règne de quinze ans, à commencer de l'an 930 jusqu'à l'an 945.

venue le rendez-vous des sages et des savants. Le monarque y avait rétabli les anciennes écoles fondées par le prophète, où les enfants de la noblesse se réunissaient autour des prêtres pour apprendre de leur bouche les traditions de la religion et s'instruire des sciences connues à cette époque (1).

Nauhyotl mourut couvert de gloire, dans un âge avancé, avec la réputation d'un prince valeureux et sage, et d'un monarque aussi redouté de ses ennemis qu'il était chéri du ciel. Les funérailles du roi de Tollan se firent avec une magnificence extraordinaire; elles eurent lieu dans le temple de la déesse des eaux. La tradition a gardé le souvenir des cérémonies dont on entoura son cadavre pour le porter à sa dernière demeure. Après l'avoir embaumé avec des parfums précieux, on lui passa une tunique blanche de la toile la plus fine qui lui descendait jusqu'aux genoux; on enveloppa ses jambes de bandelettes de la même toile enrichies de broderies de diverses couleurs, et sur ses épaules on plaça un manteau blanc d'une grande beauté, bordé de franges formées de pierres précieuses. A son cou pendait un collier d'or, aux breloques de turquoises et d'émeraudes; des bracelets analogues serraient ses jambes et ses poignets, et ses pieds étaient chaussés de brodequins dont la semelle était faite d'une plaque d'or. Sa tête portait le diadème royal, formé d'un cercle d'or relevé par devant en forme de mitre, qu'ombrageait un bouquet de plumes de quetzal. C'est dans ce costume si simple et si riche à la fois que Nauhyotl fut descendu dans sa chambre sépulcrale, sous les voûtes du temple de Chalchiuhlicué; on le plaça sur un siége superbe, ayant à ses pieds un jeune garçon, et, de chaque côté de son trône, une de ses concubines favorites, destinés à lui tenir compagnie, en attendant que ses successeurs vinssent partager sa funèbre solitude (2). A côté d'eux on mit des vivres pour plusieurs

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 28.
(2) Ixtlilxochitl, IV. Relacion de las vidas de los reyes de los Tultecas.

jours, et ces infortunés furent murés à jamais dans le tombeau de leur maître, avec la persuasion qu'ils allaient jouir avec lui des plaisirs du séjour céleste (1). (An XII Calli, 945.)

La reine Xiuhtlaltzin succéda à Nauhyotl sur le trône de Tollan où l'appelaient ses vertus et l'amour de ses sujets : mais son règne fut de courte durée ; elle rejoignit, quatre ans après, son époux dans la tombe (2). Son fils, Matlaccoatl prit alors sa place (3). Mais l'histoire est muette sur le compte de ce prince ; les documents relatifs à cette époque manquent absolument pour compléter les annales de l'empire toltèque. La simple mention de son avénement n'est séparée de celle de sa mort que par la date de la mort de Quetzallacxoyatzin, roi de Culhuacan, à qui succéda Chalchiuh-Tlatonac, en l'année IX Calli, 953. On ignore également les faits qui signalèrent le règne de ce prince, et aucun événement ne s'offre sous la plume de l'historien en ce qui concerne l'Anahuac, jusqu'à la période fatale où les divisions civiles et religieuses, soulevées par la conduite des rois de Tollan, précipitèrent la ruine de l'empire.

(1) Suivant quelques auteurs, ces malheureux auraient été enfermés vivants dans ce tombeau. D'après Ixtlilxochitl, que nous citons plus haut, on aurait commencé par les mettre à mort.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 28. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 2. Cet écrivain donne, dans ce texte, le nom de Xiuhquentzin à cette princesse, et dans la note tirée de son Histoire des Toltèques, il y a Xiuhtlaltzin.

(3) *Matlaccoatl*, Dix-Serpents, appelé ainsi dans le Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol. Dans l'autre partie du Codex, intitulée, Hist. des soleils, il est nommé *Tlacateotzin*, homme divin, à moins que ce nom ne s'applique à Nauhyotl. Matlaccoatl monta sur le trône en l'an XII Calli, 945, et mourut l'an I Calli, 973 : il eut pour successeur Tlilcoatzin.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Condition de l'empire toltèque à la fin du dixième siècle. La cité de Culhuacan. Description poétique de cette ville. Supériorité de la cour de Tollan. Huémac II, roi de Tollan. Heureux commencements du règne de ce prince. Légendes de l'invention du pulqué. Rôle curieux attribué à Tetzcatlipoca. Quetzalxochitl offre le pulqué à Huémac. Suite de la légende. Ivresse et amours coupables du roi et de Quetzalxochitl. Naissance adultérine de Méconetzin, dit Topiltzin-Acxitl. Scandale que cette nouvelle cause dans tout l'empire. Proclamation des droits d'Acxitl. Amours de la fille de Huémac et du macéhual Tohuéyo. Leur mariage. Jalousie et indignation des nobles toltèques. Causes de l'affaiblissement de la royauté.

La dernière période de l'histoire des Toltèques, où nous entrons avec le commencement de ce chapitre, ne présente pas moins de difficulté à l'écrivain que celle de Quetzalcohuatl; mais, ainsi que dans le tableau des actions de ce prince, l'intérêt semble croître en raison même des difficultés. La multitude et la variété des événements, quelquefois aussi leur étrangeté et le merveilleux dont les a revêtus la légende, forment un ensemble d'épisodes dont les scènes peuvent se comparer aux plus dramatiques

de l'histoire du monde ancien. Dans le récit que notre tâche nous impose, l'embarras vient, non des faits eux-mêmes, mais bien des personnages qui en sont les acteurs et dont les noms, multipliés comme ceux des princes aztèques qui leur succédèrent, les ont fait souvent confondre les uns avec les autres, comme aussi du vague répandu quelquefois à dessein sur les hommes et les dates par certains annalistes toltèques et mexicains. Le lecteur critique voudra bien se souvenir que ce livre est le premier effort fait pour présenter un tableau complet de l'histoire ancienne du Mexique. En supposant que des erreurs se glissent encore sous notre plume, nous avons au moins la conscience d'être resté fidèle aux documents que nous possédons, d'avoir cherché à éclaircir autant que possible ce qu'ils ont d'obscur et de nous être tenu constamment rapproché de la vérité locale et de la nature du sujet que nous avons entrepris de traiter.

Dans les dernières années du dixième siècle, l'empire toltèque avait reconquis, au milieu des jouissances d'une longue paix, la prospérité qui avait été son partage aux jours de Topiltzin Cécatl Quetzalcohuatl. Le pacte fédéral, en maintenant l'indépendance des trois états vis-à-vis l'un de l'autre, avait en même temps fortifié les liens qui unissaient entre elles les diverses provinces, sans faire peser sur leurs habitants le joug d'une centralisation onéreuse. Culhuacan, sevré, pendant soixante ans, de ses droits métropolitains, avait repris, à la tête des trois royaumes, le rang que lui avait assigné le fondateur de la monarchie; c'est dans son sein que les chefs toltèques s'assemblaient pour s'entendre sur les intérêts généraux de la nation et délibérer de la guerre ou de la paix, dans les contestations qui avaient lieu avec les peuples voisins. A cette prérogative, ses rois joignaient celle de confirmer l'élection des tlatoanis d'Otompan et de Tollan, et de leur donner ensuite l'investiture. De là venait la prépondérance qu'ils exerçaient dans le conseil de la fédération, et une influence dans les affaires communes de la république, qui ne pouvait manquer

de tourner au profit même de leur cité. Depuis qu'elle s'était replacée à la tête de l'empire, la prospérité du Culhuacan s'était accrue, ainsi que sa puissance, avec le nombre de ses habitants, et elle dominait en reine toute la vallée de l'Anahuac. Les traditions toltèques parlent avec complaisance de cette grande ville ; elles comparent sa beauté à celle de la fleur des eaux. « Voici, dit « un vieux chant chichimèque (1), voici la montagne recourbée (2) ; « elle est assise sur le lac, comme la plante du néenuphar, au mi- « lieu des blancs tullis (3) et des glaïeuls élancés. Ici croissent les « saules majestueux, penchés sur le sable fin, où s'étalent les plus « belles toiles de coton, rayées de toutes couleurs ; là est la forêt « où le chat fauve s'élance parmi les chèvres (4). »

Cette comparaison poétique convenait à la métropole de l'empire toltèque. Ses blancs teocallis, élevant leur tête altière au-dessus de la verdure des bois sacrés, ne pouvaient inspirer une image plus sensible. Par son heureuse situation entre les deux lacs, la cité de Culhuacan commandait au commerce de la vallée, dont elle était devenue l'entrepôt. Ses eaux étaient incessamment couvertes de barques de toute forme et de toute grandeur qui refluaient entre les longs bras de ses digues occupées par une foule empressée et industrieuse. Les unes apportaient à la capitale les fleurs et les fruits des climats les plus distincts, amoncelés en pyramides qui offraient le coup d'œil le plus pittoresque. Les autres débarquaient sur les quais les marchands, accompagnant leurs marchandises, productions variées de l'industrie toltèque et étrangère. Ailleurs on voyait arriver dans leurs acallis (5) les

(1) Historia Tulteca, MS. et peintures en langue nahuatl, nº 1er de la coll. de Boturini, appartenant à M. Aubin.

(2) Culhuatepetl, la Montagne recourbée, symbole de la ville de Culhuacan dans tous les documents mexicains.

(3) Tulli, le jonc des marais mexicains, d'où est venu le nom des Toltèques.

(4) Hist. Tolteca, MS. et peintures, etc.

(5) Acalli, maison d'eau ; c'est la barque en mexicain.

tlatoanis de l'Anahuac, les seigneurs des villes riveraines et les princes ou les ambassadeurs des nations lointaines, qui venaient traiter avec le roi de Culhuacan des intérêts qui leur étaient confiés. On les distinguait de loin à la splendeur de leurs vêtements, aux insignes curieusement sculptés qui décoraient leurs embarcations; et, à la variété des couleurs et des costumes, les spectateurs reconnaissaient aussitôt la province ou la tribu à laquelle ils appartenaient (1). Tout annonçait que Culhuacan était le centre politique et commercial de la monarchie, et que ses princes étaient véritablement les dépositaires de la puissance impériale.

Après avoir porté pendant trente-deux ans la couronne toltèque, Chalchiuh-Tlatonac était allé rejoindre ses ancêtres au tombeau (2), et Totepeuh était en possession du trône depuis huit ans, lorsque son fils Huémac fut appelé à celui de Tollan, vacant par la mort de Tlilcoatzin (3). Malgré son infériorité politique, cette ville avait conservé sa prééminence artistique et littéraire, et, comme au temps de Quetzalcohuatl, elle était à la tête de la civilisation américaine. Elle n'était pas moins célèbre par sa grandeur que par sa magnificence, et, si elle cédait le pas à Culhuacan pour les affaires politiques et commerciales, elle l'emportait pour la haute culture de ses habitants, la politesse de ses manières, l'élégance et la pureté de son langage. La cour des rois de Tollan était regardée comme le séjour des grâces et de la dis-

(1) Chaque ville, chaque tribu, chaque village avait ses insignes et ses couleurs. Encore aujourd'hui, les Indiens de la plupart des villages du Mexique et de l'Amérique-Centrale se distinguent les uns des autres par leurs couleurs et la diversité de leurs costumes.

(2) Chimalpain, Mémorial de Culhuacan, MS. en langue nahuatl de la coll. Aubin. Ce document fixe la date de la mort de Chalchiuh-Tlatonac à l'an XIII Calli, 985.

(3) Tlilcoatzin, Serpent noir, avait succédé en l'an I Calli, 973, à Matlaccoatl; il mourut en l'an IX Tochtli, 994, suivant le Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol.; suivant le Mémorial de Culhuacan, Huémac aurait été porté au trône de Tollan un an auparavant. (VIII Calli, 993.)

tinction suprêmes, l'école de la sagesse, de la science et des beaux-arts. Les princes étrangers s'y sentaient attirés de toutes parts par leurs mœurs aimables et l'aménité de ceux qui en faisaient les honneurs : de retour dans leurs états, ils s'empressaient d'y envoyer leurs enfants, pour perfectionner leur éducation et pour apprendre de la bouche des prêtres et des philosophes qui affluaient dans cette grande ville les traditions de l'histoire et de la religion, les mystères de la métaphysique et des hautes doctrines qu'elle avait hérités de Quetzalcohuatl (1). Tollan était, à cette époque, ce que Tetzcuco devint ensuite, sous le règne de Nezahualcoyotl, l'Athènes de l'Amérique.

Huémac, deuxième du nom, surnommé Atecpanécatl (2), à qui le choix de la noblesse venait de déférer le sceptre de cette ville, était âgé de vingt-cinq ans. En 987, son père lui avait fait épouser, à Tototepec, la princesse Maxio, fille de Teton, tlatoani du Metztitlan (3), et la célébration des fêtes de son mariage avait heureusement coïncidé avec celle du feu sacré et du renouvellement du cycle des Toltèques (4). Huémac était l'aîné des fils de Totepeuh; suivant l'ordre de succession établi par le premier parlement de Culhuacan, il était l'héritier le plus direct du trône. On ignore les circonstances qui le firent appeler, avant cette époque, à prendre le sceptre de Tollan. Tlilcoatzin, qui venait de mourir, n'avait pas apparemment laissé d'enfants ni de neveux, et, à défaut de parents plus rapprochés, c'est dans la famille royale de Culhuacan qu'on avait été choisir son successeur. Les principaux

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27 et 28.

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronolog. C'est dans ce document que Huémac est surnommé Atecpanécatl, pour le distinguer du premier roi de ce nom. C'est le même prince auquel Veytia, ainsi qu'Ixtlilxochitl, dans la Relation de l'histoire des Toltèques, donne le nom de Tecpancaltzin, et dans l'Histoire des Chichimèques le nom d'Iztacquauhtzin.

(3) Meztitlan, grande province au nord-est de Mexico, dont la ville de Tollantzinco fut longtemps une des capitales.

(4) Mémorial de Culhuacan, ad an. II Acatl. 987.

seigneurs de la cour de Totepeuh, à la tête desquels étaient Opochtli et Nauhyotl, frère de Huémac, furent chargés de l'accompagner à Tollan et d'assister à son intronisation, qui eut lieu avec les cérémonies accoutumées (1). Par sa modération, sa sagesse, sa prudence et sa piété envers les dieux, Huémac vérifia les hautes idées qu'on avait conçues de sa personne et justifia pleinement l'élection du sacerdoce et de la noblesse (2). Cette conduite si digne d'un prince lui gagna promptement le cœur de ses sujets, auxquels il rappela, dès le commencement de son règne, les jours heureux de Topiltzin Céacatl Quetzalcohuatl. (An IX Tochtli, 994.)

Ce prince est le premier à qui, dans les chroniques, on paraît attribuer ce nom auguste, comme un des titres attachés à sa couronne. Soit que les rois de Tollan se le fussent arrogé antérieurement en se revêtant de la sacrificature suprême, soit que, avant d'avoir été nommé roi, Huémac eût exercé, en sa qualité d'un des quatre premiers princes du sang, les fonctions de grand-prêtre de Quetzalcohuatl à Culhuacan, il est certain que l'histoire le représente avec ce titre dès son avénement au trône. Cette distinction, si c'en était une qu'on avait voulu lui déférer, aurait eu son danger. La caste sacerdotale, pour qui ce nom vénéré était un drapeau, aurait-elle eu simplement la pensée de récompenser la piété de Huémac et la dévotion particulière qu'il manifestait pour le culte du prophète, ou bien aurait-elle trouvé le moment favorable pour abaisser de nouveau la secte rivale et ressaisir sa puissance, en se faisant un appui du jeune roi ?

(1) Mém. de Culhuacan. — Codex Chimalp., Hist. Chronol. — Ces deux documents, si importants pour l'histoire toltèque, sont d'accord, à une année près, pour l'époque de l'élévation de Huémac II. Le Mémorial fixe l'an VIII Calli, 993.

(2) Ixtlilxochitl, Relations diverses. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 27 et 28. — Huémac Atecpanécatl nommé Tecpancaltzin par Torquemada, qui le confond avec son fils Topiltzin.

Ce qui est hors de doute, c'est qu'il dévia bientôt de la sage politique suivie par ses prédécesseurs, et à laquelle la monarchie toltèque était redevable de sa tranquillité depuis plus d'un siècle et demi. Il entra insensiblement dans un système d'exclusion religieuse, dont les sectateurs de Tetzcatlipoca ne tardèrent pas à prendre de l'alarme : les disputes théologiques qui avaient été sans conséquence depuis le règne de Nauhyotl commencèrent à s'envenimer et prirent un caractère d'acrimonie que l'intolérance des partisans de Quetzalcohuatl se préparait à changer en persécution. On mit des restrictions rigoureuses aux sacrifices humains dans Tollan et, en un grand nombre de temples, ils cessèrent totalement. C'était là, toutefois, une innovation dont l'humanité ne pouvait que s'applaudir et qui faisait honneur aux sentiments de Huémac ; car, avec les dispositions heureuses dont il était doué, il trouvait en lui-même la force de résister au fanatisme des partisans de Quetzalcohuatl, toujours disposés à faire la guerre à leurs adversaires. La majorité de ses sujets, éloignés encore de cet esprit de chicane qui animait également les plus enthousiastes de l'un et de l'autre parti, étaient charmés des vertus de leur prince ; ils s'applaudissaient, chaque jour davantage, de l'avoir pour roi, lorsqu'un événement imprévu vint dissiper leurs illusions et troubler la félicité publique, comme l'avant-coureur des orages dont l'avenir était gros.

Cet événement, qui forme un épisode des plus curieux de l'histoire toltèque, est raconté diversement par tous les chroniqueurs ; le merveilleux dont la légende l'a enveloppé n'est pas fait pour en faciliter l'intelligence. Il est un fait, cependant, où tout le monde est d'accord, c'est celui de la coupe de pulqué (1),

(1) Ce mot *pulqué*, anciennement *pulcré*, d'après Sahagun, n'est pas mexicain ; il paraît appartenir à la langue quichua du Pérou, suivant un auteur, et signifie toute sorte de boisson enivrante. Le mot de la langue nahuatl est *octli*.

présentée, suivant les uns, par Tetzcatlipoca au roi de Tollan (1); suivant les autres, par une femme d'une beauté enchanteresse, séduisant le successeur de Quetzalcohuatl, qui s'enivre bien moins des fumées délicieuses de la liqueur, que des charmes incomparables de celle qui la lui offrait (2). Tetzcatlipoca, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, chaque fois que la réalité de l'histoire fait place au merveilleux de la légende, joue le rôle de l'esprit du mal, du tentateur, surtout lorsqu'il s'agit de Quetzalcohuatl, de son culte ou de ses partisans. Il est certain que sa secte profita toujours des fautes de ses adversaires et qu'elle en fut plus d'une fois l'instigatrice secrète. En racontant au lecteur l'invention du pulqué, nous réunirons dans notre récit l'ensemble des traditions que nous avons trouvées à ce sujet, en faisant ressortir, autant que possible, les vérités historiques qu'elles renferment.

La vénération superstitieuse que les Toltèques avaient pour le successeur du prophète paraît avoir été la cause principale de la nouvelle réaction qui se tramait par les ennemis de son culte. Ce qu'ils souhaitaient, c'était de détruire le prestige dont il était environné comme pontife; c'était de le déconsidérer à ses propres yeux et aux yeux de ses sujets, de le faire tomber, des hauteurs de la sainteté où il était monté depuis le commencement de son règne, dans l'abîme de l'opprobre et du scandale.

Ce n'était cependant pas une chose aisée de faire donner dans le piége un prince si sage et si pénétrant. Tetzcatlipoca se mit à l'œuvre. Il réunit autour de lui les chefs les plus artificieux de son parti et leur communique ses desseins. « Il faut, dit-il, « que Quetzalcohuatl sorte de cette ville (3), et qu'il nous en laisse

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chronol. dans l'épisode des légendes attribuées à Quetzalcohuatl.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 29.

(3) Ici, comme dans la légende, le dieu et son prêtre ne font qu'une seule personne, et des faits qui se rapportent à Céacatl, le prophète de Tollan, à Huémac II ou à son fils Topiltzin Acxitl, qui tous trois portent le titre de

« seuls les maîtres. Faisons de l'octli, afin qu'il en boive, qu'il « perde la raison et qu'il cesse ainsi d'être un saint (1). » Ces paroles nettes et précises expriment la pensée entière des adversaires du prophète.

Une femme venait d'inventer cette liqueur enivrante : elle s'appelait Mayaoel (2), et l'homme qui avait trouvé le moyen d'en augmenter la force, en mettant certaines racines dans l'eau sucrée de l'agave, se nommait Pantecatl (3). Ceux qui travaillèrent à faire le pulqué, tel qu'on le boit actuellement, étaient Teputztecatl, Quatlapanqui, Tliloa et Papatztac-Tzocaca : ils habitaient au pied du mont Chichinauhya, et, à cause des qualités petillantes de cette liqueur, cet endroit fut appelé « Popoconaltepetl », ou la Montagne écumante. Ayant mis la dernière main à son invention, ils convièrent à un banquet les principaux seigneurs et les dames du voisinage : on leur servit à tous du nouveau breuvage, mais à aucun d'eux on n'en donna plus de quatre tasses, la cinquième étant jugée capable de les enivrer. Parmi les convives, il en était un du nom de Cuextecatl (4) : ayant eu l'imprudence d'en boire cinq, il perdit le jugement ; dans son ivresse, il jeta de côté son pagne et ses vêtements et se découvrit aux yeux de tout le monde. Les autres, indignés de son insolence, ayant voulu le châtier, il s'enfuit, avec ses vassaux, du côté de Panuco et s'y établit (5).

A ce festin qui semble être le même que celui dont parle le Co-

Quetzalcohuatl dans l'histoire, sont mis ensemble sur le compte du premier.

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol. Voici le texte de ces paroles : « Quitoque : Ma-tic-chihuacan octli, tic-itizque, inic tic-tlapoltizque, inic aocmo tlamacehuaz». Ils dirent : « Faisons de l'octli que nous lui ferons boire, avec « quoi nous le perdrons, afin qu'il ne soit plus prêtre (saint) ».

(2) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(3) Pantecatl est un nom qui fait ici allusion au pays de Panuco, où ces choses eurent lieu. C'était le pays des ivrognes.

(4) Cuextecatl, c'est-à-dire, l'habitant du Cuextlan ou Guaxtèque, joue ici le rôle d'une espèce de Bacchus.

(5) Sahagun, ibid. ut sup.

dex Chimalpopoca, à propos des piéges qu'on voulait tendre à Quetzalcohuatl, Tetzcatlipoca assistait avec les siens : tous ensemble, ils espéraient se faire bientôt une arme de cette liqueur perfide contre le roi de Tollan. La légende sacrée fait apparaître la même divinité sous le nom de Titlacahuan pour tenter le monarque et l'arracher à la vertu. Il se ligue à d'autres magiciens afin de travailler à lui inspirer le goût du plaisir et de la volupté et d'obtenir qu'il donne son contentement à l'immolation des victimes humaines. Enfin, à la suite de plusieurs tentatives toujours repoussées, il réussit, en lui promettant l'immortalité, à lui faire accepter une coupe du vin d'agave, et c'est la douceur du pulqué qui le plonge dans l'abîme (1).

Déjà Tetzcatlipoca s'était présenté avec ses amis à l'entrée du palais du Quetzalcohuatl, sans pouvoir obtenir audience du souverain. Sans se décourager, il retourne à la charge. « On finit par leur demander qui ils étaient, d'où ils venaient. Ils répondirent qu'ils descendaient de la montagne des Tlamacazqui de Toltecatepec (2). Sur cette réponse, le Quetzalcohuatl commande qu'on les introduise. En arrivant dans sa présence, ils le saluent avec un profond respect et découvrant le vase qui contenait l'octli, ils le supplient de vouloir bien agréer ce présent de leur part. Sur son refus, ils insistent. Il répondit : « Je n'en boirai point ; je « suis faible, et cette boisson est capable de m'enivrer ou de me « tuer. — Que votre seigneurie y goûte seulement du bout « du doigt, répliquèrent-ils ; c'est une liqueur vraiment di- « vine. »

« Le Quetzalcohuatl y trempa ses lèvres par complaisance, et la liqueur lui plut. Il en but davantage : « Mon fils, dit-il, j'en « veux boire encore une fois. » Alors ces hommes pervers répon-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol. Ces paroles indiquent qu'il y avait un monastère de religieux continents attaché à la citadelle de Toltecatepec qui dominait la ville de Tollan.

dirent : « Vous consentez à ce qu'on immole quatre victimes. » Et sans lui donner le temps de la réflexion, ils lui firent boire jusqu'à cinq coupes de pulqué, en disant : « Voici déjà qu'il commence à parler confusément (1). »

Dans les récits conservés par Ixtlilxochitl (2), c'est un des principaux seigneurs du royaume, issu du sang royal, nommé Papantzin, qui est l'inventeur de ce breuvage; il demande un jour à être introduit auprès du monarque. Sur l'ordre du roi, il entra, suivi de sa femme Quetzalxochitl, qui portait un vase couvert d'un linge d'une grande finesse. L'impression que Huémac ressentit, en voyant sa beauté, fut plus vive encore que sa curiosité. Papantzin, après s'être prosterné devant son souverain, découvrit le vase. Le pulqué qu'il contenait était inconnu à Huémac : il ignorait que cette liqueur merveilleuse, d'une acidité si pétulante et si pleine de douceur, joignait, à la vertu de rendre l'homme vigoureux et dispos, la qualité perfide de l'exalter et de le plonger dans les fumées d'une ivresse voluptueuse. Il prit la coupe des mains de Quetzalxochitl; mais, en la vidant, il aspira à longs traits l'amour dans les beaux yeux de celle qui la lui avait présentée. Il ordonna de lui en apporter une seconde fois; mais alors il trouva moyen d'éloigner Papantzin. Quetzalxochitl se présenta seule devant le roi. Dès ce moment, Huémac, foulant aux pieds ses devoirs, la sépara de ses suivantes. Il la fit transporter, en secret, au palais de Palpan, situé à une courte distance de la capitale et s'y abandonna, sans réserve, au plaisir, dans les bras de sa bien-aimée (3).

La légende reparaît ici et nous fait entrer dans le secret des

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chron.

(2) Ce récit est plus ou moins contradictoire dans Ixtlilxochitl : dans une Relation, Papantzin est le père, et dans une autre il est l'époux de Quetzalxochitl, dont le nom n'est pas même toujours identique partout.

(3) Ixtlilxochitl. Sumaria Relacion, etc., et Cuarta Relacion de las vidas de los reyes de los Tultecas, ap. Kingsborough, tom. IX, Supp. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 29.

fêtes que le représentant de Quetzalcohuatl donne à l'occasion de son ivresse. « Après qu'il eut commencé à boire, ajoute-t-elle (1), ils en offrirent à tous les officiers du service royal ; tous en buvaient, de cinq en cinq, et ils s'enivraient les uns les autres. L'un d'eux lui dit alors : « Commandez, très-grand seigneur, que l'on chante. Voici une chanson voluptueuse que Votre Altesse aimera. » Alors Ihuimécatl, l'ami de Tetzcatlipoca, chanta :

« Seigneur bien-aimé, permettez que l'on chante.
« Voici le chant que vous aimez :
« Palais brillant des quetzals,
« Palais de mes oiseaux chéris,
« Palais de turquoises,
« Palais ruisselant d'émeraudes,
« Je continuerai à vous embellir.
« An ya, an ya » !

« Alors le prince, interrompant la mélodie, cria d'un ton joyeux : « Qu'on appelle ma sœur (2) Quetzalpetlatl ; je veux « m'enivrer avec elle. » Plusieurs officiers courent au palais de Nonohualco, où était son amante. « Aimable princesse Quetzal- « petlatl, disent-ils, nous venons vous chercher. Le pontife de « Quetzalcohuatl vous attend pour se réjouir et s'enivrer avec « vous. — Eh bien ! Cocol (3), répondit-elle, je suis prête à vous « suivre. » Alors Ihuitimal et Toltecatl recommencent leur chant :

« Aimable sœur, réjouis-toi.
« O Quetzalpetlatl !
« Enivrons-nous de plaisir,
« A la bien-aimée de Quetzalcohuatl,
« Chantons, chantons :
« Ay ya, ya ay !
« Voilà, voilà » !

Telles étaient les orgies auxquelles s'abandonnait le successeur

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol.
(2) Le titre de sœur, dans les langues du Mexique et de l'Amérique-Centrale, indique souvent une amante, une maîtresse ou une amie.
(3) *Cocol*, titre familier que les princes toltèques ou mexicains donnaient à leurs serviteurs intimes et qui répond au mot vassal.

de l'austère prophète de Tollan. Plongé dans l'ivresse des plaisirs avec ceux dont il faisait alors les compagnons de ses folies, il oubliait les exercices qu'il avait accoutumé de pratiquer avec les prêtres. « Désormais, ajoute la légende (1), il ne pouvait plus dire : « Nous sommes des saints. » Car ils ne descendaient pas au bord de la fontaine pour se baigner à minuit ; ils cessaient d'aller s'asseoir sur les épines et négligeaient l'entretien du feu dans le temple de la lumière. »

Pendant trois ans, les ombrages parfumés du palais de Palpan couvrirent les amours mystérieuses de Huémac et de la belle Quetzalxochitl. Elle y mit au monde un fils, et le fruit de cette union adultère fut appelé Méconetzin, ou « l'Enfant de l'Agave (2), » en mémoire de la liqueur, cause première de sa liaison avec le monarque. Mais son père lui donna, plus tard, celui d'Acxitl, avec les titres de Topiltzin et de Quetzalcohuatl (3), sous lesquels ce prince est connu dans l'histoire. (An IV Tochtli, 1002.)

Pendant que Huémac s'abandonnait à ces voluptés criminelles, Papantzin, au désespoir de la disparition de son épouse, dont les cruelles précautions du roi lui dérobaient toutes les traces, faisait des efforts inutiles pour la découvrir. Les rivalités religieuses, auxquelles la légende attribue si bien la ruine morale de ce prince, accomplirent ce que son anxiété conjugale avait entrepris vainement. Trop jalouse de la préférence que le monarque accordait à la secte dont il se disait le grand-prêtre, la secte de Tetzcatlipoca

(1) Codex Chimalp., ibid.

(2) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion de los reyes de los Toltecas. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 29.

(3) Chimalpain, Mém. de Culhuacan, ad an. IV Tochtli, 1002. Ce document est le seul en langue mexicaine où ce prince reçoive le nom d'Acxitl, qui le distingue parfaitement de Topiltzin Céacatl Quetzalcohuatl, avec lequel les légendes le confondent plus d'une fois. Dans toutes les Relations d'Ixtlilxochitl, il a celui de Topiltzin. Le nom d'Acxitl se retrouve dans celui de Nacxit qui lui est donné, comme au fondateur de l'empire toltèque d'Orient (Tlapallan) dans l'Amérique-Centrale. (MS. Quiché de Chichicastenango, MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.)

cabalait sourdement contre la royauté, et la tranquillité dont l'empire avait joui depuis tant d'années allait se voir de nouveau compromise par les folies d'un de ses souverains. De la reine Maxio Huémac n'avait eu que des filles ; l'usage les excluait du trône. Plusieurs seigneurs, issus de la famille royale, aspiraient à la main de ces princesses (1), dans l'espoir d'une succession éloignée à l'une ou l'autre des deux couronnes. Les ennemis du roi les intéressèrent en leur faveur et excitèrent leur ambition jalouse en décriant ses mœurs. Ils avaient remarqué ses assiduités au palais de Palpan ; ayant conçu des soupçons, ils épièrent ses démarches avec cette malignité qui distingue l'esprit de secte et finirent par apprendre toute la vérité. On instruisit Papantzin du déshonneur de sa femme, et les Toltèques apprirent, avec autant d'horreur que d'épouvante, que leur roi, le chef suprême de la religion, le successeur de Quetzalcohuatl, vivait depuis quatre ans dans un concubinage honteux avec l'épouse d'un de ses vassaux (2).

La consternation que causa cette nouvelle se fit sentir dans toutes les classes de la société toltèque. Suivant les lois antiques contenues dans les livres du prophète, l'adultère devait être puni de mort avec son complice (3). Mais les lois pouvaient-elles atteindre la personne sacrée de son successeur, du chef suprême de la nation ? On se tut par respect pour la famille impériale ; mais les Toltèques, dévots au culte dont Huémac était le pontife, gémirent profondément de cette calamité. Les partisans de la secte rivale s'applaudirent de leur humiliation et travaillèrent à exciter contre le roi les passions populaires, en prédisant en tous lieux des mal-

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. III, cap. 5.

(2) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. IX Tecpatl, 994. — Dans ce document, il est rapporté que Tetzcatlipoca, en personne, tendit un piége à Huémac pour le faire tomber dans les bras d'une femme mauvaise ou démon femelle, *Cihua-tlacatecollotl*. Voir aussi, à ce sujet, Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. III, cap. 4, 5, 6.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 4.

heurs épouvantables. On ignore quels furent les sentiments de Papantzin. Il ne paraît pas qu'il ait cherché à se venger lui-même sur le roi de Tollan ; car il est probable qu'il ne survécut pas longtemps à la connaissance de son déshonneur et qu'il commit à ses parents et à ses amis le soin de sa vengeance.

Huémac, que la publicité de sa conduite coupable avait consterné momentanément, oublia bientôt, dans l'enivrement du pouvoir, dans les flatteries d'une cour brillante, et surtout dans les caresses de sa belle maîtresse, l'inquiétude qu'il en avait conçue. La mort de Papantzin acheva de dissiper ses remords. Dès ce moment il songea á tirer Quetzalxochitl de la solitude de Palpan et à lui faire occuper la place que la reine Maxio avait laissée vacante. La belle princesse fut amenée en grande pompe à Tollan, où elle reçut les hommages d'une cour servile (1). Son fils Acxitl fut présenté comme l'héritier présomptif de la couronne (2), et, en qualité de futur grand-prêtre, il fut décoré des titres augustes de Quetzalcohuatl et de Topiltzin. Princes et seigneurs adorèrent la majesté du monarque et de l'enfant qu'il associait à son trône ; mais le peuple eut horreur de ces attentats scandaleux. Doublement enflammé par les prédications insidieuses de Tetzcatlipoca et de quelques dévots fanatiques de Quetzalcohuatl, il fit entendre des cris d'indignation. On ignore comment ces nouvelles furent reçues à Culhuacan. Le plus intéressé dans tous ces événements était le prince Nauhyotl, second fils de Totepeuh : en voyant son frère privé de toute descendance masculine, il avait dû concevoir l'espérance de placer un jour sa propre famille sur le trône de Culhuacan, dont Huémac était l'héritier direct après le monarque actuel. L'apparition de Topiltzin Acxitl et sa proclamation comme fils légitime du roi de Tollan étaient faites pour exciter sa colère. On ne sait s'il conspira contre son frère ; mais il est à croire qu'il

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 29.
(2) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Cuarta Rel. et Sum. Relacion, etc.

fut du nombre de ceux qui poussèrent secrètement à la révolte les grands feudataires de la couronne, non moins irrités que lui-même des choses qui venaient d'avoir lieu.

Malheureusement pour Huémac, il s'était précipité dans une voie d'où il est bien difficile de sortir une fois qu'on y est engagé. L'aveuglement avait mis un bandeau sur les yeux de ce prince, considéré auparavant comme si sage, et ses extravagances n'étaient que le prélude des calamités qui se préparaient à fondre sur son royaume. L'histoire du macéhual Tohuéyo, rapportée par les auteurs (1) comme une des causes nombreuses de la décadence de la monarchie toltèque, est un épisode qui s'enchaîne naturellement à celui des amours adultères du roi de Tollan. Parmi les filles que lui avait laissées la reine Maxio, il en était une qu'il aimait d'une vive tendresse et pour laquelle il montrait une préférence marquée. Les plus grands seigneurs du royaume, des princes même de la famille impériale, dans l'espoir de gagner, avec le cœur de la jeune princesse, les bonnes grâces de son père, s'étaient depuis longtemps efforcés de lui plaire ; mais elle les avait constamment repoussés, nul n'ayant été assez heureux pour fixer son choix.

Un jour qu'elle se promenait avec ses dames sur une des terrasses du palais, jouissant, parmi les fleurs du jardin, de la fraîcheur matinale, elle aperçut, au milieu du marché qui se tenait sous les seibas (2), à quelques pas des portiques royaux, un macéhual vendant de l'axi vert (3). Cet homme était nu suivant la coutume des indigènes qui travaillaient aux champs (4). La beauté supé-

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 5.

(2) On voit des seibas plantés dans tous les villages du Mexique et de l'Amérique-Centrale ; c'est à l'ombre de ces beaux arbres que se tiennent encore aujourd'hui les marchés des Indiens.

(3) Axi est le mot commun, en langue nahuatl, pour exprimer toute espèce de poivre en gousses.

(4) Dans plusieurs provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale, on voit

rieure de ses formes, sa haute taille et ses forces musculaires frappèrent vivement les sens de la jeune princesse, qui continua à le regarder pendant longtemps avec une véritable passion (1). Quand le macéhual eut disparu, elle se retira à son tour enflammée de désirs ; bientôt après, elle se coucha malade, dans la pensée que sa naissance et son rang s'opposeraient toujours à ce qu'elle pût les satisfaire.

Huémac apprit avec chagrin l'indisposition de sa fille. Ses dames lui en ayant fait connaître la cause, il donna des ordres pour chercher le macéhual dont la beauté robuste avait produit une si vive impression sur la princesse. En même temps un héraut parcourut les rues et les places de la capitale, criant partout le signalement de l'homme en question, avec la promesse d'une récompense pour celui qui le découvrirait.

Mais Tohuéyo, c'était le nom du macéhual, était retourné à la campagne, et pendant plusieurs jours on ne put avoir de ses nouvelles. On ne tarda cependant pas à le revoir, vendant de l'axi vert et assis comme la première fois en face des terrasses du palais. On en avertit aussitôt Huémac. Le monarque le fit amener en sa présence. Le macéhual, étonné, se prosterna la face contre terre. « Qui es-tu ? d'où viens-tu? lui demanda le roi. — Je « suis de la campagne, répondit Tohuéyo, et je viens ici vendre « de l'axi vert. — Pourquoi ne couvres-tu pas ta nudité avec un « maxtli (2)? pourquoi n'as-tu aucun vêtement ? reprit Huémac.

encore aujourd'hui les Indiens travailler absolument nus dans les champs, malgré leur apparente conversion au christianisme.

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 5. Le père Sahagun dit textuellement ici des choses d'une crudité extrêmement naïve.

(2) Le maxtli était un vêtement en forme de ceinture, qui prenait des reins et couvrait les parties naturelles, à peu près comme un caleçon sans jambes. Les gens riches portaient le maxtli orné de broderies et de pierres précieuses. C'est à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui un pagne en français. Les Indiens campagnards de quelques provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale usent encore actuellement du maxtli, qu'ils appellent *maxtaté*. Nous en

« — C'est ainsi la coutume dans notre terre, repartit l'Indien, et « d'ailleurs je suis pauvre. »

La conversation continua quelques instants sur le même ton ; ensuite le roi dit tout à coup : « Tu as trouvé grâce aux yeux de « ma fille : elle est malade à cause de toi ; c'est toi qui dois la « guérir. — Que les dieux me punissent, répondit Tohuéyo, et « que Votre Altesse me fasse mourir. Je ne suis qu'un misérable « qui cherche à gagner sa vie, en vendant du piment vert. — « C'est toi qui as causé le mal de ma fille, reprit Huémac, il faut « que tu la guérisses (1). »

Sur un signe du monarque, les officiers du palais entraînèrent le macéhual et le menèrent au bain. De nombreux serviteurs s'empressèrent autour de lui. On lui fit subir toutes les opérations qu'exige la propreté, et, après les baigneurs, les parfumeurs et les barbiers (2) s'emparèrent de sa personne. Ils lui coupèrent les cheveux, purifièrent sa barbe (3) et lui frottèrent tout le corps d'une teinture parfumée. On lui serra ensuite autour des reins un maxtli enrichi de broderies, et on lui passa une tunique d'une grande finesse. A son cou on suspendit un collier d'or enrichi de coquillages et de turquoises ; à ses bras et à ses jambes on attacha des bracelets de prix, et ses pieds furent chaussés de sandales d'or. Sur ses épaules on agrafa un manteau d'un tissu ondoyant de poil de lapin, et dans ce costume brillant il fut ramené devant le roi. Tohuéyo ne parut point ébloui un seul instant de tant de magnifi-

avons vu fréquemment avec ce simple vêtement, surtout dans les champs, en voyage et même sur la grande place de Guatemala.

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 5.

(2) Ces divers états étaient connus au Mexique, comme en Europe et en Asie (Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 20 et suiv.).

(3) C'est une erreur de croire que les indigènes d'Amérique soient imberbes. Tous ont des moustaches plus ou moins fournies et une mouche quelquefois assez grande au menton. Un grand nombre ont la figure couverte de poil et en ont en diverses parties du corps ; mais anciennement ils se l'arrachaient, excepté la moustache et la mouche, et les barbiers étaient chargés de cet office.

cence ; il éprouvait tant d'aisance et gardait un maintien si noble sous les vêtements dont on venait de le revêtir, qu'il paraissait être né pour la pourpre, comme si toute la vie il y eût été habitué. C'est dans cet état qu'on le présenta à Huémac, qui ne se montra pas moins surpris que charmé de sa bonne mine. Il alla lui-même le conduire à sa fille. La tradition ne dit pas ce qu'en pensa la princesse. Mais le jour même le mariage fut célébré dans le palais avec toute la pompe usitée en pareille circonstance (1).

La noblesse toltèque ne fut pas moins indignée de la bassesse de cette alliance que de la rapidité avec laquelle on avait passé outre sur les cérémonies qui d'ordinaire précédaient et accompagnaient le mariage (2). Les seigneurs dont la princesse avait décliné les offres le regardèrent comme un affront personnel. On en murmura hautement de toutes parts : dans les provinces, des murmures on en vint à la révolte, et, dans la capitale, on insulta publiquement les membres de la famille royale dont l'incontinence scandaleuse attirait le mépris sur la couronne. Malgré la distance qui nous sépare de cette époque, il est un autre point de vue sous lequel il faut considérer ces événements : l'histoire de Tohuéyo (3) n'est peut-être qu'un symbole créé pour cacher l'affranchissement des classes inférieures et la volonté qu'avait Huémac de poursuivre l'abolition de la féodalité, commencée par Totepeuh Nonohualcatl à Culhuacan. Ce qui est certain, c'est que, dans la suite

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. III, cap. 5.

(2) Ces cérémonies prenaient plusieurs semaines au moins, et aujourd'hui même les Indiens se scandalisent lorsque quelqu'un des leurs ne les observe pas suivant sa classe et son rang.

(3) *Tohuéyo*, au pluriel *tohuéyome*, est un vieux mot mexicain qui signifie notre prochain ; il est positif que ce n'est pas un nom propre, et qu'ici l'individu fait plus ou moins allusion à toute sa classe. Le culte de Quetzalcohuatl, où l'on trouve tant d'analogies avec le christianisme, aurait-il, comme ce dernier, prêché l'égalité des rangs ? On n'en trouve aucune preuve ; mais on le pourrait croire. Le voile obscène sous lequel on représente l'histoire de Tohuéyo et de la fille de Huémac pourrait bien, au fond, n'être qu'une invention ou tout au moins une exagération des ennemis de Quetzalcohuatl.

des troubles de l'empire toltèque, la révolution fut menée partout par les princes du rang le plus élevé, leur seul souci étant de se maintenir dans la possession de leurs antiques prérogatives et de se rendre indépendants de la couronne. Ce furent eux qui, n'écoutant que leur ambition aveugle, ouvrirent les frontières du royaume de Tollan aux barbares du nord et préparèrent la catastrophe où ils furent engloutis eux-mêmes avec la royauté dont ils avaient conjuré la ruine.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Grande étendue de l'empire toltèque. Inconvénients de cette étendue. Ambition des grands feudataires. Établissement des Chichimèques sur les frontières du nord. Xolotl-Tochinteüctli, roi d'Amaquemé. Commencement des Acolhuas dans l'Anahuac. Destruction de Huexotla. Les frontières septentrionales ouvertes aux barbares. Rébellion de Cohuanacox et de Meyoxotzin, princes de Quiahuiztlan-Anahuac. Elle est suivie de celle de Huetzin, prince de Xalizco. Il marche vers Tollan. Conjuration de la cour contre Tohuéyo. On lui donne le commandement contre les rebelles. Ruse de Tohuéyo. Ses victoires et son triomphe. Les rebelles se retirent. Faste et orgueil de Huémac II. Présages sinistres de la ruine de l'empire. Sacrifice étrange d'une victime humaine. Traditions merveilleuses. Apparition de Tlaloc à Huémac. Dureté de ce prince. Froid et sécheresse. Commencement de la famine. Désolation des provinces. Brigandages et révoltes. Huémac II menacé dans ses enfants par la foule émeutée. Sa fuite. Légende de la fontaine de Chapultepec. Fin de la sécheresse et de la famine. Mort de Totepeuh, roi de Culhuacan. Nauhyotl II, roi. Huémac travaille à assurer la couronne à son fils Acxitl. Nouvelle révolte dans Tollan. Schisme du prêtre Quauhtli. Il est élu roi et Quetzalcohuatl par les adversaires de Huémac. Il se réconcilie avec ce prince. Couronnement de Topiltzin Acxitl, roi de Tollan.

Si on s'en rapporte à ce que les auteurs racontent de l'étendue des contrées soumises à la monarchie toltèque, on ne peut s'empêcher de croire que cette étendue même n'ait été en grande partie la cause de sa dissolution. Dans les provinces éloignées de l'est et du septentrion, l'autorité du roi de Tollan, de qui elles dépendaient, devait difficilement se faire sentir d'une manière convenable. Le représentant du souverain, dans un état despotique, revêt aux yeux des peuples toute la majesté de son maître,

et le vice-roi d'une contrée lointaine n'aspire que trop souvent à en assurer l'héritage et la propriété à sa famille. Les nations y trouvent trop d'avantages réels pour ne pas se réjouir de la présence immédiate du prince, pour qui la libre disposition des tributs et le commandement des armées sont à la fois l'objet et l'instrument de son ambition. Aussi longtemps que les lieutenants des rois toltèques se contentèrent de ce titre, aussi longtemps qu'ils continuèrent à aller solliciter à la cour, pour eux et pour leurs enfants, le renouvellement de cette concession impériale, le changement fut à peine visible. Mais dans l'exercice prolongé et héréditaire de la puissance ils assumèrent le faste et les attributs de la royauté ; l'alternative de la paix et de la guerre, de la récompense et du châtiment finit par dépendre entièrement de leur volonté, et les revenus de leurs gouvernements furent employés à maintenir leur magnificence personnelle ou à payer des services purement locaux. Au lieu du tribut ordinaire en hommes et en produits de la nature et de l'industrie des provinces lointaines, les derniers rois toltèques se contentèrent de quelques présents destinés à flatter leur vanité.

D'autres motifs paraissent avoir contribué à cet état de choses. Depuis la fondation de la monarchie, l'Anahuac et les provinces immédiatement sujettes au contrôle des trois rois étaient demeurés relativement à couvert des invasions qui n'avaient que trop affligé ces contrées dans les siècles antérieurs. Les seigneurs investis des fiefs les plus septentrionaux, et à qui était commis le soin de défendre les frontières, ne laissaient pénétrer dans l'intérieur de l'empire que le petit nombre des tribus chichimèques qui échappaient à leur vigilance ou à qui l'on octroyait des terres, à la condition d'y vivre paisiblement et soumises aux lois générales du pays. D'autres trouvaient plus d'avantages à s'établir sur la ligne extrême, en dehors du territoire toltèque : leurs chefs, prenant exemple sur les souverains du plateau aztèque, y fondaient de petits états ; ils se mettaient aisément en relation avec les rois

confédérés du sud et se chargeaient, au prix d'un titre ou d'une distinction honorifique quelconque, toujours en grande estime chez ces barbares, d'empêcher les autres nations nomades d'envahir les frontières.

De ce nombre paraît avoir été Xolotl Tochinteüctli (1) qui, en 958, fonda le royaume septentrional d'Amaquemé (2). Ces deux noms jouissent, dans l'histoire de l'Anahuac, d'une célébrité égale : d'Amaquemé sortirent les tribus chichimèques qui s'établirent sur les bords du lac de Tenochtitlan, après la ruine de la monarchie toltèque, et ce fut sous la conduite d'un autre Xolotl qu'elles donnèrent naissance aux divers établissements dont se composa plus tard l'empire, dit des Chichimèques, dans cette contrée. Vers le même temps où Tochinteüctli plantait sa tente de chaume près de la frontière du nord, une autre tribu également célèbre prenait possession d'un petit territoire dans les environs de Tetzcuco, au sein même du royaume d'Otompan, auquel cette ville appartenait. C'était une portion de la famille, appelée, depuis, des Acolhuas (3), originaire des régions civilisées qui s'étendaient sur les bords de l'océan Pacifique (4). On ignore par quel concours de circonstances cette nation vint à s'introduire de si bonne heure dans l'Anahuac. Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est leur acquisition de quelques petits domaines toltèques, à laquelle probablement la violence ne fut pas étrangère; car on rapporte à l'époque de leur arrivée le sac et la ruine de la ville de Huexotla (5), qui, dans la suite, devint une de leurs seigneu-

(1) Mém. de Culhuacan.

(2) Il y avait plusieurs villes de ce nom, les unes au sud, les autres au nord de l'Anahuac ; celle dont il est question ici paraît avoir été située entre Zacatecas et Chihuahua : nous en reparlerons plus tard.

(3) Mém. de Culhuacan.

(4) Aubin, Mém. sur la peinture didactique, etc., page 63.

(5) Mém. de Culhuacan. — Huexotla, ville autrefois importante, dont on voit les ruines encore intéressantes à San-Luis Huexotla, près de Tetzcuco. (Aubin, ibid., page 65.)

ries principales. Moins de quarante ans après, une tribu chichimèque, sortie des régions lointaines de Chicomoztoc, venait fixer ses pas dans les marécages d'Azcaputzalco (1), dont la propriété leur était cédée par les rois de Tollan, à qui ce lieu appartenait.

Cette immigration étrangère, sagement contenue depuis le développement de la puissance toltèque, était destinée bientôt à exercer une grande influence sur l'avenir des trois royaumes. Aussi longtemps que les princes du septentrion avaient été maintenus dans leur allégeance par le sentiment de leur devoir ou par la force matérielle de leur suzerain, ils avaient gardé fidèlement les frontières et éloigné du territoire de l'empire les hordes nomades qui, en chassant le lièvre et le serpent, ne se sentaient que trop inclinées à s'y précipiter. Le contraire eut lieu dès qu'ils se crurent menacés dans leurs droits par la royauté : lorsqu'ils se furent persuadé qu'il n'y avait plus rien à ménager avec elle, non-seulement ils ouvrirent les barrières qui empêchaient les barbares d'envahir les provinces, mais encore ils les appelèrent à leur aide et les menèrent, sous leurs drapeaux, contre leur souverain. On voit poindre cette politique fatale à l'époque où Huémac fit proclamer son fils Acxitl comme l'héritier présomptif de la couronne de Tollan.

Cohuanacox et Meyoxotzin, qui gouvernaient les fertiles provinces de Quiahuiztlan-Anahuac (2), furent les premiers à prendre les armes. Cette région, qui commence avec les plateaux tempérés, dont Xalapa fait partie, et qui s'étend jusqu'aux rivages du golfe du Mexique, était une des plus antiques possessions des Toltèques de Tollan. Cohuanacox et Meyoxotzin en étaient seigneurs héréditaires, sous la suzeraineté du roi, à qui les unissaient les liens du sang; cette circonstance, non moins que leurs qualités personnelles, leur donnait une puissance illimitée sur ces belles con-

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. X Acatl, 995.

(2) Quiahuiztlan-Anahuac est la même province qui fut connue depuis sous le nom de Totonacapan, où Cortès débarqua. C'est à une lieue de la ville de Quiahuiztlan qu'il jeta les fondements de la première ville de la Véra-Cruz.

trées. Se fondant sur les droits éventuels qu'ils pouvaient avoir au trône et faisant valoir ce que la proclamation du fils adultérin de Quetzalxochitl avait d'injurieux pour la nation, ils déclarèrent l'un et l'autre leur indépendance (1). Huémac, frappé de leur audace, avait donné des ordres pour obliger ces vassaux rebelles à rentrer dans le devoir, lorsqu'il apprit coup sur coup que Huetzin, prince de Xalizco, ainsi que plusieurs autres seigneurs des frontières du nord, venaient de suivre l'exemple de ceux de Quiahuiztlan. Mais Huetzin et ses alliés, non contents de ce premier acte de rébellion, ayant chassé les officiers royaux chargés de lever les tributs accoutumés, se mirent à la tête de leurs troupes et marchèrent sur la capitale, décidés à faire reconnaître leur usurpation par la force des armes (2).

La révolte se propageait avec rapidité. Huémac avait à peine eu le temps de prendre aucune mesure pour la réprimer, lorsque la nouvelle arriva que l'étendard de Huetzin flottait sur la forteresse de Coatepec (3). Cette place n'était qu'à quelques lieues de Tollan; l'alarme était partout, et les populations voisines accouraient de tous les lieux environnants pour se mettre sous l'égide de la protection royale. Le monarque, rempli d'effroi, se repentit alors de l'abaissement où l'avait entraîné son amour paternel; pour en atténuer l'effet, il se résolut à faire périr Tohuéyo, en le mettant à la tête des troupes qui allaient sortir contre les rebelles, et donna à ses officiers l'ordre de le placer aux endroits les plus exposés de la bataille. Il assembla un conseil secret des seigneurs les plus dévoués à sa famille et leur communiqua son dessein. Tous y applaudirent vivement. On fit comprendre à Tohuéyo

(1) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion, etc., et Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 30.
(2) Id., ibid.
(3) Le nom de *Coatepec*, ou Montagne des Serpents, est commun à une foule d'endroits au Mexique. Il serait difficile de dire duquel il est question dans cette légende de Sahagun. Il y avait un Coatepec à fort peu de distance de Tollan.

qu'il était temps qu'il se distinguât par une action d'éclat, afin de mériter la haute condition à laquelle l'avait élevé l'amour de la fille de Huémac, et qu'il se rendît ainsi digne du rang princier qu'il occupait. Il fut mis à la tête d'un corps d'armée, et, par un semblant d'honneur, on lui donna une suite de pages et de gardes avec lesquels on devait l'abandonner aux coups de l'ennemi (1).

Tohuéyo, qui avait su se montrer supérieur à sa naissance depuis le jour où son mariage l'avait introduit dans la famille de Huémac, déploya, cette fois encore, une intelligence et un courage véritablement dignes de la position à laquelle on l'avait fait monter. Devinant le piége où on voulait le faire choir et comprenant que la bassesse de sa condition antérieure était le seul motif de la trahison de la cour à son égard, il résolut de mourir ou de s'ennoblir par la victoire, afin de prouver à ses envieux que nul ne pourrait être plus grand que lui après le monarque.

Il prit le commandement des hommes qui lui étaient destinés et s'avança rapidement sur Coatepec. Les rebelles descendirent au-devant de lui et lui livrèrent bataille. Au plus chaud de l'action, impatient de se délivrer de la présence importune d'un petit nombre de seigneurs qui n'attendaient que le moment de l'abandonner, il poussa un cri et se laissa tomber, feignant d'avoir reçu le coup mortel. Sa chute fut comme le signal de la débandade; les affidés de Huémac, le croyant mort, laissèrent à d'autres officiers le soin de continuer le combat et retournèrent en toute hâte vers Tollan. Pendant que la cour s'applaudissait de l'heureux succès de sa ruse, les choses changeaient de face sur le champ de Coatepec. Les troupes royales, privées du chef qui les avait amenées de la capitale, n'avaient pas tardé à fuir et à se disperser devant les rebelles. Mais, dans la chaleur de la poursuite, ceux-ci n'avaient pu s'apercevoir du mouvement de Tohuéyo. L'astucieux

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. III, cap. 5.

macéhual, du moment qu'il les avait vus disparaître pour charger les Toltèques, s'était relevé avec quelques-uns de ses soldats auxquels il avait fait part de son stratagème. Sur un signal nouveau, un détachement de réserve, qu'il avait à dessein caché d'avance dans un précipice voisin, vient s'unir à lui. Avec cette troupe, il prend en queue les rebelles, déjà enivrés de leur victoire, les charge avec impétuosité et les taille entièrement en pièces. A la vue de ce changement inespéré, les soldats dispersés de l'armée royale se réunissent de toutes parts à leur chef, en poussant des cris de triomphe (1).

Tohuéyo, profitant de leur enthousiasme et de la consternation de ses ennemis, continue rapidement sa marche sur Coatepec. Déjà les rebelles avaient fui. Sa présence suffit pour lui faire ouvrir toutes les portes ; il y arbora de nouveau les insignes de Huémac et, dans une tournée rapide de quelques jours, fit rentrer toute la province dans le devoir jusqu'aux frontières de Xalisco. Il se remit ensuite en marche pour la capitale, à la tête de ses légions victorieuses. Ces nouvelles arrivant l'une sur l'autre à Tollan, si peu de temps après celle qui avait annoncé la mort de Tohuéyo, remplirent à la fois de crainte et d'étonnement le monarque et les seigneurs qui l'avaient si lâchement abandonné sur le champ de bataille.

Tohuéyo retournait vainqueur. Suivant les coutumes de la nation, il fallait le recevoir avec les honneurs du triomphe et le conduire ainsi au palais. Il n'y avait pas à balancer. Huémac envoya au-devant de son gendre les officiers de sa maison avec les membres les plus distingués de la noblesse. Tohuéyo, assis sur le siége royal, fut porté sur leurs bras jusqu'aux portes de la capitale. Devant lui marchaient, au milieu de ses soldats victorieux, ceux des chefs de la révolte demeurés prisonniers entre leurs mains, précédés des dépouilles enlevées à Coatepec. A mesure qu'ils avan-

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 6.

çaient, les gouverneurs des villes et des villages qu'ils avaient à traverser sortaient à la rencontre du triomphateur, au son des instruments, et lui faisaient cortége jusqu'à la ville voisine. Devant eux se formaient des danses caractéristiques, rappelant chacune des actions de la guerre où il venait de se distinguer, et dont les poëtes composaient à mesure les chants commémoratifs à sa louange. A son entrée dans la cité royale, toute la cour alla le recevoir, portant des armes et des bannières avec des devises en son honneur. C'est ainsi qu'il arriva au palais. Huémac, réconcilié à son gendre, alla le prendre sous les portiques royaux ; il lui passa la robe triomphale et lui mit lui-même sur la tête un diadème de plumes de quetzal, insignes du rang que désormais on ne pouvait plus lui disputer et que le monarque accompagna des paroles les plus flatteuses (1).

On ignore quelles furent les conséquences de la victoire de Tohuéyo. Il est probable que, pour le moment, des circonstances heureuses firent rentrer dans le devoir les vassaux rebelles ou qu'ils se contentèrent de l'espèce d'indépendance qu'ils avaient acquise dans leurs états. Soit par indifférence, soit par crainte de ne pouvoir les soumettre entièrement par les armes, Huémac négligea de les y poursuivre et de châtier leur rébellion, ainsi qu'ils le méritaient. D'autres motifs l'obligeaient peut-être à fermer les yeux sur le délit de ses feudataires. Huetzin, redoutant la colère de son suzerain, avait ouvert ses frontières aux barbares des régions septentrionales et menacé son trône de ces myriades formidables de Chichimèques, enfants des brouillards et des frimas, d'où, quatre siècles auparavant, étaient sortis les Mixcohuas eux-mêmes. Déjà l'oreille intelligente des sages aurait pu distinguer le bruit lointain de leurs pas, se pressant dans les savanes et le long des grands fleuves qui, du nord de l'Amé-

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 6. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 22.

rique, roulent leurs eaux profondes près des rivages mexicains.

Mais l'orage paraissait trop éloigné pour effrayer le roi de Tollan. Se croyant assuré de la paix, il s'abandonna plus que jamais à son amour pour le faste et les plaisirs. Pendant quelques années, la fortune qui avait présidé à la première période de son règne parut vouloir le combler de nouveau de toutes ses faveurs. Ainsi que le premier Huémac, il se laissa éblouir par son bonheur. Dès lors son orgueil et son insolence ne connurent plus de limite, et tout sembla devoir plier dans son royaume sous le joug de ses caprices tyranniques (1).

C'est au milieu des splendeurs de cette prospérité si peu méritée que la colère du ciel vint le visiter et que commença cette série de calamités qui ne devaient avoir d'autres bornes que la ruine de l'empire. Des légendes, continuellement tissues de faits historiques et de contes merveilleux, ouvrent cette période si célèbre dans les annales américaines. Elles sont généralement remplies d'intérêt : faute de documents plus certains, nous les rappelons ici ; le lecteur saura les apprécier à leur juste valeur. Si elles n'ont point le caractère absolu de la vérité qui se dérobe sous leurs voiles imaginaires, elles ont le mérite bien réel de peindre celui de l'époque et des peuples qui en furent les inventeurs.

Enivré de sa grandeur et de ses richesses, Huémac dédaignait les préceptes de la morale de Quetzalcohuatl dont l'accomplissement l'avait investi du sacerdoce ; il se laissait aller à tous les désordres. Les signes précurseurs de son châtiment commencèrent avec l'éruption des volcans voisins. La terre trembla tout à coup : plusieurs édifices de la cité royale s'ébranlèrent, et le grand pont de pierre qui unissait à l'île de Chalchiuhapan les deux rives du fleuve Quetzalatl s'écroula avec fracas, entraînant dans l'abîme tous les Toltèques qui s'y trouvaient arrêtés dans ce moment (2).

(1) Cod. Chimalpopoca, Fragments après l'Hist. des soleils. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 30.
(2) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 7.

La nuit suivante, la montagne de Zacatepec (1) s'entr'ouvrit avec des mugissements effroyables ; de ses flancs s'élancèrent des masses de pierres et de matières enflammées qui désolèrent, en se répandant, toutes les campagnes d'alentour. A la lueur funèbre de l'embrasement, les habitants de la capitale distinguèrent plusieurs spectres effrayants, revêtus de longues robes cendrées qui semblaient les menacer de loin et grandir à mesure dans des proportions formidables (2).

L'épouvante était dans Tollan et dans toutes les villes de l'Anahuac. Huetzin, prince de Nonohualco, des terrasses de son palais (3), contemplait avec horreur ce spectacle terrible. Pour apaiser le courroux du ciel, il songea à offrir un sacrifice expiatoire à Tetzcatlipoca. Les prisons de la capitale renfermaient alors un grand nombre de captifs qu'on avait pris dans une guerre contre Itzocan (4). Sur la demande de ce seigneur, Huémac donna ordre de les livrer aux sacrificateurs, malgré les objections des prêtres de Quetzalcohuatl. Lorsqu'ils commencèrent à défiler sur les terrasses du temple de Yaotzin (5), le grand-prêtre jeta le sort pour savoir quel serait celui qu'on immolerait le premier : « O Toltèques ! s'écria-t-il, quel est celui qu'il faut sacrifier « maintenant ? » Le sort tomba sur un jeune adolescent qui avait à peine atteint l'âge de la puberté ; car il n'avait pas encore de poil au-dessus de la lèvre supérieure (6).

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 10. — *Zacatepec*, sur le mont des herbes. Ce nom est commun au Mexique, et nous ne connaissons actuellement aucun volcan de ce nom dans cette contrée. C'était apparemment celui d'un des nombreux volcans aujourd'hui éteints autour de la vallée de Mexico.

(2) Sahagun, ibid. ut sup., cap. 10. — Codex Chimalpopoca, Fragments après l'Hist. des soleils.

(3) *Nonohualco*, nom d'un des anciens quartiers de la ville de Tollan, avec une forteresse. (Codex Chimalp., Fragments, etc.)

(4) *Itzocan*, bourg du Mexique, encore important aujourd'hui, sous le nom d'*Izucar*, à 12 lieues sud-est de la Puebla de los Angeles.

(5) Yaotzin, l'Ennemi ou le Seigneur de la guerre, titre de Tetzcatlipoca.

(6) Codex Chimalpopoca, Fragments, etc.

Quatre ministres du dieu le saisirent; ils le placèrent sans effort sur la pierre techcatl (1), et le pontife, levant son couteau d'obsidienne sur la victime, le plongea rapidement dans sa poitrine. O prodige! cette poitrine était vide; il la retourna vainement pour en retirer le cœur et l'offrir palpitant à Tetzcatlipoca. Il frémit ainsi que les assistants. Il voulut fouiller les entrailles, dans l'espoir d'y découvrir l'explication de cette nouveauté : mais il n'en trouva point, et les veines elles-mêmes se refusèrent à donner du sang. Au même moment le cadavre commenca à exhaler une odeur si fétide, que tous les sacrificateurs reculèrent d'épouvante. On voulut l'enlever pour le jeter à la voirie, mais sa pesanteur devint si grande, qu'on ne parvenait même pas à le soulever. Ceux qui s'efforçaient de le tirer tombaient morts les uns après les autres au pied de l'autel. Tout à coup parut un magicien; c'était un vieillard cadue dont il paraissait impossible de calculer les années. Il les regardait d'un air de sarcasme; alors il leur dit : « O Toltèques! chantez un rhythme à ce mort et puis vous l'enlève« rez. » Ils chantèrent. Le cadavre commença à bouger, on le tirait avec des cordes; mais elles se rompaient à mesure, et ceux qui traînaient le corps tombaient morts à côté de lui les uns après les autres. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au sommet de la montagne voisine; on l'y laissa, et ceux qui en revenaient chancelaient comme des gens ivres (2).

On ne saurait méconnaître dans ce récit les effets de la peste qui désola les provinces de l'empire toltèque et qui fut une des causes de sa ruine. Une autre légende continue celle-ci à laquelle elle est enchaînée par la suite des faits. Après le sacrifice dont

(1) *Techcatl*, nom qu'on donnait à la pierre des sacrifices. Une autre légende de la même époque dit qu'elle était tombée du ciel, avec les feux du Zacatepec, pour annoncer les malheurs de Tollan. (Codex Chimalpopoca, Fragments, etc.)

(2) Codex Chimalp., Fragments après l'Hist. des soleils. — Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. III, cap. 9.

Huémac avait fourni les victimes, ce prince apprit avec effroi ce qui s'y était passé. Comme il chassait dans les bois voisins de la capitale, il invoqua les Tlaloqués, protecteurs des eaux et des forêts. Alors il vit apparaître devant lui Tlaloc lui-même, qui le considéra longtemps d'un air sombre. « Tu m'as demandé, lui dit le dieu, « que veux-tu? » A la nouvelle des présages sinistres qu'avait offerts le sacrifice, la première pensée de Huémac avait été de la crainte pour son luxe et ses richesses. C'est dans ce sens qu'il répondit à Tlaloc : « O dieu! s'écria le superbe monarque, con- « serve-moi mes trésors, mes émeraudes et mes plumes de quet- « zal. » Deux fois le dieu répéta sa question et deux fois le roi de Tollan le supplia dans les mêmes termes. Alors il disparut pour aller choisir la race qu'il allait substituer à celle de Huémac (1).

A peine était-il rentré dans son palais que les Tlaloqués, à leur tour, se présentèrent devant le monarque. Les uns portaient de riches aigrettes de pierres précieuses; les autres, des gerbes de maïs dont la hauteur dépassait de beaucoup les aigrettes. Ils offrirent les gerbes à Huémac; mais il les repoussa avec mépris, en disant : « Est-ce là ce que j'ai demandé? Je veux les richesses, « les plumes de quetzal et les brillantes émeraudes. — C'est bien, « répondirent les Tlaloqués, qu'on lui donne ses émeraudes et « ses plumes. » Ensuite ils se retirèrent, disant entre eux : « Par- « tons maintenant, brûlons, détruisons nos richesses et faisons « souffrir l'orgueilleux Toltèque pendant quatre ans (2). »

L'hiver suivant, la température fut d'une rigueur extraordinaire. Il arriva ce qu'on n'avait peut-être jamais vu auparavant dans ces régions; la gelée détruisit absolument toutes les plantes et les semailles. C'était au commencement de l'année VII Tochtli ou 1018. Au froid succéda un été d'une aridité effrayante, qui

(1) Codex Chimalp., Fragments, etc.

(2) Le fragment du Codex Chimalpopoca dit *quatre* ans; mais le texte chronologique en donne six, en comptant l'année où la famine commença et celle où elle prit fin.

brûla ce que l'hiver avait épargné. Les eaux fertilisantes qu'on attendait en leur saison (1) manquèrent entièrement, et la fécondité connue de ces belles contrées fut suivie d'une stérilité qui n'en fut que plus terrible. Les rivières cessèrent de couler; les torrents se desséchèrent. Les rochers, calcinés par la chaleur dévorante du soleil, se fendirent et roulèrent avec fracas sur les campagnes altérées. Cette calamité se prolongea plusieurs années de suite. La famine devint à son comble; elle s'étendit non-seulement dans les provinces du royaume de Tollan, mais encore au loin, au delà de celles d'Otompan et de Culhuacan, sans épargner un seul vallon de l'Anahuac (2).

Dévorés par la soif et exténués par le défaut de subsistances qui étaient devenues d'une extrême rareté, les Toltèques périssaient par milliers; leurs cadavres, abandonnés sans sépulture dans les campagnes, ne tardèrent pas à se corrompre, la peste se joignant ainsi à tous les autres maux dont souffrait déjà la population. Au bout de quatre ans, la pluie, qui tomba en petite quantité, rendit quelque espoir aux Toltèques. Mais la grêle fit, après cela, de nouveaux ravages, et l'hiver suivant fut si rigoureux, que les magueys (3) mêmes périrent; chose épouvantable quand on pense que l'agave résiste ordinairement aux saisons réputées les plus rudes (4). La famine continua ainsi sa marche ascendante, sans aucun espoir, pour le peuple, de voir un soulagement à ses souffrances (5).

(1) Cette saison, au Mexique, commence généralement vers la mi-juin et finit en octobre.

(2) Codex Chimalp., Fragments, etc. Cette description est à peu près textuelle dans l'original nahuatl; elle répond, du reste, admirablement au tableau des saisons sèches dont nous avons nous-même été témoin dans ces contrées.

(3) Le maguey ou *agave americana*, dont on tire l'octli ou pulqué.

(4) Ceux qui ont habité le Mexique savent que le maguey résiste ordinairement aux froids les plus intenses; il faut une gelée bien forte pour le faire mourir.

(5) Codex Chimalp., Fragments, etc.; ibid., Hist. Chronol. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 31.

Huémac retiré au fond de son palais, en proie aux remords, ne savait quel parti prendre dans cette affreuse extrémité. Revenu de ses illusions superbes, il avait appris à déplorer les calamités de son peuple, sans, pour cela, être en état d'en arrêter le cours. Des troupes de bandits, composées de gens sans aveu ou de misérables en qui la faim avait détruit tout sentiment de honte, parcouraient les provinces, rançonnant sans pitié les populations décimées, déjà trop malheureuses, les forçant, par la violence et les menaces, à leur livrer le peu qui leur restait pour vivre, répandant partout l'épouvante et ne laissant d'autres traces de leur passage que la désolation, le meurtre et l'incendie (1). La royauté était sans force au milieu de ces conjonctures douloureuses. Les brigands, que l'impunité rendait, chaque jour, plus redoutables, après avoir dévasté les campagnes, se jetèrent sur les villes. Bravant l'autorité des princes et des rois, ils soulevèrent contre eux les populations inférieures, dont le sang n'était déjà que trop excité par la faim, et enflammèrent leurs passions et leur fanatisme, en représentant Huémac comme l'ennemi des dieux, en peignant son orgueil et son incontinence comme les causes des fléaux qui frappaient si durement ses sujets (2).

Ce qui n'était d'abord qu'un brigandage ne tarda pas à tourner en une révolte ouverte. Déjà Tollan était envahi par ces hordes dévastatrices, et le monarque se voyait menacé jusque sur son trône. La tourbe furibonde profana les seuils sacrés du palais de Quetzalcohuatl; elle força les appartements secrets de la royauté, et obligea brutalement le souverain à comparaître devant son peuple, en lui demandant satisfaction pour les calamités dont on l'accusait d'être l'auteur. Alors, de toutes parts, on lui cria qu'il fallait du sang : celui des enfants de Huémac pouvait seul apaiser le

(1) Codex Chimalp., Fragments, etc.; Hist. Chronol. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 31, etc.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol.

courroux céleste (1). Blessé, à la fois, dans ce qu'il avait de plus cher, sa sensibilité paternelle et son orgueil, ce prince, jadis si superbe, ne trouva d'autre moyen, pour dérober sa famille aux clameurs de la populace, que de s'enfuir hors de Tollan. Il quitta secrètement la capitale, accompagné de quelques officiers fidèles, et transporta ses enfants à Xochiquetzalfapan : de là il se réfugia avec eux à Haitacoc. Mais forcé, bientôt après, de retourner à Tollan, il alla s'enfermer, avec les siens, dans le sanctuaire de Xicococ. C'était une forteresse qui dominait toute la ville : pendant un grand nombre de jours, il y demeura comme prisonnier, assistant, sans pouvoir y mettre obstacle, aux excès affreux dont elle fut le théâtre. La multitude se jeta avec fureur sur les demeures des grands, qui furent livrées au pillage et à la dévastation. Ceux des amis de Huémac à qui les circonstances n'avaient pas permis de s'enfuir périrent dans la défense de leurs palais ou furent traînés aux autels de Tetzcatlipoca, comme les seules victimes capables d'apaiser les divinités irritées (2).

C'est par une légende où le merveilleux le dispute encore une fois à l'histoire, que les chroniqueurs mexicains annoncent la fin de la famine qui désolait l'empire toltèque. C'était la sixième année que le fléau avait commencé à exercer ses ravages. Pressé par la faim autant que par la soif, un macéhual était descendu dans la vallée de l'Anahuac, non loin des lieux où s'éleva plus tard la noble cité de Mexico-Tenochtitlan. Il s'était avancé jusqu'à la colline de Chapultepec, considérant la lagune dont les bords, desséchés et incrustés d'un enduit saumâtre, témoignaient de la rigueur dévorante du ciel. Au sommet du rocher, on voyait alors un palais, résidence d'été des monarques toltèques ; mais la fon-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol. Le texte mexicain dit : « Niman ic oncan « in tlatlacatecollo qui-mictlanque ini tlacopilhuan Huemac. — Alors les « hommes mauvais demandèrent à faire mourir les enfants *légitimes* de « Huémac, etc. ».

(2) Codex Chimalp., ibid. ut sup.

taine qui naguère recevait de ses flancs les eaux en si grande abondance (1) était sèche comme le sol crevassé qui l'environnait. Le macéhual s'approcha, et son regard parut reprocher aux dieux la stérilité dont la terre était frappée. Il s'assit tristement sur le bord du bassin et s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, il était nuit. La terre était silencieuse, le ciel d'une transparence admirable, et les constellations brillaient comme autant de lampes d'or suspendues au-dessus de la campagne. Mais ce n'était pas l'éblouissante clarté du firmament qui avait ouvert les yeux du macéhual en le tirant de son sommeil. Au milieu du silence imposant de la nuit, son oreille, accoutumée, dans les forêts, à discerner les bruits les plus différents, avait saisi un son étrange, indéfinissable et qui paraissait venir des entrailles mêmes de la montagne. Ce son croissait insensiblement, et, à mesure qu'il approchait, il devenait moins étranger à son ouïe. Tout à coup il se rappelle, et dans le même instant, comme pour corroborer son souvenir, un filet d'eau, transparent comme un jet de cristal, frappa son regard en sortant de la cavité du rocher. Le ruisseau, presque imperceptible d'abord, augmente; ses ondes se succèdent plus rapidement, remplissent la fontaine si longtemps aride, puis se répandent avec profusion, comme auparavant, dans leur ancien lit (2).

Le macéhual, au comble de la joie, comprend que les dieux ont entendu sa prière et que la famine va cesser. Il se prosterne la face contre terre et adore Tlaloc, dont la main attire les orages et féconde les montagnes. En relevant la tête, il voit des ombres se dessiner sur la surface de la fontaine. C'étaient les Tlaloqués, marchant sur les eaux à la suite les uns des autres et cueillant des épis de maïs encore tendre qui naissaient à mesure sous

(1) Cod. Chimalp., Fragments après l'Hist. des soleils.

(2) Codex Chimalp., ibid. Tous les voyageurs qui ont habité Mexico connaissent l'abondance et la limpidité des eaux qui sortent du rocher de Chapultepec, à une lieue de la ville.

leur main et qu'ils mangeaient ensuite devant le macéhual. Transporté d'admiration et de joie, il ne pouvait résister au désir d'en manger à son tour. Alors un des prêtres du Tlaloc, s'élevant au-dessus de l'eau, lui dit : « Macéhual, prends-en un et mange. « — Oui, volontiers, divin seigneur, répondit-il; car il y a si « longtemps qu'on n'en a vu. — Alors, assieds-toi et mange, pen- « dant que je vais consulter le maître (1), reprit le tlamacazqui. » Puis il disparut sous les eaux. Bientôt après, il se montra de nouveau, portant dans ses mains un faisceau de gerbes de maïs; il les remit au macéhual, en disant : « Macéhual, prends-les et les « porte à Huémac (2). »

Ce jour-là même, le ciel, qui, depuis six ans, se maintenait inaltérable, commença à se couvrir de nuages. Un vent violent s'éleva qui les chassa devant lui avec rapidité et se changea bientôt en un ouragan terrible. On entendit mugir la tempête à travers les forêts desséchées, dont elle secouait les arbres avec fureur. Leurs débris jonchèrent le sol; des maisons même furent arrachées de leurs fondements et enlevées dans la campagne. L'effroi était partout; mais à l'effroi se mêlait l'espérance. Tout à coup la tempête cessa de siffler; de grosses gouttes d'eau tombèrent sur la terre sillonnée de profondes crevasses, et l'ouragan fit place à une averse formidable. On aurait pu se croire aux temps mémorables de la grande inondation. Pendant quatre jours et quatre nuits la pluie tomba sans s'arrêter un seul instant : le sol, depuis si longtemps desséché, se détrempa délicieusement; les torrents s'emplirent, roulant leurs eaux nouvelles avec les débris qu'avait

(1) Codex Chimalpopoca, Fragments, etc. Le texte dit *tlacatl*, vir, l'homme: nous l'avons traduit par maître, dans le sens de seigneur, que ce mot a ici.

(2) Cod. Chimalp., Fragments, etc. A la suite de cette légende s'enchaîne, dans le texte, un récit prophétique sur la grandeur de Mexico, qui doit succéder à l'empire toltèque; mais, comme il y a eu entre la chute des Toltèques et la fondation de Mexico un intervalle de près de trois siècles, nous croyons que cette suite, étant une interpolation mexicaine, n'a rien à faire dans l'épisode actuel.

disséminés la tempête et rendant aux rivières leur cours abandonné (1).

Cette longue et douloureuse calamité avait fait perdre à l'empire toltèque une portion considérable de ses habitants. Elle avait profondément abattu Huémac. Il avait compris que sa conduite criminelle avait causé en partie les maux dont son peuple avait si cruellement souffert, et que ce n'était pas sans raison que la colère du ciel s'était si durement appesantie sur sa tête. Il travailla dès lors, par une conduite toute différente, à fermer les plaies qu'il avait si cruellement ouvertes, dans l'espoir de rendre aux Toltèques quelque chose de leur prospérité première (2). Mais ils étaient condamnés avec leurs rois; il était réservé à Huémac d'être le témoin de leurs dernières calamités et de survivre à l'entière désolation de son peuple.

Depuis que l'abondance avait succédé à la famine, les choses avaient repris promptement leur aspect accoutumé. Les bandits avaient disparu devant la justice royale ; peuples, princes et vassaux étaient rentrés dans le devoir, et la soumission de tous ses sujets aux lois antiques de la monarchie annonçait à Huémac qu'ils n'éprouvaient pas moins que lui-même le repentir de leurs fautes passées. Dès lors il songea à abdiquer une dignité qui n'était plus pour lui qu'un fardeau pesant et à assurer d'avance à son fils Acxitl la couronne de Tollan (3). Mais, s'il reconnaissait humblement les péchés dont il s'était rendu coupable, il n'en chérissait qu'avec plus de complaisance le fruit de son adultère. L'horreur que les Toltèques avaient montrée à la première apparition de ce prince lui faisait comprendre davantage la nécessité

(1) Cod. Chimalpopoca, Fragments, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 30.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 30. — Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion, etc.

(3) Ixtlilxochitl, Sumaria Relacion, etc., et Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 3. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 30.

d'affermir ses prétentions, en vue de l'opposition que sa naissance illégitime pourrait rencontrer après sa mort. Poussé par la reine Quetzalxochitl, dont l'amour maternel redoutait les machinations de ses ennemis, Huémac sonda l'opinion d'une partie de ses feudataires; elle lui parut généralement plus favorable qu'auparavant (1).

Sur ces entrefaites, son père Totepeuh mourut à Culhuacan (2). D'après la loi de succession qui régissait la monarchie, il semble que ce prince n'ayant laissé aucun frère, Huémac, en qualité d'aîné, aurait dû prendre sa place et laisser le trône de Tollan à son fils. Mais, soit qu'il fût dégoûté entièrement de la royauté, soit qu'un arrangement dont l'histoire ne parle point fût conclu avec son frère Nauhyotl, dans l'espoir d'assurer un plus grand nombre de partisans à Acxitl, il s'abstint de toucher au sceptre impérial, qui passa sans obstacle aux mains du second des fils de Totepeuh.

Après les secousses que les calamités si récentes avaient fait éprouver à l'empire toltèque, ces dérogations aux lois antiques de la monarchie ne pouvaient produire que des résultats fâcheux pour la maison royale. On ignore de quel œil elles furent envisagées par les conseillers de la couronne et les grands feudataires. Les histoires ne parlent généralement que de l'empressement avec lequel Huémac travailla, dans ce moment critique, à s'assurer de leurs dispositions, à raffermir par des marques de distinction et d'amitié les plus fidèles dans leur allégeance, et à gagner, à force de présents et de concessions, ceux dont la fidélité paraissait douteuse (3). Les provinces du nord et du nord-est, dont les princes avaient menacé de si près la cour, lors de la proclamation d'Acxitl, inquiétées sans doute, à leur tour, par les barbares qu'elles avaient laissés s'amonceler sur leurs frontières, parurent, cette

(1) Id., ibid.
(2) Mém. de Culhuacan, ad an. 8 Tochtli, 1026.
(3) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 30.

fois, ne soulever aucune opposition aux vœux de Huémac; mais, au moment où il s'y attendait le moins, la révolte qu'il redoutait dans le lointain éclata au sein même de la capitale.

Le bruit s'était promptement répandu du désir qu'il avait d'abdiquer et de céder à son fils, avec la couronne, le pontificat suprême, ainsi que le titre de Quetzalcohuatl. A cette annonce, les dévots du prophète, indignés, sans doute, qu'on songeât à décorer d'une dignité si vénérée le fruit d'un concubinage adultère, se soulevèrent en masse dans Tollan L'orage gronda de nouveau aux portes du palais. Le roi fit de vains efforts pour le comprimer; malheureusement pour lui, en s'aliénant le respect de ses sujets, il avait ébranlé lui-même le fondement de leur obéissance. Les plus fanatiques demandèrent à grands cris qu'on le déposât, et qu'à sa place on revêtît de la souveraine sacrificature un prince plus digne de cet honneur que Huémac ou son fils. Au milieu du trouble et de la confusion, ils coururent au grand temple, se saisirent de la personne du prêtre Quauhtli : c'était un homme d'une grande austérité; il était du sang royal (1); seigneur d'Atzompan (2) et supérieur des Tlamacazqui, chargés de l'entretien du feu sacré (3). Il s'était, sans doute, préparé d'avance au rôle qu'on voulait lui faire jouer, et lui-même pouvait avoir été l'un des principaux instigateurs de la révolte. Les factieux l'emmenèrent en tumulte au sanctuaire de Xicococ, situé sur une des montagnes voisines. Aux acclamations de la multitude, on l'assit sur les marches du temple où l'on avait étendu le tapis royal; on le couvrit des ornements sacrés de Quetzalcohuatl, puis on l'assit sur le teo-icpalli ou trône divin réservé au grand-prêtre (4). C'est au milieu des cris de joie d'un

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 994.

(2) C'est le Codex Chimalpopoca qui donne, un peu plus loin, à Quauhtli le titre de seigneur d'Atzompan.

(3) Cod. Chimalp., ibid. ubi sup.

(4) Id., ibid. Suivant ce récit, Quauhtli reçut à la fois la puissance royale et sacerdotale. La révolte était complète.

côté, et, de l'autre, des imprécations de la foule, que la capitale apprit cette exaltation schismatique et la déchéance de Huémac.

La sédition devenait de plus en plus grave. Maxtlatzin (1), prince de Xochimilco, que sa puissance et ses richesses, que le sang qui coulait dans ses veines, rendaient un des personnages les plus considérables du royaume, avait embrassé le schisme; il y fut suivi bientôt par une foule d'autres. Ce n'était pas assez d'avoir deux sectes toujours en présence ; une troisième s'ajoutait aux premières. La ville était partagée tantôt en deux, tantôt en trois camps, auxquels les provinces ne pouvaient pas tarder à se joindre. Déjà le sang avait coulé plusieurs fois; la guerre civile menaçait d'absorber le peu de forces que la famine avait épargnées. Dans ces conjonctures terribles, Huémac, d'accord avec Acxitl, tenta un compromis avec les deux chefs de la rébellion. Après diverses conférences, ceux-ci consentirent à mettre bas les armes et à se joindre au roi pour soutenir la couronne de son fils ; mais ce fut à condition d'être associés à la royauté et de prendre rang sur les marches du trône, comme les premiers après Acxitl, comme s'ils eussent été ses propres frères (2).

Telle était l'extrémité à laquelle Huémac était réduit, qu'il consentit à leur octroyer ce privilége exorbitant; mais, en leur conférant les titres royaux auxquels ils prétendaient, le roi de Tollan proclamait naturellement la déchéance de ceux des princes du sang qui pouvaient y avoir un droit plus direct, et préparait ainsi à son fils des difficultés plus terribles que celles qu'il écartait momentanément. C'était peut-être aussi l'unique moyen dont il fût capable alors de disposer pour attacher inviolablement aux intérêts d'Acxitl les seuls vassaux en état de faire pencher la balance en sa faveur.

(1) Ixtlilxochitl, Sum. Relacion, etc., et Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3.
(2) Id., ibid. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer les honneurs dont parle cet écrivain ainsi que Veytia.

La réunion des chefs entraîna naturellement celle de toute la faction. L'insurrection déposa les armes, et tous les vassaux du royaume parurent accéder au nouveau pacte. Sur l'appel du monarque, les différents corps de l'état s'assemblèrent dans la capitale, à l'exception de quelques-uns des grands feudataires dont nous avons parlé auparavant, et qui se contentèrent de protester par leur absence. La cérémonie du sacre d'Acxitl eut lieu avec une pompe et un éclat qui rappelaient les jours anciens. Soutenu par les deux princes qui venaient d'être admis au premier rang, il monta à la terrasse la plus élevée du temple de Quetzalcohuatl, et là il reçut l'onction royale à la vue de tout le peuple. Les prêtres l'oignirent, sur les différentes parties du corps, d'un baume composé de substances rouge et jaune (1), et ensuite lui versèrent sur la tête de l'ulli liquide qui complétait la consécration (2). On lui ceignit les reins d'un maxtli brodé de pierreries, après quoi on le revêtit de la robe et de la tunique, insignes de sa double dignité; sur sa tête on posa la mitre d'or, ornée des plumes ondoyantes du quetzal (3). A l'entrée du temple était étendu le tapis royal; c'est là qu'assis sur le tlatoca-icpalli il reçut les hommages de tous les seigneurs présents dans la capitale. Le même jour, Huémac se retira au fond de son palais avec la reine Quetzalxochitl (4),

(1) Voici ce que nous avons pu découvrir relativement aux substances qui servaient au sacre des rois toltèques. « *Titil*, polvos lucidos », dit le Vocabulaire Cakchiquel et Quiché, c'est-à-dire, poudres brillantes. « *Titil gana abah* « *xak*, est-il dit ailleurs (teinture de pierre jaune), *caka uleuh* (terre rouge), « colores con que eran puestos en señorio, y como ungidos ; c'est-à-dire, cou- « leurs au moyen desquelles ils étaient mis en possession de la royauté et « comme oints ». (Vocabul. de las lenguas Quiché y Cakchiquel, MS. en la possession de l'auteur.)

(2) A l'époque mexicaine, la consécration était faite avec un mélange d'*ulli*, gomme élastique liquide et de sang d'enfant. (Torquemada, Monarq. Ind., lib. IX, cap. 7 et 28.)

(3) La mitre faisait partie du costume royal. Les plumes du quetzal étaient une distinction qui n'était permise qu'aux rois et aux princes du sang ; leur nombre indiquait le rang de celui qui les portait.

(4) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, etc., et Sumaria Rel., ap. Kingsborough,

laissant son fils dans la possession paisible de la puissance. (An V Calli, 1029.)

tom. IX, Supp.; aussi Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 30. — Mém. de Culhuacan. Ce document donne à cette année la mort, au lieu de l'abdication de Huémac. Tous les mémoires, d'accord avec le Cod. Chimalp., ne le font mourir qu'après la destruction des Toltèques, en 1070.

CHAPITRE TROISIÈME.

Topiltzin Acxitl Quetzalcohuatl, roi de Tollan. Il se laisse entraîner aux plaisirs. Ses débordements. Désordres affreux de la société toltèque. Infamie de Cihuaquaquil, grande-prêtresse de la déesse des Eaux. Prodiges sinistres annonçant la ruine de l'empire. Repentir d'Acxitl. Il travaille à réformer les mœurs. Nouveaux présages. Révolte des provinces. Les rebelles marchent sur Tollan. Siége de cette ville. Sa délivrance. Invasion des frontières septentrionales par les Chichimèques. Les Teotenancas-Acxotécas et Eztlépictin. Querelles et divisions entre les rois toltèques. Nauhyotl, roi de Culhuacan, déclare la guerre à Acxitl; il est vaincu par ce prince. Fanatisme et intolérance du roi de Tollan. Les Chichimèques descendent dans l'Anahuac. Premières émigrations des Toltèques. Culte de Nauhyoteuctli. Jalousie d'Acxitl. Il envoie ses troupes contre Teuanco. Leur défaite. Les Acxotécas dans Tollan. Factions, guerre civile et religieuse dans cette ville; elle s'étend à tout l'empire. Commencement de sa ruine. Assemblée solennelle à Téotihuacan. Apparition effrayante. Le génie de l'empire annonce sa destruction prochaine. Nouvelles invasions de Chichimèques dans le nord.

Les commencements de Topiltzin Acxitl Quetzalcohuatl furent aussi heureux qu'on pouvait le souhaiter après les calamités qui avaient si récemment affligé l'empire toltèque. Il était dans la fleur de l'âge, plein de jeunesse et de grâce, et il ne se distinguait pas moins par ses manières affables et son extérieur majestueux que par ses brillantes qualités. Assidu à ses devoirs de prince et de pontife, il travailla à restaurer la prospérité antique par l'exacte observation des lois de la morale et de la religion; mais

la séduction des plaisirs et des splendeurs de la cour ne tarda pas à l'entraîner dans une voie toute différente. Héritier des passions fatales qui avaient perdu Huémac II, Topiltzin Acxitl se laissa, comme lui, éblouir par la magnificence, par la mollesse et par l'adulation de ses courtisans (1). Il se laissa entraîner rapidement dans les plaisirs d'une coupable volupté, et ses débordements surpassèrent bientôt tout ce que Tollan avait pu voir de plus honteux auparavant. Plongé dans les délires de l'ivresse et de la débauche, il souillait, avec les compagnons de ses orgies criminelles, les appartements sacrés du prophète.

Huémac et la reine Quetzalxochitl gémissaient de tous ces désordres; ils s'accusaient tristement d'en être la première cause (2). A l'exemple du souverain, la noblesse et les classes inférieures se précipitèrent sur cette voie fatale où rien ne se trouva pour les arrêter. Dans ce relâchement de tous les liens sociaux, Topiltzin Acxitl, dont les appétits désordonnés croissaient avec l'abus, non content des concubines qu'il avait placées à côté de l'épouse légitime choisie par son père, avait rempli son palais de courtisanes éhontées. Leurs mauvais conseils le faisaient glisser chaque jour plus rapidement sur la pente du mal. Mais, loin d'en être satisfait, il cherchait de nouveaux plaisirs, en corrompant, sous le voile de la religion, les dames les plus respectables de l'empire et en travaillant à séduire, dans les monastères, les vierges consacrées au culte divin. A son instigation, les membres les plus élevés du sacerdoce se laissaient persuader de favoriser ses emportements, afin d'en pouvoir partager la licence. Il mettait à profit leur complaisance pour amener les femmes, à quelque condition qu'elles appartinssent, à céder à ses passions, en leur faisant entendre que leur obéissance aux désirs du successeur de

(1) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion de las vidas de los reyes de los Tultecas, ap. Kingsborough, Supp., tom. IX. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 31.
(2) Id., ibid.

Quetzalcohuatl, dans ces occasions, était un moyen de se rendre agréables aux dieux (1).

Il en était bien peu qui se sentissent capables de résister à de tels arguments, entraînées qu'elles étaient par leurs inclinations naturelles ou par la vénération qu'elles étaient accoutumées à professer pour les ministres du culte. Ceux-ci en profitaient, de leur côté, pour satisfaire leur propre sensualité. Des exemples si pernicieux et partant de si haut démoralisèrent, en un petit nombre d'années, tous les rangs de la société toltèque. Les Tlamacazqui, violant à l'envi les règles de la continence à laquelle ils s'étaient voués, se montraient les plus ardents, et les vestales, gardiennes du feu sacré, devenaient d'ordinaire les premières victimes de leur brutalité. Les choses en vinrent au point que la princesse Cihuaquaquil, grande-prêtresse de la déesse des eaux (2), s'étant rendue de Tollan en pèlerinage au temple de Cé-Acatl à Cholullan, se laissa courtiser publiquement, jusque dans le sanctuaire, par le Tlachiach Texpolcaltzin, pontife de Quetzalcohuatl et lié, comme elle, par des vœux redoutables, à la continence sacerdotale (3). Elle en eut un fils appelé Ichcatl; dans la suite, celui-ci succéda à son père dans la sacrificature suprême, qui devint, par l'effet de ce concubinage sacrilége, héréditaire dans sa famille (4).

Dans le court espace de trois ou quatre ans, la licence et la corruption firent de tels progrès dans le royaume de Tollan, que les lois les plus saintes tombèrent en désuétude ou furent foulées aux pieds. Seigneurs et vassaux couraient aveuglément vers l'abîme, n'ayant plus d'autre objet devant les yeux que la satisfac-

(1) Ixtlilxochitl, Cuarta Rel., etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 31.
(2) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion et les autres. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 31.
(3) Ixtlilxochitl, Cuarta Rel., etc.
(4) Id., ibid.

tion de leurs appétits. La contagion gagna les états voisins; les princes qui avaient encore quelques étincelles de vertu furent impuissants à arrêter le torrent des mauvaises mœurs. On ne tarda pas à en voir les conséquences; les vertus sociales une fois abandonnées, le vol, le meurtre, l'assassinat, les violences, les brigandages de toute espèce prirent leur place, précipitant, avec une rapidité inouïe, la chute de la royauté et de toutes les antiques institutions conservatrices de la monarchie (1).

Au milieu de ces tristes débordements, Topiltzin Acxitl se vit tout à coup ramené à la voie de ses devoirs par une suite d'événements sinistres qui rappelèrent aux Toltèques les plus mauvais jours du règne de Huémac II. Un matin qu'il se livrait aux divertissements de la chasse, avec ses courtisans, dans les bosquets de son palais, il aperçut soudain un petit animal, ayant des cornes de cerf, qui fuyait devant lui. Il le visa aussitôt avec sa sarbacane et le tua (2). Se l'étant fait apporter, tout le monde reconnut avec effroi que c'était un lapin. Quelques instants après, un colibri descendit en tournoyant sur les fleurs d'une plate-bande; leur épouvante s'accrut en voyant que cet oiseau était pourvu d'ergots comme un dindon. Les courtisans portèrent alors avec anxiété les yeux sur le monarque et remarquèrent ce dont aucun ne s'était occupé jusque-là, qu'il avait les cheveux hérissés, en manière de panache, du front à la nuque. Ces signes étaient ceux précisément qu'une antique prophétie, attribuée au sage Huéman (3), avait signalés aux âges futurs comme les prodiges avant-coureurs de la ruine de l'empire toltèque.

Le prince rentra précipitamment dans son palais. Le bruit de ces présages sinistres, dont la coïncidence était si frappante, se

(1) Ixtlilxochitl, ibid., et Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 31.
(2) Id., ibid.
(3) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. Dans le Codex Chimalp., plusieurs de ces prédictions sont attribuées à Quetzalcohuatl.

répandit rapidement dans les trois royaumes. Topiltzin Acxitl, plein de trouble, s'enfonça dans ses appartements, et, pour la première fois depuis plusieurs années, la conscience parla au cœur du malheureux roi. Il comprit combien il était coupable ; le remords déroula devant ses yeux le tableau terrible de sa vie souillée de crimes et de débauches sacriléges. En les comparant aux actions glorieuses de ses prédécesseurs, dont les leçons avaient bercé son adolescence, il se sentit déchiré d'une vive douleur. La légende, qui, dans le même récit, embrasse les traits les plus saillants de la vie des trois rois de Tollan qui se signalèrent, d'une manière plus particulière, sous le titre de Quetzalcohuatl (1), raconte avec naïveté le repentir et la pénitence d'Acxitl. En voyant ses amis et ses serviteurs s'empresser à lui porter des consolations, il s'écriait avec amertume en versant des larmes : « J'ai chargé mon âme d'affliction et de misère. »

La tristesse de ses lamentations toucha jusqu'aux compagnons de ses débauches. Le petit nombre des sectateurs de Quetzalcohuatl que n'avait pas atteints la corruption générale se réjouit de ce changement inespéré, tout en jetant un regard d'effroi sur les circonstances qui l'avaient amené. Pour lui, il pleurait sans cesse, et les premiers jours de sa conversion furent consacrés à répandre des larmes sur sa vie criminelle. Dans un rhythme douloureux qu'il composa, il disait :

« Ma mère, ma digne mère
« Me regardait dans mon ivresse.
« Elle disait : « Je ne reconnais pas mon fils ;
« Ce n'est pas là le seigneur divin ».
« Infortuné ! je pleure, hélas » !

Ses amis, cherchant à le calmer, versaient des larmes avec lui. Puis, prenant leurs instruments, ils chantaient ses louanges :

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron.

« Notre divin seigneur est venu,
« C'est lui-même;
« Il nous remplit d'allégresse.
« C'est lui, c'est le Quetzalcohuatl.
« Parsemez son trône d'émeraudes
« Et qu'il ne verse plus de larmes en ces lieux (1) ».

Mais, insensible désormais à l'adulation, Topiltzin Acxitl leur ferma la bouche avec sévérité. Ayant chassé de sa présence tous ceux qui avaient été les complices ou les conseillers de sa mauvaise conduite, il rendit des ordonnances pour l'observation des ois de la morale et obligea les membres du sacerdoce à rentrer dans les voies austères marquées par le rituel de leur religion (2). Mais il était trop tard. La pente au mal est facile et douce ; le retour au bien est âpre et rude, il n'aurait pu s'opérer qu'avec une extrême lenteur dans la condition avilie où se trouvaient les Toltèques. Les réformes que le roi travailla à leur imposer ne servirent qu'à enflammer leurs passions contre lui-même, et dès lors un sourd mécontentement commenca à agiter les esprits.

Vers le même temps, un nouveau prodige vint jeter le trouble dans les populations. On aperçut dans les airs, à une hauteur considérable, un oiseau appelé « Iztac-Cuixtli » (3) planant au-dessus de Tollan, ayant une flèche entre ses serres, et qui paraissait menacer les habitants de grands malheurs. Cet oiseau se montra pendant un grand nombre de jours, et chacun pouvait le voir en levant les yeux vers le ciel. On raconte aussi qu'une pierre d'une grandeur extraordinaire, semblable à celles qui ser-

(1) Ces chants, tirés du Cod. Chimalpopoca, sont d'une extrême difficulté. Le langage ancien et inusité ne nous donne pas une sécurité absolue sur leur traduction; M. Aubin nous les fera mieux connaître un jour dans ses savants travaux.

(2) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 31.

(3) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. III, cap. 10. Iztac-Cuixtli signifie un Milan blanc.

vaient aux sacrifices, était tombée du ciel auprès de Cencalco (1). En même temps une vieille femme d'un aspect effrayant (2) était apparue; elle allait nuit et jour agitant des banderoles de papier, criant à qui voulait en acheter, et tous ceux qui avaient le malheur d'en prendre étaient aussitôt saisis par des mains invisibles et sacrifiés sur la pierre (3). Dans ces conjectures effrayantes, Topiltzin Acxitl réunit autour de lui les prêtres du culte de Quetzalcohuatl; il consulta avec eux les livres qui renfermaient les prophéties antiques (4), et tous reconnurent, non sans épouvante, que ces divers prodiges annonçaient véritablement la ruine prochaine de Tollan et de l'empire toltèque. (An XII Tecpatl, 1036.)

On a vu plus haut que, dans la distribution de l'empire en trois royaumes, les provinces du nord et de l'est étaient demeurées dans le partage de Tollan ; dans les fragments qui nous sont restés de leur histoire, on ne voit pas qu'il s'y soit manifesté aucun symptôme de désobéissance jusqu'au règne de Huémac II. La folle conduite de ce prince donna naissance à la révolte, et les chefs des états septentrionaux, depuis Colima, sur l'océan Pacifique, jusqu'à Quiahuiztlan, aux bords de l'Atlantique, commencèrent à remuer et à donner lieu à cette série d'invasions qui ne

(1) « Cencalco » est le nom antique de Chapultepec, qui ne paraît avoir adopté ce dernier qu'après l'arrivée des Mexicains dans ce lieu.

(2) Cette vieille femme, imaginaire ou non, est encore aujourd'hui un objet d'effroi parmi les Indiens. Dans l'Amérique-Centrale, où les traditions toltèques sont demeurées si vivaces, on prétend qu'elle se montre souvent la nuit, assise ordinairement auprès d'une grosse pierre. On lui donne le nom d'*Atit*, et, pour l'apaiser, j'ai vu de mes propres yeux des Indiens se rendre de nuit auprès d'un croche qu'on voit à l'angle d'un carrefour tout près de Rabinal; ils y allumaient un certain nombre de chandelles et marmottaient des invocations étranges jusqu'à ce que les chandelles fussent consumées. L'idée de vieille est pour tous un sujet d'épouvante, quoiqu'ils ne sachent plus pourquoi.

(3) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. III, cap. 10.

(4) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, etc., et Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 3. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.

devaient finir qu'après avoir étouffé la monarchie toltèque. Des circonstances que la brièveté des chroniques nous empêche de comprendre clairement paraissent avoir empêché ces chefs, au temps du schisme de Quauhtli, de se joindre à lui et de marcher sur la capitale. On peut supposer que les barbares, qui menaçaient depuis longtemps les frontières, avaient envahi leurs états, et qu'ils se virent obligés d'y demeurer pour pourvoir à leur défense. L'empire, affaibli par les calamités de la famine, sous le règne de Huémac, acheva de se dissoudre avec les désordres d'Acxitl. Lorsque enfin ce prince, revenu à des sentiments plus dignes, entreprit de resserrer les liens de l'obéissance et du respect pour les lois, dans l'espoir d'amener la réforme des mœurs, le mal, devenu trop grand, était irréparable. Ses efforts ne servirent qu'à accélérer sa ruine, et sa rigueur en matière religieuse, s'enflammant davantage à proportion des obstacles qu'il rencontrait, se changea bientôt en un fanatisme persécuteur qui lui attira promptement les haines les plus irréconciliables.

Au milieu de ses tentatives, luttant avec peine contre l'obstination des uns et le débordement incorrigible des autres, il apprit tout à coup que les princes du nord et du nord-est, renonçant ouvertement à toute allégeance, avaient levé l'étendard de la guerre et marchaient contre Tollan. On ignore quels furent les motifs de cette invasion. On peut croire cependant que l'ambition de ces chefs, le désir de se rendre entièrement indépendants de cette royauté décrépite, déjà incapable de se défendre de ses ennemis intérieurs, peut-être aussi l'intention de se débarrasser des hordes barbares accumulées sur leurs frontières, en les lançant sur les provinces méridionales du Mexique, les avaient induits à secouer l'autorité chancelante de Topiltzin Acxitl. A la tête des rebelles était Huehuetzin (1), le plus puissant des tlatoa-

(1) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Veytia, ibid. Dans certaines relations, ce prince est nommé Huetzin, et dans d'autres Huehuetzin.

nis de Xalizco (1). Avec lui s'étaient confédérés Cohuanacox, qui déjà, sous Huémac, avait proclamé son indépendance à Quiahuiztlan-Anahuac et Xiuhtenan, autre seigneur de ces régions baignées par l'Atlantique (2). Leurs troupes unies formaient une armée considérable, avec laquelle ils ravagèrent, en quelques semaines, toutes les provinces voisines de la vallée de Xocotitlan. (An III Tecpatl, 1040.)

La consternation se répandit dans la capitale. Topiltzin Acxitl, pris à l'improviste, était hors d'état de lever en ce moment des forces assez imposantes pour combattre ou repousser l'invasion. En présence des dangers qui menaçaient son trône, il s'humilia devant ses ennemis et chercha à les apaiser par des présents. A quelle extrémité était réduit le fils du fastueux Huémac, le successeur de Quetzalcohuatl et de Nauhyotl! Les temples et les palais de la cité furent dépouillés alors de leurs richesses, et une ambassade composée des premiers seigneurs de la cour alla se prosterner devant Huehuetzin, afin de le supplier de se contenter des dons que lui envoyait le monarque. Le fier vassal reçut avec un mélange de dédain et de condescendance les députés de son suzerain ; mais il ajouta encore à leur humiliation en refusant de leur donner aucune réponse satisfaisante (3).

Pendant plus d'une année, il demeura campé aux portes de Tollan, comme une menace continuelle suspendue sur la tête d'Acxitl. Dans cette conjoncture pénible, on vint apprendre un jour au roi que les rebelles avaient quitté la vallée et qu'ils s'en retournaient à marches forcées vers leurs propres états. On ne tarda pas à savoir la cause de ce revirement subit. De nombreuses tribus chichimèques avaient profité de l'absence de

(1) Xalizco, province et ville ancienne, située au nord-est de Mexico, remplacée par l'état dont Guadalaxara est actuellement la capitale.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, ibid. — Mém. de Culhuacan, ad an. 1040.

(3) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, et Relacion Sumaria, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.

Huehuetzin et de ses alliés pour entrer sur leurs territoires (1). C'était cette invasion soudaine qui sauvait momentanément la capitale. Pendant que ses habitants s'abandonnaient à la joie de leur délivrance, les princes du nord rebroussaient chemin, chargés des dépouilles de Tollan, résolus à châtier une agression qui pouvait n'être pas moins fatale à leur puissance que leur propre rébellion l'était actuellement à celle de Topiltzin Acxitl.

Suivant les uns, ces hordes nomades venaient des bords de la mer de Californie (2) ; d'après les autres (3), elles sortaient des régions voisines du Texas et du Nouveau-Mexique. Il est bien probable, en effet, que c'était des contrées parcourues aujourd'hui par les Comanches et les Apaches, que descendirent la plupart de ces guerriers farouches qui commencèrent alors à envahir le Mexique. Un mouvement considérable avait dû s'opérer, vers cette époque, dans les territoires plus lointains du septentrion, d'où les populations, refoulées à la suite les unes des autres par une cause inconnue aujourd'hui, se seraient jetées sur les confins de l'empire toltèque, en poussant devant elles les nations voisines du grand lac salé des Mormons et, peut-être même, des rives du Mississippi. Appartenaient-elles aux mêmes races qui, sous le nom de Mixcohuas, avaient naguère envahi le plateau aztèque ? C'est là une question qu'on ne saurait encore aborder sans difficulté. On leur donne, dans les histoires, le titre commun de Chichimèques; mais ceux dont elles ont gardé le souvenir le plus complet s'appelaient Chichimèques-Teotenancas (4), et se

(1) Id., ibid. Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.
(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.
(3) Veytia, Hist. Antig., etc., tom. II, cap. 1.
(4) Chimalpain, Mém. de Culhuacan. — Le nom de Teotenancas leur venait apparemment du séjour qu'ils avaient fait, antérieurement à leur descente dans la vallée d'Anahuac, dans la ville de Teotenanco, qui appartenait à la province de Matlatzinco, aux frontières du Michoacan. Il est question encore des Teotenancas dans Duran, Hist. Antig. de la N.-España, tom. I, cap. 3, et dans Tezozomoc, Fragments de l'Hist. Mexic., coll. Aubin.

subdivisaient en Teotenancas-Acxotécas et en Teotenancas-Eztlépictin. Leur condition sociale n'était guère moins avancée que celle des Toltèques, et chacune de leurs tribus reconnaissait une divinité spéciale à laquelle elle rendait un culte fort solennel (1). Soit qu'au retour des princes alliés dans leurs états ils eussent été chassés par eux, soit que, par un traité particulier, ceux-ci, pour s'en débarrasser plus promptement, les eussent engagés à passer dans les provinces plus méridionales de l'empire, il est certain que Tollan ne tarda pas à voir leurs essaims monter des plateaux inférieurs de Xalizco et de Tonalan aux régions fertiles de l'Anahuac. Ils dévastèrent en passant celles du Michoacan et de Matlatzinco (2), où ils formèrent divers établissements et se répandirent sur les rives occidentales des lacs, dont les paisibles habitants se virent exposés en un instant à toutes les calamités inséparables d'une invasion étrangère.

Cette situation lamentable, au lieu d'ouvrir les yeux aux Toltèques et de les amener à écouter la voix de Topiltzin Acxitl, ne fit que les irriter davantage contre lui. Leur devoir alors eût été d'imposer silence à leurs dissentiments personnels, et de s'unir pour travailler ensemble au salut de la nation, si évidemment menacée dans son existence. Loin de là, ils n'en devinrent que plus acharnés les uns contre les autres; leurs rois eux-mêmes, entraînés, par une ambition coupable ou de perfides conseils, dans cet abîme fatal, rompirent, à leur tour, l'alliance antique sur laquelle était fondée la monarchie et implorèrent l'un contre l'autre le bras de ces barbares, que leur intérêt eût été de travailler à anéantir. Nauhyotl II, roi de Culhuacan, qui n'avait peut-être pas vu sans une indignation secrète le bâtard adultérin de Huémac prendre possession du trône de Tollan, cherchait à profiter des

(1) Mém. de Culhuacan.

(2) Matlatzinco, nom de la grande et fertile province dont Toluca était la capitale, à 10 lieues O. de Mexico.

embarras que la présence prolongée des barbares avait occasionnés à son neveu. Il lui déclara la guerre, on ignore sous quel prétexte, et marcha avec une armée nombreuse vers la plaine de Xocotitlan. Acxitl, indigné de cette conduite déloyale, sortit en personne au-devant de son oncle; à la suite de plusieurs rencontres meurtrières, il lui livra bataille et remporta la victoire la plus complète (1). Nauhyotl, vaincu, s'enfuit à Culhuacan; mais il ne cessa, jusqu'au dernier moment, d'agir contre Topiltzin. On ne saurait dire jusqu'à quel point il encouragea les barbares à envahir ses états; mais ils n'avaient déjà plus besoin d'être appelés pour venir prendre part à la curée.

On les voyait arriver par bandes nombreuses du côté du nord. Chaque jour, les communications entre les provinces devenaient plus difficiles, et, à l'intérieur, chacune des grandes villes de l'empire paraissait se changer en un foyer de discorde. Tollan était déchiré plus que jamais par les factions religieuses, enflammées qu'elles étaient par les rigueurs intempestives du souverain. Acxitl, dont le fanatisme avait doublé depuis sa victoire sur Nauhyotl, n'en était pas mieux obéi, et son autorité pouvait encore plus difficilement se faire sentir au dehors. Chaque seigneur, chaque petit prince, assuré de l'impunité, travaillait à se rendre indépendant à son tour dans la cité dont il avait le commandement, et, d'après l'inspiration de son intérêt ou de son orgueil, prenait à sa solde ou introduisait au cœur de l'empire une portion de barbares sur lesquels il s'appuyait pour soutenir son usurpation.

Les Chichimèques, profitant de ces conjonctures funestes, se répandaient sans opposition dans les riches vallées de Xocotitlan et d'Anahuac, étendant leurs incursions jusqu'au delà des monts qui

(1) Ixtlilxochitl, Quinta Relacion, etc. Voici les paroles de l'auteur : « Este « principe fué hombre de gran gobierno y amigo de la paz, y muy valeroso en « las batallas, como parece en la que vencio personalmente a Nauhuayotl, rey « de los Culhuas-Tultecas ».

séparent ces belles contrées de la plaine de Huitzilapan (1). Le meurtre et le pillage, l'incendie des métairies étaient les traces cruelles qu'ils laissaient de leur passage. Les villes mêmes n'étaient déjà plus à l'abri de leurs ravages; ils n'avaient de pitié que pour celles dont ils prenaient possession dans l'intention de s'y établir. Mais cette pitié même était ce qui pouvait arriver de plus funeste à la puissance des rois toltèques. Pendant que les Acxotécas roulaient autour de Tollan, cherchant en quel lieu ils pourraient fixer leurs pas, leurs frères, les Eztlépictin, se rendaient maîtres de la vallée de Tenanco (2), l'un des cantons les plus fertiles de la province de Chalco, au sud du lac du même nom (3), et qui appartenait au royaume de Tollan. Cette vallée, formée par les hautes et froides montagnes que couronne le Popocatepetl, est entourée de gorges profondes, d'une défense aisée contre toute invasion extérieure. Rien n'était plus facile aux habitants que de repousser les Eztlépictin; mais il y a tout lieu de croire qu'ils invitèrent eux-mêmes leur chef Totoltécatl, dans leur pays, afin d'éviter une effusion de sang inutile et de se soustraire ainsi au joug de Tollan. Quant à Nauhyotl, il n'avait que trop de difficulté à défendre les frontières de Culhuacan et à tenir les Chichimèques à distance : aussi peut-on croire qu'il n'était pas étranger à cette invasion, et c'était probablement à son instigation, pour les éloigner de ses états, qu'ils étaient entrés dans Tenanco.

Quoi qu'il en soit, les Eztlépictin surent promptement se fortifier dans cette position superbe et braver les menaces d'Acxitl. Tous les princes environnants eurent également à souffrir de ce dangereux voisinage; mais Cholullan paraît avoir été moins épargné alors que les autres villes. C'est apparemment à cette occasion, et à cause des troubles que les dissidences religieuses exci-

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.

(2) *Tenanco*, ancienne ville de l'Anahuac, chef-lieu des Chichimèques teotenancas, sur la rivière et la vallée de Tenanco, à 3 lieues sud de Chalco.

(3) Chimalpain, Mémorial de Culhuacan, MS.

taient si fréquemment dans toutes les cités soumises à l'empire toltèque, que commença l'émigration dont parlent les chroniques (1). Un grand nombre de familles des plus considérables de Cholullan, redoutant les suites de ces troubles et inquiétées, chaque jour davantage, par les barbares, prirent la résolution d'abandonner leurs foyers et de se retirer, avec ce qu'elles pouvaient emporter de leurs richesses, dans d'autres régions où elles vivraient à l'abri de ces calamités. Cet exemple fut suivi dans la plupart des villes toltèques. Culhuacan et Tollan virent s'éloigner l'un après l'autre les chefs des plus illustres maisons de l'empire, qui allèrent porter dans des contrées lointaines, avec le nom glorieux de leur patrie, leur langue, leurs lois et leur civilisation. (An III Tecpatl, 1040.)

A la suite des Eztlépictin, une divinité nouvelle s'était installée dans l'Anahuac. C'était Nauhyoteuctli dont l'histoire ne donne que le nom (2). On sait seulement que c'était le dieu spécial de la tribu qui avait pour lui une profonde vénération. Des prêtres nombreux, hiérarchiquement constitués, formaient un collége sacerdotal (3), d'une grande autorité, chargé de présider à son culte, dont la pompe et la solennité paraissaient avoir effacé même celui de Quetzalcohuatl. Soit que les Eztlépictin lui eussent bâti un temple dans Tenanco, soit qu'ils eussent détrôné le prophète pour sub-

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., MS. — Chimalpain, Mémorial de Culhuacan, MS. Toutes les histoires manuscrites et imprimées parlent de l'émigration des Toltèques.

(2) *Nauhyoteuctli*, nom composé de *nauh*, quatre, *yoll*, grelot ou sonnettes, et *teuctli*, seigneur ou chevalier; c'est-à-dire le *Seigneur aux quatre grelots*. Quel était ce dieu, quels étaient ses symboles? c'est ce que l'histoire ne donne pas à connaître. Il y a lieu de croire, toutefois, que c'était quelque chef ou prince déifié; peut-être même était-ce le premier Nauhyotl de Culhuacan, placé sur les autels par son successeur Nauhyotl II, l'ennemi personnel d'Acxitl. Outre le nom de Nauhyoteuctli, il s'appelait encore Xipil et Tlailotlacateuctli; ce dernier signifie exactement seigneur des Tlaïlotlacas, nom d'une nation qui, plus tard, vint se fixer à Tetzcuco, dans l'empire d'Acolhuacan.

(3) Mém. de Culhuacan.

stituer sur ses autels le dieu qu'ils avaient apporté, il est certain que le sanctuaire de Nauhyoteuctli brilla bientôt de tout l'éclat des plus anciennes divinités de l'empire (1). L'attrait de la nouveauté, peut-être celui du mystère, y attira promptement les populations des provinces voisines. Leur empressement y fit affluer les richesses et avec ces richesses s'accrut en peu de temps la puissance d'un corps sacerdotal qui rivalisa avec celui dont Acxitl était à la fois le chef et le souverain.

Ce prince en éprouva une jalousie d'autant plus grande qu'il se considérait lui-même comme le seul et le plus digne représentant des dieux sur la terre. L'établissement d'une religion nouvelle, les pompes d'un culte étranger étaient un attentat contre la majesté divine et humaine. L'invasion des barbares dans son royaume, la destruction de son autorité dans une partie de la province de Chalco avaient à peine touché ses sentiments, et il s'était cru trop faible pour chasser les Eztlépictin. Mais, lorsqu'il se vit outragé dans sa dignité de pontife, tout son orgueil s'éveilla avec le fanatisme du réformateur. Malgré les embarras dont il était environné dans Tollan et l'abaissement de son pouvoir, il mit tout en œuvre pour extirper une hérésie d'autant plus dangereuse à ses yeux que ses formes se rapprochaient davantage de la religion de Quetzalcohuatl. Les provinces étaient hors d'état de lui offrir aucune ressource, soit à cause des barbares qui en eussent empêché le passage, soit à cause de leurs propres divisions. Il sut en trouver dans Tollan : malgré les calamités dont cette grande ville avait été frappée, ses vingt quartiers renfermaient encore une multitude innombrable, enflée de sa prospérité passée, mécontente du présent et opprimée par les exigences d'un gouvernement accoutumé, pendant plusieurs siècles, à se soutenir à l'aide des tributs que lui apportaient ses vastes dépendances. L'oisiveté de la population s'exerçait dans le tumulte des factions et de la

(1) Mém. de Culhuacan.

controverse religieuse. Dans cette tourbe fanatique dont les adhérents de Quetzalcohuatl composaient encore la majeure partie, l'appel de Topiltzin Acxitl ne pouvait manquer d'être entendu.

Une armée plus nombreuse qu'on n'eût osé l'espérer se rangea sous l'étendard de Quetzalcohuatl et sortit, bientôt après, de Tollan en marche sur Tenanco (1). L'histoire ne dit pas si, cette fois, Acxitl se plaça à la tête de ses troupes ; on sait seulement qu'elles rencontrèrent, dans leur chemin, à travers la vallée d'Anahuac, des obstacles d'une telle nature, que ses généraux purent juger, de prime abord, de la difficulté de l'entreprise. Ils avaient ordre de détruire partout les signes du culte de Nauhyoteuctli, d'abattre et de brûler son temple et de chasser ses prêtres par la force des armes. Le roi de Tollan comptait peut-être, en cette circonstance, sur le secours du prophète dont il était le vicaire ; mais le ciel resta sourd à ses vœux. Les Eztlépictin, encouragés sous main par le roi de Culhuacan, avaient su se rendre maîtres de la vallée de Tenanco, en dépit de Topiltzin Acxitl ; ils se montrèrent encore plus habiles pour s'y défendre. L'armée royale, dont l'intolérance était déjà vue de mauvais œil par les populations de l'Anahuac, fut battue dans toutes les rencontres qu'elle eut avec les Chichimèques, et ses efforts ne servirent qu'à constater davantage l'impuissance de son souverain (2).

Cependant ces défaites humiliantes ne furent pas les conséquences le plus fatales de son entreprise contre les Eztlépictin. Pendant que Totoltécatl lançait ses bandes à demi sauvages contre les Toltèques et leur faisait mordre la poussière dans une série de batailles sanglantes, Xalliteuctli, chef des Acxotécas, tentait une expédition contre la cité même de Tollan. Malgré la douceur relative des rites de Quetzalcohuatl, sa religion n'en était pas moins regardée comme la plus intolérante et la plus insuppor-

(1) Mém. de Culhuacan. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. 1, cap. 32.
(2) Mém. de Culhuacan. — Ixtlilxochitl, Cuarta Rel. et Sumaria Relacion.

table par un grand nombre. Les indifférents et les sectaires des autres cultes, poussés à bout par les persécutions et les tracasseries pieuses des réformateurs, brûlaient de se venger. Profitant de l'absence d'Acxitl ou bien des mauvais succès de ses troupes, ils s'entendirent avec les Acxotécas et les introduisirent au sein de la capitale (1). C'était le coup le plus funeste qu'il fût possible de porter au monarque. Les factions relevèrent aussitôt la tête avec un redoublement d'audace. Avec Xalliteuctli était entré en même temps son dieu Acollacatl-Nahualteuctli (2), dont les autels s'élevèrent bientôt à côté de ceux de Quetzalcohuatl et de Tetzcatlipoca. Tollan se trouvant ainsi partagé en trois camps, chacun ayant son dieu et son chef, voyait augmenter chaque jour la mesure de ses maux. La couronne continuait cependant à dominer encore les autres partis ; mais ceux-ci savaient se réunir à l'occasion, lorsqu'il s'agissait de combattre les Toltèques de Topiltzin. De chaque côté, c'était une haine, une soif de vengeance extraordinaire. Le sang coulait à flots dans les rues, dans les temples, dans les palais. Insensibles à la détresse publique, les factieux foulaient aux pieds toutes les lois de la religion et de l'humanité. Les superbes édifices dont la ville était ornée devenaient autant de forteresses où l'on se battait tous les jours avec plus d'acharnement : le meurtre succédait au pillage, l'incendie sui-

(1) Mém. de Culhuacan.

(2) Ibid. — Acollacatl, composé de *acolli* ou *aculli*, épaule, et *acatl*, canne, roseau. Il serait difficile de déterminer si ce dieu Acollacatl avait du rapport avec les Acolhuas, dont les premières tribus occupaient déjà une portion des contrées qui portèrent depuis le nom d'Acolhuacan. Gomara contient un passage qui semble faire allusion cependant aux démêlés que les premiers chefs des Acolhuas eurent avec le culte de Quetzalcohuatl. Parlant de l'origine de ce nom, il dit que le premier Acolhua-teuctli s'appela ainsi, « porque atajo « un brazo de Quetzalcohuatl, parce qu'il amarra un bras de Quetzalcohuatl ». Ceci paraît se rapporter à Acxitl et au culte dont il était le pontife, Acollacatl ou la tribu dont il était le dieu ou le prêtre ayant véritablement contribué à sa ruine dans Tollan. Son autre nom de Nahualteuctli, chevalier de la science, rappelle les initiés de Cuitlahuac, dont il faisait peut-être partie.

vait le meurtre, tout sentiment de justice avait disparu ; l'innocence payait à la place du crime et les plus pervers sortaient vainqueurs de la lutte (1).

Le même esprit de vertige paraissait avoir saisi toutes les provinces de l'empire. Si, par moments, les partis mettaient de côté leurs dissentiments et cessaient les hostilités dans l'une ou dans l'autre ville, c'était pour prendre des forces et s'élancer ensuite avec plus de fureur les uns contre les autres ; c'était pour former quelque trahison ou pour aller se jeter à l'improviste sur quelque cité voisine par l'appât du pillage. Les trois capitales de la monarchie se signalèrent particulièrement dans cette guerre d'agression ; rien ne peut se comparer à l'acharnement sauvage qu'elles déployèrent pour se perdre et se détruire mutuellement (2). Des trois reines de l'Anahuac, il ne restait déjà plus que des ruines ensanglantées : tout présageait la chute prochaine de la monarchie, lorsque la peste et la famine vinrent se joindre aux fléaux de la guerre civile qui avait déjà causé tant de ravages. (De l'an IV Calli, 1041 à l'an X Acatl, 1047.)

Depuis que la guerre civile s'était si cruellement déchaînée dans les villes et dans les provinces, l'abandon de presque toute culture avait été un des signes les plus funestes de la décadence de la civilisation et des douloureuses extrémités où avaient été réduits les Toltèques. Pour se nourrir, on se contentait du peu que la terre produisait spontanément et des provisions qu'à de rares intervalles on tirait des contrées limitrophes qui avaient le moins souffert des calamités communes (3). La privation ou la

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron. — Mém. de Culhuacan. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.

(2) Id., ibid. Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion et Sum. Rel., etc., ap. Kingsborough, Supp., tom. IX.

(3) Aubin, Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains, Paris, 1848. — Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion et Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3, coll. Ternaux-Compans. — Le pays des Toto-

mauvaise qualité de la nourriture ne pouvaient manquer d'être fatales aux populations, en affaiblissant les sources de la santé publique ; de là ces maladies effrayantes parmi les Indiens et qui, à plusieurs reprises, dépeuplèrent si rapidement les régions américaines (1). A ces causes il fallait joindre alors les effluves pestilentiels qui s'échappaient, dans les villes et dans les campagnes, des cadavres de cette multitude de victimes de la discorde et de la guerre, abandonnés sans sépulture et dont les zopilotes ne pouvaient faire assez rapidement leur proie (2). De là cette contagion dont la légende mexicaine, toujours amie du merveilleux, dépeint l'apparition avec des couleurs si saisissantes (3).

Au dire des auteurs sacrés de cette époque, Téotihuacan, la cité antique des dieux, aurait été la première atteinte du fléau, au milieu des cérémonies augustes d'un sacrifice. Dans l'espoir de conjurer les malheurs qui affligeaient l'empire, les Toltèques, dans la poitrine desquels brûlait encore le feu sacré du patriotisme, avaient convoqué dans cette ville les princes, les prêtres, les sages de la nation, tous les hommes, enfin, capables d'entendre encore la voix de la raison, afin de consulter la divinité et de chercher, par des solennités expiatoires, à apaiser sa colère (4). En dépit de la guerre civile et des discordes qui continuaient à

naques, vers le sud-est de Mexico, paraît avoir été la contrée d'où les Toltèques affamés tirèrent quelques subsistances durant leurs désordres civils et religieux, d'où lui vint, dit-on, le nom de Totonacapan, Région de notre subsistance.

(1) Cabrera y Quintero, Escudo de armas de Mexico, lib. I, cap. 9 et seq. *passim*. Mexico, 1746.

(2) On sait que le zopilote est un oiseau de proie, commun dans toute l'Amérique-Centrale et le Mexique, qui fait dans ces contrées l'office d'agent voirier et de nettoyeur de carrefours ; pas une carcasse ne lui échappe, à moins qu'elle ne soit profondément enterrée.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 14.

(4) Dans la religion toltèque et mexicaine, la plupart des sacrifices étaient des sacrifices d'expiation ; c'était en vertu de cette idée que ces peuples versaient tant de sang, et surtout le sang humain, comme le plus précieux et le plus agréable à la divinité, le plus propre à apaiser sa colère.

diviser les cités et les familles, une multitude considérable accourut, des trois royaumes toltèques, dans l'enceinte de Téotihuacan, pour assister aux délibérations de l'assemblée et prendre part aux sacrifices.

Après avoir passé dans le temple le premier jour en prières, pour obtenir des dieux qu'ils daignassent les éclairer, prêtres et seigneurs étaient descendus, la nuit suivante, dans la grande cour, environnée de portiques, qui servait de vestibule à la pyramide du Soleil. Au centre s'élevait le grand autel, avec des masses de bois empilé destinées à recevoir les victimes qu'on devait offrir au dieu du feu Xiuhteuctli (1). Déjà les flammes s'élevaient à une hauteur considérable, dévorant les captifs que la cruelle superstition de cette époque leur avait offerts en holocauste ; leurs gémissements étouffés se confondaient avec le petillement de l'incendie, avec les notes monotones des chants sacrés et le pas sourd et cadencé des nobles toltèques, qui tournaient en dansant autour du lieu du sacrifice (2). Aux lueurs sinistres du foyer expiatoire, les formes élancées des danseurs se reproduisaient en ombres gigantesques sur les édifices environnants, lorsque tout à coup une autre forme, plus colossale et plus effrayante que tout le reste, apparut au milieu de la place ; c'était un spectre aux traits difformes, aux bras longs et osseux. Nul n'osa lui adresser la parole ; il dansa avec eux, suivant la ronde et les figures du ballet, aux sons lugubres du téponaztli ; mais, à mesure qu'il avançait, il saisissait dans ses longs bras, en tournant sur lui-même, le Toltèque le plus rapproché de lui et l'abandonnait ensuite mort, à ses pieds, sur le sol. Toute la nuit se passa dans cette

(1) Xiuhteuctli, composé de *xiuh*, l'herbe symbolisant l'année chez les Mexicains, et de *teuctli*, seigneur, c'est-à-dire, Seigneur de l'année ; c'était un des titres nombreux donnés au soleil, comme le régulateur de l'année et le maître du feu. On l'appelait encore Itzcozauhqui, Voici le Vermeil, titre qui n'a pas besoin de commentaires.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 22.

bandes indisciplinées (1) et s'avançaient, par une marche rapide, vers la vallée de l'Anahuac. Les plus distingués paraissent avoir été Icxicohuatl, Quetzaltéhueyac, Tezcohuitzil, Totolhuitzil et Xelhua. Chacun d'eux était à la tête d'une tribu qui, depuis, s'appela du nom du lieu où elle cessa d'être nomade (2). Dans la violence de leur course, ils roulèrent comme les flots d'un torrent débordé, portant la désolation et la mort dans toutes les provinces par où ils passèrent. L'épouvante précédait leurs pas. Les habitants des campagnes fuyaient éperdus dans les cités, pour se mettre à l'abri de leur fureur, mais ce séjour même ne pouvait les sauver. Des villes entières furent détruites et disparurent de la surface du sol Alors, dit-on, les familles toltèques comprirent la vérité des paroles qu'elles avaient entendues de la bouche du génie tutélaire de la nation, dans les plaines de Téotihuacan ; remplies d'effroi, elles abandonnèrent, en plus grand nombre que jamais, leur patrie désolée et allèrent chercher un refuge vers des rivages plus prospères (3).

sortir originairement de Chicomoztoc, comme tous les autres ; mais il est remarquable qu'après avoir énuméré les noms des différents chefs qui suivirent Icxicohuatl il ajoute ces mots : « Yehuantinin Calmecatlaca, yn Tepehuani, « et ceux-ci sont des gens de Calmecac, des Tepehuani ». Seraient ils de la même race et du même pays que les Tepehuanes, voisins de Chihuahua, qui se révoltèrent si souvent contre les Espagnols, au commencement de la conquête ? Dans ce cas, ce nom jetterait un grand jour sur l'origine de ces Teo-Chichimèques.

(1) On ne doit pas toujours prendre à la lettre ce que les historiens espagnols du Mexique nous disent de ces chefs barbares. Ainsi que la plupart des princes goths et visigoths, à l'époque de la chute de l'empire romain, les princes chichimèques, quoiqu'à la tête souvent de bandes à demi sauvages, n'étaient dépourvus ni de civilisation ni d'éducation. La plupart même paraissent avoir appartenu à des races à peu près aussi policées que les Toltèques.

(2) Il est quelquefois difficile de déterminer si les tribus prirent leur nom des villes où elles s'établirent, ou si elles leur imposèrent leur propre dénomination. Nous croyons que l'un et l'autre a eu lieu.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tecpatl, 1064. — Mém. de Culhuacan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 14.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Les factions continuent dans Tollan. Secte mystérieuse des Ixcuinamés dans cette ville. Conjectures sur leur origine. Invasion de l'Anahuac par les Teo-Chichimèques. Ruine d'Otompan et de Tetzcuco. Coalition nouvelle entre Azcaputzalco, Coatlychan et Culhuacan. Siége et prise de cette métropole par les Teo-Chichimèques. Derniers efforts des Toltèques contre les barbares. Huémac II sort de sa retraite et marche contre eux. Il est vaincu à la bataille de la rivière de Quauhtitlan. Les ennemis s'approchent de Tollan. Topiltzin Acxitl abandonne sa capitale, qu'il livre aux flammes. Il se retire à Téotihuacan. Dernière tentative de Huémac II. Bataille d'Iztapalocan. Victoire des Teo-Chichimèques. Désastre des Toltèques. La reine Quetzalxochitl périt dans la mêlée. Huémac II se cache à Chapultepec. Acxitl, proscrit, se retire à l'île de Xicco. Il abandonne les terres de l'empire. Les Teo-Chichimèques entrent dans Tollan. Désolation de cette ville. Icxicohuatl, chef des Teo-Chichimèques. Huémac III, dernier roi des Toltèques, créé par les barbares. Ruine absolue de l'empire. Inauguration de la fête de Xipé-Totec. Discordes des Chichimèques Toltèques et des Nonohualcas dans Tollan. Ils s'insurgent contre Huémac III. Fuite et mort de ce prince. Xelhua sort de Tollan avec les Nonohualcas. Désolation et abandon suprême de cette ville. Nauhyotl II abandonne Culhuacan et va mourir en exil. Dispersion définitive des Toltèques. Désespoir et suicide de Huémac II à Chapultepec.

L'empire des Toltèques, menacé si longtemps d'avance, achevait de se dissoudre sous les fléaux de toute espèce qui ne cessaient de fondre sur ses belles provinces. Au milieu de tant de calamités, les factions, enivrées de leurs propres fureurs, continuaient à s'abandonner à leurs sanglants débats. Par son intolérance inexorable, Topiltzin Acxitl n'avait que trop contribué à en-

flammer leur fanatisme. Mais enfin, ouvrant les yeux sur des excès dont il pouvait se considérer comme une des principales causes et se trouvant désormais incapable de les réprimer, il avait songé plusieurs fois, en voyant partir ses frères, à quitter lui-même une terre qui semblait livrée à jamais à l'esprit du mal. Mais il lui était réservé d'être témoin de choses plus funestes encore, avant même d'avoir les Teo-Chichimèques à ses portes. La licence, dont il avait le premier donné l'exemple, quelques années auparavant, loin de décroître, à la vue des calamités qui s'appesantissaient sur la nation, n'avait fait que s'étendre et prendre des racines plus profondes dans les diverses classes de la société, malgré la vigilance du monarque et les rigueurs qu'il n'avait que trop souvent déployées contre les fauteurs de l'immoralité. Mais, parmi les troubles dont Tollan n'avait cessé d'être le théâtre, il n'était que trop aisé d'éluder les ordonnances du souverain, qui avaient, d'ailleurs, contre elles, la majorité de la population.

Dans de telles conjonctures, toute innovation qui tendait à fomenter le désordre, à revêtir les passions humaines de formes plus attrayantes, en fournissant les moyens de les satisfaire avec une sensualité plus raffinée, ne pouvait manquer de rencontrer des partisans. La secte des Ixcuinamés, qui s'introduisit alors dans Tollan, remplissait ces diverses conditions. Elle était originaire du Cuextlan, et ce fut vers l'an 1058 qu'elle commença à faire des adeptes dans la capitale. Cette contrée a été renommée de tout temps, avant la conquête, pour l'extrême laxité des mœurs de ses habitants (1) et la facilité avec laquelle on pouvait s'y laisser aller à toute sorte de plaisirs. Ceux de la table où, au rebours des coutumes toltèques (2), les femmes se réunissaient avec les hommes, les jouissances de la bouche, l'abus des boissons eni-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29.

(2) D'après les coutumes toltèques, les femmes mangeaient à part; il en était de même chez les Mexicains, les exceptions à cette règle étant fort rares.

vrantes y étaient portés à un excès incroyable (1). Quoique plus policés que les Mexicains eux-mêmes, les hommes y allaient entièrement nus, à moins d'être obligés de s'habiller et de s'orner par les nécessités de leur rang ou des cérémonies religieuses. On y rendait un culte solennel au signe de la génération (2) qu'on représentait dans les temples et sur les places publiques, sous une forme monstrueuse, environné de figures et de statues de la dernière lasciveté (3). Avec tout cela, les Cuextécas passaient pour être adonnés à la magie, dont ils connaissaient à fond tous les artifices : aucun genre d'enchantement n'était ignoré d'eux, et ils savaient fasciner à un degré éminent les spectateurs, en opérant des choses merveilleuses, en faisant paraître à leurs yeux ce qui réellement n'existait point, comme une fontaine avec des poissons, lorsqu'il n'y avait absolument rien, en brûlant une maison qui reparaissait entière l'instant d'après, en se coupant par morceaux et en tuant un homme qui se remontrait sain et sauf, sur un signe de leur volonté (4).

Les Ixcuinamés sortaient en dernier lieu de Cuextécatl-Ichocayan (5) : les chefs de la secte, sinon la secte entière (6), étaient des femmes, ce qu'indiquent le titre qu'elles ont conservé dans la chronique, de Cihua-tlatlacatecollo, ou les démons femelles, et le nom « d'Ixcuinamé, » ou les Matrones aux visages peints ou masqués (7),

(1) Relation abrégée sur la Nouv.-Espagne et la grande ville de Temixtitan-Mexico, par un gentilhomme de la suite de Cortès, trad. de la coll. de Ramusio par Ternaux-Compans. Cet écrivain, que Clavigéro appelle le Conquérant anonyme, dit, en parlant des habitants de Cuextlan, que telle était leur inclination à la boisson, que, lorsqu'ils ne pouvaient plus boire de leur vin, ils s'en faisaient injecter par derrière à l'aide d'une canule.

(2) Id., ibid. « Adoravano il membro que portano gli uomini fra le gambe».

(3) Id., ibid.

(4) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29.

(5) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. VIII Tochtli, 1058.

(6) L'auteur du Codex Chimalpopoca parle en même temps d'hommes et de femmes diaboliques dans le texte suivant, à l'an 1059.

(7) Le mot d'*Ixcuinamé* est également d'une étymologie difficile, à cause des divers sens auxquels il prête.

qui leur venait apparemment de la coutume de se déguiser ou de se couvrir le visage, pour se rendre avec plus de liberté à leurs réunions licencieuses. Malgré la rareté des détails laissés par l'histoire sur ce sujet remarquable, elle en laisse encore entrevoir assez, cependant, pour faire comprendre le caractère de la secte. Dans leurs assemblées, que recouvrit d'abord le voile du mystère, on se livrait à des orgies religieuses, mêlées d'épisodes non moins cruels qu'obscènes. On immolait, en leur faisant subir diverses tortures, deux jeunes garçons, et, s'il est possible de hasarder une conjecture dans cette matière obscure, nous dirons que ce fut peut-être en représailles de ces atroces lupercales, où les chefs féminins se revêtaient de la peau de leurs victimes fraîchement écorchées, qu'eut lieu, si peu d'années après, la première fête du Xipé-Totec, avec laquelle se ferment tristement les annales de Tollan.

Ce qui est certain, c'est qu'en dépit de leurs luttes sanguinaires les habitants de cette capitale furent saisis d'épouvante, lorsque le secret de ces mystères commença à se répandre (1); mais il était dans leur destinée de devoir s'accoutumer à toutes les horreurs et de finir par y trouver une jouissance féroce. On ignore si la royauté tenta de les réprimer. Mais au moment où les Ixcuinamés ouvraient ainsi une nouvelle voie à la corruption et à la ruine, les Teo-Chichimèques arrivaient au cœur de l'empire toltèque (De l'an I Acatl, 1051 à l'an X Tecpatl, 1060.)

On vit paraître, pour la première fois, ces nouveaux barbares vers les montagnes qui ceignent au nord le plateau de Xocotitlan jusqu'à Tollantzinco : ils descendirent d'abord par bandes peu considérables dans les fertiles vallées où s'étaient montrés, quatre siècles auparavant, les ancêtres des Toltèques. Leur nombre s'accrut rapidement : en peu de temps ils inondèrent l'Anahuac, se pressant à la suite les uns des autres et s'élançant par tous les défilés dans les plaines qui bordent les grands lacs. Les courts frag-

(1) Cod. Chimalp. ibid. ut sup.

ments qui conservent le souvenir de cette invasion (1) ne permettent pas de déterminer d'une manière exacte le caractère qu'elle eut au premier abord ; mais elle ne paraît pas avoir été moins hostile que dans les provinces supérieures. Otompan, Téotihuacan et Tetzcuco furent les premiers menacés. En vain leurs habitants cherchèrent-ils à défendre leurs demeures et les sanctuaires de leurs divinités : du haut des grandes pyramides du Soleil et de la Lune, les prêtres de la ville sacrée contemplèrent avec épouvante l'incendie des métairies, des villes et des villages voisins ; ils entendaient les cris des mourants sans pouvoir leur porter aucun secours. On ignore si la cité des dieux fut alors entièrement épargnée ; mais Otompan, Tetzcuco et toutes les localités intermédiaires furent saccagés par un ennemi impitoyable et qui n'avait pas encore appris à respecter un adversaire plus faible que lui (2); ceux qui eurent le bonheur d'échapper à ce grand désastre s'enfuirent de l'autre côté du lac et allèrent se cacher dans les marais de Tenochtitlan, dont les îles fangeuses leur parurent un asile plus sûr que les rochers les plus escarpés (3). C'est ainsi qu'Otompan perdit son rang de capitale ; sa suprématie passa avec le reste de ses habitants à la ville d'Azcapotzalco (4), qui forma, dès lors, une ligue nouvelle avec Culhuacan, dont Tollan se vit formellement exclu par la volonté de Nauhyotl II. Quoiqu'on ne connaisse pas les événements détaillés de ces jours funestes, il paraîtrait que la noblesse de l'Anahuac, épouvantée de l'avenir

(1) Ixtlilxochitl, Relations diverses, *passim*. — Hist. Tulteca, Peintures et MS. en langue nahuatl, coll. Aubin.

(2) Mém. de Culhuacan. — Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion et Sumaria Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.

(3) Mém. de Culhuacan, ad an. X Acatl, 1047. — Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tecpatl, 1064. — Veytia, ibid.

(4) Azcapotzalco, nom qui veut dire fourmilière. C'est une ancienne ville située à un peu moins de 3 lieues de Mexico, dans des marécages qui paraissent avoir fait partie autrefois du lac de Tenochtitlan ; il est certain que les eaux du lac entouraient autrefois la localité où elle se trouve bâtie.

terrible que l'obstination fanatique d'Acxitl et l'opposition inhumaine de ses adversaires préparaient à la monarchie, aurait alors séparé sa cause de la sienne : on abandonna Tollan avec son roi à leurs luttes réciproques, et un nouveau gouvernement se constitua à Coatlychan (1) qui s'unit à ceux d'Azcapotzalco et de Culhuacan, pour travailler à la défense commune.

Leur alliance, cependant, ne suffit pas pour mettre cette métropole à l'abri des barbares. Au bruit de leur approche, Nauhyotl avait brisé les digues qui joignaient une portion de sa capitale à la terre ferme. Les troupes les plus vaillantes occupèrent la citadelle de Culhuacatepec, qui, avec son temple antique, commandait, du haut de la colline de Huexachtecatl, le lac et la région voisine. Les habitants, les yeux tournés avec angoisse vers le rivage de Tetzcuco, s'attendaient à tout moment à voir paraître les Teo-Chichimèques. Icxicohuatl et Quetzaltéhueyac, à la tête des premiers corps ennemis, venaient d'arriver à Nonohualco (2); ils n'étaient plus qu'à trois petites journées de Culhuacan (3). Le treizième jour Xochitl (4), ils se montrèrent, au lever du soleil, à peu de distance de la capitale. Les bandes redoutables qu'on appela depuis de Quauhtinchan, de Moquihuican (5), les Totomihuas,

(1) Mém. de Culhuacan. — Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29. — Cohuatlichan (Demeure du Serpent); ancienne capitale, proprement dite, des Acolhuas policés venus des bords de la mer Vermeille, aujourd'hui village appelé San-Miguel Coatlichan ou Quauhtinchan (Maison des Aigles), à 3 lieues S. E. de Tetzcuco et à 7 lieues E. de Mexico.

(2) Hist. Tulteca, Peintures et MS. — Nonohualco est un nom fort commun dans la géographie mexicaine. Celui dont il s'agit ici paraît avoir été vers le nord de la vallée.

(3) Le texte de l'Hist. Toltèque dit : « Le jour onze Tecpatl, en sortant de « Nonohualco, Icxicohuatl et Quetzaltehueyac allèrent dormir à Teticpac. Le « jour douze Quiahuitl, ils allèrent coucher à Xalpantzinco, et le jour treize « Xochitl, après qu'ils furent sortis de Xalpantzinco, ils arrivèrent à Culhuacatepec. »

(4) Ibid.

(5) Ce nom de Moquihuican, ou ville des Moquihuis, rappelle celui des Moquis, tribu septentrionale qui paraît avoir eu la même origine que la plupart des peuplades aztèques.

les Acoll-Chichimecas (1), les Tzauhtecas, les Zacatecas, les Texcaltecas (2), ainsi que les nobles Malpanecas (3), marchaient sous les ordres des chefs teo-chichimèques. Leur aspect frappait de terreur tous ceux qui les voyaient. Ainsi qu'une vague immense, ils descendirent des montagnes voisines et vinrent donner contre la citadelle toltèque. Les vieux soldats de Culhuacan ne purent tenir longtemps contre ce choc formidable ; après un combat sanglant, l'assaut fut donné à la forteresse (4), et le soleil n'avait pas encore dérobé à la terre ses derniers rayons, que la bannière d'Icxicohuatl flottait sur ses tours pyramidales. (An X Tecpatl, 1060.)

Nauhyotl était déjà plus qu'à demi vaincu. Sommé, sans doute, de se rendre aux barbares victorieux, il est à croire qu'il leur livra les portes de sa capitale et se soumit à leur payer tribut. Ce qui est certain, c'est qu'Icxicohuatl et Quetzaltéhueyac parlèrent en maîtres dans Culhuacan (5) ; de cette manière, apparemment, cette ville échappa (6) au désastre total qui venait de frapper Tetzcuco et Otompan. On ignore s'il prit aucune part ensuite en faveur ou contre Tollan, ou s'il se contenta de rester forcément spectateur des événements qui mirent fin à la royauté de Topiltzin Acxitl.

Pendant que les Teo-Chichimèques saccageaient les bords du lac et y établissaient provisoirement leur autorité, de nouvelles

(1) Ils furent appelés probablement Acoll-Chichimecas, après qu'ils se furent établis dans les terres des Acolhuas, ou peut-être parce qu'ils sortaient de la même tribu.

(2) Les Texcaltecas, depuis Tlaxcaltecas, ou habitants de Tlaxcallan.

(3) Hist. Tulteca, etc.

(4) Le texte ajoute : « C'est au même jour XIII Xochitl que déjà ils arrivent « entièrement à Culhuacatepec : en ce jour ils font déjà des captifs ; déjà Icxi-« cohuatl et Quetzaltehueyac agissent. C'est là, en Culhuacatepec, qu'ils « plantèrent leurs insignes et firent leurs signaux ».

(5) Hist. Tulteca. — Mém. de Culhuacan.

(6) Ibid. — Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.

bandes se dirigeaient vers Tollan, sous les ordres de Huehuetzin et de plusieurs autres chefs des terres voisines de Xalizco (1). Au bruit de leur marche, le monarque, faisant un dernier appel aux sentiments des Toltèques fidèles, les conjura d'abjurer leurs haines personnelles et d'écouter la voix de la patrie en danger. La vue du sort que venait d'éprouver Culhuacan ne leur montrait que trop celui dont ils étaient menacés. Dans ces conjonctures terribles, le vieux roi Huémac Atecpanécatl, qui, depuis son abdication, vivait retiré dans son palais, forma le dessein courageux de se mettre lui-même à la tête des troupes royales. Les Toltèques accoururent en foule sous ses drapeaux, et l'on raconte qu'un bataillon d'amazones, heureuses peut-être de laver la tache imprimée à leur sexe par les Ixcuinamés, s'étant placé sous le commandement de la reine Quetzalxochitl, accompagna l'armée, dans un accès de désespori patriotique, résolu de combattre dans ses rangs contre les barbares (2). Topiltzin Acxitl resta seul à la défense de la cité. Maxtlatzin et Quauhtli, naguère associés à la couronne, avaient, de leur côté, mis sur pied toutes les forces de leurs domaines respectifs. Unis à Huémac, ils marchèrent ensemble au-devant de l'ennemi.

Après une suite de combats livrés dans la plaine de Xocotitlan, Huehuetzin était monté vers le plateau supérieur de l'Anahuac ; ce ne pouvait être que pour s'entendre avec les Teo-Chichimèques, qui ravageaient la vallée. Huémac s'y transporta à son tour, et alla camper sur les bords de la rivière de Quauhtitlan ; c'est là qu'il attendit l'arrivée des ennemis. La rencontre eut lieu auprès de Tultitlan. Ce fut un choc terrible : pendant plusieurs jours la victoire demeura indécise ; mais de nouveaux essaims de barbares arrivaient continuellement au secours de leurs frères. Malgré le courage désespéré des troupes royales, la balance finit

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 32.
(2) Id., ibid.

par pencher en faveur de leurs ennemis. Huémac battit en retraite sur Tollan, au moment où Topiltzin Acxitl se préparait à sortir au secours de son père (1). Il rencontra les fugitifs et rentra précipitamment avec eux ; mais leur position n'était déjà plus tenable dans cette capitale. Privée d'une portion considérable de sa population, manquant de défenseurs, elle était hors d'état de résister à un assaut général.

Cependant les barbares s'approchaient rapidement sur les pas de Huémac ; ils ne pouvaient tarder à paraître dans la vallée de Xocotitlan. Dans cette cruelle extrémité, le vieux roi et son fils n'avaient plus qu'un parti à prendre, ou de s'ensevelir sous les ruines de la cité de Quetzalcohuatl, en la défendant jusqu'au dernier soupir, ou bien de chercher leur salut dans la fuite. Acxitl avait deux enfants en bas âge ; il les confia aux soins de quelques serviteurs fidèles, en leur recommandant de les conduire secrètement à Tolucan (2), après quoi il disposa toutes choses pour son départ.

La nouvelle de l'approche de Huehuetzin l'avertit bientôt de la nécessité de hâter sa fuite (3). Il prit alors une résolution désespérée, c'était de livrer aux flammes ce qui restait des superbes édifices de sa capitale, afin de ne laisser que des cendres aux barbares. Il communiqua son dessein à quelques amis éprouvés, qui se chargèrent de le mettre à exécution aussitôt après qu'il aurait quitté son enceinte. Ceux de ses sujets qui demeuraient encore attachés à sa cause partirent à sa suite, emmenant leurs enfants et leurs femmes ; il ne resta dans Tollan que les macéhuales, les gens des classes inférieures, ainsi que les sectaires et les factieux qui n'avaient cessé de lui faire de l'opposition, depuis les jours funestes où l'on avait observé les signes avant-coureurs de

(1) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion et alias. Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, chap. 33.
(2) Id., ibid.
(3) Id., ibid.

la ruine de l'empire. En sortant de la ville, Topiltzin s'enfonça dans les montagnes qui séparent la vallée de Xocotitlan de celle d'Anahuac, ayant soin de prendre des sentiers qui n'étaient connus que des siens. Dans la nuit, ayant tourné les yeux vers Tollan, il eut la douloureuse satisfaction de voir que ses ordres avaient été exécutés. La cité royale était en feu ; des hauteurs où il était arrêté, il pouvait distinguer les flammes qui dévoraient les somptueuses demeures de ses ancêtres et ces sanctuaires que tant de rois s'étaient plu à embellir. Il était trop éloigné pour entendre les cris de la population aux abois ; mais il se figura sa désolation. Alors il baissa tristement la tête sur ses genoux et pleura (1).

Ayant passé les monts, les deux rois se retirèrent momentanément à Xaltocan, ville insulaire située dans le lac du même nom (2) ; mais leur retraite y fut promptement découverte. Yaotl, un des chefs les plus influents du parti de Tetzcatlipoca et l'ennemi le plus acharné du culte de Quetzalcohuatl, arrivait sur les traces des nobles fugitifs, animé de toute la rage que lui inspiraient leur départ et l'incendie de la capitale (3). Dans ces cruelles conjonctures, ils s'embarquèrent à la hâte pour Téotihuacan ; mais ils apprirent bientôt que les princes barbares s'en approchaient dans l'espoir de les y surprendre. Huémac, tentant alors un effort suprême, rassembla les débris des diverses armées toltèques et descendit courageusement au-devant des ennemis. Il s'avança jusqu'à Iztapalocan ; là il trouva des renforts que lui amenaient

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. III, cap. 12. — « Otros muchos embustes acaecieron a los Tultecas, dit l'écrivain, por haberseles acabado la « fortuna, y Quetzalcohuatl (le dernier des trois qui portèrent ce nom) « acordo de irse de Tulla à Tlapallan, é hizo quemar todas las casas que tenia « hechas de plata..... Estando mirando acia Tulla, comenzo a llosar triste« mente ».

(2) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 33.

(3) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Tecpatl, 1064.

les princes Quauhtli et Maxtlatzin, dont la fidélité ne s'était pas démentie un seul instant, depuis le jour où ils avaient reconnu la souveraineté d'Acxitl. A eux se joignit encore Huehuemaxal, guerrier célèbre, qui avait rendu autrefois de grands services à l'empire (1). C'était le dernier effort de la monarchie expirante. Les armées en vinrent aux mains sur les bords du lac de Tenochtitlan ; pendant deux jours on se battit avec un acharnement inouï. La victoire se déclara enfin pour les Teo-Chichimèques ; mais elle leur coûta cher. Des milliers de barbares mordirent la poussière, et la royauté toltèque, en expirant sur le champ de bataille, vengea noblement ses humiliations passées. Quauhtli tomba avec honneur, ainsi que Huehuemaxal, aux côtés de la reine Quetzalxochitl, qui périt dans la mêlée (2). Maxtlatzin parvint à se dérober, par la fuite, à la fureur de ses ennemis. Quant à Huémac, le bruit courut qu'il avait succombé avec la reine (3) ; mais une tradition, conservée avec soin dans les annales de Quauhtitlan (4), assure qu'il réussit à s'échapper avec quelques serviteurs fidèles, et qu'il alla mourir abandonné dans la solitude de Chapultépec.

Cette défaite enlevait à Topiltzin Acxitl ses dernières espérances. Poursuivi par les barbares, il s'embarqua secrètement sur le lac et alla cacher sa tête proscrite dans les grottes de l'île de Xicco (5). Il y demeura plusieurs semaines, s'occupant à régler les intérêts à venir de son royaume. A deux reprises, il se rendit en secret à Culhuacan, où il avait des amis dévoués à sa personne : de ce nombre était Xiuhtemal, qui appartenait à la famille impériale ; c'est à

(1) Ixtlilxochitl, Cuarta Relacion. — Veytia, ibid. ut sup.

(2) Id., ibid.

(3) Id., ibid.

(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1070. — Alvarado Tezozomoc, Cronica Mexicana, MS. des Archives nation. de Mexico.

(5) Ixtlilxochitl, Rel. div. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 33. — Xicco, qui signifie ombilic, est une petite île au milieu du lac de Chalco.

ce seigneur qu'il recommanda ses enfants, en le priant de les laisser vivre dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il plût au ciel de faire cesser les calamités des Toltèques. Après avoir donné à tous des conseils remplis de sagesse sur la future restauration de la monarchie, il prit congé d'eux (1). Il traversa, sans être connu, les provinces olmèques et alla prendre la mer à Hueyapan (2), non loin des lieux où le grand Quetzalcohuatl avait disparu un siècle et demi auparavant. L'histoire ajoute qu'il gagna, avec un grand nombre de Toltèques émigrant comme lui, les contrées mystérieuses de Tlapallan (3), où, après avoir fondé un nouvel empire, il mourut dans une heureuse vieillesse (4).

Otompan n'existait plus. Culhuacan était asservi avec son roi aux barbares du septentrion ; Tollan était réduit en un monceau de ruines, et son souverain venait de prendre le chemin de l'exil. On peut donc dire qu'avec la disparition de Topiltzin Acxitl la monarchie toltèque avait atteint son terme fatal. Quelques tentatives furent faites pour la relever : on vit encore, pendant quelques années, un semblant de roi dans Tollan ; mais ces tentatives ne servirent qu'à constater, d'une manière plus sensible, la dissolution de la puissance toltèque, dont la plupart des chroniques closent les annales avec la fin du règne du fils de Huémac Atecpanécatl. (An X Tochtli, 1062.)

Des luttes sanglantes entre ces mêmes barbares qui venaient d'anéantir cette nation célèbre, et d'autres qui se hâtaient, sans cesse, sur les pas des premiers, la chute définitive de Tollan et l'extinction momentanée de la royauté à Culhuacan, tels sont les

(1) Id., ibid.

(2) Mém. de Culhuacan. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 34. Ixtlilxochitl, Cuarta Rel., etc. Cet écrivain, dans sa Troisième Relation, dit que, selon les uns, Topiltzin retourna à Tlapallan, et, selon les autres, à Huey-Xalac, donné ailleurs pour la capitale des Toltèques, avant leur arrivée au plateau aztèque.

(3) Mém. de Culhuacan.

(4) Ixtlilxochitl, V. Relacion, etc.

événements avec lesquels nous allons terminer l'histoire de la monarchie toltèque.

Le départ de Topiltzin Acxitl était loin d'avoir adouci les douleurs de son ancienne capitale. Maxtlatzin, échappé au carnage du lac de Tenochtitlan, où sa souveraine avait laissé la vie, était retourné à Tollan et s'était renfermé dans la citadelle de Toltécatepec, d'où il pouvait braver encore, pendant longtemps, la fureur de ses ennemis. C'est là qu'il veillait sur les jours de deux princesses du sang, Quetzalquen et Quetzalxillotl, vierges encore, et sur les deux fils de Topiltzin dont elles avaient la garde (1). Leur présence en ces lieux était, pour le petit nombre de partisans que ce prince avait encore, comme un témoignage et le signal vivant de ses droits. Cette situation n'était pas faite pour mettre un terme à la discorde et calmer les passions : ce qui restait de cette malheureuse ville continuait ainsi d'être livré à l'anarchie. L'incendie avait dévoré ses plus beaux monuments. Sa population était plus qu'aux deux tiers détruite ou émigrée, et ses débris allaient bientôt devenir la proie des barbares, à qui, désormais, appartenaient les plus belles provinces de l'empire. On ne tarda pas à les voir paraître au pied des remparts de l'antique cité royale : ils entrèrent sans obstacle et foulèrent, à pas pressés, le pavé de ses rues et de ses places, dont le silence et la désolation les saisirent. Qu'était devenue cette multitude industrieuse qui jadis animait cette grande métropole ? qu'étaient devenus ces ouvriers, ces artistes, dont les travaux faisaient l'admiration du monde américain ? Où étaient ces nobles Toltèques qui dominaient naguère tant de royaumes ? où étaient ces palais, ces temples splendides, l'orgueil du prophète de Tollan ? Tout cela avait disparu. Les

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Tecpatl, 1064. — Le document ne nomme pas positivement les enfants de Topiltzin Acxitl ; mais il donne à entendre, par ces paroles, qui ne peuvent guère désigner qu'eux : « Cocohua pil« huantin o onteme », qu'on peut traduire par « les deux jumeaux princiers « (Cocohua, couleuvres, serpents, fils de Quetzalcohuatl) ».

édifices portant encore les traces de l'incendie croulaient sur eux-mêmes, et la végétation vigoureuse des tropiques s'élançait déjà par toutes leurs crevasses : quelques visages hâves et amaigris par le souci et la faim se montraient encore parfois parmi leurs débris augustes ; c'étaient leurs derniers habitants.

Avec l'armée victorieuse, les principaux chefs teo-chichimèques entrèrent dans la capitale (1). C'étaient d'abord Icxicohuatl, Quetzaltéhueyac, Tezcahuitzil et Totolohuitzil, qu'on appela depuis les Toltéca-Chichimèques (2) ; ensuite, Xelhua, Huehuetzin, Quauhtzin et Citlalmacuetzin qui furent désignés sous le nom de Nonohualcas, pour les distinguer des autres (3). Tous étaient également ambitieux ; tous avaient des aspirations analogues, et chacun, dans son cœur, eût désiré ceindre le diadème abandonné par Topiltzin. Mais, au milieu de sa ruine, Tollan inspirait encore un respect superstitieux et gardait un prestige que tous les barbares indistinctement, princes et soldats, subissaient malgré eux. Aucun n'osa ramasser les débris de ce trône auguste pour s'y asseoir lui-même. C'est alors, apparemment, qu'ils convinrent d'élire un roi parmi les fils des seigneurs toltèques qui n'avaient pas encore quitté l'Anahuac. Ils choisirent un adolescent dont ils purent se réserver la tutelle, sans être obligés d'abdiquer leur autorité en sa faveur. On ignore quelle fut la famille où ils prirent ce fantôme de roi. Son nom était Matlacxochitl (4) : ils lui imposèrent celui de Huémac et le firent couronner avec toutes les cérémonies usitées à l'intronisation des anciens monarques. Tous lui prêtèrent solennellement serment de fidélité ; mais ils continuèrent à gouverner et à

(1) Hist. Tulteca, etc. — Ixtlilxochitl, Relaciones divers. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 34.

(2) Nommés ainsi, sans doute parce qu'ils se fixèrent dans un grand nombre de lieux qui avaient appartenu aux Toltèques.

(3) Les Nonohualcas prirent leur nom soit du quartier de Nonohualco qu'ils habitèrent peut-être dans Tollan, soit de la province de ce nom, comprenant les terres basses de Tabasco et de Chiapas jusqu'à Potonchan.

(4) Mém. de Culhuacan.

exercer la puissance en son nom dans tous les lieux qui avaient été soumis par leurs armes. Malgré leurs efforts, ils ne parvinrent point à rendre la vie à ce grand corps ; trop de calamités l'avaient épuisé. Dans le court intervalle qu'ils aidèrent à soutenir la royauté factice de Huémac III, il acheva de se dissoudre dans leurs dissensions mutuelles. Les factions, momentanément ralenties par l'abandon d'Acxitl et d'une portion de ses sujets, s'éveillèrent avec un redoublement de fureur, elles dépassèrent bientôt toute mesure : on se battait pour le plaisir de verser du sang ; il paraissait qu'on eût adopté, avec la domination des barbares, les mœurs cruelles des tribus les plus sauvages du septentrion et que les divinités sanguinaires, honorées à Téotihuacan et à Tetzcuco, se fussent donné rendez-vous pour achever l'entière destruction des Toltèques. Dans toutes les villes, surtout dans celles du plateau de Xocotitlan, c'était, chaque jour, une nouvelle répétition d'atrocités et de vengeances. La tradition, fidèle à elle-même, fait paraître sans cesse les génies du mal, ennemis de Quetzalcohuatl et de ses adorateurs, Tetzcatlipoca et Tetzauh (1), enflammant les passions, soufflant parmi les restes de l'ancienne population et les Teo-Chichimèques la discorde et la guerre, les excitant à commettre, à l'envi les uns des autres, tous les crimes que la malice humaine est capable d'enfanter.

Yaotl, qui venait de poursuivre, avec tant d'acharnement, le dernier représentant de la religion du prophète, était retourné dans Tollan, où il exerçait une influence fatale. A la suite d'un combat terrible, livré au fond de la gorge de Nextlalpan (2) et dont il avait été le principal instigateur, on célébra, pour la première fois, la fête cruelle de Xipé-Totec (3), qui devait ensuite se

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. XIII Acatl, 1063.

(2) Id., ibid.

(3) Xipé-Totec, nom d'une étymologie fort difficile. Nous parlerons, dans la suite, de cette fête d'une manière plus étendue. Faire *xipé*, suivant l'ex-

répéter si souvent sous la monarchie mexicaine. Xiuhcozcatl, seigneur toltèque, avait fait prisonniers deux Othomis, un homme et une femme. Il commanda les apprêts d'un grand sacrifice snr une des collines qui dominent le vallon, et l'on choisit la nuit pour sa célébration. Le feu allumé sur l'autel reflétait une lueur sinistre. Xiuhcozcatl commença la danse au son lugubre des instruments sacrés, dont le bruit étouffait le gémissement des victimes. C'étaient les deux Othomis : le sacrificateur venait de leur arracher le cœur, et les ministres se disposaient à rouler les cadavres du haut de l'escalier du téocalli. Dans ce moment, Xiuhcozcatl s'approcha rapidement avec un de ses compagnons : ils écorchent les victimes de la tête aux pieds, jettent leurs maxtlis et se faisant un vêtement de ces dépouilles sanglantes, vont se réunir de nouveau à la danse avec des gestes horribles. Quelques-uns reculent avec épouvante, mais le plus grand nombre applaudit avec frénésie à cet affreux spectacle (1) : ce sacrifice fut suivi promptement de mille autres semblables, dont l'origine stigmatise à jamais les derniers jours d'une civilisation qui achevait de s'éteindre dans le sang. (An XII Acatl, 1063.)

Dans cette situation effrayante, trois factions puissantes continuaient à se disputer les lambeaux de la malheureuse cité de Tollan, sous les yeux de Maxtlatzin, toujours maître de la citadelle; celles des Teo-Chichimèques, alors divisés en Toltéca-Chichimèques et en Nonohualcas, et celle de Yaotl, à qui obéissaient les restes du parti de Tetzcatlipoca. Mais, à l'instigation de Maxtlatzin, celui-ci, dont les atrocités faisaient peut-être horreur aux barbares eux-mêmes, avait été obligé d'abandonner la ville avec un petit nombre de sicaires dévoués à sa volonté (2).

pression mexicaine, c'était écorcher un captif et se revêtir de sa peau. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 11.

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1063.

(2) Le Codex Chimalpopoca les nomme ici ; ce sont : Icnotlacatl, Tziuhmazatl, Acxoquauhtli, Tzonquayé, Xiuhcozcatl, Ozomateuctli, Tlachqui-

Accompagné de cette troupe de bandits, il parcourait les campagnes voisines, qu'il achevait de ruiner par ses ravages (1). Les Toltéca-Chichimèques avaient pour principaux chefs Icxicohuatl et Quetzaltéhueyac, et les Nonohualcas avaient à leur tête Xelhua et Huehuetzin : ceux-ci occupaient le quartier de Nonohualco, d'où peut-être ils avaient reçu leur nom. Mais Icxicohuatl, avec les siens, était maître des débris encore respectables du palais royal ; il y gardait la personne de Huémac III, qui demeurait entre ses mains comme le gage de la supériorité qu'il avait prise sur ses adversaires. (An I Tecpatl, 1064.)

Xelhua, regardé comme le plus considérable des Nonohualcas, supportait avec impatience la suprématie de son rival. Dans l'espoir de le supplanter, il travailla à gagner le jeune roi. Huémac III avait, ainsi que ses prédécesseurs, reçu de la nature, avec une constitution robuste et ardente, des instincts violents qu'il cherchait aussitôt à satisfaire. Il était marié ; mais la loi, tombée en désuétude, ne pouvait désormais limiter le nombre de ses concubines. Xelhua lui en proposa de plus belles, certain d'obtenir ainsi sa confiance. Huémac accepta l'offre du Nonohualca ; mais Icxicohuatl, entrevoyant le piége, l'engagea à faire à Xelhua une demande dont l'extravagance ne pouvait manquer de l'embarrasser (2). Vainement celui-ci chercha-t-il à y satisfaire. Il ne réussit, ainsi que les chefs de son parti, qu'à se rendre ridicule aux yeux de tout le monde. Les Nonohualcas menacèrent : on ne fit que rire de leurs menaces, et Huémac, pour les châtier de leur insolence, fit saisir quelques-uns des plus turbulents qu'il commanda d'immoler sur la pierre techcatl (3).

Yahuilteuctli, Hueytl, Tecolteuctli, Quauhtli, Aztaxoch, Oztamamal, et un autre Icnotlacatl.

(1) Cod. Chimalp., ibid.

(2) Huémac voulait que les Nonohualcas lui amenassent une femme ayant des fesses de quatre palmes de diamètre. (Historia Tulteca, etc.)

(3) Historia Tulteca. Le texte dit : « On attacha les Nonohualcas sur la grande pierre ».

Malgré l'avantage de son adversaire, Xelhua était encore un des plus puissants dans Tollan. Rempli de colère, il assemble aussitôt ses tribus et jure de venger dans le sang de ses rivaux l'affront qu'il vient de recevoir. A sa voix, les Nonohualcas courent aux armes, et la multitude furieuse se précipite vers le palais dont Icxicohuatl avait la garde. Les Toltéca-Chichimèques, surpris d'une attaque aussi imprévue, s'élancent au-devant des assaillants. La mêlée bientôt devient générale : le sang coule en abondance de part et d'autre; mais les Nonohualcas, altérés de vengeance, se battaient comme des lions. Le palais allait subir un assaut. Dans ce moment critique, Icxicohuatl, redoutant les conséquences de cette querelle, prend une résolution soudaine. Il jette sur le roi tout l'odieux de ce qui s'est passé et se décide à faire, à ses dépens, la paix avec ses adversaires. Sur ces entrefaites, Huémac arrive, dans la pensée que sa présence peut encourager ses défenseurs. Son aspect arrête un moment les combattants. Icxicohuatl profite habilement de la circonstance. Se tournant brusquement vers lui, il lui reproche durement sa conduite à l'égard des Nonohualcas. Huémac, frappé de stupeur, semble attendre une explication : « Est-ce moi, par hasard, reprend Icxi-« cohuatl (1), qui leur ai demandé une femme, pour qui nous « nous faisons une guerre si cruelle ? Meure la cause de tant de « maux ! Mort à Huémac ! »

A ces cris répétés par tous les Chichimèques, Huémac comprend le sort qui le menace. Il s'enfuit au fond de son palais et se hâte de quitter la ville avec sa famille et un petit nombre de serviteurs. Dans l'intervalle, les Nonohualcas, stupéfaits de ce changement, se regardent avec satisfaction. « Que votre courroux « s'apaise, seigneurs! s'écrient-ils. Ce n'est pas nous qui sommes « cause de ces calamités et du sang chichimèque qu'on a répandu. « Meure l'auteur de ce carnage, mort à Huémac ! »

(1) Hist. Tulteca, etc.

Sur ces paroles, les deux partis se réunissent. Le palais ouvre ses portes aux Nonohualcas, et tous ensemble se décident à poursuivre Huémac. A la faveur des ténèbres, le prince avait gagné Cincoc, où il fut rejoint par quelques nobles attachés à sa personne. Mais il ne tarda pas à rencontrer un nouvel ennemi. Un autre bandit nommé Cécoatl, à la tête d'une troupe de sicaires chassés par les autres partis, battait la campagne. La fatalité le jette sur les pas du monarque fugitif : il l'arrête et le force, par la menace, à lui livrer ses meilleurs amis, qui sont aussitôt immolés à la fureur de ces barbares. Il lui laissa ensuite continuer son chemin que le malheureux roi poursuivit presque seul. Un temple voisin pouvait lui offrir une retraite momentanée ; mais les prêtres qui en avaient la garde refusèrent de lui en ouvrir les portes. La reine accompagnait Huémac ; elle était enceinte et près d'accoucher. Dans cette cruelle extrémité, le refus n'en était que plus sensible. Ils gagnèrent, en tremblant, le village de Quauhnenec : là elle mit au monde un fils qui fut appelé Quauhnené, en mémoire de l'hospitalité qui leur y fut donnée (1). Mais les chefs chichimèques n'avaient pas renoncé à leur vengeance. Instruits de son asile, ils étaient sortis de Tollan, pleins de rage. Huémac, épouvanté, laissa sa famille aux soins de ses serviteurs, erra pendant quelques jours au hasard dans la campagne et finit par aller se cacher dans une grotte voisine. On le traqua comme une bête fauve. Ses ennemis, l'ayant découvert, se saisirent de sa personne, et, sans lui faire grâce d'aucune ignominie, le traînèrent jusqu'à Oztotempan, en l'appelant de la vile épithète de « coyote (2). » Là Xelhua lui porta le premier coup ; les autres l'achevèrent, et ce prince, plus malheureux encore que Topiltzin Acxitl, périt

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. 1064.

(2) Hist. Tulteca, etc. Le mot *coyote*, ou mieux *coyotl*, indique le chacal américain, animal timide et carnassier. C'est une injure des plus grossières de l'appliquer par mépris à quelqu'un.

abreuvé des plus sanglants outrages des mêmes mains qui l'avaient couronné (1).

A la suite de ce drame parricide, les meurtriers retournèrent à Tollan. Le silence morne qui les accueillit les remplit de consternation. Avec Huémac III, les tristes restes de la population voyaient s'éteindre l'espoir de rétablir la cité. Un trouble inexprimable saisit tous les cœurs. Icxicohuatl et Xelhua en éprouvèrent un découragement profond. L'attitude menaçante des habitants, surtout vis-à-vis de Xelhua et de Quetzaltéhueyac, que l'on considérait comme les plus coupables, ne fit qu'ajouter à leurs craintes. L'esprit de faction, qui avait continué, jusqu'à ce moment, à diviser cette grande ville, semblait s'être éteint tout à coup pour réunir tous les partis dans une pensée commune de vengeance contre les assassins du dernier roi. Redoutant l'approche de Yaotl, qui paraissait sur le point de rentrer dans la capitale, et comprenant le danger qu'il pouvait y avoir, pour eux et pour leurs familles, à y rester plus longtemps, les Nonohualcas songèrent à s'en éloigner au plus tôt. « Que sommes-nous et que faisons-nous ici maintenant ? s'écria Xelhua. La vengeance nous « a peut-être mal inspirés ; nous avons peut-être commis un crime « en tuant Huémac. S'il en est ainsi, mes frères, qu'il ne soit « pas dit que nous avons exposé nos femmes et nos enfants à être « les victimes de ce peuple. Sortons donc tous ensemble et aban- « donnons ce pays. Comment, d'ailleurs, pourrions-nous y vivre « encore, pressés comme nous le sommes, après avoir été forcés « de nous déclarer contre Huémac ? Partons donc et laissons les « Toltèques s'arranger seuls avec eux (2). »

Tous approuvèrent les paroles de Xelhua ; mais ils eurent soin de garder le secret sur leur résolution. Dès que leurs préparatifs furent terminés, ils se retirèrent silencieusement durant la nuit,

(1) Historia Tulteca, etc.
(2) Ibid.

profitant de l'épaisseur des ténèbres pour s'éloigner, sans être observés, de Tollan. Quetzaltéhueyac, qui n'avait pas moins à redouter pour sa personne que les Nonohualcas, partit avec eux, à la tête de ses guerriers, emportant ses richesses (1), qui étaient considérables. (An I Tecpatl, 1064.)

Dans l'intervalle, Yaotl avait réuni ses compagnons à Téocompan : « Malheureux que nous sommes ! s'écria-t-il, et plus malheu-« reux que vous ne sauriez le comprendre. Mais le moment de la « vengeance arrive. Souvenez-vous de tout ce que nous avons souf-« fert dans Tollan, de ce que nous souffrons encore tous les jours. « Je foulerai aux pieds cette ville, je briserai Maxtlatzin, qui est « demeuré à la défense de Toltécatepec, ainsi que ces deux vierges « qui ont la garde des enfants de Quetzalcohuatl (2). Je briserai ces « deux serpents ainsi que j'ai brisé Quauhtlixtac qui défendait Oz-« totempan et Quauhtli d'Atzompan. En vérité, c'est moi qui les « écraserai (3). »

Après ce discours, il marcha sur Xaltocan, où il établit momentanément son séjour, puis revint sur Tollan, portant dans toute la contrée le ravage et la mort. La cité royale respirait encore; mais elle ne présentait plus que des ruines et un reste de population décimée par ses calamités et qui ne pouvait tarder de disparaître à son tour. Les partis se dissipaient faute de chefs et de soldats ; peu de temps après le départ des Nonohualcas, Icxicohuatl s'était vu forcé à suivre leur exemple et à se séparer d'une populace à qui sa présence était odieuse (4). Son départ laissait un grand vide dans la capitale ; mais il ne tarda pas à être rempli par les sicaires

(1) Hist. Tulteca, etc.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol.
(3) Cod. Chimalp., Hist. Chronol. Le discours de Yaotl, d'une traduction difficile, n'est pas bien intelligible; nous le donnons tel que nous le comprenons, n'ayant voulu omettre aucun des passages du Codex qui peuvent aider à jeter quelque jour sur cette histoire.
(4) Historia Tulteca, etc.

de Yaotl, dont le chef avait à se venger de Maxtlatzin, qui occupait encore les hauteurs de Toltécatepec. On ignore si ce prince jugea à propos de l'attendre (1). Mais, de quelque manière qu'on interprète la tradition à ce sujet, il est certain que le retour de ces barbares acheva définitivement la ruine de Tollan. Épuisée déjà par tant de fléaux, par l'émigration successive et la mort de ses habitants, la cité royale de Quetzalcohuatl offrait à peine une image défigurée d'elle-même. La famine et la peste, qui vinrent encore une fois la ravager à la suite de ses dernières discordes, achevèrent ce que la guerre civile et les barbares avaient épargné. La plupart des villes de l'empire subirent les mêmes calamités, au point que, trois ou quatre ans après la mort de Huémac III, un grand nombre étaient désertes et déjà envahies par la végétation qui croissait sur leurs ruines (2).

La même année où ce prince avait péri sous la main des barbares avait vu s'écrouler le seul des royaumes toltèques qui restât encore debout après tant de convulsions. La cité de Culhuacan, investie de nouveau par les forces étrangères dont elle avait déjà si durement subi le joug auparavant, succomba à son tour. Pour échapper à la mort ou à la captivité, Nauhyotl abandonna ses foyers, laissant entre les mains de ses ennemis les tombes sacrées et les temples de ses ancêtres. S'étant embarqué sur le lac avec sa famille et ses amis les plus chers, il gravit en fugitif les montagnes du sud, d'où il descendit dans les contrées fertiles de la Mixtèque, civilisées naguère par les disciples de Quetzalco-

(1) L'histoire se tait sur le sort de Maxtlatzin et des deux princesses. Tout ce qu'on sait, c'est que dans le trajet pour sauver les enfants de Topiltzin Acxitl, l'un d'eux fut tué dans les bras de celle qui le portait ; le second, nommé Pochotl, fut sauvé par sa nourrice Tocheneil, et élevé dans l'obscurité, suivant le désir de son père. Nous verrons la suite de son histoire dans le volume suivant, au commencement des Annales Chichimèques.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 1. — Aubin, Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 4.

huatl. Moins heureux qu'Acxitl, qui retrouva un empire loin de celui qu'il avait perdu, Nauhyotl termina, quelques années après, dans l'exil une vie de douleur et d'amertume. (An IX Tecpatl, 1072.) Coatolco (1) reçut les cendres du dernier chef de l'empire toltèque, et ce ne fut que longtemps après, que ses enfants purent songer à recouvrer une portion de l'héritage paternel (2).

Le nom toltèque ne s'éteignit pas cependant tout à fait dans l'Anahuac (3), et Chapultepec garda, dit-on (4), pendant de longs siècles, le souvenir de ses derniers rois. Si l'on en croit la tradition, cette ville aurait été le dernier asile de Huémac Atecpanecatl, père du Topiltzin Acxitl, après qu'il eut été vaincu à Iztapalocan. C'est de Chapultepec qu'il aurait vu s'évanouir, l'une après l'autre, toutes ses espérances et disparaître les débris de ce royaume qu'il avait reçu si beau de ses ancêtres. Il y vécut près de vingt ans, tourmenté sans cesse par le souvenir de ses désordres, cause première de tant de maux, et par celui de son trône écroulé. Ses regards, affaiblis par une longue douleur, cherchaient vainement autour de lui ce fils chéri dont les destinées lui étaient maintenant inconnues et cette cour splendide dont il l'avait jadis entouré. Il ne lui restait plus qu'un petit nombre de serviteurs dont l'humble dévouement ne pouvait consoler son cœur brisé de tant de pertes. Au lieu de cette métropole, si belle encore après ses premiers désastres, il n'apercevait au loin que des barbares à demi nus, insultant à la misère et à l'humiliation des Toltèques ; il ne voyait autour de lui que la solitude des bois et des rochers,

(1) Coatolco, actuellement Guatulco, petit port de mer sur l'océan Pacifique, dans l'état d'Oaxaca, où l'on voit encore des débris antiques.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol. ad an. 1127.

(3) Les Toltèques ne se confondirent définitivement avec les populations étrangères de l'Anahuac, et ne prirent le nom de Culhuas que cent vingt-cinq ans après leur ruine, en l'an XIII Calli, 1193.

(4) Alvarado Tezozomoc, Histoire du Mexique, trad. par M. Ternaux-Compans. Paris, 1853, tom. II, chap. 105.

à peine interrompue par la voix de quelques habitants isolés et appauvris, ou par le triste clapotement des eaux du lac de Tenochtitlan qui venaient briser au pied de son palais désert (1). Dans son affliction, il allait souvent répandre des larmes dans la grotte creusée sous la montagne, en demandant au ciel de lui ôter une vie qui lui était désormais à charge. Mais sa constitution robuste résistait à toutes les douleurs, et il semblait que les dieux prolongeassent à dessein sa vieillesse, pour lui faire sentir plus durement l'étendue de son malheur. Un jour, après avoir inutilement demandé la mort, il éclata en gémissements, et, hors d'état de résister davantage à son désespoir, il alla se pendre dans la grotte (2).

Ainsi finit Huémac Atecpanecatl. Il avait régné trente-cinq ans jusqu'à son abdication, en avait vécu vingt-deux sous le gouvernement de son fils et en avait passé dix-neuf dans les murs de Chapultepec. Sa mort eut lieu l'an VII Tochtli, 1070 de notre ère.

Revêtu des ornements royaux, Huémac reçut des mains de ses serviteurs la sépulture dans les grottes où il avait fini ses jours (3). Son nom survécut à celui de son peuple dans les légendes merveilleuses de l'Anahuac. Ainsi que Quetzalcohuatl, on crut qu'il n'avait fait que disparaître pour un temps et que les dieux le renverraient un jour sur la terre pour reconstituer son royaume (4). En attendant, ils lui avaient, disait-on, donné un royaume souterrain dont la grotte de Chapultepec était l'entrée. C'est là, ajoutait-on, que Montézuma, apprenant la nouvelle du débarquement des Espagnols, se serait fait conduire secrètement pour consulter le

(1) Au temps de l'inondation, dans la saison des pluies, les environs de Chapultepec se couvrent d'eau comme le lac d'autrefois.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol.

(3) Codex Chimalp., ibid.

(4) Alvarado Tezozomoc, Histoire du Mexique, tom. II, chap. 105. Édit. Ternaux-Compans.

mystérieux roi de Tollan sur l'avenir réservé à son empire, et que Huémac lui aurait prédit les calamités prêtes à fondre sur lui, ainsi que les destinées futures de Mexico-Tenochtitlan.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE TOLTÈQUE.

APPENDICE.

PIÈCE JUSTIFICATIVE, N° 1, PAGE 56.

Extraits du Codex Chimalpopoca, ou Histoire chronologique des royaumes de Culhuacan et Mexico.

Les morceaux que nous transcrivons ici avec le tèxte original sont reproduits doublement dans le manuscrit mexicain, dans la partie chronologique et dans celle que nous avons intitulée, Histoire des soleils. Ils sont curieux, mais fort difficiles : nous les livrons au lecteur absolument sans commentaires.

« La première époque (premier soleil), après la formation, est appelée, du jour Nahui-Atl ou IV Eau, Atonatiuh (soleil d'eau) : c'est alors qu'eut lieu l'inondation, les hommes ayant flotté comme les poissons ». (Hist. Chronol.)

« Inic Cé tonatiuh omanca, inic tzinoca Nahui-Atl in tonal, mitoa Atonatiuh : in ipan inin ic icuac omochiuh atocoac in anenextihua in tlaca michtihuac.

« Celui-ci est le soleil appelé Nahui-Atl, IV Eau. Or l'eau fut tran-

« Inin tonatiuh Nahui-Atlitoca. Auh inic manca atl ompohual xihuitl, en

quille pendant quarante ans, plus douze, et l'on vivait pour la troisième et la quatrième fois ; lorsque arriva le soleil Nahui-Atl, il s'était passé quatre cents ans, plus deux cents, plus soixante et seize ans, et alors les hommes furent perdus et noyés, et ils furent changés en poissons. Le ciel se rapprocha de l'eau : en un seul jour tout se perdit, et le jour Nahui-Xochitl ou IV Fleur consuma toute notre subsistance (tout ce qui était de notre chair).

« Et cette année était celle de Cé-Calli ou I Maison, et le premier jour Nahui-Atl, tout fut perdu. La montagne même s'abîma sous l'eau. Et l'eau demeura tranquille pendant cinquante-deux printemps.

« Or, sur la fin de l'année, Titlahuan avait prévenu le nommé Nata et sa femme nommée Nena, disant : « Ne faites plus de vin (octli, le pulqué) ; mais creusez actuellement un grand cyprès, et vous y entrerez, lorsqu'au mois Toçoztli l'eau se rapprochera du ciel ».

« Alors ils y entrèrent, et quand (Titlacahuan) en eut fermé la porte, il lui dit : « Tu ne mangeras qu'une seule gerbe de maïs et ta femme une aussi ».

« Mais, dès qu'ils eurent cessé, ils sortirent de là, et l'eau demeura tranquille; car le bois (la barque) ne remuait plus, et, l'ouvrant, ils commencèrent à voir les poissons.

« Alors ils allumèrent du feu en frottant des morceaux de bois, et firent rôtir des poissons. Les dieux Citlallinioué et Citlallatonac, regardant aussitôt en bas, dirent : « Seigneur divin ! « quel est ce feu que l'on fait là ? « pourquoi enfume-t-on ainsi le « ciel » ?

« Aussitôt Titlacahuan Tetzcatlipoca

matlactli omome, inic ey, inic nauh tlamanti nenca ; ipan Nahui-Atl in tonatiuh catca, auh inic nenca centzon xihuitl, ipan matlacpohual-xihuitl, ipan epohual xihuitl, ic noipan caxtol xihuitl oce, auh inic popoliuhque, apachiuhque, mocuepque mimichtin. Hualpachiuh in ilhuicatl : ça cemilhuitl in poliuhque, auh in qui-cuaya Nahui-Xochitl inin tonacayouh-catca.

« Auh inin xiuh-catca Cé-Calli, auh in cemilhui tonali Nahui-Atl inic poliuhque. Moch-poliuh in tepetl. Auh inic manca atl ompohual xihuitl on matlactli-omome.

« Auh inic tzonquiça inin xiuh, nima yequinahuatia in Titlahuan in itoca Nata, auh ini cihuauh itoca Nena, quimilhui : « Ma ca octli, xic-tlaçotlaca ; xic-coyo nican in ceaca huey in ahuehuetl, auh ompa oncallaquizque, inicuac in Toçoztli in huahual-pachihuiz in ilhuicatl ».

« Auh oncan callacque, niman yequin pepechoa, quimilhui : « Çan centetl in tic-cuaz in tlaolli, no centetl in mo-cihuauh ».

« Auh in oquitlamique, oxalquizque oncan, coyehuactiuh in atl ; aoc momolinia in quahuitl, niman ye motlapoa, niman ye qu'itta in michin.

« Niman ye tlequauhtlaca, auh niman ye quimoxquia in mimichtin. Niman ye huallachia in teteo in Citlallinicué in Citlallatonac, qui-toque : « Teteoye ! aquin ye tlatlatia ? aquin « ye qui-pochehua in ilhuicatl » ?

« Auh niman ic hualtemoc in Titla-

descendit; il se mit à gronder, disant: « Que fait ici ce feu » ? Et, saisissant les poissons, il leur façonna les fesses, leur arrangea la tête, et ils furent changés en chiens (chichime) ». (Hist. des soleils.)

cahuan in Tetzcatlipoca : niman yequimahua quilhui : « Tleitaitotaye tleomai » ? Niman qui monquequechcoton in tzintlan, qui-montlatlallili inin tzontecon ic chime (ou chichime) mocuepque ».

. . . .

. . . .

« La troisième époque (soleil) après la formation, du jour Nahui-Quiahuitl ou IV Pluie, est appelée Quiahtonatiuh (soleil de pluie). Alors il tomba une pluie de feu, l'incendie se répandit avec une pluie de cendres. « On dit que, pendant que la pierre de sable se répandait, on voyait aussi bouillir le tetzontli (l'amygdaloïde poreuse, pierre volcanique des environs de Mexico) et se former les rochers de couleur rouge ». (Hist. chronol.)

« Inic yey tonatiuh omanca Nahui-Quiahuitl in tonali mitoa Quiahtonatiuh. Ipan inin mochiuh inipan tlequiauh in onoca ic tlatlaque, ihuan ipan xaltequiyauh. Conitohua icuac mo-tepeuh in xaltetl intie itta ihuan popoçacac in teçontli, ihuan icuac momamaa in texcalli chichiliuhticac.

« Or c'était l'année Cé-Tecpactl ou I Silex. C'était le jour Nahui-Quiahuitl, et l'on vivait pour la troisième fois au soleil Nahui-Quiahuitl. Or les hommes furent perdus et enveloppés dans la pluie de feu, et ils furent changés en oisons.

« Auh inxiuhcatca Cé-Tecpatl. Inin tonatiuh Nahui-Quiahuitl inic ey inic tlomanti nenca Nahui-Quiahuitl in tonatiuh ipan. Auh inic poliuhque tlequiahuiloque, totolme mocuepque.)

« Car le soleil se brûla, et les maisons se brûlèrent. Or il s'était passé trois cents ans, plus douze. Et en un seul jour tout fut détruit par la pluie de feu, et au jour Chicome-Tecpatl ou VII Silex, se consuma toute notre subsistance (ce qui était de notre chair).

« Auh inotlatlac in tonatiuh, moch tlatlac inin cal. Auch inic nenca caxtolpohual xihuitl, ipan matlac-xihuitl omome. Auh inic popoliuhque ça cemilhuitl in tlequiyauh, auh in quicuaya Chicome-Tecpatl inin to-nacayouh-catca.

« Et ceci eut lieu en l'année Cé-Tecpatl et en ce seul jour Nahui-Quiahuitl les enfants (les nobles) furent perdus; or jusqu'à ce jour l'on les appelle cocone pipil pipil». (Hist. des soleils.)

« Auh inin xiuh Cé-Tecpatl auh icemilhui tonali Nahui-Quiahuitl inic popoliuhque pipiltin catca; yeica in axcan ic monotza cocone pipil pipil ».

PIÈCE JUSTIFICATIVE, N° 2, PAGE 115.

Voici le texte de l'invention du maïs tel que le donne le Manuscrit cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan, avec la formation des premiers hommes.

« Or ce sont ici les paroles de Gagawitz et de Zactecauh, et c'est ici l'origine des histoires telles que les racontent Gagawitz et Zactecauh : Quatre personnes sortirent de Tulan, du côté d'où le soleil se lève, et c'est là un Tullan : il y en a un autre en Xibalbay; un autre aux lieux où le soleil se couche, et c'est là où nous vînmes ; et aux lieux où le soleil se couche, un autre où est Dieu. C'est pourquoi il y a quatre Tullan, suivant ce que l'on dit, ô nos enfants, et c'est aux lieux où le soleil se couche que nous vînmes à Tullan, de l'autre côté de la mer, et c'est ce Tulan où nous vînmes à être engendrés et enfantés par nos mères et nos pères, dit-on.

« Le Chay-Abah est issu de Xibalbay, du riche et puissant Xibalbay. L'homme est l'œuvre de son créateur et formateur, et celui qui sert le créateur est ce Chay-Abah. Or il forma l'homme et le perfectionna dans la douleur. Il essaya le bois, il essaya l'herbe, la terre seule put entrer. Mais il ne parla pas, il ne marcha point ; il ne se faisait ni sang, ni chair, disent nos premiers pères et nos anciens, ô mes enfants.

« On ne trouvait rien à faire entrer, et bien loin on trouva ce qui entrait. Or (il n'y avait) que deux barbares sachant qu'il y avait de l'a-

« He qa qoh qui tzih ri Gagawitz, Çactecauh, xere qa ki ru xe qui tzih wae que-cha qa ri Gagawitz Çactecauh : cahi x-pe wi winak pa Tulan chi r'élebal gih, hun Tullan; hunchi qa chi Xibalbay; hun qa chukahibal gih, chiri qa x-oh pe wi, chukahibal gih, hunchi wi qa chi qabowil : quere qa cahi wi Tullan ri, yx ka qahol, que-cha, chuqahibal qa gih x-oh pe wi pa Tullan, chaka palouh, qa qo wi ri Tullan chiri qa x-oh alax, wi ul, x-oh qaholax wi pe ruma ka tee, ka tata, que-cha.

« Tan qa t'alax ri Chay-Abah ruma raxa Xibalbay, gana Xibalbay. Tan qa ti tzak winak ruma tzakol bitol, tzukul richin ri Chay-Abah. Ok tzak ri winak pan pokon qa x-utzin winak. X-tiho chee, x-tiho qa xaki, ru-yon uleuh x-r'ah oc. Mani qa x-chao, mani x-biyin; mani qa ru quiqel, ru tiohil x-ux, que-cha e nabey ka tata, ka mama, yx nu qahol.

« Mani qa x-canay ri x-oc, qa ru nah qa x-canay ri x-oc. Xa e cay chi chicop étamayom qo wi ri echa pam Paxil, rubi huyu qo wi, hari chicop

-limentation dans Paxil, nom du lieu où elle était, et les noms de ces barbares Utïuh et Koch. On la trouva dans l'ordure (résidu du maïs) : alors le barbare Utïuh fut tué, en sortant pour égrener le maïs, et on l'envoya égrener par le barbare nommé Tiuhtiuh ; de l'intérieur de la mer vint, par le moyen de Tiuhtiuh, le sang du tapir et du serpent qui entra pour la préparation de son maïs, et le sang de l'homme fut fait par le formateur et créateur.

« Et ils savaient bien eux, le formateur et créateur, Alom, Qaholom, que c'étaient eux qui avaient formé l'homme et fait son alimentation. Et l'homme (étant) fait fut perfectionné.

« Treize hommes et quatorze femmes furent faits. La tête exista ; ensuite ils parlèrent et ils marchèrent. Il y eut leur sang et leur chair. Ils furent mariés (il y en eut) deux qui devinrent les épouses d'un (seul). C'est pourquoi l'homme s'unit (se lia, se joignit), l'homme d'autrefois, dit-on, ô nos enfants ; ils eurent des filles, ils eurent des garçons, et ils (furent) la première population.

« Ainsi fut faite cette population ; ainsi également fut fait Chay-Abah (la pierre d'obsidienne, les capitaines, les guerriers, la noblesse), qui se tient debout à l'entrée de Tullan, où nous étions.

« Or c'est une chauve-souris (çotz, singulier de çotzil, nom de la famille royale de Guatémala) qui ferme l'entrée de Tullan, où nous vînmes à être engendrés et enfantés, où nous donnâmes notre tribut, dans l'obscurité, dans la nuit, ô nos enfants, ont dit Gagawitz et Zactecauh, ô mes enfants, et cela afin que vous n'oubliiez point ce qui a été raconté ».

Utiuh, Koch, qui bi. Xa qa pa r'achak x-canay wi : tok x-camiçax qa ri chicop Utiuh, x-poch-el chupam ri yxim, tan qa ti be canox yogbal richin ruma chicop Tiuhtiuh ru bi : qa chupam palouh x-pe wi ruma Tiuhtiuh ru quiqel tixli, cumatz x-oc x-yogbex richin ri yxim, x-tzakbex richin ru tiohil winak ruma tzakol bitol.

« Qa ha-ki e étamayom ri yzakol bitol, Alom Qaholom (concepteur et enfanteur) he xe-tzako winak, tzak qu'echa. X-utzin qa winak tzak.

« Oxlahuh achii, cahlahuh qa yxok x-ux. X-qohe ru wi : qateqaok xechao, xe-biyin. X-qohe qui quiqel, qui tiohil. Xe-quluquxin qa, he qa cay r'ixhayil hun x-ux. Quere qa x-lago wi winak ri, que-cha, oher winak, yx-ka qahol : xe-mealan, xe-qaholan, qa ri he nabey winak.

« Quere qa ru-banic winak ry ; quere nawipe ru-banic Chay-Abah. ri qa pal ga ru chi ri Tullan, x-oh pe wi.

« Xa hun chi çotz tzapibal ru chii ri Tullan, x-oh alax wi ul, x-oh qaholax wi pe, x-ya wi pe ri k'ikan, chi gekum, chi aga, yx ka qahol, xe-cha can ri Gagawitz, Çactecauh, yx nu qahol, xa qa mani x-quimeztah ru tzihoxic ».

PIÈCE JUSTIFICATIVE, N° 8, PAGE 249.

Trois familles principales, ayant une origine commune, constituaient la haute noblesse du Quiché sur le modèle de l'ancienne famille impériale des Toltèques. La première et la plus illustre était la maison de Cawek, dont les membres composaient la famille royale proprement dite ; la seconde était celle de Nihaïb, et la troisième celle d'Ahau-Quiché. Chacune de ces maisons avait ses titres et ses charges, parfaitement distincts et déterminés, qui n'en sortaient jamais, comme encore aujourd'hui les charges héréditaires de la cour d'Angleterre, et à chacune de ces charges étaient attachés des fiefs ou des domaines particuliers, d'où les titulaires tiraient leurs revenus, leurs gens et leurs vassaux, ainsi qu'un palais où ils habitaient durant leur séjour dans la capitale.

Le texte du Manuscrit Quiché de Chichicastenango affirme positivement que ces dignités, ainsi que leurs titres, furent empruntés exactement à la cour des rois des Toltèques, et que les insignes et instruments de toute espèce en furent remis, par Topiltzin-Acxitl, dernier roi de Tollan, aux princes quichés, qui allèrent recevoir l'institution royale de ses mains. Cette nomenclature devient donc un appendice obligé de l'histoire de l'empire toltèque, si peu connue jusqu'à présent.

La maison de Cawek, ou maison royale proprement dite, comprenait uniquement les princes du sang, ainsi qu'en France la branche aînée des Bourbons. Elle se composait de neuf *chinamital*, ou grands fiefs, dont les noms correspondaient aux noms des palais que ces princes occupaient dans la capitale et dont les titres étaient ainsi qu'ils suivent.

I. *Ahau-Ahpop*, ou seigneur des princes (1), titre du roi, correspondant à peu près à celui de roi des rois. Son palais s'appelait *Cuha*.

II. *Ahau-Ahpop-Camha*, ou seigneur des princes et sénéchal (*camha*, qui prend ou a soin de la maison, majordome). C'était celui auquel les Espagnols donnaient le titre de second roi. Son palais s'appelait *Tziquinaha*, ou la maison des oiseaux.

III. *Nim-Chocoh-Cawek*, ou le grand élu de Cawek.

IV. *Ahau-Ah-Tohil*, ou seigneur des serviteurs de Tohil (le dieu principal des Quichés).

V. *Ahau-Ah-Gucumatz*, ou seigneur des serviteurs de Gucumatz (prêtres de Quetzalcohuatl).

VI. *Popol-Winak-Chituy*, ou président des conseillers.

VII. *Lolmet-Quehnay*; c'était le receveur principal des tributs royaux ou ministre des finances

VIII. *Papol-Winak-Pahom-Tzalatz-Xcaxeba*, ou le grand maître de la salle du conseil du jeu de paume.

IX. *Tepeu-Yaqui*, chef ou seigneur des Yaquis. Les Yaquis, Toltèques ou Mexicains formaient peut-être une garde particulière autour des rois du Quiché, en mémoire de leur origine.

La maison de Nihaïb, la seconde en rang dans le royaume, comprenait également neuf *chinamital* ou grands fiefs, dont les noms correspondaient aussi à ceux de leurs palais, et dont les titres suivent.

I. *Ahau-Galel*, seigneur des bracelets ou de ceux qui ont le droit de les porter, et chef de la maison de Nihaïb.

II. *Ahau-Ahtzic-Winak*, seigneur de ceux qui donnent, de ceux qui faisaient des présents (surtout aux ambassadeurs, dont il était l'introducteur).

III. *Ahau-Galel-Camha*, seigneur des bracelets et sénéchal.

(1) *Ahau* signifie exactement celui qui a un collier ou qui a droit de le porter. *Ahpop* veut dire celui qui possède un tapis ou qui a le droit de s'y asseoir, distinctions tout à fait princières chez les peuples de l'Amérique.

IV. *Nima-Camha*, ou le grand sénéchal.

V. *Uchuch-Camha*, ou la mère des sénéchaux.

VI. *Nima-Camha-Nihaïb*, ou le grand sénéchal de Nihaïb.

VII. *Nim-Chocoh-Nihaïb*, le grand élu de Nihaïb.

VIII. *Ahau-Awilix*, ou le seigneur d'Awilix (l'un des dieux de la trinité quichée).

IX. *Yacol-Atam*, ou le grand maître des festins.

La maison d'Ahau-Quiché, la troisième en rang dans le royaume, ne comprenait que quatre *chinamital*, ou grands fiefs, dont les noms correspondaient aussi à ceux de leurs palais, et dont les titres suivent :

I. *Ahtzic-Winak-Ahau*, ou le grand seigneur des donateurs.

II. *Lolmet-Ahau*, ou le grand receveur.

III. *Nim-Chocok-Ahau*, ou le seigneur grand élu.

IV. *Ahau-Gagawitz*, ou le seigneur de Gagawitz (l'un des dieux de la trinité quichée).

Tels étaient les titres et charges des princes des trois grandes maisons royales du Quiché, qu'on pourrait, pour mieux faire comprendre leur situation respective, comparer aux maisons de la famille royale des Bourbons, à la branche aînée ou de Bourbon proprement dite, à la branche cadette ou d'Orléans et à celle de Condé. L'auteur ajoute que toutes possédaient des fiefs considérables avec un grand nombre de vassaux; il est à considérer, d'ailleurs, que chacun des *chinamital* ou grands fiefs en comprenait d'autres d'un rang inférieur, qui étaient possédés avec leurs titres et charges par ceux des princes de ces familles qui n'avaient pas droit de prétendre aux autres ou pour qui le moment d'en jouir n'était pas encore arrivé.

PIÈCE JUSTIFICATIVE, N° 4, PAGE 302.

C'est par cette légende que commence l'ouvrage de Duran : « Au commencement, dit-il, avant que la lumière et le soleil eussent été créés, la terre était dans l'obscurité et les ténèbres et vide de toute chose créée, toute plane, sans montagnes ni précipices, environnée d'eau, de toutes parts, sans arbres ni autre chose créée. Et aussitôt que la lumière et le soleil naquirent à l'Orient, quelques hommes y apparurent, géants de stature difforme qui furent les possesseurs de cette terre. Désireux de voir le lever du soleil, ainsi que son coucher, ils se concertèrent pour l'aller chercher ; s'étant partagés en deux troupes, ils voyagèrent jusqu'à ce que la mer les eût arrêtés. Alors ils se déterminèrent à retourner au lieu d'où ils étaient partis ; ils revinrent en cet endroit qui avait pour nom *Iztac-cal-ini-neminian* (1). Ne trouvant aucun moyen pour pouvoir arriver au soleil, et charmés de sa lumière et de sa beauté, ils se résolurent à bâtir une tour si haute que sa cime pût arriver au ciel. A cet effet, ayant été chercher des matériaux, ils trouvèrent une terre glaise et un bitume fort gluant avec lesquels ils commencèrent promptement à édifier la tour. Après qu'ils l'eurent élevée autant qu'il leur avait été possible, au point que l'on dit qu'elle arrivait au ciel, le seigneur des hauteurs divines dit aux habitants du ciel : « Avez-vous remarqué « comment les habitants de la terre ont édifié une tour si haute « et si superbe pour monter ici, charmés qu'ils sont de la lumière

(1) Nous rétablissons ici ces mots estropiés dans la copie de Duran que nous avons consultée. *Iztaccal-ini-neminian* paraît signifier le lieu de la vie blanche comme le *zak-qazlem* des Quichés, c'est-à-dire, le lieu de la civilisation, du bonheur, et aussi le paradis terrestre, suivant quelques religieux qui s'occupèrent de ces choses.

« du soleil et de sa beauté? Venez, confondons-les; car il « n'est pas juste que ceux de la terre qui vivent dans la chair se « mêlent avec nous. » Dans cet instant, les habitants des cieux, se mettant en chemin vers les quatre coins du monde, bouleversèrent comme la foudre l'édifice que les hommes avaient bâti; après quoi, les géants, épouvantés et remplis de terreur, se divisèrent et se répandirent de tous côtés sur la terre. »

Extrait du tome I, chap. I de l'ouvrage de Fr. Diego Duran, mexicain, intitulé *Historia de la Nueva-Espana, con noticias de los ritos y costumbres y explicacion del calendario mexicano*. Cet ouvrage, écrit en 1579, est resté manuscrit dans la bibliothèque royale de Madrid, d'où une copie, faite pour lord Kingsborough, fut achetée depuis par M. le colonel Peter Force, de Washington, où je l'ai consultée.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Pages.

Pages.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DES SOMMAIRES DU TOME PREMIER.



